Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE TESTAMENT DE GRAIN-DE-SEL

La Patrie – 12 février au 21 juin 1862 – 74 épisodes
J. Rouff – Volume II – 1884
(cf mémento bibliographique)

Table des matières

I

Le voyageur qui traverse la Loire, à Orléans, n'a pas plus tôt fait deux lieues devant lui, en se dirigeant vers le midi, qu'il rencontre un pays sablonneux, aride, couvert de sapins rabougris. C'est la Sologne.

La Sologne est un pays malsain, fiévreux, monotone, mais dont l'aspect général est d'une mélancolie suprême et d'une poésie incontestable.

De temps en temps, du bord de la route, on aperçoit les tourelles rouges d'un petit castel en briques perdu au milieu des bois.

Parfois, au matin, quand le soleil se lève, on entend retentir une fanfare, et l'on voit passer une meute ardente de grands chiens du Poitou.

Le soir, à travers les petites futaies de sapins, brille la lueur rougeâtre d'un feu de charbonnier, et, dans les environs, hurle au *perdu* un limier égaré.

Au nord, c'est Orléans, la ville un peu monotone peut-être, mais, au demeurant, le meilleur pays du monde.

À l'est, c'est Vierzon, la capitale des forgerons, l'enclume qui ne dort ni nuit ni jour.

À l'ouest, c'est Chambord, la belle demeure, le palais entouré de grands bois ; un peu plus loin, c'est Blois, la ville

policée et courtoise, qui se souvient encore de ses hôtes illustres.

Puis, au midi, c'est le Berri, chanté par George Sand ; le Berri, terre des légendes et des forêts touffues.

Entre la Motte-Beuvron et Nouan, le pays est entièrement couvert de bois. Au milieu de ces bois, à cinq kilomètres environ du chemin de fer, se trouve une jolie habitation qui date du siècle dernier, et qui, comme toutes les constructions du pays, est bâtie en briques rouges.

Est-ce un château ?

On le dirait, à voir deux tourelles hexagones qui flanquent sa façade au midi, à compter les centaines de vieux arbres qui forment alentour un parc d'une lieue carrée.

Pourtant dans le pays, au lieu de dire le château, on se contente de désigner cette demeure sous le nom de la Martinière.

La Martinière appartenait, à la révolution de 89, à un fermier général appelé Martin. De là le nom.

M. Martin était mort au commencement de l'Empire, et sa terre de Sologne fut achetée par un sieur Bernard.

Ce Bernard était un gros bélître qui avait fait sa fortune dans le commerce des toiles et des laines. Plein de sottise et de vanité, il fit écrire en lettres d'or sur la grille de son parc : *Château de la Martinière.* Mais, dans le pays, on continua à dire la Martinière tout court.

Maître Bernard, qui avait marié son fils unique à une grande, mince, sèche et désagréable personne, voulut tailler du

grand seigneur. Il fit défendre la chasse dans ses bois, fut impitoyable aux braconniers et chercha à se lier avec ses voisins.

Les braconniers allèrent en prison, mais les voisins lui fermèrent leur porte au nez.

Sa petite *seigneurie* fut courte, du reste ; la Restauration arriva. Maître Bernard fut pris dans deux faillites et se ruina, aux applaudissements du voisinage, que le luxe grotesque de ce vieux commis voyageur avait souvent chagriné.

Un gentilhomme qui revenait de l'émigration, le baron de Passe-Croix, beau-père du général marquis de Morfontaine, avait ensuite acheté la Martinière, l'avait habitée jusqu'à sa mort, et l'avait léguée à son fils, ce même baron de Passe-Croix qui devait être l'un des meurtriers du comte de Main-Hardye d'abord, et de la malheureuse Diane de Morfontaine ensuite.

Or, en 184..., au mois de novembre, le baron était à la Martinière, obéissant à la mode anglaise, qui veut qu'on passe à la campagne une partie de l'hiver.

M. de Passe-Croix était alors un homme de quarante-deux ans environ.

La baronne, sa femme, touchait à sa trente-sixième année.

Deux enfants avaient été le fruit de leur union : un fils qui devait sortir de Saint-Cyr l'année suivante ; une fille de seize ans, belle comme l'avait été sa mère, et qu'on nommait Flavie.

Donc, au mois d'octobre 184..., un soir, à la chute du jour, les hôtes de la Martinière entendirent, à un quart de lieue de l'habitation, retentir une fanfare vigoureusement sonnée.

Trois personnes, en ce moment, étaient réunies au salon : M. et madame de Passe-Croix et leur fille.

Madame de Passe-Croix, assise devant un métier à broder, interrompait de temps à autre son travail pour jeter à la dérobée un regard sur sa fille.

Le baron, plongé dans un fauteuil, au coin du feu, lisait son journal.

Quant à Flavie, assise vis-à-vis de son père, elle tenait les yeux baissés, et paraissait en proie à une profonde méditation.

Le son de la trompe fit tressaillir les trois personnages.

– Oh ! dit M. de Passe-Croix, Victor serait-il déjà de retour ?

– C'est peu probable, répondit la baronne.

– Victor est parti ce matin pour les Rigoles, où il doit chasser huit jours, observa Flavie.

– Cependant, reprit M. de Passe-Croix, je ne me trompe point, c'est bien le son de sa trompe. Il n'y a que lui pour sonner aussi vigoureusement dans les environs.

Madame de Passe-Croix se leva et alla ouvrir la fenêtre. Puis elle se pencha au-dehors.

– Vous vous êtes trompé, monsieur, dit la baronne, je n'entends plus rien. Ce sont sans doute les MM. de Cardassol.

– Au fait, c'est possible, dit le baron, ces gentillâtres sont braconniers comme des paysans. Tout en faisant défendre la

chasse chez eux, ils ne se gênent guère chez les autres, et passent continuellement sur nos terres.

Les personnes auxquelles M. de Passe-Croix faisait allusion, et qui sont appelées à jouer un rôle dans notre récit, méritent que nous tracions en quelques lignes leur silhouette.

Les MM. Brûlé de Cardassol étaient de petits propriétaires de bois, étayant une noblesse médiocre sur de médiocres revenus, tirant toujours le diable par la queue, faisant valoir eux-mêmes leur maigre fortune, de mauvaise foi dans les transactions, jurant qu'ils ne devaient rien en présence d'un créancier sur parole ; mais par contre, réclamant ce qu'on ne leur devait pas, quand ils pouvaient surprendre la bonne foi d'un tribunal.

En Sologne, où cependant la noblesse est bien vue, aimée, respectée, on disait communément : « De mauvaise foi comme un Cardassol. »

Ces aimables gentillâtres, au nombre de cinq, se donnaient le luxe d'un garde-chasse, qui cumulait avec ces nobles fonctions celles de cocher, de valet de ferme et de jardinier. Ils entretenaient un cheval de chasse, trois demi-briquets et un chien d'arrêt. Comme leurs bois étaient petits, ils braconnaient sur les terres d'autrui. L'été, ils nourrissaient leurs ouvriers et leurs journaliers avec du chevreuil tué à l'abreuvoir.

L'hiver, ils s'en allaient faire figure à la ville voisine, et promenaient dans les salons de la sous-préfecture des femmes assez laides, épousées on ne savait où.

M. de Passe-Croix et les Cardassol vivaient sur un pied de relations annuelles. On échangeait une visite le 1er janvier, on se faisait part des mariages et des naissances.

Victor de Passe-Croix, le jeune Saint-cyrien, et le dernier des Cardassol, qu'on nommait Octave, s'étaient connus au collège ; mais ils ne s'étaient point liés, par l'excellente raison que Victor était franc et ouvert, et qu'Octave de Cardassol était sournois, égoïste, menteur et d'une avarice qui promettait.

Au collège, Victor et Octave s'étaient battus à coups de poing ; à l'école préparatoire, où ils se retrouvèrent, ils se battirent au fleuret démoucheté. Le Cardassol fut blessé. Nous verrons par la suite qu'il ne le pardonna pas.

Tels étaient les plus proches voisins de M. de Passe-Croix.

Le baron avait repris sa lecture, madame de Passe-Croix, après avoir refermé la croisée, était venue se rasseoir devant son métier à broder. Flavie rêvait toujours.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis on entendit de nouveau retentir la fanfare.

– Oh ! oh ! dit le baron, je ne me trompe point cette fois, c'est bien la note vigoureuse de Victor.

Madame de Passe-Croix retourna vers la croisée ; puis elle colla son visage contre la vitre et chercha à pénétrer du regard l'obscurité toujours croissante.

La fanfare approchait, et bientôt, à cent mètres du perron, la baronne vit déboucher un cavalier suivi d'une douzaine de chiens, qu'un valet conduisait accouplés deux à deux.

– Ah ! c'est bien Victor, dit-elle.

– C'est bizarre, murmura Flavie, qui était devenue toute pâle.

– Victor est querelleur, a dit à son tour le baron ; je gage qu'il se sera fait quelque affaire aux Rigoles.

– En tout cas, répondit la baronne, il ne lui sera pas arrivé grand mal, j'imagine, puisque le voilà de retour.

Heureusement le salon n'était plus éclairé que par la réverbération du feu de la cheminée, car sans cela Mme de Passe-Croix eût remarqué le trouble et la pâleur de sa fille.

La baronne reprit après un silence.

– Mais avec qui voulez-vous donc, monsieur, que Victor se puisse quereller aux Rigoles ?

– Les Montalet ont beaucoup de monde chez eux.

– C'est vrai.

– Et parmi les invités, plusieurs jeunes gens de Paris.

– Ah ! fit la baronne avec indifférence.

– Qui donc m'a parlé d'un officier de marine ?... Ma foi ! c'est peut-être bien Victor. On m'a même ajouté le nom de cet officier, mais il m'échappe...

Comme le baron achevait, la porte s'ouvrit et Victor entra. Victor était un grand et beau garçon de vingt ans, à qui l'habit de chasse et les bottes à l'écuyère seyaient mieux encore que l'uniforme de Saint-Cyr.

– Ah çà, mon cher, dit le baron en se levant, à qui donc en as-tu ?

– À personne. Bonsoir, mon père ; bonsoir, ma mère ; bonsoir, ma petite Flavie…

Le jeune homme embrassa tour à tour les trois hôtes du salon. Puis il se laissa choir dans un fauteuil.

– Ouf ! dit-il, je suis aussi las que possible, et j'ai faim comme un régiment tout entier.

– Mais, mon bel ami, dit le baron, m'expliqueras-tu pourquoi tu nous viens aussi tôt des Rigoles ?

– Certainement, mon père.

– Tu es parti ce matin ?

– D'accord.

– Et tu reviens huit heures après.

– Mystère, fit le jeune homme en riant.

– Ton père a prétendu, dit la baronne, que tu avais eu une querelle…

– Ah ! par exemple !

– Alors, que t'est-il arrivé ?

– Mais rien, maman absolument rien ; j'ai fait un pari ce matin, à déjeuner, voilà tout.

– Et quel est ce pari ?

– Que Fanchette, ma petite chienne beagle, attaquerait un sanglier à elle seule, et le forcerait à *débauger*.

– Et alors ?

– Alors, je suis revenu chercher Fanchette à la Martinière, et je compte repartir ce soir après souper.

– Comment ! tu ne coucheras pas ici ?

– Non, maman.

– Mais il y a cinq lieues d'ici aux Rigoles !

– Bah ! Neptune fait le trajet en une heure.

– Et la route traverse les bois !..., hasarda timidement Flavie.

– Bon ! je te vois venir, dit le jeune homme en riant ; tu vas me parler de voleurs et de braconniers.

– Des voleurs, je ne sais ; mais des braconniers.

– Souvent l'un et l'autre ne font qu'un, dit Victor en riant, témoin nos voisins les Cardassol, qui m'ont volé un chien l'automne dernier. Mais rassure-toi, ma petite Flavie, je ne crains personne, ni les braconniers ni les voleurs.

– Est-ce que tu es revenu seul, Victor ?

– Non, Antoine est avec moi ; il a ramené mes chiens. Ah çà, soupe-t-on bientôt ici ?

– À l'instant, mon fils.

– Je meurs de faim, répéta Victor.

La baronne se leva.

– Je vais presser la cuisinière, dit-elle.

– Et moi, dit M. de Passe-Croix, je monte un instant dans ma chambre et je reviens ; cause avec ta sœur.

Flavie tressaillit de nouveau, mais elle n'osa se lever et quitter le salon, comme le firent tour à tour son père et sa mère.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Victor approcha son fauteuil de Flavie :

– Petite sœur, dit-il, sais-tu pourquoi je suis revenu ?

– Mais tu viens de nous le dire, répondit-elle ; c'est pour chercher Fanchette.

– Non, ce n'est pas pour cela, dit gravement Victor.

Sa voix avait perdu subitement l'accentuation joyeuse qu'elle avait tout à l'heure. Flavie devint pâle et murmura :

– Pourquoi donc, alors ?

– Pour te voir.

– Oh ! la singulière idée ! balbutia Flavie, dont le trouble n'avait plus de bornes.

– Petite sœur, dit tristement Victor, je suis, crois-le bien, ton meilleur ami en ce monde, et tu as eu tort de ne pas te confier à moi.

– Mais, mon frère...

– Écoute-moi donc, continua Victor. Je suis allé aux Rigoles ce matin, avec l'intention d'y rester huit jours, et si je suis revenu ce soir, c'est pour toi, pour ton bonheur.

Flavie avait caché sa tête dans ses mains.

– Il faut que je te parle ce soir, poursuivit le jeune homme ; après souper, tu prendras mon bras, nous ferons un tour dans le parc. Je veux tout savoir... Je le veux ! acheva Victor d'un ton d'autorité.

– Soit ! murmura la jeune fille d'une voix étouffée.

En ce moment la baronne revint.

– Venez, mes enfants, dit-elle, le souper est servi.

– Ah ! tant mieux ! s'écria Victor, après avoir repris son ton enjoué.

Afin de pouvoir mieux comprendre l'entretien que Victor de Passe-Croix avait demandé à sa sœur, il nous faut rétrograder de quelques heures et nous transporter aux Rigoles. Le château qui portait ce nom était situé à cinq lieues de la Martinière et appartenait aux MM. de Montalet.

Les Montalet étaient des gentilshommes poitevins qui venaient s'établir en Sologne tous les ans à l'approche de la Saint-Hubert. L'hiver, ils habitaient Paris et se voyaient beaucoup avec les Passe-Croix.

M. de Montalet, le père, était un ancien officier de la garde royale.

C'était un homme de soixante-cinq ou soixante-six ans, très vert, très gai, grand chasseur et possédant une fortune

considérable. Ses deux fils, Amaury et Raoul, avaient, l'aîné vingt-huit ans, le second vingt-trois.

Raoul de Montalet et Victor de Passe-Croix avaient été *copains* au lycée Bonaparte, et ils s'aimaient comme deux jumeaux.

M. de Montalet le père était veuf depuis de longues années ; il n'y avait d'autre femme aux Rigoles que Mme Gertrude, qui cumulait les fonctions de femme de charge et de dame de compagnie.

Toutefois, à ces quatre personnages, qui étaient les hôtes ordinaires des Rigoles, il fallait en joindre un cinquième, qui, depuis l'arrivée des Montalet, se trouvait avec eux.

Ce personnage était un homme d'environ trente ans, qu'on nommait Albert Morel.

Le possesseur de ce nom roturier eût cependant mérité mieux.

M. Morel était un gentleman accompli : riche, beau cavalier, sportman émérite, chasseur distingué, joueur froid, causeur spirituel. Il s'était fort vaillamment battu deux fois, et avait lancé dans le monde une danseuse devenue bientôt célèbre, pour ne pas dire fameuse.

M. Albert Morel avait acheté, deux ans auparavant, une grande terre en Poitou, auprès de celle que possédaient les Montalet. Des rapports de chasse avaient établi entre les nouveaux voisins une certaine intimité ; ils s'étaient revus à Paris, et MM. de Montalet avaient présenté M. Albert Morel chez la baronne de Passe-Croix, qui recevait tous les jeudis.

M. Albert Morel cependant, en dépit de cette réputation d'élégance, de cette fortune considérable qu'il savait noblement dépenser, et de la rare distinction de son esprit et de sa tournure, était un personnage assez mystérieux. On ne savait pas au juste d'où il venait, on ne lui connaissait pas de vieux amis.

Selon les uns, il était créole de l'île Maurice ; selon d'autres, son nom n'était qu'un pseudonyme ; d'autres, plus hardis, allaient jusqu'à prétendre qu'il était marié et séparé de sa femme ; mais sans doute, aucune de ces rumeurs n'était parvenue jusqu'aux Montalet, car M. Albert Morel vivait aux Rigoles depuis deux mois sur le pied de la plus grande intimité.

Cependant, depuis quelques jours, il n'était plus le seul hôte des Montalet, car Raoul, le fils cadet, avait écrit à son ami Victor de Passe-Croix la lettre suivante :

« Hallali ! mon cher vieux. Nous aurons cette année une Saint-Hubert dont il sera parlé quelque peu, et nous comptons sur toi, mon bon Victor.

« Nous sommes déjà dix, tu feras onze. Amène tes chiens. Nous en voulons avoir soixante, et attaquer un sanglier monstrueux dont nos gardes ont connaissance depuis hier au soir. On t'attendra pour déjeuner !

« À toi,

« RAOUL. »

C'était au reçu de cette lettre que Victor avait envoyé ses chiens et son piqueur coucher aux Rigoles.

Puis il était parti lui-même le lundi matin.

II

Victor montait un joli cheval limousin sous poil noir, rapide comme la brise, et qui galopait sur le sable des forêts de Sologne avec la légèreté d'un chevreuil. Neptune franchissait en une heure, à travers bois, les seize ou dix-sept kilomètres qui séparaient la Martinière des Rigoles.

Victor était donc parti au point du jour, c'est-à-dire vers six heures et demie, et il était arrivé à trois quarts de lieue environ de l'habitation des Montalet, lorsqu'il entendit retentir dans un fourré voisin deux coups de fusil méthodiquement espacés, et dont la sonorité bruyante annonçait un fort calibre.

– Bon ! se dit le jeune homme en calmant Neptune, qui avait peur, je connais cette pièce de quatre. C'est le fusil d'Octave de Cardassol.

Comme il achevait cette réflexion, Victor vit les broussailles s'agiter, et il se trouva face à face avec son ennemi de collège.

M. Octave de Cardassol tenait par les oreilles un lièvre qu'il venait de tuer, et il s'apprêtait à le fourrer dans la poche de cuir de sa veste de velours vert bouteille, lorsqu'il aperçut Victor à cheval qui s'était fort tranquillement arrêté au milieu du chemin.

Le Cardassol, un peu confus, voulut tourner le dos et s'enfoncer de nouveau dans le taillis, mais Victor lui cria :

– Hé ! dis donc, Octave ?

Malgré la haine qui existait entre eux, Octave de Cardassol et Victor de Passe-Croix avaient conservé du collège l'habitude de se tutoyer.

À cette interpellation, Octave s'arrêta.

– Tiens ! dit-il, bonjour...

– C'est ainsi que tu braconnes sur les terres des Montalet ? ricana Victor.

Le Cardassol fit la grimace.

– Ce lièvre est à moi, dit-il.

– Bah !

– Mes chiens le chassent depuis deux heures.

– Où sont-ils donc, tes chiens ?

– Dans le fourré... je les ai perdus depuis un moment. Et le Cardassol appela :

– Ramoneau ! Ramoneau !

Mais Victor s'était approché d'Octave, et, étendant la main, il lui avait pris le lièvre en disant :

– Il est beau, ma foi !

– Hé ! Ramoneau ! holà ! Fanfare ! criait Octave.

– Tu vas t'enrouer inutilement, lui dit Victor en riant. Tes chiens sont loin, si toutefois ils sont avec toi... car ce lièvre-là,

mon cher monsieur de Cardassol, n'est pas celui qu'ils chassaient.

– Ah ! tu crois ?

– Parbleu ! dit le jeune homme en jetant le lièvre à terre, un lièvre qui a été couru deux heures est plus raide que cela. Il est frais comme une rose, ton lièvre, et tu l'as tué au déboulé.

– Eh bien, au fait, qu'est-ce que cela prouve ? demanda Cardassol d'un ton rogue.

– Cela veut dire que tu braconnes sur les terres des Montalet.

– J'ai la permission.

– Ah !

Et Victor enveloppa son ennemi de collège d'un regard dédaigneux.

– Ma foi ! dit-il, je suis trop poli pour te donner un démenti. Aussi bien, restons-en là !

Et il poussa son cheval.

Mais, à son tour, Octave de Cardassol le retint :

– Hé ! Victor, dit-il.

Victor s'arrêta.

– Que veux-tu ?

– Te donner un conseil.

– Ah ! je n’en ai pourtant pas besoin.

– Bah ! qui sait ? ricana M. de Cardassol avec un regard louche.

– Est-ce à propos de chasse ?

– Peut-être...

– Eh bien, parle. Je suis curieux d’apprécier la valeur de tes conseils.

– Tu vas aux Rigoles ?

– Oui.

– Comptes-tu y chasser longtemps ?

– Huit jours.

– Tu as tort...

– Pourquoi ?

– Parce que, durant ce temps, on braconnera sur les terres de la Martinière.

– Toi, par exemple ! dit Victor avec insolence.

– Oh ! moi, répondit M. de Cardassol, je compte bien avoir la permission d’y chasser.

– Et de qui donc ?

– Bah ! De toi.

Victor se mit à rire d'un air de hauteur.

– Tu plaisantes agréablement, mon cher monsieur Octave, dit-il.

– Bah !

– Et si tu attends cette permission...

– Écoute donc, reprit Octave, si je te donne un excellent avis...

– À propos de quoi ?

– À propos de choses qui intéressent ton honneur, mon cher monsieur Victor.

À son tour Victor tressaillit.

– Oh ! oh ! dit-il.

– Et si je te tire, toi et les tiens, d'un mauvais pas, me donneras-tu la permission de chasser chez toi ?

– Ah çà, mon cher, répondit Victor, comme je ne vois pas quel danger peut courir mon honneur... je te prierai...

– Tarare ! dit le Cardassol ; quand les malheurs sont arrivés, on se repent de n'avoir point suivi les bons conseils.

Ces derniers mots exaspérèrent Victor.

– Voyons ! dit-il, t'expliqueras-tu, oui ou non ?

– Cela dépend.

– Hein ?

– Je te fais juge et partie à la fois, et je m'en rapporte à ta bonne foi. Si le conseil que je vais te donner te paraît bon, me laisseras-tu chasser chez toi ?

– Oui.

– Ta parole d'honneur ?

– Je te le jure.

– Moi et mes frères ?...

– Diable ! c'est beaucoup, cinq braconniers de votre espèce, fit dédaigneusement Victor.

– Mon conseil vaut cela... tu verras...

– Eh bien, parle...

– Tu feras bien de ne pas rester huit jours aux Rigoles.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, à la Martinière, vous n'avez pas de chien de garde.

– Qu'est-ce que cela me fait ?

– Ton père et ses gens ont le sommeil dur...

Victor tressaillit.

– Il y a des rôdeurs de nuit qui franchissent la haie de clôture du parc.

– Que veux-tu dire ?

– Ce n’est point pour collecter vos lapins, acheva le Cardassol avec un mauvais sourire. Adieu, je t’engage à veiller...

– Attends donc ! lui cria Victor.

Mais le Cardassol s’enfonça dans le fourré en répétant :

– Tu verras que mon conseil n’est pas cher, monsieur Victor.

Et il disparut dans les broussailles.

Victor de Passe-Croix demeura pendant un moment immobile au milieu du chemin, et comme si quelque chose se fût brisé en lui.

La main sur son front, il se répéta plusieurs fois de suite :

– Qu’a-t-il donc voulu me dire ?

Tout à coup une pensée lui vint.

Cette pensée dut être bien terrible, bien poignante, car une sueur glacée coula tout à coup le long de ses tempes, tandis que son visage pâlissait et qu’un mouvement fébrile agitait ses lèvres.

Puis il poussa son cheval, qui reprit le galop, et continua sa route vers les Rigoles.

Durant le trajet, Victor n'osa pour ainsi dire songer à rien, tant la pensée qui lui était venue l'avait épouvanté.

Une demi-heure après, il arrivait à l'habitation des Montalet.

Le château des Rigoles était une construction du règne de Louis XIII, en briques rouges, comme la plupart des habitations de Sologne.

Deux grandes avenues, l'une au nord, l'autre au sud, percées à travers le bois, permettaient de l'apercevoir à une grande distance.

Quand Victor de Passe-Croix arriva, les hôtes du château allaient se mettre à table.

MM. de Montalet père et fils avaient autour d'eux une dizaine de personnes en costume de chasse, tous bottés et éperonnés.

Un hourra joyeux accueillit l'entrée du saint-cyrien...

– Ah ! voilà Victor ! dit le jeune Montalet ; cette fois, nous sommes au complet.

– Bonjour, Victor.

– Bonjour, messieurs, répondit le jeune homme en saluant à droite et à gauche.

M. Albert Morel, qui était assis à l'autre bout de la table, se leva et vint serrer la main de Victor.

Mais celui-ci n'avait jamais eu grande sympathie pour l'hôte des Montalet. Il éprouvait pour lui une indifférence qui

tournait à l'aversion, et il accueillit assez froidement ses protestations d'amitié.

– Nous allons déjeuner au galop, messieurs, dit le maître de la maison.

– Pourquoi au galop ? demanda Victor.

– Parce que nous avons fait le bois à une lieue d'ici ; que l'animal relevé est une bête bréhaigne qui se fera chasser quatre ou cinq heures au moins.

– Ah ! ah !

– Et que, acheva Amaury de Montalet, nous tenons à dîner de bonne heure aujourd'hui, jour de Saint-Hubert.

– Soit, déjeunons, dit Victor.

Et il se mit à table entre son ami Raoul et un homme d'environ trente-six ans, qui lui était inconnu.

Ce personnage, qui avait une physionomie ouverte, l'œil bleu et grand, le nez fièrement busqué et la bouche aristocratique, plut à Victor sur-le-champ. Notre héros subissait cette loi impérieuse des sympathies qui semble révéler un monde occulte et d'inexplicables influences.

– Quel est ce monsieur ? demanda-t-il tout bas à Raoul.

– C'est un ami de mon frère, un officier de marine, M. Roger de Bellecombe.

– Bon, vous l'attendiez la semaine dernière, je crois ?

– Justement.

Tandis que Victor et Raoul échangeaient ces quelques mots, M. Roger de Bellecombe, l'officier de marine, regardait M. Albert Morel avec une ténacité bizarre.

III

Victor et Raoul causèrent un moment ensemble ; puis il arriva que ce dernier, ayant échangé quelques mots avec son voisin de droite, l'officier de marine et Victor lièrent conversation à leur tour.

– Monsieur, dit l'officier tout bas, excusez-moi, mais je suis arrivé hier seulement, et je ne connais ici que les maîtres de la maison.

Victor s'inclina.

– Pourriez-vous me dire le nom du monsieur qui est là, en face de nous ?

– C'est un Parisien, répondit Victor, M. Albert Morel.

– Ah !

Cette exclamation fut prononcée avec une intonation bizarre qui surprit Victor.

– Ce nom vous étonnerait-il ? demanda-t-il à l'officier de marine.

– Oui et non.

– Comment cela ?

– *Oui*, car ce monsieur ressemble trait pour trait à une personne que j'ai connue aux colonies.

– Vraiment !

– *Non*, si je suis simplement le jouet d'une méprise ; car alors ce monsieur a parfaitement le droit de s'appeler comme il veut.

– Mais, dit Victor, vous le voyez donc ce matin pour la première fois ?

– Oui, monsieur.

– Cependant, vous êtes arrivé hier soir, me disiez-vous.

– Il était couché. Je viens de le voir entrer ici tout à l'heure, et il paraît au mieux avec le maître de la maison.

– Ils sont voisins de terre.

– Ici ?

– Non, en Poitou.

– C'est singulier, répéta l'officier de marine, il ressemble étrangement à un homme que j'ai connu. Cependant, il a levé sur moi un regard parfaitement indifférent, et mon nom, qu'on a prononcé devant lui, n'a produit sur sa physionomie aucune impression. Enfin, il s'appelle Albert Morel.

– Monsieur, dit Victor, vous êtes marin ; par conséquent, vous avez beaucoup voyagé ?

– J'ai fait deux fois le tour du monde.

– Par conséquent vous avez pu apprécier peut-être le plus ou moins de vérité de cette croyance, qui veut que chaque homme ait un sosie.

– J'ai beaucoup entendu parler de cela, monsieur, mais il ne m'a point été donné de le constater de mes propres yeux.

– Alors je comprends votre étonnement en croyant reconnaître dans M. Morel...

– Un homme que j'ai vu se battre en duel.

– En quel pays ?

– Au Brésil, à Rio.

– Quand ?

– Oh ! il y a dix ans passés.

D'ailleurs, on se levait de table, et l'aîné des Montalet, Amaury, décrochant sa trompe, qui se trouvait suspendue à un bois de cerf, avait entonné un vigoureux boute-selle.

Victor n'osa pas insister et demander à l'officier les détails de cette aventure.

– À cheval ! messieurs, à cheval ! tel fut le mot d'ordre qui conduisit les chasseurs dans la cour.

Sur la dernière marche du perron, un domestique était en train de nettoyer une paire de bottes à l'écuyère.

Celui qui les avait portées avait fait, sans doute, un long trajet ; car elles étaient fort crottées, et le dessous de la semelle

était empreint d’une boue jaunâtre d’une teinte toute particulière.

Lorsque Victor descendit le perron, il regarda par hasard ces bottes et cette boue, et il tressaillit.

– Voilà, pensa-t-il, une boue que je n’ai jamais vue nulle part ailleurs que dans le parc de la Martinière.

– Allons, Victor, à cheval ! répéta M. de Montalet père.

Victor de Passe-Croix ne s’arrêta pas plus longtemps à regarder les bottes crottées, et il mit le pied à l’étrier.

Tout aussitôt on partit.

Ainsi que l’avaient annoncé les maîtres de la maison, le rendez-vous de chasse était un peu loin, et on avait à faire plus d’une heure de marche avant d’entrer sous bois.

Soit que le hasard s’en fût mêlé, soit que déjà une vague de sympathie les attirât l’un vers l’autre, l’officier de marine et le jeune saint-cyrien rangèrent leurs chevaux côte à côte et se trouvèrent les derniers de la petite troupe.

– Tiens ! dit le marin, puisque nous voilà de nouveau réunis, nous allons causer, n’est-ce pas ?

– Oh ! d’autant plus volontiers, fit Victor, que je brûle de savoir l’histoire de M. Albert Morel.

– Mais, monsieur, fit le marin en souriant, si, comme vous le dites, chaque homme a son sosie, il est à peu près certain que le nom du monsieur dont nous parlons n’est pas celui de l’homme que j’ai connu.

– Eh bien, n’importe ! dit Victor.

Le marin jeta au saint-cyrien un mélancolique regard.

– Vous êtes jeune, monsieur, dit-il.

– J’ai dix-neuf ans.

– Et vous n’avez encore connu la vie que par le côté sérieux des études, c’est-à-dire le plus frivole au point de vue de l’expérience et des passions humaines.

– Oh ! dit Victor, un peu choqué dans sa vanité, qui sait ?

Le marin se prit à sourire.

– Savez-vous, dit-il, que si, ce qu’à Dieu ne plaise ! ce M. Albert Morel était l’homme dont je parle, vous éprouveriez pour lui une aversion profonde, lorsque je vous aurai raconté son histoire ?

– Soit, dit Victor, que la curiosité aiguillonnait énergiquement.

Le marin et le futur sous-lieutenant avaient laissé peu à peu la petite troupe des chasseurs prendre de l’avance sur eux.

– Combien mettrons-nous de temps à parcourir la distance qui nous sépare du rendez-vous ? demanda le marin.

– Au moins une heure, monsieur.

– L’histoire de mon homme est longue, et il faut plus d’une heure pour la raconter.

– Eh bien, dites-m’en toujours une partie.

– Et le reste ?

– Vous ferez comme pour les romans qu'on publie dans les journaux ; vous remettrez la fin à demain.

– Je le veux bien.

Victor se tourna à demi sur sa selle, et le marin, l'imitant, commença son récit.

Ce récit est trop important et doit tenir une trop large place dans la suite de cette histoire pour que nous ne la rapportions pas d'un bout à l'autre et presque textuellement.

– Monsieur, avait dit le marin, vous me permettrez de donner un titre à mon histoire et de la diviser au besoin par chapitres ?

– Comme il vous plaira.

– Et, si vous voulez, je l'appellerai :

UN DUEL TRANSATLANTIQUE

Voici l'histoire du marin :

§ I

« Un soir d'avril de l'année 184..., un jeune homme, dont la mise irréprochable et la tournure gracieuse accusaient ce type d'élégance oisive qui a souvent changé de nom tout en demeurant le même, et qui s'est appelé mascadin, dandy, lion, et, tout récemment, gandin ; un jeune homme, disons-nous, après avoir remonté à petits pas la rue Taitbout, vint s'asseoir

devant une de ces tables rondes que le *café de Paris* a, le premier, dressées à sa porte et en plein air.

« Bien qu'on ne fût alors qu'en avril, la chaleur avait été précoce cette année-là, et l'asphalte des trottoirs était brûlant.

« Il y avait foule devant le *café de Paris*, et le nouveau venu, quand il se fut assis, s'aperçut qu'il venait d'occuper la seule table demeurée libre.

« La chaussée était encombrée de voitures qui allaient au bois ou qui en revenaient. Les trottoirs étaient couverts d'une foule compacte de promeneurs.

« Le jeune homme tira de sa poche un étui à cigares, et il s'apprêtait à demander du feu au garçon, lorsque deux jeunes gens en costume de ville, mais dont les cheveux en brosse, la moustache, et la redingote boutonnée jusqu'au menton trahissaient des militaires, s'approchèrent, jetèrent un coup d'œil à droite et à gauche, et, ne trouvant aucune table vacante, vinrent s'asseoir sans façon à celle du personnage que nous venons de décrire.

« Il eût été de bon goût, de la part de ces messieurs, de saluer le jeune homme et de lui demander la permission de se placer auprès de lui.

« Ils n'en firent rien.

« Le jeune homme, que nous appellerons Raymond de Luz, ne sourcilla point et demeura calme. Seulement, lorsque le garçon de café arriva portant un plateau, et qu'il voulut placer les verres de malaga commandés par ces messieurs sur la table, M. Raymond de Luz eut un geste hautain et lui dit sèchement :

« Ôtez-moi ça de là !

« Les deux officiers tressaillirent, et l’un d’eux, le regardant en face :

« – Mon petit monsieur, dit-il, aussi vrai que je m’appelle Charles de Valserres, je vous couperai les oreilles demain matin, si vous ne vous levez et vous en allez sur-le-champ.

« – Monsieur, répondit Raymond de Luz, je ne suis pas officier, mais on n’a jamais songé à me couper les oreilles ; cependant, si la fantaisie vous en prend, je suis à vos ordres.

« Et il tendit sa carte du bout des doigts.

« Celui qui s’était donné le nom de Charles de Valserres prit cette carte et y jeta les yeux négligemment.

« Puis il remit la sienne en échange, ajoutant :

« – Vous aurez mes témoins demain matin.

« – C’est inutile, monsieur.

« – Plaît-il ?

« – Venez avec eux demain, à sept heures, au bois, derrière le pavillon de Madrid, j’y serai avec les miens.

« – Soit !... Vos armes ?

« – Eh ! mais, dit Raymond de Luz avec un sourire railleur, puisque vous avez l’intention de me couper les oreilles, ce sera sans doute avec un sabre.

« – Monsieur, le sabre est une arme d’officier ; vous n’êtes pas militaire. Ce sera le pistolet, si vous voulez ?

« M. Raymond de Luz s'inclina.

« Puis, comme en ce moment deux personnes assises à une table voisine venaient de se lever, M. Charles de Valserres et son ami y prirent place laissant M. Raymond de Luz seul propriétaire de la sienne.

« Ce dernier prit son café avec un calme parfait, acheva son *pur havane, se* leva avec la même insouciance et le même flegme, puis s'en alla fort tranquillement, traversant le boulevard à la hauteur de la rue de Choiseul, dans laquelle il s'engagea.

« À l'extrémité de cette rue il s'arrêta pour sonner à une porte au-dessus de laquelle était inscrit le numéro 3.

« On le voyait sans doute venir souvent dans cette maison, car le concierge, ayant entrebâillé le carreau de sa loge, le salua et lui dit :

« – M. le baron vient de rentrer.

« – Ah ! tant mieux ! fit Raymond.

« Et il monta lestement par un bel escalier jusqu'à l'entresol.

« Un nègre vint lui ouvrir.

« – Bonjour, Neptunio, dit-il ; ton maître y est-il ?

« – Eh ! parbleu ! oui, j'y suis, dit une voix jeune et sonore.

« Et Raymond vit la portière d'un fumoir se soulever et un jeune homme, qui avait encore son chapeau sur la tête, se montra et tendit la main à son visiteur.

« – Bonjour, cher ami, dit-il, je rentre à l'instant.

« L'homme chez qui Raymond pénétrait était un grand et beau garçon d'environ vingt-cinq ans, à la barbe noire comme du jais, aux yeux d'un bleu sombre.

« Il avait la taille fine et souple, le pied admirablement petit et cambré, des mains de femmes, et un je ne sais quoi de nonchalant dans toute sa personne qui décelait une origine coloniale.

« Il prit son visiteur par la main et le fit entrer dans le fumoir, une jolie pièce tendue de cuir, garnie d'ottomanes, ornées d'étagères qui supportaient des curiosités et des chinoiseries.

« – Bonjour, mon cher Raymond, répéta-t-il en le poussant dans un fauteuil, je ne t'attendais pas ce soir, et ne comptais pas te revoir avant demain ; car j'avais résolu, dans ma sagesse, de ne point aller au club et de me coucher de bonne heure.

« – Ah !

« – Tu sais que nous avons joué toute la nuit dernière.

« – Hélas ! lit Raymond en souriant, et le paquebot qui m'apporte mes revenus dans cinq jours n'a qu'à bien se tenir contre le vent. S'il faisait naufrage, je serais momentanément ruiné.

« – Eh ! eh ! fit l'hôte de Raymond, j'ai été, comme lui, fort malmené, ce me semble.

« – Je ne dis pas non ; mais ce n'est point pour additionner nos pertes que je suis venu.

« – Ah ! et pourquoi ?

« – Pour t'engager à persévérer dans ta résolution et à te coucher de bonne heure, d'abord.

« – Bon ! Ensuite ?

« – Parce que tu te lèveras de grand matin demain.

« – Oh ! oh ! fit le jeune homme, voilà qui sent une *promenade* au bois.

« – Justement.

« L'hôte de Raymond fronça le sourcil.

* *
*

Comme le marin en était là de son récit, Victor de Passe-Croix lui dit :

– Je gage que le monsieur de la rue de Choiseul et celui à qui vous avez servi de témoin n'en font qu'un ?

– Peut-être. Mais attendez...

Et le marin continua.

IV

« Le jeune homme qui habitait la rue de Choiseul, et chez lequel M. Raymond de Luz venait de se rendre, était un créole de l'île Bourbon, appelé Félix de Nancery.

« Raymond de Luz était créole aussi, et les deux jeunes gens se connaissaient depuis leur enfance.

« Ils étaient venus à Paris ensemble à l'âge de dix-neuf ans ; ils y avaient passé six années, vivant dans une intimité parfaite.

« M. Raymond de Luz était le fils du plus riche planteur de l'île.

« M. Félix de Nancery était riche aussi, mais beaucoup moins cependant que son ami, dont il était l'aîné de deux ans.

« Félix de Nancery avait étudié le droit, et il se destinait à la profession d'avocat dans son pays.

« Raymond était simplement venu en France pour y terminer son éducation.

« Tous deux, du reste, avaient allongé de deux années déjà leur séjour dans la mère patrie. Paris a tant de charmes pour la jeunesse élégante et riche !

« Raymond avait une sœur cadette, fruit d'une seconde union de son père, et cette sœur, il la destinait à son ami Félix.

« Mlle Blanche de Luz devait avoir alors dix-neuf ans, et Raymond avait depuis longtemps, dans ses lettres, préparé ce mariage, qui devait être célébré, du consentement des deux familles, aussitôt après l'arrivée des jeunes créoles.

« M. de Nancery connaissait parfaitement la situation de fortune de la famille de Luz.

« M. Laurent de Luz, le père de Raymond, était un gentilhomme d'origine bretonne, qui, arrivé à l'île Bourbon trente années auparavant, avec l'épaulette de lieutenant de vaisseau et son épée pour toute fortune, avait tourné la tête à Mlle Ridan, la plus riche héritière de la colonie. Veuf au bout de quelques années de mariage, le gentilhomme breton s'était remarié à Bourbon avec une jeune personne à peu près sans fortune, et qui l'avait rendu père de cette fille que Raymond destinait à son ami Félix de Nancery. Or, Raymond s'était engagé à doter sa sœur.

« Ces détails-là sont nécessaires pour faire comprendre ce qui se passa le lendemain.

« – Comment ! dit Félix en regardant son ami, tandis que celui-ci allumait un cigare, tu as une querelle ?

« – Mon Dieu, oui.

« – Avec qui ?

« – Avec un officier.

« Et Raymond raconta la scène que nous avons décrite.

« – Mais, dit Félix, c'est absurde ! c'est une querelle de café.

« – D’accord. Mais qu’y faire ?

« – Il faut arranger cela...

« – Tu es fou ! dit Raymond. Où donc as-tu vu qu’on *arrangeait* des affaires ?

« Félix haussa les épaules.

« – As-tu le choix des armes ?

« – On me l’a laissé.

« – Et tu as choisi ?

« – Le pistolet.

« M. de Nancery respira.

« – Ah ! dit-il, tant mieux, tu es de première force au pistolet.

« – Je m’en vante, dit Raymond avec un fier sourire.

« – Et si tu tires le premier, tu abattras ton homme comme une poupée. Où te bats-tu ?

« – Au bois, derrière Madrid, demain matin, à sept heures.

« – As-tu un second témoin ?

« – J’ai songé au petit baron Renaud, tu sais ? celui qu’au club nous appelons *Singleton*.

« – Ah ! parbleu ! dit M. de Nancery en riant, tu lui rendras un fier service.

« – Tu crois ?

« – Il brûle du désir de servir de témoin à quelqu'un. Comme il est très petit, il s'imagine que cela le grandira.

« Raymond se prit à sourire.

« – Eh bien ! veux-tu te charger de le voir, en ce cas ?

« – Non, je vais lui écrire un mot. Sois tranquille, il sera exact.

« M. de Nancery prit la plume et écrivit :

« Monsieur le baron,

« Notre ami commun, Raymond de Luz, se bat demain « matin, à sept heures précises, et compte sur vous et sur moi.

« Le rendez-vous est chez lui, rue Taitbout, 29, à cinq « heures et demie.

« À vous,

« FÉLIX DE NANCERY. »

« Le jeune créole ferma cette lettre, écrivit sur l'enveloppe : *À monsieur le baron Renaud, rue Caumartin, 14,* et la donna à Neptunio avec ordre de la porter sur-le-champ.

« Neptunio parti, les deux jeunes gens causèrent une heure encore, puis Raymond serra la main de Félix et lui dit :

« – Je vais me coucher de bonne heure. Sois exact demain.

« – Compte sur moi ; à demain, ami.

« M. de Nancery, après avoir reconduit Raymond jusqu'au bas de l'escalier, monta chez lui et se déshabilla, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir. Mais, presque aussitôt après, il s'éveilla en sursaut sous l'action d'un cauchemar.

« Le sommeil avait devancé pour lui les événements de quelques heures : il venait d'assister en rêve à la rencontre du lendemain.

« Raymond était tombé frappé d'une balle dans le front.

« Le jeune homme essuya son front baigné de sueur et se mit sur son séant.

« – C'est étrange, se dit-il, d'autant plus étrange que, dans mon rêve, c'est Raymond qui a fait feu le premier. Or, Raymond tire le pistolet avec une précision désespérante. Allons ! j'ai ouï dire qu'on rêve toujours le contraire de ce qui doit arriver. Donc, c'est Raymond qui tuera M. de Valserres. Dormons !

« M. de Nancery essaya de se rendormir et n'y put parvenir.

« Il avait toujours devant les yeux cette scène bizarre de son rêve, et, tout à coup, une réflexion non moins étrange traversa son esprit :

« – Si Raymond était tué, se dit-il, sa sœur hériterait de lui et deviendrait la plus riche héritière de la colonie. Et sa sœur est la femme que je dois épouser…

« Cette pensée donna la fièvre et le vertige à M. de Nancery. Il la repoussa d'abord avec énergie, mais elle lui revint avec une patiente ténacité, et il finit par s'y habituer si

bien, qu'une heure après, il envisageait froidement quelle situation toute nouvelle lui ferait la mort de Raymond, si le malheureux jeune homme venait à succomber le lendemain.

« Blanche de Luz, qui devait avoir une maigre dot, devenait la plus brillante héritière ; et comment la lui pourrait-on refuser, à lui, Félix de Nancery, qui avait reçu dans ses bras le frère ensanglanté et mourant ?

« – Oh ! murmura-t-il deux ou trois fois, il y a des pensées qui rendraient criminel.

« Vainement, il essaya de dormir ; le jour le surprit se tournant et se retournant sur son lit, en proie à une fièvre nerveuse.

« Cinq heures du matin sonnèrent à la pendule de sa chambre à coucher. Alors Félix de Nancery appela Neptunio et se fit habiller. Puis il se rendit à pied chez Raymond, qui demeurait, nous l'avons dit, rue Taitbout, numéro 29.

« Lorsqu'il arriva, Raymond dormait encore profondément.

* *
*

« Charles de Nancery était là depuis quelques minutes à peine, lorsque le petit baron Renaud arriva à son tour.

« Il trouva Raymond faisant sa toilette et M. de Nancery fumant un cigare.

« Comme l'avait fort bien prédit ce dernier, le jeune baron Renaud avait accepté avec un rare empressement l'offre qui lui était faite de figurer avec avantage dans un duel.

« Il accourait plein d'ardeur et d'effusion, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, les moustaches cirées, le nez en l'air et le chapeau sur l'oreille.

« La veille, M. de Nancery se fut pris à rire de bon cœur ; mais, depuis la veille, M. de Nancery ne riait plus : il était pâle, sombre, et tenait son regard baissé.

« – Tudieu ! mon cher, lui dit Raymond en riant, quel triste témoin tu fais !

« Félix de Nancery tressaillit.

« – Pourquoi ? fit-il.

« – Tu es sombre comme un ordonnateur des pompes funèbres !

« – Quelle plaisanterie !

« – Et tu es pâle comme un revenant.

« M. de Nancery se regarda dans une glace et reconnut qu'il était livide.

« – Sais-tu, poursuivit Raymond, que cela n'a rien de séduisant, d'aller se battre assisté d'un homme qui vous enterre par avance ?

« – Tu es fou ! balbutia M. de Nancery, et tu interprètes mal l'affection que j'ai pour toi.

« Le petit baron intervint :

« – Allons ! dit-il, tout se passera bien... vous verrez...

« – Parbleu ! fit Raymond.

« – Et cet officier en verra de belles, acheva le baron.

« Raymond consulta la pendule :

« – Voyez ! messieurs, dit-il, l'heure nous presse, partons !...

« M. de Nancery était toujours assis sur le devant du cabinet de toilette et ne bougeait.

« – À propos, Félix, dit Raymond, j'ai un mot à te dire. Vous permettez, mon cher baron ?

« – Comment donc !

« Raymond prit son ami par le bras et l'entraîna dans la pièce voisine, qui était son cabinet de travail. Au milieu de cette pièce se trouvait une table surchargée de papiers, et parmi ces papiers une grande enveloppe en papier gris, qui paraissait contenir un pli volumineux.

« – Mon cher ami, dit Raymond à mi-voix, il faut tout prévoir.

« Une fois encore M. de Nancery tressaillit.

« – Que veux-tu dire ? fit-il.

« – Mon Dieu ! ta mine bouleversée vient à l'appui de mes paroles.

« – Je ne comprends point cependant.

« – Je peux être tué.

« – Tu es fou !

« – J'espère bien que cela ne sera pas. Mais enfin un homme qui se bat doit admettre cette supposition.

« – Eh bien ?

« Raymond prit l'enveloppe en papier gris.

« – Voilà mon testament, dit-il.

« – Quelle plaisanterie !

« – Et je te fais mon exécuteur testamentaire, ajouta Raymond, attendu que je lègue ma fortune entière, présente et à venir, à Mlle Blanche de Luz, ma sœur.

« Félix de Nancery allongea une main tremblante vers le testament que Raymond lui tendait.

« Puis il déboutonna sa redingote et le mit dans sa poche, ajoutant :

« – J'espère bien te le rendre dans une heure.

« – Moi aussi, je l'espère, dit Raymond de Luz en souriant. Ah ! j'oubliais.

« – Qu'est-ce encore ?

« – Tu sais que, plus que jamais, j'insiste auprès de mon père et de ma sœur pour nos projets ?

« – Raymond !...

« – Si je n’étais plus là, murmura le jeune homme, qui donc la protégerait ?

« – Mais tu seras là, balbutia M. de Nancery, dont la voix tremblait, et nous serons heureux, tu verras.

« – Allons ! voilà qui est dit, fit Raymond ! viens, ami.

« Ils repassèrent dans le fumoir, où M. le baron Renaud fumait un cigare.

« – Messieurs, dit-il, j’ai ma voiture en bas, et dans ma voiture des épées et des pistolets.

« – J’ai pareillement les miens, répondit Raymond, qui prit dans un tiroir une jolie boîte en maroquin bleu, surmontée d’un écusson et d’une couronne.

« Il ouvrit cette boîte et considéra les pistolets, qui étaient fort beaux.

« – Je ne souhaite pas, ajouta-t-il, à mon adversaire de tirer le second, surtout si le sort me donne le choix de mes armes. Allons, messieurs, en route !

« Les trois jeunes gens descendirent et arrivèrent dans la rue, où, en effet, la voiture du petit baron attendait.

Charles de Nancery prit alors le baron Renaud à part.

« – Mon jeune ami, dit-il, je suis le premier témoin, n’est-ce pas ?

« – Sans doute. Pourquoi cette question ?

« – Parce que cela me donne le droit de tout conduire sur le terrain, et je crois avoir un peu plus d'expérience que vous de ces sortes d'affaires.

« – Oh ! faites, monsieur, répondit le baron avec déférence. Je serai heureux de recevoir vos leçons.

« Ils montèrent en voiture, et vingt minutes après ils arrivaient au bois, à l'endroit indiqué.

« Le jeune officier, M. Charles de Valserres, s'y trouvait déjà avec ses deux témoins, dont l'un était celui qui l'accompagnait la veille au *café de Paris*. »

* *
*

– Monsieur, dit Victor, interrompant le récit de l'officier de marine, je crains d'entrevoir le dénoûment de cette rencontre.

– Oh ! vous allez voir, répondit le marin, c'est un fait inouï dans les annales du crime.

Et le marin continua, tout en donnant un coup de cravache à son cheval, car ils étaient demeurés fort en arrière.

V

« Les deux témoins de M. Charles de Valserres, officiers des hussards, étaient des jeunes gens fort bien, sous tous les rapports.

« L'un d'eux, celui qui, la veille, s'était trouvé au *café de Paris*, aborda M. Félix de Nancery, et lui dit :

« – Monsieur, il est vrai qu'en apparence M. Raymond de Luz est le provocateur, mais, en réalité, nous avons motivé sa provocation par une impolitesse qui, laissez-moi le constater, a été le résultat d'un dîner un peu copieux et d'un manque d'attention. En l'état de choses, il est donc juste que M. de Luz ait le choix des armes.

« M. de Nancery s'inclina.

« – Nous avons proposé le pistolet, continua le témoin, mais si M. de Luz préfère une autre arme, nous sommes à ses ordres.

« – Nullement, messieurs.

« – Donc vous prenez le pistolet ?

« – Oui, monsieur.

« Et M. de Nancery, qui, avec le témoin de M. de Valserres, s'était éloigné de quelques pas, tandis que Raymond de Luz et M. le baron Renaud se promenaient en causant, M. de Nancery jeta une pièce de cent sous en l'air, disant :

« – Voyons quel est celui de ces messieurs qui aura le droit de se servir de ses pistolets.

« – Face ! dit le témoin.

« La pièce retomba et laissa voir l'écusson des rois de France, orné de trois fleurs de lys.

« La pièce avait été frappée à l'effigie de Charles X.

« – C'est bien, dit le témoin, M. Raymond de Luz se servira de ses armes.

« – Voyons maintenant, reprit Félix de Nancery, les autres conditions du combat.

« – Soit, monsieur.

« Et le témoin parut attendre.

« – Monsieur, reprit M. de Nancery, M. Raymond de Luz est créole comme moi ; c'est vous dire que ce n'est pas un bourgeois de Paris qui n'a jamais fait d'autres prouesses au pistolet que de casser une poupée sur quinze coups au bal Mabile.

« – Après, monsieur ?

« – M. de Valserres est officier ?

« – Comme moi, monsieur.

« – Il tire bien le pistolet ?

« – Oh ! très suffisamment...

« – Alors je vois que les chances peuvent fort bien s'égaliser.

« – C'est mon avis.

« – Donc, on placera ces messieurs à trente pas, avec la faculté de faire cinq pas chacun.

« – Parfaitement.

« – Et de faire feu à volonté. Un seul coup vous suffit-il ?

« – Oui ! monsieur. Le motif de la querelle est si futile !

« M. de Nancery alla chercher dans la voiture du baron Renaud les pistolets de Raymond, qui causait toujours avec ce dernier.

« Pendant ce temps, le témoin de M. de Valserres s'était rapproché de son ami.

« – C'est singulier ! lui dit-il.

« – Quoi donc ? fit le jeune officier.

« – Figure-toi que le témoin de ton adversaire, avec qui je viens de causer, est d'une pâleur mortelle ; il tremble en parlant, et il évite de regarder en face.

« – Eh bien ? qu'est-ce que tu en conclus ?

« – Oh ! moi... rien... et tout.

« – Voilà une conclusion bizarre.

« – Mais non.

« – Alors, explique-toi.

« – Voici : on dirait que c'est lui qui va se battre, tant il est ému.

« – Eh bien, c'est qu'il est le parent ou l'ami intime de mon adversaire.

« – C'est drôle, moi j'attribue son émotion à un autre sentiment.

« – Bah ! lequel ?

« – Qui sait ? il souhaite peut-être voir tuer son ami.

« M. de Valserres haussa les épaules et dit en riant à son second témoin :

« – Je croyais Octave Brunot dégrisé depuis hier, mais je m'aperçois qu'il a toujours l'humeur ébriolée. Allons ! fou que tu es, dépêchons !

« M. de Nancery revint avec les pistolets de Raymond, et, présentant la boîte ouverte :

« – Choisissez, monsieur, dit-il à M. de Valserres, qui le regardait.

« M. de Valserres prit un des pistolets et le passa à son témoin, qui le chargea.

« M. de Nancery avait deux balles dans la main. Il tendit l'une au témoin de M. de Valserres, et parut introduire l'autre dans le canon du pistolet destiné à Raymond.

« Cette sinistre opération terminée, les deux adversaires furent placés à la distance convenue.

« – Hâte-toi de tirer, dit le premier témoin à M. de Valserres en lui assurant son poste de combat.

« – Pourquoi ?

« – Parce que M. Raymond de Luz tire comme un créole, ce qui est tout dire, et que si tu le manques, il ne te manquera pas !

« – Bah ! je préfère essuyer son feu. Je tire toujours mieux quand j'ai entendu siffler la balle.

« M. de Nancery frappa les trois coups. Raymond avança d'abord de deux pas, leva le bras au troisième, et fit feu... M. de Valserres demeura debout.

« Le cœur de M. de Nancery battait à outrance.

« M. de Valserres fit deux pas à son tour, ajusta son adversaire.

« Tout aussitôt, M. Raymond de Luz s'affaissa sur lui-même sans pousser un cri.

« Le malheureux jeune homme avait été frappé au front, et la mort avait été instantanée.

« Alors on entendit un grand cri, un cri de douleur immense, de désespoir infini...

« M. Félix de Nancery s'était précipité sur le corps de son malheureux ami, l'enlaçait et le couvrait de caresses.

« M. de Valserres, tout ému, le montra à son témoin.

« – Tu vois ! dit-il.

« Le témoin auquel il avait donné le nom d'Octave Brunot eut un mouvement d'épaules qui signifiait :

« – Je n'y comprends absolument rien...

« Les choses s'étaient passées dans toutes les règles, et le combat avait été loyal, du moins en ce qui concernait M. de Valserres. Il s'approcha des témoins de son adversaire, leur exprima tous ses regrets ; puis les jeunes gens se saluèrent, et tandis qu'on emportait le corps du jeune créole dans la voiture de M. le baron Renaud, M. de Valserres et ses témoins s'éloignèrent.

« Ces messieurs étaient venus dans un modeste fiacre, qu'ils avaient laissé à l'entrée du bois. Cependant, avant d'abandonner le lieu du combat, celui des deux témoins de M. de Valserres qu'on nommait Octave Brunot avait minutieusement examiné les taillis dans la direction qu'avait dû suivre la balle de M. Raymond de Luz.

« – Ah çà, que fais-tu donc là ? demanda M. de Valserres.

« – Je te le dirai demain, répondit M. Octave Brunot.

« Et il suivit ses amis.

« En route, lorsqu'ils furent remontés en voiture, M. Octave Brunot demeura tout rêveur.

« – Mais qu'as-tu donc ? demanda M. de Valserres ; on dirait que c'est toi qui as un meurtre sur la conscience, mon pauvre ami !

« – Dis donc, Charles, fit brusquement M. Octave Brunot, qui d'abord n'avait pas répondu à la question de son ami.

« – Que veux-tu ?

« – As-tu entendu siffler la balle de ton adversaire ?

« – Ma foi, non.

« – Ah !

« – Je crois que le pauvre garçon tirait fort mal, car si la balle m'eût simplement passé à un pied de distance, je l'eusse certainement entendue.

« – Je le crois.

« – Et tu en conclus ?...

« – Mais, dit froidement M. Octave Brunot, j'en conclus que ce pauvre garçon tirait fort mal ; voilà tout !

VI

« Le lendemain, M. Octave Brunot se rendit un peu tard à la pension des sous-lieutenants et des lieutenants. Ces messieurs, dont le régiment était caserné au quai d'Orsay, prenaient leurs repas dans un café de la rue Bellechasse, et dînaient à cinq heures.

« À cinq heures et demie, M. Octave Brunot n'avait point encore paru.

« Quand il arriva, ces messieurs allaient quitter la table.

« On allait se récrier et mettre cette inexactitude du lieutenant sur quelque aventure galante, lorsqu'on s'aperçut qu'il était pâle et de sombre humeur.

« – Ah çà, mon ami, lui dit M. de Valserres, cette fois, tu nous donneras une explication, j'imagine ?

« – À propos de quoi ?

« – Mais à propos de ce revirement d'esprit qui semble s'être emparé de toi depuis ma déplorable affaire d'hier. Je déclare qu'il est fort dur d'avoir à se reprocher la mort d'un homme qu'on ne haïssait pas, et que ce souvenir m'assombrira longtemps ; mais je déclare aussi que tu n'as pas le droit, toi, de t'affliger plus que je ne le fais moi-même.

« – Ce n'est point de cela qu'il s'agit.

« – Et de quoi donc ?

« M. Octave Brunot hésita un instant et regarda tour à tour chacun des convives, lesquels étaient au nombre de dix.

« – Au fait, dit-il, je ne vois ici que des camarades, des amis...

« – Parbleu ! fit un jeune sous-lieutenant frais débarqué de Saint-Cyr.

« – Et je suis persuadé, messieurs, continua M. Octave Brunot, que vous n'hésiterez pas à m'engager votre parole d'honneur que ce que je vais vous dire ne sortira point d'ici.

« Chacun des officiers leva la main.

« – Qu'à cela ne tienne ? dit l'un d'eux.

« – Vous me jurez d'être discrets ?

« – Tous, parbleu ! va donc !...

« La physionomie et l'accent du lieutenant Brunot avaient quelque chose d'étrange, de mystérieux qui piquait la curiosité de tous au plus haut point.

« – Allons ! nous t'écoutons, dit M. de Valserres en plaçant ses deux coudes sur la table.

« M. Brunot reprit :

« – Pour que vous puissiez comprendre ce que je vais vous confier, messieurs, il est nécessaire que je vous raconte une anecdote de mon enfance.

« – Voyons !

« – Je suis Breton, vous le savez. Dans mon pays, il y a des landes incultes qu'il faut souvent traverser pour se rendre d'un village à l'autre. J'avais dix ans, lorsqu'un assassinat fut commis à une demi-lieue de la maison de mon père. Un vieillard de mon village a été trouvé dans la lande frappé de onze coups de couteau. Des bergers rapportèrent le cadavre. On prévint la famille, et les enfants accoururent à la maison où le corps avait été déposé. Ce fut une scène de désolation ; mais celui qui se montra le plus désespéré, le plus inconsolable, ce fut le fils aîné de la victime. Il sanglotait, se roulait sur le cadavre, s'arrachait les cheveux et poussait des cris. J'avais assisté à cette triste reconnaissance et on m'avait emmené tout impressionné. Le fils aîné de la victime se nommait Pornic.

« – Pauvres gens ! dit ma mère le soir à souper, sont-ils désolés... et ce pauvre Pornic !

« – Oh ! celui-là, dis-je tout à coup, il est moins désolé qu'on ne croit.

« On me regarda avec étonnement. Je vous l'ai dit, j'avais dix ans alors.

« – Et pourquoi donc ? demanda mon père.

« – Parce qu'il est l'assassin, répondis-je.

« Ma mère jeta un cri ; mon père prétendit que j'étais fou. Deux mois après, Pornic fut reconnu coupable de parricide et exécuté sur la place publique de Saint-Malo.

« – Mais, dit un sous-lieutenant, comment avais-tu supposé... ou deviné ?...

« – Je ne sais pas... un instinct secret... une voix intérieure m'avait crié que cet homme, en apparence livré à toutes les furies du désespoir, était le seul, le vrai coupable.

« – Sais-tu, dit M. de Valserres, que tu aurais fait un fameux juge d'instruction, Octave ?

« – Peut-être.

« – Mais où veux-tu en venir ?

« – Attendez. Voici encore une anecdote qui va venir à l'appui de ce que je viens de vous dire. Dix ou quinze ans après, je me trouvais à Marseille, où mon régiment s'embarquait pour l'Afrique. Je fis, dans un café, la rencontre d'un jeune homme, un fort joli garçon, qui jouait au billard comme Berger, et qui était l'ami d'un de mes amis. Chose bizarre ! j'éprouvai instantanément pour ce jeune homme une aversion inexplicable, et, le soir, je ne pus m'empêcher de dire à notre ami commun : – Voilà un garçon qui finira mal.

« – Et tu devinas ?

« – L'année suivante, il assassina son oncle, un riche banquier dont il devait hériter, et il fut condamné au bagne.

« – Voilà, en effet, interrompit Charles de Valserres, une seconde histoire aussi étrange pour le moins que la première. Mais est-ce le souvenir des deux qui te rend si morose aujourd'hui ?

« – Non, ce n'est pas cela.

« – Qu'est-ce alors ?

« – C’est la crainte, j’oserais presque dire la conviction que nous avons été, hier, les complices involontaires d’un crime abominable.

« – Plaît-il ?

« – D’un assassinat !... ajouta Octave Brunot avec un accent énergique.

« On se récria autour de lui, mais il poursuivit :

« – Messieurs, j’ai vos paroles d’honneur et par conséquent je puis parler.

« – Eh bien ? fit-on à la ronde.

« Octave Brunot regarda son ami, M. Charles de Valserres.

« – Veux-tu savoir toute ma pensée ?

« – Oui, parle.

« – Ce n’est pas toi qui as tué, hier, loyalement, M. Raymond de Luz ; ce jeune homme est mort assassiné par son ami, M. Félix de Nancery !

« Ces paroles, on le conçoit produisirent une émotion violente parmi les jeunes officiers.

« – Messieurs, dit le lieutenant Brunot, sur mon honneur de soldat et de Breton, je vous jure que ce que je viens de dire est ma conviction, et que cette conviction repose pour ainsi dire sur des faits matériels.

« – Ma parole d’honneur ! murmura M. Charles de Valserres, je crois que mon pauvre Octave est devenu fou.

« Il interrogea ses amis du regard. Ceux-ci semblaient partager cette opinion.

« Le lieutenant Octave Brunot comprit le sentiment d'incrédulité qui s'était emparé des jeunes officiers.

« – Messieurs, dit-il, vous m'avez promis de m'écouter.

« – Oui, mais...

« – Mais je vous dis là des choses dépourvues de sens, n'est-ce pas ?

« – Dame !

« – N'importe, écoutez.

« – Allons ! fit M. de Valserres avec un soupir.

« – Messieurs, poursuivit le lieutenant, hier matin, lorsque je suis arrivé sur le terrain, M. Félix de Nancery, le témoin de M. Raymond de Luz, m'a abordé. Eh bien ! figurez-vous que j'ai éprouvé sur-le-champ la sensation de répulsion bizarre que, deux fois en ma vie déjà, j'avais éprouvée à la vue de gens que je considérais comme des scélérats.

« – Et c'est là-dessus que tu bases ton opinion ? fit un officier.

« – Attendez.

« – Dans tous les cas, observa M. de Valserres, en admettant que M. de Nancery fût un assassin...

« – Il l'est ! dit le lieutenant avec force.

« – Soit ! mais ce n’est pas lui qui a tiré sur son ami. C’est moi.

« – Oui, mais tu avais une balle dans ton pistolet, et M. Raymond de Luz a fait feu sur toi avec un pistolet chargé à poudre.

« – Oh ! par exemple !

« Les officiers se regardèrent et comprirent que M. Octave Brunot n’était pas fou.

« Mais comment allait-il prouver ce qu’il avançait ?

« – Messieurs, continua-t-il, M. de Valserres est là qui vous affirmera n’avoir entendu siffler aucune balle.

« – C’était un maladroit, peut-être.

« – Non, au contraire. Je suis allé aux renseignements, M. Raymond de Luz était le meilleur tireur du tir de Devismes.

« – Oui, mais tirer sur une plaque et casser une poupée n’est point tirer sur un homme. Sa main aura tremblé.

« – C’est inadmissible.

« – Pourquoi ?

« – Parce que Raymond de Luz s’était battu trois fois déjà au pistolet et avait toujours touché son adversaire.

« – Tout cela n’est pas une preuve.

« – Attendez ! Ma conviction était si forte, que je suis allé ce matin au bois, et que, me plaçant là où M. Raymond de Luz s'est placé pour tirer, j'ai regardé droit devant moi…

« – Dans quel but ?

« – Devant moi se trouvait un rideau d'arbres, un taillis si épais, qu'on ne peut voir le jour au travers. Si le pistolet de M. Raymond de Luz renfermait une balle, cette balle n'a pu passer au-dessus, et elle a dû traverser ce massif et briser forcément une branche çà et là. Eh bien ! messieurs, je vous conduirai au bois, vous examinerez vous-mêmes, et, sur mon honneur, j'abandonne un mois de solde à celui qui retrouvera la trace de la balle !

« Ces derniers mots commençaient à persuader quelque peu l'auditoire du lieutenant.

« Il poursuivit.

« – Enfin, messieurs, les pistolets ont été chargés avec des bourres grasses et incombustibles. J'en ai retrouvé trois : deux à trois pas de l'endroit où M. Raymond de Luz est tombé ; la troisième à un mètre environ de la place qu'occupait M. de Valserres. S'il y avait eu une balle dans le pistolet de M. Raymond de Luz, j'aurais retrouvé la quatrième bourre. Une bourre blanche se retrouve sur l'herbe, quand celle-ci est courte et rasée comme on la coupe au bois.

« – Mais j'admets tout cela, dit M. de Valserres, je l'admets, puisque tu le veux ; mais s'il en est ainsi, quel intérêt avait donc ce M. de Nancery à faire tuer son ami ?

« – Ah ! voici où je vais vous convaincre, messieurs : car, depuis hier, j'étais si convaincu, moi-même, que j'ai passé ma

journée en cabriolet de régie, courant à droite et à gauche pour recueillir des renseignements.

« – Et tu en as obtenu d'autres encore ?

« – Certainement.

« – Messieurs, dit M. de Valserres, ma parole d'honneur ! je crois rêver.

« M. Brunot continua :

« – J'ai su, hier matin, que MM. de Luz et de Nancery étaient créoles. Je suis allé voir un jeune officier du 15e régiment de ligne, que je connais et qui est créole de Bourbon. Je lui ai demandé s'il connaissait à Bourbon la famille de Luz, et j'ai appris par lui que M. Raymond de Luz, dont il ignorait la mort, du reste, était le plus riche héritier de l'île, et que son ami, M. de Nancery, devait épouser sa sœur unique.

« Cette fois, on ne douta plus.

« – Mais cet homme est un monstre ! s'écria M. de Valserres.

« – Malheureusement, messieurs, répondit M. Octave Brunot, son crime est un de ceux qui ne prouvent rien en justice ; d'ailleurs, il est déjà hors d'atteinte.

« – Que veux-tu dire ?

« – Ce matin, on a enterré M. Raymond de Luz. Deux heures après, M. de Nancery a quitté Paris. Demain il s'embarque au Havre sur un navire qui fait voile pour Bourbon. »

* *
*

L'officier de marine en était là de son récit lorsqu'on sonna le lancer.

VII

Depuis une heure environ, Victor de Passe-Croix et lui chevauchaient en forêt, et ils s'étaient peu à peu rapprochés de la petite troupe des veneurs.

– Monsieur, dit l'officier de marine en souriant, nous ne pouvons plus causer, il faut chasser. Ce soir, après dîner, je vous raconterai la suite de cette histoire.

– Mais, monsieur, insista Victor, vous ne me refuserez pas un dernier mot, j'imagine.

– Lequel ?

– L'homme à qui vous avez servi de témoin aux colonies est-il M. de Nancery ?

– Oui, monsieur.

Victor et l'officier de marine venaient d'arriver dans un carrefour appelé la Croix-du-Bois-Fourchu, où les veneurs se trouvaient réunis.

Au milieu d'eux, M. Albert Morel, fièrement campé sur sa selle, sonnait le lancer. L'officier de marine vint se placer devant lui ; mais M. Albert Morel ne sourcilla point et il continua à sonner de toute la vigueur de ses poumons. Puis, tandis que M. de Montalet, le père, lui donnait la reprise, il remit sa trompe sur son épaule et demanda du feu à l'officier de marine qui fumait.

– Quel calme ! pensa Victor de Passe-Croix ; décidément le marin se trompe.

Et comme chacun des veneurs s'élançait sous bois au galop, il rendit la main à son cheval, décidé à suivre la chasse et à attendre patiemment le soir pour apprendre la suite de l'histoire de M. Félix de Nancery.

* *
*

La chasse dura cinq heures et demie.

L'animal fut forcé au coucher du soleil, et Victor de Passe-Croix, qui avait constamment galopé sur les derrières de la meute, crut arriver le premier à l'hallali ; mais déjà un veneur, sortant du fourré, avait embouché sa trompe et sonnait avec ardeur.

C'était M. Albert Morel.

– Décidément, monsieur, lui dit Victor avec quelque humeur, je croyais avoir le meilleur cheval, mais je m'aperçois qu'il n'en est rien. Le vôtre est plus vite.

M. Albert Morel se prit à sourire.

– Vous vous trompez, monsieur, dit-il, mon cheval ne vaut pas le vôtre ; mais j'ai pris un raccourci, et cela m'a permis d'arriver avant vous.

Le ton de M. Albert Morel était d'une politesse exquise.

Et il continua à sonner l'hallali.

Presque au même instant, M. Raoul de Montalet survint et envoya une balle au pauvre animal qui faisait tête aux chiens. On fit la curée, puis on remonta à cheval.

– Messieurs, dit alors M. Albert Morel, voulez-vous des cigares ?

Il tendit un étui en cuir de Russie à Victor, qui s'inclina et alla ranger son cheval à la droite de celui de M. Roger de Bellecombe, en lui disant :

– Il me faut la suite de l'histoire ; ne l'oubliez pas !

L'officier de marine reprit :

« – Environ deux années après les événements dont Paris avait été le théâtre, la frégate de guerre la *Licorne* débarqua à Saint-Denis, le port principal de Bourbon, un bataillon d'infanterie de marine qui venait tenir garnison dans l'île.

« Le chef de bataillon se nommait Octave Brunot.

« C'était ce même officier que nous avons connu lieutenant à Paris, et qui avait servi de témoin à M. de Valserres, son ami, dans sa rencontre avec le malheureux Raymond de Luz.

« Une campagne en Afrique, une permutation intelligente, avaient fait du lieutenant de hussards un chef de bataillon.

« La frégate *la Licorne* avait à peine déposé ses passagers à terre, qu'une députation des principaux planteurs de l'île vint à la rencontre du nouveau bataillon.

« Les colonies, si loin de la France qu'elles soient, aiment tout ce qui vient de la mère patrie, et l'arrivée d'un navire est pour elles un sujet de grande joie.

« Parmi cette petite députation se trouvait le plus riche planteur de la colonie, M. Charles de Nancery.

« M. de Nancery, disait-on à Bourbon, avait eu un singulier et triste bonheur.

« Il avait été l'ami intime, presque le frère d'un jeune créole, M. Raymond de Luz, avec lequel il était allé terminer ses études à Paris.

« M. Raymond de Luz était mort fatalement, tué dans un duel, à la suite d'une sotte querelle.

« M. de Nancery, son ami, avait été témoin, il avait recueilli son dernier soupir, et avait ramené à Bourbon son corps, embaumé par le procédé Gannal.

« Cette conduite, pleine de dévouement, méritait une récompense, et le *pieux* Charles de Nancery, comme eût dit Virgile, avait été largement payé de ses soins en épousant Mlle Blanche de Luz, la sœur et unique héritière du pauvre Raymond.

« M. Octave Brunot et M. Charles de Nancery se reconnurent sur-le-champ.

« L'accueil fut froid de part et d'autre, mais poli.

« Cependant, M. de Nancery était loin de soupçonner ce que le chef de bataillon pensait à son égard. La députation des planteurs fut retenue à dîner à bord de la *Licorne.* Il y eut un punch sur le gaillard d'arrière. »

– Ah ! s'interrompit l'officier, j'oubliais de vous dire que j'étais aspirant de première classe à bord de la frégate française.

« Donc, il y eut un punch.

« Le hasard m'avait placé auprès du commandant Octave Brunot, avec lequel, du reste, j'avais fait ample connaissance pendant la traversée.

« Le commandant regardait M. de Nancery avec une fixité, une obstination qui m'étonnèrent.

« – Est-ce que vous connaissez ce monsieur ? lui demandai-je ?

« – Oui et non, répondit-il.

« – Comment cela ?

« –Je l'ai vu à Paris ; mais je ne le connais point, ajouta sèchement le commandant.

« Cette réponse était de nature à m'intriguer tout à fait ; et tandis que nous nous promenions sur le pont, en fumant, j'abordai franchement la question :

« – Commandant, lui dis-je, vous m'avez fait tout à l'heure, convenez-en, une singulière réponse :

« – À propos de ce M. de Nancery, peut-être.

« – Précisément.

« – Ah !... vous trouvez !

« – Je trouve que votre accent est rempli d'un dédain suprême quand vous parlez de lui, commandant.

« Le commandant ne répondit pas, mais son sourire confirma largement mes paroles.

« Puis, tout à coup, il me dit brusquement :

« – Vous êtes venu plusieurs fois dans ces parages ?

« – Je suis à mon troisième voyage dans la mer Indienne.

« – Alors, renseignez-moi.

« – Sur quoi ?

« – Est-il vrai que ces latitudes soient celles des narcotiques par excellence ?

« – C'est vrai. Et, tenez, j'ai précisément dans ma cabine une certaine poudre noire qui procure une ivresse terrible, prise à une certaine dose.

« – Ah !

« – Une ivresse de deux heures, pendant laquelle le sommeil est si profond, que tous les canons de tribord et de bâbord ne vous réveilleraient pas.

« Le commandant fronçait le sourcil et paraissait caresser quelque étrange idée.

« Pendant ce temps, on dressait à l'arrière, sur le pont, les tables du punch, tandis que créoles, marins et soldats de marine se promenaient, bras dessus, bras dessous, en fumant des cigarettes.

« – Tenez, me dit le commandant Brunot, je donnerais gros pour que ce M. de Nancery pût avaler une pincée de la poudre dont vous venez de me parler…

« – Singulière idée !

« – *In vino veritas !* Vous connaissez ce proverbe ?

« – Sans doute.

« – Eh bien, je voudrais lui faire faire des aveux, à cet homme.

« – Mais…

« – Et le forcer à me dire…

« – Mais, mon cher commandant, interrompis-je, ma poudre ne fait point parler, elle fait dormir, voilà tout.

« – Tant mieux !

« – Alors je ne comprends plus…

« – J’ai mon idée. Où est votre poudre ?

« – En bas, dans ma chambre.

« – Eh bien, donnez-m’en quelques grains.

« – Mais…

« – À ce prix, vous saurez pourquoi je méprise ce M. de Nancery.

« La curiosité l’emporta chez moi sur tout autre sentiment.

« Je descendis donc dans ma cabine, et j'y pris dans un petit coffre, où je serrais mon argent et mes livres, une boîte microscopique dans laquelle se trouvait une poudre noirâtre.

« Je tenais cette étrange substance d'un marin chinois.

« – Mon cher monsieur, me dit le commandant Brunot, combien faut-il de grains de cette poudre pour procurer l'ivresse dont vous me parliez ?

« Et le commandant examinait curieusement la poudre noire.

« – Une pincée, répondis-je.

« – Cette poudre peut-elle occasionner la mort ?

« – Non.

« – Alors, donnez votre boîte.

« En ce moment on prenait place autour des tables de punch, et un hasard étrange voulut que le commandant Brunot et M. de Nancery se trouvassent placés à côté l'un de l'autre.

« – Le commandant avait-il été prestidigitateur ? je n'oserais l'affirmer, mais ce fut avec une habileté merveilleuse qu'il laissa tomber dans le verre de M. de Nancery, la pincée de poudre noirâtre.

VIII

« – Lorsque M. de Nancery eut bu, il engagea la conversation avec lui.

« Ces messieurs causèrent de diverses choses, des relations de l'île avec la mère patrie, de Paris, où M. de Nancery avait passé ses plus belles années, et qu'il n'avait quitté qu'à la suite d'un violent chagrin, la mort de son meilleur ami.

« Le commandant Brunot ne sourcilla point, lorsqu'il fut question de M. Raymond de Luz.

« Il parut avoir oublié tous les détails de son duel avec M. Charles de Valserres.

« Au bout d'une heure, la langue de M. de Nancery commença à s'épaissir, sa tête s'alourdit, et les premières fumées de cette ivresse étrange que procurait la poudre noire commencèrent à le gagner. Bientôt son langage devint inintelligible, un flux de paroles lui échappa, et ces paroles, de plus en plus incohérentes, s'éteignirent enfin au bout d'un quart d'heure.

« Alors sa tête retomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent ; il étendit ses deux bras sur la table et finit par s'endormir.

« Alors aussi, le commandant Brunot et moi, nous regardâmes autour de nous.

« La plupart des planteurs de la colonie qui étaient venus à bord étaient remontés dans le grand canot pour s'en retourner à terre.

« Trois seulement demeuraient avec le capitaine et causaient avec lui, le cigare aux lèvres, en arpentant le gaillard d'arrière. »

« – Il dort, me dit le commandant ; attendons !

« En effet, M. de Nancery ronflait avec bruit.

« – Jusqu'à quand peut-il ronfler ainsi ? ajouta le commandant.

« – Une heure environ. Le sommeil de ma poudre noire n'est pas long.

« – C'est bien. Alors, promenons-nous.

« Nous allumâmes un cigare et rejoignîmes le capitaine et les planteurs.

« Trois quarts d'heure après, ces derniers suivirent le capitaine dans sa cabine, et le commandant et moi, nous retournâmes auprès de M. de Nancery.

« Son ivresse et son sommeil avaient été plus courts que je ne l'avais prévu.

« Il avait les yeux ouverts et promenait autour de lui un regard effaré.

« – Laissez-moi faire, me dit tout bas le commandant.

» Et il s'approcha de M. de Nancery, qui lui dit :

« – Ah ! vous voilà ?

« – Mais nous ne vous avons pas quitté, répondit le commandant Brunot.

« – Je me suis endormi, n'est-ce pas ?

« – Oui… les fumées du punch…

« – Ai-je dormi longtemps ?

« – Ma foi, je ne sais ; mais vous nous avez dit d'étranges choses durant votre sommeil.

« M. de Nancery tressaillit.

« – Comment ! j'ai parlé ?

« – Tout le temps, et…

« – Et ? fit-il avec inquiétude.

« – Vous nous avez raconté le duel de votre beau-frère, M. Raymond de Luz, avec mon ami M. de Valserres.

« M. de Nancery devint horriblement pâle.

« – Farceur ! lui dit le commandant en lui frappant sur l'épaule, vous savez escamoter une balle !

« À ces mots, M. de Nancery devint livide et jeta un cri ; puis, rapide comme la foudre, il ôta son gant et le jeta au visage du commandant.

« – Ah ! ah ! dit celui-ci en pâlissant à son tour, vous ne sauriez faire plus éloquemment l'aveu de votre crime.

« Et il ramassa le gant, en ajoutant :

« – Je vous tuerai demain.

« Le lendemain, acheva l'officier de marine, M. de Nancery et le commandant Brunot se battirent à l'épée, aux portes de Saint-Denis de Bourbon.

« J'étais un des témoins du commandant.

« Le combat fut long, terrible, acharné, mais le sort fut injuste, le commandant fut mortellement blessé et tomba.

« Seulement avant de mourir, il eut le temps de révéler tout ce que je viens de vous raconter, et M. de Nancery, déshonoré, fut contraint de quitter l'île Bourbon. »

Le soleil se couchait derrière les sapinières, lorsque l'officier de marine termina son récit, et presque en même temps les tourelles rouges du château des Rigoles apparurent à ses yeux et à ceux de Victor.

Le jeune saint-cyrien avait écouté, tout pensif, la fin de cette étrange histoire.

– Savez-vous bien, monsieur, dit-il, que si ce M. Albert Morel ne faisait qu'un avec M. de Nancery, ce serait à lui envoyer une balle à travers bois, comme à une bête fauve ?

Le marin eut un sourire de mépris.

– Bah ! reprit-il, après tout, qu'est-ce que cela nous fait ? Nous ne sommes ni les vengeurs du commandant Brunot, ni ceux de M. Raymond de Luz. Et puis, qui nous dit que je ne suis pas le jouet d'une illusion bizarre, d'une de ces ressemblances qui désespèrent l'observation.

– C'est possible, murmura Victor.

Puis le jeune homme pressa le pas de son cheval et entra dans la grande allée de tilleuls qui servait d'avenue aux Rigoles.

Le premier valet que Victor trouva dans la cour et qui vint prendre la bride de son cheval était précisément celui qui, le matin, assis sur une des marches du perron, nettoyait des bottes à l'écuyère.

Il est de certaines heures dans la vie d'un homme où tout est pour lui pressentiment et révélation. La vue de ce valet rappela donc à Victor qu'il avait remarqué la boue jaune dont étaient couvertes les bottes à l'écuyère, et qu'il avait même fait cette réflexion qu'une boue semblable n'existait, à sa connaissance, que dans le parc de la Martinière.

Or, tandis que l'officier de marine descendait de cheval, Victor s'adressa au valet :

– À qui donc étaient les bottes que tu nettoyais ce matin, à M. Raoul ou à M. Amaury ?

– Non, monsieur, répondit le valet. Elles étaient à M. Morel.

Victor tressaillit en ce moment, comme s'il eût éprouvé une commotion électrique.

Décidément, ce M. Albert Morel lui tintait perpétuellement aux oreilles.

En même temps, un autre souvenir assaillit Victor. Il se rappela sa rencontre du matin avec Octave de Cardassol.

Octave lui avait dit avec un mauvais sourire :

« – Pendant que tu chasses chez les autres, on chasse chez toi, et le gibier qu'on court pourrait bien être ton honneur. »

Victor de Passe-Croix fut-il alors ébloui par une révélation mystérieuse ?

C'est probable.

Toujours est-il qu'il rejoignit l'officier de marine en lui disant :

– Nous sommes de vieux amis d'un jour, n'est-ce pas ?

– Oh ! très vieux, répondit le marin avec cordialité.

– L'amitié vit de confidences, dit-on.

– C'est mon avis.

– Voulez-vous être mon confident ?

– Parbleu !

– Eh bien, écoutez...

Et Victor prit familièrement le bras de l'officier de marine.

– J'écoute, fit celui-ci.

Victor l'emmena dans le parc, un peu loin de l'habitation. Puis il dit avec une gravité qui étonna l'officier :

– Le commandant Brunot croyait à cet instinct qui nous fait deviner un malfaiteur, m'avez-vous raconté ?

– Oui.

– Eh bien, je crois, moi, aux pressentiments qui nous annoncent un malheur probable.

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai rencontré, ce matin, en venant ici, un oiseau de mauvais augure.

– Vraiment ?

– Et cet oiseau m'a annoncé qu'un danger planait sur le toit de ma maison. J'ai ri de la prédiction, d'abord.

– Et vous avez bien fait, j'imagine.

– Non, dit gravement Victor.

Le marin regarda son jeune ami, et le trouva tout ému.

– Voyons, dit-il, expliquez-vous...

– Depuis dix minutes, dit Victor de Passe-Croix, une voix dont je ne puis me rendre compte, une voix secrète, mais impérieuse, me dit que je dois retourner ce soir à la Martinière.

– Quelle folie !

– Peut-être, mais j'y retournerai.

– Allons donc !

– Et pour cela, comme je vous le disais, j'ai besoin d'un confident.

– Je suis prêt à l'être.

– Nos hôtes et leur suite vont bientôt arriver.

– C'est probable. Leur lièvre doit être forcé depuis longtemps.

– Quand ils arriveront, je serai parti.

– Mais...

– Monsieur, dit Victor d'un ton pénétré, s'il y a des voix secrètes, des pressentiments mystérieux, il y a aussi des sympathies subites contre lesquelles on essayerait en vain de lutter. Nous nous connaissons depuis quelques heures à peine, et déjà il me semble que vous êtes mon plus vieil ami.

– Vous avez peut-être raison.

Et le marin prit la main de Victor et la serra avec effusion.

– Me ferez-vous un serment ?

– Lequel ?

– Celui d'expliquer mon absence comme je vais vous prier de le faire ?

– Soit, je vous le jure.

– Alors, écoutez.

– Voyons.

– Nous avons fait un pari.

– Oui.

– Quel est-il !

– Qu'une petite chienne beagle que je possède et qui se nomme Fanchette, attaquerait seule un sanglier et le courrait trois heures.

– Bon !

– Nous avons parié vingt-cinq louis, et je suis allé chercher Fanchette. On ne m'attendra pas pour dîner ; mais je serai bien certainement de retour à la nuit.

– Ma foi, monsieur, dit le marin, tout cela est bizarre, mais il sera fait comme vous le désirez. Je donnerai cette explication ; seulement, me croira-t-on ?

– On vous croira.

– En êtes-vous sûr ?

– Oui, car je passe aux yeux des Montalet pour un garçon aventureux, un casse-cou, un cerveau brûlé, comme on dit.

– Et vous reviendrez cette nuit ?

– C'est probable. Mais, à propos, dit Victor, j'oubliais le point essentiel.

– Ah !

– Ce n'est point à la Martinière que je vais chercher la chienne beagle.

– Où donc alors ?

– Chez un de nos fermiers, à trois lieues de la Martinière, au Bas-Coin : c'est le nom de la ferme. N'oubliez pas cela, monsieur, ajouta Victor avec un accent étrange ; c'est très important !

– Ah ! monsieur, murmura le marin, vous m'étonnez fort depuis quelques minutes.

– Histoire de pressentiments.

– Mais, pressentiments ou non, comptez sur moi. Je suis à vous.

À son tour, Victor prit la main de l'officier et la serra avec une effusion sans pareille.

Puis ils revinrent vers le château, et comme ils approchaient d'un valet qui ratissait le sable d'une allée, Victor éleva la voix.

– Oui, monsieur, dit-il, je tiens les vingt-cinq louis que ma chienne beagle chassera le sanglier comme un lapin.

À ces paroles, qui frappèrent son oreille, le valet leva la tête.

– Voyons ! reprit Victor, tenez-vous mes vingt-cinq louis ?

– Soit, monsieur.

Alors Victor appela le valet.

– Hé ! là-bas ! dit-il, Martin ! c'est bien Martin qu'on te nomme ?

– Oui, monsieur, dit le valet en s'approchant.

– Tu connais mon cheval ?

– Neptune ? le cheval noir ?

– Justement. Va lui donner une poignée d'avoine, selle-le et amène-le-moi.

Le valet partit en courant. Dix minutes après on amenait Neptune tout sellé. Neptune était demeuré à l'écurie depuis le matin, il avait eu le temps de se refaire ; car Victor avait monté, pour chasser, un des chevaux des Montalet.

– Adieu, dit le jeune homme en sautant en selle et tendant la main à l'officier de marine. Au revoir, plutôt.

– À cette nuit.

– Oui, à moins que mes pressentiments ne deviennent trop sérieux, ajouta Victor.

Et il mit Neptune au galop, disant au valet qui venait de lui tenir l'étrier :

– Tu n'oublieras pas de dire à M. Raoul que je suis allé au *Bas-Coin* chercher ma chienne beagle.

Victor galopa rondement à travers bois.

Comme il n'était plus qu'à un quart de lieue de la Martinière, il entendit retentir un coup de fusil dans un fourré voisin.

Et soudain il arrêta Neptune, qui pointa les oreilles et huma l'air bruyamment.

Le saint-cyrien venait de se dire :

« Généralement le braconnier de profession, le paysan, n'a pas un gros calibre ; il préfère un fusil à canons étroits, du plus faible numéro. Cela porte plus loin, croit-il, ça fait moins de bruit et use moins de poudre...

– Il est nuit close, c'est le coup de fusil d'un *affûteur*, c'est-à-dire d'un braconnier, et il a été tiré à moins de cent mètres d'ici.

« Or, le coup de fusil que je viens d'entendre fait le tapage d'une petite pièce de quatre. Ce doit être un des Cardassol et probablement Octave. »

Le raisonnement de Victor ne manquait pas de justesse, et il eut sans doute un grand poids sur sa détermination ; car au lieu de continuer son chemin vers la Martinière, le jeune homme poussa Neptune dans la direction où avait retenti le coup de fusil, et entra hardiment dans le fourré, en se disant :

– À moins que tu ne sois une ombre, un fantôme ou un diable, je te trouverai.

Neptune était un vrai cheval, il sautait les fossés, passait comme un chien à travers les broussailles et trouvait son chemin pour lui et son cavalier là où un piéton eût hésité.

En deux minutes, il eut atteint une clairière de trente mètres de circonférence, au milieu de laquelle achevait de brûler une bourre. C'était là qu'on avait tiré.

Bien que la nuit fût venue, il y avait une dernière lueur crépusculaire qui permit à Victor d'apercevoir un homme immobile, blotti derrière une touffe d'arbres, et fumant une de ces pipes que l'on nomme *brûle-gueule*.

Victor avait de bons yeux, des yeux de chasseur, comme on dit.

– Hé ! Octave ! dit-il.

Il avait reconnu le Cardassol.

Celui-ci avait un genou en terre, et devant lui son fusil.

– Tu peux te montrer, reprit Victor ; je ne te chercherai pas querelle ce soir.

Cardassol se releva.

– Ne t'ai-je pas donné la permission de chasser chez moi ? ajouta Victor de Passe-Croix.

– Même la nuit ? demanda Cardassol, qui fit un pas en avant avec son effronterie habituelle.

Sur ces mots prononcés d'un ton amical, M. Octave de Cardassol s'approcha tout à fait du jeune cavalier.

– Sais-tu que tu es réellement aimable aujourd'hui, Victor ?

– Tu trouves ?

– Ma foi !

– Aimable, c’est possible ; mais je suis surtout curieux.

– Ah ! ah !

– Je t’ai rencontré ce matin chez les Montalet ?

– Bon !

– Et je te retrouve chez moi ce soir.

– Eh bien ?

– Je suis curieux de savoir à quoi tu as employé ta journée.

– J’ai tué trois lièvres.

– Seulement ?

– Oui, dit Cardassol avec son aplomb merveilleux.

– Bon ! dit Victor, je crois que tu as mauvaise vue la nuit, car tu n’aperçois point là-bas ce chevreuil que tu as tué raide tout à l’heure. Tiens, là… près de cette souche de sapin.

– Tu as de bons yeux, toi, Victor.

– Mais oui…

– Et c’est pour savoir ce que j’avais tué aujourd’hui que tu t’es dérangé de ton chemin ?

Victor tressaillit.

– Sans doute, dit-il.

– Rien que pour cela ?

– Absolument.

– Ah !

Victor mentait à Octave et se mentait à lui-même.

– Tiens, reprit le Cardassol, sois franc ; ce que je t'ai dit ce matin t'a intrigué.

– Peut-être... balbutia Victor.

– Tu voudrais des détails ?

– Si tu en as.

– Me laisseras-tu emporter mon chevreuil ? marchanda Octave de Cardassol.

– Oui, certes !

– Alors, je vais te satisfaire.

Et Octave de Cardassol appuya familièrement la main sur le pommeau de la selle de Victor de Passe-Croix.

IX

Octave de Cardassol avait un air moqueur qui produisit sur Victor une sensation bizarre.

Il ne ressentit pas, comme on aurait pu le croire, un violent mouvement d'irritation contre son ancien ennemi de collège, – mais au contraire, comme une sorte d'épouvante.

– Que vas-tu donc me dire ? demanda-t-il.

– Oh ! mon Dieu, rien, si tu ne veux rien savoir.

– Non, parle.

– C'est que c'est difficile, en vérité, mon cher ami.

– Pourquoi ?

– Tu es si susceptible !

– Cela dépend...

– Et je vais être obligé de te faire des questions.

– À moi ?

– Dame ! ce sera le seul moyen convenable de t'apprendre certaines choses.

– Parle... murmura Victor, qu'une ardente et douloureuse curiosité agitait.

– Quel âge a ta mère ?

Victor tressaillit de nouveau.

– Que t'importe ? fit-il brusquement.

– Tu le vois bien, mon bon ami, fit le Cardassol, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec toi. Tu te fâches au premier mot.

– C'est vrai, j'ai tort...

– Ah ! tu en conviens ?

– Oui ; ma mère a trente-sept ans.

– Sais-tu qu'elle est fort belle encore !

– Passons ! dit Victor, qui eut froid au cœur.

– Et ta sœur, quel âge a-t-elle ?

– Dix-sept ans.

– Hum ! qui sait ?

Victor saisit rudement le bras d'Octave de Cardassol.

– Prends garde ! dit-il : si tu vas trop loin, tu es un homme mort. J'ai des pistolets dans mes fontes.

Octave de Cardassol ne répondit point à cette brutale interruption, et il continua avec le même calme :

– Est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes à la Martinière que ta mère et ta sœur ?

– Non.

– Ni une amie, ni une visiteuse ?

– Personne.

– Pas même une femme de chambre, jeune et jolie ?

– Ma foi, non !

– Alors, dit Octave de Cardassol, écoute bien ce que je vais te dire, et tâche d'en faire ton profit.

Victor était pâle, une sueur glacée perlait à son front, et ses dents claquaient sous l'empire d'une mystérieuse épouvante.

En ce moment, peut-être, le jeune homme eût donné tout au monde pour n'avoir pas questionné M. Octave de Cardassol.

Celui-ci reprit :

– Chaque nuit, vers dix heures, un homme franchit la clôture de ton parc.

Le cœur de Victor cessa de battre, il sembla au jeune homme qu'on lui enfonçait des aiguilles dans les tempes.

– Un homme ! dit-il ; tu l'as vu ?

Et sa voix était sourde, enrouée, dominée qu'elle était par une affreuse émotion. Le Cardassol répéta froidement :

– Je l'ai vu.

– Et… cet homme ?…

– Il arrive à cheval.

– Ah !

– Mais il laisse son cheval attaché à un arbre, en dehors de la clôture.

– Et… d'où vient-il ?

Le mauvais sourire de Cardassol, un moment effacé, reparut :

– Sois tranquille, il vient plutôt de l'ouest que de l'est, dit-il, de chez tes amis que de chez moi.

– Après ? fit Victor, dont la gorge crispée ne laissait plus échapper qu'une voix âpre et sifflante.

Le Cardassol poursuivit :

– La clôture franchie, le cavalier se dirige vers un petit pavillon que tu connais bien…

– Le pavillon de la pièce d'eau ?

– Justement. Il frappe deux coups discrets et la porte s'ouvre.

– Oh ! c'est faux ! s'écria Victor, le pavillon est inhabité.

M. Octave de Cardassol haussa les épaules.

– Tu as tort et raison à la fois, dit-il.

– Que veux-tu dire ?

– Tu as tort, parce que j'ai vu, de mes yeux vu, la porte s'ouvrir et se refermer sur le cavalier.

– Le jurerais-tu ?

– Je le jure. Tu as raison, car parfois la personne qui doit ouvrir la porte du pavillon est en retard, et alors...

– Et... alors ?

– Elle arrive en toute hâte, par une petite allée de tilleuls et de charmes, qui du pavillon conduit au château. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Après ? après ? fit Victor devenu livide.

– Eh ! mais, mon cher, après, je ne sais plus rien, ma foi ! ricana le Cardassol.

– Mais enfin, cette personne qui vient du château quelle est-elle ?

– Une femme.

– Assez ! dit brusquement Victor.

Et il saisit la main que le Cardassol avait appuyée sur le pommeau de sa selle et la serra violemment.

– Écoute bien, dit-il, écoute bien ce que je vais te dire.

– Parle ! j'écoute.

– Si tout ce que tu m'as dit là est faux, tu peux te considérer par avance, comme un homme mort.

– Bah ! en ce cas, je ne me suis jamais mieux porté. Tout est vrai.

– Et si tu dis un mot…

– Jusqu'à présent, je n'ai jamais raconté ce que je savais à qui que ce fût.

– Pas même à tes frères ?

– Non.

– Eh bien, dit Victor, dont le cœur s'était repris à battre violemment, tu vas me jurer, sur ce qu'il te reste d'honneur, si toutefois il y en a encore chez un Cardassol…

– Victor, interrompit Octave toujours railleur, tu es un sot et un ingrat. Je te rends un service et tu m'insultes.

Ce reproche était si juste, qu'il alla droit au cœur du jeune homme.

– C'est vrai, pardonne-moi, j'ai tort, mais jure-moi que tu te tairas.

– Jusqu'au jour où tu m'auras fait faire un procès de chasse, ricana le Cardassol.

Et il leva la main.

– Je le jure, dit-il.

Puis comme Victor se taisait, le Cardassol alla prendre le chevreuil qui gisait sous la touffe d'arbres, il le chargea sur son épaule et prit son fusil sous son bras.

– Adieu, Victor, dit-il ; au revoir, du moins.

Et il s'éloigna.

Victor de Passe-Croix resta un moment immobile sur sa selle, au milieu de la clairière, en proie à une émotion si violente, qu'il se demanda s'il ne prendrait pas dans ses fontes un de ses pistolets pour se faire sauter la cervelle.

Mais à ce premier mouvement de douleur et de désespoir, un sentiment plus calme et plus raisonnable succéda bientôt.

– Non, non, se dit-il, on a besoin de moi à la Martinière, on en a besoin plus que jamais maintenant ; et si notre honneur est en danger, je le sauverai !

Alors, Victor enfonça l'éperon aux flancs de Neptune et reprit la route de la Martinière.

Il n'avait plus qu'un quart de lieue de trajet, et le galop de Neptune était presque fantastique. Cependant Victor eut le temps de dominer complètement son émotion et de revenir aussi calme et aussi insouciant en apparence, que nous l'avons vu entrer naguère dans le salon où étaient réunis son père, sa mère et sa sœur.

On se souvient des quelques mots qu'il murmura à l'oreille de la jeune fille, en lui donnant le bras pour descendre à la salle à manger, et du trouble qu'elle avait éprouvé soudain.

Cependant, durant le souper, Victor se montra fort gai ; il raconta les divers épisodes de sa journée de chasse, parla de l'officier de marine, qui lui plaisait beaucoup, et il raconta

même qu'il avait, le matin, rencontré un des Cardassol au moment où il flibustait un lièvre aux Montalet.

Mais, comme on le pense bien, il ne souffla mot de sa conversation avec lui.

Après le souper, M. de Passe-Croix, selon son habitude, demeura à table et se mit à fumer en buvant des grogs.

La baronne remonta au salon et se mit au piano.

Victor dit à sa sœur :

– Il fait une chaleur insupportable ici, on allume trop de feu. Viens-tu faire un tour avec moi, Flavie ?

– Volontiers, dit la jeune fille, qui fut prise d'un serrement de cœur indicible.

Ils descendirent dans le parc, muets tous deux, et suivirent un moment la grande allée sans échanger une parole.

Victor avait allumé un cigare ; Flavie marchait, la tête inclinée, et sa main tremblait sur le bras de son frère.

– Viens donc par ici, dit enfin le jeune homme.

Et il l'entraîna du côté de la pièce d'eau, au bord de laquelle se trouvait le petit pavillon dont avait parlé Octave de Cardassol.

Ce pavillon était un joli chalet en briques rouges, comme toutes les constructions de Sologne, où dans les chaudes journées Mme et Mlle de Passe-Croix allaient lire ou broder. Un impénétrable massif de verdure l'entourait par trois côtés.

Un seul, celui qui regardait le petit lac, était visible dans le lointain.

À la porte se trouvait un banc de gazon.

– Asseyons-nous là, dit Victor.

– Soit, murmura Flavie.

Il y eut entre eux un nouveau silence de quelques secondes.

Flavie tremblait comme une feuille des bois en automne.

Victor n’osait parler.

Enfin le jeune homme fit un violent effort et dit brusquement :

– As-tu la clef du pavillon ?

Flavie tressaillit.

– Mais, non, dit-elle.

– Où donc est cette clef ?

– Elle est à la maison.

– Ah ! tu dois savoir où on la met ?

– Sans doute. Mais... pourquoi ?...

– Oh ! pour rien...

Victor se mordit les lèvres, et comprit qu’il avait mal engagé la question. Flavie s’était tue de nouveau.

– Dis donc, petite sœur, reprit Victor, sais-tu que tu as dix-sept ans ?

– Sonnés, mon frère.

– Est-ce que tu ne songes pas à te marier bientôt, dis ?

Flavie eut un battement de cœur terrible.

– Oh ! la singulière idée ! fit-elle.

– Soit ; mais réponds.

– Une jeune fille bien élevée, balbutia-t-elle, attend qu'on y songe pour elle.

– C'est la même chose.

– Ah !

– Et j'y ai songé, moi.

– Toi ?

Et Flavie sentait que son cœur cessait de battre.

– Que penserais-tu de mon ami Raoul de Montalet ?

Flavie devint pâle comme la lumière de la lune, qui, en ce moment, éclairait le pavillon.

– Mais, murmura-t-elle, je ne sais... je n'ai jamais songé...

– Tiens ! dit Victor, je croyais que tu l'aimais...

– Moi ?

L'accent de Flavie fut si franc d'étonnement et presque de frayeur, que Victor renonça sur-le-champ à toute diplomatie.

Il prit la main de sa sœur, la pressa doucement, et lui dit :

– Tiens, vois-tu, petite sœur, tu es ce que j'aime le plus au monde, et je ne veux pas que tu aies des secrets pour moi. Ainsi, réponds... dis-moi la vérité.

– Moi... Victor, je ne sais pas.

– Je sais, moi !

Et le jeune homme regarda sa sœur fixement, et, sous son regard, elle baissa les yeux.

– Tu aimes un homme, dit-il.

Elle étouffa un cri.

– Un homme qui vient ici chaque soir... chaque nuit, veux-je dire...

– Oh !

– Il vient à cheval, laisse son cheval en dehors du parc, et tu le reçois dans ce pavillon...

Flavie cacha sa tête dans ses mains.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

– Quel est cet homme ?

Et Victor serra plus fort la main de sa sœur.

– Je veux le savoir, dit-il. Est-ce Raoul de Montalet ?

– Non, dit Flavie d’une voix mourante.

– Est-ce Amaury ?

– Non !

– Oh ! fit Victor, qui eut le vertige, il faut pourtant que je sache quel est cet homme...

Flavie se jeta à son cou et lui donna un baiser fiévreux :

– Je vais te le dire, murmura-t-elle, car il y a trop longtemps que je souffre !

– Chère petite sœur ! dit Victor, qui pressa la jeune fille dans ses bras.

X

Flavie embrassait toujours son frère avec une sorte de délire.

– Voyons, mon enfant, dit Victor, parle, dis-moi tout.

– Ah ! dit-elle, si tu savais comme je l'aime ! mon bon Victor.

– Et lui ?

Flavie tressaillit.

– T'aime-t-il, lui ?

– Oh ! oui. Je le crois.

Victor n'osait plus demander le nom de cet homme.

– Où l'as-tu rencontré pour la première fois ? reprit-il.

– Ah ! dit Flavie, que cette question imprévue semblait mettre à l'aise ; ah ! si tu savais...

– Je veux tout savoir.

– C'est un roman, soupira la jeune fille.

– Eh bien, conte-le-moi.

Elle s'enhardit en sentant que son frère la pressait doucement.

– C'est à Paris, chez ma tante de Morfontaine, dit-elle, l'hiver dernier.

– Oui, je sais que tu as passé quelques jours chez elle.

– Oui, maman et papa étaient revenus ici pour faire des plantations. C'était au mois de mars...

– Eh bien ?

– Tu sais que ma tante était souvent seule. Notre oncle, le marquis de Morfontaine, vivait beaucoup hors de chez lui depuis le mariage de ma cousine avec M. de Pierrefeu.

– Je sais cela.

– Ma tante était donc souvent seule, et elle m'emmenait partout avec elle. Un jour, nous étions au Bois et nous faisions le tour du lac dans une calèche toute neuve, avec une paire de chevaux achetés la veille aux Champs-Élysées, pour la somme ronde de vingt-deux mille francs.

– Ah ! dit Victor, je crois savoir l'histoire. Les chevaux eurent peur de la cascade...

– Oui, et ils s'emportèrent, et le cocher fut jeté à bas de son siège, continua Flavie, et pendant cinq minutes nous fûmes emportées, ma tante et moi, vers une mort certaine, car les chevaux couraient droit au lac, vers lequel ils se fussent précipités, si un secours inespéré ne nous fût arrivé.

– Un cavalier qui sauta à bas de son cheval, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et qui se jeta résolument à la tête des chevaux, fut entraîné d'abord et finit par les maîtriser ?

– C'était *lui !* murmura Flavie avec enthousiasme.

– Ah ! dit Victor pensif ; mais comment l'as-tu revu ?

Flavie continua :

– Il se déroba aux remerciements de ma tante, et lorsque le cocher fut remonté sur son siège, il sauta sur son cheval, nous salua et partit au galop. Ma tante ne l'a jamais revu.

– Mais... toi ?

– Moi, dit Flavie, dont la voix se reprit à trembler, deux jours après, en ouvrant ma fenêtre qui donnait sur la rue Vaneau, je vis passer un cavalier qui allait au pas, levait la tête et semblait chercher quelqu'un du regard. C'était *lui.* Il me salua et passa ; mais dans ce regard que nous échangeâmes, nous comprîmes que nous nous aimions.

– Pauvre Flavie ! murmura Victor.

Une larme roulait lentement sur la joue de la jeune fille...

– Et... depuis ?...

– Ah ! depuis, soupira Flavie, je l'ai revu bien des fois... presque tous les jours...

– Mais où ?...

– D'abord, à quelques jours de là, ce fut dans un bal.

– Chez qui ?

– Chez les Montalet.

Victor tressaillit.

– Tu sais, reprit Flavie, que Mme de Lamarens, la sœur de M. de Montalet, fait les honneurs du salon de son frère, l'hiver ?

– Oui, je sais cela.

– Il fendit la foule en m'apercevant, et il me fit danser toute la nuit.

– Après ?

– Un soir, continua Flavie de Passe-Croix, c'était au commencement de mai, le *mois de Marie ;* j'étais allée à Saint-Thomas-d'Aquin avec ma femme de chambre. Juliette fut malade dans l'église, et elle me demanda la permission de sortir un moment. J'attendis une heure, puis deux ; Juliette ne revint pas. Alors, pour la première fois de ma vie, j'osai sortir seule de l'église et m'en aller seule à travers les rues ; mais, tu le sais, dans notre cher faubourg Saint-Germain, les rues sont désertes. Cependant, j'avais à peine fait une centaine de pas, qu'un homme se trouva sur mon chemin...

– C'était *lui* encore, n'est-ce pas ?

– C'était lui... Et il osa me saluer et m'aborder... Et son regard me troubla ; sa voix produisit sur moi une sensation étrange ; je fus comme fascinée.

– Après, après ? fit Victor, que gagnait une impatience fébrile.

– Après, je l’ai revu à Paris d’abord, puis ici...

Victor regarda sa sœur, et son regard eut une terrible éloquence.

Flavie tressaillit de la tête aux pieds, et tout ce qu’il y avait en elle de pudeur alarmée, de vieux sang aristocratique et de fierté féminine se révolta soudain.

Elle saisit à son tour la main de son frère et lui dit :

– Ah ! Victor, Victor ! as-tu pu, un seul instant, croire que j’étais indigne de te présenter mon front ?

Victor serra de nouveau sa sœur dans ses bras. Puis il lui dit gravement :

– Eh bien ! puisque tu aimes cet homme et qu’il t’aime, tu l’épouseras !

Ces mots si simples semblèrent épouvanter et charmer à la fois la jeune fille.

– Mon Dieu ! dit-elle ; mais tu ne sais donc pas, Victor...

– Quoi ?

– Tu n’as donc jamais entendu dire à mon père que... une jeune fille noble...

– Eh bien ?

– Ne devait épouser qu’un gentilhomme ?

– C’est vrai. Et *lui ?*

– Il n’est pas noble.

– Ah ! fit Victor, dont tous les soupçons convergeaient, avec une désespérante rapidité, vers une certitude, et c’est pour cela qu’il a hésité à demander ta main ?

– Oui.

– Eh bien, rassure-le... et puisque tu l’aimes... il faudra bien que notre père...

– Attends, dit Flavie, tu ne sais pas tout encore.

– Parle !

– Il est noble ; mais il ne peut pas porter son nom.

À ces derniers mots, les tempes de Victor se baignèrent de sueur.

– Que veux-tu dire ? fit-il.

– Des raisons politiques l’ont forcé toute sa vie à porter un nom roturier. Mais il a un oncle qui porte son vrai nom, et dont il héritera ; et, à la mort de cet oncle...

– Ma pauvre Flavie ! interrompit brusquement Victor, crois-tu en la probité de cet homme ?

– Oh ! oui, dit-elle.

– À son amour ?

Elle posa sa main sur son cœur et murmura avec exaltation :

– Il m’aime !

– Eh bien, dis-moi le nom qu’il porte maintenant, reprit Victor, qui sentit que sa sœur avait foi en cet homme comme en Dieu lui-même.

– Il se nomme Albert Morel, répondit-elle simplement. Victor s’attendait à ce nom, et cependant il éprouva comme une commotion électrique en l’entendant retentir.

– *Lui ?* dit-il à son tour.

– Tu le connais ? fit Flavie avec joie.

– Parbleu !

– Ah ! c’est juste, tu viens de chez les Montalet.

– J’ai chassé avec lui toute la journée.

Flavie se méprit sur la nature des sentiments qui agitaient son frère.

– Eh bien, dit-elle, n’est-ce pas qu’il est noble et beau ?

– C’est un fort joli cavalier, répondit sèchement Victor.

– Oh ! continua-t-elle, il n’y a qu’à le regarder pour s’assurer que ce nom d’Albert Morel ne peut être le sien.

Victor se tut.

– Petit frère, reprit la jeune fille d’un ton caressant en passant ses bras au cou de Victor, tu me promets donc ton appui auprès de notre père ?

Cette question était trop directe pour qu'il fût aisé à Victor d'en éluder la réponse. Cependant il hésita un moment, puis il dit à Flavie :

– Quand dois-tu le voir ?

La jeune fille hésitait dans son trouble, à répondre.

– Parle, je t'en prie.

– Eh bien... ce soir...

– À quelle heure ?

– Dans une heure ou deux.

– Où ?

– Ici.

– C'est bien !

– Comme tu me dis cela !

– Ah ! c'est que, murmura Victor pensif, je voudrais être bien sûr que cet homme fera ton bonheur.

– Moi je n'en doute pas.

– Et moi... moi... Tiens ! s'interrompit brusquement Victor, les choses ne peuvent aller plus longtemps comme elles sont allées jusqu'à présent.

– Que veux-tu dire ?

– Noble ou non, il faut que ce M. Albert Morel t'épouse...

– Mais... je t'ai dit...

– Et cela, d'ici huit jours, juste le temps légal pour les publications.

– Avant la mort de son oncle, avant qu'il ait repris son nom ?

Victor haussa les épaules.

– Avant tout cela, dit-il.

– Mais... il ne le voudra pas !

– Il le voudra, dit Victor avec un ton d'autorité. Adieu, petite sœur.

Il lui mit un baiser au front, et ils reprirent le chemin du château.

XI

Une heure après, Victor de Passe-Croix remontait à cheval et faisait mine de s'en aller aux Rigoles.

Quant à Flavie, elle se dirigeait vers le pavillon du parc, et comme elle poussait la porte devant elle, un cri retentit tout à coup dans l'espace.

Ce cri rappelait le huhulement de la chouette, et servait sans doute de signal pour Mlle Flavie de Passe-Croix.

C'était ainsi qu'autrefois le comte de Main-Hardye annonçait son arrivée à Diane de Morfontaine. On eût pu se croire, à vingt années de distance, au château de Bellombre.

M. Octave de Cardassol n'avait nullement exagéré la vérité, et tout se passait comme il l'avait dit.

Un cavalier qui, depuis longtemps déjà, avait laissé de côté les chemins battus, arrivait à la lisière du parc et s'arrêtait dans un petit massif de bouleaux et de pins, où il attachait son cheval.

C'était M. Albert Morel.

L'hôte des Montalet demeura quelques secondes auprès de son cheval avant de se diriger vers une brèche pratiquée dans la clôture du parc.

Il prêta l'oreille pour s'assurer qu'aucun bruit insolite ne retentissait auprès de lui.

Il n'entendit rien. La nuit était calme.

– Au diable le clair de lune ! murmura-t-il. Les nuits lumineuses ne sont pas celles de mon goût. Heureusement qu'il y a une allée très sombre dans le parc ; je vais la suivre pour aller au pavillon.

M. Albert sauta lestement dans le parc, puis il se baissa le long de la haie et gagna presque à plat ventre l'allée dont il venait de parler.

Là, il se redressa et chemina tranquillement.

Les arbres étaient touffus et ne laissaient point pénétrer les rayons de la lune.

À l'extrémité de cette allée se trouvait le pavillon, dont les persiennes closes laissaient filtrer cependant la clarté d'une lampe à abat-jour.

M. Albert Morel marchait d'un pas rapide, et il n'avait point encore atteint l'unique marche qui séparait du sol la porte du pavillon, que cette porte s'ouvrit.

Flavie était sur le seuil, le cœur palpitant.

– Ah ! vous voilà, mon ami, dit-elle, vous voilà enfin !

– Suis-je donc bien en retard, ma Flavie bien-aimée ?

Et M. Albert Morel entra dans le pavillon, et porta à ses lèvres la jolie main de Flavie.

La jeune fille ferma la porte, puis elle vint s'asseoir auprès de M. Albert Morel et lui dit :

– Oui, mon ami, vous êtes en retard d'une grande heure.

– Vraiment ?

– Et cette heure m'a paru mortelle...

– Chère Flavie !

– Ah ! reprit-elle, c'est que j'ai de bonnes nouvelles à vous donner, mon ami.

M. Albert Morel tressaillit et regarda la jeune fille avec surprise.

– Oh ! oui, cher Albert, de bonnes nouvelles, continua-t-elle.

Il prit les deux mains de la jeune fille, et, la regardant tendrement :

– Voyons, j'écoute ! dit-il.

– Mon frère est pour nous...

– Votre... frère ?

Et M. Albert Morel pâlit.

– Oui, mon frère, continua Flavie, mon cher Victor... Mais vous le connaissez comme il vous connaît, du reste...

– En effet.

– N'avez-vous pas chassé avec lui toute la journée ?

– C'est vrai.

– Eh bien ! il vous trouve charmant et bon, mon Albert, et il est pour nous...

– Mais vous lui avez donc tout dit ? s'exclama M. Albert Morel avec un accent de dépit.

– Il a bien fallu, répondit la jeune fille.

– Comment ! que voulez-vous dire ?

– Victor savait tout...

– Vous plaisantez !

– Non, je vous jure.

– Mais c'est impossible.

– Il est venu ici, ce soir.

– Ici ? À la Martinière ?

– Oui.

– Ah ! fit M. Albert Morel, à qui le soir, à dîner, au château des Rigoles, on avait annoncé que Victor était parti pour aller chercher sa chienne beagle à la ferme du Bas-Coin.

Aussi se hâta-t-il d'adresser à Mlle de Passe-Croix cette question en apparence étrangère à leur conversation :

– Est-ce que vous n'avez pas une ferme nommée le Bas-Coin ?

– Oui. Pourquoi ?

– Est-elle près d'ici ?

– Oh ! non, il y a bien trois lieues d'ici au Bas-Coin. C'est dans la direction du château des Rigoles.

– Alors, répondit M. Albert Morel, je comprends... Votre frère, en effet, devait tout savoir. Mais...

– Eh bien, reprit Flavie, qui continuait à se méprendre sur l'émotion qui paraissait agiter M. Albert Morel, eh bien, réjouissez-vous ami.

– Pourquoi ? dit à son tour M. Albert Morel.

– Mais parce que l'heure de notre bonheur est proche.

– Comment ?

– Victor a sur mon père une influence qui tient du prodige.

– Ah !

– Et mon père lui cède toujours.

– Vous croyez ?

– Quant à ma mère, j'en fais mon affaire, moi, dit Flavie avec une petite moue résolue. Elle fera ce que je voudrai, maman.

M. Albert Morel était d'une pâleur livide.

Flavie continua avec une volubilité enfantine :

– Victor veut que notre mariage se fasse tout de suite.

– Mais, chère Flavie, s'écria M. Albert Morel, qui était au supplice, vous savez bien que cela est impossible !

– Impossible, dites-vous ? Oh !...

Et Flavie se redressa vivement, et elle fit mine de s'éloigner de l'homme qu'elle aimait.

– Sans doute, répondit M. Albert Morel ; vous oubliez que... mon oncle...

– Votre oncle ne mourra pas, dit Flavie, parce que nous le soignerons ensemble. Nous n'avons besoin ni de sa fortune, puisque vous êtes riche et que je le suis, ni de son nom, puisque mon père consentira à ce que je m'appelle Mme Albert Morel.

– Mais M. votre père n'y consentira jamais, répéta M. Albert Morel d'une voix altérée.

– Si, puisque Victor le veut ! dit-elle pleine de confiance.

M. Albert Morel secouait la tête.

– Votre frère est donc revenu à la Martinière ? demanda-t-il brusquement.

– Oui, certes.

– Et il y est encore ?

– Non.

– Où donc est-il ?

– Il est retourné aux Rigoles.

M. Albert Morel respira.

– Eh bien, dit-il, je le verrai demain aux Rigoles et nous causerons.

– Ah ! si vous saviez, mon ami, comme ce cher Victor fera de mon père tout ce qu’il voudra.

– Vous croyez ?

– Oh ! j’en suis sûre.

« Diable ! diable ! pensait M. Albert Morel, les choses s’embrouillent singulièrement, grâce à cet étourdi de saint-cyrien. Mais où peut-il avoir appris ?... Mon secret est donc connu de quelqu’un dans les environs ? »

Cependant Flavie prenait le trouble de son amant pour de la joie, et son émotion à elle ne lui permettait point, du reste, de remarquer l’embarras qui s’était emparé de lui. Aussi passa-t-elle à ses côtés une heure environ à faire mille projets d’avenir, mille rêves de bonheur.

Elle l’aimait tant !

M. Albert Morel avait fini par se dominer complètement, et alors il avait retrouvé son sourire séducteur et ce regard voilé, mélancolique, qui allait toujours à l’âme de Flavie. Il fut plus tendre et plus passionné encore que de coutume, et lorsqu’il se leva pour partir, il sut verser une larme de bonheur, que Flavie essuya avec un baiser.

Il était près de deux heures du matin lorsque M. Albert Morel quitta le pavillon.

La lune brillait toujours au ciel, et le prudent rôdeur de nuit reprit son chemin par l'allée touffue qu'il avait suivie en venant.

Et, tout en marchant, M. Albert Morel s'adressait le singulier monologue que voici :

– Décidément, je commence à croire qu'il ne fait très bon pour moi ni aux Rigoles ni à la Martinière. Si j'étais mon maître, je filerais cette nuit même pour Paris ; mais je suis leur esclave, *aux autres*, et je ne sais trop comment ils vont prendre les nouvelles que je vais leur porter tout à l'heure.

M. Albert Morel était arrivé à l'extrémité de l'allée, et il s'apprêtait à franchir la clôture du parc, lorsqu'il vit se dresser tout à coup un homme devant lui.

Le rôdeur de nuit fit un pas en arrière ; mais l'homme fit un pas en avant, leva la main, et M. Albert Morel vit luire le canon d'un pistolet.

En même temps, une voix qu'il reconnut lui dit :

– Si vous reculez encore, monsieur, je vous tue.

Albert Morel n'avait d'autre arme qu'une cravache.

Il comprit que la partie n'était pas égale et que mieux valait pour lui accepter l'explication qu'on semblait vouloir lui demander.

Il s'arrêta donc et demeura immobile, les bras croisés.

L'homme au pistolet, qui, on le devine, n'était autre que Victor, s'approchant alors tout à fait de M. Albert Morel, lui mit la main sur l'épaule.

– Savez-vous bien, monsieur, dit-il, que vous êtes ici chez moi ?

– Je le sais, monsieur.

– Qu'il est nuit, et que vous avez pénétré dans mon parc, qui est clos.

– Je sais tout cela, monsieur.

– Ce qui, aux termes de la loi, me donne le droit de vous tuer.

Albert Morel se prit à sourire.

– Je ne suis pas un voleur, dit-il.

– Non, dit Victor ; mais vous venez de voir ma sœur.

– Je l'avoue.

– Ma sœur vous aime...

– Oui, monsieur.

– Et vous l'aimez ?

– De toute mon âme, monsieur.

L'œil de Victor étincela et sembla vouloir lire au fond de l'âme de M. Albert Morel.

– Dites-vous vrai ? fit-il.

– Je vous le jure.

M. Albert Morel tressaillit de nouveau.

– Eh bien, en ce cas, monsieur ; il faut nous hâter... Car, poursuivit Victor, vous devez comprendre qu'une fille de bonne maison, comme ma sœur, ne peut continuer à recevoir, la nuit, dans un pavillon isolé, un homme qui n'est ni son frère, ni son époux.

– Aussi, monsieur...

– Pardon, répondit Victor d'un ton hautain, j'ai un peu le droit d'interroger. Flavie est une enfant qui ne sent qu'à demi la portée des plus graves événements de la vie, et qui trouve tout naturel qu'un homme lui promette de l'épouser, et recule indéfiniment l'exécution de cette promesse, sous je ne sais quel prétexte.

– Il n'est pas question de prétextes, dit sèchement M. Albert Morel, mais bien de nécessités impérieuses.

– Et... ces nécessités ?

– M'ont empêché jusqu'à présent de faire une démarche auprès de M. le baron votre père.

– Monsieur, dit brusquement Victor, vous ne vous appelez pas Albert Morel.

Ce dernier tressaillit et répliqua :

– Qu'en savez-vous ?

– Du moins, c'est ce que vous avez dit à ma sœur.

– Eh bien, monsieur, si cela était ?

– J'espère bien que cela sera, morbleu ! dit Victor. Croyez-vous que je sois flatté de voir ma sœur s'appeler madame Albert Morel ?

Le ton hautain de Victor froissait son interlocuteur au dernier point ; mais Victor était armé ; de plus, il était chez lui ; et enfin, il avait qualité pour parler haut au séducteur de sa sœur.

– Monsieur, dit-il, retenez bien ceci : vous allez retourner aux Rigoles avec moi.

– Soit, monsieur.

– Il n'y sera nullement question de ce qui s'est passé entre nous, comme bien vous pensez.

– Sans doute.

– Nous chasserons demain toute la journée, et vous reviendrez avec moi.

– Ici ? fit M. Albert Morel avec un certain effroi.

– Ici.

– Pour quoi faire ?

– Pour demander à mon père la main de ma sœur.

– Mais, monsieur, ne pensez-vous pas que, auparavant...

– Auparavant, monsieur, dit froidement Victor, vous me déclinerez votre vrai nom, le lieu de votre naissance, votre fortune et vos relations de famille, et si les renseignements que

vous me donnerez ne me conviennent pas… au lieu de vous donner la main de ma sœur, je vous brûlerai la cervelle !

M. Albert Morel eut sérieusement peur.

XII

Le sang-froid plein de menaces avec lequel Victor venait de s'exprimer avait produit sur M. Albert Morel une impression profonde.

– Voilà un homme, s'était-il dit, avec lequel je n'ai qu'à bien me tenir, et qui ne fait pas de vaines menaces.

Néanmoins, il conserva tout son calme.

– Monsieur, insinua-t-il, je crois être digne d'entrer dans votre famille et d'obtenir la main de mademoiselle votre sœur.

– Tant mieux pour vous, monsieur, répondit Victor.

– Et maintenant, continua M. Albert Morel, si vous m'en croyez, nous retournerons aux Rigoles.

– Volontiers, monsieur.

M. Albert Morel avait déjà franchi la clôture du parc.

– Ne vous trompez pas de cheval, lui dit Victor.

– Plaît-il ?

Mais Victor n'eut pas la peine de répondre à la question un peu étonnée de son futur beau-frère. M. Albert Morel venait de reconnaître qu'il y avait deux chevaux là où il n'en avait laissé qu'un.

En effet, Victor était parti de la Martinière monté sur Neptune et accompagné d'un valet qui, juché sur un courtaud percheron, portait devant lui la petite chienne beagle, prétexte du retour précipité du jeune homme à la Martinière.

Lorsqu'il était arrivé au bout de l'avenue, Victor s'était arrêté tout à coup, disant au valet :

– Je suis un étourdi, j'ai oublié ma bourse au salon. File, j'arriverai toujours avant toi.

Et Victor avait fait mine de revenir sur ses pas ; mais, au lieu de cela, il s'était jeté dans le parc, avait fait sauter la clôture à Neptune, qui est leste comme un cerf, puis il était allé attacher le noble animal auprès du cheval de M. Albert Morel.

Après quoi il était revenu dans le parc, s'était blotti au bout de l'avenue, et un pistolet à la main, l'autre à sa ceinture, il avait attendu que M. Albert Morel sortît du pavillon où le recevait Flavie.

– Je le vois, dit ce dernier, vous êtes un homme de précaution.

– Monsieur, répondit Victor, en mettant le pied à l'étrier, je n'aime pas le bruit et je fais tout ce que je puis pour éviter une explosion.

– Soyez tranquille, monsieur, répondit Albert Morel, il n'y aura pas d'explosion.

Et il sauta en selle à son tour. Pendant quelques minutes, les deux cavaliers chevauchèrent silencieusement côte à côte. Ce fut Victor qui reprit la parole le premier.

– Monsieur, dit-il, je crois que, d'ici aux Rigoles, nous avons le temps de causer. Qu'en pensez-vous ?

– Ce sera comme vous voudrez, monsieur.

– Et je vais en profiter pour vous demander une explication longue et catégorique.

M. Albert Morel tressaillit, mais il paya d'audace.

– Je suis à vos ordres, dit-il.

– D'abord, quel âge avez-vous ?

– Trente-deux ans.

– C'est quinze ans de plus que ma sœur ; passons. Où êtes-vous né ?

M. Albert Morel ne sourcilla point.

– À Paris, dit-il.

– Et vous êtes gentilhomme ?

– Oui, monsieur.

– Ma sœur m'a dit que de graves raisons vous forçaient à taire votre véritable nom. Est-ce vrai ?

– Oui, monsieur.

– Quelles sont ces raisons ?

– Des raisons politiques.

– Je désirerais les connaître.

M. Albert Morel se tourna à demi sur sa selle.

– Monsieur, répondit-il froidement en regardant Victor en face, vous me permettrez de différer cette explication ?

– Pourquoi ?

– Parce que je veux vous la donner en présence de M. votre père.

– Mais, monsieur, fit Victor avec un geste de colère.

– Pardon, monsieur, répliqua M. Albert Morel avec calme, vous m’avez promis de me brûler la cervelle si mes explications ne vous convenaient pas...

– Oh ! vous pouvez y compter.

– Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas trop ému. À demain, monsieur.

Et M. Albert Morel poussa son cheval et prit une légère avance.

Avec la pétulante impatience de son âge, Victor voulut d’abord le rejoindre et lui cingler un coup de cravache à travers le visage ; mais il eut bientôt retrouvé le calme nécessaire pour se modérer, et il fit la réflexion suivante :

– Voilà un homme que je viens de malmener, à qui j’ai parlé la tête haute, avec un accent hautain, et tout cela parce qu’il ressemble, m’a-t-on dit, à un misérable appelé Charles de Nancery. Eh bien, il peut se faire que cet homme et M. de Nancery n’aient rien de commun, et que le premier soit le

meilleur et le plus estimable des hommes, dont le seul crime aura été d'aimer ma sœur et de songer à l'épouser.

Ce raisonnement fort sage arrêta l'élan premier de Victor et permit à M. Albert Morel de s'éloigner.

– Attendons à demain, se dit encore Victor. Et puis, d'ici là, qui sait si...

Victor n'osa compléter sa pensée. Deux voix s'élevaient en lui, deux voix différentes, qui parlaient en sens inverse avec une égale énergie.

L'une disait :

– Je voudrais, pour tout au monde, que M. de Nancery l'assassin et cet homme fussent le même personnage, car j'avais toujours rêvé de marier ma petite sœur Flavie à mon cher ami Raoul de Montalet.

L'autre voix disait :

– Fou que tu es ! tu ne sais donc pas que Flavie aime cet homme passionnément et qu'elle peut mourir de son amour ?

Et Victor tomba dans une si profonde rêverie, qu'il oublia de pousser Neptune et de rejoindre M. Albert Morel.

D'ailleurs, Neptune était fatigué ; il avait tant couru, tant galopé depuis le matin !

XIII

Tandis que Victor laissait Neptune continuer son chemin au trot, M. Albert Morel galopait ventre à terre.

Le sportman montait un cheval de pur sang récemment réformé de *l'entraînement* et qui avait gagné le *derby* deux ou trois années auparavant. Neptune, auprès de lui, était lourd et manquait d'action, et cependant il n'allait point encore assez vite au gré de M. Albert Morel, car celui-ci lui mit plus d'une fois l'éperon aux flancs avant d'arriver en vue des Rigoles.

La lune venait de disparaître derrière les sapinières. À sa place, le premier rayon de l'aube frisait la cime des arbres.

M. Albert Morel n'avait aux Rigoles qu'un seul confident de ses absences nocturnes, c'était son valet de chambre.

– Est-ce toi, Martin ? demanda M. Albert Morel.

– Oui, monsieur.

Et Martin, le valet de chambre, prit le cheval par la bride, attendant que, selon sa coutume sans doute, son maître mît pied à terre.

Mais M. Albert Morel demeura en selle.

– Qu'y a-t-il de nouveau aux Rigoles ? demanda-t-il.

– Rien, monsieur.

– S’est-on aperçu de mon absence ?

– Non. Cependant monsieur fera bien de prendre ses précautions pour rentrer.

– Pourquoi ?

– M. Amaury de Montalet est déjà levé, monsieur.

– Ah ! ah !

– Il est au chenil et va visiter les écuries.

– C’est bon.

– Monsieur fera bien de rentrer par le jardin, et, s’il est rencontré, de dire qu’il a eu la migraine et s’est promené une grande partie de la nuit.

Pendant que le valet de chambre parlait, M. Albert Morel avait tiré de sa poche un carnet et un crayon.

Puis, arrachant un feuillet de carnet, il avait écrit dessus deux lignes en caractères hiéroglyphiques.

– Tu vas aller chez le *bûcheron,* dit-il à Martin.

– Tout de suite ?

– Oui. Et tu me rapporteras une réponse. Il faut absolument que je voie le *bûcheron* avant que nous partions pour la chasse.

La façon dont M. Albert Morel prononçait le mot de *bûcheron,* semblait annoncer qu’il n’était point question pour lui d’un vulgaire charbonnier.

Il mit pied à terre, et le valet de chambre sauta, à son tour, sur le cheval.

M. Albert Morel gagna les Rigoles à pied, traversant les endroits les plus fourrés du parc, et se dirigeant vers le jardin potager.

Il espérait pouvoir, de là, gagner un petit escalier tournant qui l'aurait conduit à sa chambre ; mais comme il atteignait le bas de cet escalier, il se trouva nez à nez avec Amaury de Montalet qui venait des communs, où il avait donné des ordres à ses piqueurs et à ses palefreniers.

– Tiens ! déjà levé ? fit celui-ci.

– Oui, mon cher.

– Vous êtes matinal.

– C'est-à-dire que je ne me suis pas couché.

– Bah !

– J'ai eu toute la nuit une névralgie violente, mon cher.

Amaury remarqua le costume de M. Albert Morel.

– Et c'est pour la dissiper que vous avez chaussé des bottes à l'écuyère, cher ami ?

– Justement j'ai couru une heure à cheval à travers les bois.

– Ah ! ah !

– Aussi vais-je changer de costume et prendre un bain. À quelle heure chassons-nous ?

– À dix heures.

– Bon ! je vais dormir après mon bain, en ce cas ; au revoir.

– Dites donc, Morel ? fit Amaury de Montalet au moment où le rôdeur de nuit allait gravir l'escalier.

– Allez, je vous écoute.

– Savez-vous que vous êtes profondément dissimulé ?

– Moi !

– Parbleu !

– À propos de quoi donc, cher ?

Amaury se mit à rire.

– Voyons, fit-il, soyez franc avec un ami ! est-elle brune ?

– Qui ?

– Elle, parbleu !

M. Albert Morel ne sourcilla point.

– Eh ! diable ! continua Amaury, on n'a pas des névralgies toutes les nuits. Quelle est donc la petite bûcheronne ou la jolie fermière qui vous fait ainsi courir ?

M. Albert Morel respira.

– Elle est brune, dit-il. Chut ! Bonsoir...

– À la bonne heure !

– Vous êtes satisfait ?

– Oui, c'est tout ce que je voulais savoir. Tâchez de dormir trois heures.

– Au revoir, cher.

Et M. Albert Morel regagna sa chambre et se mit au lit ; mais il ne dormit pas.

Bien au contraire, il attendit fort impatiemment le retour de son valet de chambre.

Celui-ci ne revint qu'au bout d'une heure.

Il était porteur d'un billet pareillement écrit en chiffres, et dont voici la traduction exacte :

« Je me doute de ce que vous avez à me dire.

« Je sais que les Montalet ont fait détourner les bêtes rousses dans les bois Rolland. Vous perdrez la chasse et vous trouverez le bûcheron sur la gauche de la ferme de la *Brûlerie,* auprès d'un four à plâtre abandonné.

« Soyez là vers midi. »

M. Albert Morel soupira.

– Je suis pourtant l'esclave de ces hommes ! murmura-t-il.

Cependant Victor, tout en rêvant et laissant aller Neptune au petit trot, était arrivé aux Rigoles comme le premier rayon de soleil frangeait la cime des sapinières.

Au moment où il mettait pied à terre, il vit Amaury, au haut du perron, qui le saluait de la main.

– Ah ! ah ! lui dit celui-ci, te voilà enfin !

– Est-ce que tu ne comptais plus sur moi ? demanda Victor en riant.

– Ma foi non.

– Pourquoi donc, mon Dieu ?

– Mais, dit Amaury, parce qu'il ne faut jamais compter sur les fous.

– Hein ?

– Et tu es un peu fou.

– Moi ?

– Parbleu ! tu as fait avec notre ami le marin un pari qui en est la preuve.

– Bah !

– Tu vas faire éventrer ta chienne beagle, et voilà tout.

Malgré ses graves préoccupations, Victor retrouva tout l'aplomb, toute la forfanterie de ses vingt années.

– Je tiens vingt-cinq louis de plus, dit-il.

– Alors tu es deux fois fou.

– Soit.

– Et je suis trop loyal pour te vouloir voler ton argent.

– C'est-à-dire que tu recules ?

– Moi, reculer !

– Dame !

– Morbleu ! non ; et puisque tu me défies, mon cher...

– Tiens-tu mon pari ?

– Oui.

– Ma chienne est-elle arrivée ?

– Il y a longtemps. Elle était couchée dans un panier et dormait de tout son cœur. Faudra-t-il lui donner de la soupe comme aux autres ?

– Non, Fanchette ne chasse bien que lorsqu'elle est à jeun. Eh bien ! ajouta Victor, nous avons bien la chienne, mais où prendrons-nous la bête de chasse ?

– Mon piqueur a détourné des bêtes rousses cette nuit.

– Cela ne fait point mon affaire.

– Allons donc !

– Je veux une laie nourrice ou un solitaire !

– Archi-fou !

– Ou tu peux retirer ton enjeu.

– Ah ! parbleu ! dit Amaury, puisque tu y tiens à ce point, je veux te satisfaire.

– Vraiment ?

– À un quart de lieue d'ici se trouve un vieux sanglier dont nous avons connaissance depuis le commencement de l'automne.

– Où donc ?

– Au val Puiseaux.

– Et vous ne l'attaquez point ?

– C'est-à-dire qu'un beau jour il nous a décousu trois chiens, et qu'ensuite il a passé la Loire à la nage pour se sauver en Gâtinais. Il en est revenu le lendemain. Peu de temps après, nous l'avons attaqué de nouveau, et il nous a joué le même tour ; si bien que nous avons fini par y renoncer.

– Eh bien, Fanchette ira lui mordre les oreilles.

– Elle sera décousue.

– Tu es en droit de le souhaiter, puisque tu paries vingt-cinq louis.

Amaury se prit à sourire.

Comme il allait répliquer, une fenêtre s'ouvrit au-dessus du perron. C'était l'officier de marine qui venait de se lever.

– Bonjour, lui dit Victor en le saluant de la main.

– Ah ! vous voilà de retour ?

– Avec ma chienne. Tenez-vous toujours mes vingt-cinq louis ?

– Toujours ! Attendez, je descends.

Le marin avait deviné que Victor avait sans doute besoin de le voir.

Victor, en effet, se souciait bien moins de son pari du sanglier qui voyageait si volontiers en Gâtinais que d'un moment de conversation avec le marin.

Celui-ci descendit, serra la main d'Amaury et celle de Victor, et dit à ce dernier :

– Si nous laissions notre hôte à ses graves occupations de maître de maison...

– Et de grand veneur, s'il vous plaît, dit Amaury en souriant.

– Pour aller fumer un cigare dans le parc ? ajouta le marin.

– Venez, dit Victor.

– Allez, messieurs, ajouta Amaury, je vais donner un coup d'œil aux écuries.

Victor prit le marin sous le bras et l'emmena dans le lieu le plus solitaire du parc.

Le jeune homme était devenu grave, triste, presque solennel.

L'officier de marine comprit que la nuit qui venait de s'écouler avait été pour Victor féconde en événements.

Victor jeta un regard autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

– Vous êtes donc allé à la Martinière ? lui dit le marin.

– Oui, monsieur.

– Dites : « Mon ami. »

Victor lui prit la main.

– Oui, dit-il, je le sais, vous êtes déjà mon ami.

– Parbleu !

– Et c'est à vous que je vais me confier corps et âme.

– Comme vous me dites cela !

– Ah ! c'est que j'ai vécu une éternité d'angoisses tout entière durant la nuit qui vient de s'écouler.

– Que vous est-il arrivé ?

– Vous savez bien, cet homme...

Le marin tressaillit.

– M. Albert Morel ? dit-il.

– Oui.

– Eh bien, il est aimé d'une femme, d'une jeune fille sans expérience, d'une enfant qui lui a donné son âme tout entière.

– Mon Dieu !

– Et cette jeune fille...

Victor s'arrêta, la sueur au front.

– Achevez, murmura le marin.

– C'est ma sœur !

Et comme le marin baissait la tête, Victor reprit :

– Vous comprenez bien, mon ami, qu'il ne faut pas, maintenant, que cet homme soit ce M. Charles de Nancery dont vous m'avez raconté l'épouvantable histoire, car...

– Car M. Charles de Nancery est marié, ajouta le marin.

Victor était pâle, ses dents claquaient d'épouvante.

– Et cependant si c'était lui ?

– Il faudrait le tuer, dit simplement le marin.

– Et si ma sœur allait en mourir ?

Le marin courba la tête et se tut.

Alors Victor lui raconta ce qu'il avait appris durant cette nuit : comment sa sœur Flavie avait rencontré M. Albert Morel, comment celui-ci osait, chaque soir, s'introduire dans le parc de la Martinière, et comment encore il s'était trouvé face à face avec lui au bout de la petite allée touffue qui conduisait au pavillon. Le marin l'écouta sans l'interrompre ; puis, quand il eut fini :

– Eh bien, que comptez-vous faire ?

– Je ne sais, dit Victor.

– Oh ! dit le marin, il est impossible que deux hommes se ressemblent aussi parfaitement.

– Mon Dieu ! taisez-vous !

Tout à coup le marin se frappa le front :

– Ah ! quel souvenir ! s'écria-t-il.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vous ai raconté que Charles de Nancery avait tué le commandant Brunot ?

– Oui !

– Mais je vous ai dit aussi qu'avant de tomber, le commandant avait atteint son adversaire au côté droit ?

– C'est vrai.

– La cicatrice d'un coup d'épée ne s'efface jamais. Si M. Albert Morel n'est autre que Charles de Nancery, il doit

avoir, à la hauteur du sein droit, sous l'aisselle, la trace de ce coup d'épée.

– Oh ! dit Victor avec emportement, dussé-je le déshabiller de force, il faudra bien...

– Il est possible que deux hommes se ressemblent traits pour traits, acheva le marin, mais il est impossible que le hasard permette qu'ils éprouvent les mêmes accidents et portent une blessure identique. Si M. Albert Morel et Charles de Nancery, ne font qu'un...

– Demain, à pareille heure, je l'aurai tué, interrompit Victor.

– Seulement, dit le marin, le difficile est de constater si la blessure existe.

– Je vous dis que je le déshabillerai de force, s'il le faut.

– Vous êtes un enfant !

– Pourquoi ?

– Mais parce que si M. Albert Morel est un galant homme, s'il n'a rien de commun avec M. de Nancery...

– Eh bien ?

– Vous l'aurez mortellement offensé... car avant de le déshabiller, il faudra bien lui raconter l'histoire de Charles de Nancery.

– C'est juste.

– Et, voyez les conséquences : si M. Albert Morel est un galant homme, dans quinze jours il sera le mari de votre sœur.

– Oh ! certes, oui.

– Croyez-vous qu'il vous pardonnera jamais de l'avoir pris pour un misérable et un assassin ?

– Mais que faire donc, alors ?

– Tenez, je considère la recherche de cette cicatrice comme la preuve matérielle de culpabilité que nous devrons lui donner, à lui ; mais il nous faut une preuve morale, à nous, avant d'entreprendre cette recherche.

– Je ne vous comprends pas très bien, dit Victor de Passe-Croix.

– Écoutez : je vais, à déjeuner, parler de Bourbon, des colonies, de M. Raymond de Luz et du commandant Brunot.

– Bon !

– Épiez-le, regardez-le, observez ses gestes, son maintien, son regard. S'il se trouble, vous pourriez alors l'entraîner dans quelque coin de la forêt, pendant la chasse, et là, vous le sommerez de vous montrer à nu sa poitrine.

– Vous avez raison, dit Victor.

La cloche du déjeuner interrompit la conversation du marin et de Victor de Passe-Croix.

– Allons dit ce dernier, l'épreuve est prochaine.

Et ils regagnèrent le château.

– Quand ils entrèrent dans la salle à manger, tous les hôtes des Montalet étaient à table déjà.

Une seule place était vide. C'était celle de M. Albert Morel.

– Où est notre ami ? demanda M. de Montalet le père.

– Il est encore au lit, répondit Raoul.

– Allons, donc !

Amaury ajouta :

– Je l'ai rencontré ce matin, au point du jour, dans le jardin, souffrant d'une violente névralgie. Il s'est promené une partie de la nuit. Depuis il s'est couché et m'a fait prier de ne point l'attendre pour déjeuner.

– Pauvre Morel ! dit M. de Montalet, c'est un gai compagnon, d'ordinaire ; il va vous manquer aujourd'hui.

– Bah ! je le connais, dit Amaury ; il se lèvera vers onze heures, cassera une croûte, montera à cheval et viendra nous rejoindre.

– Sait-il où nous chassons ?

– Oui, dit Raoul de Montalet.

– Ah ! c'est-à-dire, observa Amaury, que je ne l'ai pas revu depuis le retour de Victor.

– Vous savez tous, messieurs, dit-il, le fameux pari de mon ami ?

– Oui, oui, dit-on à la ronde ; hourra ! pour la chienne beagle.

– Je l'ai vue tout à l'heure, dit un des chasseurs.

– Ah !

– Elle est charmante, ma foi !

– Eh bien ! messieurs, continua Amaury, je pensais que mon ami Victor se serait contenté d'une bête rousse.

– C'est déjà fort honnête, dit Raoul de Montalet.

– Mais Victor est ambitieux, ma foi !

– Je gage, dit M. de Montalet le père, qu'il veut un solitaire.

– Justement. Alors j'ai changé l'ordre du jour. Nous devions chasser dans les bois Rolland, mais nous irons attaquer au val Puiseaux ce vieux sanglier qui passe si gaillardement la Loire pour s'en aller en Gâtinais.

– Et que nous avons surnommé, dit Raoul, le *monsieur de Pithiviers.*

Cette dénomination fit rire tout le monde, et Victor lui-même, en dépit de ses angoisses.

– Alors il faudra prévenir M. Albert Morel, dit M. de Montalet le père.

– C'est inutile, dit Raoul.

– Bah !

– La pauvre petite chienne beagle sera décousue sans que le *monsieur de Pithiviers* ait songé même à quitter sa bauge. Ce qui fait que les bêtes rousses seront chassées aujourd'hui.

Cette opinion de Raoul échauffa l'humeur chasseresse de Victor :

– C'est ce que nous allons voir bientôt, ami Raoul, dit-il.

– As-tu beaucoup d'argent sur toi, Victor ?

– J'ai cinquante louis que je vais doubler, répondit le jeune homme en nouant sa serviette et se levant de table.

– À cheval, messieurs ! dit Amaury.

– Les paris sont ouverts, ajouta Victor ; je tiens tout ce qu'on voudra...

L'assurance de Victor était telle que personne ne souffla mot.

On monta à cheval. La petite troupe des chasseurs se dirigea vers le val Puiseaux, suivie d'un mulet qui portait sur son dos Fanchette, couchée dans son panier.

XIV

Victor de Passe-Croix avait vingt ans, c'est-à-dire l'âge où les impressions sont vives et mobiles.

Une heure auparavant, notre héros n'avait qu'une préoccupation : savoir si M. Albert Morel n'était pas le même personnage que M. Charles de Nancery.

Mais M. Albert Morel n'avait point assisté au déjeuner ; on était parti sans lui ; et, une fois en route, Victor redevint le jeune homme aventureux qui ne songeait plus qu'à sortir triomphant de sa gageure.

Aux yeux de tous, Victor était insensé.

On ne chasse pas plus un sanglier avec un beagle qu'on ne tirerait sur un éléphant ou un rhinocéros avec un pistolet de salon.

Le beagle est un tout petit chien, à peu près de la taille du terrier, bâti comme le basset ; avec cette différence qu'il a les jambes droites et qu'il est beaucoup moindre encore de volume. Le beagle a une petite voix glapissante qui ressemble bien plus à celle du renard chassant un lièvre qu'au coup de gorge d'un chien de meute.

On chasse le lapin dans les luzernes ou les bruyères avec le beagle ; on le met quelquefois sur un lièvre ou un chevreuil ; mais il n'est jamais venu à personne l'idée bizarre de lui faire attaquer un sanglier.

Cependant Victor avait parié, on tenait son pari, et, avec l'audace et la confiance naturelles à son âge, il s'en allait bravement en tête de la petite troupe, écoutant sans sourciller les brocards dont on l'accablait.

Le val Puiseaux, où était le rendez-vous, était un vallon assez sauvage, situé à une demi-lieue du château des Rigoles. Un taillis épais mélangé de broussailles, quelques roches grisâtres, se dressant çà et là aux flancs des deux coteaux qui l'enserraient, donnaient à ce vallon un aspect presque sinistre.

C'était au fond de ce vallon, situé lui-même au centre de grands bois, que le fameux solitaire, surnommé par les Montalet le *monsieur de Pithiviers,* se baugeait habituellement.

– Pauvre Fanchette ! dit Raoul de Montalet en tirant le joli animal de son panier, tu ne te doutes pas que tu vas mourir.

– Ne te presse donc pas tant de prononcer son oraison funèbre, cher, répondit Victor.

Il y avait, à l'entrée du vallon, une mare où le sanglier s'était souillé pendant la nuit.

– Tiens ! dit Amaury en lui montrant le pied du sanglier et ses vautrées, vois-tu ?

– Parbleu !... Au retour, là ! Fanchette, au retour, ma belle.

Et Victor mit le beagle au bord de la mare, reprit sa trompe et entonna la fanfare du *vautrait.*

Le petit animal flaira la passée et fit entendre un petit coup de voix.

– Tiens ! dirent les chasseurs, elle mord, la petite, et l'odeur ne lui est pas désagréable.

Comme si elle eût compris cet encouragement, Fanchette donna deux coups de voix, puis elle se prit à galoper vers le fourré, dans lequel elle se laissa glisser comme un lapin après deux jolis bonds.

– Elle court droit à la bauge ! cria Victor.

Et il poussa son cheval à travers les broussailles.

La voix menue, aigrelette de la chienne beagle faisait un fort joli tapage sous le couvert.

On ne voyait plus Fanchette, mais on l'entendait.

Au bout de cinq minutes, elle fut au seuil de la bauge.

Le sanglier était couché sur le ventre, la hure à demi enfoncée dans la fange, l'œil rond et sanglant.

La petite chienne, un peu étonnée, un peu émue peut-être, s'arrêta hésitante et se tut un moment.

– Eh ! eh ! ricanèrent plusieurs chasseurs, est-ce qu'elle croyait être sur la voie d'un lapin ?

Mais Victor avait suivi Fanchette ; il était à deux pas d'elle, et il lui cria :

– Oh ! la la ! mon petit chien ; oh ! la, la ! sus ! sus !

Cette voix bien connue fit une héroïne de Fanchette, qui se rua sur le sanglier en faisant un tapage d'enfer.

Le solitaire, un peu surpris, n'avait point daigné se lever tout d'abord ; mais Fanchette fit un bond et le mordit à l'oreille gauche.

– Bravo ! bravo ! crièrent plusieurs voix ; mais gare le coup de boutoir !

Le coup de boutoir du solitaire fut terrible, en effet, car il entama un tronc d'arbre, mais non pas la peau de Fanchette.

Avec une adresse merveilleuse, le beagle avait esquivé le coup, tourné à mesure que le sanglier tournait, et elle jappait de plus belle, comme un roquet après un gros chien.

Le sanglier ahuri se ruait sur elle ; Fanchette fuyait, se jetait de côté, revenait en jappant, et le mordait, tantôt à l'oreille, tantôt à l'arrière-train, esquivant toujours le coup de boutoir.

Victor était à quelques pas, sonnant l'attaque et triomphant par avance.

– Ah çà ! mais ça devient sérieux, sur mon honneur, dit enfin M. de Montalet le père.

– Bravo ! bravo ! murmurait-on tout alentour de la bauge.

Fanchette était un vrai petit démon.

Enfin, hors de lui, écumant, l'œil sanglant, fou de douleur et de colère, le solitaire débaugea.

Et Victor sonna le lancer.

Ce fut chose curieuse, pendant plus d'une heure, que cette chasse à travers les broussailles qui couvraient le val Puiseaux.

Le sanglier s'en allait lentement, faisait des randonnées, croisait ses fuites et ne paraissait nullement disposé à prendre un grand parti devant un aussi mince adversaire.

La petite chienne le suivait à vue, donnant de la voix avec un acharnement sans exemple.

– Eh bien, Amaury, fit Victor, qui suivait la chasse au trot et avait à côté de lui l'aîné des Montalet, que penses-tu de cela ?

– Je pense que mon pari est perdu, dit Amaury.

– Tu te rends ?

– Morbleu ? oui. Et, tiens, en voilà la preuve.

En parlant ainsi, M. Amaury de Montalet prit dans le talon de sa selle une carabine à deux coups. Le sanglier trottait tranquillement à cinquante mètres en avant, ne songeant plus à revenir sur ses pas, mais suivant, au contraire, une ligne droite et se dirigeant vers le nord, c'est-à-dire vers la Loire.

M. Amaury de Montalet choisit un moment où la bête passait dans une éclaircie et présentait le travers.

Il épaula et fit feu.

Le sanglier tomba, frappé mortellement au défaut de l'épaule.

Alors Victor reprit sa trompe et sonna l'hallali.

– Combien veux-tu de ta chienne, Victor ? dit Raoul de Montalet, qui arrivait au moment où le petit beagle mordait avec fureur les *suites* du sanglier agonisant.

– Combien m'en donnes-tu ?

– Vingt-cinq louis.

Le saint-cyrien se mit à rire.

– Elle n'est point à vendre, dit-il. Une chienne comme cela vaut pour moi un cheval de course. Vous voyez, messieurs, qu'elle me fait gagner des paris.

Victor avait mis pied à terre et avait pris dans ses bras la petite chienne, qu'il couvrait de caresses.

– Voilà tes vingt-cinq louis, dit Amaury de Montalet. Remets Fanchette dans son panier et allons-nous-en aux bois Rolland.

– Peuh ! fit Victor avec dédain ; après un solitaire, c'est maigre chose que des bêtes rousses.

– Tu n'as pas le triomphe généreux, Victor, dit Raoul.

Le marin s'était approché de Victor.

– Songez, lui dit-il à l'oreille, que nous retrouverons bien certainement M. Albert Morel aux bois Rolland.

– Vous avez raison, répondit Victor, qui s'empressa de remonter à cheval.

Deux heures après, les échos des bois Rolland, qui étaient de vastes sapinières, retentissaient des criailleries de la meute des Montalet, du son du cor des piqueurs et des veneurs, et la chasse était à son plus beau moment.

Mais l'ardeur cynégétique de Victor s'était calmée.

Victor ne s'occupait plus de la chasse ; il songeait à M. Albert Morel. Le marin et lui galopaient à travers champs et taillis, moins pour suivre la meute que pour rencontrer cet homme qui ressemblait si étrangement à M. Charles de Nancery.

Enfin, comme le soir venait, comme déjà le soleil s'inclinait à l'horizon, Victor, que l'officier de marine accompagnait encore, se trouva dans une clairière face à face avec M. Albert Morel.

M. Albert Morel les salua tous les deux avec une grâce parfaite.

– Eh bien ! monsieur, dit-il à Victor, vous avez gagné votre pari ?

– Oui, monsieur.

– Je vous en fais mon compliment.

– Merci bien.

M. Albert Morel s'inclina.

– Dites donc, monsieur, continua Victor, oserais-je vous faire une proposition ?

– Faites, monsieur.

– Que penseriez-vous d'une petite halte sous ces grands chênes ?

– Comme vous voudrez ; il fait si chaud aujourd'hui ! Et M. Albert Morel, après avoir mis pied à terre, attacha son cheval à un arbre.

Le marin et Victor l'imitèrent.

Puis ils vinrent s'asseoir sur l'herbe, auprès de M. Albert Morel.

Le marin attachait sur lui un regard plein d'obstination.

– Vraiment ! monsieur, dit-il, vous craignez la chaleur ?

– Énormément, monsieur.

– Vous n'avez donc jamais vécu dans les pays chauds ?

– Jamais.

– Vous n'avez donc jamais franchi l'équateur ?

– Pas que je sache !

Et M. Albert Morel ajouta en souriant avec bonhomie :

– C'est bon pour vous, monsieur, qui avez fait le tour du monde.

– Deux fois, monsieur.

– Ah !

– Et je n'ai jamais eu plus chaud qu'un jour à l'île Bourbon.

– On dit pourtant que son climat est tempéré.

– Oui, au bord de la mer.

– Vous vous étiez donc avancé dans l'intérieur des terres ?

– Oui.

– Alors, c'est différent.

– J'ai fait à l'intérieur de l'île un singulier voyage.

– Contez-nous donc cela, monsieur, dit M. Albert Morel avec calme.

– Il faut dire qu'il était question d'un duel.

– Ah !

– Entre un officier français, le commandant Brunot, et un habitant de l'île Bourbon.

Le marin prononça ces mots, lentement, appuyant sur le nom de Brunot et regardant M. Albert Morel bien en face.

Celui-ci ne sourcilla point.

– À propos de quoi ce duel ?

– Oh ! c'est tout une histoire.

– Est-elle bien longue ?

– Non.

– Voyons donc, alors ?

– Il y avait, ou il y a encore à l'île Bourbon un créole appelé Charles de Nancery.

– Ah !

– Ce créole a épousé, voici sept ou huit ans environ, une riche héritière, mademoiselle de Luz, sœur d'un malheureux jeune homme qui fut tué en duel à Paris par un officier de hussards.

M. Albert Morel écoutait avec une grande attention et ne sourcillait pas.

– Or, figurez-vous, continua le marin, que l'un des témoins de l'officier de hussards, devenu chef de bataillon d'infanterie de marine, fut envoyé à Bourbon sur une frégate à bord de laquelle j'étais moi-même aspirant.

– Je devine, dit M. Albert Morel, ce M. de Nancery s'est battu avec le commandant.

– Justement.

– Pour venger le malheureux frère de sa femme.

– Vous vous trompez, monsieur.

– Bah !

– Car ce M. Charles de Nancery, acheva le marin en regardant M. Albert Morel en face, était un misérable assassin.

M. Albert Morel ne put être maître de lui en ce moment. Il pâlit et se leva avec précipitation. L'œil de Victor pesait sur lui comme la pointe d'une épée.

XV

Avant d'aller plus loin, disons ce qui s'était passé entre M. Albert Morel et ce personnage mystérieux que nous avons désigné sous le nom de *bûcheron*.

M. Albert Morel n'avait point songé à dormir, après qu'il eut reçu le billet que lui apportait son valet de chambre.

Aucune raison sérieuse ne l'avait empêché d'assister au déjeuner des chasseurs et de partir avec eux pour être témoin des exploits de Fanchette, la petite chienne beagle.

Mais M. Albert Morel avait bien autre chose à faire, ma foi ! que d'aller à la chasse.

Le *bûcheron* l'attendait.

Quand les veneurs furent partis, M. Albert Morel se leva, fit lentement sa toilette, et, comme l'avait prédit l'un des Montalet, il descendit vers onze heures à la salle à manger.

Quand arrivait l'époque des chasses, le château des Rigoles devenait le centre d'une véritable république.

Chacun y vivait librement, à sa guise, suivant son humeur et sa fantaisie.

M. Albert Morel se fit servir à déjeuner, comme s'il eût été chez lui, puis il demanda un cheval, car le sien était las, et il partit annonçant qu'il allait rejoindre les chasseurs.

Il piqua même un temps de galop jusqu'aux bois, dans la direction du val Puiseaux.

Mais une fois qu'il fut sous la futaie, il tourna brusquement à gauche, gagna les bois Rolland, et arriva, comme l'angélus de midi sonnait au clocher d'un village voisin, au four à plâtre abandonné qu'on lui avait assigné pour rendez-vous.

Un homme l'y attendait.

Cet homme était monté sur le mur du four à plâtre, et, à première vue, c'était bien un bûcheron, vêtu d'un sarrau bleu, coiffé d'un méchant béret, qui avait auprès de lui une hache et un marteau.

Mais en y regardant de plus près, on aurait pu voir que ce personnage avait du linge de corps comme jamais un vrai bûcheron n'en avait porté, et que ses mains blanches, longues, aristocratiques, ne s'étaient jamais durcies au contact de la cognée.

De plus, cet homme fumait un cigare, un vrai cigare, ma foi : de ceux que la régie vend soixante centimes, la moitié du salaire d'une journée pour un pauvre bûcheron.

Enfin cet homme était jeune et beau, il avait le teint blanc et mat, une fine moustache noire, une tournure distinguée, que son accoutrement bizarre était impuissant à dissimuler.

En voyant arriver M. Albert Morel, cet homme ne se leva point. Il demeura fort tranquillement assis sur son mur, secouant du bout des doigts la cendre de son cigare.

M. Albert Morel, au contraire, descendit de cheval et s'approcha, le chapeau à la main, dans une attitude respectueuse qui ne semblait pas faire partie de ses habitudes.

En effet, tous ceux qui connaissaient M. Albert Morel le tenaient pour un homme parfaitement bien élevé, mais de formes légèrement hautaines.

Il était gentilhomme de manières, sinon de naissance, disait-on dans le monde.

– Bonjour, monsieur Morel, dit le faux bûcheron. Vous êtes exact, j'en conviens.

– Monsieur le vicomte sait bien, dit M. Albert Morel, que ses ordres sont toujours ponctuellement exécutés.

– Fi ! monsieur ; ne vous servez donc pas de ce vilain mot : *des ordres !* Je me contente d'exprimer des désirs, mon cher...

– Monsieur le vicomte est trop bon, en vérité !

– Voulez-vous un cigare ? dit le faux bûcheron.

Et il présenta son étui à M. Albert Morel. Celui-ci hésita.

– Prenez donc ! insista celui auquel on venait de donner le titre de vicomte ; nous avons à causer longuement, si j'en crois votre billet.

– En effet.

M. Albert Morel prit le cigare, l'alluma à celui du vicomte, mais il demeura debout.

– Asseyez-vous donc là, sur ce fagot, dit le faux bûcheron.

M. Albert Morel s'assit.

– À présent, je vous écoute.

Alors M. Albert Morel s'exprima ainsi :

– Tout allait fort bien, monsieur. Mlle Flavie de Passe-Croix m'aimait de plus en plus.

– Je sais cela.

– Elle avait accepté sans réserve la petite fable de l'oncle dont j'attends le nom et l'héritage.

– Je sais encore cela.

– Huit jours de plus, et elle était mûre pour l'enlèvement.

– Eh bien ?

– Une catastrophe est survenue.

– Bah !

– Vous savez bien que Mlle de Passe-Croix a un frère.

– Oui, qui sort de Saint-Cyr cette année.

– Justement.

– Eh bien ! ce frère...

– Ce frère était aux Rigoles, hier matin, chez les Montalet.

– Je sais qu'il est lié avec eux.

– Il y a pareillement aux Rigoles un officier de marine dont vous savez le nom, sans doute, M. de Fromentin.

– Bon ! après ?

– Cet officier et Victor de Passe-Croix ont beaucoup causé ensemble, hier, dans la journée.

– Ah ! ah !

– Tous deux me regardaient obstinément.

Le faux bûcheron eut un sourire railleur.

– Est-ce que cela vous étonne, cher monsieur, dit-il, que M. de Fromentin, qui a été le témoin du commandant Brunot, vous regarde ? Vous ressemblez si parfaitement à M. Charles de Nancery...

Un nuage passa sur le front de M. Albert Morel.

– Eh bien ! reprit le faux bûcheron, est-ce là ce que vous appelez une catastrophe, monsieur ?

– Oh ! non.

– Expliquez-vous donc alors...

– Hier soir, je suis allé, comme de coutume, à la Martinière.

– Bon !

– Et comme je quittais Mlle de Passe-Croix...

– Vous vous êtes trouvé face à face avec son frère Victor.

– Justement.

– Ce qui vous a étonné et même un peu épouvanté.

– Vous savez cela ?

– Je le suppose, du moins.

M. Albert Morel courba le front.

– Et M. Victor de Passe-Croix, continua le faux bûcheron, vous a sommé d'épouser sa sœur ?

– À peu près...

– Peut-être même vous a-t-il demandé des renseignements sur votre position et votre famille ?

– Oui, monsieur le vicomte, et, vous comprenez...

– Je comprends qu'il sera difficile à M. Albert Morel de satisfaire M. Victor de Passe-Croix, ricana le faux bûcheron.

– Aussi me suis-je hâté de vous écrire.

– Vous avez bien fait.

– Car je ne sais, en vérité...

– Que lui avez-vous dit ?

– Que, ce soir, je lui donnerais toutes les satisfactions qu'il demande.

– Ah !

– Car, ajouta M. Albert Morel, c’est ce soir qu’il veut m’emmener à la Martinière.

– Pourquoi faire ?

– Pour que je m’explique nettement à son père, le baron de Passe-Croix, sur mes intentions.

– Il va vite en besogne, le jeune homme, murmura en souriant le vicomte.

Puis il regarda M. Albert Morel.

– Monsieur, lui dit-il, changeant tout à coup de ton et d’attitude, savez-vous comment Victor de Passe-Croix a appris la vérité ?

– Je l’ignore, monsieur.

– Hier matin, comme il se rendait aux Rigoles, il a rencontré un de ses voisins qui lui a dit que, chaque nuit, un homme s’introduisait dans le parc de la Martinière.

– Et… ce voisin…

– C’était moi qui l’avais aposté sur le passage de Victor.

– Vous ! monsieur le vicomte ?

– Moi, monsieur.

M. Albert Morel regardait le faux bûcheron avec stupeur. Ce dernier reprit :

– N’en doutez pas, M. de Fromentin, l’officier de marine aura raconté à Victor de Passe-Croix l’histoire du créole Charles de Nancery.

– Je le crains.

– Il faut vous arranger aujourd’hui même, monsieur, pour que M. de Passe-Croix sache que Charles de Nancery et Albert Morel ne font qu’un.

– Mais... monsieur... tout est perdu, alors.

– Au contraire, tout est sauvé.

– Je ne comprends plus.

– C’est inutile. Agissez, on pense pour vous, monsieur.

M. Albert Morel s’inclina.

– Écoutez, poursuivit le faux bûcheron, Victor de Passe-Croix est jeune, mais il est circonspect et incapable de jouer sottement avec l’honneur de sa sœur. Quand il saura qui vous êtes, il songera à vous tuer sans bruit, sans esclandre.

M. Albert Morel fit la grimace.

– Il vous proposera un duel, et, d’après ce que vous m’avez dit, il est probable que M. de Fromentin sera son témoin.

– Je le crois aussi, monsieur.

– S’il en est ainsi, vous lui donnerez rendez-vous à la clairière du val Fourchu.

– Bien.

– Et vous lui direz que vous y serez ce soir.

– À quelle heure ?

– Après le souper. Il fait clair de lune. On peut se battre à l'épée.

M. Albert Morel crut comprendre.

– Ah ! dit-il, je devine à présent votre but, monsieur le vicomte.

– Je ne crois pas, moi.

– Vous voulez que je tue Victor de Passe-Croix.

– Vous êtes un niais, monsieur Morel, dit froidement le vicomte.

– Alors...

– Alors, il est inutile que vous compreniez. Dites seulement à Victor de Passe-Croix que vous serez à neuf heures, avec un témoin, des épées et des pistolets, à la clairière du val Fourchu.

– C'est parfait, monsieur le vicomte, j'obéirai.

– Allez, dit le *bûcheron*.

Et, d'un geste, le mystérieux personnage fit comprendre à M. Albert Morel que son audience était terminée.

Celui-ci se leva, salua profondément, alla reprendre son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, sauta en selle et s'éloigna.

XVI

Alors ce personnage mystérieux qui signait ses billets : *Le Bûcheron,* et que M. Albert Morel appelait M. le vicomte, ce personnage se leva à son tour, mit la cognée et le marteau sur son épaule, et se dirigea vers un petit sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Ce sentier, que le bûcheron suivit pendant près de trois quarts d'heure, courait sous la futaie en zigzags et conduisait à une sorte de hutte, qui avait dû être habitée par de vrais bûcherons, mais qui, pour lors, eût semblé abandonnée sans un mince filet de fumée qui montait au-dessus du toit.

Cependant le vicomte alla droit à la porte et frappa.

Une voix se fit entendre à l'intérieur et demanda :

– Que veut-on ?

– Causer de la pluie et du beau temps, messeigneurs.

La porte ne s'ouvrit point encore.

– Aimez-vous les nuits sombres ? demanda la voix du dedans.

– Non, répondit le vicomte, je préfère le *clair de lune.*

Alors la porte s'ouvrit.

Dans la hutte où pénétra le vicomte se trouvaient trois jeunes gens assis devant un feu de tourbe.

Tous trois fumaient de beaux cigares ; tous trois cependant étaient vêtus comme le bûcheron, d'un sarrau bleu et d'un pantalon de grosse laine.

– Eh bien ? dit l'un d'eux.

– La mine a éclaté.

– Ah ! ah !

– Victor sait tout.

– A-t-il tué Albert Morel ?

– Non ; mais ce soir il pourra bien le faire, si nous n'y mettons bon ordre.

Et le vicomte raconta à ses compagnons son entretien avec M. Albert Morel. Puis il ajouta :

– Maintenant, messieurs, il n'y a pas une minute à perdre.

– La chaise de poste est prête depuis trois jours, dit l'un des jeunes gens.

– Très bien.

– Où faudra-t-il la conduire ?

– Dans le fourré du val Fourchu, à cent pas de la clairière.

– C’est moi qui suis le postillon, ajouta un second, et je vous garantis, messieurs, que les chevaux de Cardassol n’auront jamais été menés si bon train.

– Et moi, messieurs, reprit le vicomte, je vous conseille de ne point oublier vos pistolets. Le jeune homme a de la race, il résistera comme un beau diable !...

Albert Morel, en quittant le prétendu bûcheron, s’était donc dirigé vers le bois Rolland, et il n’avait point tardé à rejoindre les Montalet et leurs hôtes.

Deux heures après, nous l’avons vu, et il retrouvait face à face avec Victor de Passe-Croix et l’officier de marine. Ce dernier lui racontait cette histoire, qu’il ne savait que trop bien, du commandant Brunot et de M. de Nancery.

À cette épithète d’assassin dont le marin flétrit M. de Nancery, soit qu’il ne pût être maître de lui plus longtemps, soit qu’il ne fît qu’obéir aux ordres mystérieux de ce personnage plus mystérieux encore qu’on appelait le bûcheron, M. Albert Morel s’était donc levé tout pâle et tout frémissant.

L’œil de Victor pesait sur lui.

– Mais qu’avez-vous donc, cher monsieur, fit le marin.

– Moi ? rien... excusez-moi.

– Est-ce que vous auriez connu le commandant Brunot ?

– Oh ! non.

– Ou M. de Nancery ?

– Pas davantage.

Le trouble de M. Albert Morel allait croissant.

– Cher monsieur, dit Victor à son tour, M. de Fromentin ne vous raconte point l'histoire de M. le commandant Brunot et de M. Charles de Nancery sans raisons...

– Je ne vois pas celles qu'il peut avoir, cependant...

Et la voix de M. Albert Morel commençait à trembler.

– Ah ! c'est que, dit Victor, il paraît que vous ressemblez beaucoup...

– À qui donc ?

– À M. Charles de Nancery.

– Ah ! vous trouvez...

– Et, dit M. de Fromentin, qui ne doutait plus depuis un instant, si je pouvais seulement voir votre côté droit à nu...

Et M. Albert Morel reprit d'un air hautain :

– Plaît-il, monsieur ?

Le marin poursuivit avec calme :

– Voir votre côté droit, et constater que vous n'avez pas sous l'aisselle certain coup d'épée que reçut M. de Nancery.

– Monsieur !...

– Eh ! mon Dieu ! monsieur, dit le marin, M. de Passe-Croix m'a tout confié...

– Plaît-il ?

– Je sais que sa sœur vous aime ; et comme vous ressemblez, trait pour trait, à cet assassin qu'on nomme Charles de Nancery...

– Mais, monsieur...

– Vous ne pouvez nous refuser la seule preuve que nous vous demandons de votre non-identité avec ce misérable !

Victor avait un moment gardé le silence.

– Allons ! monsieur, dit-il à son tour, faites-moi donc le plaisir de vous exécuter.

– Comment l'entendez-vous ? fit M. Albert Morel en se redressant.

– Mettez votre habit bas.

– Comme pour un duel, n'est-ce pas ?

– Justement.

– Et puis ?

Et M. Albert Morel ricanait.

– Et puis ouvrez votre chemise...

Mais M. Albert Morel ne bougea pas et répondit :

– Vous êtes fou, monsieur, d'avoir pu supposer un moment que je descendrais à de semblables complaisances. Permettez

que je rejoigne la chasse... à moins toutefois que M. de Fromentin ne veuille continuer son histoire.

– Vous la connaissez aussi bien que lui ! s'écria Victor.

Et le jeune homme, hors de lui, cingla un coup de cravache en plein visage à M. Albert Morel.

Celui-ci étouffa un cri rauque, un cri sauvage, recula d'un pas et leva sur Victor un regard injecté :

– Il me faut tout votre sang à présent ! dit-il.

– Et moi, j'ai soif du vôtre ! répondit Victor.

– Messieurs, dit à son tour le marin, après ce qui vient de se passer, il est inutile d'entrer dans de bien longues explications.

– C'est mon avis, dit Victor avec hauteur, et bien qu'il me répugne de me battre avec M. Charles de Nancery, l'assassin...

– Monsieur !...

– Je ferai cet honneur à l'homme qui a essayé de déshonorer la maison de mon père.

– Oh ! monsieur, prenez garde ! murmura M. Albert Morel, dont les dents claquaient de fureur.

– Je suis à vos ordres, monsieur.

– Eh bien, ce soir, après le souper...

– Soit.

– Nous nous battrons au clair de lune.

– Oui.

– Au val Fourchu, dans la clairière.

– Oui.

– Amenez monsieur pour vous servir de témoin ; j'en aurai un, moi aussi.

Et comme le marin et Victor se regardaient, M. Albert Morel ajouta :

– Mon témoin est étranger au château des Rigoles, et il est inutile de mettre aucun de ces messieurs dans la confidence de nos affaires.

Victor fit un signe d'assentiment.

Alors M. Albert Morel remonta à cheval, et au moment de s'éloigner il ajouta en regardant Victor :

– À propos, monsieur, quelles sont vos armes ?

– L'épée, si vous le voulez bien.

– Soit.

– La difficulté, dit le marin, sera peut-être de nous en procurer aux Rigoles.

– Ne vous inquiétez pas, j'en aurai. À ce soir, messieurs.

M. Albert Morel redevenu complètement maître de lui, salua Victor et le marin et s'éloigna au petit trot. Victor et M. de Fromentin se regardèrent alors.

– Maintenant vous ne doutez plus, n'est-ce pas ? fit le marin.

– Hélas !

Et en prononçant cette exclamation, Victor songea à sa sœur.

– Pauvre Flavie ! murmura-t-il, elle est capable d'en mourir...

Une larme roula dans ses yeux et descendit lentement le long de sa joue.

– Courage ! lui dit le marin, il faut d'abord tuer cet homme... et puis nous songerons à guérir votre sœur de son fatal amour...

XVII

Le soir, au château des Rigoles, le souper fut gai et bruyant comme de coutume.

La journée de chasse avait été superbe. On avait pris trois sangliers, dont une laie, sans compter le vieux solitaire, dont la vaillante petite Fanchette avait occasionné la mort.

M. Albert Morel, Victor et l'officier de marine s'étaient comme donné le mot pour affecter une insouciance et une bonne humeur parfaites.

Personne, durant le souper, à les voir manger de fort bon appétit et rire de bon cœur, n'aurait pu supposer un seul instant qu'il y avait entre eux l'abîme creusé par un coup de cravache.

– Messieurs, dit Victor, comme le souper tirait à sa fin, j'ai la douleur de vous quitter ce soir.

– Comment ! tu pars ? dit Raoul de Montalet.

– Oui, j'ai promis à ma mère de retourner à la Martinière ce soir ; mais je reviendrai.

– Quand ?

– Bientôt. Demain peut-être.

– Ce cher Victor, dit Amaury de Montalet, passe ses journées et ses nuits à cheval.

– Comment dors-tu donc, Victor ? demanda Raoul.

– Je dors à cheval, répondit Victor.

– Messieurs, dit à son tour M. Albert Morel, on vient d'allumer des cigares, et je puis maintenant, grâce aux consolations philosophiques du havane, vous porter, sans crainte, un coup terrible.

– Oh ! oh ! quel exorde !

– M. Victor de Passe-Croix n'est point le seul à déserter ce séjour hospitalier et charmant.

– Hein ? que dites-vous, Morel ? fit M. de Montalet le père.

– Moi aussi, je vais vous quitter.

– Vous ?

– Je pars ce soir même pour aller prendre le chemin de fer à la première station.

– Et où allez-vous ?

– À Paris.

– Mais vous ne nous aviez pas dit un mot de tout cela ce matin ?

– Non ; mais j'ai reçu une lettre qui me rappelle à Paris. Seulement, je vais vous dire, comme M. de Passe-Croix, non point : Adieu ; mais : Au revoir !

– Vous reviendrez ?

– Dans trois ou quatre jours, probablement.

– À la bonne heure !

M. Albert Morel consulta sa montre.

– Il est huit heures et demie, dit-il ; je n'ai que le temps de monter à cheval et de courir au chemin de fer. Je vous laisse mes chevaux et mon valet de chambre, Montalet.

– Parbleu ! c'est tout simple.

M. Albert Morel fit ses adieux rapidement, et dix minutes après il montait à cheval.

Un quart d'heure plus tard, Victor partait à son tour, et descendait la grande allée qui servait d'avenue au château, tandis que M. de Fromentin, officier de marine s'en allait par un sentier détourné, à pied et fumant son cigare, attendre notre héros à l'entrée du val Fourchu.

Le val Fourchu était une vaste sapinière enserrée entre deux ondulations de terrain que, dans le pays, on se plaisait à nommer les collines.

C'était peut-être le seul endroit un peu accidenté que l'on pût trouver à dix lieues à la ronde.

M. de Fromentin avait, comme disent les paysans, coupé par le plus court, tandis que Victor, au contraire, avait fait un détour assez long ; si bien que le saint-cyrien trouva le marin à l'entrée de la sapinière.

– Hâtons-nous, dit le marin, il faut arriver les premiers.

La sapinière était fourrée, et le sentier qui courait au travers et conduisait à la petite clairière qui devait être le lieu du combat était çà et là encombré de ronces.

– Vous ferez bien de laisser votre cheval ici, dit le marin.

– J'y songeais.

Et Victor mit pied à terre ; mais il prit ses pistolets dans ses fontes et les passa à sa ceinture.

– Avec un homme comme M. Charles de Nancery, dit-il, toutes les précautions sont bonnes...

– Il s'est chargé d'apporter des épées, ce me semble ?

– Oui.

– Alors, vous pouvez compter que les épées qu'il apportera lui sont familières.

– Oh ! peu importe !

– Tirez-vous bien ?

– Je passe, à Saint-Cyr, pour un des plus forts.

– M. de Nancery tire merveilleusement aussi.

– Bah ! fit Victor avec une fierté insouciante, rassurez-vous, je le tuerai !...

– Il le faut, dit laconiquement le marin.

Ils arrivèrent, tout en causant ainsi, à l'entrée de la clairière.

La lune brillait au ciel, et, à sa clarté, Victor et son témoin aperçurent deux hommes assis l'un près de l'autre, au pied d'un arbre.

Ces deux hommes se levèrent à leur approche et vinrent à leur rencontre.

L'un était M. Albert Morel.

L'autre, un inconnu qui avait le visage barbouillé de suie.

– Ah çà ! monsieur, fit Victor avec hauteur, en s'adressant à M. Albert Morel et lui montrant du doigt l'homme qui l'accompagnait, est-ce que c'est là votre témoin, par hasard ?

– Oui, monsieur.

– Un charbonnier ?

– On prend ce qu'on trouve, monsieur, dit l'homme barbouillé d'un ton moqueur.

Puis il marcha droit à M. de Fromentin étonné.

– Pardon, monsieur, lui dit-il, n'êtes-vous pas monsieur de Fromentin, lieutenant de vaisseau ?

Le marin tressaillit au son de cette voix, et chercha à reconnaître ce visage barbouillé de suie.

– Est-ce que vous me connaissez, monsieur ? fit-il.

– Vous souvenez-vous de la nuit du 13 mars ?

Le marin étouffa un cri.

– Que voulez-vous de moi ? fit-il avec une sorte d’inquiétude subite.

– Vous allez le savoir…

Et l’homme barbouillé de suie entraîna le marin à l’autre extrémité de la clairière, comme pour y régler avec lui les conditions du combat.

Le marin semblait avoir été métamorphosé subitement par l’accent de cette voix, qui lui rappelait cette date mystérieuse du treize mars.

Toute sa personne trahissait une profonde inquiétude, et cet homme, qui était brave et loyal, semblait éprouver comme une terreur superstitieuse.

– Ainsi, lui dit l’homme au visage noirci, vous vous souvenez de la nuit du 13 mars ?

– Oui ! dit M. de Fromentin en baissant la tête.

– Par conséquent, vous êtes prêt à tenir votre serment ?

– Oui !

– Songez que vous avez juré d’obéir à celui qui vous rappellerait cette date ?

– J’obéirai.

– Alors, écoutez…

Et l’inconnu se pencha à l’oreille du marin, qui tressaillit, et eut un geste d’étonnement et presque d’effroi.

– Mais c’est impossible ! dit-il.

– Non, puisque vous m’avez fait un serment.

– Je ne puis trahir l’amitié et la confiance de ce jeune homme, cependant.

– Il ne lui arrivera aucun mal.

– Vous me le jurez ?

– Je vous le jure.

Le marin courba la tête et ne souffla plus un mot.

Durant ce court colloque, Victor s’était tenu à l’autre extrémité de la clairière, à quelques pas de M. Albert Morel, muet et immobile lui-même.

Notre héros avait cru d’abord que son témoin et l’homme barbouillé de suie réglaient ensemble les conditions du combat. Cependant il s’étonna de ne voir ni épées, ni pistolets.

Et comme les témoins revenaient, il dit à M. Albert Morel :

– Il me semble, monsieur, que vous vous étiez engagé à apporter des armes ?

– Oui, monsieur, répondit M. Albert Morel en s’inclinant.

– Où sont-elles ?

Le témoin de M. Albert Morel se chargea de la réponse.

– Tranquillisez-vous, monsieur, dit-il avec un ton de courtoisie et une pureté d’accent qui semblaient hautement démentir sa prétendue profession de charbonnier, les épées vont venir.

– Hein ? fit Victor.

– On va les apporter.

– Qui donc ?

– Mon valet de chambre, répondit simplement le bûcheron.

Victor, surpris, fit un pas en arrière et regarda cet homme avec défiance.

– Qui donc êtes-vous ? fit-il.

– Le témoin de monsieur.

– Mais encore.

– Oh ! peu importe le reste !

Et l’inconnu appuya deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet modulé d’une façon particulière.

– Monsieur !... fit Victor, qui fut pris d’un sentiment de défiance.

– J’appelle mes gens.

– Vos... gens ?

Et, instinctivement, Victor posa la main sur la crosse de ses pistolets qu'il avait passés à sa ceinture.

Presque aussitôt deux hommes sortirent du fourré derrière Victor, tandis qu'un troisième venait se placer auprès de M. Albert Morel.

Ces hommes, comme le premier, avaient le visage noirci. À leur vue, Victor devina une trahison ; mais incapable de supposer que son témoin, M. de Fromentin, pût être le complice de ces hommes, il lui tendit vivement un de ses pistolets en lui disant :

– Monsieur, nous sommes tombés dans un guet-apens, défendez-vous !

Le marin prit le pistolet, et comme c'était convenu sans doute entre lui et l'homme qui lui avait rappelé la date du 13 mars, il vint se placer à côté de lui.

Mais déjà ce dernier avait changé d'attitude et de langage, et il s'était avancé vers Victor.

– Monsieur, lui dit-il, vous vous trompez, nous ne sommes pas des assassins.

– C'est possible, répondit fièrement Victor ; mais, dans tous les cas, votre présence ici est inqualifiable.

– Je suis le témoin de M. Albert Morel.

– Bon ! mais... ces hommes ?

– Ces hommes m'obéissent.

– Ah ! Et qu'allez-vous donc leur commander ?

– Vous allez voir...

L'homme barbouillé de suie fit alors un signe, et les trois personnages qui étaient sortis du fourré se rapprochèrent de Victor.

Celui-ci leva son pistolet.

– Je tue le premier qui fait un pas de plus ! dit-il froidement.

Mais l'homme barbouillé de suie n'en tint aucun compte.

Et il marcha résolument vers Victor.

Celui-ci n'hésita point ; il ajusta et fit feu.

L'homme fit un mouvement et s'arrêta une seconde, comme s'il eût été frappé en pleine poitrine, puis il se remit en marche.

– Feu ! monsieur, feu ! cria Victor, ivre de rage en se tournant vers M. de Fromentin.

Le marin appuya le doigt sur la détente, mais le coup ne partit pas.

La capsule avait brûlé.

Ce fut alors comme un signal.

Les quatre hommes et M. Albert Morel se ruèrent sur Victor.

En moins d'une minute, le jeune homme fut enlacé, pressé, renversé, et on le prit à la gorge pour l'empêcher de crier.

– Des cordes ! demanda le bûcheron.

– En voici, répondit une voix.

L'officier de marine se tenait à l'écart, immobile et confus.

On jeta un mouchoir sur les yeux de Victor, on lui en passa un autre dans la bouche en guise de bâillon.

À partir de ce moment, le jeune homme ne vit plus rien et ne put proférer ni une parole ni un cri ; mais il se sentit emporté à travers le bois, et il entendit autour de lui les pas précipités de ces inconnus qui semblaient obéir à M. Albert Morel.

Enfin, ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et on le jeta dans une voiture.

Puis deux hommes se placèrent à côté de lui, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite.

– Fouette ! dit la voix de l'un deux.

* *
*

À deux pas de la chaise de poste, l'homme barbouillé de suie, qui s'était montré le premier aux yeux de Victor, causait à voix basse avec M. Albert Morel.

– Eh bien ! disait ce dernier, que dois-je faire à présent ?

– Vous en aller chez les Cardassol.

– Ah !

– Et y demeurer caché.

– Pourrait-on sortir le soir ?

– Parbleu !

– Et aller à la Martinière ?

– Demain, comme à l’ordinaire.

– Et demain, que dirai-je ?

– Je vous verrai d’ici là.

– Où ?

– Chez les Cardassol.

M. Albert Morel s’inclina.

– Et je vous donnerai vos instructions à ce sujet. Allez.

Et le personnage mystérieux que M. Albert Morel avait le matin salué de son titre de vicomte, et qui signait ses lettres *le Bûcheron*, accompagna ces derniers mots d’un geste assez significatif pour que M. Albert Morel levât immédiatement la séance.

Puis, tandis que ce dernier s’écartait, le *bûcheron* s’approcha de la berline de voyage, qui s’ébranlait en ce moment, et s’adressant à l’un de ceux qui se trouvaient auprès de Victor, il ajouta :

– Vous connaissez bien vos instructions, n’est-ce pas ?

– Oui, oui.

– Alors, bon voyage ! Fouette ! postillon, fouette !

La chaise de poste était alors sur la lisière nord de la sapinière, dans un chemin de traverse sablonneux, comme tous les chemins de Sologne, du reste. Elle était attelée de trois vigoureuses bêtes percheronnes, bien mieux taillées, du reste, pour traîner la charrue que pour courir la poste ; mais celui des hommes qui la conduisait à grandes guides détacha aux chevaux un si merveilleux coup de fouet que ceux-ci s'élancèrent à fond de train, laissant au bord du chemin l'inconnu qui se faisait appeler *le bûcheron*.

Ce dernier se retourna vers la sapinière et aperçut alors l'officier de marine qui, mélancoliquement assis au revers d'un fossé, assistait en spectateur muet à l'enlèvement de son jeune ami M. Victor de Passe-Croix.

– Ah ! vous voilà, monsieur, lui dit le bûcheron en le saluant de la main.

– Oui, monsieur.

– Convenez que nous sommes de vrais bandits à vos yeux ?

– Monsieur, répondit le marin tout pensif, il faut que je me rappelle votre situation dans le monde, le nom honorable que vous portez, la réputation de galant homme dont vous avez toujours joui, pour ne point me figurer, à cette heure...

Et comme M. de Fromentin hésitait, le bûcheron acheva, se mettant à rire :

– Que je suis affilié à une bande de voleurs dont M. Albert Morel est le chef, n'est-ce pas ?

– Ah ! c'est que vous ne savez peut-être pas, reprit le marin, ce qu'est M. Albert Morel ?

– Si, je le sais.

– Vous... le... savez ?

– C'est un assassin, et il se nomme de son vrai nom, Charles de Nancery.

– Et c'est à un pareil homme que vous prêtez votre appui ?

– Peut-être.

– Et vous le favorisez pour déshonorer une famille honorable ?

– Monsieur, interrompit le bûcheron, connaissez-vous bien Victor de Passe-Croix ?

– C'est un loyal caractère, une excellente nature, un brave garçon, en un mot, monsieur.

– Connaissez-vous le baron de Passe-Croix, son père ?

– Non.

Un second ricanement passa dans la gorge du bûcheron.

– Et si je vous disais que celui-là est un misérable ?

– Monsieur !...

– Pire que M. Albert Morel...

– Oh ! c’est impossible !...

– C’est pourtant vrai. M. Albert Morel, dominé par une pensée cupide, a fait tuer un homme...

– Et... le baron ?

– Le baron ? ricana le bûcheron, il a fait mieux que cela, monsieur.

Le marin tressaillit.

– Il a assassiné une femme et il a dépouillé une pauvre enfant de son héritage.

– Monsieur ! monsieur ! dit le marin en prenant le bras du bûcheron et le serrant avec force, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?

– Sur l’honneur du nom que je porte ! répondit son interlocuteur.

M. de Fromentin courba de nouveau le front et se tut un moment ; puis il reprit tout à coup :

– Mais enfin, monsieur, le fils n’est point coupable du crime de son père ?

– Chut !... dit le bûcheron. Je vous ai promis qu’il ne lui arriverait aucun mal ; ne m’en demandez pas davantage...

Tandis qu’ils causaient ainsi, le marin et le bûcheron avaient tourné la sapinière, et ils étaient arrivés à l’endroit où

Victor de Passe-Croix avait, une heure auparavant, attaché son cheval.

L'animal hennissait et piaffait d'impatience.

Le bûcheron le détacha, puis il lui mit la bride sur le cou et la noua.

– Que faites-vous ? demanda le marin un peu étonné.

– Je renvoie le cheval à la Martinière. Oh ! soyez tranquille, il y retournera bien tout seul.

– Mais songez donc qu'en voyant arriver le cheval... sans le cavalier...

– On sera inquiet, voulez-vous dire ?

– C'est impossible autrement.

– Eh bien, c'est ce que je veux, répondit froidement le bûcheron.

Et, cassant une branche d'arbre, il s'en fit une cravache pour fouetter la croupe de Neptune, qui s'élança au galop dans la direction de la Martinière.

XVIII

Cependant la chaise de poste roulait au grand trot.

Durant quelques minutes, Victor de Passe-Croix fut comme anéanti.

La scène de violence dont il avait été victime avait été si rapidement conduite, on l'avait si étroitement garrotté, si solidement bâillonné, qu'un homme plus âgé et plus calme que lui eût tout aussi bien perdu la tête dans les premiers moments.

Mais enfin le sentiment exact de sa situation lui revint, et, passant de la prostration à la violence, il essaya de briser ses liens et de se débattre, poussant au travers de son bâillon des sons inarticulés.

Alors un des deux hommes qui s'étaient placés auprès de lui, posa une main sur son épaule et lui dit :

– Au lieu de vous débattre, monsieur, veuillez m'écouter.

Cette voix était jeune, et avait je ne sais quoi de sympathique.

Victor en subit le charme, et se contint sur-le-champ. L'inconnu reprit :

– Vous êtes ici garrotté et sans armes, entre deux hommes armés. Si vous parveniez à briser vos liens, ce serait pour affronter une mort certaine. Vous êtes brave, monsieur, nous le savons, et vous n'avez point à faire vos preuves de courage ; par

conséquent, tenez-vous tranquille, je vais vous débarrasser de votre bâillon.

En parlant ainsi, l'inconnu délia le mouchoir qui empêchait Victor de parler.

– Ah ! misérables ! murmura celui-ci aussitôt que sa voix put se faire jour.

– Monsieur, répondit la voix sympathique, c'est mal à vous d'user de la première liberté que nous vous rendons pour nous insulter.

– Vous insulter ! murmura Victor avec dédain.

– Oui, certes.

– Vous m'avez fait tomber dans un guet-apens.

– C'est vrai.

– Donc, vous êtes des...

– N'achevez pas, monsieur, c'est inutile. Nous obéissons à une nécessité terrible ; voilà tout. Mais nous n'avons l'intention ni de vous voler, ni de vous assassiner ; à moins que... cependant, vous nous opposiez une résistance chevaleresque et folle.

– Oh ! répondit Victor avec hauteur, je me sais trop brave pour jouer inutilement ma vie contre des bandits tels que vous !

Celui des deux inconnus qui parlait haussa légèrement les épaules, mais sa voix ne témoignait aucune irritation.

– Monsieur, dit-il, si vous voulez nous donner votre parole que vous ne chercherez point à nous résister davantage…

– Eh bien ?

– Je vous débarrasserai de vos liens, car il répugne à des gens bien élevés comme nous… de vous maltraiter inutilement.

– Ah ! ah ! ricana Victor.

– Remarquez, continua l'inconnu, que, libre de tous vos mouvements, vous n'en serez pas moins en notre pouvoir…

– Eh bien ! soit ! dit Victor, je vous donne ma parole que je ne chercherai point à vous échapper.

– Bien, et que vous n'ôterez pas le bandeau que nous vous avons mis sur les yeux ?

– Il paraît que je ne dois pas savoir où vous me conduisez ?

– Non.

– Soit. Je vous jure que je ne chercherai point à enlever mon bandeau.

– À la bonne heure !

Alors l'inconnu, armé sans doute d'un poignard, coupa une à une les cordes qui attachaient les pieds et les mains de Victor.

La chaise de poste roulait bon train.

– Monsieur, reprit le jeune homme à celui des deux gardiens qui lui avait parlé jusque-là, je ne dois pas savoir où

vous me conduisez, paraît-il ; mais peut-être pourrez-vous répondre à quelques-unes de mes questions ?

– Cela dépend, monsieur.

– Suis-je prisonnier pour longtemps ?

– Je n'en sais rien.

– Comment ?

– Votre captivité ne dépend ici ni de vous ni de moi.

– Et de qui donc ?

– Je ne puis vous le dire.

Ces mots firent songer Victor, qui ne put s'empêcher de penser à sa sœur.

– Monsieur, reprit-il, je vois bien que je suis dans les mains de M. Albert Morel.

– Vous vous trompez.

– Plaît-il ? fit Victor étonné.

– M. Albert Morel n'a pas et n'aura jamais l'honneur d'être au nombre de nos amis.

À ces derniers mots, Victor respira bruyamment, comme s'il eût été débarrassé d'un poids immense.

– Ah ! dit-il, vous n'êtes pas ses amis ?

– Non.

– Alors, peut-être savez-vous que c’est… un misérable ?

– Nous le savons.

– Et… cependant… vous semblez… le servir ?

– C’est nous que nous servons.

Victor écoutait, de plus en plus étonné.

– Mais vous ne savez pas, demanda-t-il, que cet homme avec qui j’allais me battre me devait tout son sang ?

– Nous le savions.

– Et vous m’avez empêché…

– C’est pour vous empêcher de le tuer que nous vous avons enlevé.

– Mais, messieurs.

Et la voix du fier jeune homme devint presque suppliante.

– Monsieur, dit l’inconnu, dans le lieu où nous vous conduisons, il y a des plumes et de l’encre.

– Eh bien ?

– Il vous sera facultatif d’écrire un mot à M. le baron de Passe-Croix, votre père.

Victor eut froid au cœur. Les mots qu’il venait d’entendre lui disaient que ces hommes possédaient le secret de sa haine pour M. Albert Morel.

Cependant il essaya d'en douter.

– À quoi bon ? fit-il.

– Mais, dit l'inconnu, vous pourrez prévenir monsieur votre père du danger qu'il court.

– Assez, monsieur, dit brusquement Victor.

Et il parut vouloir garder le silence.

La chaise de poste roula environ une heure encore. Pendant cette heure, Victor demeura silencieux et sombre, se demandant quel intérêt ces hommes pouvaient avoir à empêcher son duel avec M. Albert Morel, puisque M. Albert Morel était à leurs yeux le dernier des misérables. Enfin, la chaise s'arrêta.

– Nous sommes arrivés, dit l'un des deux inconnus, celui qui n'avait point encore parlé.

– Monsieur, reprit l'autre en s'adressant à Victor, vous allez me donner la main et vous laisser conduire.

– Allons ! dit le jeune homme qu'on aida à descendre de la voiture.

– Et, dit encore l'inconnu, souvenez-vous que vous nous avez juré de ne pas soulever votre bandeau.

– Je vous le jure encore.

– Alors, venez.

Victor se laissa conduire et devina, en sentant sous ses pieds un sable menu et friable, qu'il traversait une cour ou longeait une avenue.

Puis on lui dit :

– Vous avez devant vous un escalier.

Et il gravit l'escalier qui avait une dizaine de marches.

Au bout de cet escalier, Victor comprit qu'il traversait un vestibule ; après quoi il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

On lui fit franchir le seuil de cette porte, qui se referma aussitôt derrière lui.

Alors la voix sympathique lui dit encore :

– Nous allons vous conduire, monsieur, dans un lieu où vous demeurerez seul un moment. Jurez-nous que vous ne chercherez point à nous échapper.

– Vous avez ma parole, répondit simplement Victor.

– Voici un second escalier à gravir, reprit la voix sympathique ; donnez-moi la main.

Victor gravit encore une trentaine de marches ; après quoi il entendit une autre porte s'ouvrir, puis il se sentit enveloppé d'une atmosphère plus chaude, en même temps qu'une sorte de clarté semblait pénétrer son bandeau.

– Quand vous entendrez la porte se refermer, lui dit la voix, vous pourrez ôter votre bandeau.

– Et puis ensuite ? demanda Victor de Passe-Croix.

– Ensuite vous attendrez une visite qui ne peut tarder.

– Une visite ?

– Oui. Chut !… Au revoir…

Victor entendit des pas s'éloigner, puis le bruit de la porte qui se refermait. Alors il ôta son bandeau. On n'arrive pas à vingt ans, on n'est point entré à Saint-Cyr après avoir passé par le collège et l'école préparatoire, sans avoir lu beaucoup de romans. Victor savait par cœur toute la littérature contemporaine ; cependant, en dépit du mystère qui l'environnait depuis une heure, il ne put se défendre d'un véritable cri d'étonnement lorsqu'il eut arraché son bandeau et ouvert les yeux.

– Où suis-je donc ? se demanda-t-il avec une sorte de stupeur.

Il se trouvait dans une petite salle qui ne pouvait être autre chose, si on en jugeait par l'ameublement coquet et les tentures, que le boudoir d'une jeune femme.

C'était luxueux et simple à la fois, élégant et discret ; un demi-jour, produit par une lampe à globe dépoli, éclairait doucement les meubles en bois de rose, les sièges en soie bleue capitonnée, une pendule Louis XV du meilleur style, et un admirable portrait de femme qui attira tout de suite les regards du jeune homme.

Ce portrait représentait une belle jeune fille de dix-neuf à vingt ans, blonde, blanche, avec des yeux bleus et une adorable et abondante chevelure qui retombait sur ses épaules en boucles confuses.

– Est-ce donc là, murmura Victor, la fée du logis ?

– Peut-être !... répondit une voix.

En même temps, Victor vit une portière s'agiter : il entendit le frou-frou d'une robe de soie, et en même temps aussi, une femme lui apparut.

C'était évidemment celle que représentait le portrait sur lequel le jeune homme avait attaché les yeux avec une ardente curiosité.

XIX

Victor demeura ébloui.

La femme qui venait de lui apparaître était belle comme une héroïne de roman, belle à désespérer un peintre ou un sculpteur.

Elle entra, salua le jeune homme d'un geste de reine, et vint se placer devant la table sur laquelle Victor avait appuyé une de ses deux mains.

Victor avait vingt ans, le cœur et l'imagination enthousiastes.

La vue de cette merveilleuse créature produisit sur lui une impression si vive et si étrange, qu'il oublia tout en ce moment, même sa chère sœur Flavie, pour l'honneur de laquelle il avait essayé de soutenir cette lutte inégale.

L'inconnue sembla jouir un instant des effets de cette fascination, puis elle dit en souriant :

– C'est moi, monsieur, qui vais vous dicter la lettre que vous devez écrire à votre père, M. le baron de Passe-Croix.

– Vous ! balbutia Victor, de plus en plus étonné et comme dominé par le charme de ce sourire.

– Oui, reprit-elle, c'est moi.

Le jeune homme s'enhardit subitement.

– Vous connaissez donc tous ces hommes ? demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

Et comme il la regardait avec une stupéfaction douloureuse, elle ajouta :

– Ils m'obéissent comme des esclaves.

– Oh !

Cette unique exclamation de Victor fut si éloquente, qu'elle toucha profondément la jeune femme.

– Je gage, dit-elle en souriant, que vous avez d'eux une opinion déplorable.

– Ce sont des bandits !

– Vous pourriez vous tromper.

– Des lâches !

– Oh ! pour cela, non, et chacun d'eux vous offrirait la réparation que vous exigeriez, si...

– Si ?... fit Victor.

– Si je le leur permettais.

Cette fois, Victor de Passe-Croix regarda l'inconnue avec une surprise impossible à rendre.

– Et pourquoi donc, demanda-t-il, ne le leur permettriez-vous pas ?

Elle le regarda en souriant.

– Parce que, dit-elle, je ne veux pas que vous mouriez.

– Ce n'est pas moi, ce sont eux qui... Elle l'interrompit d'un geste.

– S'ils vous tuaient, dit-elle, j'en serais au désespoir.

– Vraiment ! Vous êtes trop bonne, fit-il avec amertume.

– Et s'il arrivait malheur à l'un d'eux, acheva-t-elle, j'en serais inconsolable.

Un nuage passa sur le front de Victor, et il éprouva une sensation étrange, comme un sentiment de jalousie subite.

Pourquoi donc cette femme s'intéressait-elle tant à ces hommes ? Victor avait vingt ans, il n'avait jamais aimé... et l'inconnue était si belle, que, pour la première fois, son cœur venait de tressaillir.

– Ah ! dit-il, vous aimez donc ces hommes ?

– Oui, répondit-elle.

– Tous les quatre ?

À son tour elle tressaillit ; peut-être avait-elle un secret au fond du cœur, mais ce secret ne monta point jusqu'à ses lèvres.

– Ce sont mes amis, dit-elle simplement.

Et comme Victor demeurait sombre et le front penché :

– Eh bien, monsieur, reprit-elle, voulez-vous écrire à M. le baron de Passe-Croix ?

Elle lui montrait la table, le papier et les plumes. Victor poussa un soupir ; il s'assit, prit la plume et regarda l'inconnue.

– Que faut-il écrire ?

– Vous comprenez, monsieur, répondit-elle, que je ne puis pas vous autoriser à tenir M. votre père au courant de ce qui vous est arrivé ce soir.

– Ah !

– Il est inutile qu'il sache que vous avez été enlevé.

– Mais... cependant...

– D'ailleurs, ce n'est point le but de votre lettre.

– Que voulez-vous dire, madame ?

– Il suffit que le baron sache que mademoiselle Flavie, votre sœur, aime M. Albert Morel, et que M. Albert Morel est un misérable.

– Mais, comment expliquer mon absence ?

– Attendez, vous allez voir.

– J'attends, dit Victor. L'inconnue dicta.

« Mon cher père,

« Un voyage de quelques jours, que je n'avais pas prévu et dont je ne pourrai t'expliquer le but qu'à mon retour, m'oblige à

m'éloigner de la Martinière. Ma lettre te parviendra par une main sûre et te mettra sur tes gardes.

« Nous courons un grand danger, mon cher père, il n'est que temps d'aviser.

« Cette petite folle de Flavie s'est éprise d'un homme sans foi ni loi, sans honorabilité et sans nom qui se trouve chez les Montalet, et qu'on nomme Albert Morel.

« Or, figure-toi que ce misérable a eu l'audace de venir plusieurs fois, la nuit, jusque dans le parc de la Martinière, où Flavie l'attendait.

« Pour des raisons que je ne puis confier à une lettre, M. Albert Morel est indigne d'entrer dans notre famille.

« Je t'engage à voir Flavie et à la raisonner sérieusement.

« Peut-être maman ferait-elle bien de l'emmener à Paris. On la conduirait dans le monde, on chercherait à la distraire, sinon à l'étourdir.

« Mais, quoi qu'il arrive, ce mariage ne peut avoir lieu.

« Adieu, mon cher père, au revoir, plutôt. Ne cherche point à savoir où je suis ; c'est inutile.

« Ton fils dévoué,

« Victor ».

Quand il eut écrit et signé cette lettre, Victor reporta sur la belle jeune femme un regard mélangé de surprise et d'anxiété.

Sans doute elle devina ce qui se passait en lui.

– Voulez-vous, lui dit-elle, que je vous dise votre pensée tout entière ? Vous vous demandez pourquoi on vous permet d'écrire à M. le baron de Passe-Croix, votre père, puisqu'on ne vous a point permis de vous battre avec M. Albert Morel ?

– C'est vrai, murmura Victor avec simplicité.

Et il accompagna ces paroles d'un regard interrogateur et suppliant.

Un sourire énigmatique glissa sur les lèvres de la jeune femme.

– Malheureusement, dit-elle, je ne puis vous répondre.

– Ah ! madame, madame ! dit Victor avec anxiété ; savez-vous bien qu'il y va du repos de mon père, de l'honneur de ma famille tout entière ?

La jeune femme garda le silence et baissa la tête.

– Vous n'avez point voulu me dire, reprit Victor, quels sont ces misérables... ces hommes, veux-je dire, dit-il en tressaillant sous le regard sévère de l'inconnue.

– Je ne le puis, monsieur, répondit-elle ; plus tard, vous saurez tout.

La voix de la jeune femme était calme, sympathique, et cependant empreinte d'une autorité dont Victor subit l'ascendant.

Il y eut entre eux un moment de silence. Puis elle se leva.

– Monsieur, lui dit-elle, de votre conduite ici va dépendre le sort de cette lettre.

– Que voulez-vous dire, madame ? demanda Victor avec un sentiment d'inquiétude.

– Écoutez-moi : vous êtes mon prisonnier. Si, d'ici à demain, vous n'avez point cherché à vous évader, ce que je ne vous conseille pas, car la chose est impossible ; si vous demeurez calme, tranquille et ne tentiez point de pénétrer le mystère qui vous enveloppe.

– Eh bien ?

– Cette lettre partira au point du jour.

– Et s'il en était autrement ? interrogea Victor anxieux.

– La lettre ne partirait point. Au revoir, monsieur.

Et la jeune femme, qui s'était emparée de la lettre de Victor, souleva une draperie et disparut, laissant le jeune homme au comble de la stupeur.

XX

Tandis que Victor était le prisonnier de la belle inconnue à qui obéissaient les hommes au visage noirci, un paysan suivait à pied un petit sentier qui conduisait jusqu'à la Martinière à travers les bois.

Le jour naissait, et lorsque cet homme fut parvenu à la lisière du parc, il put apercevoir un des jardiniers occupé à tailler une charmille.

– Hé ! l'ami ! cria le paysan.

Le jardinier tourna la tête, vit un homme de l'autre côté de la haie vive qui servait de clôture au parc, et se dirigea vers lui.

Le paysan était vêtu d'un bourgeron bleu, d'un pantalon de grosse toile, et coiffé d'un chapeau de paille.

Il était complètement inconnu au jardinier.

Ce dernier le regarda avec curiosité.

– Que voulez-vous ? dit-il.

Le paysan montra du doigt l'habitation qu'on apercevait à travers les arbres.

– Est-ce que ce n'est pas là le château de la Martinière ?

– Oui.

– Monsieur le baron y est-il ?

– Tenez, justement, dit le jardinier, voilà qu'il se lève.

En effet, une des fenêtres du château venait de s'ouvrir, et le baron, en robe de chambre, s'y accoudait pour fumer un cigare.

– Que lui voulez-vous ? demanda le jardinier.

– Voilà une lettre pour lui, dit le paysan, qui étendit la main par-dessus la haie.

– D'où vient-elle ?

– C'est une lettre de M. Victor.

– Ah ! fit le jardinier, qui prit la lettre et ajouta : Vous attendez sans doute la réponse ? Tenez, suivez le fossé jusqu'à la grille là-bas. La grille est ouverte. Vous prendrez la grande allée, et vous me rejoindrez au château.

– Oh ! c'est pas la peine, dit le paysan ; il n'y a pas de réponse. Bonsoir, l'ami.

Il tourna le dos au jardinier, et s'en alla en courant par le sentier qu'il avait suivi pour venir.

Le jardinier, un peu étonné, se dirigea vers le château.

M. le baron de Passe-Croix, qui n'avait point quitté la fenêtre, avait aperçu le paysan, puis il avait vu le jardinier revenir avec une lettre à la main.

– Hé ! Antoine ! lui cria-t-il lorsque ce dernier passa sous sa fenêtre, qu'est-ce donc ?

Le jardinier ôta son chapeau.

– C’est une lettre de M. Victor, dit-il.

– Attends, cria le baron, je vais descendre dans le parc.

Et, en effet, M. de Passe-Croix, ayant endossé une veste du matin, quitta sa chambre, et par un escalier dérobé, rejoignit son jardinier qui s’était assis sur une des marches du perron.

– Qui donc a apporté cette lettre ? demanda-t-il en prenant le message des mains du jardinier.

– C’est un paysan que je ne connais pas.

– Sans doute un garçon de ferme des Rigoles, pensa le baron, qui allait briser le cachet de la lettre après avoir reconnu l’écriture de Victor, lorsque son attention fut éveillée par le galop d’un cheval retentissant sur la grande allée du parc.

– Oh ! oh ! dit-il, je ne connais que Neptune qui galope ainsi...

Il se fit un abat-jour de sa main et regarda.

Neptune, le cheval de Victor, monté par un cavalier inconnu au baron, arpentait, en effet, la grande allée de marronniers qui servait d’avenue au château de la Martinière.

Ceci parut tellement extraordinaire à M. de Passe-Croix, qu’il oublia d’ouvrir la lettre de son fils et s’en alla droit au cavalier, qui, à trois pas de distance, arrêta net le cheval.

Ce cavalier n’était autre qu’un bûcheron de la forêt, que le jardinier reconnut.

– D’où viens-tu, donc, et qui t’a confié ce cheval ? demanda le jardinier, non moins stupéfait que son maître.

– Ma foi ! répondit le bûcheron en sautant à terre et saluant M. de Passe-Croix, je ne sais pas ce qui a pu arriver à M. Victor, que je connais bien, mais...

– Comment ! s’écria le baron, ce n’est donc pas lui qui t’a remis son cheval ?

– Non, monsieur.

– Qui donc, alors ?

– J’ai trouvé le cheval dans la forêt ; il s’était entortillé avec sa bride, qui pendait à terre, dans une broussaille, et ne pouvait ni avancer ni reculer.

M. de Passe-Croix eut un frisson d’épouvante.

Qu’était-il donc arrivé à son fils ?

Alors seulement il songea à briser le cachet de la lettre que le paysan inconnu lui avait apportée.

Les deux premières lignes le rassurèrent, et il respira librement. Victor parlait d’un voyage, et, sans doute, il serait allé prendre le chemin de fer à la station voisine du château des Rigoles. Là, il aurait confié son cheval à un domestique pour le ramener soit aux Rigoles, soit à la Martinière, et Neptune, qui était une monture difficile, se serait débarrassé de son cavalier. Cette hypothèse était si admissible, que M. de Passe-Croix, bien convaincu qu’il n’était rien arrivé à son fils, continua la lecture de sa lettre.

Mais, soudain, il eut le vertige, une sueur glacée baigna ses tempes, une pâleur mortelle couvrit son front.

Le jardinier et le bûcheron le virent faire un pas en arrière et chanceler.

– Pour sûr, murmura le jardinier, il est arrivé malheur à M. Victor.

Ces mots arrivèrent jusqu'à l'oreille du baron, et réagirent sur lui aussitôt. Il se redressa donc, et dit au jardinier :

– Tu te trompes, il n'est rien arrivé du tout à M. Victor. Emmène ce brave garçon à la cuisine et Neptune à l'écurie...

En même temps, le baron tira sa bourse et donna dix francs au bûcheron.

Puis il s'éloigna brusquement, monta en chantant les degrés du perron, et retourna s'enfermer dans sa chambre.

Là, assis devant une table, la tête dans ses deux mains, les yeux rivés à cette lettre de son fils, qu'il lut et relut plusieurs fois, M. de Passe-Croix sembla se demander s'il n'était point le jouet de quelque horrible rêve...

Tandis que M. de Passe-Croix demeurait comme foudroyé par les révélations que contenait la lettre de son fils, tout près de lui, à l'étage supérieur, mademoiselle Flavie sa fille, était en proie à une anxiété sans nom.

La jeune fille ne s'était pas mise au lit de la nuit.

Accoudée à sa fenêtre ouverte, elle avait, depuis la veille au soir, prêté vainement l'oreille au moindre bruit. Ni le galop d'un cheval, ni ce cri bizarre, ce *houhoulement* qui était pour elle un

signal, n'avaient troublé le silence nocturne. Et cependant Flavie avait attendu M. Albert Morel comme à l'ordinaire.

Il était parti la veille, lui disant : « À demain ! » Et Flavie avait eu foi en lui.

Pendant la première moitié de la soirée, M[lle] de Passe-Croix avait été le jouet d'une espérance bizarre.

Elle avait cru que M. Albert Morel arriverait en compagnie de Victor, qu'il entrerait par la grande grille du parc, au lieu d'y pénétrer par une brèche, et qu'il irait droit au baron, lui demandant la main de sa fille.

Victor, son cher Victor, ce frère qui l'aimait tant, ne lui avait-il point promis d'être pour M. Albert Morel, de le présenter lui-même au baron ? Ne lui avait-il pas engagé sa parole que M. Albert Morel serait son mari ?

Jusqu'à minuit elle avait eu foi en la double parole de son frère et de son amant. À minuit seulement, Flavie avait compris qu'il n'était plus possible que M. Albert Morel se présentât ouvertement.

Alors son esprit inquiet s'était livré à mille conjectures.

Elle savait Victor d'un naturel emporté. Un moment elle craignit qu'il n'eût eu avec M. Albert Morel une explication qui eût dégénéré en querelle. Alors la pauvre jeune fille, éperdue, croyait voir déjà son frère et son amant l'épée à la main.

Parfois aussi, plus calme, elle s'était dit que sans doute M. Albert Morel et Victor s'étaient vus, s'étaient entendus, et avaient arrêté d'un commun accord qu'ils viendraient ensemble à la Martinière le lendemain matin.

Mais cette deuxième supposition était celle à laquelle Flavie croyait le moins.

La pauvre jeune fille avait donc passé la nuit à l'attendre.

Plusieurs fois elle était descendue dans le parc et avait couru jusqu'à la brèche par où M. Albert Morel avait coutume de pénétrer.

Plusieurs fois aussi elle s'était arrêtée auprès du pavillon où elle le recevait chaque nuit.

M. Albert Morel n'était point venu.

Flavie avait vu arriver le jour, puis elle avait vu poindre le premier rayon du soleil.

Enfin elle avait entendu la voix de son père échangeant quelques mots avec le jardinier qui lui apportait une lettre de Victor.

Alors le cœur de Flavie s'était repris à battre avec violence.

La lettre de Victor allait sans doute lui expliquer bien des choses.

Un moment, elle fut tentée de descendre à son tour dans le parc, et d'y rejoindre son père.

Mais soudain, à cette pensée, elle rougit et trembla tour à tour. Comment oserait-elle affronter le regard de son père, lorsqu'il saurait que, depuis un mois, elle voyait chaque soir M. Albert Morel.

Et Flavie, tremblante, anxieuse, n’osait sortir de sa chambre, et attendait avec une sorte d’épouvante quelque mystérieux événement.

Soudain, un pas saccadé, inégal, brusque, retentit dans le corridor qui conduisait à sa chambre.

– C’est mon père ! pensa Flavie, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

On frappa à la porte.

– Entrez ! murmura-t-elle d’une voix mourante.

Le baron entra et jeta un regard rapide autour de lui.

Il s’aperçut que le lit de la jeune fille n’était même pas foulé ; il remarqua que les deux flambeaux placés sur la table avaient dû brûler toute la nuit.

La pâleur et l’agitation de M. de Passe-Croix étaient telles que Flavie les remarqua, malgré son trouble et sa terreur.

Le baron ferma la porte et s’assit auprès de sa fille.

Puis, après l’avoir regardée silencieusement un moment, il lui dit :

– Flavie, mon enfant, il faut faire vos préparatifs de départ aujourd’hui.

Flavie regarda son père avec stupeur.

– Je viens de voir votre mère, continua le baron, et il est convenu que vous partirez demain matin avec elle.

– Partir ! balbutia la jeune fille, qui sembla s'arracher un moment à la torpeur morale qui l'étreignait.

– Oui, mon enfant.

– Mais... mon père...

– Vous allez en Poitou, chez votre oncle à la mode de Bretagne, le marquis de Morfontaine.

– Mais... dit la jeune fille, pourquoi ce départ, mon père ?

– Il le faut.

– Cependant... hier encore...

M. de Passe-Croix, qui s'était longtemps contenu, éclata tout à coup :

– Hier encore, dit-il avec un emportement subit, hier j'ignorais que vous vous étiez éprise d'un misérable aventurier, d'un homme que votre frère tuera, si je ne prends cette besogne pour moi-même.

Flavie poussa un cri terrible.

– Oh ! dit-elle, c'est faux ! c'est faux !

– Ma fille, acheva M. de Passe-Croix avec l'accent d'une résolution inébranlable, tant que je vivrai, vous n'épouserez point M. Albert Morel...

Flavie exhala un dernier cri, un cri de désespoir suprême, et elle tomba évanouie.

XXI

Plusieurs heures s'écoulèrent.

En s'évanouissant, Flavie de Passe-Croix était tombée sur le parquet comme une masse inerte.

Au bruit de sa chute, la baronne accourut.

On fit respirer des sels à la jeune fille, et on ne tarda point à lui rendre l'usage de ses sens.

Alors M. de Passe-Croix la laissa avec sa mère.

La baronne était une sainte femme qui n'avait trempé dans aucune des infamies qui avaient souillé la vie de son mari.

Elle les ignorait.

Après avoir pris sa fille dans ses bras et l'avoir pressée sur son cœur avec tendresse, elle obtint d'elle des aveux complets.

– Oh ! mère, mère, murmurait Flavie en sanglotant, si tu savais comme je l'aime !

– Mais, mon enfant, répondit la mère, tu ne sais donc pas ce qu'a écrit Victor ?

– Mais Victor m'a promis...

– Victor, dit vivement la baronne, nous a écrit que cet homme était un misérable !

– Oh ! c’est faux ! c’est faux !

– Mon Dieu ! le connais-tu bien ?

– Ah ! mère... si tu l’avais vu !

– Mais, enfin, Victor est ton frère, il t’aime...

– Victor se trompe.

– On ne s’exprime point ainsi sur le compte d’un homme, mon enfant, sans avoir des preuves certaines.

Mais, en dépit de la logique de sa mère, Flavie secouait la tête et continuait à fondre en larmes.

– Écoute, mon enfant bien-aimée, lui dit la baronne, nous allons partir pour Paris.

– Mais, partir, c’est le condamner !

– Non. Écoute.

Et la baronne assit sa fille sur ses genoux et la couvrit de baisers.

– Écoute, reprit-elle : nous partirons demain pour Paris, nous pourrons avoir sur cet homme des renseignements positifs, exacts... et si Victor s’est trompé...

Flavie eut un terrible battement de cœur.

– Eh bien ! acheva la baronne, tu l’épouseras !

Cette promesse calma un peu le désespoir de Flavie.

Elle avait si bien foi dans l'amour de cet homme, elle croyait si fermement en lui, qu'en écoutant sa mère parler ainsi, elle se vit dans l'avenir la femme de M. Albert Morel.

– Soit, murmura-t-elle en courbant le front, je t'obéirai, mère.

Et, dès lors, la jeune fille s'occupa de ses préparatifs de départ avec un empressement fiévreux.

Une heure auparavant, la pensée d'un départ l'épouvantait, et maintenant cette même pensée lui souriait ; elle aurait voulu être à Paris déjà.

Quand elle se retrouva seule, Flavie, désormais plus tranquille, n'eut plus qu'une préoccupation : avertir M. Albert Morel de son départ.

Mais comment ? À qui se confier ? Quel serviteur de la Martinière serait assez discret, assez dévoué pour se charger d'une lettre et la porter aux Rigoles ?

Tandis que la pauvre enfant se mettait l'esprit à la torture pour trouver un moyen de faire parvenir de ses nouvelles à M. Albert Morel, il se passa à la Martinière un événement en apparence sans importance, et qui, cependant, devait avoir des conséquences terribles.

La veille, avant de quitter les Rigoles pour se rendre au Bois-Fourchu, où il espérait rencontrer M. Albert Morel et se battre avec lui, Victor, en annonçant son départ aux Montalet, les avait priés de lui renvoyer, le lendemain, à la Martinière, Fanchette, sa petite chienne beagle.

Or, ce fut précisément le valet de chambre de M. Albert Morel qui fut chargé de cette mission par M. Amaury de Montalet.

Flavie était à sa fenêtre lorsque le valet arriva, monté sur un mulet chargé d'un panier dans lequel se trouvait la petite chienne.

Poussée par un pressentiment inexplicable, et en même temps peut-être dominée par le désir de savoir ce qu'était devenu Victor, qui avait dû partir des Rigoles pour ce mystérieux voyage dont il ne précisait pas le but dans sa lettre, Flavie descendit et assista à l'arrivée de cet homme. Elle ignorait que ce fût le valet de M. Albert Morel, et cependant quelque chose lui disait qu'il lui apportait de ses nouvelles.

Cependant cet homme ne lui adressa point la parole, mais il la regarda d'une façon singulière et tellement significative, que Flavie ne douta plus qu'il n'eût quelque chose à lui dire.

Le baron et un domestique de la Martinière, qui venaient de s'emparer de Fanchette, rendaient impossible toute communication entre elle et le valet.

Pourtant, celui-ci profita d'un moment où le baron tournait la tête pour se pencher vers la jeune fille et lui dire rapidement à l'oreille :

– Ne me perdez pas de vue quand je m'éloignerai.

Puis il remonta sur son mulet sans avoir voulu accepter ni une gratification ni un verre de vin.

Flavie était montée sur le perron, et avait les yeux fixés sur l'avenue bordée de marronniers.

Le valet mit son mulet au petit trot et s'en alla tranquillement. Lorsqu'il fut arrivé aux trois quarts de l'avenue il se retourna.

M. de Passe-Croix et le domestique s'étaient éloignés.

Flavie seule demeurait assise sur le perron.

Alors le valet de chambre de M. Albert Morel laissa tomber quelque chose de blanc au pied d'un arbre.

Puis, certain que Mlle de Passe-Croix l'avait vu, il continua son chemin et sortit du parc, se dirigeant vers les Rigoles.

Flavie devina que c'était une lettre, et son cœur battit à l'avance. Un moment, son émotion fut si forte, qu'elle demeura comme paralysée, et n'osa quitter la place où elle était assise.

M. de Passe-Croix n'était plus auprès d'elle, mais il était encore dans le parc, donnant des ordres aux jardiniers.

Cependant, comme il s'éloignait de plus en plus de l'avenue et se dirigeait vers la pièce d'eau, au bord de laquelle était le pavillon, Flavie s'enhardit, et, se levant, elle se dirigea vers l'endroit où le laquais avait laissé tomber la lettre.

Là, elle s'assit de nouveau un moment, s'empara du pli, qui était assez volumineux, et le glissa sous ses vêtements.

Puis elle se releva, s'enfuit vers le château et courut s'enfermer dans sa chambre.

Ce ne fut que là, quand elle eut tiré les verrous, qu'elle osa briser le cachet de cette enveloppe, sur laquelle il n'y avait écrit qu'un seul mot : « Souvenez-vous ! »

Ce mot était de l'écriture de M. Albert Morel.

L'enveloppe contenait deux lettres : une que Flavie reconnut pour être de la main de son frère Victor, une seconde, qui était de M. Albert Morel.

Naturellement, M[lle] de Passe-Croix, bien plus pressée d'avoir des nouvelles de son amant que de son frère, prit la lettre de M. Albert Morel et la lut la première. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma bien-aimée Flavie, vous me disiez hier que nous pouvions compter sur votre frère ; la lettre que je vous envoie vous prouvera le contraire.

« Victor est dévoué corps et âme à son ami Raoul de Montalet, qui vous aime, et il a juré que vous seriez sa femme.

« Victor a inventé je ne sais quel tissu de calomnies à l'aide duquel il espère me perdre à tout jamais dans l'esprit de votre père.

« Je n'ose plus aller à la Martinière, et cependant il faut que je vous voie.

« Tâchez de vous esquiver dans la soirée, avant le coucher du soleil. Vous me trouverez dans la sapinière qui borde le parc, auprès de la cabane de bûcheron abandonnée. Là, je vous dirai ce que je n'ose confier à cette lettre.

« Votre Albert pour la vie. »

Cette lettre bouleversa Flavie plus que ses émotions de la nuit précédente et de la matinée.

Mais quelle était donc cette lettre de Victor que lui envoyait M. Albert Morel.

Elle n'était point sous enveloppe et ne portait aucune suscription. C'était un simple billet que voici :

« Cher ami,

« Dieu et ton ami Victor aidant, tu épouseras Flavie.

« Je réserve au Morel un joli tour de ma façon. Sois tranquille, tu peux dormir sur tes deux oreilles.

« Victor. »

Flavie, à la lecture de ce billet, eut froid au cœur.

Elle éprouva même subitement comme un sentiment de haine pour ce frère qui semblait la trahir.

– Oh ! c'est infâme ! murmura-t-elle.

Et elle se cramponna de toutes les forces de son être à cet amour qu'elle éprouvait pour M. Albert Morel, et elle ne douta plus un seul moment qu'il ne fût, aux yeux de son père, la victime des odieuses calomnies de Victor.

Alors, tout à coup, cette enfant devint femme ; l'être faible se sentit fort ; son amour fit naître en elle l'instinct de la lutte.

– Non, non, pensa-t-elle, je ne me laisserai point sacrifier ainsi ; je résisterai !

Il était alors trois heures de l'après-midi. Le soleil quittait l'horizon vers cinq heures. Le moment du rendez-vous donné par M. Albert Morel approchait donc. Flavie sortit de sa

chambre et descendit au salon. Mme de Passe-Croix s'y trouvait et faisait de la musique.

– Mère, lui dit Flavie, je vais me promener jusqu'au bout du parc. J'ai tant de chagrin depuis ce matin, que j'ai besoin de me trouver seule...

– Pauvre enfant ! murmura la baronne en lui mettant un baiser au front.

Flavie s'esquiva.

Et, comme son père était toujours dans le parc, elle prit une direction opposée et gagna la sapinière indiquée par M. Albert Morel.

XXII

Les sapinières de Sologne ne sont point, comme on pourrait le croire, semblables à ces belles forêts de pins qui couvrent la chaîne des Alpes, et sous les hautes futaies desquelles on se promène à l'aise.

Le pin de Sologne est un pauvre arbre souffreteux qui atteint à peine sept ou huit pieds de haut, et qu'on plante serré, serré, de façon à pouvoir arracher, chaque année, deux arbres sur six. En certains endroits, la sapinière est tellement fourrée, qu'on dirait un maquis corse.

Les chiens de chasse y pénètrent souvent avec répugnance, tant les basses branches qui rasent le sol sont épaisses et pointues.

Cependant le bûcheron se crée des sentiers au travers et se familiarise bientôt avec l'obscurité qui y règne, même en plein jour.

La sapinière que M. Albert Morel avait indiquée à Flavie comme rendez-vous était une des plus impénétrables des environs de la Martinière, au moins du côté du parc.

Il est vrai qu'en se dirigeant vers le Nord, on voyait les arbres s'écarter peu à peu, et on finissait par rencontrer une sorte de clairière à l'extrémité de laquelle se trouvait une hutte de bûcheron.

Ce fut vers cet endroit que se dirigea Flavie.

M. Albert Morel avait été fidèle au rendez-vous.

Il était venu à cheval, et avait attaché sa monture à un arbre. Puis il s'était assis sur un petit tertre de gazon encore vert, malgré la froidure de novembre.

Lorsque M[lle] de Passe-Croix arriva, M. Albert Morel avait su donner à sa physionomie une expression de tristesse désespérée.

Il se leva, courut à la jeune fille, lui prit les mains et se montra si ému, qu'il ne put d'abord articuler un seul mot.

– Mon Dieu ! fit-elle épouvantée, comme vous êtes pâle, Albert !

Il essaya de sourire, mais une larme brilla dans ses yeux.

– Je suis venu vous dire un éternel adieu, Flavie, murmura-t-il.

– Un éternel adieu ! fit-elle.

– Oui, ma bien-aimée !

– Vous êtes fou, Albert !

Il secoua la tête.

– Oh ! non, dit-il ; je vais partir pour Paris dans une heure...

– Mais, moi aussi, répondit-elle ; nous partirons demain, ma mère et moi.

– Demain, j'aurai quitté Paris, et je m'embarquerai au Havre dans deux jours.

– Oh ! fit-elle suffoquée... vous ne pouvez pas... vous... L'émotion qui l'étreignait fut si forte, qu'elle chancela et se laissa tomber dans les bras de M. Albert Morel.

Il la fit asseoir auprès de lui en tenant toujours ses mains :

– Mon enfant, dit-il, ayez du courage et écoutez-moi.

– Oh ! Albert... Albert, dit-elle éperdue, n'est-ce pas que vous ne partirez point ?

– Il le faut.

– Mais pourquoi ?

– Il faut que nous soyons à jamais séparés.

Elle eut un irrésistible élan d'amour.

– Ah ! dit-elle avec un accent fiévreux, tu sais bien que c'est impossible.

– Ma chère âme, répondit-il, tu ne sais donc pas qu'il y a un abîme entre nous ?

– Oui, la volonté de mon père. Mais ma mère, est pour nous... et quant à Victor...

– Victor est un traître ! fit-il avec énergie.

– Oh ! dit Flavie, est-ce possible ?

– Victor a juré à Raoul de Montalet que tu serais sa femme.

– Jamais ! dit-elle.

– Victor a mon secret...

– Quel secret ?

Il la pressa sur son cœur :

– Eh bien, dit-il, je vais tout t'avouer, Flavie, ma bien-aimée. Il y a entre nous un abîme plus infranchissable que la volonté de ton père...

– Quoi donc, mon Dieu ?

– Du sang !

Flavie se leva épouvantée.

– Oh ! tu es fou, dit-elle, tu es fou !

– Non, chère âme !... hélas ! non !...

– Mais expliquez-vous donc, Albert ! s'écria-t-elle affolée...

– Écoute, reprit-il. Ton père n'avait-il pas un frère aîné ?

– Oui.

– Qui fut tué en duel sous la Restauration ?

– Justement ; par un officier de hussards...

– C'est bien cela. Sais-tu le nom de cet officier ?

– M. de Montmorelle.

– C’était mon père ! dit M. Albert Morel avec un geste tragique.

Mlle de Passe-Croix jeta un cri étouffé et se laissa retomber défaillante dans les bras de son séducteur. Celui-ci reprit :

– Tu vois bien qu’il faut que nous nous séparions...

– Oh ! non ! jamais !

– Tu ne peux être ma femme...

Mais elle répondit en se jetant à son cou :

– Oh ! l’obstacle double encore mon amour ! Je suis ta femme devant Dieu, je le serai devant les hommes !...

– Mon Dieu !... mon Dieu !... murmurait M. Albert Morel, qui jouait cette comédie avec un rare talent.

Tout à coup il parut céder à un irrésistible élan de désespoir.

– Tiens !... dit-il, veux-tu fuir ?

– Fuir !... fuir !...

Et elle répéta ce mot avec épouvante.

– Fuir, ou ne jamais nous revoir !... dit-il.

– Ah !

Et, pour la seconde fois, elle fut prise d’une défaillance.

– Allons, pensa M. Albert Morel, la partie est gagnée.

Et il la prit dans ses bras à demi évanouie, et la porta sur son cheval.

Deux minutes après, le ravisseur galopait dans la direction de cette maison mystérieuse où Victor de Passe-Croix était le prisonnier de la belle inconnue...

XXIII

Victor de Passe-Croix demeura longtemps immobile, en proie à un trouble inexprimable.

Quelle était donc cette femme dont la beauté l'avait si vivement impressionné ? Comment était-elle dans cette maison, ou plutôt pourquoi commandait-elle à ces hommes qui servaient de complices à M. Albert Morel ?

Telles furent les questions qu'il s'adressa tout d'abord sans pouvoir les résoudre. Mais chez les hommes de la trempe de Victor, les torpeurs morales sont de courte durée. En dépit de ses vingt années, notre héros avait déjà la maturité d'esprit, qui permet d'être sage en présence des mystères du hasard.

Victor vint s'asseoir dans le fauteuil qu'avait occupé l'inconnue, et là, l'œil toujours fixé sur cette draperie qui était tombée sur elle, il se prit à réfléchir.

Sous le charme du regard et de la parole de la jeune femme, le saint-cyrien, fasciné, avait pu croire un instant à tout ce qu'on disait et subir l'ascendant mystérieux d'une situation romanesque. Mais la belle inconnue partie, il devait forcément revenir au côté positif des choses et les envisager sinon de sang-froid, du moins avec une logique rigoureuse.

Or, Victor ne tarda point à faire le raisonnement que voici :

– Je ne sais pas où je suis ; mais je sais positivement que M. Albert Morel m'a fait tomber dans un guet-apens. Donc, les hommes qui m'ont renversé, garrotté, bâillonné et amené ici

sont ses complices, et par conséquent cette femme, à laquelle ils paraissent obéir, ne vaut pas mieux qu'eux. Quel est leur but ? M'empêcher de voir ma sœur et de lui ouvrir les yeux sur ce misérable ? Et pourtant, s'il en est ainsi, pourquoi cette femme m'a-t-elle dicté une lettre qu'elle doit, dit-elle, faire parvenir à mon père ?

Il y avait, en tout cela des contradictions si flagrantes, que l'esprit le mieux rompu aux ruses diplomatiques se fût inévitablement fourvoyé. Victor se fourvoya sur-le-champ.

– Cette lettre qu'on m'a fait écrire, pensa-t-il, ne parviendra jamais à mon père. C'est un moyen de me tenir en repos et d'obtenir de moi que je n'essaye point de m'échapper. Ces hommes sont des misérables, cette femme est une aventurière, en dépit de son regard humide et sa voix enchanteresse.

Or, ces réflexions amenèrent dans l'esprit de Victor cette conclusion d'une logique rigoureuse :

– Il faut absolument que je leur échappe et que je sauve ma sœur !

Aussitôt le jeune homme se leva.

– Voyons d'abord où je suis, se dit-il en promenant son regard tout autour de lui.

La pièce où on l'avait conduit était, comme nous l'avons déjà dit, un coquet boudoir, meublé avec goût, assez spacieux, et qui devait être éclairé par deux croisées.

Victor alla vers la première de ces deux croisées et voulut l'ouvrir ; mais elle était solidement cadenassée, et derrière les

vitres, des persiennes massives ne permettaient point au regard de plonger au-dehors.

La deuxième croisée était pareillement fermée.

Alors Victor souleva la draperie que la jeune femme avait laissée retomber derrière elle. Cette draperie recouvrait une porte. Victor essaya d'en tourner le bouton et reconnut qu'elle était fermée.

– Je suis prisonnier, se dit-il, prisonnier et sans armes, par conséquent hors d'état d'employer la force. Il faut donc user de ruse, si je veux sortir d'ici.

Une fois entré dans cette voie de dissimulation, notre héros prit la résolution d'attendre que le hasard vînt à son aide.

Il se coucha sur un divan placé auprès de la cheminée, et y prit l'attitude d'un homme qui veut dormir.

Puis, après avoir consulté sa montre, qui marquait deux heures du matin, il souffla la bougie, qu'il avait placée près de lui sur un guéridon.

Victor espérait sans doute que l'inconnue ou quelqu'un des hommes barbouillés de suie ne tarderait point à revenir. Victor se trompait ; la nuit s'écoula, aucun bruit ne se fit entendre.

Le jeune homme n'avait point fermé l'œil, il avait constamment prêté l'oreille, pendant cette nuit silencieuse ; puis il s'était relevé au bout de plusieurs heures, et était allé près de la cheminée regarder l'heure, à sa montre, aux clartés mourantes du feu, qui commençait à s'éteindre.

Sa montre marquait huit heures ; et cependant aucun rayon de jour ne pénétrait l'obscurité qui régnait dans le boudoir, tant les fenêtres étaient hermétiquement closes.

Victor alla se recoucher sur son divan, mais comme il y cherchait une position commode, il sentit entre les coussins et lui un corps dur, et sa main rencontra un objet qui le fit tressaillir de joie.

Cet objet n'était autre qu'un petit couteau-poignard long d'environ quatre pouces, et qui avait glissé de sa poche sur le divan.

Victor avait oublié ce couteau, qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait ordinairement à couper la gorge d'un chevreuil blessé.

Dès lors, le jeune homme prit une singulière résolution :

– On ne peut pas, se dit-il, me laisser mourir de faim ; je finirai bien par voir venir quelqu'un, et alors malheur à celui qui m'apportera à manger.

La prévision de Victor se réalisa, du moins en partie.

Peu après l'instant où il avait retrouvé son couteau-poignard, il entendit le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure ; puis cette porte s'ouvrit et un flot de clarté envahit le boudoir.

Mais ce ne fut point un homme qui entra ; ce fut une femme : la belle inconnue.

Elle était enveloppée dans un grand peignoir du matin ; sa chevelure blonde, à moitié dénouée, flottait sur ses épaules.

Elle parut à Victor plus belle encore que la veille, et, sous le charme de son sourire mélancolique, le jeune homme sentit faiblir sa résolution. Elle vint à lui et lui dit :

– Puisque vous avez été raisonnable, il est juste que je vous donne une bonne nouvelle. Votre lettre est partie pour la Martinière.

– Ah ! dit Victor, qui attacha sur elle un regard plein d’admiration.

Elle posa le flambeau qu’elle portait sur la cheminée, et poursuivit :

– Depuis longtemps déjà il fait grand jour, mais vous êtes condamné à vivre provisoirement loin de la lumière du soleil, et je vous apporte un flambeau.

Elle souriait en parlant ainsi, et son sourire produisit sur Victor une véritable fascination.

– Non, non, se disait-il, revenant sur sa première opinion, cette femme ne saurait être une aventurière.

L’inconnue reprit :

– Je ne puis prévoir encore, monsieur, combien de temps durera votre captivité. Tout ce que je puis vous promettre, c’est que vous serez traité avec les plus grands égards.

Et comme Victor ouvrait la bouche pour la questionner :

– Ne m’interrompez pas, dit-elle. L’heure où je pourrai vous répondre n’est point venue. On va vous apporter à déjeuner. Voulez-vous des livres, des plumes, du papier ? Êtes-vous musicien ? Je vous enverrai un piano, si vous le désirez.

Victor écoutait, charmé, cette voix fraîche, harmonieuse et timbrée d'un léger accent de mélancolie.

– Merci, dit-il ; je préférerais savoir, madame...

– Chut ! fit-elle, portant un doigt sur sa bouche. Au revoir, monsieur.

Et, comme la veille, elle disparut sans que Victor, fasciné, eût songé à faire un pas ou un geste pour la retenir.

Si, en présence de la belle inconnue, le saint-cyrien sentait s'évanouir ses plus mauvaises pensées, ces mêmes pensées reprenaient le dessus dans son esprit aussitôt qu'elle avait disparu.

Victor avait lu bien des romans, depuis cette épopée romanesque d'Homère qu'on nomme *l'Odyssée,* et dans laquelle il est question des sirènes, jusqu'aux compositions de nos auteurs modernes, qui ont mis en scène tant d'enchanteresses corrompues.

– Ce sourire archangélique, se dit-il de nouveau, lorsque la jeune femme eut franchi le seuil de la porte, cache évidemment une âme de démon. Cette créature est vendue corps et âme à ces hommes... Au lieu de l'aimer, il me faut la haïr.

Victor s'approcha de nouveau des croisées. Un faible rayon de jour glissait à travers les fentes des persiennes ; mais il eut beau regarder, il ne vit rien des objets extérieurs.

Songer à briser la fenêtre eût été folie.

Victor de Passe-Croix malgré sa jeunesse, était doué d'une certaine dose de patience.

– Attendons ! se dit-il encore.

Et il alla se recoucher sur le divan.

Une heure s'écoula. Au bout de ce temps, la clef tourna de nouveau dans la serrure ; mais, cette fois, ce ne fut point la belle inconnue qui entra. Ce fut un des hommes barbouillés de suie, et Victor reconnut sur-le-champ celui qui, la veille, semblait exercer une autorité mystérieuse sur ses compagnons.

Cet homme salua Victor avec une grande politesse.

– Monsieur, lui dit-il, vous êtes chasseur, pourtant vous vous levez de grand matin, et vous devez avoir l'habitude de déjeuner de bonne heure. À quelle heure voulez-vous être servi ?

Victor rendit le salut et répondit avec douceur :

– Quand cela pourra vous plaire, monsieur.

L'homme au visage noirci s'inclina et fit un pas de retraite, en disant :

– Alors, je vais donner les ordres, monsieur.

– Monsieur, reprit Victor, est-ce que vous ne vous déciderez point à me répondre enfin ?

– Sur quoi ?

– Mais sur cette étrange violation du droit des gens, dont je suis la victime, ce me semble, répondit Victor.

L’homme noirci, celui-là même qui signait ses lettres de *charbonnier,* regarda fixement le jeune homme.

– Avez-vous entendu parler, monsieur, dit-il, d’une vieille loi pénale usitée chez les anciens et qu’on nommait le talion ?

– Oui, monsieur ; mais je ne suppose point qu’elle me soit applicable.

– Qui sait ?

– Je n’ai jamais séquestré personne, et je me suis toujours loyalement conduit avec mes semblables.

Un rire énigmatique crispa les lèvres du mystérieux inconnu, qui ajouta :

– Souvent la faute des pères retombe sur les enfants.

Victor tressaillit et se sentit subitement en proie à une émotion indicible.

– Monsieur ! monsieur ! fit-il, qu’osez-vous donc dire ?

– Je m’expliquerai plus tard ; au revoir, monsieur.

Et le charbonnier s’en alla par où il était venu, avant que Victor eût songé à le retenir.

Ce dernier, immobile, la sueur au front, demeura debout, au milieu de la salle, croyant encore entendre cette phrase sinistre :

« Souvent la faute des pères retombe sur les enfants !... »

– Mais, s'écria-t-il enfin, mon père a donc commis une faute grave ?

Et alors le jeune homme prit son front à deux mains, en cherchant à se souvenir.

Son père passait dans le monde pour être d'humeur sombre et bizarre, mais il avait la réputation d'un galant homme. Sa mère était une sainte. Qu'avait donc voulu dire cet homme ?

La tête de Victor se perdait en conjectures étranges. Mais, de même qu'il avait douté des paroles de la belle inconnue, de même il puisa bientôt dans son respect filial une incrédulité inébranlable aux paroles du charbonnier.

– Mensonge ! mensonge que tout ceci ! se dit-il.

Quelques minutes après le départ de l'homme barbouillé de suie, la porte se rouvrit et Victor vit apparaître une petite table que roulait devant lui un domestique.

La table était chargée de viandes froides et d'une bouteille de vin. Le domestique, vêtu d'une livrée noire à boutons recouverts, avait un masque sur le visage.

Il roula la table vers la cheminée, salua sans mot dire et fit un pas de retraite, mais Victor l'arrêta d'un geste.

– Dis donc, l'ami, fit-il, à quelle heure m'apporteras-tu à dîner ?

– À l'heure que monsieur m'indiquera.

– Eh bien, le plus tard possible : je veux dormir entre mes deux repas.

– À huit heures, en ce cas ?

– Soit, à huit heures.

Le valet partit. Victor se mit à table et ne put réprimer un sourire en s'apercevant que le couteau qu'on lui avait apporté était mince, flexible, et hors d'état de servir à tout autre usage qu'à celui qui lui était destiné pour le moment.

– Mon couteau vaut mieux, pensa le jeune homme, qui, à partir de ce moment, eut un plan tout arrêté.

Il déjeuna avec cet appétit qui, chez les jeunes gens, résiste à toutes les émotions ; puis il se recoucha, et, malgré lui sans doute, il fut fidèle au programme qu'il venait d'annoncer, car il s'endormit.

Soit que le vin qu'il avait bu fût capricieux, soit qu'il eût cédé à une grande lassitude, Victor dormit profondément durant plusieurs heures et ne fut arraché à son sommeil que par le bruit que fit de nouveau la porte en s'ouvrant. Il était huit heures du soir, et le laquais masqué apportait le dîner de Victor. Ce dernier bondit sur ses pieds, et, instinctivement, il chercha son couteau-poignard dans sa poche.

– Voilà votre souper, monsieur, dit le valet qui, de nouveau, voulut se retirer aussitôt.

– Mon ami, lui dit Victor, mon feu s'éteint, arrangez-le-moi.

Le laquais, sans aucune défiance, se pencha devant la cheminée, prit la pincette et se mit en devoir d'obéir ; puis, pour aller plus vite en besogne, il s'agenouilla et activa le feu avec le soufflet.

Mais soudain, Victor se précipita sur lui, arrondit une de ses mains autour de son cou, et le serra si fort que le malheureux laquais ne put jeter un cri.

En même temps il lui appuya la pointe de son couteau sur la poitrine, et lui dit tout bas :

– Si tu appelles, si tu te débats, tu es un homme mort !

Le laquais était fidèle, sans doute, mais sa fidélité fut moins forte que la terreur de la mort.

Victor l'avait, du reste, renversé sous lui et lui appuyait son poignard sur la gorge.

– Maintenant, mon bonhomme, lui dit-il, tu vas parler ou tu mourras, et ne t'avise point d'appeler à ton aide.

Le visage du laquais était recouvert d'un masque. Victor le lui arracha ; mais cet homme lui était inconnu.

– Où suis-je ? demanda Victor d'un ton impérieux.

– Dans une maison perdue au milieu des bois, répondit le laquais.

– Comment la nomme-t-on ? Parle ? je n'ai pas le temps d'attendre.

– La Rousselière.

Victor fronça le sourcil, et un monde tout entier d'idées nouvelles traversa son cerveau. La Rousselière était une petite maison de campagne qui appartenait aux Cardassol.

– Et quels sont les hommes qui me tiennent enfermé ici ? continua Victor, toujours prêt à enfoncer son poignard si le laquais ne répondait pas.

– J'ignore leurs noms. Il y en a un qui se fait appeler le vicomte. C'est tout ce que je sais.

La pointe du poignard lui piqua la gorge.

– Tu mens ! dit Victor.

– Au nom de Dieu ! murmura le laquais, que l'épouvante de la mort bouleversait, je vous jure, monsieur, que je dis la vérité. Je suis d'Orléans, j'étais sans place, ces messieurs m'ont trouvé sur la place du Martroi ; ils m'ont offert un gros gage, et je les ai suivis.

– Eh bien, reprit Victor, il faut choisir : mourir sur l'heure, ou me faire sortir d'ici.

– Mais, monsieur, si vous ne me tuez pas, ils me tueront peut-être, eux...

L'accent épouvanté du laquais toucha Victor.

– Écoute, dit-il, il y a un moyen de tout arranger. Tu vas m'indiquer le chemin à prendre pour sortir d'ici ; puis je te bâillonnerai et je te lierai pieds et poings. Mais rappelle-toi que si tu me mens, si tu m'indiques une fausse route, je te retrouverai tôt ou tard, et alors nous réglerons un fameux compte. Si, au contraire, je m'échappe, si je parviens à retourner à la Martinière, tu peux t'y présenter quand tu voudras, je te compterai mille francs.

– Mais, monsieur, répondit le valet, il ne vous sera pas facile de sortir de la maison, alors même que je vous indiquerais

le chemin. Vous êtes ici au premier étage. *Madame* est là, tout près, dans une pièce qui donne sur le corridor. Ces messieurs sont en bas... On vous entendra descendre l'escalier... et, à moins que vous ne sautiez par la fenêtre de l'antichambre, qui est à huit pieds du sol...

– Je sauterai. Donne-moi la clef qui ouvre cette porte.

Le laquais donna la clef. Alors Victor prit son mouchoir et le bâillonna ; puis il lui lia les pieds et les mains avec les embrasses de soie des rideaux, et lui dit :

– Reste-là, étendu devant le feu. Ces messieurs, comme tu les appelles, ne te soupçonneront point de trahison.

Victor ouvrit la porte, tandis que le laquais demeurait couché sur le parquet ; puis il la poussa sans bruit et sortit sur la pointe du pied.

L'antichambre dont avait parlé le laquais était une petite pièce qu'une deuxième porte séparait du corridor. Cette porte était fermée. En revanche, une croisée était ouverte et laissait pénétrer cette clarté indécise qui se dégage d'une belle nuit d'hiver.

Notre héros se pencha sur l'appui de la croisée et regarda au-dehors.

Il y avait devant lui un jardin et de grands arbres, au bout desquels on distinguait vaguement une haie vive qui servait sans doute de clôture.

Au-delà de la haie vive on voyait une bande noire qui fermait l'horizon, une forêt de sapins, sans doute.

Victor mit son poignard aux dents, grimpa sur l'appui de la croisée, s'y suspendit avec les deux mains, se balança une minute les pieds dans le vide, puis se laissa tomber, avec la précision et la légèreté d'un homme qui a longtemps appris la gymnastique, sur le sol sablonneux, qui ne rendit aucun son.

Le saint-cyrien ne s'était point fait de mal, malgré les huit pieds de hauteur, qui le séparaient maintenant de la croisée.

D'abord immobile, indécis sur le parti qu'il allait prendre, Victor de Passe-Croix attacha les yeux sur la maison qui lui avait servi de prison pendant vingt-quatre heures. Un moment il eut la pensée audacieuse d'y rentrer par la porte, son poignard à la main, et d'y demander raison sur-le-champ à ces hommes qui l'avaient si étrangement traité la veille. Mais la prudence triompha chez lui de la colère.

– Retournons à la Martinière, se dit-il, je reviendrai avec du renfort.

Et il s'élança en courant vers les grands arbres qui bordaient la haie de clôture.

Agile comme un chevreuil qui bondit devant une meute ardente, Victor franchit la haie, traversa un champ, un bout de prairie, et commença par mettre une distance raisonnable entre la Rousselière et lui.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint la forêt de sapins.

Si les Cardassol avaient peu de scrupules pour chasser sur les terres des autres, Victor, au contraire, respectait le bien d'autrui, et il n'était jamais venu le fusil sur l'épaule aux environs de la Rousselière.

Le pays lui était complètement inconnu, et tout ce qu'il savait, c'est que la Rousselière était distante d'environ deux lieues de l'habitation occupée par ces gentillâtres de mauvais aloi.

Il eut donc tout d'abord quelque peine à s'orienter ; mais enfin il trouva un sentier qui courait sous les sapins, et il s'y aventura, ne sachant trop si ce sentier le rapprocherait des Rigoles ou de la Martinière.

Peu lui importait, du reste, pourvu qu'il rencontrât un ami quelconque qui consentît à l'accompagner.

Le jeune homme cheminait d'un pas rapide, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine ; et, tout en marchant, il rêvait déjà une vengeance éclatante.

– Si je vais aux Rigoles, se disait-il, Amaury et Raoul ne refuseront point de me suivre ; si j'arrive à la Martinière, j'emmènerai nos gens bien armés...

Tout à coup un souvenir traversa le cerveau du saint-cyrien. Il se rappela l'étrange conduite de cet officier de marine, son ami d'un jour, qui lui avait raconté la sinistre histoire de M. Albert Morel, et qui soudain avait paru obéir à ces hommes qui l'avaient entouré, lui, Victor, sur le terrain du combat, renversé et bâillonné.

– Ah ! se dit-il, celui-là parlera, j'imagine !... et s'il me refuse une explication, il ne me refusera pas de se battre, car je le souffletterai devant les Montalet, ses amis !...

Au bout d'une heure de marche, Victor atteignit une clairière que traversait un petit ruisseau. Là il se reconnut. Il était sur les terres de M. de Monblan, un châtelain du pays, à trois lieues environ de la Martinière et à deux des Rigoles.

– Allons aux Rigoles ! se dit-il. Autant ne point mettre mon père dans la confidence de cette aventure, si c'est possible.

Victor chemina gaillardement, traversant les sapinières, sautant les fossés et les haies, et il n'était pas encore minuit lorsqu'il atteignit l'habitation de MM. de Montalet.

Une lumière brillait au deuxième étage.

– Raoul n'est pas encore couché, se dit Victor. C'est à lui que je vais faire mes confidences.

Il traversa le parc et pénétra dans le château par une petite porte qui n'était jamais fermée qu'au loquet. Tout le monde était couché sans doute, à l'exception de Raoul de Montalet, car Victor traversa le vestibule, gagna l'escalier et monta sur la pointe du pied jusqu'au deuxième étage sans avoir rencontré âme qui vive.

Le jeune homme avait une connaissance parfaite des êtres du château. Il arriva sans lumière jusqu'à la porte de Raoul et frappa.

– Entrez ! répondit le jeune Montalet, qui allait se mettre au lit.

Victor entra. Raoul laissa échapper une exclamation de surprise.

– Comment ! dit-il, c'est toi ? ou bien est-ce ton ombre ?

– C'est moi, répliqua Victor. Mais avant de t'expliquer pourquoi j'arrive à cette heure, laisse-moi te faire une question.

– Parle.

– M. de Fromentin est-il toujours aux Rigoles ?

– Toujours. Il sort d'ici ; je crois qu'il va se coucher.

– Eh bien ! je vais lui parler… Au revoir !…

Et Victor, laissant Raoul de Montalet stupéfait, alla frapper à la porte de l'officier de marine.

– Il faut d'abord, s'était dit notre héros, que j'arrache son secret à M. de Fromentin. Après, Raoul saura tout….

XXIV

M. de Fromentin était assis devant une table sur laquelle il écrivait.

– Entrez, dit-il en entendant frapper ; et il ne se retourna point, croyant avoir affaire à un domestique.

Victor entra d'un pas lent, les lèvres crispées, le regard farouche. À deux pas du fauteuil de M. de Fromentin, il s'arrêta.

M. de Fromentin, n'entendant plus aucun bruit, finit par se retourner, et soudain il jeta un cri.

– Vous ! dit-il en voyant le jeune homme debout, les bras croisés devant lui.

Victor fit un pas encore et le regarda fixement.

– Monsieur, dit-il, il est minuit : c'est vous dire que nous n'avons ni le temps ni la possibilité de jouer à nous deux un acte de mélodrame.

M. de Fromentin répondit d'une voix grave, triste, mais empreinte d'une grande simplicité :

– Je suis à vos ordres, monsieur. Si vous voulez une explication, je vais vous la donner sur-le-champ. Si vous doutez par avance de ma sincérité et qu'il vous faille une *réparation*, – il insista sur ce mot, – éveillez MM. de Montalet, prenons des épées et descendons dans le parc.

M. de Fromentin, nous l'avons déjà dit, avait exercé tout d'abord sur Victor une sorte de fascination sympathique. Malgré l'inexplicable conduite qu'il avait tenue en présence de M. Albert Morel et des hommes noircis, cette sympathie subsista dans l'esprit de Victor. Le saint-cyrien fut donc dominé par cette voix pleine de tristesse, par ce regard éclatant de franchise.

– Monsieur, répondit Victor, il sera toujours temps de nous battre. J'attends votre explication.

Il y eut comme un éclair de joie dans les yeux de M. de Fromentin, qui reprit :

– Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur, si vous aviez été lié par un serment ?

– Un serment !

– Je méprise M. Albert Morel, poursuivit M. de Fromentin, et je vous jure sur l'honneur que j'ignorais ses relations avec les hommes dont vous avez été le prisonnier. J'ignore si vous les connaissez à cette heure, je ne sais pas comment vous leur avez échappé, mais je jurerais, en présence du déshonneur et de la mort, que tous sont d'honnêtes gens...

– Ah ! fit Victor avec un geste d'indignation.

– Monsieur, reprit M. de Fromentin, écoutez-moi jusqu'au bout : un serment terrible me liait à ces hommes. Voici ce que j'avais juré : « Le jour où vous aurez besoin de moi, je serai votre esclave. » Maintenant, écoutez encore : ces hommes m'ont garanti votre vie, ils m'ont promis qu'il ne vous arriverait point malheur. J'ai dû me souvenir de mon serment, il m'a fallu vous abandonner...

Tandis que l'officier de marine parlait, Victor s'était assis dans un grand fauteuil qui se trouvait à sa portée.

– Mais, monsieur, dit-il, le serment dont vous me parlez...

Le marin l'interrompit :

– Attendez, dit-il, vous allez tout savoir ; seulement, écoutez-moi.

– Soit !

Et Victor se croisa les bras et attendit.

Le marin reprit :

« Le récit que je vais vous faire remonte au 13 mars dernier, le lendemain de mon arrivée à Paris.

« Je venais de passer deux ans dans les mers du Sud, j'étais débarqué à Brest le 28 février, et, après un séjour d'une semaine dans ma famille, qui habite le Morbihan, j'étais parti pour Paris, où je venais solliciter de l'avancement.

« Un pauvre marin qui a passé de longs mois en pleine mer ressemble fort à un enfant longtemps en pénitence, et qui, rendu à la liberté, a soif de plaisirs jusqu'au délire.

« Le lendemain de mon arrivée était un samedi, jour du bal de l'Opéra.

« Pour tout ce qui ne vit pas complètement à Paris, le bal de l'Opéra, jouit d'un singulier prestige. J'allai donc au bal de l'Opéra, insoucieux comme un homme qui désire s'amuser et ne croit engager ni son honneur, ni sa liberté, ni sa fortune. Je me promenais dans le foyer depuis une heure, lorsque je fus abordé

par un jeune enseigne de vaisseau que j'avais connu aspirant à bord de *l'Orénoque*.

« C'était un tout jeune homme qu'une brillante conduite avait élevé rapidement à l'aiguillette. On le nommait Alexandre Rény.

« Nous nous prîmes par le bras et nous fîmes plusieurs fois le tour du foyer, cherchant une aventure qui ne se présentait pas.

« Au bout d'une heure, Alexandre me proposa d'aller souper en tête à tête, et de nous consoler de notre mauvaise étoile en buvant le meilleur vin du restaurateur.

« J'acceptai sa proposition.

« Nous soupâmes. Alexandre se grisa ; ce qui est pardonnable à vingt-deux ans.

« Il sortit de table en trébuchant et me proposa de rentrer dans le bal. J'aurais dû refuser ; j'eus la faiblesse d'accepter.

« Dans le grand escalier, une femme couverte d'un domino montait lentement.

« Mon jeune ami la dépassa et lui jeta ce regard provocateur et légèrement insolent de l'homme ébriolé qui cherche fortune.

« Le domino ne parut pas l'avoir remarqué et continua tranquillement son chemin.

« – Mordieu ! me dit Alexandre Rény, voilà ma conquête... Adieu ; je te retrouverai !...

« Et il doubla le pas et alla se planter à la porte du foyer, de sorte que le domino fut contraint de passer auprès de lui.

« Lorsque la femme masquée eut atteint le seuil du foyer, Alexandre étendit la main vers elle et lui dit cette phrase banale qui se répète deux mille fois durant un bal d'Opéra : « Veux-tu, mon cœur, du pâté de foie gras et des huîtres ? » Le domino le repoussa en laissant échapper un léger cri, puis il releva fièrement la tête et passa.

« Alexandre se remit à sa poursuite.

« Le domino traversa le foyer, regardant à droite et à gauche et paraissant chercher quelqu'un ; puis, ne trouvant point sans doute la personne qu'il cherchait, il alla se réfugier dans une loge dont il referma la porte sur lui.

« J'avais suivi Alexandre de loin ; je le vis arriver à la porte de la loge et frapper.

« La porte s'ouvrit et Alexandre entra.

« En ce moment, je fus pris d'un sinistre pressentiment et je doublai le pas. Presque aussitôt après, j'entendis un cri de femme, puis le bruit retentissant d'un soufflet.

« Lorsque j'arrivai, je trouvai Alexandre ivre de rage, mais réduit à l'impuissance, car deux hommes l'avaient saisi par les poignets et le maintenaient immobile. Voici ce qui s'était passé.

« Deux personnes, deux jeunes gens, se trouvaient dans la loge, lorsque le domino y pénétra. Ces deux personnes attendaient sans doute quelqu'un encore, car lorsque Alexandre frappa on lui ouvrit.

« Soudain la femme, en se retournant, reconnut celui qui l'avait assez cavalièrement abordée à l'entrée du foyer, et elle laissa échapper un nouveau cri d'effroi.

« Au lieu de s'excuser et de se retirer, en voyant que la femme n'était point seule, Alexandre, que le vin enhardissait outre mesure, entra et fit deux pas vers le domino.

« – Monsieur, lui dit poliment un des deux jeunes gens, je crois que vous vous trompez !...

« Cette courtoisie, qui cachait une tempête, ne dégrisa point mon ami. Il fit un pas encore. Alors celui qui lui avait adressé la parole, lui posa la main sur le bras, et lui dit avec une irritation contenue :

« – Je vous répète que vous vous trompez, monsieur, et je vous prie de sortir.

« Complètement ivre, Alexandre se crut insulté, et il répondit par ce soufflet bruyant que j'avais entendu.

« Les deux jeunes gens se jetèrent alors sur lui, le saisirent aux poignets, et celui qui avait été frappé lui dit :

« – Il me faut tout votre sang ! Sortons d'ici.

« Ce fut au moment où il prononçait ces mots que j'arrivai.

« Mon visage bouleversé et, mieux que cela, mon uniforme, apprirent à ces messieurs que j'étais l'ami d'Alexandre. Deux mots d'explication suffirent.

« – Monsieur, me dit l'un des deux jeunes gens, voici ma carte, je suis le vicomte de... »

Ici, l'officier de marine s'interrompit.

– Permettez-moi, dit-il, au moins pour le moment, de vous taire les noms de ces messieurs.

– Allez ! dit Victor, impressionné malgré lui par ce récit.

L'officier reprit :

« – Je suis le vicomte de C..., me dit-il en me remettant sa carte. Nous serons dans une heure, mon ami et moi, au bois de Boulogne, derrière le chalet des lacs.

« – Nous y serons, répondis-je en lui donnant ma carte à mon tour.

« Le vicomte ajouta :

« – Je suis l'insulté, j'ai le choix des armes : je me battrai au pistolet.

« Il offrit alors son bras au domino tout tremblant, et lui dit avec les marques du plus profond respect :

« – Venez, madame.

« Quand ils furent partis tous trois, car l'ami du vicomte les suivit, je regardai Alexandre. Il était pâle ; ma présence l'avait dégrisé.

« – Voilà, lui dis-je, un homme qui te tuera, si tu ne le tues. Tires-tu bien le pistolet ?

« – Très mal, me répondit-il, mais qu'importe !

« Je l'emmenai hors du bal. Quatre heures allaient sonner. J'étais descendu dans un hôtel de la rue du Helder, Alexandre m'y suivit. Nous nous renfermâmes dans ma chambre, et je lui mis un pistolet de salon à la main.

« Cinq minutes après, j'avais acquis la conviction que mon pauvre ami ne savait pas tirer et qu'il manquerait un homme à dix pas. Une heure après, nous arrivions au bois.

« Le vicomte de C... et son ami, le baron de N..., s'y trouvaient déjà.

« Le vicomte paraissait avoir hâte d'en finir, c'est-à-dire de tuer l'homme qui avait osé le frapper au visage.

« Le baron de N... et moi, nous tirâmes les pistolets au sort. Il fut convenu que chacun des adversaires aurait deux coups à tirer, qu'ils se placeraient à trente pas de distance et marcheraient ensuite l'un sur l'autre.

« Au signal donné, tous deux s'avancèrent.

« Alexandre marchait d'un pas rapide, le vicomte lentement.

« Alexandre fit feu le premier, sa balle passa en sifflant à deux pieds au-dessus de la tête du vicomte.

« – Trop haut ! lui cria celui-ci, qui continua à marcher.

« Alexandre fit feu de nouveau, et, pour la seconde fois, il manqua son adversaire.

« Alors celui-ci étendit la main et dit en pressant la détente :

« – Je vais vous enlever l'agrafe de vos aiguillettes.

« En effet, le coup partit, et les aiguillettes se détachèrent de l'épaule de mon ami. Alors le vicomte s'arrêta.

« – Transigeons, messieurs, dit-il.

« – Mais tirez donc, comme c'est votre droit, s'écria Alexandre impatienté.

« Il s'écoula dix secondes, qui eurent pour moi la durée d'un siècle. Je vis le malheureux enseigne mort.

« – Monsieur, répliqua froidement le vicomte, votre vie est entre mes mains et j'ai le droit de vous tuer !

« – Usez-en donc ! car bien certainement je ne vous demanderai pas grâce, dit fièrement le jeune homme.

« Le vicomte se tourna vers moi et me dit :

« – Deux mots seulement, monsieur.

« Ce qui se passait là était inouï et tout à fait en dehors des règles du duel ; mais il y allait de la vie d'un homme, et ni moi, ni M. de N… n'y prîmes garde.

« Je m'approchai du vicomte. Il laissa retomber le bras qui tenait le pistolet.

« – Monsieur, me dit-il, j'ai reçu un soufflet, je pardonne et ne demande aucune excuse ; mais je vous crois un galant homme, et je suis persuadé que si votre ami avait possédé tout son sang-froid, il se fût conduit autrement.

« – Je vous le jure, monsieur, répondis-je.

« – En échange de sa vie qui m'appartient encore, je vais vous demander un serment, continua rapidement le vicomte. La femme que votre ami poursuivait représente à elle seule une des plus grandes et des plus nobles infortunes de ce monde, une infortune dont je me suis fait le protecteur. Nous étions au bal de l'Opéra pour un motif impérieux que je ne puis vous dire. Qu'il vous suffise de savoir que cette femme a droit au respect le plus profond et le plus absolu.

« Je m'inclinai.

« – Et vous demandez le silence, sans doute ? fis-je, me méprenant.

« – Mieux que cela, reprit le vicomte, j'exige de vous un serment solennel. Il peut se faire, un vague pressentiment m'en est venu, que vous vous trouveriez un jour sur notre route, un jour où j'accomplirai quelque grand acte de mystérieuse réparation. Eh bien ! jurez-moi que, ce jour-là, si je vous rappelle la date du *treize mars*, vous ne vous opposerez à aucun de mes desseins.

« – Je vous le jure sur l'honneur de mon épaulette ! répondis-je.

« Le vicomte jeta son pistolet, alla droit à Alexandre, qui avait attendu la mort avec calme, et lui tendit la main.

« Alexandre la prit et la serra ; puis il lui fit le même serment. »

– Et voilà pourquoi, monsieur, acheva l'officier de marine, hier, esclave de ma parole, j'ai dû vous abandonner. Il est vrai que le vicomte m'avait juré à l'oreille qu'il ne vous arriverait aucun mal.

Victor avait écouté le récit de M. de Fromentin avec le plus grand calme, sans l'interrompre une seule fois ; mais son sourcil était demeuré froncé.

– Monsieur, dit-il enfin, je conçois que vous considériez ces hommes, dont l'un, à vos yeux, porte le titre de vicomte, comme de parfaits modèles de galanterie ; mais je ne suppose pas que vous songiez à m'entraver dans mes projets ?

M. de Fromentin baissa la tête et se tut.

– Monsieur, poursuivit le saint-cyrien, je ne vous demande point leur noms, je saurai bien les contraindre à me les décliner. Au revoir !

Et Victor se leva, salua froidement M. de Fromentin, sortit et retourna frapper à la porte de Raoul.

Le plus jeune des Montalet était encore plongé dans l'étonnement que lui avaient fait éprouver la brusque apparition de Victor, son visage bouleversé et le ton étrange avec lequel il avait demandé si M. de Fromentin était encore aux Rigoles.

– Ah çà, dit-il à son ami, à qui en as-tu donc ? Que t'arrive-t-il ? Es-tu devenu fou ?

– J'ai été outragé, répondit simplement Victor. On m'a renversé, foulé aux pieds, garrotté comme un criminel. Je veux me venger !...

Raoul, au comble de la stupeur, regardait Victor. Celui-ci continua d'une voix brève et saccadée :

– Tu es mon ami ; ton épée est à moi, comme la mienne t'appartient. Tu vas venir avec moi.

– Où ?

– À la Rousselière. En route, je te dirai tout. Nous allons emmener Bertrand, ton garde-chasse ; et certes, trois hommes comme nous vaudront toujours quatre bandits !

– Mais explique-toi, dit Raoul, dont la surprise allait croissant.

– Je n'ai pas le temps, viens.

– Au moins allons-nous prévenir mon père et mon frère ?

– Non, dit encore Victor, c'est inutile ! c'est impossible !...

Et il serra fortement le bras de Raoul, ajoutant tout bas :

– Il ne s'agit point seulement de moi, il y va de l'honneur de ma sœur.

Ce mot ferma la bouche à Raoul de Montalet. Il se leva, prit son chapeau, boucla son couteau de chasse, qui était accroché au chevet de son lit, et prit son fusil.

– Allons, dit-il, emmène-moi où tu voudras...

Les deux jeunes descendirent aux écuries et y sellèrent eux-mêmes des chevaux. Raoul fit lever un palefrenier et lui dit :

– Va réveiller Bertrand, dis-lui de mettre ses bottes et de prendre son couteau de chasse ; nous allons courre un cerf.

Bertrand était un vieux piqueur, carré d'épaules, trapu, chasseur enragé, braconnier au besoin, et qui passait des nuits

entières à l'affût, à demi enseveli dans une touffe de broussailles.

Les gens du château des Rigoles étaient habitués à ses nocturnes expéditions. Plus d'une fois on avait vu arriver Victor au milieu de la nuit réveiller tout le monde et dire : J'ai connaissance d'un cerf ; allons vite le rembucher. Nous l'attaquerons demain au point du jour. Le palefrenier alla donc faire lever le piqueur ; celui-ci s'habilla, chaussa ses bottes fortes et descendit.

– Quel limier prenons-nous, monsieur ? demanda-t-il en entrant dans l'écurie : Bellande ou Ramoneau ?

– Ni Bellande ni Ramoneau, répondit Raoul ; mais tu peux couler deux balles dans ta carabine et la fourrer dans ta fonte.

Le piqueur eut un geste d'étonnement ; mais il vit à la physionomie sérieuse de son jeune maître que ce n'était pas le moment de questionner.

Cinq minutes après, Victor, Raoul et Bertrand le garde-chasse étaient à cheval.

Raoul se pencha vers Victor :

– Où allons-nous ?

– À la Rousselière, la ferme des Cardassol.

Et Victor mit l'éperon au flanc de son cheval.

XXV

Les trois cavaliers firent un temps de galop sans échanger un mot ; ce ne fut que lorsque le chemin qu'ils suivirent pénétra dans les sapinières, que Victor rangea son cheval à côté de celui de Raoul, en disant :

– Il faut maintenant que tu saches tout.

Le piqueur se tenait à une distance respectueuse des deux jeunes gens et ne pouvait entendre leur conversation.

Alors Victor raconta d'abord à son ami Raoul sa liaison subite avec M. de Fromentin, et l'histoire de M. Charles de Nancery, puis l'amour de sa sœur pour ce misérable, puis sa provocation et les événements bizarres qui en avaient été la conséquence.

Raoul écouta, stupéfait ; puis, lorsque Victor eut terminé son récit, il s'écria :

– Mais sais-tu bien, mon ami, que c'est à croire que tu as fait un mauvais rêve et que tu es sous l'influence d'une hallucination ?

– C'est vrai, murmura Victor, car tout cela est plus qu'étrange ; mais dans une heure tu verras bien que je n'ai point rêvé.

Et il poussa son cheval avec une sorte de fureur.

En moins d'une heure ils eurent atteint la lisière de ce bois de sapins qui entourait les terres de la Rousselière.

La Rousselière n'était pas, à proprement parler une ferme ; c'était, comme on dit dans l'Orléanais, une simple locature ; c'est-à-dire qu'il n'y avait ni fermiers, ni troupeau, ni bœufs.

Les fermiers des Cardassol en cultivaient les terres, et le corps de logis qui s'élevait au milieu était un petit pied-à-terre de chasse, rarement habité par ces dignes gentilshommes, dont le château était situé à une lieue plus loin.

Cet isolement et cet abandon expliquaient jusqu'à un certain point comment les mystérieux amis de M. Albert Morel avaient pu s'établir à la Rousselière sans éveiller l'attention.

À la lisière du bois de sapins, Raoul de Montalet s'arrêta.

– Mon ami, dit-il à Victor, avant d'aller plus loin, il serait bon de nous entendre.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'allons-nous faire à la Rousselière ? reprit Raoul ; nous allons demander raison à ces gens-là de leur conduite vis-à-vis de toi, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Mais, d'après ce que tu m'as raconté, il est peu probable que ces messieurs aient envie de te satisfaire. Il faudra donc les y forcer ?

– Oui, certes.

– C’est-à-dire faire un siège de la maison d’abord, et ensuite tomber sur ces drôles à coups de carabine ou de couteau de chasse.

– Est-ce que tu hésiterais, ami ? demanda Victor.

– Moi, fit Raoul, en riant, est-ce que je ne suis pas ton ami ? Je tenais seulement à arrêter un petit plan de bataille, voilà tout. Maintenant il faut prévenir Bertrand.

Celui qui répondait à ce nom était un homme d’environ quarante ans, petit, trapu, large d’épaules, d’une vigueur herculéenne et d’une bravoure éprouvée.

Bertrand daguait un sanglier ou un cerf avec autant de calme et de sang-froid que s’il se fût agi d’un simple chevreuil.

Il tirait juste, et jamais un loup passant à la portée de son fusil n’avait continué son chemin.

– Bertrand, lui dit le jeune Montalet, tu le vois, nous allons à la Rousselière.

– Mais c’est inhabité l’hiver, monsieur, dit le piqueur.

– Tu te trompes, il s’y trouve une intrigante et quatre bandits que nous allons exterminer.

– Bah !

– Cela te va-t-il ? C’est le seul gibier que nous ayons à détourner cette nuit, mon ami Bertrand.

– Monsieur Raoul sait bien, répondit le piqueur, que je lui suis dévoué corps et âme. S’il faut exterminer, on exterminera.

– C’est bien, allons !

Les trois cavaliers se remirent en route, traversèrent au galop la pièce de labour qui s’étendait entre la maison et le bois de sapins, contournèrent la haie du jardin, et arrivèrent à la porte principale.

Aucune lumière ne brillait aux croisées ; pas un chien n’aboya ; aucun bruit ne se fit entendre.

– C’est singulier, dit Victor, ils doivent pourtant s’être aperçus de ma fuite. Et il frappa de la crosse de sa carabine sur la porte.

– Il paraît, observa Bertrand, que les gens que nous allons attaquer ont voyagé cette nuit. Voyez donc tous ces pieds de cheval dans la boue, monsieur Raoul.

En effet, le sol était piétiné, et il était facile de se convaincre que plusieurs cavaliers avaient stationné devant la Rousselière.

M. de Montalet mit pied à terre, donna son cheval à tenir à Bertrand, frappa à la porte comme avait frappé Victor. Nul ne répondit.

– Les drôles font le mort, dit le saint-cyrien, et il frappa plus fort. Même silence.

– Hé ! Bertrand ? dit alors Raoul, tu as l’épaule solide, toi, donne-moi donc une poussée à cette porte.

Bertrand mit pied à terre à son tour, appuya son épaule contre la porte, s’affermit contre la marche du seuil, s’arc-bouta, exerça une pesée vigoureuse d’une seconde, et fit voler la porte en morceaux.

Alors tous trois se trouvèrent en présence d'un corridor sombre, silencieux, et qui pouvait bien receler d'invisibles ennemis dans la profondeur de ses ténèbres.

– Heureusement, dit le piqueur, que j'ai toujours une mèche soufrée, dans ma fonte. N'avancez pas ; messieurs, et armez vos carabines.

Victor et Raoul mirent leur couteau de chasse aux dents et armèrent les deux coups de leur carabine, tandis que le piqueur, après avoir attaché les chevaux, battait le briquet et allumait sa mèche.

– Maintenant, dit-il, vous pouvez me suivre, messieurs.

Et son couteau de chasse d'une main, sa mèche de l'autre, Bertrand marcha le premier.

Trois portes donnaient dans le corridor. Toutes trois étaient fermées.

D'un coup de pied, Bertrand enfonça la première et se trouva au seuil d'une petite salle à manger.

La salle à manger était vide, mais il y avait au milieu une table encore chargée de débris d'un repas.

– Ces messieurs, ricana Victor, ont soupé tard sans doute, car les plats sont encore chauds.

Et il fit voler en éclats une seconde porte qui ouvrait sur une pièce également vide.

– Je crains bien qu'ils ne soient partis, murmura Raoul de Montalet.

Alors les deux jeunes gens et le piqueur se prirent à parcourir la maison silencieuse et déserte ; ils visitèrent chaque chambre, fouillèrent les combles et la cave.

Les mystérieux amis de M. Albert Morel et la femme plus mystérieuse encore qui semblait les commander avaient disparu.

Mais tout à coup, comme il pénétrait dans une sorte de petit boudoir qui sans doute avait servi de retraite à l'inconnue durant son séjour à la Rousselière, Victor poussa un cri et s'arrêta comme foudroyé.

Un objet que Victor reconnut sur-le-champ gisait sur le parquet : c'était la capeline de soie bleue que sa sœur Flavie portait ordinairement dans le parc de la Martinière, quand elle sortait par les soirées humides et fraîches.

Comment cette coiffure se trouvait-elle là ?... Flavie était donc venue à la Rousselière ?

Victor se prit à frissonner, une sueur glacée mouilla ses tempes...

– Mon Dieu ! murmura-t-il en chancelant, mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? que s'est-il donc passé ici depuis mon départ ?

Raoul et Bertrand se regardaient avec stupeur.

– À la Martinière ! s'écria enfin Victor, qui fut pris d'une énergie sauvage après avoir cédé un moment à une sorte de prostration ; allons à la Martinière !

Et il redescendit en courant, détacha son cheval et sauta en selle.

– Mais attends donc, lui dit Raoul ; si ta sœur est venue ici, ce dont je doute, il est presque certain qu'elle n'est pas retournée à la Martinière. Ces hommes l'auront enlevée sans doute...

– Tais-toi !

– Et, dit Raoul, le plus simple serait de suivre leurs traces. Bien certainement nous les rattraperons.

Ces mots de Raoul furent un trait de lumière pour Victor.

– Tu as raison, dit-il ; mais comment les suivre, leurs chevaux n'auront pas toujours laissé des traces sur le sable ?

– Ah ! ne vous inquiétez pas de cela, monsieur Victor, répondit le piqueur ; s'il y a seulement une jument parmi leurs chevaux, je vous promets de les rattraper.

Tout en parlant ainsi, le piqueur était entré dans l'écurie de la Rousselière.

La paille fraîche qui en jonchait le sol, le foin qui garnissait le râtelier, un reste d'avoine dans la mangeoire, attestaient un départ imprévu et précipité.

Il y avait eu là cinq chevaux au moins, et deux d'entre eux s'étaient couchés.

Le piqueur fit entrer son cheval à lui dans l'écurie.

C'était un petit étalon percheron sous poil gris de fer, qui avait été primé au dernier concours agricole de Romorantin.

Bertrand le promena devant le râtelier et le lui laissa flairer.

Tout à coup le cheval se mit à hennir.

– Ah ! dit Bertrand, nous pourrons les suivre, et, à moins que leurs bêtes n'aient des ailes, je vous réponds que nous les rejoindrons.

Le piqueur sauta en selle et lâcha la bride au *Petit-Gris*. C'était le nom de l'étalon.

Le petit cheval aspira l'air bruyamment, parut hésiter un moment sur la direction qu'il prendrait ; puis, tout à coup, il fit une volte-face et s'élança, hennissant toujours dans la direction du chemin de fer de Vierzon, qui passait à douze kilomètres environ à l'ouest de la Rousselière.

Raoul et Victor suivaient le piqueur.

Ce fut pendant vingt-cinq minutes une course insensée, un véritable steeple de haies. Le *Petit-Gris* sautait les fossés, passait comme un sanglier dans la broussaille, courait au bord des mares, quand il ne les franchissait pas d'un seul bond. Et à mesure qu'il s'animait, il hennissait plus fort.

– Hourrah ! le *Petit-Gris !* criait Bertrand ; hourrah !

Et le vaillant petit cheval de chasse précipitait de plus en plus son galop presque fantastique.

Tout à coup on entendit un coup de sifflet lointain, puis une lueur rougeâtre longea l'horizon, laissant derrière elle une longue trace de fumée blanche.

C'était le train du chemin de fer qui passait.

– Malédiction ! s'écria Victor ; ils auront pris le train qui s'arrête à la station de Nouan.

– Non, monsieur, répondit Bertrand, qui s'arrêta un moment, ça n'est pas possible.

– Pourquoi ?

– Parce que le train qui vient de passer est un express qui ne s'arrête pas à Nouan. Le train omnibus est passé avant minuit et le prochain n'arrivera à Nouan qu'à sept heures moins dix minutes.

Raoul consulta sa montre ; il était cinq heures du matin, et le jour commençait à poindre à l'horizon.

Victor calculait qu'à moins qu'on ne se fût aperçu de sa fuite pendant la première heure qui l'avait suivie, il était impossible, en admettant qu'ils eussent songé à prendre le chemin de fer, que les inconnus fussent arrivés à temps pour le train de minuit.

Le *Petit-Gris* avait repris sa course et galopait avec une telle furie, que Victor et Raoul, bien que montant deux doubles poneys d'Écosse, avaient peine à le suivre.

À mesure que l'étalon approchait de la station de Nouan, ses hennissements devenaient plus bruyants, plus accentués.

– Enfin, messieurs, s'écria tout à coup Bertrand, nous voici arrivés !

Et il s'élança dans le creux qui conduisait à la station.

Mais comme il l'atteignait, il s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir cinq chevaux de selle attachés les uns aux autres, près de la barrière du passage à niveau, et, auprès d'eux, un domestique en livrée.

– Nous les tenons ! cria Victor, qui sauta à bas de son cheval et se précipita à l'intérieur de la station, où, sans doute, il le croyait du moins, les fugitifs attendaient le passage du train.

Mais la station était vide, et le chef de gare dit à Victor :

– Vous arrivez trop tard, monsieur, le train est parti.

– Comment ! s'écria Victor, qui poussa un cri de rage, mais ce train qui vient de passer ne s'arrête point ici !

– Pardon, monsieur, répondit le chef de station ; depuis trois jours *l'express* du matin s'arrête pour faire de l'eau.

– Et il prend des voyageurs ?

– Oui, monsieur. Il est parti tout à l'heure trois messieurs et une dame.

Victor poussa un cri :

– Savez-vous leurs noms ?

– Je les ignore.

– Comment étaient-ils ?

– Jeunes tous trois. L'un d'eux est décoré.

– Et la femme ?

– Grande, blonde, avec beaucoup de cheveux.

À ce portrait, Victor reconnut la belle et mystérieuse hôtesse de la Rousselière.

– Et elle était seule ? dit-il.

– Avec ces trois messieurs. Elle est arrivée comme eux à cheval.

Victor tourna le dos au chef de gare, sortit de la station et courut au laquais qui tenait les chevaux en main.

Il reconnut ce même domestique qui était entré masqué dans la chambre où il avait passé vingt-quatre heures prisonnier.

– Ah ! misérable ! dit-il en l'arrachant de sa selle, car le domestique était remonté à cheval et s'apprêtait à s'éloigner, cette fois tu vas tout me dire ou je te plonge mon couteau de chasse dans la gorge.

Le valet, qui était tombé de cheval, se releva tout meurtri.

– Ma foi ! monsieur, dit-il, je ne vois pas pourquoi, main tenant, je ne vous dirais pas tout ce que je sais… On ne m'a pas recommandé le secret et je suis payé.

* *
*

Avant d'écouter le récit du domestique, disons ce qui s'était passé à la Rousselière après la fuite de Victor de Passe-Croix.

XXVI

Quelques instants avant que le laquais masqué fût entré dans la chambre qui servait de prison à Victor de Passe-Croix, le *bûcheron* et ses trois compagnons étaient réunis dans la petite salle à manger de la Rousselière.

L'un d'eux disait :

– Mon cher vicomte, depuis huit jours nous avons fait toutes vos volontés et nous avons obéi sans vous demander aucune explication.

– Et je vous en remercie, milord, répondit celui à qui on donnait le titre de vicomte.

– Nous ne t'avons pas questionné, dit un troisième, parce que c'est la règle que nous nous sommes imposée, dans les statuts de notre association, de nous nommer un chef pour chaque affaire, et de le laisser gouverner.

– Cependant, reprit l'Anglais, qui n'était autre que lord Blakstone, je voudrais savoir...

– Vous allez tout savoir, milord, reprit le vicomte de Chenevières. À présent que nous tenons le jeune et turbulent saint-cyrien, et qu'il ne peut nous échapper, je ne vois aucun inconvénient à vous dévoiler mes plans.

– Voyons, fit le baron Gontran de Neubourg, nous t'écoutons, vicomte.

– Messieurs, dit le vicomte de Chenevières, soyez tranquilles, je ne laisserai point ce misérable Albert Morel aller trop loin.

– Cependant, observa le baron de Neubourg, il est déjà bien avancé.

– Oui, mais ce soir même son triomphe tournera en défaite.

– Comment ! fit lord Blakstone, vous l'attendez ce soir ?...

– Avec mademoiselle Flavie de Passe-Croix, qu'il doit avoir enlevée à cette heure.

Les trois chevaliers du Clair de Lune se regardèrent avec une sorte de stupéfaction.

– Es-tu fou, vicomte ? fit le marquis.

– Il était pourtant convenu... observa le baron.

M. de Chenevières sourit, et, d'un geste, il imposa silence à ses amis.

– Écoutez, messieurs, dit-il, l'heure est venue, je crois, de vous mettre au courant de la situation que j'ai patiemment et, j'ose le dire, assez habilement amenée.

– Voyons ? demandèrent à la fois les trois amis du vicomte.

M. de Chenevières reprit :

– Quel est notre but ? nous voulons châtier ce voleur et cet assassin qui se nomme le baron de Passe-Croix, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Le frapper dans ses affections de famille, et le contraindre à restituer à la fille de ses victimes la fortune dont il l'a dépouillée ?

– Oui.

– Pour cela, il était nécessaire de laisser M. Albert Morel se faire aimer de Flavie de Passe-Croix.

– Cependant, mon cher ami... dit M. de Neubourg.

– Vous allez voir, baron, que j'avais tout prévu, même le moyen de sauvegarder l'honneur de cette jeune fille, qui, après tout, n'est nullement responsable des crimes de son père.

– Parle donc, vicomte, nous t'écoutons.

– Ce n'est pas moi, continua M. de Chenevières, qui suis la cause première de cette intrigue. Quelque honorable que soit notre but, quelque intéressante que puisse être la cause que nous servons, j'avoue que j'aurais hésité à jeter sur les pas de Mlle de Passe-Croix un misérable comme cet Albert Morel ; mais le hasard s'était chargé de cette besogne. J'ai trouvé M. Albert Morel dans le salon des Montalet, faisant à Mlle de Passe-Croix une cour à laquelle la jeune fille ne paraissait pas indifférente. Je savais le passé de cet homme, je pouvais le prendre au collet et le chasser honteusement ; j'ai préféré m'en faire un instrument. Ne fallait-il pas châtier le baron ? Le jour où Mlle de Passe-Croix apprendra la vérité tout entière, elle sera guérie de son amour ; mais d'ici là, il faut que le baron son père ait restitué le bien volé. Albert Morel sera ici dans quelques minutes, alors...

M. de Chenevières fut brusquement interrompu par l'apparition de la jeune femme blonde, qui entra précipitamment dans la salle à manger...

Danielle, car c'était bien elle, avait le visage bouleversé.

– Venez ! dit-elle, venez, venez !...

Les quatre jeunes gens étonnés se levèrent.

– Qu'est-ce donc ? demanda le vicomte.

Mais déjà la jeune fille s'était élancée dans le corridor et gravissait l'escalier disant :

– Le jeune homme s'est enfui...

Les chevaliers du Clair de Lune poussèrent un cri de rage et suivirent Danielle, pour ne s'arrêter que sur le seuil de la chambre, qui, tout à l'heure encore, servait de prison à Victor de Passe-Croix.

La porte était ouverte ; sur le parquet, devant le feu, le domestique, à demi étouffé par le mouchoir qui le bâillonnait, était couché sur le dos.

Les quatre jeunes gens se regardèrent avec une sorte de stupeur.

Victor s'était enfui, mais par où ?

La fenêtre de l'antichambre était ouverte...

– Il aura sauté dans le jardin, et si nous ne le rattrapons pas, tout est perdu, dit le vicomte de Chenevières.

M. de Neubourg avait ôté le bâillon du domestique et lui déliait les pieds et les mains.

Ce dernier roulait autour de lui des yeux effarés et hagards, et il jouait si bien l'épouvante que les chevaliers du Clair de Lune s'y laissèrent prendre.

– Comment cela s'est-il fait ? lui demanda M. de Neubourg.

– Il avait un couteau... Il me l'a appuyé sur la gorge... Il m'aurait tué... murmura le domestique.

– Messieurs, s'écria le vicomte, que vous importe maintenant de savoir comment notre prisonnier s'est échappé ? L'essentiel, c'est de le reprendre, s'il est possible.

Et, s'adressant au domestique :

– Depuis quand étais-tu là ?

– Oh ! répondit le valet, il y a plus d'une heure.

– Ainsi, il y a plus d'une heure qu'il s'est échappé ?

– Oui.

M. de Chenevières frappa du pied avec fureur.

– Alors, dit-il, je crois qu'il est inutile de courir après lui. Il est bien certainement déjà aux Rigoles.

– Mais alors qu'allons-nous faire ? demanda lord Blakstone.

– Une seule chose, messieurs...

Et le vicomte tordait ses mains avec colère.

– Nous allons monter à cheval, reprit-il, et gagner la prochaine station du chemin de fer.

– Hein ? fit le baron.

– Tout est perdu, au moins pour le moment, acheva le vicomte. Il ne nous reste plus qu'à disparaître. C'est à Paris que nous reprendrons notre œuvre.

En ce moment, on entendit retentir au-dehors le galop d'un cheval. Le vicomte s'élança dans l'escalier.

– C'est Albert Morel, dit-il.

En effet le ravisseur arrivait ayant en croupe Flavie de Passe-Croix, tremblante et pâle.

Le vicomte alla lui-même ouvrir la porte de la maison.

En le voyant apparaître sur le seuil, Flavie fit un geste d'effroi. Quel était donc cet homme ?

M. de Chenevières se dirigea droit vers elle et se découvrit respectueusement.

– Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur d'être un ami de votre famille, et il est fort heureux que je me trouve ici pour vous sauver.

En même temps le vicomte fit un signe impérieux à M. Albert Morel. Ce signe était singulièrement éloquent ; il voulait dire : « Vous êtes un esclave, il faut obéir et ne vous étonner de rien. »

M. Albert Morel courba donc la tête, et M. de Chenevières reprit :

– Mademoiselle, vous alliez perdre le bonheur de votre vie tout entière en suivant cet homme.

D'abord muette de surprise, la jeune fille avait regardé le vicomte, se demandant qui il pouvait être et ce qu'il avait de commun avec M. Albert Morel.

Mais elle tressaillit et se tourna vers ce dernier en entendant M. de Chenevières lui parler ainsi.

– Quel est donc cet homme et que nous veut-il ? dit-elle.

M. Albert Morel se taisait toujours.

– Mademoiselle, fit le vicomte, je suis un ami que le hasard vous envoie. Regardez cet homme... il est indigne de votre amour !

Flavie jeta un cri et se serra toute tremblante contre M. Albert Morel.

– Mais cet homme vous insulte ! s'écria-t-elle.

Le vicomte ajouta, s'adressant au ravisseur :

– Dites à mademoiselle que vous êtes marié !...

Au lieu de protester, au lieu de s'indigner, M. Albert Morel continuait à courber la tête.

Alors Flavie se mit à trembler ; puis, tout à coup, comprenant le silence de cet homme, l'œil hagard, la bouche crispée, elle poussa une sorte de gémissement, étendit les bras,

chancela comme si elle eût été frappée mortellement et tomba à la renverse.

Mlle de Passe-Croix était évanouie !

Le vicomte se pencha sur elle et appela à son aide. Ses amis accoururent et Danielle avec eux.

– Ce n'est rien, dit le vicomte, elle n'est qu'évanouie, et cet évanouissement nous sert.

– Que veux-tu dire ? fit M. de Neubourg.

– Sans doute, reprit le vicomte. Maintenant que Victor nous a échappé, il est inutile d'enlever sa sœur. Il faut, au contraire, la ramener chez son père, et comme elle est évanouie, nous allons l'y transporter bien plus facilement.

– Comment cela ?

– N'avons-nous pas, depuis le commencement de la soirée, une voiture attelée et prête à partir ?

– Oui.

– Eh bien, aidez-moi !...

On transporta la jeune fille dans la voiture, et on l'y coucha avec précaution. Cela fait, le vicomte ajouta :

– Maintenant, messieurs, et vous, mademoiselle, il s'adressait à Danielle, montez à cheval et partez... il n'est que temps !... car, dans une heure, Victor de Passe-Croix et ses amis les Montalet seront ici.

En même temps, il fit un signe à Albert Morel.

– Montez sur le siège, monsieur ; vous allez nous servir de cocher.

Et M. de Chenevières s'installa dans la voiture, auprès de la jeune fille évanouie. Un quart d'heure après, la ferme de la Rousselière était déserte, et deux heures plus tard, Victor, Raoul de Montalet et son piqueur arrivaient à la station du chemin de fer, au moment où le train s'éloignait.

* *
*

Nous avons vu le saint-cyrien jeter en bas de son cheval le domestique des chevaliers du Clair de Lune et lui dire :

– Tu parleras, ou je te tuerai !

Le laquais avait répondu :

– Maintenant qu'ils sont partis, je vais tout vous dire. Et, en effet, il raconta à Victor ce qui s'était passé à la Rousselière depuis l'instant où l'on avait découvert son évasion, c'est-à-dire l'arrivée de M. Albert Morel et de Flavie, et l'évanouissement de la jeune fille, qu'on avait transportée dans une voiture.

Le laquais ignorait ce qui s'était passé entre le vicomte de Chenevières, Flavie de Passe-Croix et M. Albert Morel. Il n'avait rien entendu, mais il avait vu le vicomte prendre place dans la voiture et M. Albert Morel monter sur le siège.

Et comme Victor, anxieux, lui demandait quelle direction cette voiture avait prise, le laquais dit :

– Vous trouverez bien certainement la trace des roues dans la sapinière qui est au nord de la Rousselière, et que traverse la route de Sandisson.

Victor n'en voulut point entendre davantage. Toujours persuadé qu'on enlevait sa sœur, il remonta à cheval, criant à ses compagnons :

– Nous avons fait un chemin inutile, il faut revenir sur nos pas.

Victor et Raoul s'élancèrent de nouveau dans la direction de la Rousselière.

Ils avaient fait en vingt-cinq minutes le trajet de la Rousselière à la station du chemin de fer, ils accomplirent au retour la même prouesse : il ne leur fallut que vingt-cinq minutes pour regagner la Rousselière.

Comme ils y arrivaient, le premier rayon du soleil glissait au-dessus des sapinières.

Il fut alors facile à Victor de remarquer la trace des roues, qui s'étaient enfoncées profondément dans le sable. Cette trace, comme l'avait dit le laquais, s'allongeait vers la sapinière du nord et gagnait le chemin de Sandisson. Or, ce chemin passe à un demi-kilomètre de la Martinière.

– Par exemple ! c'est trop d'audace ! murmura Victor. Ces misérables ont eu l'aplomb de repasser devant la Martinière. Les deux jeunes gens et le piqueur s'engagèrent à fond de train dans ce chemin. Victor labourait les flancs de son cheval à coups d'éperon et murmurait avec désespoir :

– Ils ont deux heures d'avance sur nous, jamais nous ne les rattraperons.

– Patience ! répondait Raoul de Montalet ; ils ne vont point rejoindre le chemin de fer en suivant cette direction ; avant trois heures nous les aurons rejoints.

Comme ils atteignaient le chemin de traverse qui conduit à la Martinière, Victor s'arrêta.

Il venait de remarquer que la voiture avait dû stationner un moment en cet endroit. Les chevaux avaient piétiné le sol, les roues étaient entrées plus profondément dans le sable.

Sur la droite, au bout du sentier, à un demi-kilomètre, on apercevait les toits de la Martinière.

Victor eut une inspiration. Au lieu de suivre la route de Sandisson, car, d'après les indices recueillis, la voiture avait continué son chemin dans cette direction, il se jeta dans le sentier qui conduisait à la Martinière.

– Mon père et ma mère doivent être fous de douleur se dit-il, car il est impossible qu'ils ne se soient point aperçus déjà... Je vais perdre un quart d'heure, mais je le regagnerai, car je trouverai un cheval frais à la Martinière.

Et Victor et Raoul, quelques minutes après, franchissaient le fossé du parc et arrivaient ventre à terre devant le château. Un domestique accourut. Il avait le visage consterné.

– Ah ! monsieur Victor, dit-il, quel malheur !

– Je sais, je sais, dit le jeune homme, qui s'élança vers l'escalier ; où est mon père ?

– Il est avec madame la baronne, auprès de mademoiselle Flavie.

Victor jeta un cri.

– Flavie ! dit-il, Flavie est donc ici ?

– Oui, monsieur.

Victor s'appuya à la rampe de l'escalier pour ne point tomber.

– Mais de quel malheur parles-tu donc, imbécile ? demanda-t-il.

– Du malheur qui est arrivé à mademoiselle Flavie.

Victor se cramponna à la rampe avec fureur. Ses yeux s'injectèrent.

– Elle est folle ! acheva le domestique.

Raoul de Montalet, qui gravissait le grand escalier de la Martinière derrière son ami, le reçut à demi mort dans ses bras. On eût dit que Victor avait été foudroyé !

XXVII

Huit jours après les événements que nous venons de raconter, un poney-chaise attelé d'un vigoureux trotteur irlandais s'arrêta vers le milieu de la rue de la Michodière.

Un jeune homme, qui conduisait lui-même, en descendit et franchit lestement le seuil d'une porte cintrée à trois pas de laquelle s'ouvrait un large escalier de pierres à balustrade de fer, tel qu'on en voit encore dans quelques vieilles maisons de ce quartier. Ce jeune homme, dont la mine annonçait le meilleur monde, ne demanda rien au concierge, monta d'un pas rapide au premier étage, et s'arrêta devant une porte sur laquelle il y avait un écusson de cuivre portant ces mots :

CABINET D'AFFAIRES

Tournez le bouton S. V. P.

Le visiteur obéit à l'invitation de l'écriteau, poussa la porte devant lui et pénétra dans une petite pièce munie d'un grillage qui masquait à demi un bureau, une caisse et un employé.

Le jeune homme s'approcha du guichet, et, tendant sa carte, dit à l'employé, qui était un garçon de quinze à seize ans :

– Voulez-vous demander à votre patron s'il peut me recevoir ?

Le commis jeta les yeux sur la carte, salua en découvrant un écusson à l'un des angles, se leva sans mot dire, poussa une porte qui se trouvait derrière lui et disparut.

Deux minutes après, une porte qui se trouvait à droite du grillage s'ouvrit à son tour, et un homme en robe de chambre, le visage couturé, les yeux abrités par de grandes lunettes bleues, se montra sur le seuil.

– Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le vicomte, dit-il au jeune visiteur, qui entra dans une seconde pièce tendue en damas rouge, garnie de meubles d'acajou, et telle qu'elle était le jour où M. le baron Gontran de Neubourg avait eu sa première entrevue avec l'homme aux lunettes bleues.

Nos lecteurs ont reconnu sans doute déjà la maison et le cabinet d'affaires de cet étrange personnage qui avait joué un rôle de valet à la Charmerie, et qui autrefois s'était nommé Rocambole.

Le vicomte de Chenevières, car c'était lui, s'assit sur un fauteuil que son hôte lui avança, tandis qu'il demeurait lui-même debout, adossé au chambranle de la cheminée.

– Monsieur le vicomte, dit Rocambole, je sais tout ce que vous venez me dire.

– Bah !

– Je connais jour par jour et heure par heure tout ce que vous avez fait en Sologne. Vos ingénieuses combinaisons ont échoué, vous n'êtes pas plus avancé aujourd'hui qu'il y a un mois, et après avoir cru pouvoir vous passer de mes bons offices, vous vous apercevez que je vous suis à peu près indispensable. Est-ce vrai ?

– C'est vrai, dit simplement le vicomte de Chenevières.

– Voulez-vous, reprit l'homme aux lunettes bleues, que je vous résume la situation ?

– Soit, parlez.

– M[lle] de Passe-Croix est folle, mais sa folie n'est que momentanée. Les chagrins d'amour se guérissent, et la raison revient. Le baron de Passe-Croix continue à jouir paisiblement du bien mal acquis, et son fils, rentré à Saint-Cyr, après avoir vainement cherché ses ravisseurs mystérieux, finira par oublier cette aventure. C'est-à-dire que tout est à recommencer.

M. de Chenevières baissa humblement la tête.

– Je crois que vous avez raison, dit-il.

L'homme aux lunettes bleues laissa glisser un sourire railleur sur ses lèvres :

– J'ai eu l'honneur de le dire déjà à M. le baron de Neubourg, dit-il, les gens du monde comme vous, messieurs, ne sont pas de taille à se tirer d'affaire dans une semblable besogne.

– Eh bien, voulez-vous nous aider de nouveau ? demanda M. de Chenevières.

– Volontiers, mais à une condition, monsieur le vicomte.

– Laquelle ?

– C'est que vous me laisserez des pleins pouvoirs.

– Soit.

– Et ne me questionnerez jamais.

– Soit encore.

– Oh ! soyez tranquille, continua le bizarre personnage ; s'il en est ainsi, tout ira bien.

– Vous croyez ?

– Avant un mois, le marquis de Morfontaine, le vicomte de la Morlière et le baron de Passe-Croix se seront brûlé la cervelle.

Le vicomte ne put se défendre d'un léger tressaillement et il regarda cet homme qui parlait aussi tranquillement de cette triple mort que s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

– Ah ! dame ! fit l'homme aux lunettes bleues, il ne faut pas oublier que lorsque j'avais un vrai nom je m'appelais Rocambole.

Il eut un nouveau sourire diabolique et ajouta :

– Vous pouvez rejoindre vos amis, monsieur le vicomte, et leur répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

– Quand vous reverrai-je ? demanda M. de Chenevières.

– J'aurai l'honneur de vous envoyer, ce soir même, une petite note.

Le vicomte se leva.

– Ah ! un moment, dit Rocambole ; j'ai une recommandation à vous faire.

– Voyons.

– Il se peut que vous rencontriez Paul de la Morlière.

– Je m'y attends.

– Il vous provoquera.

– C'est impossible autrement. Faut-il me battre ?

– Vous lui demanderez un délai de trois jours.

– Et... au bout de ces trois jours...

– D'ici là nous verrons.

– C'est bien ; au revoir !

Et... le vicomte prit son chapeau, salua Rocambole et sortit.

M. de Chenevières remonta en voiture, rendit la main à son trotteur et gagna le boulevard, se disant :

– Cet homme a raison ; il n'y a qu'un ancien scélérat comme lui qui puisse lutter avantageusement avec les trois coquins que nous poursuivons vainement. S'il ne nous guide pas, s'il ne nous trace un programme, nous n'arriverons jamais à notre but.

M. de Chenevières rentra chez lui et y trouva une lettre dont la souscription le fit tressaillir.

Il avait reconnu l'écriture de Danielle. Danielle lui disait :

« Monsieur le vicomte,

« J’ai absolument besoin de vous voir aujourd’hui même. Voulez-vous m’attendre à huit heures du soir et réunir vos amis ?

« À vous,

« Danielle. »

– Voilà qui est bizarre, murmura M. de Chenevières. Danielle nous avait quittés hier pour sept ou huit jours, et devait attendre que nous eussions besoin d’elle… Que s’est-il donc passé depuis hier au soir ?

XXVIII

La veille du jour où le vicomte de Chenevières se présentait rue de la Michodière chez l'homme aux lunettes bleues, comme la nuit venait, une jeune femme monta dans une voiture de place, sur le boulevard, et dit au cocher.

– Conduisez-moi rue du Vieux-Colombier, et marchez bon train !...

La mise de la jeune femme annonçait la distinction riche, son sourire promettait un généreux pourboire, le cocher fit merveille et ne mit guère que vingt-cinq minutes pour faire le trajet.

À l'entrée de la rue, la voyageuse descendit, mit cent sous dans la main du cocher, et se dirigea vers une petite porte qui donnait accès sur une allée humide et noire.

Une vieille femme, qui servait de concierge à la maison, passa la tête au travers du carreau.

– Ah ! Jésus-Dieu ! dit-elle, c'est vous, mam'selle Danielle ?

– Oui, mère Louis, c'est moi, répondit la jeune fille.

– Comme il y a longtemps que vous n'êtes venue, mam'selle ! reprit la portière avec une nuance d'affection dans la voix. Si vous saviez comme ce pauvre M. Grain-de-Sel vous attend avec impatience !... Le temps lui dure, voyez-vous !...

– Et à moi aussi, fit Danielle, en grimpant lestement l'escalier. Comment va-t-il, *petit père ?*

Petit père était le nom que la jeune fille donnait à Grain-de-Sel.

– Il va bien, mam'selle, à part son moignon, qui le fait souffrir les jours de pluie.

– Et ses yeux ?

– Vous savez bien qu'ils ont toujours été mauvais depuis l'accident. Pourtant le docteur, qui vient tous les matins, dit que ça se passera.

Danielle, tandis que la portière parlait, était déjà en haut de l'escalier. Elle arriva au troisième étage et s'arrêta devant une porte après laquelle pendait un cordon de sonnette rouge.

Sur la porte on avait cloué une carte de visite lithographiée qui portait ces mots :

GRAIN-DE-SEL,

capitaine retraité.

La clef était dans la serrure, en dehors. Cependant Danielle sonna.

– Entrez ! dit une voix mâle et sonore à l'intérieur.

Danielle tourna la clef et se trouva sur le seuil d'un petit logement composé de trois pièces.

La première, que la jeune fille, après avoir refermé la porte sur elle, traversa sans s'arrêter, était une sorte de salle à manger meublée en noyer, avec des rideaux de calicot bordés de rouge.

C'était propre et modeste, mais on y respirait une sorte de gêne dissimulée avec soin.

À droite et à gauche d'un buffet chargé de vaisselle commune, s'ouvraient deux portes. L'une était celle de la chambre qu'avait longtemps occupée Danielle ; l'autre donnait dans le logis du capitaine Grain-de-Sel.

Danielle franchit le seuil de cette dernière ; puis on entendit un double cri de joie, le bruit de deux gros baisers, et ces mots entrecoupés :

– Enfin ! enfin ! te voilà !...

Certes, ceux qui avaient jadis vécu au château de Bellombre, au temps du vieux général Morfontaine, et qui avaient connu Grain-de-Sel, le petit gars, l'intrépide enfant qui enfourchait Clorinde et la lançait à bride abattue à travers le Bocage, se seraient arrêtés bien étonnés à la vue de ce personnage au cou duquel Danielle venait de se suspendre avec un élan de tendresse filiale.

Qu'on se figure un homme d'environ trente-sept ans amputé de la jambe droite, les yeux brûlés par l'explosion d'un *camouflet*, la lèvre supérieure couverte d'une épaisse moustache noire.

Grain-de-Sel était assis dans un grand fauteuil à la Voltaire, au coin d'un maigre feu, lorsque Danielle était entrée en disant :

– Ah ! cher petit père, où donc es-tu, mon Dieu ?

* *
*

Qu'il nous soit permis, à propos de Grain-de-Sel, quelques lignes d'histoire rétrospective.

Après avoir retrouvé Danielle, Grain-de-Sel était demeuré au service.

La guerre de Crimée le trouva lieutenant dans un régiment de chasseurs à pied.

Grain-de-Sel confia Danielle à une pauvre vieille femme, sœur de sa défunte mère, et qui avait épousé un maître maçon venu à Paris en 1848. Puis il suivit le drapeau de son bataillon, s'en alla en Crimée, se battit comme un lion à l'Alma et à Inkermann, et il s'apprêtait à monter à l'assaut de la tour de Malakoff, lorsque son accident, comme disait la portière de la rue du Vieux-Colombier, lui arriva.

Une nuit, Grain-de-Sel était de tranchée. Il s'aventura dans une mine avec des soldats du génie et un officier d'artillerie, son ami. Les Russes minaient en sens inverse.

À un certain moment, les pioches et les instruments de forage des deux armées se rencontrèrent. Les Russes donnèrent le camouflet, et Grain-de-Sel fut renversé, les yeux brûlés et la jambe broyée. Six mois après, le jeune officier revenait en France, invalide, presque aveugle, décoré de la Légion d'honneur et capitaine retraité.

Avec sa pension, ses deux croix, – il avait le medjidié, – et ses campagnes, Grain-de-Sel avait tout au plus 1 200 livres de rente, et Danielle n'avait que lui en ce monde.

Ah ! certes, le jeune et vaillant officier avait fait un autre rêve en partant pour Sébastopol : il se voyait, au retour, officier supérieur, portant la tête haute, confiant en sa force, et capable d'engager enfin cette lutte qu'il rêvait avec les spoliateurs de Danielle.

Un peu de poudre avait renversé toutes ces belles espérances, et c'était pour cela que le pauvre Grain-de-Sel avait laissé entreprendre aux chevaliers du Clair de Lune une besogne que jadis il n'eût voulu confier à personne. Là était tout le mystère de cette inaction.

Danielle couvrait de baisers celui qui lui avait servi de père.

Grain-de-Sel avait pris dans ses mains les petites mains de la jeune fille, et y imprimait ses lèvres en murmurant :

– Ah ! ces quinze grandes journées que tu viens de passer loin de moi m'ont paru avoir la durée de quinze siècles.

– Cher petit père, répondit Danielle d'une voix caressante, on aime donc un peu sa Danielle ?

– Si je t'aime ! s'écria Grain-de-Sel d'un ton d'affectueux reproche.

Et le pauvre Grain-de-Sel attachait ses yeux brûlés sur Danielle, qu'il n'apercevait qu'à travers un nuage.

– Mais, reprit-il, dis-moi ce qui s'est passé. L'heure de la réparation est-elle venue ?

– Pas encore, répondit Danielle, qui jugea inutile de raconter à Grain-de-Sel l'échec subit par les chevaliers du Clair de Lune ; mais elle approche.

– Chère enfant du bon Dieu ! murmura le soldat, si je pouvais voir et marcher, ce n'est pas *eux* qui prendraient soin de venger ta mère et ton père et de te rendre ton héritage... Si je te disais que parfois je suis jaloux ?

– Jaloux ? fit Danielle avec naïveté.

– Oui, jaloux de ces hommes qui sont jeunes, beaux, titrés, et qui t'aiment tous quatre.

Danielle tressaillit. Si Grain-de-Sel avait eu ses yeux d'autrefois, il aurait peut-être vu monter un léger incarnat au front de la jeune fille.

Cependant elle répliqua en souriant :

– Mais c'est précisément pour cela, petit père, que tu ne dois pas être jaloux.

– Oui, mais qui me dit, reprit Grain-de-Sel, qu'il n'en est pas un sur les quatre qui fasse battre ton cœur ?...

Danielle baissa la tête un moment, son sein se gonfla ; elle étouffa un soupir.

– Je ne sais pas, dit-elle enfin.

Grain-de-Sel soupira, lui aussi, et prit les deux mains de la jeune fille.

– Dis-moi lequel ! fit-il.

Mais elle dégagea ses mains avec une sorte d'effroi subit.

– Non, non, dit-elle ; je ne le sais pas moi-même, je ne veux pas le savoir... Ne m'interroge pas, petit père, c'est un secret.

Grain-de-Sel n’avait jamais contrarié Danielle.

– Allons, dit-il, ne parlons plus de tout cela, puisque ça te contrarie ; mais causons de ton héritage. Crois-tu qu’ils pourront te le rendre ?

– Oh ! j’en suis sûre ! Grain-de-Sel soupira de nouveau.

– Mais qu’as-tu donc, petit père ? demanda la jeune fille.

– Rien.

– Tu me trompes...

Grain-de-Sel fit un brusque mouvement dans son fauteuil.

– Après tout, dit-il, au diable la dissimulation ! j’aime mieux parler à cœur ouvert, ma Danielle.

– Parle, petit père.

– Figure-toi que ce butor de camouflet est venu briser toutes mes espérances, en m’emportant une jambe et me rendant aux trois quarts aveugle. Je serais peut-être revenu chef de bataillon, et alors j’aurais fait à moi tout seul la besogne de ces quatre beaux messieurs.

– Je le crois, petit père.

– Sais-tu bien, poursuivit Grain-de-Sel, que tu auras trois ou quatre cent mille livres de rente le jour où ils t’auront rendu ton héritage ?

– Oh ! fit Danielle avec insouciance, que m’importe ! En vérité, ce que je veux, c’est venger mon père et ma mère.

– Oui, sans doute, reprit Grain-de-Sel ; mais quatre cent mille livres de rente permettent bien des choses, et j’avais pour toi...

– Quoi donc, petit père ?

– Je voulais te marier.

– Avec qui donc ? fit-elle en souriant.

Danielle tressaillit encore.

– Avec un enfant comme toi déshérité, comme toi sans famille, et qui, comme toi, a droit à une famille et à un héritage.

– Tu ne m’as jamais parlé de cela, observa la jeune fille avec surprise.

– C’est vrai. D’ailleurs, c’était inutile, puisque je ne pouvais plus rien moi-même.

– Mais quel est ce jeune homme ? où l’as-tu connu ?

– Je l’ai vu l’espace d’une nuit, à Sébastopol, tandis que nous avions douze heures de trêve pour enterrer nos morts.

– Et tu as songé à me marier avec lui ?

– Oui, mon enfant.

Danielle se mit à rire.

– Mais tu as donc des moments de folie, cher petit père ? dit-elle en lui sautant au cou.

– Non, mon enfant, répondit Grain-de-Sel d'une voix grave. Tu ne sais donc pas qu'on a parfois des pressentiments inexplicables, qu'il s'élève au fond du cœur de mystérieuses révélations de l'avenir ?

– Quelquefois, en effet.

– Eh bien, cette nuit-là, c'était vingt-quatre heures avant l'explosion du camouflet, eh bien, cette nuit-là, j'ai fait tout un rêve d'avenir. Pendant les quelques heures que j'ai passées avec ce jeune homme, j'ai cru que c'était là celui que tu aimerais un jour. Ne souris pas mon enfant, la destinée a parfois de singulières volontés. Qui sait ?

Grain-de-Sel parlait d'un ton convaincu et pour ainsi dire inspiré.

Il reprit la main de Danielle dans les siennes.

– Voyons ! dit-il, as-tu le temps de m'écouter ? Je veux te raconter cette histoire.

– Comment ! fit Danielle, mais je ne te quitte plus, petit père. Me voici revenue, je ne m'en vais pas... je reste à Paris, et tu sais bien que ma chambre est là... tout près de la tienne...

– À la bonne heure ! s'écria l'invalide.

Et il se leva joyeux, s'appuyant sur une canne, et il alla ouvrir la croisée qui donnait sur la cour. Puis il se pencha en dehors.

– Hé ! mère Antoine ! cria-t-il de sa voix mâle et sonore. La mère Antoine monta sur-le-champ.

– Vous allez nous faire à dîner, lui dit Grain-de-Sel. Mlle Danielle reste ici.

La mère Antoine servait de femme de ménage au capitaine. Alors Grain-de-Sel regagna son fauteuil.

– Maintenant, dit-il, écoute mon histoire.

« C'était après le premier assaut donné à la tour Malakoff.

« Une trêve de douze heures avait été consentie entre les deux armées pour enterrer les morts.

« Je commandais un détachement de chasseurs à pied, composé d'environ cinquante hommes.

« Le champ de bataille, éclairé par les rayons de la lune, était splendide d'horreur.

« Russes et Français couchés pêle-mêle, les uns calmes, le visage tranquille, les autres contractés, grimaçants, d'autres les yeux ouverts et fixes, dormaient du dernier sommeil sur une terre trempée de sang.

« Nos soldats et ceux de l'armée ennemie s'étaient pris à rivaliser de zèle pour enlever les cadavres. En présence de la mort, il n'y avait plus de haine, plus de colère, plus de nations ; souvent un Russe chargeait un Français mort sur son épaule tandis que, à côté de lui, un Français prenait un Russe sur les siennes.

« Cependant, je remarquai un jeune homme, un simple soldat d'artillerie russe, qui semblait de préférence enlever les cadavres de nos soldats.

« Souvent il se penchait sur eux, les examinait avec attention comme s'il avait eu l'espoir d'en retrouver un vivant encore.

« Tout à coup il poussa un cri de joie : il venait de retrouver un sergent de zouaves qui respirait encore.

« – Oh ! quel bonheur ! dit-il en français, tandis que trois de mes hommes s'emparaient du zouave et le portaient aux ambulances.

« – Vous êtes donc bien heureux, lui dis-je, en m'approchant de lui, d'avoir retrouvé un Français vivant ?

« Il me regarda avec une certaine défiance d'abord, puis mon visage lui revint sans doute, car il me dit tout bas :

« – Je suis né à Paris !

« Je laissai échapper un geste d'étonnement profond. Un sourire vint à ses lèvres.

« – Rassurez-vous, me dit-il, je ne suis point un déserteur français, comme vous pourriez le croire. Je suis un sujet russe...

« Il s'était approché tout près de moi, et nul ne pouvait nous entendre.

« – Monsieur l'officier, reprit-il, vous avez l'air bon et franc. Qui sait ? peut-être seriez-vous mon ami si vous saviez mon histoire.

« – Je le suis déjà, répondis-je, car vous avez une charmante et noble figure.

« C’était en effet un jeune homme de vingt-deux ans, grand, mince, distingué de tournure, et d’une beauté merveilleuse qu’une femme aurait envié. Il avait les yeux bleus et les cheveux noirs, le teint blanc et mat, des pieds et des mains d’enfant.

« – Je vous remercie de votre sympathie, me dit-il, mais elle est exagérée encore ; car vous ne savez qui je suis, et combien je suis malheureux.

« Il prononça ces derniers mots avec tant de tristesse, que je ne pus m’empêcher de lui prendre le bras et de l’emmener assez loin pour que notre entretien ne fût troublé par personne.

« Nous nous assîmes sur un pan de mur que le canon avait à moitié renversé.

« – Monsieur, me dit-il alors, je serai peut-être tué demain. Peut-être est-ce aussi aujourd’hui l’unique trêve qu’il y aura entre les deux armées, et jamais l’occasion ne se représentera pour moi de parler à un Français. Et cependant, quelque chose me dit que j’aurais tort de ne point me confier à vous.

« Sa voix était douce et triste, et elle exerçait sur moi une sorte de fascination.

« – Parlez donc, monsieur, lui dis-je, et si je puis vous être bon à quelque chose...

« – Qui sait ? reprit-il. Ah ! si je pouvais revenir jamais à Paris, moi... car, fit-il en baissant la voix, savez-vous bien que je suis né Français, de père et de mère français, malgré que je porte un nom russe, qu’un acte de naissance mensonger me fait naître Russe, et que je suis soldat de l’empereur de toutes les Russies, obligé de faire le coup de feu contre ceux que je sais être mes compatriotes et mes frères ?

« Et comme j'étouffais une exclamation de surprise, il reprit.

« – N'ayez pas peur, je n'ai encore tué personne… jusqu'à présent, j'ai toujours escamoté la balle que je devais mettre dans mon fusil.

« – Mais enfin, monsieur, m'écriai-je, savez-vous bien que vous me dites d'étranges choses ?

« – Elles sont vraies.

« – Ainsi vous êtes né à Paris ?

« – Le 16 avril 1834.

« – Et vos parents étaient Français ?

« – Mon père était colonel. Ma mère appartient à une grande famille du centre de la France.

« – Mais alors…

« Il me regarda fixement.

« – Votre nom, monsieur ? me dit-il après un moment de silence.

« – Je suis un officier de fortune, répondis-je, je m'appelle Grain-de-Sel. Je n'ai pas de famille ; mais, soyez tranquille, monsieur, je suis un homme de cœur, et…

« – Si je ne vous avais jugé tout de suite, me dit-il, je ne vous aurais point fait de demi-confidences. Maintenant, voulez-vous me faire un serment ?

« – Parlez.

« – C’est que vous brûlerez ces papiers si vous ne voyez point la possibilité de m’être utile un jour.

« Il venait, en parlant ainsi, de tirer de sa longue cape verte un petit rouleau de papier qu’il me tendit.

« – J’ai écrit ces pages, me dit-il, dans l’espoir qu’elles tomberaient un jour ou l’autre dans les mains d’un Français. Vous les lirez sous la tente. Peut-être nous reverrons-nous un jour...

« Je m’emparai du manuscrit, puis nous passâmes le reste de la nuit occupés à causer.

« Il me parla beaucoup de Paris, où il avait tous ses souvenirs d’enfance.

« – Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, si je pouvais retourner à Paris... y vivre pauvre, obscur, misérable... mais y vivre, respirer l’air français, entendre notre belle langue, voir passer sur le boulevard ce drapeau tricolore à l’ombre duquel je suis né !...

« Au jour, un coup de canon annonça la fin de l’armistice.

Nous nous séparâmes ; mais j’emportais ce manuscrit dans lequel il avait retracé toute son histoire. »

– Et, dit Danielle, ce manuscrit... où est-il ?

Grain-de-Sel se leva, alla ouvrir le tiroir d’un petit meuble et y prit une liasse de papiers.

– Tiens, dit-il, le voilà. Lis-le-moi… L'histoire de Vladimir sera plus touchante encore en passant par ta bouche.

La nuit était venue, la jeune fille alluma un flambeau, arrondit un de ses bras sur le bord d'une table et appuya son front dans sa main.

Puis elle lut à mi-voix les pages suivantes, qui avaient pour titre :

HISTOIRE D'UN MORT

XXIX

HISTOIRE D'UN MORT ÉCRITE PAR LUI-MÊME

(Sébastopol, pendant le siège)

Le manuscrit commençait ainsi :

« Avant d'en venir à ce mort dont je parle, qu'il me soit permis de raconter un peu longuement une histoire du siècle dernier. Cette histoire est celle de la fortune immense à laquelle je dois tous les malheurs de ma vie.

« Un soir d'automne de l'année 17..., un jeune homme de quinze à seize ans cheminait, le front penché, l'œil rêveur, dans une grande ligne qui perçait d'outre en outre une vaste forêt du Nivernais.

« Sa beauté pâle et fière impressionnait vivement. Ses grands cheveux blonds, son œil bleu, ses mains blanches et fines, tout semblait annoncer en lui un homme de race. Cependant, à voir son costume sombre, son habit sans broderie, sur les basques duquel ne battait aucune épée, on ne pouvait s'y méprendre : il n'était pas gentilhomme.

« Il cheminait lentement et s'arrêtait de temps à autre, pour attacher en se retournant un long regard sur un petit castel en briques rouges qui montrait à l'autre extrémité de la ligne ses tourelles en poivrière.

« Alors il soupirait profondément et murmurait :

« – C’est là.

« Quel était donc ce jeune homme ? Un soir, douze années auparavant, un paysan du Nivernais, habitant le village de Donzy, était assis avec sa femme au coin d’un feu de tourbe, lorsqu’on frappa à leur porte.

« Le paysan alla ouvrir et se trouva face à face avec un soldat blessé, exténué de fatigue, portant dans ses bras une jolie petite créature blonde, blanche et rose, un enfant d’environ quatre ans, dont la chevelure bouclée couvrait à demi les deux bras de son père, car c’était l’enfant du soldat, l’enfant d’une femme aimée morte au printemps de la vie.

« Le soldat, déjà d’un âge mûr, avait été blessé si grièvement à la dernière bataille, que ses chefs lui avaient accordé un congé illimité, et il s’était mis en route pour son pays natal, une petite ville du Bourbonnais où il espérait se guérir. Il était parti emportant avec lui son seul trésor, sa seule affection en ce monde après l’étendard de son régiment, cet enfant conçu pendant une trêve, venu au monde entre deux batailles, dont un drapeau criblé de balles avait été le premier lange, et qui devait être soldat comme lui quand viendrait à sonner l’heure de l’adolescence.

« Hélas ! le soldat avait trop présumé de ses forces, il ne devait pas atteindre le clocher de son village, et d’autres destinées attendaient sans doute cet enfant, que la mort allait le contraindre à abandonner.

« Le soldat blessé et le pauvre enfant, dont les petites mains étaient bleuies par le froid, émurent de compassion les deux paysans à la porte desquels ils venaient de frapper. Ces paysans étaient aussi aisés que pouvaient l’être d’humbles vignerons ; ils n’avaient pas d’enfant, et ils tendirent les bras à celui que le soldat leur présentait.

« Deux jours après, le soldat mourut des suites de sa blessure, recommandant le petit René aux deux paysans et leur laissant une somme de mille écus, son unique fortune, destinée à pourvoir à l'éducation de l'enfant.

« René avait donc passé son enfance à Donzy, élevé par la paysanne qui lui avait servi de mère, et dont le mari était mort l'année qui suivit le trépas du père de René.

« Le curé du village enseigna à l'enfant tout ce qu'il savait. Pierre Hubert, c'était le nom du paysan, lui laissa son avoir, ne réservant à sa femme que l'usufruit.

« Cette petite aisance et ce savoir, à une époque où le savoir était si rare que plus d'un gentilhomme ne savait écrire son nom qu'avec la pointe de son épée, permirent donc à René de vivre un peu mieux qu'un paysan et de se faire appeler à Donzy M. René, tout comme on appelait monseigneur le marquis de Valmorand, qui était le seigneur du village.

« René avait un cœur d'or, et une tête de feu. Une ambition secrète et encore inexplicable le dominait, un rêve remplissait son âme, une ombre s'était faite dans la clarté de son cœur. Il avait les instincts du gentilhomme, sa fierté dédaigneuse, son amour de la gloire, et il était sans nom. Lorsqu'il endossait ses vêtements de drap brun, il rêvait tout bas les justaucorps de velours broché d'or, le feutre galamment orné d'une plume blanche, les manchettes en point d'Angleterre et les fines guipures de Venise.

« Quand il cheminait, seul et triste, par les verts sentiers ou sous les grands arbres des bois, il songeait en soupirant à ces beaux seigneurs qu'il rencontrait parfois montant un cheval de race à l'œil plein d'ardeur, aux naseaux fumants.

« Et quand il avait rêvé, désiré, soupiré, l'adolescent jetait un triste regard sur cette existence monotone et sans rayonnement qui était la sienne, sur cet avenir sans horizon qui lui était destiné, et une sourde colère bouillonnait en lui.

– « J'ai pourtant l'âme d'un gentilhomme ! murmurait-il.

« Et puis encore il y avait peut-être, au fond de ces ardeurs secrètes et comprimées à grand-peine, une de ces causes mystérieuses, un de ces riens inexplicables qui décident de la vie d'un homme et lui mettent au cœur le ver rongeur de l'ambition.

« Un soir, un soir d'automne semblable à celui où nous l'avons vu s'en aller à petits pas à travers la forêt ; un soir, à l'heure où l'angélus tintait, où les laboureurs quittaient leur sillon, où les pâtres revenaient des champs, à l'heure où les mille voix de la nature montent à Dieu comme un doux hymne d'amour et de prière, tandis qu'il était assis sur un pan de mur couvert de lierre d'Irlande, au bord d'un chemin, deux cavaliers avaient passé par là rapides et rieurs comme le bonheur qui va vite.

« L'un était un beau gentilhomme de trente ans à peine, à la noire moustache, au regard conquérant, ayant le sourire aux lèvres et le poing sur la hanche.

« L'autre était une femme, une blonde amazone, montant un étalon blanc, jeune et fougueux comme elle. Elle riait en écoutant les doux propos du cavalier, et René devint rêveur en la voyant sourire ; il éprouva un mouvement de jalousie lorsqu'un lambeau des propos galants que lui tenait le cavalier lui fut apporté par la brise, et il la trouva si belle et si gracieuse, si rayonnante de la splendeur de ses vingt années, qu'il soupira avec dépit :

« – Ah ! que ne suis-je gentilhomme !

« Et depuis ce jour, René vivait solitaire et triste ; il s'en allait rêveur s'asseoir au bord de la rivière ou sur la lisière de la forêt, et il regardait sans cesse au-dedans de lui où s'était gravée une image. Or, ce soir-là, notre héros suivit longtemps cette grande ligne du bois à l'extrémité de laquelle on voyait le château ; et puis il s'assit sur l'herbe, l'œil toujours fixé sur ses tourelles en poivrière, prêtant l'oreille au chant mystérieux qui résonnait au fond de son cœur.

« Tout à coup un bruit lointain s'éleva dans la profondeur de la forêt, celui d'une fanfare vigoureusement sonnée par plusieurs trompes et appuyant les chiens, qui étaient à une si grande distance encore, qu'on les entendait à peine et que leurs aboiements confondus ressemblaient au murmure de la mer, dont le clapotement se fait entendre à l'intérieur des terres.

« René tressaillit et se dressa à demi.

« Pour tout homme élevé loin du terre à terre des villes, en pleins champs, en pleines forêts, les harmonies un peu sauvages d'une troupe sous la futaie, la voix d'une meute ardente à la poursuite d'un chevreuil ou d'un sanglier ont un charme infini.

« Dans le centre de la France surtout, et en Bretagne, ce noble sentiment de la vénerie existe aussi bien dans le peuple que chez les gentilshommes, et le cœur bat bien fort au laboureur qui pousse ses bœufs devant lui, lorsque les notes éclatantes d'une fanfare s'élèvent au milieu des bois et que la bête de chasse débuche à ses yeux avec son cortège de grands chiens à l'œil enflammé, à la gorge sonore et enrouée par la colère.

« Aussi René prêta-t-il l'oreille, oubliant la rêverie pour s'identifier par l'ouïe aux accidents divers de la chasse, ce qui est

facile à quiconque possède bien la sonnerie d'un pays et sait distinguer une fanfare de renard d'une fanfare de chevreuil.

« Le jeune homme s'était levé et il écoutait...

« Les chiens étaient loin, les veneurs plus loin encore, mais ils semblaient venir à la rencontre de René, et René qui connaissait parfaitement la forêt, car il y venait presque tous les jours, s'élança en courant en travers du gaulis, en s'écriant :

« La chasse va tomber au bois Fourchu... Je verrai l'hallali.

« Et René, qui était taillé en cerf et aurait suivi sans peine un cheval au galop arpenta gaillardement le plus fourré de la forêt, peu soucieux des ronces, des broussailles et des balivaux qui déchiraient ses vêtements, écorchaient ses pieds ou fouettaient son visage.

« Après une course de vingt minutes, il s'arrêta et prêta l'oreille, la tête contre terre pour écouter sous le vent. Les fanfares étaient loin encore, mais les chiens étaient près et ils se rapprochaient si chaudement que René murmura :

« – C'est la meute du comte ! On chasse un dix-cors !

« Celui que René appelait le comte était le propriétaire du château entrevu par lui à l'extrémité nord de la grande ligne.

« Du moment où le jeune homme eut la presque certitude que les chiens chassaient un dix-cors, il se tint le raisonnement suivant, qu'un veneur du pays connaissant bien la forêt eût trouvé plein de sagesse :

« – La bête s'est fait tourner d'abord, s'amusant à randonner ; puis elle a débûché, et le débûcher aura été long, car il est tard, et on n'attaquera jamais un dix-cors sur le soir.

L'animal vient de rentrer sous bois, les chiens, relayés sans doute, le mènent grand train au val Fourchu. Mais, au val Fourchu, il y a une mare, et il s'y jettera.

« Un sourire accompagna ces mots de René, qui savait bien quel sort malheureux attend l'imprudent animal qui s'est jeté à l'eau.

« Et René reprit sa course pour arriver le premier à l'hallali, avide, comme tout paysan du Nivernais ou du Morvan, d'assister à ce spectacle plein d'émotions qu'en terme de chasse on nomme la *mort*.

« Les chiens rapprochaient toujours avec ardeur ; à quelque distance une troupe, celle d'un piqueur sans doute, sonnait un bien-aller précipité et plein d'entrain.

« René se plaça au bord d'une clairière où la chasse devait passer inévitablement, et il attendit, le cœur palpitant et la sueur au front.

« L'attente fut pour lui de courte durée ; bientôt le cerf parut.

« Il arrivait au galop à travers la futaie, la tête haute encore, l'air majestueux et fier, malgré sa fatigue extrême.

« Il passa à dix pas de René, qui lui cria *bravo !* tant sa course était superbe ; – puis après lui, le serrant de près, vinrent les chiens, – les uns au poil fauve et rude des griffons de l'ouest, les autres tricolores comme des Anglais ; d'autres encore noirs et feu, comme doivent l'être les vrais chiens du pays de Bourgogne ; – tous pressés sur la voie, chassant aux branches la plupart, rapprochant avec une ardeur sans pareille, et donnant chaudement de la voix, avec un ensemble tel qu'on eût dit qu'il n'y avait qu'un chien et qu'on n'entendait qu'un seul aboiement.

« Le cœur de René bondissait dans sa poitrine, et il se demandait une fois de plus pourquoi il n'était pas gentilhomme, et pourquoi il ne pressait pas du genou, en ce moment, les flancs d'un noble étalon.

« Et, comme il allait s'élancer après les chiens, il entendit le galop précipité d'un cheval suivant la chasse sans que son cavalier daignât se servir de sa trompe ; et, mû par un sentiment bizarre, il attendit encore.

« À la place même où avait passé le cerf et ensuite les chiens, René vit déboucher un cheval et son cavalier et il poussa un cri étouffé.

« Ce cavalier, c'était l'amazone entrevue, un soir l'espace d'une seconde ; c'était la belle châtelaine dont l'humble adolescent avait si souvent rêvé, la dame de ce joli castel dont il contemplait si souvent les tourelles avec mélancolie.

« C'était une femme, enfin, pour l'amour de qui René eût voulu être gentilhomme.

« Elle passa fougueuse et rapide, animée à la poursuite du noble animal, la première entre tous les veneurs et ayant sur eux une avance considérable ; elle passa sans voir René, dont le cœur cessa de battre tant son émotion fut terrible, et bientôt elle disparut à ses yeux, comme avaient successivement disparu le dix-cors et la meute.

« Alors René retrouva à la fois sa présence d'esprit et l'usage de ses jambes, et il s'élança après elle, entraîné par une force invincible.

« Le val Fourchu et la mare n'étaient pas loin. Le cerf s'était jeté bravement à l'eau pour échapper à ses persécuteurs ; mais

les chiens l'avaient imité, et quand la noble bête sortit de l'étang, ses jambes roidies refusèrent de le porter plus longtemps. René, qui arrivait en ce moment sur le bord opposé, le vit acculé à un tronc d'arbre, faisant tête à la meute, tandis que l'intrépide amazone poussait son cheval vers lui.

« Le cerf aux abois, on le sait, devient, terrible, – terrible pour les chiens, terrible surtout pour le cavalier imprudent qui fond sur lui sans autre arme que son couteau de chasse.

« L'amazone n'avait pas même un couteau ; elle tenait un simple fouet dans la main.

« Le cerf, ivre de douleur, et de colère éventra deux ou trois chiens à coups d'andouillers, et vint à la rencontre du cheval, qui se cabra.

« L'amazone poussa un cri.

« Mais déjà René s'était jeté bravement à l'eau et, son bâton d'une main, son couteau de poche de l'autre, il marchait au-devant du dix-cors avec ce sang-froid et ce courage qui sont l'apanage de la jeunesse qui s'est développée au grand air des forêts, aux prises avec les périls et les difficultés de la nature.

« Le cerf n'avait point encore atteint l'amazone, que déjà le jeune homme lui assenait un coup de bâton terrible sur le massacre, entre les deux bois, et l'étourdissait à moitié ; puis tandis que l'animal chancelait et baissait la tête comme un taureau mal atteint par la masse, il enlaçait son cou et ses deux bras, se cramponnant à lui avec la souplesse d'une couleuvre, et lui plongeant son couteau dans le poitrail, roulait avec lui sur le sol.

« La lutte de l'animal, qui se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, et de l'homme épuisé de fatigue, mais

sain et sauf, fut de courte durée, et eut pour unique témoin l'amazone, frissonnante et saisie d'étonnement.

« René se releva seul, et jeta à la jeune femme un regard de triomphe. Puis, écartant les chiens à coups de bâton, il coupa le pied du dix-cors et l'offrit à l'amazone, qui, alors, se prit à considérer ce jeune homme avec une curiosité naïve, mélangée d'un certain enthousiasme.

« En ce moment, et de plusieurs points à la fois, débouchaient sur le théâtre du combat les piqueurs et les cavaliers qui sonnaient l'hallali, et qui tous, voyant le cerf mort et ce jeune homme offrant le pied à l'amazone, poussèrent une exclamation de surprise.

« L'un d'eux, ce même gentilhomme que René avait vu escortant la belle chasseresse, s'avança vers lui le sourcil froncé et le fouet levé :

« – Qui donc, maraud, lui dit-il avec hauteur, t'a permis de frapper l'animal que je cours ?

« René, pâlit de colère et recula d'un pas.

« – Ce jeune homme m'a sauvée ! s'écria vivement l'amazone, qui, dominant enfin son effroi et son émotion, éleva la voix et la main pour protéger son défenseur.

« – Sauvée, madame ? interrogea le gentilhomme avec curiosité, et comment cela ?

« Les veneurs entouraient René, qui, pâle, immobile, avait croisé ses bras sur sa poitrine et promenait un fier regard autour de lui.

« – Oui, reprit l'amazone. Au lieu de menacer ce jeune homme, remerciez-le, au contraire, monsieur le comte ; car sans lui j'étais perdue… le cerf éventrait mon cheval et me foulait aux pieds.

« Et alors la jeune femme, avec cette éloquence si simple, si naïve que la reconnaissance inspire, raconta ce qui s'était passé, son imprudence, le courage et le dévouement du jeune homme, et le comte, tendant spontanément la main à René, s'écria :

« – Vous êtes un brave jeune homme ! Merci, et pardonnez-moi !

« René salua l'amazone et fit un pas de retraite.

« – Votre nom ? demanda le comte ; car ce gentilhomme n'était autre que le mari de l'amazone et le maître du château.

« – René, répondit-il.

« – Où habitez-vous ?

« – À Donzy.

« – Ah ! dit le gentilhomme, je sais ; vous êtes le fils d'un soldat mort à Donzy ?

« – Oui, monseigneur.

« – Eh bien ! monsieur René, reprit le gentilhomme, merci de nouveau du service que vous m'avez rendu en sauvant la comtesse ma femme d'un grand danger ; et dites-moi franchement ce que je puis faire pour vous… Je suis tout à vous.

« – Vous êtes trop bon, monseigneur, répondit René en saluant.

« – Parlez, dit le comte avec chaleur, que désirez-vous ?

« – Rien, monseigneur.

« – Ce n’est point assez, en vérité. Comment, je ne puis rien faire pour vous ? vous ne désirez rien ?

« – Si, répondit René, mais ce que je désire, ce que je voudrais être, ni vous, ni le roi lui-même, monseigneur, ne le pourriez faire...

« – Vous êtes fou...

« – Non, murmura le jeune homme, dont l’œil étincela de fierté, et vous le savez bien, monseigneur, le roi lui-même ne peut pas faire un gentilhomme !

XXX

« René profita de l’espèce de stupéfaction que ses paroles produisirent sur le gentilhomme, sa femme et leur suite, pour saluer une dernière fois et sortir du cercle qui s’était formé autour de lui.

« – Singulier jeune homme ! murmura la comtesse en le voyant s’éloigner.

« – Singulier, en effet, répondit le comte devenu rêveur. Ce garçon est fou, ou il est ambitieux à devenir maréchal de France !

« René s’en alla à grands pas et gagna l’extrémité méridionale de la forêt.

« Il était en proie à une sorte d’agitation fébrile qui ne lui permettait plus de s’apercevoir que ses vêtements ruisselaient encore de l’eau de la mare, et qu’il était couvert du sang du cerf.

« Il courait tête nue, son couteau ouvert à la main, ainsi qu’un homme, qui vient de commettre un crime ; et s’il fût entré à Donzy de jour, on eût pu le soupçonner. Mais il était nuit déjà lorsqu’il atteignit la chaumière où il avait passé son enfance, et la vieille paysanne qui l’avait élevé fut seule témoin de son trouble et de son agitation.

« – Mon Dieu ! monsieur René, murmura-t-elle, car elle employait toujours cette formule respectueuse pour lui adresser la parole, qu’avez-vous donc, et que vous est-il arrivé ?

« – Rien, mère... répondit-il en se jetant sur un escabeau au coin du feu, absolument rien.

« Et son visage bouleversé démentait ses paroles.

« – Mais vous êtes mouillé... couvert de boue ?

« – J'ai traversé à la nage l'étang du val Fourchu.

« – Ah ! Seigneur Dieu ! s'écria la vieille, – vous avez du sang plein les mains... Et ce couteau ?...

« Un sourire revint aux lèvres du jeune homme, et, pour rassurer sa mère adoptive, il lui conta les événements qui venaient de s'accomplir dans la forêt.

« – Hélas, soupira la vieille, vous êtes bien malheureux, mon pauvre enfant, et que Dieu maudisse le jour où vous avez rencontré la noble dame !

« On le voit, René avait confié son amour à la paysanne.

« – Mère, dit-il, je veux partir, j'y suis résolu.

« – Partir, monsieur René !... Vous voulez partir ?

« – Oui, fit-il d'un signe de tête.

« – Et où irez-vous, mon Dieu ?

« – À Paris. Je veux être soldat comme mon père, et, plus heureux que lui, je veux devenir officier, colonel, porter, comme les gentilshommes, des épaulettes d'or sur un habit brodé... Ah ! acheva-t-il avec un fébrile enthousiasme, dussé-je conquérir le monde, il faudra bien que le bruit de ma renommée arrive

jusqu'à *elle ;* il faudra bien que son regard fasciné s'arrête sur moi.

« – Vous l'aimez donc bien, mon enfant ? demanda la vieille avec douceur.

« Il posa la main sur son cœur avec un geste de souffrance.

« – Oui, murmura-t-il tout bas, plus que la vie !

« La vieille s'était assise au coin de l'âtre, dans un grand fauteuil de bois grossièrement sculpté. Elle tenait dans ses mains ridées les blanches mains du jeune homme et les pressait tendrement.

« – Écoutez-moi bien, monsieur René, lui dit-elle, je ne suis qu'une pauvre paysanne, et je ne sais pas grand-chose de la vie de ce monde ; mais je vais peut-être vous donner un bon avis... Écoutez-moi.

« – Parle, mère, dit René, manifestant un certain étonnement.

« – Voyez-vous, mon enfant, poursuivit la vieille, au temps où nous vivons, un soldat qui n'est pas gentilhomme n'arrive pas à grand-chose, et, s'il est ambitieux comme vous, s'il veut parvenir, il doit s'attendre à être heurté à chaque pas dans son amour-propre, dans son orgueil, dans son mérite personnel... Un gentilhomme, voyez-vous, c'est un gentilhomme. Il a presque le privilège exclusif de porter l'épée, et il tient à maintenir ce privilège intact.

« – Eh bien, s'écria René, le roi m'anoblira.

« – Bon ! dit la vieille, votre petit-fils à peine pourra marcher la tête haute. Les lettres de noblesse ne font pas la race.

« – C’est juste, soupira René en courbant le front.

« – Or donc, reprit sa mère adoptive, il m’est avis qu’en ce monde la seule chose qui puisse contrebalancer la noblesse, c’est la fortune. L’argent est et sera toujours une aristocratie.

« – Hélas ! je suis pauvre... murmura le jeune homme.

« – Écoutez donc, monsieur René, il y a tout près d’ici, à trois lieues, un beau château et une vingtaine de fermes qui en dépendent. Ce château, qu’on appelle Montmorillon, appartient à un beau seigneur de Paris qui est cousu d’or aujourd’hui, mais qui a commencé par être plus pauvre que vous. Le magister, qui est un savant, m’a conté son histoire. Il s’appelait Pierre tout court, comme vous vous appelez René. Il était venu de l’Auvergne à pied et en sabots. Il s’est mis dans la finance et il est devenu riche. Alors il a acheté le château, et il s’est fait appeler M. Pierre de Montmorillon. Eh ! eh ! acheva la vieille en souriant, M. le comte d’Estournelle ne le dédaigne pas, allez ! Quoiqu’il ne soit pas un vrai gentilhomme comme lui, il lui serre la main ni plus ni moins qu’à un égal...

« Ces paroles de la vieille avaient plongé René en une méditation profonde.

« – Oui, murmura-t-il enfin, elle a raison... l’homme riche peut tout en ce monde. Je veux être riche !

« Et puis il soupira, ajoutant :

« – Mais on ne fait pas fortune dans les finances et les gabelles sans avoir un sou vaillant. Il faut de l’argent pour gagner de l’or !

« – Eh ! eh ! fit la paysanne en riant, peut-être avons-nous quelque part, mon bon monsieur René, un vieux sac de cuir tout plein de jaunes louis d'or !... Attendez donc.

« René tressaillit et regarda la vieille.

« – Voyez-vous, reprit-elle, votre père, que Dieu aie son âme ! nous laissa tout votre patrimoine... environ mille écus en belles pièces neuves et toutes reluisantes. Feu mon pauvre Jacques, qui était un homme de sens, pensa que l'argent qui dort est un meuble inutile et qu'il valait beaucoup mieux le faire travailler.

« – Que veux-tu dire ? mère, interrogea René avec curiosité.

« – Vous allez voir, écoutez. Il passait ici tous les ans un marchand colporteur qui faisait plusieurs petits commerces pour gagner sa vie. Il vendait aux enfants de belles images de sainteté et des livres en gros caractères pour prier Dieu, aux jeunes filles, de beaux fichus pour le dimanche, de l'étoffe pour faire leurs robes des jours de fête, du fil et des aiguilles pour les coudre.

« Il achetait aux fermiers leurs récoltes de sarrasin ou d'avoine, les leur payait en beaux écus et les revendait à d'autres marchands de la ville voisine qui est Nevers, comme chacun sait. Enfin aux uns il prêtait de l'argent avec un intérêt, et il en empruntait aux autres pour le faire valoir dans son trafic. Or, comme c'était un très brave homme, incapable de faire tort de son bien à autrui, feu mon pauvre Jacques lui confia vos mille écus, monsieur René.

« – Oh ! oh ! dit le jeune homme en fronçant le sourcil.

« – Il paraît, continua la vieille, que dans le commerce de colporteur, l'argent fructifie, car il est venu ce matin même, le colporteur, tandis que vous couriez les bois, et il m'a rapporté, non plus mille écus, mais trois mille, c'est-à-dire neuf mille livres ; ce qui fait que, en vingt années, votre capital a triplé.

« – Que dis-tu, mère ? s'écria René dont l'œil brilla ; aurais-je donc autant d'argent à moi ?

« – Autant et plus, monsieur René, car notre bien, à feu mon pauvre Jacques et à moi, est à vous aussi, et il vaut bien cinq mille livres.

« – Ah ! mère, dit René, ce bien est à vous et non à moi...

« – Bon ! dit la vieille, le colporteur vous l'achèterait bien sur l'heure cinq mille livres pour n'en jouir qu'après ma mort, et je continuerais à habiter tranquillement ma maison...

« – Mère... mère... murmura René, ému jusqu'aux larmes de ce dévouement si simple et si noble.

« – Allez, monsieur René, acheva la paysanne, croyez-moi, prenez votre argent, allez à Paris et tâchez de faire fortune... Vous avez des mains trop blanches pour demeurer au milieu de pauvres paysans comme nous... et si vous n'avez pas le nom d'un gentilhomme, il m'est avis que vous en avez le cœur et la noblesse de sentiments.

XXXI

Dix années après environ, par une froide nuit d'hiver, un homme enveloppé dans son manteau traversa le pont Neuf, tourna sur la berge, à gauche, en remontant le cours de la Seine dans la direction de la rue des Grands-Augustins.

« Il marchait d'un pas saccadé et rapide, la tête nue, se parlant à lui-même à mi-voix et se disant :

« – J'ai lutté dix années contre l'obscurité et la misère, et pendant dix années j'ai été vaincu. Semblable à ces soldats qui, désespérant de la victoire, se font noblement tuer, je suis las de soutenir un combat inutile et je me réfugie dans la mort.

« Il s'arrêta et jeta un regard assuré à la Seine, qui roulait son flot noir en rongeant la pile des ponts.

« – Dans quelques minutes, poursuivit-il avec ce calme de l'homme qui a fait ses adieux à la vie et ne la regrette point, j'aurai trouvé là-bas l'oubli de mes maux. Mais avant, oh ! avant, je veux la revoir une dernière fois...

« Je veux la revoir, cette femme qui fit battre mon cœur de vingt ans, un soir, d'une étrange et violente émotion, cette femme pour qui j'ai risqué ma vie une fois, pour qui j'ai quitté mon village le ver rongeur de l'ambition au cœur, la tête pleine d'espérances, cette femme dont la vue me fit regretter de ne pas être gentilhomme, et pour qui j'ai lutté dix ans sans relâche...

« Sur le quai, tout était solitude, obscurité, et l'on n'entendait que le clapotement de l'eau qui coulait avec un

murmure sinistre ; dans la rue des Grands-Augustins, au contraire, un bruit confus de carrosses roulant avec fracas, les sons joyeux d'un bruyant orchestre, les clartés éblouissantes des lustres allumés pour une fête à tous les étages d'un superbe hôtel, semblaient attester éloquemment que là au moins quelques heureux de ce monde s'amusaient et bravaient la rigueur et l'intempérie du temps.

« À quelques pas de ces flots bourbeux, où le lutteur vaincu allait bientôt chercher l'oubli, on dansait dans l'hôtel du baron de Vieux-Loup, un gentilhomme du Morvan qui menait grand train.

« Les invités arrivaient, les uns en litière, les autres en carrosse, et leur nombreuse valetaille emplissait la cour de l'hôtel.

« L'homme qui voulait mourir se glissa jusqu'à la porte extérieure et se plaça dans l'angle le plus obscur.

« – Je la verrai passer quand elle arrivera, murmura-t-il.

« Il attendit quelques minutes, l'œil fixé dans la direction de la rue Saint-André-des-Arts, où le comte d'Estournelle, que nous avons vu au premier chapitre de cette histoire, avait sa demeure.

« Bientôt une lueur se fit à l'extrémité de la rue des Grands-Augustins, un roulement de carrosse se fit entendre, et une voiture de gala, aux portières de laquelle galopaient deux coureurs portant des torches, arriva rapidement et s'engouffra sous la porte cintrée de l'hôtel...

« Mais l'homme avait eu le temps de voir...

« Le carrosse renfermait un gentilhomme et une femme, et la lueur des torches s'était projetée sur leur visage.

« La femme, c'était *elle !*

« Le gentilhomme, c'était ce comte d'Estournelle qui jadis avait offert ses services à René ; l'homme qui s'était avidement porté sur leur passage, on l'a deviné, c'était René.

« – Range-toi, maraud ! lui cria durement un des coureurs.

« Mais l'œil du comte s'était abaissé involontairement sur ce visage pâle, et soudain il avait reconnu l'étrange jeune homme de la forêt qui voulait être gentilhomme.

« Il suffit parfois d'un regard arrêté avec une tenace attention sur un visage où se peint une émotion violente, pour laisser deviner l'histoire tout entière d'un homme.

« Le comte d'Estournelle éprouva sans doute une impression bien vive à la vue de René, car il fit arrêter le carrosse ; et tandis que la comtesse gravissait, appuyée sur la main d'un gentilhomme, les marches du grand escalier, il courut dans la rue pour l'y rejoindre ; mais déjà René s'éloignait à grands pas, et se dirigeait vers la Seine.

« Le comte courut après lui et lui posa la main sur l'épaule, au moment où il allait se précipiter dans les flots.

« – Malheureux ! s'écria M. d'Estournelle.

« René se retourna, pâlit, reconnut le comte et poussa un cri.

« – Monsieur... balbutia-t-il... laissez-moi ; n'ai-je point le droit de mourir ?...

« – Non, dit sévèrement le comte. La loi du Christ défend le suicide.

« Un sourire amer passa sur les lèvres de René.

« – Quand on n'a ni amis, ni famille, ni fortune, ni espoir, au cœur, dit-il, que ferait-on en ce monde ?

« – Jeune homme, répondit le comte d'une voix douce et grave, vous n'avez plus de famille, mais vous avez un ami... un ami à qui vous direz les plaies de votre âme et qui vous consolera, un ami qui n'a point oublié le jour où, dans une forêt du Nivernais, vous regrettiez de n'être pas gentilhomme, et qui a deviné déjà vos ambitions déçues, vos rêves évanouis, vos douleurs et vos désillusions, et qui saura bien vous forcer à vous reprendre à la vie, à cette vie qu'un homme de cœur ne doit sacrifier que pour son pays et son roi ?

« Et le comte d'Estournelle prit dans ses mains les mains de René, et, sous le regard si noble et si bon du gentilhomme, celui-ci frissonna d'émotion et se sentit désarmé.

« Cet homme lui défendait de mourir, et dans la voix de cet homme il y avait un tel accent d'autorité, que René courba le front et s'inclina devant cette volonté qui dominait la sienne les austères accents de la maturité éprouvée et forte dominent les passions tumultueuses de la jeunesse.

* *
*

« Vingt années environ, et presque jour pour jour, après cet hallali où la comtesse d'Estournelle eût peut-être trouvé la mort sans le courageux dévouement de René, une scène non moins émouvante, mais plus mélancolique et plus sombre,

s'accomplissait au château que le comte et la comtesse habitaient d'ordinaire jusqu'à la fin de novembre.

« On était bien toujours en automne, et le temps était beau pour une journée de chasse. L'air était si calme, qu'on eût entendu passer un chevreuil sous la futaie à une grande distance ; le soleil éclairait les clairières, l'herbe était verte et douce aux pieds des chasseurs ; mais les chasseurs ne foulaient point l'herbe verte, aucun chien ne hurlait loin ou près, les taillis muets ne répercutaient aucun lambeau de fanfare, et nulle part, au sud ou au nord, on n'entendait retentir le sonore galop d'un cheval.

« La forêt était silencieuse et recueillie au milieu de ce dernier sourire d'automne, comme une demeure abandonnée.

« Au-dehors du château, – ce joli château qui dressait ses sveltes tourelles à la lisière de la forêt, – tout était joies et parfums de la nature ; tout était tristesse et silence au-dedans. À l'extérieur, les rayons du soleil couchant envoyaient un rouge reflet aux vitraux des ogives, les oiseaux chantaient dans les marronniers qui ombrageaient la pelouse ; les jardins étaient embaumés des senteurs de ces fruits et de ces fleurs d'automne qui consolent si bien du printemps.

« Deux levrettes jouaient et luttaient sur le seuil.

« Au-dedans, l'étranger qui y eût pénétré eût rencontré çà et là des serviteurs au front triste, aux yeux pleins de larmes, portant par avance sur leur visage un deuil qui déjà était dans leur cœur ; puis, au premier étage, sur le seuil d'une vaste salle, un vieux chien couché, l'œil morne, laissant entendre un douloureux grognement, aussi triste que les levrettes qui jouaient à la porte du château étaient joyeuses. Dans cette salle, dont l'ameublement sévère rappelait le règne précédent, ce règne majestueux de Louis XIV, où la grandeur étouffa souvent

la grâce, un groupe composé d'une femme et de deux enfants s'était formé auprès d'un homme de quarante-cinq ans environ, pâle et le front couvert de ces lueurs morbides qui annoncent une fin prochaine.

« Assis dans un grand fauteuil de chêne garni de cuir de Cordoue, – un fauteuil séculaire que les d'Estournelle semblaient s'être religieusement transmis pour le même usage, – le comte, car c'était lui, avait le visage tourné vers la croisée ouverte et donnant de plain-pied sur une des terrasses du château.

« La femme, la comtesse, belle encore comme à vingt ans, tenait dans ses mains la main du gentilhomme. Les deux enfants, les leurs, un jeune homme de seize ans, une jeune fille de quatorze, étaient agenouillés et pleuraient aux deux côtés de leur père.

« M. d'Estournelle se mourait ; il mourait des suites d'une blessure reçue un an auparavant sur un champ de bataille où il avait noblement combattu pour son roi.

« Il y avait une tradition chevaleresque et touchante dans l'histoire des derniers d'Estournelle. Tous, depuis François Ier, de vaillante et noble mémoire, jusqu'au roi Louis XV, étaient morts frappés par l'ennemi.

« Les uns étaient tombés sur le champ de bataille, s'enveloppant pour mourir dans le drapeau de leur régiment, le visage tourné vers l'ennemi, ayant aux lèvres un sourire calme et pieux qui semblait dire que le soldat expirait en chrétien.

« Les autres, mortellement atteints, mais non foudroyés, avaient pu revenir au manoir natal et rendre le dernier soupir, assis dans ce vaste fauteuil qui était devenu le vrai lit de mort

d'une race qui voulait s'éteindre toute vêtue, la cuirasse au corps et le casque au front.

« Le comte d'Estournelle, le dernier, avait eu le sort de quelques-uns de ses aïeux. Il n'était pas tombé au milieu de la bataille ; la balle qui l'avait atteint en pleine poitrine ne l'avait point jeté à bas de son cheval. Il était demeuré en selle jusqu'au soir, défiant la douleur et le trépas jusqu'à l'heure de la victoire. Alors, il s'était affaissé sur lui-même et on l'avait cru mort ; puis un chirurgien habile était parvenu à extraire la balle, et cette opération avait prolongé les jours du gentilhomme.

« Il était venu aux Tournelles, demandant sa guérison à ces brises tièdes qui font un paradis du centre de la France ; pendant plusieurs mois, tout l'été même, il avait espéré conserver une vie qu'il était cependant prêt à sacrifier de nouveau pour son pays et son roi. Tant que les prés avaient été verts, les bois touffus et ombreux, le soleil généreux et chaud, tant que les blés mûrs avaient jauni la plaine et que les raisins rougissants s'étaient montrés appendus à leur souche sur les coteaux pierreux qui dominent l'Yonne, l'espoir avait été partagé par sa femme et ses enfants qui l'adoraient, par ses serviteurs qui eussent donné leur vie pour conserver sa noble existence, par le médecin lui-même, une lumière de la science qui, depuis un an, ne le quittait plus et lui prodiguait les soins les plus éclairés.

« Mais septembre était venu, et avec lui les brises fraîches de l'automne ; le soleil avait perdu cette chaleur si nécessaire au blessé ; les feuilles des arbres avaient jauni, et quand les feuilles jaunissent et sont près de tomber, on dirait qu'un souffle de mort passe sur la terre et que les haleines d'octobre sont la faux mystérieuse qui moissonne les plus belles et les nobles vies.

« M. d'Estournelle avait compris que l'heure suprême approchait, et il s'était résigné comme savent se résigner ceux

qui, toute leur vie, ont feuilleté le livre du chrétien et porté l'épée du soldat.

« Quelques jours s'étaient écoulés, et le malade avait été contraint de garder le lit ; puis un matin, comme il se sentait plus faible et plus brisé que la veille, une voix secrète, cette voix mystérieuse et prophétique qui bruit à l'oreille des mourants, lui avait murmuré sans doute qu'il voyait son dernier soleil.

« Alors le fils des preux, le descendant des compagnons de François Ier, s'était réveillé, se souvenant qu'un d'Estournelle ne mourait jamais dans son lit. Il avait voulu qu'on l'habillât et qu'on le plaçât dans le grand fauteuil que ses pères lui avaient transmis.

« Pendant toute la journée, le mourant, calme et le sourire aux lèvres, s'était entretenu avec sa famille, ses serviteurs, leur donnant ses derniers conseils et sa bénédiction ; puis il avait fait avertir le curé du village voisin pour lui demander ces consolations suprêmes que les ministres du Christ apportent à ceux qui vont à Dieu.

« Enfin, il avait voulu qu'on ouvrît les fenêtres pour qu'il pût admirer encore les bois, les champs où le soleil laissait tomber un dernier rayon, la nature un dernier sourire ; et dans cette attitude, une main imposée sur la tête de ses deux enfants, et l'autre dans celle de la comtesse qui pleurait à chaudes larmes, il avait attendu le prêtre qui allait lui apporter le pain de la réconciliation.

« La comtesse et ses enfants entouraient donc le mourant Dans un coin de la salle, un groupe de serviteurs agenouillés et versant des larmes récitaient les prières des agonisants. À l'extrémité opposée, le médecin consultait du regard la pendule placée contre le mur, entre les deux croisées, sur un socle

d'ébène à incrustations de nacre et d'or, et semblait calculer les minutes que le comte avait encore à vivre.

« Tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre et s'arrêta au bout de l'avenue, au bas du perron ; puis des pas précipités retentirent dans l'escalier, dans les corridors et sur le seuil de la salle.

« Le comte tourna la tête, et une expression de joie brilla sur son visage, déjà couvert des ombres de la mort. Un homme entrait, poudreux d'une longue route, et il courut au comte, devant lequel il fléchit un genou, lui baisant la main avec respect.

« – C'est bien, mon ami, dit le mourant, c'est bien d'être venu... Oh ! je vous attendais... d'ailleurs... Je savais bien que vous viendriez...

« Et, de la main, M. d'Estournelle fit signe à sa femme, à ses enfants, à ses serviteurs de s'éloigner. Il voulait avoir un entretien suprême avec le nouveau venu.

« Tous obéirent, et la comtesse jeta un regard étonné sur cet homme, se disant :

« – Mon Dieu ! où donc l'ai-je vu ?

« Cet homme pouvait avoir trente-cinq ans ; il était vêtu d'une longue houppelande de couleur brune, sans broderies, portant des bottes à entonnoir, un feutre sans plume, et, l'on ne pouvait s'y tromper, il n'était pas gentilhomme.

« D'où venait-il ? De Paris.

« Le comte avait fait monter, huit jours auparavant, un domestique à cheval, en lui donnant une lettre qui portait cette suscription :

« À M. René, banquier à Paris, rue des Lions-Saint-Paul, en son hôtel. »

« Que se passa-t-il entre cet homme, que la comtesse reconnut sans pouvoir se préciser l'époque et le lieu où elle l'avait rencontré, et le mourant qui l'avait fait venir ?

« Ce fut un secret que le premier garda fidèlement.

* *
*

« Deux années, jour pour jour, après la mort du comte, la cour et la ville jetèrent les hauts cris : Mme la comtesse d'Estournelle épousa M. René, banquier, et cette mésalliance lui valut le mépris et la haine de la noble famille à laquelle elle appartenait.

« Son fils lui-même, Raoul d'Estournelle, âgé de vingt-deux ans, car la comtesse avait alors quarante ans bien sonnés, son fils rompit avec elle et déclara hautement ne plus vouloir habiter son hôtel.

« De l'union tardive du banquier René et de la comtesse naquit un autre fils.

« Cet autre fils, qui vint au monde possesseur d'une fortune considérable, devait être mon grand-père.

* *
*

« Maintenant, que celui qui lira ces lignes franchisse par la pensée une période de cent années, et se transporte un soir d'hiver, dans un vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, au faubourg Saint-Germain.

« Nous sommes en 185...

« L'hôtel dans lequel nous pénétrons est une construction du siècle dernier. Les murs sont noirs, les plafonds sont élevés. La rampe du grand escalier, dans lequel on n'a point ménagé l'espace, est en fer ouvragé.

« Chaque pièce, chaque corridor est empreint d'un profond cachet de tristesse.

« La cour est pavée de petites pierres pointues et glissantes, entre lesquelles pousse une herbe verte et dure.

« Le jardin, planté de grands arbres, est inculte.

« Depuis près de vingt années, on n'a jamais vu les deux battants de la porte cochère s'ouvrir à la fois.

« Les écuries sont veuves de leurs chevaux ; sous la remise, deux vieux carrosses sont enveloppés de toiles d'araignées. La loge du suisse est déserte. Quand parfois la cloche qui annonce l'arrivée d'un visiteur se fait entendre, c'est un domestique sexagénaire qui vient ouvrir, les lèvres armées à l'avance de cette phrase :

« – Madame la baronne ne reçoit pas aujourd'hui.

« Car c'est une femme qui habite cette demeure toute seule, sans amis, sans parents. Un domestique mâle, une vieille cuisinière, composent toute sa livrée.

« Madame la baronne René n’est point sortie de son hôtel depuis le 27 juillet 1830, jour d’une catastrophe épouvantable pour elle.

« Or, voici l’histoire de madame la baronne René :

« Elle avait, en 1830, cinquante-deux ans ; elle était veuve du général baron René, fils du banquier René dont j’ai raconté l’histoire, et de la comtesse d’Estournelle ; le frère, par conséquent, de ce jeune comte d’Estournelle qui avait abandonné la maison maternelle et réclamé sa fortune le jour où sa mère s’était retirée du monde.

« Au moment où éclata la révolution de Juillet, madame la baronne René avait deux fils. L’aîné, qui se nommait Raymond, servait dans la garde royale au titre de capitaine.

« Le second, Lucien, était élève de l’École polytechnique.

« Raymond, en garnison à Rambouillet, avait sollicité depuis longtemps l’autorisation de permuter avec un capitaine des cent-suisses. Cette autorisation lui fut accordée le 23 juillet, et il prit service le surlendemain dans ce nouveau corps.

« Je précise cette date, afin de bien établir que lorsque, quelques heures plus tard, la révolution éclata, Lucien René, élève de l’École polytechnique, ignorait encore que son frère avait changé d’arme et de garnison.

« Or, le 27 juillet, à huit heures et demie du soir, une douzaine d’élèves de l’École polytechnique, à la tête d’une troupe d’hommes du peuple, attaquèrent un poste de cent-suisses.

« L’officier qui commandait le poste se nommait Raymond René. L’élève de l’École qui commandait l’attaque du poste

s’appelait Lucien René. Les deux frères ne se reconnurent pas. Il était nuit. Sommé de mettre bas les armes, le capitaine répondit par un feu de peloton.

« Le chef de la bande insurgée, Lucien, après avoir courbé la tête sous le feu, se redressa sain et sauf, fit trois pas en avant, prit un pistolet à sa ceinture et ajusta l’officier. Une balle siffla, le capitaine des cent-suisses tomba mort… Lucien René avait tué son frère.

« Madame la baronne René chassa le fratricide, s’enferma dans son hôtel, seule avec la mémoire de son cher mort, et, à l’heure où commence cette histoire, non seulement elle n’était jamais sortie de chez elle, mais encore elle ignorait ce qu’était devenu son fils Lucien.

« Lucien René, désespéré, accablé de remords, avait cherché à mourir, pendant trois jours. Pendant trois jours, la mort avait reculé. Quand le nouveau régime fut établi, lorsque le calme douloureux qui suit la tempête plana sur Paris, Lucien disparut. Il quitta la France et alla servir en Russie. Pendant trois années, officier dans l’armée du Caucase, il chercha vainement cette mort qui semblait le fuir, accomplissant des prodiges de bravoure, et acquérant peu à peu une brillante réputation militaire.

« Le czar connut sa terrible histoire et éprouva pour lui une sympathie toute personnelle. Il le fit colonel et le maria presque malgré lui, à une personne d’origine française, dont la famille était établie en Russie depuis la première Révolution.

« Chose assez bizarre, cette jeune fille était née pendant un voyage de sa famille à Paris, et elle était par conséquent Française comme Lucien René. Elle se nommait Mlle de Pontermer.

« Le temps triomphe de toutes les grandes émotions de l'âme, douleurs ou remords. Lucien René, après avoir voulu mourir, finit par se rattacher insensiblement à la vie. L'amour acheva l'œuvre du temps. Il aimait sa femme, il espérait des jours meilleurs ; et, dès lors, l'air natal lui manqua. Il obtint un congé de l'empereur et revint en France.

« Sa jeune femme allait devenir mère. Lucien comptait sur elle et sur cet enfant qui était sur le point de naître pour fléchir le courroux de sa mère et obtenir son pardon.

« En Russie, on l'appelait le colonel Yermolof ; c'était le nom qu'il avait pris, bien que, par une faveur toute spéciale du czar, il ne se fût point fait naturaliser Russe et eût gardé sa qualité de Français.

« Deux domestiques accompagnaient Lucien et sa femme.

« André Petrowitsch et Catherine étaient des serviteurs que Lucien René croyait dévoués, car il les traitait avec la plus grande bonté. L'avenir devait lui donner un formel démenti.

« Ce fut vers la fin de janvier de l'année 1834 que le colonel Yermolof et sa femme arrivèrent à Paris. Ils descendirent dans un hôtel de la rue des Bons-Enfants.

« Le voyage avait avancé la grossesse de la jeune femme, et dans la nuit même, par une coïncidence qui devait m'être fatale, la maîtresse et la servante, c'est-à-dire Catherine Petrowna, accouchèrent toutes deux.

« Catherine Petrowna mit au monde un fils qui fut déclaré à la mairie du troisième arrondissement sous le nom d'Andrewitsch, c'est-à-dire fils d'André, sujet russe de passage à Paris ; tandis que le fils de Lucien René et de Mlle de Pontermer était inscrit sur les registres de l'état civil sous les vrais noms de

son père et de sa mère, et, par conséquent, avec la qualité de Français.

« Or, ce fils c'était moi, et j'eus le malheur en venant au monde de causer la mort de ma mère, qui succomba huit jours après ma naissance.

« Ce nouveau malheur accabla mon père. Il faillit devenir fou.

« Il était venu à Paris avec l'espoir que sa jeune femme se présenterait à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, son enfant dans ses bras, et fléchirait ainsi sa vieille mère.

« Cette mort inattendue, ce coup de foudre, renversa son espérance.

« Cependant il avait toujours fait prendre secrètement, alors même qu'il était à l'armée du Caucase, des renseignements sur sa mère et sur son genre de vie.

« Il savait que la baronne ne sortait jamais, ne recevait personne, et ne prononçait jamais son nom.

« Un vieux serviteur correspondait avec lui. Mon père le fit venir le lendemain des funérailles de ma mère, et l'interrogea.

« – Monsieur le baron, lui répondit-il, n'espérez point fléchir madame la baronne. Elle pleure votre frère comme au jour de sa mort ; elle vous maudit comme à l'heure où elle vous a chassé en vous appelant fratricide. Hier encore je l'ai entendue murmurer :

« – J'espère bien que Caïn n'aura point survécu à Abel...

« Mon père se couvrit le visage de ses deux mains :

« – Mais alors, dit-il avec désespoir, mon fils sera donc déshérité ?

« – Non, répondit Baptistin, – c'était le nom de ce domestique, – non, si Dieu me prête vie. Laissez votre fils en France, monsieur le baron ; la Providence nous aidera.

« Mon père quitta Paris sans avoir vu sa mère.

« Il me confia aux soins d'André Petrowitsch et de Catherine sa femme.

« Les deux serviteurs avaient ordre de m'élever selon le rang que je devais un jour occuper dans le monde.

« Un an après son départ, mon père, le baron Lucien René, fut tué en Pologne par un éclat d'obus qui lui fracassa le crâne.

« Une lettre, que je ne devais ouvrir qu'à l'âge de vingt ans, était le seul héritage qu'il me laissât, en outre d'une somme de cent cinquante mille francs placée à la Banque de France, et dont le revenu devait pourvoir à mon éducation.

« À présent, pénétrons dans ce vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, où la baronne René s'était ensevelie toute vivante.

« C'était, nous l'avons dit, par une froide soirée d'hiver, la nuit arrivait à grands pas ; il tombait une pluie fine, serrée, pénétrante.

« La baronne était seule dans une sorte de vaste pièce, qu'au moyen âge on eût qualifiée d'oratoire, eu égard à son ameublement.

« Il y avait là un prie-Dieu en vieux chêne, un meuble Louis XV recouvert d'un velours fané, quelques tableaux de l'école espagnole, représentant des saints et des martyrs, et détachant leurs cadres poudreux sur une tenture d'un vert sombre.

« Un grand Christ d'ivoire se dressait contre le mur, en face de la cheminée, au-dessus du prie-Dieu.

« La baronne était agenouillée, les mains jointes, et ses lèvres desséchées s'étaient appuyées sur les pieds crucifiés du Sauveur du monde.

« – Mon Dieu ! disait-elle d'une voix presque éteinte, par donnez-moi ma dureté envers ce fils, plus malheureux sans doute que coupable !... Longtemps inflexible, longtemps j'ai été impitoyable. Vous m'avez frappée, mon Dieu, car ce fils est mort ; j'en ai eu la preuve, hélas ! il y a dix années seulement. Il était venu à Paris, il voulait se jeter à mes pieds, implorer mon pardon... et il n'a pas osé !...

« Et me voilà seule à présent, mon Dieu, près de paraître devant vous, et ne laissant personne de ma race derrière moi ! À qui donc s'en ira cette fortune immense dont je suis le dernier dépositaire !

« Mon Dieu, inspirez-moi !

« La baronne se leva et demeura un moment immobile et debout devant le crucifix.

« C'était alors une femme de soixante-dix-huit ans, maigre, sèche, encore droite ; ses cheveux blancs encadraient un visage long, au nez busqué, à la lèvre autrichienne, un visage qui avait dû être beau entre tous alors qu'il était jeune, et dont la fierté de lignes trahissait une origine aristocratique.

« Elle étendit enfin la main vers le gland d'une sonnette. Peu après, un homme parut et demeura respectueux sur le seuil.

« – Baptistin, dit la baronne, vous allez vous rendre chez mon notaire, maître Brunet.

« Le vieux serviteur tressaillit et regarda sa maîtresse avec une sorte d'anxiété.

« La baronne continua :

« – Habituellement, depuis bientôt trente années, vous vous contentez d'aller chez maître Brunet, tous les six mois, toucher une somme d'argent nécessaire à nos besoins.

– C'est vrai, madame la baronne, répondit Baptistin, et il n'y a guère plus de quinze jours...

« – Attendez... Le voyez-vous quelquefois, maître Brunet, quand vous allez chez lui, ou bien avez-vous affaire à ses clercs ?

« – Je l'ai vu la dernière fois, madame la baronne.

« La septuagénaire demeura silencieuse un moment et parut rassembler ses souvenirs.

« – La dernière fois que maître Brunet est venu ici, dit-elle, c'était le 30 juin 1830 ; ce n'était déjà plus un jeune homme alors... Quel âge vous paraît-il avoir ?

« – Il a les cheveux blancs, il a passé la soixantaine, madame.

« – Oui, ce doit bien être cela. Eh bien, Baptistin, allez me chercher maître Brunet.

« Le vieux domestique recula stupéfait.

« – Comment ! dit-il, madame la baronne daignera le recevoir ?

« – Oui, allez !

« Le geste avec lequel madame la baronne René congédia le valet de chambre n'admettait aucune réplique.

« Il sortit donc, mais en murmurant tout bas :

« – Oh ! ceci est plus que bizarre. Maître Brunet sera le premier homme qui aura franchi le seuil de l'hôtel depuis vingt-quatre ans.

« Une heure après, les deux battants de l'hôtel de la rue Saint-Guillaume s'ouvrirent, au grand étonnement du paisible voisinage, et pour la première fois depuis la révolution de Juillet.

« Un modeste fiacre entra dans la cour et vint s'arrêter devant le perron. Maître Brunet en descendit. C'était un vieillard, comme l'avait affirmé Baptistin, mais un petit vieillard bien vert, alerte, l'œil vif, et ayant conservé toute la vigueur de l'âge mûr.

« Il monta lestement, sur les pas de Baptistin, les marches usées du grand escalier, traversa une longue enfilade de salles au premier étage, et pénétra dans cet oratoire où madame la baronne René l'attendait.

« – Laissez-nous, Baptistin, dit la baronne d'un ton sec.

« Le valet sortit. Alors la septuagénaire rendit au notaire le salut qu'il lui avait respectueusement adressé et lui dit d'un ton aussi calme que s'il ne se fût écoulé que quelques semaines depuis leur précédente entrevue :

« – La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, monsieur Brunet, ne m'avez-vous pas dit que je possédais environ cinq cent mille livres de rente ?

« – Oui, madame la baronne ; et comme il y a de cela environ vingt-quatre ans, et que je n'ai jamais versé plus d'une centaine de mille francs par an, dont les neuf dixièmes étaient, suivant vos ordres, employés en bonnes œuvres, c'est donc quatre cent mille francs qui se sont capitalisés.

« – C'est-à-dire qu'aujourd'hui j'ai plus d'un million de revenus ?

« – Oui, madame.

« Un profond soupir déchira la gorge de la baronne.

« – À qui donc laisser tout cela ? murmura la pauvre vieille femme.

« Et comme le notaire gardait un morne silence :

« – Monsieur Brunet, poursuivit-elle, vous savez comment est mort l'un de mes fils, mais peut-être ignorez-vous...

« – Hélas ! madame la baronne, je n'ignore rien, répondit le notaire. Les journaux russes m'ont appris, il y a dix-sept ans, la mort de M. Lucien René, tué en Pologne, sous le nom du colonel Yermolof.

« – Dix-sept années ! murmura la baronne ; il y avait donc sept ans déjà lorsque je l'ai appris moi-même...

« Le notaire la regarda avec étonnement.

« – Écoutez, reprit la septuagénaire ; le jour où je bannis le meurtrier de ma présence, je congédiai tous mes gens, à l'exception de deux, Nanette ma cuisinière, et Baptistin le valet de chambre de feu le général, mon mari. Je vous défends, leur dis-je, de jamais prononcer devant moi le nom de celui qui fut mon fils, et s'il venait à mourir, je vous défends de m'annoncer sa mort.

« – Mais alors, madame la baronne, demanda le notaire, comment avez-vous pu savoir...

« – Le hasard seul s'est chargé de cette triste mission, répondit la baronne.

« – Pendant une maladie grave que je fis il y a dix ans, et pour laquelle je ne voulus voir aucun médecin, du reste, je fus prise un soir d'une sorte de léthargie. Mon cœur ne battait plus, mes yeux étaient fermés, tous mes membres avaient la roideur de la mort. Cependant, j'entendais tout ce qui se passait autour de moi.

« – Ah ! disait Nanette ma cuisinière, si on savait où est M. Lucien...

« – Tais-toi ! répondit Baptistin, M. Lucien est mort. Il a été tué en se battant pour l'empereur de Russie...

« Cette nouvelle produisit sur moi une telle impression qu'elle triompha de la léthargie. Je revins à moi. Baptistin se tut.

« Après cette confidence rétrospective, la baronne garda de nouveau le silence, que maître Brunet n'osa troubler.

« Enfin, elle releva la tête et poursuivit :

« Je suis, vous le savez, la fille du marquis de Noray. J'avais dix ans lorsque mon père, ma mère et toute ma famille montèrent sur l'échafaud révolutionnaire. Je ne me connais aucun parent, proche ou lointain. En connaissez-vous à mon mari ? Il faut bien que cette fortune retourne à sa source.

« – Madame, répondit le notaire, le dernier comte d'Estournelle est le petit-neveu de feu le général.

« – C'est juste, murmura la baronne ; je sais que mon mari et le comte d'Estournelle étaient frères utérins ; mais le comte d'Estournelle haïssait mon mari ; ils ne se sont jamais vus, et j'ignore s'il y a encore quelqu'un de ce nom.

« – Oui, madame, le comte d'Estournelle actuel est un homme d'environ quarante ans.

« – Est-il riche ?

« – Il est pauvre.

« – A-t-il la réputation d'un galant homme ?

« – Oui, madame.

« – Eh bien, monsieur Brunet, reprit la baronne, je vais faire deux parts de mon bien ; l'une sera pour les pauvres, l'autre ira au comte d'Estournelle. Rédigez mon testament en ce sens. Vous me l'apporterez demain ; je le signerai... Adieu, monsieur Brunet, acheva la baronne, grande dame jusqu'au

bout des ongles, et lui indiquant en se levant que l’audience était terminée.

« Le notaire parti, madame la baronne René fit de nouveau un pas vers son prie-Dieu ; mais elle s’arrêta en chemin et tressaillit, tandis qu’une rougeur fugitive montait à son front ridé.

« Il venait de se passer quelque chose d’inouï dans les habitudes de la baronne, un de ces événements bien simples qui sont parfois toute une révolution.

« Sa porte s’était ouverte, et Baptistin avait franchi le seuil de l’oratoire sans frapper, sans que la baronne eût sonné.

« La septuagénaire attacha un regard courroucé sur son vieux serviteur.

« – Est-ce que vous perdez la tête, Baptistin ? dit-elle.

« – C’est bien possible, répondit le valet de chambre, et je sais que madame la baronne va me chasser : mais elle m’écoutera auparavant.

« L’accent ému, l’air solennel de Baptistin, ordinairement calme et simple, impressionnèrent vivement la baronne. Elle devina quelque chose d’extraordinaire.

« – Qu’est-ce donc, Baptistin ? fit-elle. Parlez ! je vous l’ordonne.

« Et elle s’assit en le regardant.

« Le valet de chambre se tenait respectueusement devant elle, les yeux baissés, dans un état visible d’embarras.

« – Mais parlez donc, Baptistin, répéta la baronne.

« Le valet parut faire un effort suprême, et leva les yeux sur sa maîtresse.

« – Madame, dit-il, M. Brunet sort d'ici ?

« – Sans doute.

« – Et il va rédiger sans doute le testament de madame la baronne ?

« La septuagénaire fronça de nouveau le sourcil. Jamais ses gens ne s'étaient permis de l'interroger. Cependant elle se tut, dominée par une sorte de curiosité âpre et bizarre.

« Baptistin reprit :

« – Je ne sais pas à qui madame la baronne compte léguer sa fortune ; mais l'heure est venue pour moi de parler, et je ne laisserai point déshériter son petit-fils.

« La baronne jeta un cri. Pour la seconde fois elle crut que son vieux serviteur était devenu fou. Mais Baptistin poursuivit avec une sorte de volubilité :

« – M. Lucien s'est marié en Russie avec mademoiselle Mélanie de Pontermer, en 1833. Il est venu en France en 1834. Sa femme y est accouchée d'un fils qui a été inscrit sous les noms de Marie-Gaston René, sur les registres de l'état-civil de la mairie du troisième arrondissement.

« Et comme elle l'écoutait stupéfaite, Baptistin déboutonna son gilet à manches, tira un rouleau de papiers de sa poche et le tendit à la baronne, ajoutant :

« – Voici l'acte de décès de madame Lucien René, et l'acte de naissance de Marie-Gaston René, aujourd'hui âgé de vingt ans.

Madame la baronne René avait été prise subitement d'une telle émotion, que ses genoux fléchirent. Elle chancela, et Baptistin fut obligé de la soutenir. Mais cette émotion, si violente qu'elle fût, se trouva cependant dominée par l'indomptable énergie que cette femme étrange avait puisée dans la solitude.

« Elle se redressa, s'empara des papiers que Baptistin lui tendait ; elle les examina l'un après l'autre, attentivement, minutieusement, comme si elle se fût défiée de ce que le valet lui disait ; et puis, tout à coup, deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, et marchant d'un pas ferme, elle alla s'agenouiller aux pieds du grand Christ d'ivoire, disant :

« – Merci, Seigneur, je vois que vous m'avez pardonné !...

« Alors, se tournant de nouveau vers le vieux valet de chambre :

« – Mais ce fils de mon fils, demanda-t-elle avec une sorte d'avidité, où est-il ?

« – À Paris, madame.

« – À Paris !... et tu me l'as caché... et tu ne me l'as point amené !...

« – Hélas ! madame, je craignais...

« – Tais-toi !... Je veux le voir !

« Baptistin jeta un cri et prononça un mot, un seul, un mot de triomphe :

« – Enfin !

« Et il se précipita au-dehors.

« Afin de bien faire comprendre les événements qui suivirent, il est nécessaire de pénétrer dans une autre demeure, de l'autre côté de la Seine, au-delà du pont Neuf.

« Il y a, rue de l'Arbre-Sec, une vieille maison dans laquelle on entre par une porte bâtarde et dont le rez-de-chaussée est occupé par un bureau de tabac.

« Chaque étage se compose de trois pièces louées à un seul locataire.

« Une sonnette pour chaque étage, placée en bas avec le nom du locataire sur une plaque, tient lieu de concierge.

« Un teinturier demeure au premier, le second est habité par un employé aux pompes funèbres ; une femme galante s'est accommodée du troisième.

« Le quatrième étage, enfin, était loué, il y a quelques mois, à un personnage d'allure assez étrange.

« C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, à tournure militaire, la lèvre ombragée d'une grosse moustache brune. Capitaine de hussards en retrait d'emploi, il avait été contraint, pour vivre, d'accepter, dans une administration modeste, les appointements plus modestes encore d'une teneur de livres à quinze cents francs.

« Il avait une femme et un enfant.

« C'est chez lui que nous allons pénétrer, le jour même où madame la baronne René avait fait appeler son notaire.

« Il était huit heures du soir. Le capitaine était assis devant un petit poêle en fonte, assez mal garni.

« Sa femme, une grande et belle personne encore, dressait un maigre couvert sur une table.

« L'enfant, une jolie petite fille, dormait dans un lit, sur un vieux coussin.

« L'ameublement de la pièce où se trouvaient ces trois personnages était misérable.

« Le capitaine sifflotait entre ses dents, sa femme allait et venait d'un pas brusque, inégal, et qui trahissait une mauvaise humeur marquée.

« – Quelle vie, dit-elle enfin ; toujours la misère ! On a beau se priver, se réduire, raccommoder son linge et le laver soi-même, on n'est jamais plus avancé !... Nous n'avons jamais vingt francs devant nous.

« – Patience ! patience ! madame la comtesse, répondit le capitaine, qui posa sa pipe sur le poêle.

« La femme haussa les épaules, et dit avec amertume :

« – Vous auriez mieux fait de me laisser tranquille autrefois, et de ne point m'éblouir avec votre titre de comte. Je n'étais point comtesse avant de vous connaître, mais j'avais des chevaux, des domestiques, un mobilier. J'ai fait la folie de perdre ma position pour vous, et...

« – Voyons, Nana, dit le capitaine, ne te fâche pas... et prends patience ! Tu sais bien que nous attendons un héritage.

« – Il est long à venir...

« – Soit ; mais il viendra.

« La femme haussa les épaules.

« – Mais vous oubliez, dit-elle, que le baron René, le dernier fils de la vieille de la rue Saint-Guillaume, a laissé un enfant, lequel est élevé par un vieux Russe ?

« Le capitaine fit un signe de tête affirmatif. Sa femme reprit :

« – La baronne René n'a-t-elle pas auprès d'elle un domestique qui connaît cet enfant, et lui est tout dévoué ?

« – Oui, dit le capitaine.

« – Alors, convenez que vous êtes fou de songer à cet héritage. Madame la baronne René laissera sa fortune à son petit-fils.

« – Non.

Le capitaine articula cette négation avec un calme si parfait, que sa femme tressaillit et le regarda.

« – Expliquez-vous donc, dit-elle, car je n'y comprends plus rien.

« Le capitaine attacha sur sa femme un regard étrange.

« – Êtes-vous femme à garder un secret ? lui demanda-t-il.

« – Belle question !

« – Même si c'était le secret d'une infamie ?

« Elle eut un éclat de rire moqueur.

« – Quand on est votre femme depuis dix ans, dit-elle, on n'a plus de préjugés. Parlez !

« – Eh bien, reprit le capitaine, dont l'œil eut un fauve éclair, l'héritage est à nous.

« – Mais comment ?

« – Le petit-fils de la baronne n'est plus son petit-fils, aux yeux de la loi.

« – Cependant...

« – Il est mort civilement, et cela grâce à moi. Vous ne comprenez pas ?

« – Certes non.

« – Eh bien, écoutez... car la chose remonte à dix ans déjà. Le vieux Russe qui élève Marie-Gaston est joueur, ivrogne et brutal.

« C'était un habitué fidèle des maisons de jeu du Palais-Royal, et je l'avais connu autour de cet infernal tapis vert où j'ai laissé les derniers débris de ma fortune.

« Quand le gouvernement ferma les maisons de jeu, les fervents, les fidèles sectateurs de ce dieu qu'on nomme *hasard,* se répandirent dans mille tripots clandestins. André Petrowitsch

et moi, nous nous rencontrâmes dans un bouge rendu célèbre depuis par un assassinat qui y fut commis. Cette maison, tenue par une prétendue baronne de Marcigny et son fils, se trouvait rue des Bons-Enfants.

« André Petrowitsch y venait tous les soirs ; parfois il gagnait, parfois il perdait, mais il gagnait le plus souvent.

« Cependant, depuis une quinzaine de jours, le malheur semblait s'être appesanti sur lui. Il sortait les mains vides chaque matin, après une nuit de fièvre et d'emportement, car ce cosaque avait souvent des colères de grand seigneur.

« Un soir, il arriva ivre, féroce, les yeux injectés de sang.

« De tous les habitués du tripot, j'étais le seul qui lui eût inspiré quelque sympathie. Nous avions souvent joué de moitié, souvent nous nous étions prêté mutuellement de l'argent.

« Son air bouleversé me frappa. Je le pris à part, et l'entraînant dans une embrasure de croisée :

« – Qu'as-tu donc, André Petrowitsch ? lui dis-je.

« – J'ai, me répondit-il, que je suis un misérable, une brute stupide, et que j'ai du sang sur les mains.

« – Que veux-tu dire ?

« – Tu vas voir, *petit père*, reprit-il, se servant d'une locution familière au peuple russe, tu vas voir... J'ai tué mon fils !

« Je fis un pas en arrière ; il poursuivit :

« – Vois-tu, petit père, l’eau-de-vie est mauvaise conseillère. Quand j’ai bu de l’eau-de-vie, je ne sais plus ce que je fais… La nuit dernière, j’ai perdu, comme la veille, comme les jours précédents… Tu le sais, il y a un guignon sur moi…

« – Eh bien ?

« – Je suis entré chez moi ivre mort. Mon fils m’attendait… Je lui ai donné un coup de pied dans le ventre et je l’ai tué.

« – Mais on va t’arrêter et te conduire en prison, malheureux !…

« – Non ; les voisins ont cru qu’il était mort d’une violente inflammation d’entrailles. On l’enterre demain ; la justice n’en saura rien.

« André Petrowitsch soupira et couvrit son visage de ses deux mains :

« – J’ai fait mourir Catherine Petrowna de chagrin, reprit-il ; j’ai tué mon fils… je suis maudit !

« Et puis il eut un fauve éclair dans les yeux.

« – Jouons ! jouons ! me dit-il ; ça fait oublier.

« Cet homme étrange fouilla alors dans sa poche, en retira quelques pièces d’or, et s’approcha de la table de jeu.

« Pendant toute la nuit, il joua avec frénésie. Aux premières clartés de l’aube, il avait perdu son dernier louis. Moi, au contraire, je gagnais, et j’avais un monceau d’or devant moi.

« André Petrowitsch était effrayant à voir.

« – Petit père, dit-il, donne-moi de l'or… Il me faut de l'or… Je vais tout regagner.

« – Non, répondis-je ; non, si tu ne me fais pas une promesse.

« – Parle. Veux-tu mon âme et ma part de paradis ? répondit-il.

« – Je veux que tu me fasses le serment de m'obéir pendant vingt-quatre heures et d'exécuter mes ordres, si étranges qu'ils soient.

« – Je te le jure ! me dit-il tendant toujours sa main avide.

« Malgré un séjour en France de dix années, André Petrowitsch était demeuré superstitieux, comme il l'était le jour où il quitta les bords du Don et les plaines sauvages de l'Ukraine.

« Je savais qu'il est un serment que le cosaque ne viole jamais : c'est celui qu'il fait sur les cornes du *taureau noir*.

« Le taureau noir est un animal légendaire, personnifiant le dieu du mal.

« Tout cosaque est persuadé que celui qui violerait un serment fait sur les cornes du taureau noir s'exposerait à quelque mystérieux et terrible supplice, auprès duquel les tortures de l'enfer ne sont que des jeux d'enfant.

« Je pris dans mes mains une poignée de louis, et les montrai à André Petrowitsch :

« – Veux-tu me le jurer sur les cornes du *taureau noir ?* lui dis-je.

« Il recula d’abord, il hésita une minute ; mais la vue de l’or le fascina.

« – Soit ! me dit-il, je te le jure sur les cornes du taureau noir. Pendant vingt-quatre heures, je t’obéirai.

« Je lui donnai la poignée d’or ; il se remit à jouer, et, au bout d’une heure, il s’était *refait,* comme on dit.

« Alors je l’entraînai hors du tripot.

« – Maintenant, me dit-il, je suis ton esclave. Ordonne, petit père.

« – As-tu déclaré le décès de ton enfant ?

« Il passa sa main sur son front et jeta un cri :

« – Oh ! le jeu ! dit-il ; j’avais tout oublié.

« – Eh bien, viens alors à la mairie.

« Il fit quelques pas à mon bras ; je continuai :

« – Tu as eu du malheur, au lieu de tuer ton fils, de ne pas tuer ce jeune garçon que tu élèves.

« – Le fils du maître ?

« – Oui, car si tu avais tué celui-là, ta fortune était faite.

« – Que veux-tu dire, petit père ?

« – Je veux dire que tu vas déclarer à la mairie, non la mort d'Andrewitsch ton fils, mais la mort de Marie-Gaston, fils du colonel Yermolof, en France le baron René.

« – Oh ! fit-il en me quittant brusquement le bras, ça n'est pas possible, petit père ?

« – Tu oublies ton serment…

« Il tressaillit et me regarda une fois encore.

« – Est-ce que tu as intérêt à cela, petit père ?

« – Et toi aussi, car le jour où la baronne René mourra, je te donnerai cent mille francs, ajoutai-je.

« En cet endroit de son récit, le capitaine en retrait d'emploi s'interrompit et regarda sa femme :

« – Vous le voyez, ma chère, dit-il, Marie-Gaston René est mort civilement. Ce n'est pas lui qui me contestera l'héritage de la baronne.

« La jeune femme attacha sur le capitaine un froid regard.

« – Allons, monsieur le comte d'Estournelle, dit-elle, vous étiez réellement digne d'épouser une femme perdue comme moi. Vous êtes un franc voleur d'héritage.

« – Que vous importe ! dit-il brusquement. Vous serez riche…

« – Et comtesse pour de bon… Je veux être dame patronnesse de quelque chose sur mes vieux jours.

« Deux coups frappés à la porte extérieure du logement interrompirent la conversation de ce ménage modèle.

« Le capitaine alla ouvrir et se trouva en présence d'un vieillard, qui n'était autre que maître Brunet, notaire.

« – Monsieur le comte, dit le vieillard en entrant, c'est la fortune qui vient frapper à votre porte. Vous avez bien fait de lui ouvrir.

« Le comte d'Estournelle et sa femme furent pris d'un grand battement de cœur.

« – Est-ce que la baronne René serait morte ? demanda le capitaine.

« – Non, mais elle m'a donné l'ordre, il y a une heure, de rédiger son testament en votre faveur.

* *
*

« Tandis que le comte et la comtesse d'Estournelle se livrent à la joie, je suis obligé de conduire celui qui lira cette incroyable histoire dans l'appartement occupé par André Petrowitsch.

« Ainsi que l'avait annoncé le comte d'Estournelle à sa femme, Catherine Petrowna était morte des suites des mauvais traitements de son mari. Andrewitsch était mort, et le vieux cosaque vivait seul. J'étais élevé, moi, dans une maison d'éducation. Je sortais tous les jeudis, et je venais voir Petrowitsch, pour lequel j'avais une affection filiale.

« Baptistin, le valet de chambre de la baronne René, s'échappait quelquefois aussi et me visitait, soit dans mon pensionnat, soit chez Petrowitsch.

« Or ce jour-là, j'étais venu voir le vieux cosaque, et je l'avais trouvé malade.

« – Reste donc avec moi ce soir, petit père, me dit-il, j'ai peur de mourir...

« – Je resterai, répondis-je ; mais rassure-toi, André Petrowitsch, tu ne mourras pas. Je te soignerai...

« Je passai la soirée auprès de lui. Il fumait sa pipe et me parlait de mon père.

« Comme dix heures sonnaient, on frappa à la porte, et je vis entrer un homme que, dans mes souvenirs les plus lointains, il me sembla avoir déjà vu. C'était le comte d'Estournelle.

« Je crus remarquer que sa présence produisait sur André Petrowitsch une impression désagréable.

« La physionomie de cet homme restera à jamais gravée dans ma mémoire. Il avait l'œil sinistre, le visage anguleux, les cheveux rares et le front étroit.

« Il jeta sur moi un regard qui me glaça jusqu'à la moelle des os.

« – Bonjour, André Petrowitsch, dit-il au Cosaque.

« – Bonjour, répondit celui-ci ; que me voulez-vous ?

« – Je veux t'entretenir seul à seul d'une chose de la plus haute importance.

« André paraissait mal à l'aise. Cependant il me regarda d'une façon significative.

« – C'est bien, lui dis-je. Je vais passer dans une autre pièce.

« L'inconnu demeura seul avec André Petrowitsch. Ils s'entretinrent longtemps à voix basse. J'entendis même quelques exclamations étouffées poussées par le vieux Cosaque, puis ces mots :

« – Souviens-toi du serment que tu m'as fait.

« – Soit ! j'obéirai, murmura André Petrowitsch.

« Puis l'inconnu sortit. Alors André me rappela.

« – Quel est cet homme ? lui demandai-je avec inquiétude. Il a un visage qui ne me revient pas.

« André haussa les épaules.

« – C'est une idée que tu te fais, petit père, me répondit-il. C'est un très brave homme, et qui m'a apporté une bonne nouvelle.

« – Ah !

« – Mais je ne puis rien te dire encore, petit père. Seulement tu as bien fait de ne pas rentrer à ta pension ce soir.

« – Et pourquoi donc ?

« – Parce que la bonne nouvelle te concerne, petit père.

« – Moi ?

« – Oui.

« Il mit un doigt sur sa bouche.

« – Demain, dit-il, demain, tu sauras tout. En attendant couche-toi, et bonne nuit.

« Je l'ai dit, André exerçait sur moi un certain empire. J'avais coutume de lui obéir. Je demeurai auprès de lui.

« Nous nous mîmes au lit de bonne heure, et je ne tardai pas à m'endormir.

« Vers le milieu de la nuit, un bruit inusité me réveilla. On parlait dans la pièce voisine de celle où j'étais couché. Je crus reconnaître encore la voix de l'homme qui déjà était venu dans la soirée et s'était longuement entretenu avec André Petrowitsch.

« Alors, mû par un sentiment de curiosité, je me glissai hors de mon lit, je me traînai jusqu'à la porte, et je collai mon œil au trou de la serrure.

« Je ne m'étais pas trompé. À la lueur d'une lampe placée sur la table, dans la première pièce du logement de Petrowitsch, je vis le Cosaque assis auprès de l'inconnu et causant avec lui.

« Ils parlaient à voix basse ; mais j'ai une grande finesse d'ouïe qui me permet d'entendre à distance, et je ne perdis pas un mot de l'étrange conversation que je transcris ici.

« – Ainsi, disait André Petrowitsch, il faut que je parte ?

« – Sur-le-champ !

« – Et si je ne partais pas ?...

« – Tu n'aurais pas ce que je t'ai promis.

« Le Cosaque paraissait lutter contre cette volonté qui semblait peser sur lui.

« Un moment même il songea à résister.

« Alors l'inconnu se pencha à son oreille.

« Que lui dit-il ? Je l'ai su depuis, mais il me fut, en ce moment, impossible de le deviner.

« Petrowitsch se leva vivement et s'écria :

« – Non, non, jamais !

« L'inconnu le poussa vivement devant lui, le colla contre la porte, et, tandis que d'une main il lui étreignait la gorge, de l'autre il tira un poignard.

« À ce moment, je brisai la porte qui nous séparait, et je m'élançai au secours de Petrowitsch.

« Mais l'inconnu me dit sans s'émouvoir :

« – Si vous faites un pas, je le tue !

« J'avais vu la pointe de son stylet s'appuyer sur la gorge de Petrowitsch. La menace qui m'était faite me cloua immobile au milieu de la chambre, à deux pas du Cosaque et de celui qui paraissait vouloir l'assassiner.

« – Grâce ! murmura Petrowitsch, grâce ! Je vous jure que je partirai.

« – C'est bien, dit l'inconnu ; mais cela ne me suffit point. Je veux que ce jeune homme t'accompagne.

« Je voyais toujours briller la lame du poignard, et une sueur glacée mouillait mes tempes.

« L'inconnu me regarda.

« – Si vous tenez à la vie de cet homme, dit-il, jurez-moi que vous l'accompagnerez.

« Petrowitsch levait un œil suppliant, et il me semblait que son visage était bouleversé par la terreur.

« Quant à l'inconnu, il attachait sur moi un regard qui me glaçait d'une mystérieuse épouvante.

« – Écoutez, me dit-il. Petrowitsch m'avait fait un serment, le serment d'accomplir un voyage dans l'intérêt de certaines affaires qui me sont personnelles. J'exige qu'il tienne son serment, et, de plus, je *veux* – il souligna ce mot avec un accent terrible – que vous l'accompagniez. Je vous donne dix secondes pour réfléchir. Si vous refusez, je le tue !

« J'aimais Petrowitsch, et j'étais tellement ému, tellement épouvanté, que j'aurais accepté les conditions les plus étranges.

« – Je partirai, répondis-je.

« – Vous le jurez ?

« – Sur l'honneur et sur la mémoire vénérée de mon père.

« L'inconnu laissa retomber son bras, mit son poignard dans sa poche, s'enveloppa dans son manteau et sortit. Tout cela se fit si brusquement, que je n'eus pas le temps de sortir de la torpeur singulière qui s'était emparée de moi. Il était déjà loin quand je retrouvai un peu de calme et de présence d'esprit.

« – Ah ! petit père, me dit alors Petrowitsch d'une voix lamentable, il faut que tu obéisses... Sans cela, je suis un homme mort par avance.

« – Mais où veux-tu me conduire ? lui demandai-je.

« – Je ne puis pas te le dire. Habille-toi, et partons.

« – Quoi ! sur-le-champ ?

« – Oui.

« Petrowitsch aurait voulu m'emmener au bout du monde, que je serais parti avec lui. J'avais en cet homme une foi aveugle.

« Je m'habillai. Il ouvrit une armoire et y prit un rouleau d'or. Puis il me donna une pelisse fourrée et me dit :

« – Couvre-toi bien, les nuits sont froides en hiver.

« – Mais au moins, lui dis-je, il faut que je prévienne à ma pension.

« – Non.

« – Pourquoi ?

« Il se prit à trembler, et son effroi était si bien joué que je demeurai convaincu qu'il courait les plus affreux périls.

« – Ces hommes, car il a des associés celui qui sort d'ici, ces hommes me tueraient ! murmura-t-il.

« Je le suivis, au comble de la stupeur. Nous descendîmes dans la rue. Là, Petrowitsch parut hésiter un instant ; puis, il prit la rue Saint-Honoré, et m'entraîna jusqu'à la place du Palais-Royal. Il était alors onze heures moins un quart.

« Petrowitsch me fit monter dans un fiacre, s'assit auprès de moi, et dit au cocher :

« – Au chemin de fer du Nord ; cent sous pour la course !

« Cette promesse eut pour résultat de nous faire franchir en un quart d'heure la distance qui sépare du Palais-Royal le chemin de fer du Nord.

« À cette époque-là, il y avait un train-poste qui allait directement de Paris à Cologne, et partait à onze heures trente-cinq minutes du soir.

« Comme nous entrions dans la gare, nous aperçûmes un commissionnaire qui vint à nous et dit au Cosaque :

« – Est-ce vous, monsieur Petrowitsch ?

« – C'est moi.

« Le commissionnaire avait en bandoulière une sacoche de voyage. Il la remit à Petrowitsch.

« – Voilà, dit-il, ce qu'on m'a chargé de vous apporter.

« La sacoche renfermait de l'argent, une bouteille ronde pleine de kirsch et une lettre sans signature.

« La lettre disait :

« Vous descendrez à Cologne, à l'hôtel de *Coblentz,* et vous y attendrez mes instructions. »

« Petrowitsch passa la sacoche à son cou, déboucha la bouteille et me la tendit.

« – Voilà du bon kirsch, me dit-il ; bois un coup, ça remet de l'émotion.

« Dix minutes après, nous étions installés dans un wagon de première classe, et nous courions sur la ligne de Cologne. J'avais cru, en voyant Petrowitsch prendre les billets pour cette destination, que c'était là le but de notre voyage.

« Le kirsch que j'avais bu renfermait sans doute un narcotique, car je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil. Douze heures après, je m'éveillai à Cologne.

« Nous descendîmes à l'hôtel de *Coblentz.* Petrowitsch me dit :

« – Nous ne nous arrêterons point ici ; j'attends une lettre de *lui.*

« – Mais où irons-nous ? demandai-je avec inquiétude.

« – Je ne sais pas, répondit-il.

« Puis, pour me distraire, il m'emmena visiter la cathédrale et courir la ville. Il semblait avoir retrouvé sa bonne humeur ordinaire.

« Le soir, le courrier de France lui apporta un pli volumineux : c'était une lettre de l'inconnu.

« Cette lettre renfermait une traite de trois mille francs sur un banquier de Cologne, et un passeport russe au nom d'André Petrowitsch, sujet russe, *voyageant avec son fils*.

« – Mais, lui dis-je, je ne suis pas ton fils ; pourquoi ne suis-je pas désigné sous mon nom dans ce passeport ?

« – C'est pour éviter des ennuis à la frontière, me dit-il avec calme.

« – Nous allons donc en Russie ?

« – Oui.

« Le soir, nous quittâmes Cologne. Quarante-huit heures après, nous étions aux frontières de la Pologne moscovite.

« Durant tout le trajet, Petrowitsch avait gardé un silence absolu sur le but et le motif de son voyage. Quant à moi, j'étais distrait par les accidents de la route.

« Il est important de consigner ici ce détail : j'avais, jusqu'à l'âge de dix ans, vécu auprès de Petrowitsch et de sa femme, lesquels parlaient entre eux la langue russe ; cette langue m'est donc aussi familière que le français.

« À la frontière moscovite, on visa nos passeports et nous continuâmes notre route.

« – Maintenant, me dit Petrowitsch, je puis bien te dire que nous allons à Pétersbourg. Mais, sois tranquille, nous y resterons quelques jours à peine. Dans un mois, nous serons de retour à Paris.

« Huit jours après, nous arrivions à Saint-Pétersbourg.

« Petrowitsch m'emmena dans une maison meublée, située près du pont des Chanteurs, et dans laquelle logeaient des moujiks et des gens de médiocre condition.

« Comme je lui en faisais l'observation, il me dit :

« – Nous sommes venus ici pour affaires mystérieuses, il est bon qu'on ne sache pas qui tu es, *petit père*.

« Pendant toute la journée qui suivit notre arrivée, Petrowitsch me laissa seul, prétextant de nombreuses courses.

« Le soir, un officier de police se présenta et demanda les passeports. Celui de Petrowitsch lui donnait la qualification de sujet russe, en même temps qu'il me faisait passer pour son fils.

« Après avoir examiné ce passeport, l'officier regarda Petrowitsch et lui dit :

« – Votre fils est né en France.

« – Oui, répondit-il.

« – Est-il naturalisé Français ?

« – Non.

« – Quel âge a-t-il ?

« – Vingt ans.

« En Russie, le service militaire prend un homme à dix-huit ans.

« L'officier de police écrivit ces quelques mots sur un carnet et s'en alla.

« Le lendemain, j'étais encore au lit lorsqu'on frappa à ma porte. Le même officier de police se présentait suivi de deux agents.

« – Habillez-vous, me dit-il, et suivez-moi.

« On nous emmena, Petrowitsch et moi, à l'administration de la police. Petrowitsch avait plus de cinquante ans, et cet âge le dispensait de servir. Mais quant à moi, on m'expliqua que j'étais soldat de droit depuis deux années, et que je me trouvais en état de désertion.

« Le colonel qui m'interrogeait ajouta cependant avec bonté :

« – Le conseil de guerre vous acquittera sur le chef de la désertion ; mais vous allez être incorporé sur-le-champ dans l'armée de Crimée.

« Jugez de mon désespoir ! Alors, je crus pouvoir en appeler à la bonne foi de Petrowitsch.

« – Tu sais bien, lui dis-je, que je ne suis pas ton fils, que mon père était Français, que je suis Français aussi...

« La colère et le désespoir m'étouffaient. Petrowitsch baissait la tête et gardait le silence.

« Cependant, mes protestations énergiques, et le nom de mon père que j'avais prononcé, avaient jeté quelques doutes dans l'esprit du colonel.

« – Mais parle donc, Petrowitsch ! m'écriai-je ; je t'adjure de dire la vérité !

« Alors, baissant toujours la tête, le misérable répondit :

« – La vérité est que je suis bien ton père, je t'avais substitué au fils du colonel Yermolof, c'est-à-dire du baron René, et cela dans le but de m'approprier pour toi la fortune dont il devait hériter...

« Je jetai un cri :

« – Tu mens, misérable ! Je ne suis pas, je ne puis pas être ton fils !...

« Le Cosaque tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille un papier qu'il déplia et mit sous les yeux du colonel.

« C'était la copie légalisée de l'acte de décès du jeune Marie-Gaston René, mort à l'âge de dix ans !... Cet acte était ma condamnation. Je fus incorporé dans un régiment qui partait pour Sébastopol.

« Petrowitsch poussa l'hypocrisie jusqu'à manifester le plus violent désespoir, mais il me laissa partir, et, l'avouerais-je, je partis convaincu qu'il avait dit la vérité et que j'étais bien le fils d'un Cosaque et non celui du baron René.

« Mais Petrowitsch, en servant le comte d'Estournelle, ce gentilhomme dégénéré, avait compté sans la perfidie de cet homme.

« Le comte lui avait promis cent mille francs, et Petrowitsch, qui s'était parfaitement accoutumé à la vie de Paris depuis vingt ans, se remit en route le lendemain de mon départ.

Il espérait rentrer facilement en France et aller y jouir du prix de sa trahison.

« Petrowitsch se trompait. Comme il arrivait à la frontière, il fut arrêté par les autorités russes. On avait reçu à la police une note sans signature venant de France, et prévenant que Petrowitsch était un espion.

« Le misérable fut fouillé. Il n'avait sur lui aucun papier compromettant ; mais, pour la police russe, une dénonciation, surtout en temps de guerre, est chose trop grave pour qu'elle laisse aller tranquillement celui qui en a été l'objet. Petrowitsch ne put rentrer en France, et, par mesure de précaution, il fut incorporé à son tour dans le corps d'infirmiers de l'armée de Crimée, ce qui fit que je fus fort étonné de le voir arriver à Sébastopol trois jours après moi.

« – Cher enfant, me dit-il, toujours hypocrite, je ne pouvais vivre loin de toi. J'ai préféré l'esclavage à la liberté. Je me suis fait arrêter comme espion, dans le seul but de te rejoindre.

« Je crus ce que me disait Petrowitsch. Soit qu'il l'eût demandé en effet, soit que le hasard seul s'en mêlât, Petrowitsch fut placé dans mon régiment. Trois jours après son arrivée, nous allâmes au feu. Les assiégés tentaient une sortie de nuit.

« La première balle française fut pour Petrowitsch. Il tomba dans mes bras.

« – Je suis mort ! dit-il. Dieu me punit.

« Je l'emportai hors des rangs.

« – Ne va pas si loin, *petit père,* me dit-il d'une voix éteinte. Laisse-moi là, et que Dieu me donne la force de vivre une heure encore...

« Je l'avais adossé contre le remblai d'une tranchée, et j'étanchais avec mon mouchoir le sang qui jaillissait de sa poitrine.

« Alors, étreint par le remords, Petrowitsch me raconta sa trahison. Mais nous étions seuls, et nous n'avions rien pour écrire. Petrowitsch est mort sans me laisser aucune preuve matérielle de son infâme conduite, et je suis bien mort civilement. »

Là se terminait le manuscrit intitulé : *Histoire d'un mort.*

Et c'était après la lecture de ce manuscrit que Danielle avait écrit à M. le vicomte de Chenevières pour lui demander une entrevue.

XXXII

Remontons à présent dans le cœur de la vaste intrigue dont nous nous sommes fait l'historien. Le lendemain du jour où M. le vicomte Arthur de Chenevières, après avoir visité le mystérieux personnage de la rue de la Michodière, avait reçu, le soir, la visite de Danielle, M. le baron Gontran de Neubourg descendit de cheval vers dix heures et demie devant le café *Riche*.

Le groom qui l'accompagnait, monté sur un double poney, prit son cheval en main et descendit la rue Le Pelletier.

M. de Neubourg entra au café *Riche* pour y demander à déjeuner.

Il s'assit devant une petite table placée dans un angle du premier salon, devant la croisée qui donne sur la rue Le Pelletier.

Là, il tira de sa poche un carnet qu'il feuilleta. Une des pages était couverte de signes hiéroglyphiques.

– Ce diable d'homme, murmura le baron, avait décidément raison de me dire que ni moi, ni mes trois amis, nous ne pourrions rien faire sans lui. En deux heures il en sait plus que nous au bout de huit jours.

Le baron appliqua son lorgnon sur son œil, et, tout en fixant un regard attentif sur les notes mystérieuses, il continua son monologue :

– Hier au soir on a envoyé chez M. Rocambole un billet de trois lignes et ce carnet. Le carnet était vierge, le billet disait :

« On désire savoir ce que c'est qu'un certain comte d'Estournelle. Est-il riche ? est-il pauvre ? »

Ce matin, à huit heures, comme je montais à cheval, on m'a rapporté ce carnet. Voici ce que je lis :

« Le comte d'Estournelle, ancien officier, marié à une femme légère, jouissant d'une pension de trente mille livres que lui fait la vieille baronne René (rue Saint-Guillaume). Le comte héritera de la baronne... La baronne avait un petit-fils ; est-il mort ? Son acte de décès en fait foi pour tout le monde, moi excepté... Un vieux serviteur de la baronne a été chassé. Le comte, qui a pris une grande influence sur la baronne, a prouvé que ce valet avait songé à s'attribuer la fortune de sa maîtresse.

« On trouvera ce valet rue Neuve-des-Bons-Enfants, dans un hôtel garni à l'enseigne des *Armes d'Angleterre*, où il remplit l'office de garçon de salle. Il se nomme Baptistin.

« Le comte d'Estournelle est lié avec le vicomte de la Morlière. Il déjeune tous les matins au café *Riche*, premier salon, table à gauche, près du comptoir. Très fort à l'épée, s'emportant sur le terrain. – Celui qui écrit ces lignes se fait fort de le désarmer à la première passe. – On aura d'autres renseignements ce soir. »

Là s'arrêtaient les notes du mystérieux agent de la rue de la Michodière.

M. de Neubourg déjeuna les yeux tournés vers la porte.

– Ce serait curieux, se dit-il, que le personnage en question, qui, paraît-il, vient ici tous les jours, ne vînt pas aujourd'hui.

M. de Neubourg se trompait. Au moment où on lui versait du café, un homme de quarante-cinq ans environ, portant de grosses moustaches et une redingote boutonnée militairement, entra dans le café et vint s'asseoir à la table indiquée par les notes du carnet.

Le garçon s'approcha et dit :

– M. le comte veut-il me confier son pardessus et son chapeau ?

– C'est là mon homme, pensa M. de Neubourg.

Et il le regarda attentivement. Puis il appela le garçon et lui dit tout bas :

– Ce monsieur qui vient d'entrer ne serait-il point le comte d'Estournelle ?

Sur la réponse affirmative du garçon, le baron prit une carte dans sa poche et la lui remit.

– Voulez-vous, dit-il, la faire tenir à ce monsieur et le prier de vouloir bien me permettre de l'aborder ?

Le comte n'avait pas regardé M. de Neubourg ; il fut fort étonné en voyant le garçon lui remettre la carte, et après avoir lu le nom inscrit au-dessous d'un *tortil* de baron, il leva les yeux sur M. de Neubourg avec une expression très marquée de curiosité.

M. de Neubourg se leva et s'approcha du comte d'Estournelle.

– Veuillez me pardonner mon indiscrétion, monsieur, lui dit-il. Je suis venu ici tout exprès pour avoir l'honneur de vous rencontrer.

Le comte s'inclina avec une froide et sèche courtoisie. Le baron reprit :

– Je remplis auprès de vous, monsieur, le rôle d'ambassadeur.

La curiosité du comte d'Estournelle parut redoubler.

– Je ne me savais point un personnage d'assez d'importance, monsieur, répondit-il, pour qu'il fût besoin de traiter avec moi par voie d'ambassade.

Le baron sourit.

– Je me suis peut-être servi d'un mot bien ambitieux ; mais n'importe ! je vais accomplir ma mission.

– Je vous écoute, monsieur.

Le baron s'assit en face du comte et poursuivit :

– J'ai un ami qui revient de Crimée.

– Ah ! dit le comte, qui ne put s'empêcher de tressaillir un peu.

– Et il a rencontré sous les murs de Sébastopol, poursuivit M. de Neubourg, un jeune homme qui sert dans l'armée russe et se dit votre parent.

Une légère pâleur se répandit sur les traits du comte d'Estournelle.

– Je ne sache pas, dit-il avec un sourire contraint, avoir un parent dans l'armée russe.

– Il se nomme le baron René.

M. d'Estournelle fit un brusque mouvement ; mais son trouble n'eut que la durée d'un éclair.

– Monsieur, répondit-il, j'ai eu, en effet, des parents portant ce nom. Mais le dernier mâle de cette famille est mort il y a dix ans.

– Vous croyez ?

– Oh ! j'en suis sûr.

– C'est bizarre ! dit nonchalamment le baron.

Et il attacha sur le comte d'Estournelle un de ces regards qui pénètrent au fond de l'âme.

– Je ne vois pas, monsieur, ce qu'il peut y avoir de bizarre dans ce que j'ai l'honneur de vous affirmer.

– Oh ! c'est que, répondit M. de Neubourg, le jeune homme qu'a rencontré mon ami persiste à prétendre qu'il se nomme le baron René.

Le comte répondit froidement :

– C'est un imposteur ! Maintenant, monsieur, j'attends la communication que vous avez bien voulu m'annoncer.

– Mais, monsieur, répondit M. de Neubourg, elle est inutile maintenant.

– Ah !

– Si ce jeune homme est un imposteur, vous ne pouvez rien faire pour lui.

Le comte tordait sa moustache avec une agitation fiévreuse.

– C'est donc lui qui...

– J'étais chargé de vous intéresser à ce jeune homme ; mais... puisque...

– Monsieur, interrompit le comte, je crois nécessaire de vous mettre sur la voie d'une abominable intrigue. Le jeune homme mort il y a dix ans avait été élevé par un Cosaque, ancien serviteur de son père. Ce Cosaque, dans un but coupable...

D'un geste, M. de Neubourg arrêta le comte.

– Je devine l'histoire dont il s'agit, monsieur ; seulement elle a deux versions.

– Ah ! fit le comte.

– Selon vous, le jeune homme rencontré en Crimée est un imposteur ?

– Oui.

– Selon ce jeune homme, c'est le Cosaque qui est un misérable.

M. d'Estournelle demeura impassible.

– Mais, dit-il, je crois que ce Cosaque n'est plus de ce monde ?

– Vous avez raison ; seulement, il a fait des aveux avant de mourir, et peut-être même...

Ici M. de Neubourg attacha un froid regard sur le comte d'Estournelle, ajoutant :

– Peut-être même a-t-il eu le temps d'écrire.

Le comte pâlit de nouveau, mais il ne fit aucun mouvement qui pût trahir sa violente émotion.

– En vérité ? dit-il.

M. de Neubourg se leva.

– Ce que vous m'avez déclaré, monsieur, fit-il, modifie entièrement mes intentions. Je vous demande mille pardons d'avoir ainsi abusé de vos moments.

Et il fit un pas en arrière, salua et alla reprendre sa place.

Cette démarche de M. de Neubourg auprès du comte d'Estournelle avait quelque chose d'étrange et d'insolite qui frappa vivement ce dernier.

– Que me veut cet homme ? Comment a-t-il mon secret ? Telle fut la double question que M. d'Estournelle s'adressa. Le

baron Gontran de Neubourg s'était tranquillement remis à table et dégustait son café.

Tout à coup le comte se leva et vint à lui.

– À mon tour, monsieur, lui dit-il, oserai-je vous faire une question ?

– Parlez, monsieur, répondit le baron avec le calme qui semblait annoncer qu'il s'était attendu à la démarche de M. d'Estournelle.

Le comte reprit avec une certaine brusquerie :

– Si, au lieu de vous apprendre qu'il n'y avait plus personne au monde qui s'appelât le baron René, je m'étais tu...

– Eh bien ?

– Que m'auriez-vous dit ?

– Que celui que je croyais être le baron René avait l'intention de s'adresser à vous.

– Dans quel but ?

– Dans le but de solliciter votre appui auprès de sa grand-mère.

– Très bien !

– Mais l'opinion que vous m'avez émise, monsieur...

– Est vraie en tous points.

– Ah ? fit le baron avec un sourire d'une raillerie sanglante.

– Est-ce que vous douteriez de ma parole, monsieur ?

Et le comte fronça le sourcil, et ses joues s'empourprèrent. M. de Neubourg, toujours calme, le regarda fixement, et lui dit :

– Vous avez le tempérament sanguin, monsieur ; il fait très chaud ici, prenez garde à l'apoplexie.

Le comte devint écarlate.

– Monsieur ! fit-il, les narines frémissantes et la gorge crispée, j'ai eu l'honneur de vous poser une question !

– J'écoute, monsieur.

Mais le baron se tut.

Alors, à son tour, le comte fit un pas en arrière et ajouta :

– J'aurai l'honneur d'envoyer chercher chez vous la réponse à ma question.

M. de Neubourg s'inclina.

– Par deux amis, acheva le comte, dont l'œil était devenu sanglant comme celui d'un bouledogue.

– Ah ! pardon, monsieur, fit le baron, je dois vous prévenir que je sors de bonne heure.

– Je l'espérais, et si... demain... vers sept heures, une promenade avec nos amis communs...

M. de Neubourg toisa le comte d'une manière parfaitement insolente.

– Ce n'est pas mon habitude, monsieur, dit-il, de me battre ainsi avec le premier venu.

– Monsieur !

– Mais une fois n'est pas coutume. Et d'ailleurs, tenez, au point où nous en sommes, il est inutile d'attendre à demain. Voulez-vous ce soir ?

– Oui.

– À quatre heures ?

– Soit.

M. de Neubourg donna sa carte, sortit et se dirigea à pied vers la rue du Helder. Comme il passait devant la *Maison dorée,* il rencontra le vicomte de Chenevières.

– Eh bien ? fit celui-ci.

– C'est fait.

– Comment ?

– J'ai rencontré le comte d'Estournelle au café *Riche.* L'homme de la rue de la Michodière ne s'était pas trompé.

– Et toi ?

– Ce que j'avais prévu est arrivé.

– Comment ?

– Le comte m'a provoqué.

– Et tu te battras avec ce misérable ?

– Oui, j'ai mon plan Si je le tue, nous trouverons bien un moyen de démontrer la vérité à la baronne René.

– Et si tu ne le tues pas ?... Si au contraire...

Gontran se prit à sourire.

– D'abord, dit-il, une supposition comme la tienne est impertinente.

– Bah ?

– Mais, passons. Je te l'ai dit, j'ai un plan. Provisoirement, c'est mon secret.

M. de Chenevières s'inclina.

– Tu le diras à lord Blakstone et à de Verne, car je suppose que tu les verras ?

– Mais toi aussi ?

– Je ne le crois pas.

– Comment ! est-ce qu'il ne faudra pas que l'un d'eux vienne avant nous ce soir ?

– D'abord, fit M. de Neubourg, tu ne viendras point, toi, ni eux non plus.

– Tu plaisantes !

– Nullement, il est inutile que le comte d'Estournelle sache que nous avons des rapports ensemble.

– Qui donc comptes-tu prendre comme témoin ?

– Deux officiers, dans le premier café venu, à Vincennes.

Sur ces mots, M. de Neubourg tendit la main au vicomte de Chenevières.

– Par exemple, dit-il, tu pourras envoyer chez moi à huit heures, ce soir, prendre de mes nouvelles. Je serai de retour. Adieu !

Et le baron, sans vouloir s'expliquer davantage, rentra chez lui.

– Jean, dit-il à son valet de chambre, je défends ma porte et je n'y suis pour personne.

Cette consigne donnée, M. de Neubourg consulta la pendule de son fumoir. Il était à peine midi.

– J'ai trois heures à attendre, se dit-il ; passons-les gaiement.

Il se coucha sur son divan et se mit à lire un roman qui venait de paraître.

Une heure après, son valet de chambre lui apporta une lettre qui venait d'arriver par un commissionnaire.

Le baron l'ouvrit et la lut avec surprise.

– Voilà qui est bizarre ! se dit-il. Soit ! à demain ; j'attendrai.

Et il se remit à lire.

Une nouvelle heure s'écoula. Le valet de chambre reparut.

– Monsieur le baron, dit-il a défendu sa porte. Cependant, il y a une dame qui insiste pour voir monsieur le baron.

– Son nom ?

– Je ne la connais pas.

– Fais entrer au salon, dit le baron.

XXXIII

M. le comte d'Estournelle, que nous avons trouvé jadis dans un misérable taudis de la rue de l'Arbre-Sec, habitait maintenant un élégant premier étage rue Taranne, à l'angle de la rue des Saints-Pères.

La note émanée de la rue de la Michodière était exacte ; Mme la baronne René faisait à son héritier futur une pension de trente mille livres de rente. En outre, la maison qu'il habitait appartenait à la baronne ; il ne payait point de loyer.

Ce fut vers son domicile que M. le comte d'Estournelle se dirigea en sortant du café *Riche.*

Il était pâle et agité. Il fit la route à pied d'un pas inégal et brusque, et la façon dont il sonna fit faire à sa femme cette réflexion :

– Le comte a bien certainement essuyé quelque mésaventure.

Madame la comtesse d'Estournelle était dans son boudoir lorsque son mari entra.

Nous l'avons déjà dit, elle était jeune encore et elle était belle.

Souple, mince, le pied et la main aristocratiques, le teint blanc et mat, les cheveux noirs et les yeux bleus, la comtesse n'accusait guère que trente années.

Elle avait été célèbre, jadis, dans le monde où M. d'Estournelle la rencontra ; elle y avait eu la réputation d'une fille dépourvue de cœur, mais au sourire inaltérable, et qui trouvait tout naturel qu'un homme qui s'était ruiné pour elle se brûlât la cervelle pour couronner l'œuvre.

M. d'Estournelle entra avec une telle violence que la comtesse se releva brusquement et s'avança au-devant de lui. Elle regarda le comte avec une curiosité quelque peu dédaigneuse.

Le comte tordait sa grosse moustache et roulait un œil furibond.

– Je gage, lui dit-elle, que vous vous battrez demain.

Sa voix était calme, et on eût dit que la chose lui était parfaitement indifférente.

– Vous vous trompez, reprit le comte. Ce n'est pas demain, c'est ce soir, à quatre heures.

– Vraiment ! vous vous battrez ? et avec qui ? pourquoi ? Sans doute encore quelque sotte querelle ? Quand on est joueur et dominé par le goût de l'absinthe, il faut s'attendre... Le comte frappa du pied le parquet et haussa les épaules.

– Ce n'est pas pour cela que je me bats, dit-il.

– Pourquoi donc ?

– Je me bats pour conserver à votre enfant et à vous-même l'héritage qui nous est réservé.

Ces mots produisirent une sensation étrange sur madame d'Estournelle. Elle regarda fixement son mari et lui dit d'un ton sec :

– Voyons, expliquez-vous, et soyez bref, si vous le pouvez.

Le comte posa son chapeau sur le coin d'une table, s'assit auprès de sa femme, et lui raconta brièvement ce qui était arrivé au café *Riche*.

Madame d'Estournelle l'écouta sans l'interrompre, froidement, avec le calme d'un général en chef qui se fait rendre compte d'un mouvement stratégique. Lorsqu'il eut fini, elle le regarda.

– Je crois, lui dit-elle, que vous avez bien fait de m'épouser.

– Ah ! ricana le comte.

– Car, poursuivit-elle, vous allez engager votre plus rude partie, et, sans moi, vous la perdriez...

– Vous croyez ?

– D'abord, vous avez commis une faute impardonnable.

– Laquelle ?

– Celle de provoquer M. le baron de Neubourg. Je connais Gontran...

Le comte fit un soubresaut et fronça démesurément les sourcils.

– Vous... le... connaissez ? fit-il avec un accent rempli d'une sombre jalousie.

Un cruel sourire erra sur les lèvres de la jeune femme.

– Bon ! dit-elle, ne le saviez-vous pas ? Au lieu de me faire des scènes de jalousie rétrospective, laissez-moi donc sauver une situation déjà fort compromise.

M. d'Estournelle baissa la tête et garda le silence. La comtesse reprit :

– Quand un général en chef est inhabile, on le dépossède de son commandement. Vous avez fait une faute, je vous destitue provisoirement, et je vous remplace.

Il y avait dans la voix de la comtesse un tel accent d'autorité, que son mari se sentit dominé. Il s'inclina et dit :

– Soit. Faites ce que vous voudrez : je vous obéirai.

– Eh bien, mettez-vous là, devant cette table, prenez une plume et écrivez sous ma dictée.

– J'attends, dit le comte en prenant la plume.

La comtesse dicta :

« Monsieur le baron,

« Vous êtes un galant homme, et il est des nécessités cruelles que vous comprendrez. Je ne puis me battre avec vous ce soir... »

– Hein ? fit le comte en s'interrompant brusquement.

– Mais écrivez donc ! fit sèchement la comtesse.

Elle continua :

« Je rentre chez moi, je trouve mon enfant attaqué du croup et ma femme folle de douleur. Je vous demande vingt-quatre heures. »

– Signez donc, acheva la comtesse. Gontran de Neubourg est un galant homme, comme vous venez de l'écrire. Il vous croira sur parole.

– Mais enfin pourquoi ce délai ? demanda le comte stupéfait.

– Je veux avoir le temps de me retourner. En présence d'un péril comme celui qui nous menace, vingt-quatre heures sont parfois le salut.

Le comte avait toujours les sourcils démesurément froncés.

– J'aurais préféré le tuer tout de suite, dit-il.

La comtesse haussa les épaules ; puis un sourire étrange glissa sur ses lèvres.

– Dans vingt-quatre heures, Gontran de Neubourg aura peut-être bien autre chose à faire que de se battre avec vous.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est mon secret.

Puis elle se leva et vint s'asseoir devant la table, en face de son mari, disant :

– Cédez-moi la plume.

Et elle écrivit rapidement quelques lignes et les cacheta.

– Vous allez donner votre lettre au commissionnaire du coin de la place, et vous lui enjoindrez de la porter sur-le-champ.

– Et... celle-là ? fit le comte, qui regardait celle que sa femme venait de plier.

– Celle-là, je m'en charge. Retenez-moi une voiture au bas de la rue des Saints-Pères. Vous payerez le cocher d'avance et vous lui direz d'attendre sur le quai. Allez !

M. le comte d'Estournelle avait plus d'une fois apprécié la rare intelligence et la présence d'esprit de sa femme. Il devina que toute une vaste intrigue germait dans sa tête, et il ne songeait plus qu'à se soumettre.

Il sortit donc avec la docilité d'un valet auquel on donne un ordre.

Aussitôt qu'il fut parti, la comtesse passa dans son cabinet de toilette et s'habilla, jetant sur ses épaules un grand châle qui l'enveloppa tout entière, et se coiffant d'un chapeau garni d'un voile épais.

Le comte revint au bout de dix minutes environ :

– La voiture vous attend, dit-il. Mais où allez-vous ?

– Faire un voyage d'une heure, qui me rajeunira de dix ans, répondit-elle. Adieu, comte. Restez ici, défendez la porte, et qu'on ne vous voie pas hors de chez vous avant demain.

– Je vous le promets.

Madame d'Estournelle sortit. Dans l'escalier, elle abaissa son voile, dont l'épaisseur cacha si bien son visage que la concierge la regarda passer avec curiosité et ne la reconnut pas.

Elle descendit la rue des Saints-Pères d'un pas rapide, et trouva la voiture de place retenue par le comte qui l'attendait à l'angle du quai.

– Rue Blanche ! dit-elle au cocher, et bon train !

XXXIV

Il est peut-être nécessaire, pour bien faire comprendre la démarche que tentait, à cette heure la comtesse d'Estournelle, de nous reporter à dix années en arrière.

En 1844, un soir, trois jeunes femmes entouraient une table de thé, dans un petit appartement de la rue Saint-Lazare.

Elles avaient vingt ans, elles étaient jolies.

L'une allait débuter à l'Opéra, l'autre recueillait chaque soir les couronnes et les bouquets sur une scène de genre, la troisième recevait pour l'instant les hommages d'un baron saxon, qui avait mis à ses pieds ses burgs, ses revenus, et le plus bel attelage de chevaux irlandais qu'on eût jamais vu à Paris.

La cantatrice ne chantait pas ce soir-là ; l'actrice s'était fait donner par un médecin complaisant un certificat de maladie ; leur belle amie avait dit au baron saxon qu'elle allait visiter sa famille.

Elles avaient soupé entre elles, riant de bon cœur, médisant des femmes, se moquant des hommes.

Enfin, l'une d'elles avait parlé d'un roman qui venait de paraître et qui faisait fureur dans tous les mondes. C'était *l'Histoire des Treize,* de M. de Balzac.

– Eh bien, mes bonnes amies, dit la maîtresse du baron saxon, savez-vous bien une chose ? C'est que si trois femmes

comme nous faisaient le serment des héros de M. de Balzac, elles iraient loin.

– Peut-être, dit l'actrice.

– À coup sûr, ajouta la chanteuse.

Le serment fut fait. Dix années après, la chanteuse avait trente mille livres de rente, l'actrice passait de son petit théâtre sur une grande scène, la maîtresse du baron saxon était comtesse.

Pendant les dix années, ces trois femmes ne s'étaient jamais rencontrées ostensiblement. Elles avaient observé le programme du grand romancier. Elles s'étaient servies sans relâche, et le monde entier avait ignoré leur liaison.

Or, celle qui était devenue comtesse, on le devine, était madame d'Estournelle, et le coupé de régie dans lequel elle monta dix années plus tard, le visage couvert d'un voile épais, la conduisit rue Blanche, à la grille d'un charmant petit hôtel entre cour et jardin, qu'un architecte à la mode avait construit l'année précédente pour madame Jeanne D..., la grande cantatrice.

Avant d'atteindre la rue Blanche, madame d'Estournelle avait fait arrêter un instant le coupé au coin de la rue Saint-Lazare, et fait signe à un commissionnaire assis sur ses crochets.

Elle lui avait remis la lettre qu'elle avait écrite devant son mari.

– Portez cela rue Olivier, lui dit-elle en lui mettant cinq francs dans la main.

Cette lettre était adressée à mademoiselle Olympe, du théâtre de ***.

Elle contenait ces deux lignes :

« *Topaze* attend, pour affaire urgente, *Émeraude* chez *Grenat.* »

Topaze, Émeraude et Grenat avaient été les noms de guerre mystérieux de ces trois mousquetaires femelles.

Et madame la comtesse d'Estournelle avait continué son chemin, se disant :

– Olympe sera chez elle. Jamais elle ne sort avant deux heures, et il est à peine midi.

Un valet en gilet rouge était venu ouvrir la grille du petit hôtel.

– Madame ne reçoit pas, dit-il à la comtesse.

– Dites à votre maîtresse que c'est une dame qui lui a vendu une topaze, elle me recevra.

Le valet referma la grille assez dédaigneusement : mais cinq minutes après, il revint l'ouvrir à deux battants, et le coupé entra dans la cour. La comtesse en descendit sans enlever son voile. Le valet, devenu respectueux, lui fit traverser un vestibule d'arbustes rares, poussa la porte d'un salon d'hiver et s'effaça.

La comtesse entra et vit une femme debout devant la cheminée. C'était Jeanne.

– Charles, dit la cantatrice, maintenant je n'y suis pour personne.

Le valet referma la porte. Alors la comtesse releva son voile et les deux femmes s'embrassèrent.

– Te voilà donc enfin, ma bonne Topaze, dit la chanteuse.

– Me voilà, mon cher Grenat, et j'ai besoin de toi.

– Topaze, Émeraude et Grenat, cela ne fait qu'un, tu le sais bien.

– Je le sais.

La comtesse se jeta dans une bergère, au coin de la cheminée.

– Voyons, fit la chanteuse, que veux-tu ? Est-ce de l'argent ? J'ai trente mille francs chez moi. Faut-il vendre mes diamants ?

– Non. Je veux me débarrasser d'un homme.

– Veux-tu que je le fasse tuer en duel ?

– Non. Il faut me le confisquer.

– On tâchera. Son nom ?

– Gontran de Neubourg.

– Quoi ! le baron ?

– Oui.

– Mais c'est mon ancien admirateur, ma petite.

– Je le sais.

– Et il te gêne.

– Il peut me ruiner.

– Parle, madame la comtesse ; ordonne... on fera ce que tu voudras.

– N'as-tu point oublié nos statuts à son endroit ?

La cantatrice, que désormais nous appellerons simplement Grenat, se prit à sourire.

– Tu veux parler de cet article de nos petites conventions secrètes qui est ainsi conçu :

« Ne jamais rompre une liaison sans avoir de *lui* une lettre compromettante ou un secret qui, au besoin, puisse en faire un esclave. »

– Est-ce cela ?

– Oui. T'en es-tu bien souvenue avec le baron ?

– Ma chère, répondit Grenat, sais-tu bien que Gontran est l'homme le plus pur que je connaisse ? Sa vie est comme une glace de Venise ?

– Sans une toute petite tache ? fit la comtesse en fronçant le sourcil.

– Si, il y en a une.

– Et tu la connais ?

– Oui.

Un rayon de joie cruelle brilla dans les yeux de la comtesse.

– Parle, dit-elle ; j'ai soif de savoir.

Grenat se leva et alla faire glisser une lourde portière de tapisserie sur sa tringle, disant :

– Je me défie toujours de mes gens. Ces drôles passent leur vie à écouter aux portes.

Puis elle revint s'asseoir à côté de la comtesse.

– Tu sais aussi bien que moi, ma petite, dit-elle, que nous ne sommes pas des anges de vertu et de pureté ; nous avons toutes trois, la Topaze, le Grenat et l'Émeraude, nos petites misères sur la conscience ; mais nous avons toujours été honnêtes entre nous. Jamais nous n'avons manqué à la parole que nous nous donnions.

– Et cela sera toujours ainsi, dit simplement la comtesse.

– Donc, tu vas me jurer que tu garderas le secret sur ce que je vais te dire.

– Je te le jure. Parle...

– À l'âge de vingt ans, Gontran a tué un homme.

L'œil de la comtesse étincela.

– Et tu en as la preuve ? dit-elle.

– Là, dans ce meuble.

– Oh ! alors... nous le tenons ! fit Mme d'Estournelle avec une joie sauvage. Secret pour secret !... Maintenant, parle, je t'écoute.

La cantatrice reprit :

– Il y a cinq ans, je ne sais comment t'expliquer cela autrement que par une bizarrerie de caractère ; mais, le jour où je le rencontrai, j'avais le cœur et la tête tournés au sentiment. Je voulus être aimée d'un amour pur, ardent, sans mélange. Je jouai la comédie, j'enveloppai ma vie de romanesque...

– Attends, interrompit la comtesse, je crois deviner que l'éclipsé que tu fis eut Gontran pour cause première.

– Oh ! c'est bien plus drôle... tu vas voir !... Un soir de bal d'Opéra, je l'intriguai. Il ne m'avait jamais vue. Mes cheveux blonds, ma main de duchesse, cet esprit mordant que tu me connais, le séduisirent. Il eut beau me supplier d'ôter mon masque, je m'en défendis. « Écoutez, lui dis-je, je ne suis pas ce que vous pensez peut-être. Je suis du monde, et j'ai un mari farouche. Cependant je vous ai vu, je vous aime... Mais ne comptez point me revoir à Paris.

« – Et où vous reverrai-je ? me demanda-t-il en tremblant.

« – Je ne sais pas encore, lui répondis-je. Seulement, si un jour vous recevez une lettre avec ce mot *remember* et l'indication d'un pays quelconque, allez-y.

« – Fût-ce en Chine, me répondit-il, j'irai. »

– Je rentrai chez moi folle d'espoir. Huit jours après, j'avais imaginé l'étrange comédie que voici : j'avais trouvé un mari, c'est-à-dire un brave homme de chevalier d'industrie qui,

moyennant cent louis par mois, jouerait le double rôle de tyran domestique et de colonel prussien.

Le lendemain Gontran reçut un billet avec les deux mots : *Remember, Cauterets.*

Gontran partit pour Cauterets. Le lendemain de son arrivée, il me rencontra au bal de l'hôtel des Bains et vint à moi.

« – Je n'avais pas vu votre visage, me dit-il, mais mon cœur vous a reconnue. C'est vous !...

« – Taisez-vous, malheureux ! lui dis-je ; mon mari est ici. »

– Mon faux colonel jouait son rôle à ravir. Il roulait des yeux féroces, portait de grosses moustaches, et avait dit, le jour de son arrivée, en jouant au whist, qu'il couperait les oreilles au premier petit jeune homme qui oserait me regarder.

Gontran me fit danser. À la fin du bal, il perdait la tête.

J'avais loué hors de la ville une maison solitaire, entourée d'un grand jardin. Je fis faire à Gontran un joli stage d'un mois. Après quoi, je le reçus, le soir, sous une tonnelle, dans le jardin.

Il arrivait, enveloppé dans un grand manteau rasant les murs. Il entrait par une petite porte qui donnait sur un sentier perdu ; il avait toujours un pistolet dans sa poche. C'était charmant. Mon roman était complet ! Chaque soir, Gontran s'imaginait que je risquais pour lui mon repos et peut-être ma vie. Le colonel devait me tuer...

– Voilà du chevaleresque ou je ne m'y connais plus, interrompit en riant la comtesse d'Estournelle.

– Malheureusement, poursuivit la cantatrice, il y avait à Cauterets, au milieu de tous ces paisibles bourgeois, qui persistaient, tout comme Gontran, à me prendre pour une grande dame ; il y avait, dis-je, un jeune fou, un fat, le petit marquis de B..., qui se prit d'une folle passion pour moi, et fit un soir le pari d'arriver jusqu'à mon cœur.

Or, une nuit, Gontran sortait du jardin, lorsqu'il se trouva face à face avec le marquis.

« – Ah ! ah ! lui dit celui-ci, je devine tout maintenant... et les dédains de la comtesse, – je passais pour comtesse... – me sont expliqués.

« – Monsieur, lui dit Gontran en le prenant à la gorge, vous allez me jurer de vous taire !

« – Non pas ! je veux que tout Cauterets sache l'aventure, dit le marquis.

« – Alors je vous tuerai demain !

« – Si vous pouvez ! Mais, d'ici là, j'aurai le temps de raconter à mes témoins... »

– Gontran avait vingt-cinq ans, il m'aimait comme un fou, et il perdit la tête. Il avait un pistolet sur lui, il brûla la cervelle au marquis.

Au bruit de la détonation, j'accourus. Je trouvai Gontran ivre de douleur, immobile, l'œil hagard...

« – Laissez-moi fuir, me dit-il, on croira qu'il s'est tué par désespoir... »

– Tel est le secret qui existe entre Gontran et moi, acheva Grenat.

– Mais enfin, il a fini par savoir qui tu étais ? observa Mme d'Estournelle.

– Oui. Mais lorsqu'il l'a su il m'aimait encore. Un soir, au bout de six ou huit mois, nous eûmes une querelle. Je voulus rompre. Le lendemain, Gontran m'écrivit une lettre dans laquelle il me jurait qu'il m'aimait, et me demandait au nom de celui qu'il avait tué pour moi, de lui pardonner ses torts.

– Et puis ? fit la comtesse.

– Je pardonnai à Gontran. Nous nous aimâmes six mois encore. Mais tout a une fin, même l'amour. Nous nous sommes, du reste, séparés en bons amis.

– Mais tu as gardé la lettre ?

– Naturellement. À présent que veux-tu que je lui demande ?

– Rien. Je le connais comme toi, dit Mme d'Estournelle. Si tu lui demandais de souscrire à de certains arrangements, il irait porter sa tête au bourreau, mais il te refuserait.

– C'est vrai.

– Seulement, tu peux l'éloigner de Paris à l'instant même, sans qu'il ait le temps de voir personne.

– Et où veux-tu que je le conduise ?

– Peu m'importe ! mais il faut qu'il parte !

– Bon ! Après ?

On entendit à ce moment vibrer la cloche qui annonçait l'arrivée d'un visiteur.

– C'est Émeraude, fit la comtesse, je lui ai donné rendez-vous chez toi.

– Ah ! bon ! dit Grenat qui allongea sa main mignonne vers un gland de sonnette.

– Charles, ajouta-t-elle, si c'est une dame, recevez !

C'était, en effet, Mlle Olympe, du théâtre de ***.

XXXV

– La *Topaze* a donc besoin de son *Émeraude ?* dit-elle en se jetant au cou de la comtesse. Que te faut-il ? que veux-tu ?

– Écoute-moi bien. L'homme qui t'adore est un grand seigneur russe, le comte Pérékoff, qui, après avoir été obligé, lors de la déclaration de guerre, de rentrer en Russie et d'aller reprendre son grade de major, a eu le bonheur de se faire faire prisonnier à Bomarsund. Depuis, par une faveur toute spéciale, on l'a autorisé à venir de Belle-Isle à Paris.

– C'est-à-dire, fit Émeraude en souriant, qu'il est rentré dans son appartement de la rue du Helder, et qu'il passe à mes genoux son temps de prisonnier de guerre.

– Je sais cela. Or, poursuivit la comtesse, dans le siècle de civilisation où nous vivons, la guerre n'interrompt point les communications de la poste, et on permet aux prisonniers russes d'écrire à leur famille.

– Sans doute.

– Il faut douze jours pour écrire à Sébastopol et avoir une réponse.

– Oui.

– Mais le télégraphe ne demande que quelques heures.

– Eh bien ?

– Retiens ceci : Il faut que le comte Pérékoff, pour l'amour de toi et sans te demander aucune explication, obtienne la permission de faire demander à Sébastopol, par la voie télégraphique, des nouvelles d'un jeune soldat russe appelé Andrewitsch. Je veux savoir s'il est mort ou vivant.

– Diable ! fit Émeraude, c'est bien difficile. Mais, n'importe ! si ce n'est qu'impossible, on le fera. Pérékoff a tant d'amis à Paris...

La comtesse prit les mains de ses deux amies :

– Allons, mes petites, dit-elle, je vois que notre contrat tient toujours.

Puis, regardant la cantatrice :

– Tu pars, n'est-ce pas ?

– Comment ! Tout de suite ?

– Gontran doit être chez lui. Il faut que tu le voies à l'instant même.

– C'est bien, dit Grenat. Ce soir nous serons loin, lui et moi. Je vais inventer un bon petit prétexte, hérissé de mystères.

– Qui donc peut avoir affaire à moi ? se demanda Gontran tandis que son valet de chambre introduisait au salon la dame inconnue qui désirait lui parler.

Et il poussa la porte qui séparait cette pièce de son fumoir.

– Jeanne ! dit-il en jetant un cri.

La cantatrice était toujours belle, et Gontran l'avait ardemment aimée. C'en était assez pour lui faire éprouver une certaine émotion.

– Vous ici ! dit-il, vous, Jeanne ?

– Moi, qui ai besoin de vous, dit-elle.

Le baron lui offrit un siège, demeura debout devant elle, et lui dit :

– Parlez ! je suis à vos ordres.

Grenat tira de son sein un papier jauni.

– Vous souvenez-vous de Cauterets ?

M. de Neubourg tressaillit ; un nuage passa sur son front.

– Oh ! dit-il, quel affreux souvenir venez-vous donc évoquer, Jeanne ?

– Ne m'avez-vous pas dit que je pourrais disposer de vous ?

– Sans doute.

– Eh bien ! prenez un manteau de voyage et suivez-moi.

– Mais, c'est impossible ! s'écria le baron.

– Oui, si le baron Gontran de Neubourg est un homme sans foi. Non, s'il se souvient.

– Mais je me bats demain.

– Vous ne vous battrez pas, voilà tout.

– Vous voulez donc me déshonorer ? s'écria le baron.

– Écrivez à votre adversaire, et demandez-lui un congé.

– Attendez demain, je suis à vos ordres.

– Impossible !

– Mais enfin, où dois-je vous suivre ? où me conduisez-vous ?

– C'est mon secret. Oh ! rassurez-vous, je ne demanderai au loyal Gontran, que j'ai connu, rien qui mette son honneur en péril.

– Mais enfin ?...

– Gontran, mon ami, dit la cantatrice avec calme, au nom de ce terrible souvenir qu'il m'a fallu une grande force d'âme pour évoquer, je vous adjure de m'obéir...

– Soit, je vous obéirai.

– D'être mon esclave pendant quelques jours.

– Je vous le promets.

– Je veux votre parole d'honneur.

– Je vous la donne.

– Eh bien ! dit-elle en souriant, voici le programme de mes volontés. Écoutez. Hormis votre adversaire, à qui vous allez écrire pour vous excuser, nul ne saura que vous avez quitté Paris.

– Comment ?

– J’ai votre parole.

Gontran baissa la tête et se tut. Puis il s’assit devant une table et écrivit à M. le comte d’Estournelle :

« Monsieur le comte,

« Vous m’avez demandé un délai de vingt-quatre heures pour des motifs que je comprends et que je respecte. À mon tour, je me vois forcé de vous demander un sursis. Je quitte Paris précipitamment pour quelques jours, peut-être même pour quelques heures seulement. À mon retour, je m’empresserai de me mettre à votre disposition.

« Votre très humble,

« Baron GONTRAN DE NEUBOURG. »

Le baron ferma et cacheta cette lettre. Puis il regarda la cantatrice.

– À présent, dit-il, qu’exigez-vous encore ?

– Que pendant tout le temps que vous serez avec moi, vous ne donniez signe de vie à aucun de vos amis.

– Comment ! je ne pourrai pas leur écrire ?

– Non.

Le baron ne put réprimer un geste d’impatience.

– Mais savez-vous bien, dit-il, que c'est de la tyrannie, cela ?

Grenat eut un sourire superbe, le sourire de la femme accoutumée à triompher.

– Vous manquez de mémoire, Gontran, reprit-elle.

– Moi ?

– Voyons, souvenez-vous ! Vous m'avez aimée, adorée, hein ? convenez-en !

Il lui prit galamment la main et la baisa.

– Pouvais-je faire autrement ? répondit-il avec un sourire.

– Je pouvais vous tyranniser alors, vous tourmenter, vous martyriser. L'ai-je fait ?... Je pouvais abuser de votre fortune. Y ai-je songé ?

– Vous avez été la plus loyale des femmes, Jeanne.

– Eh bien ? il arrive qu'un jour j'ai besoin de vous et me dis : Gontran le chevaleresque, mon Gontran d'autrefois, qui se fût tué sur un signe de ma main, ce Gontran, pour qui j'ai fait des folies, en qui j'ai eu foi, fera bien ce que je lui demanderai, moi qui jamais ne lui demandai rien... Et voici que vous me marchandez votre dévouement... votre affection !...

Ces derniers mots, prononcés d'un ton piqué, allèrent au cœur de M. de Neubourg.

– Jeanne, dit-il, vous avez raison ; je suis prêt à vous suivre.

Elle lui tendit sa main blanche, allongée, aux ongles opaques, une main que la plus vraie des duchesses du vieux faubourg n'aurait point désavouée.

– Allons ! dit-elle, je vous retrouve, baron... Tu es resté le Gontran des anciens jours, et la femme qui t'aime à cette heure a bien raison de t'aimer.

M. de Neubourg fronça le sourcil. Un nuage passa sur son front.

– Ah ! pardon, ami, lui dit Jeanne : j'ai commis une faute. Je mets une restriction à ton serment. Tu aimes, n'est-ce pas ? Voyons, es-tu sûr d'elle ? Sait-elle vraiment t'apprécier ? Si tu lui recommandes un profond silence, le gardera-t-elle ?

– Jeanne, dit M. de Neubourg, qui parut faire un effort surhumain, vous vous trompez, je n'aime personne...

Mais, en parlant ainsi, il était devenu pâle encore, et sa voix tremblait.

La cantatrice eut un élan d'affection pour cet homme si simple, si noble et si bon. Elle lui passa ses deux bras au cou et lui effleura le front de ses lèvres.

– Tiens, s'écria-t-elle, le moule dans lequel Dieu a fondu des hommes comme toi est brisé ; tu es le dernier gentilhomme vrai de tous points que je connaisse. Tu me diras si tu souffres, si tu aimes sans être aimé... Je te consolerai...

– Mais...

– Chut ! tais-toi, mon beau chevalier... tu sais bien que Jeannette devine tout... Veux-tu lui écrire ? Tant pis si elle parle !...

– Non, je n'écrirai pas, dit Gontran avec résolution.

– Alors, viens !

M. de Neubourg sonna, et, lorsque son valet de chambre fut entré, il regarda la cantatrice.

– Faut-il faire une malle ? lui demanda-t-il.

– Comme tu voudras, répondit-elle négligemment. Grenat, un moment sous l'empire de ses souvenirs, venait de songer qu'elle se devait à la mystérieuse association dont elle faisait partie. Le ton d'indifférence qu'elle employa rassura donc Gontran.

– Elle m'emmène pour quelques heures seulement, se dit-il.

– J'ai une voiture en bas, ajouta-t-elle ; demande ton paletot et partons !...

Cinq minutes après, M. de Neubourg s'éloignait de chez lui dans une voiture fermée, dont la cantatrice avait prudemment baissé les stores.

XXXVI

M. le comte d'Estournelle, fidèle à la consigne que lui avait donnée sa femme, était demeuré enfermé dans son appartement de la rue des Saints-Pères.

D'abord en proie à une violente agitation mélangée d'une secrète terreur, il avait fini par se calmer, au contact des caresses enfantines de sa fille.

Le comte avait en sa femme cette confiance que le crime de bas étage accorde à une intelligence plus élevée. Il se souvenait que cette femme, rencontrée par lui dans un milieu plus qu'interlope, n'avait eu qu'à vouloir pour porter son nom.

Le cheval dompté par un cavalier habile finit par avoir une foi robuste en lui, et, sous son impulsion, sous une simple pression de son genou, il s'élancera dans un abîme.

M. d'Estournelle attendit donc le retour de sa femme avec la patience du soldat qui se repose sur la sagesse de son général.

La comtesse ne revint que vers quatre heures.

Blottie au fond de son fiacre à l'angle du boulevard, elle avait voulu assister au mystérieux enlèvement de Gontran de Neubourg.

Ce n'avait été que lorsqu'elle avait vu passer la voiture de place qui emportait le baron et Grenat qu'elle avait ordonné à son cocher de reprendre le chemin de la rue des Saints-Pères.

– Enfin ! dit le comte en la voyant rentrer et franchir le seuil du salon.

– Blanche, dit la comtesse à sa fille qu'elle embrassa, va-t'en jouer avec ta bonne.

L'enfant sortit.

– Il est temps, je crois, madame, fit alors le comte, que je me mette en quête de deux témoins ?

– C'est inutile.

– Cependant, je me battrai demain ; et d'ici là...

– Demain ou après, dit la comtesse, ou... peut-être... jamais !

Le comte laissa échapper un geste de profonde surprise. Madame d'Estournelle lui tendit une lettre :

– Tenez, dit-elle, voilà ce que j'ai trouvé chez le concierge à votre adresse. On vient de l'apporter, et j'ai reconnu l'écriture. C'est de Gontran.

Le comte ouvrit cette lettre, et jeta un cri d'étonnement.

– Gontran est parti, ajouta madame d'Estournelle ; à cette heure, il roule en train express loin de Paris.

– Mais... où va-t-il ?

– Il ne le sait pas.

Le comte regarda sa femme, madame d'Estournelle était calme et souriante :

– Mon cher ami, reprit-elle, je vous l'ai dit ce matin, je vous dépossède de toute votre autorité. Vous obéissez et je commande.

– Soit. Mais...

– Il est inutile que je vous initie à mes plans de bataille.

– Cependant...

– Tenez, fit-elle avec un sourire dédaigneux, vous êtes rouge comme un homard cuit, et je crains toujours pour vous une apoplexie. Allez vous promener. Une promenade au grand air vous fera du bien. Revenez à l'heure du dîner. Il faut que je sorte de nouveau.

– Ah !

– Et je puis bien vous dire où je vais, au fait.

– C'est heureux ! ricana le comte avec amertume.

– Je vais chez la baronne René. Il faut savoir soigner un héritage, acheva-t-elle avec un sourire diabolique.

Le comte prit son chapeau et sortit avec la soumission d'un enfant.

Madame d'Estournelle sonna, et dit à sa femme de chambre :

– Habillez mademoiselle.

La comtesse sortit à pied, donnant la main à son enfant, et se rendit chez la baronne René.

Le vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume était toujours morne et silencieux.

Cependant il semblait avoir subi une certaine transformation, et celui qui, après y avoir pénétré six mois auparavant, y serait revenu en ce jour, aurait constaté que la cour avait été ratissée, qu'elle portait l'empreinte de roues de voitures, que les croisées du rez-de-chaussée étaient ouvertes, et qu'il y avait au bas de l'escalier deux grandes jardinières remplies de fleurs.

Autrefois, madame la baronne René ne sortait jamais de cette vaste et lugubre pièce à tentures sombres où nous l'avons vue recevoir son notaire, maître Brunet.

Maintenant, elle s'était installée au rez-de-chaussée, dans un petit salon d'hiver qu'elle avait fait restaurer.

La comtesse l'y trouva demi-couchée sur une bergère auprès du feu, un numéro de *la Gazette de France* à la main.

Sa fille, une jolie enfant blonde et rose, de cinq à six ans, entra en gambadant, courut à la vieille femme, lui jeta ses deux petits bras potelés autour du cou, et lui dit avec une adorable petite mine :

– Bonjour, ma tante !

La baronne se leva et serra l'enfant sur son cœur.

– Cher petit ange ! dit-elle ; tes caresses me rajeunissent de trente années.

La baronne assit l'enfant sur ses genoux, puis elle tendit la main à madame d'Estournelle.

– Bonjour, ma nièce ! dit-elle, vous êtes bonne et charmante de m'amener ma petite Blanche... et, tenez, savez-vous bien que vous avez, avec ce petit chérubin, opéré un miracle ?

– Vraiment ! madame...

– Mon Dieu, oui, dit la baronne. Je vois que maintenant la mort, qui naguère frappait à ma porte, ne veut plus de moi.

– Oh ! je l'espère bien, fit Mme d'Estournelle, qui prit la main de la baronne et la baisa avec respect.

La comtesse était, de tous points, une femme supérieure. Elle réussissait là où son mari seul eût infailliblement échoué. Présentée à la baronne, elle n'avait eu besoin que de quelques jours pour la séduire complètement.

Héritière des rancunes de son mari le général baron René, la septuagénaire avait d'abord accueilli Mme d'Estournelle avec quelque répugnance. Mais la comtesse avait gagné la partie. Elle avait su jouer le respect et la reconnaissance, elle avait entouré la vieille femme d'une sorte de vénération toute filiale. La gentillesse de l'enfant avait achevé l'œuvre.

– Oui, reprit la baronne en pressant affectueusement la main de la jeune femme, je me sens rajeunir, ma nièce. Savez-vous bien qu'aujourd'hui, tentée par un chaud rayon de soleil, j'ai fait deux fois le tour de mon jardin ? Et vous savez s'il est grand !...

– En effet, murmura la comtesse.

La baronne se reprit à embrasser la petite fille, et reprit en soupirant :

– Dieu est bon, ma nièce, et il m'a envoyé une consolation pour mes derniers jours. Ah ! que ne m'a-t-il conservé ce pauvre enfant, issu de mon sang.

La comtesse tressaillit.

– Tenez, continua la baronne, j'ai fait, la nuit dernière, un rêve étrangement douloureux.

– Ma tante !...

– Non, laissez-moi parler. Je suis forte contre la douleur. Je veux vous dire mon rêve.

– Je vous écoute, ma tante.

– Figurez-vous, mon enfant, que, dans mon rêve, la vérité était devenue mensonge... le Cosaque était un traître... Ce n'était pas le fils de mon fils qui était mort... c'était le fils du Cosaque...

Mme d'Estournelle était une femme forte dans toute l'acception du mot ; cependant elle ne put se défendre d'un léger battement de cœur.

La baronne reprit :

– Et cela se passait dans sept ou huit ans, j'allais mourir... Mais je mourais heureuse et fière, car j'avais deux enfants au lieu d'un à mon chevet d'agonie... Blanche avait quinze ans !... Lui, il était grand et fort, il ressemblait à son père, il avait vingt-sept ou vingt-huit années et il regardait votre fille avec amour... Un rayon de soleil printanier entrait par la fenêtre ouverte et se jouait dans leurs cheveux. Le vent m'apportait les parfums des lilas du jardin... J'ai pris la main de Blanche, je l'ai mise dans la

main de celui que je pleure… En ce moment, je me suis éveillée !…

La baronne murmura ces derniers mots d'une voix éteinte, et deux larmes roulèrent sur ses joues amaigries.

– Ma tante, dit la comtesse en s'agenouillant devant elle, au nom du ciel, chassez de tels souvenirs… vous vous faites un mal affreux !…

* *
*

Mme d'Estournelle revint rue des Saints-Pères à l'heure du dîner.

Le comte n'était point rentré encore. La comtesse alla s'asseoir toute rêveuse sur sa chaise longue dans son boudoir.

Un monde de pensées s'agitait dans sa tête.

– Il est fâcheux, se dit-elle enfin après une longue rêverie, il est fâcheux que Blanche n'ait pas quinze ans ! je trouverais bien à faire du rêve de la baronne une réalité !… Il est même plus fâcheux encore, poursuivit-elle après un nouveau silence, que j'aie trente ans sonnés, que Gaston n'en ait que vingt… et que je ne sois pas veuve !…

Un sourire infernal effleura ses lèvres.

– Oh ! cet homme, murmura-t-elle en faisant sans doute allusion à son mari, ce soudard brutal et grossier… ce buveur d'absinthe… ce joueur effréné… m'a-t-il fait payer assez cher, par toutes ses infamies, par ses lâchetés inouïes, le nom qu'il m'a donné ! j'étais une courtisane, c'est vrai, une fille perdue, soit !… mais ai-je changé de condition en épousant ce

gentilhomme dégénéré, cet officier chassé de son corps, ce misérable qui m'apportait en dot une voix enrouée par l'abus de l'eau-de-vie, une pauvreté ignoble, une vie sans honneur ?

Elle rêva encore, et reprit :

– Il est querelleur, il est brutal et violent. Vingt fois il eût été tué si je n'avais été là pour l'empêcher de jouer sa vie... Aujourd'hui même, qui sait ? Gontran m'en eût débarrassée peut-être...

Mais alors le regard de Mme d'Estournelle tomba sur son enfant qui jouait dans un coin du boudoir.

– Non, dit-elle, il faut que cet homme vive. Il faut que ma fille soit une vraie fille du faubourg Saint-Germain !...

Un valet entrouvrit la porte du boudoir, et apporta une lettre sur un plateau.

La comtesse jeta les yeux sur l'enveloppe et tressaillit.

– Ah ! dit-elle, Émeraude est aussi solide que Grenat, elle ne perd point son temps... Voilà peut-être une nouvelle qui revient de Sébastopol.

Elle se hâta de briser l'enveloppe, déplia la lettre et lut :

« Chère Topaze,

« Pérékoff, mon esclave, n'a pas eu besoin d'écrire à Sébastopol, ce qui, d'ailleurs, eût été impossible, le télégraphe n'étant point au service des particuliers en temps de guerre. J'ai, néanmoins, le renseignement que tu me demandes. Un jeune soldat, du nom d'Andrewitsch a été fait prisonnier à Balaclava,

et dirigé sur la France. Il figure sur la liste des prisonniers russes internés à Belle-Isle.

« Ce jeune homme, ajoute le document que m'a transmis Pérékoff, prétend avoir été élevé en France. Serait-ce celui que tu cherches ?

« À toi,

« ÉMERAUDE.

« P. S. – Si ce n'est pas celui-là, on verra. J'enverrais plutôt Pérékoff à Pétersbourg. »

La comtesse avait pâli en lisant cette lettre.

– De Belle-Isle sur le continent, il y a une heure de traversée, se dit-elle. Si on venait à faire la paix, Andrewitsch, c'est-à-dire Gaston René, serait à Paris en trois jours... Oh ! oh ! il faut aviser...

La comtesse étendit la main vers le gland d'une sonnette ; mais en ce moment, son mari rentra.

– Mon cher ami, lui dit-elle, vous allez vous mettre à table sans moi.

– Comment ! dit le comte d'Estournelle, vous sortez encore ?

– Oui. Et je ne sais même pas quand je rentrerai ; cependant, vous ferez bien de passer la soirée avec votre enfant et de m'attendre.

– Comme il vous plaira ! murmura le comte.

Mme d'Estournelle sortit de nouveau ; elle prit un fiacre sur la place et se fit conduire rue Olivier, chez Émeraude. L'actrice était seule et dînait en tête à tête avec elle-même. La comtesse lui dit en entrant :

– Je viens dîner avec toi, défends ta porte.

– Oh ! c'est inutile ; Pérékoff dîne en ville et ne viendra que fort tard.

La comtesse se débarrassa de son châle et de son chapeau, et se mit à table.

– J'ai donné *campo* à tout mon monde, reprit Émeraude. Mon domestique et ma cuisinière sont au théâtre ; je leur ai donné une loge. J'ai fait venir à dîner de chez le traiteur, et c'est ma femme de chambre qui me sert. Donc, nous sommes chez nous et nous pouvons causer à l'aise.

– Causons, alors. D'abord, joues-tu en ce moment ?

– Non. J'ai un mois de congé, ma petite.

– Ah ! fit la comtesse. Et... Pérékoff ?

– Eh bien ?

– Absorbe-t-il tous tes loisirs ?

– Oui et non. Que veux-tu dire ?

– Ferais-tu bien un voyage avec moi ? demanda la comtesse.

– Si c'est nécessaire.

– Oui.

– Partons, alors...

La comtesse se jeta au cou de l'actrice et lui dit avec effusion :

– Merci ! je vois que tu es toujours l'Émeraude à sa Topaze.

– Et... où allons-nous ?

– À Belle-Isle.

– Bah !

– Je m'intéresse au jeune Andrewitsch, fit la comtesse avec un singulier sourire. Que vas-tu dire à Pérékoff ?

– Que je vais chez ma tante, à Nantes. Tu sais, on a toujours une tante quelque part.

La comtesse se prit à sourire ; puis elle dîna de fort bon appétit, et dit à Émeraude :

– Il y a demain, à neuf heures du matin, un train express pour Nantes. Je te donne rendez-vous à la gare d'Orléans.

– J'y serai.

La comtesse d'Estournelle rentra chez elle et dit à son mari :

– Je pars demain matin pour une quinzaine de jours.

Depuis le matin, le comte tombait de surprise en surprise. Mais à cette dernière, il ne put s'empêcher de pousser un cri.

– Je crois, dit-il, que vous devenez folle, ma chère !

– Non. Je sauve notre héritage que vous étiez en train de perdre, voilà tout.

– Mais où allez-vous ?

– C'est mon secret. Demain matin, vous conduirez Blanche chez la baronne René en la priant d'en avoir soin.

– Mais… que lui dirai-je ?

– Vous savez bien que, pour la baronne, j'ai une mère et une famille, le tout très pauvre, mais très honorable et vivant au fond de la Bretagne ?

– Oui, fit le comte avec un dédaigneux sourire.

– Eh bien, j'ai reçu dans la nuit une dépêche télégraphique m'annonçant que ma mère se mourait.

– Soit. Mais encore, dit le comte, au moins m'écrirez-vous ?

– Peut-être…

Et sur ce dernier mot, la comtesse congédia son mari et lui conseilla d'aller se coucher.

Elle passa une partie de la nuit à faire ses malles, dormit ensuite jusqu'au jour sur un canapé et monta en voiture à huit heures du matin, sans avoir voulu que son mari l'accompagnât jusqu'au chemin de fer.

Or, M. le vicomte Arthur de Chenevières, après avoir quitté son ami le baron de Neubourg, avait passé la journée en proie à une émotion facile à concevoir.

Gontran était un habile tireur, mais le comte d'Estournelle avait une réputation de duelliste parfaitement établie.

Le vicomte passa cinq heures à attendre. Puis au bout de ce temps, il se décida à se rendre chez Gontran.

– M. le baron n'est pas rentré, lui dit le valet de chambre. Il est sorti entre deux ou trois heures avec une dame.

– Une dame ! fit le vicomte avec surprise. Tu dis qu'il est sorti avec une dame ?

– Oui, monsieur.

– Il ne s'est donc pas battu ?

– Je ne sais pas.

– Voilà qui est étrange ! se dit le vicomte.

Et il attendit encore.

Sept heures sonnèrent, puis huit et neuf ; Gontran ne revint pas. À minuit, les trois amis du baron, c'est-à-dire lord Blakstone, le marquis de Verne et M. de Chenevières, en proie à la plus vive anxiété, coururent ensemble rue de la Michodière.

Mais l'étrange personnage qui donnait ses mystérieuses consultations dans la journée n'était point chez lui, et le concierge ne put indiquer où il était.

Les chevaliers du Clair de Lune se rendirent au bois de Vincennes au petit jour. C'était là que le duel devait avoir lieu. Ils parcoururent les principales allées, s'arrêtèrent dans plusieurs cabarets et interrogèrent les gardes.

On leur assura qu'aucun duel n'avait eu lieu.

Comme ils revenaient à Paris, vers neuf heures, un homme en paletot gris, les yeux abrités derrière des lunettes bleues, se promenait sur le boulevard Beaumarchais, à la hauteur du bureau de poste.

M. de Chenevières le reconnut. C'était l'homme de la rue de la Michodière. Il s'élança de la voiture et courut à lui.

– Ah ! monsieur le vicomte, dit cet homme, vous êtes bien matinal aujourd'hui.

– Ni mes amis ni moi, ne nous sommes couchés, monsieur.

– Et... d'où venez-vous ?

– Du bois de Vincennes.

– Tiens ! moi aussi...

Le vicomte tressaillit.

– Alors, dit-il, peut-être allez-vous nous donner des nouvelles de Gontran ?

L'homme aux lunettes bleues laissa échapper un geste de surprise.

– J'ai fait remettre hier matin, dit-il, une note à M. de Neubourg. Mais je ne l'ai pas vu.

– Montez avec nous, dit le vicomte, nous avons grand besoin de vous.

Le mystérieux personnage s'installa dans la voiture, qui reprit sa course vers le boulevard, et il se mit à écouter attentivement le récit que lui fit M. de Chenevières sur la rencontre qui avait eu lieu la veille entre M. d'Estournelle et Gontran, et que la disparition de ce dernier semblait avoir suivie. Cet homme au visage couturé, ce misérable d'autrefois qui s'était nommé Rocambole, attachait un regard calme et froid sur les trois jeunes gens, et semblait les dominer de toute la hauteur de sa rare et vaste intelligence.

– Messieurs, fit-il enfin, mon avis est que M. le baron de Neubourg a commis une faute grave.

– En quoi ?

– En provoquant le comte d'Estournelle avant de m'avoir consulté. Dans la note que je lui avais transmise, je lui indiquais les habitudes du comte, mais je ne lui conseillais point cette provocation.

– Cependant, fit M. de Verne, Gontran est prudent.

Un sourire glissa sur les lèvres de l'homme aux lunettes bleues.

– Écoutez, messieurs, dit-il : j'ai eu l'honneur de vous le faire observer déjà, vous êtes trop honnêtes gens pour mener à bien l'affaire colossale que vous avez entreprise.

Et comme ils faisaient un mouvement de surprise, Rocambole poursuivit :

– Pour traquer et réduire à merci des gens comme le comte d'Estournelle, le vicomte de la Morlière et ses deux cousins, il faut avoir le poignet solide et descendre parfois à des combinaisons que vous n'imagineriez jamais tout seuls.

M. de Verne et lord Blakstone voulurent se récrier, mais le vicomte de Chenevières dit gravement :

– J'avoue, pour mon compte, que j'ai été battu dans l'affaire de Sologne. Je ne sais quel est le plan de Gontran, mais j'avoue que, depuis tout à l'heure deux mois que nous avons entrepris de rendre sa fortune à Danielle, nous n'avons pas fait un pas.

– Oh ! pardon, dit l'homme aux lunettes bleues. À la Charmerie, tout allait bon train, et dans la nuit du coup de pistolet où le père et le fils se sont trouvés face à face, nous touchions au dénouement, sans un scrupule assez étrange de M. le baron de Neubourg.

– Messieurs, reprit le vicomte de Chenevières, je propose de revenir aux plans de monsieur.

Et il désignait Rocambole.

Les yeux de ce dernier étincelèrent sous leurs verres bleus.

– Messieurs, répondit-il, je puis, dès à présent, prendre l'engagement de réussir. Si vous voulez me rendre mon initiative, si je suis une fois encore la tête qui pense, et que vous vous contentiez d'être le bras qui agit, je vous promets d'avoir fait rendre gorge aux spoliateurs avant trois mois.

– Cependant, observa M. de Verne, il pourrait se faire que Gontran...

– Je réponds de lui, dit M. de Chenevières, et je suis d'avis d'accepter les propositions de monsieur.

– Eh bien, soit ! dirent à leur tour lord Blakstone et M. de Verne.

Alors Rocambole tira le cordon de soie qui correspondait avec le bras du cocher ; et, au moment où la voiture s'arrêtait :

– Messieurs, dit-il, si vous voulez venir chez moi ce soir, je vous renseignerai sur ce qu'est devenu M. de Neubourg.

– À quelle heure ?

– À dix heures du soir, pas avant. Bonjour, messieurs.

Il ouvrit la portière et sauta lestement sur le trottoir.

– Quel homme étrange, murmura M. de Verne, en le regardant s'éloigner.

– J'ai foi en lui, dit le vicomte en souriant ; les coquins seuls, et il a été passé maître celui-là, savent faire certaine besogne.

* *
*

Le soir, à dix heures précises, les trois amis, qui étaient allés successivement chez Gontran, qu'on n'avait pas revu chez lui depuis la veille sonnaient à la porte de l'homme aux lunettes bleues.

Celui-ci avait renvoyé son unique commis, et il attendait ses nobles hôtes dans la pièce du fond, cette pièce meublée en

acajou, garnie de rideaux rouges et qu'il appelait trop pompeusement son cabinet.

L'ex-marquis de Chamery, l'ex-élève de sir Williams, avait endossé un paletot d'alpaga blanc, chaussé des bottes vernies, et il avait toute l'élégance d'un parfait gentleman.

– Messieurs, dit-il en avançant des sièges aux chevaliers du Clair de Lune, rassurez-vous sur le sort de votre ami le baron Gontran de Neubourg.

– Il n'a point été blessé ?

– Il ne s'est pas battu.

– Comment cela ?

Rocambole ouvrit un petit carnet rouge placé sur la tablette de la cheminée, et en consulta la première page.

– Hier, dit-il, à deux heures de l'après-midi, M. de Neubourg a reçu un billet du comte d'Estournelle. Ce dernier le suppliait de lui accorder un délai de vingt-quatre heures. Sa fille, prétendait-il, était mourante. À trois heures, une ancienne maîtresse du baron, mademoiselle Jeanne, du théâtre de ***, s'est présentée chez lui. Il est sorti avec elle, en fiacre, et ils se sont dirigés vers la gare du Nord. Là, ils ont pris un train express, et sont partis pour la Belgique.

– Mais, s'écria le vicomte, cela est extraordinaire.

– Et vrai, dit Rocambole en souriant ; le baron s'est arrêté à Bruxelles. Il est logé à l'hôtel de *Suède*, près du théâtre de la Monnaie.

– Mais, monsieur, interrompit M. de Verne, permettez-moi de vous dire qu'il me paraît impossible que Gontran soit parti sans nous prévenir.

– Mademoiselle Jeanne le lui a défendu.

– Oh ! par exemple !

– Il y a un secret entre eux, c'est au nom de ce secret qu'elle a exigé ce départ mystérieux.

– Bon ! fit le comte ; mais au moins va-t-il revenir ?

– Non.

– Pourquoi ?

– La comtesse d'Estournelle ne le veut pas, répondit l'homme aux lunettes bleues.

Ces mots mirent au comble la stupéfaction des trois amis. L'étrange personnage continua, consultant toujours ses tablettes.

– La comtesse d'Estournelle, dont la fille n'a jamais été malade, s'est appelée la Topaze dans le monde galant, où elle a longtemps vécu. Elle avait deux amies : l'une se nommait l'Émeraude, c'est mademoiselle Olympe, du théâtre de *** ; l'autre, Grenat, c'est Jeanne, l'ancienne maîtresse de votre ami, le baron de Neubourg. Grenat, Topaze et Émeraude ont renouvelé, il y a dix ans, *l'Histoire des Treize* de Balzac. Elles se sont unies par un serment solennel et elles se sont servies réciproquement.

– C’est-à-dire que Jeanne D..., que j’ai parfaitement connue du temps de Gontran, dit le vicomte, est l’instrument de la comtesse d’Estournelle ?

– Précisément.

– Demain, dit M. de Verne, je pars pour Bruxelles.

– Ce serait un tort.

– Hein ?

– Messieurs, dit l’homme aux lunettes bleues, la lutte sera chaude avec une femme trempée comme la comtesse. Elle est de force à nous rouler tous.

– Même vous ?

– Même moi, murmura Rocambole, dont le front se plissa.

Mais ce ne fut qu’un éclair ; bientôt son visage se rasséréna.

– C’est égal, dit-il, je suis encore assez jeune pour accepter le cartel. Fiez-vous à moi. Seulement, je vais vous poser mes conditions.

– Voyons ?

– Vous m’obéirez tous, si extraordinaires que puissent être les ordres que je vous donnerai.

– Soit, nous vous obéirons, dit le vicomte. Mais pourquoi ne point prévenir Gontran ?

– Parce que si M. de Neubourg revient brusquement à Paris, il donnera l'éveil à la comtesse. Ah ! j'oubliais de vous dire que cette dernière est partie également.

– Quand ?

– Ce matin.

– Pour Bruxelles ?

– Non, pour Nantes. Et elle est partie avec son autre amie, mademoiselle Olympe, c'est-à-dire Émeraude.

– Eh bien, messieurs, dit le vicomte en riant, la partie, ce me semble, devient intéressante. Nous avons des adversaires dignes de nous.

– Elles auront des auxiliaires, n'en doutez pas.

– Bah !

– D'abord le vicomte de la Morlière, qui est un ami de M. d'Estournelle.

– Et puis ?

– Et puis M. Victor de Passe-Croix, le bel adolescent qui vous a si bien joués en Sologne.

XXXVII

– Ah ! par exemple ! s'écria le vicomte, je voudrais savoir ce qu'il peut y avoir de commun entre Victor et la comtesse d'Estournelle.

L'homme aux lunettes bleues eut un sourire énigmatique.

– Ceci, dit-il, est un secret qu'il est inutile de vous confier pour le moment.

– Mais enfin, que faut-il faire ?

– À présent ?... Rien !

– C'est peu.

– Mais d'ici à deux jours, messieurs, acheva l'homme aux lunettes bleues, il se pourrait que je vous misse en campagne tous trois.

– Et nous laissons Gontran à Bruxelles ?

– Demain, un de mes agents descendra à l'hôtel de *Suède*, et il fera tenir une lettre au baron.

Rocambole se leva et alla s'adosser à la cheminée.

– Vous avez passé une nuit blanche, messieurs, acheva-t-il, je vous engage à réparer le temps perdu.

Les trois chevaliers du Clair de Lune saluèrent Rocambole, et sortirent tout pensifs.

Après leur départ, l'homme aux lunettes bleues laissa bruire entre ses dents un petit rire sec et moqueur :

– Ah ! dit-il, cœurs chevaleresques et têtes faibles, vous n'étiez pas nés pour l'intrigue, et la comtesse d'Estournelle jouerait avec vous comme le chat fait avec la souris... si je n'étais pas là.

Maintenant, pour expliquer l'opinion de l'homme aux lunettes bleues touchant Victor de Passe-Croix, qui, selon lui, pourrait être au besoin un précieux auxiliaire pour la comtesse d'Estournelle, il est nécessaire de rejoindre le bouillant saint-cyrien, que nous avons un peu perdu de vue.

Nous avons laissé Victor de Passe-Croix à la Martinière, en compagnie de son ami Raoul de Montalet, et en présence de sa famille éperdue et de sa sœur complètement folle. Tout ce que le cœur humain peut éprouver de colère et de rage, Victor l'apprit à cette heure.

– Oh ! s'écria-t-il, voilà des gens que je tuerai l'un après l'autre comme des chiens.

Victor et Raoul retournèrent en hâte au château des Rigoles. Ils voulaient voir M. de Fromentin et lui arracher le nom de ces hommes qui semblaient avoir servi de complices à M. Albert Morel.

Mais une déception nouvelle les attendait aux Rigoles.

Le facteur rural qui venait au château tous les matins, entre sept et huit heures, avait apporté une lettre à M. de Fromentin, et l'officier de marine était parti sur-le-champ pour Paris.

La rage à laquelle Victor fut alors en proie est impossible à décrire. Il ne retourna point à la Martinière, et se contenta d'écrire à son père : « Je vais à Paris ; je veux avoir le mot de l'horrible énigme dont nous sommes victimes. »

À Paris, notre héros courut tous les hôtels, toutes les maisons meublées pour retrouver M. de Fromentin. Ses recherches furent inutiles.

Trois jours après, il vit arriver son père, sa mère et sa sœur. Flavie était toujours folle.

Victor passait la journée à parcourir les boulevards, les cercles, les cafés. Il n'avait vu le visage d'aucun des hommes qui avaient servi Albert Morel, mais il croyait toujours entendre la voix de celui qu'on nommait le *bûcheron*. Ne trouvant point M. de Fromentin, Victor espérait que le son de cette voix retentirait un jour ou l'autre à son oreille ; et alors il irait droit à l'homme qui aurait parlé, et le provoquerait.

Mais Victor ne rencontrait personne qui eût le son de voix du bûcheron, et il rentrait chez lui chaque soir le désespoir au cœur. Or, un matin, Raoul de Montalet arriva chez lui triomphant :

– J'ai des nouvelles de Fromentin, lui dit-il.

Et il lui tendit une lettre de l'officier de marine.

« Mon cher ami, disait M. de Fromentin, je suis parti précipitamment des Rigoles, appelé que j'étais au ministère de la marine. Le ministre m'a donné une mission, et je suis reparti sur-le-champ. C'est de Nantes, où je suis pour huit jours encore, que je vous écris... »

Victor, interrompant la lecture de cette lettre, et s'écria :

– Je pars pour Nantes !

– J'allais te le conseiller, dit Raoul ; et, si tu veux, je pars avec toi.

– Non, dit Victor. Je veux avoir mes coudées franches avec M. de Fromentin. Il faudra qu'il parle ou qu'il se batte. Tu me gênerais.

Raoul inclina la tête en signe d'assentiment. Dix minutes après, Victor se jetait dans un fiacre, muni d'une légère valise, et disait au cocher :

– Chemin de fer d'Orléans !

Le jeune homme, en montant en voiture, ne remarqua point un vieux monsieur, portant des besicles d'or et une canne à bec de corbin, qui, à deux pas de la porte, lisait une affiche avec le calme béat d'un vrai bourgeois de Paris.

Cependant, à peine eut-il entendu Victor prononcer le mot de chemin de fer d'Orléans, que le vieux monsieur quitta son affiche pour se diriger à petits pas vers une remise de voitures.

Là, il prit un coupé, promit cent sous pour sa course, et dit au cocher :

– Vous m'arrêterez un moment quai d'Orléans, 18.

Le coupé partit au grand trot et atteignit à huit heures et demie précises la maison indiquée.

Le vieux monsieur descendit lestement, s'engouffra sous la porte cochère, se fit attendre dix minutes, et reparut légèrement métamorphosé aux yeux du cocher.

Il avait endossé une vaste douillette fourrée, et mis sur sa tête une vénérable casquette à oreillettes. Sa canne avait fait place à un majestueux parapluie, et il portait sous le bras une petite malle en cuir.

Ce personnage assez excentrique fit son entrée dans la gare d'Orléans avec un cornet acoustique.

Victor se trouvait déjà au guichet et prenait un billet pour Nantes.

Le vieux monsieur se plaça derrière lui, et prit également un billet pour la même destination.

Il parlait très haut, demandait à l'employé du guichet combien il y avait de stations intermédiaires entre Paris et Tours, et affectait une surdité telle, en se servant de son cornet, que Victor, malgré son agitation, ne put s'empêcher de le remarquer, et de faire cette réflexion :

– Voilà un monsieur devant lequel on peut impunément parler politique.

Victor entra dans la salle d'attente ; le vieux monsieur le suivit.

Mais là, le jeune homme fit un geste de surprise, rougit et salua.

Deux femmes se promenaient côte à côte, et l'une d'elles était sans doute bien connue de Victor, si on en jugeait par l'émotion subite que sa vue lui fit éprouver.

Or, ces deux femmes n'étaient autres que la comtesse d'Estournelle et son amie Émeraude.

Le comte d'Estournelle, si on en croyait les notes de l'homme aux lunettes bleues, était lié avec le vicomte de la Morlière.

Or, le vicomte était l'oncle à la mode bretonne de Victor de Passe-Croix, et ce dernier avait rencontré Mme d'Estournelle chez lui, l'hiver précédent.

La comtesse était belle. Victor était jeune. Il avait ressenti pour elle un commencement de passion, avait osé risquer une déclaration, et, repoussé d'un ton moqueur, il était rentré à l'École militaire plein de dépit, et se jurant d'oublier.

Victor avait oublié, en effet ; mais cette rencontre subite réveilla chez lui un amour mal éteint, d'autant plus que la comtesse lui sourit et lui tendit la main.

– Est-ce que vous allez en Sologne, monsieur de Passe-Croix ? lui dit-elle.

– Non, madame la comtesse, je vais à Nantes, c'est un peu plus loin.

La comtesse tressaillit, puis elle se pencha à l'oreille d'Émeraude :

– Voilà, dit-elle, un jeune étourdi qui nous gênera peut-être.

– Je gage qu'il est amoureux de toi, ma chère, fit Émeraude.

– Il l’a été, du moins.

– Alors, qui sait ? il peut nous servir.

Une pensée rapide comme l’éclair passa dans le cerveau de la comtesse.

– Au fait, c’est possible, dit-elle.

Et elle se remit à causer familièrement avec Victor, sans prendre garde au vieux monsieur qui s’était assis derrière elle, sur une banquette, et paraissait absorbé par un article du *Constitutionnel.*

La cloche du départ se fit entendre.

– Montez donc dans notre wagon, dit la comtesse à Victor.

– Volontiers, répondit le jeune homme.

Et il s’installa auprès de ces dames.

Mais comme un employé allait fermer la portière, le vieux monsieur monta sur le marchepied, s’excusa courtoisement, et entra dans le wagon.

La comtesse avait fait une petite moue dédaigneuse.

Victor se pencha vers elle :

– Ne craignez rien, madame, dit-il, ce bonhomme est horriblement sourd. Nous pourrons causer.

Une heure après, le train arrivait à Étampes et s’arrêtait cinq minutes.

Dans le trajet, le vieux monsieur, qui n’avait cessé de lire *le Constitutionnel,* avait appris le nom de la comtesse et entendu donner à sa compagne celui d’Olympe.

Une heure plus tard, l’homme aux lunettes bleues recevait dans son officine de la rue de la Michodière une dépêche télégraphique ainsi conçue et datée des Aubrais :

« *Orléans.* – Ce matin, Raoul Montalet, venu chez Victor, part pour Nantes – je le suis – il voyage avec comtesse d’E..., amoureux d’elle. Je suis dans le wagon. »

À huit heures du soir, le train arrivait à Nantes. À neuf heures, l’homme aux lunettes bleues recevait une deuxième dépêche :

« *Nantes, huit heures.* – Victor toujours amoureux. À Tours, où il a dîné, on a jeté une poudre jaune dans son verre ; de Tours à Nantes, il est devenu communicatif, et il a raconté l’histoire de Sologne, sans toutefois parler de sa sœur. »

Maintenant suivons à Nantes la comtesse d’Estournelle, Émeraude et leur cavalier de hasard.

XXXVIII

Victor de Passe-Croix avait vingt ans, l'âge des passions naïves.

À vingt ans, la femme aimée devient un ange, et quand elle est passée à l'état d'ange, on lui fait ses confidences.

Avant d'arriver à Nantes, madame la comtesse d'Estournelle savait sur le bout du doigt toute l'histoire de Sologne, depuis la rencontre de Victor avec Albert Morel jusqu'à la folie de sa sœur.

Victor avait pris Olympe, c'est-à-dire Émeraude, pour une femme du meilleur monde.

Les deux femmes descendirent à l'hôtel de *la Marine,* sur le quai.

Victor, obéissant à une raison de convenance, alla se loger dans une maison meublée du voisinage. Seulement la comtesse le mit à l'aise en l'autorisant à venir dîner chaque jour à l'hôtel de *la Marine.*

Or, le soir de leur arrivée, les deux jeunes femmes, enfermées dans leur chambre, car elles avaient pris un appartement commun, causaient à mi-voix.

– Ma chère, disait Émeraude, il me semble que le moment est venu pour toi de me faire quelques confidences.

– J’y suis toute disposée, répondit la comtesse. Sache donc que le jeune homme que nous allons voir à Belle-Isle, cet Andrewitsch qui s’y trouve prisonnier, est un garçon auquel je m’intéresse beaucoup.

L’accent de la comtesse était ironique.

– Oui, fit Émeraude, je comprends. Seulement je voudrais connaître la cause de la *sympathie* que tu ressens pour lui.

– Eh bien, répondit la comtesse, figure-toi que ce jeune homme, qui s’appelle Andrewitsch est le fils d’un vrai Cosaque, a la prétention d’avoir une autre origine.

– Ah !

– Il se prétend le petit-fils de la baronne René, dont mon mari et moi nous devons hériter.

Un sourire glissa sur les lèvres d’Émeraude, sourire mystérieux et railleur, qui arracha cette réflexion à la comtesse :

– Je vois bien que tu m’as comprise, ma petite. Tu sais bien que ce garçon, à Belle-Isle, est beaucoup trop près de Paris.

– Sans doute ; mais le moyen de l’éloigner, l’as-tu ?

Mme la comtesse d’Estournelle regarda fixement son amie :

– Je le trouverai, dit-elle.

Et, se levant du coin du feu où elle était assise, elle alla se placer devant une glace et se contempla, souriante :

– Ma parole d’honneur, dit-elle, je suis belle encore, et je puis bien tourner la tête d’un garçon de vingt ans !

– Eh ! mais, fit Émeraude, M. Victor de Passe-Croix en est la preuve, ce me semble !

La comtesse mit un doigt sur sa bouche.

– Chut ! dit-elle, je crois bien que voilà le moyen que je cherchais.

– Vrai ?

– Dame ! à l'heure qu'il est, Victor est fou de moi. Sur un signe de ma main, il se jetterait dans un puits.

– Ce qui ne l'empêche point de nous avoir quittées toutes deux pour aller à la recherche de son officier de marine, lequel...

Mme d'Estournelle interrompit son amie Émeraude :

– Écoute-moi bien, dit-elle. Suppose que nous sommes à Belle-Isle...

– Mais, nous y serons demain soir ; les bateaux à vapeur font le trajet promptement.

– C'est vrai. Donc, suppose-nous à Belle-Isle.

– Soit !

– Nous nous installons dans une petite maison louée au bord de la mer.

– À merveille !

– Et nous y recevons ce jeune Andrewitsch.

– Après.

– Andrewitsch m'aime...

– Cela peut arriver.

– Victor m'aime aussi.

– Ceci est arrivé déjà.

– Les deux jeunes gens se battent...

Émeraude regarda fixement Mme la comtesse d'Estournelle.

– Allons ! dit-elle, je vois que tu es demeurée ma Topaze d'autrefois. C'est bien, j'ai compris ; mais...

– Ah ! fit la comtesse, aurais-tu à me faire une petite objection ?

– Une très grosse.

– Voyons ?

Émeraude se leva comme s'était levée la comtesse, et, comme elle, se plaça devant la glace.

– Comment me trouves-tu ? dit-elle.

– Toujours jolie à croquer.

– Vrai ?

– Ma parole !

– Eh bien, suppose...

– Quoi ?

– Que ce jeune… Andrewitsch, au lieu de t'aimer, s'enflamme pour moi…

– Ceci dérangerait mes combinaisons, répondit la comtesse… Mais…

Ce *mais* était superbe ! Il voulait dire : Je suis dix fois plus belle, dix fois plus séduisante que toi !… Comme Émeraude allait sans doute répliquer, on frappa à la porte du petit salon où les deux femmes attendaient l'heure du souper.

– Voilà mon Amadis ! murmura la comtesse.

C'était en effet, Victor de Passe-Croix qui venait de courir la ville.

Le jeune homme était pâle, mais son œil brillait d'une joie fiévreuse.

– Je l'ai trouvé ! dit-il en entrant et venant baiser la main que lui tendait la comtesse.

– Ah ! fit-elle avec curiosité. Eh bien ! lui avez-vous arraché son secret ?

– Pas encore.

Mme d'Estournelle attacha sur lui un clair regard. Victor continua :

– C'est demain qu'il m'a promis de s'expliquer.

– Ah !

– Oh ! soyez tranquille, madame, je saurai bien l'y contraindre.

– C'est-à-dire, fit la comtesse, que vous l'avez provoqué et que vous vous battez avec lui demain matin ?

Victor rougit et se tut.

– Vous le tuerez ou il vous tuera... mais vous ne saurez rien.

Le jeune homme tressaillit.

– Tandis que moi, continua froidement la comtesse, si je m'en mêlais...

– Eh bien ?

– Je saurais ce soir même le nom de ces hommes qui vous ont si indignement traité.

Victor étouffa un cri et regarda Mme d'Estournelle avec admiration.

– Mais pour cela, dit-elle, il me faut d'abord quelques renseignements sur votre officier. Où loge-t-il ?

– À bord du vapeur *le Saumon*, qu'il commande.

– Ah ! il commande un aviso ?

– Oui, madame. Cet aviso fait un service de dépêches entre Nantes et Belle-Isle.

La comtesse tressaillit. Mais son visage demeura impassible. Victor ajouta :

– Il a même, paraît-il, un assez singulier équipage. On a mélangé ses marins de prisonniers russes.

La comtesse et Émeraude échangèrent un regard furtif.

– Comment se nomme-t-il, votre officier ? demanda Mme d'Estournelle.

– M. de Fromentin.

– Fromentin ! s'écria Émeraude, un lieutenant de vaisseau ?

– Oui, madame.

– Je le connais.

– Ah !

– Et, fit Émeraude en souriant, ce qu'il n'a point voulu vous dire, il me le dira.

– Mais, madame, observa Victor, songez que je l'ai provoqué.

– Bah ! j'arrangerai l'affaire, soyez tranquille.

Puis, se tournant vers la comtesse, Émeraude poursuivit :

– Si tu m'en crois, chère amie, nous irons à l'instant même voir M. de Fromentin. Il faut empêcher cet étourdi, fit-elle en souriant à Victor, de se faire casser la tête demain matin.

La comtesse attacha sur Victor ce regard de la femme sûre d'être aimée :

– Je vous fais mon prisonnier, dit-elle, et je vous enjoins de garder les arrêts ici jusqu'à notre retour.

– Je vous obéirai, madame, répliqua le jeune homme ; mais songez que si M. de Fromentin ne vous confie pas le nom de ces hommes, il faudra que demain je me batte avec lui.

– Soyez tranquille, répliqua Émeraude, nous saurons tout.

* *
*

Ainsi que l'avait dit Victor de Passe-Croix, M. de Fromentin commandait, depuis cinq jours environ, l'aviso *le Saumon*, qui faisait chaque jour le trajet de Nantes à Belle-Isle. Le jeune officier était rentré dans le port de Nantes depuis environ une heure, et il s'apprêtait à descendre à terre pour aller dîner en ville, lorsque le matelot qui montait la garde à sa porte lui apporta une carte de visite.

Le marin la prit, y jeta les yeux et lut ce nom en pâlissant :

Victor de Passe-Croix.

– Mon Dieu ! se dit-il, j'aurais dû m'attendre à cette visite. Pourtant je ne puis parler. Je le pouvais aux Rigoles ; je ne le puis plus à présent ; car j'ai reçu un mot de M. de Chenevières qui me supplie de garder le silence, au moins un mois encore... Faites entrer ! dit-il tout haut d'une voix altérée.

Victor entra. Il était boutonné jusqu'au menton. Il avait l'attitude d'un homme décidé à avoir une querelle.

– Monsieur, lui dit le marin en lui offrant un siège, je m'attendais à votre visite.

– J'ai passé cinq jours à vous chercher dans tout Paris, monsieur.

– Et ne me trouvant point à Paris, vous êtes venu jusqu'à Nantes ?

– Oui, monsieur.

Le marin attendit.

– Je suis venu, reprit Victor, espérant que vous ne refuseriez point de me nommer les misérables qui...

– Monsieur, interrompit l'officier, je suis lié par un serment. Mais ce serment n'est point éternel. Voulez-vous attendre un mois ?

– C'est impossible !

– Il m'est plus impossible encore de parler avant l'expiration de ce délai.

– Mais, dit Victor d'un ton arrogant, il ne vous est point défendu de vous battre, je suppose ?

M. de Fromentin laissa échapper un soupir, et regarda tristement le jeune homme.

– Non, monsieur, dit-il simplement ; seulement...

– Ah ! fit Victor avec dédain, est-ce que vous allez me demander pareillement un délai ?

– Vous vous trompez, monsieur ; mais je commande le navire sur lequel vous me trouvez. Ce navire lève l'ancre demain à neuf heures. Si vous tenez absolument à vous battre...

– Je serai, monsieur, répondit Victor, à votre disposition dès sept heures du matin, et, si vous le voulez bien, nous nous rencontrerons au pistolet.

– Comme il vous plaira.

– Dans la prairie des Mauves.

– Soit.

Victor s'inclina, salua M. de Fromentin et sortit de la cabine sans mot dire.

Comme il traversait le pont et gagnait l'échelle de tribord, notre héros aperçut un jeune homme appuyé à la muraille, et qui regardait la mer avec mélancolie.

Il n'avait guère plus de vingt ans ; il avait un grand œil bleu, un profil correct, des cheveux blonds, et, dans toute sa personne, un cachet de distinction suprême.

Il portait la capote des soldats russes, et Victor reconnut un des prisonniers de Belle-Isle.

Victor avait conservé sous sa redingote le pantalon d'uniforme de Saint-Cyr.

Comme il passait près du jeune Russe, celui-ci tourna la tête et salua Victor.

Victor rendit le salut ; puis il crut comprendre que le prisonnier désirait lui parler, et il s'arrêta. En effet, le jeune homme vint à lui et le salua de nouveau :

– Veuillez m'excuser, monsieur, dit-il. Mais le pantalon que vous portez est celui de Saint-Cyr ?

– Oui, monsieur.

– Excusez-moi, reprit le jeune Russe. Mais vous êtes la première personne venant de Paris que j'aie le bonheur de voir, et peut-être pourrez-vous me donner un renseignement.

– Parlez, monsieur.

– Vous appartenez sans doute au monde distingué, continua le jeune homme, et peut-être aurez-vous entendu parler d'une vieille dame du faubourg Saint-Germain, dont je voudrais avoir des nouvelles.

– Comment la nommez-vous ? demanda Victor.

– La baronne René.

– La veuve du général ?

– Oui, monsieur.

– J'en ai entendu parler.

– Ah ! Vit-elle toujours ?

– Oui, monsieur.

Le visage du jeune Russe s'éclaira :

– Merci, monsieur, dit-il, merci mille fois !

Et, saluant Victor, il retourna s'appuyer à la muraille, tandis que le saint-cyrien descendait l'échelle de tribord et regagnait le canot qui l'avait amené.

* *
*

Cependant M. de Fromentin était demeuré dans sa cabine, en proie à une profonde tristesse.

– Pauvre Victor ! avait-il murmuré vingt fois depuis le départ du saint-cyrien, je ne puis pourtant pas le tuer !

M. de Fromentin était tellement démoralisé, qu'il renonça à descendre à terre et dîna seul à son bord.

Environ une heure après le départ de Victor, le lieutenant de vaisseau fut arraché à sa sombre rêverie par la brusque nouvelle qui lui fut donnée qu'un canot, ayant deux femmes à bord, avait mis le cap sur son navire.

Étonné, M. de Fromentin quitta sa cabine et vint se placer à l'échelle de tribord.

La nuit était lumineuse, et il faisait un clair de lune splendide. À cette clarté, le jeune officier crut voir les deux femmes monter à bord. La comtesse lui était inconnue, mais il ne put réprimer un geste d'étonnement en voyant Émeraude lui tendre la main et lui dire :

– Bonjour, cher ami.

– Comment, dit-il, c'est vous, mademoiselle ?

Émeraude avait, quatre ou cinq années auparavant, joué la comédie au théâtre de Brest durant un de ses congés.

Là, elle avait rencontré M. de Fromentin et s'était liée avec lui. Il n'était alors qu'aspirant de première classe.

Le jeune officier n'était jamais allé à Paris sans visiter Émeraude, qui l'avait toujours reçu à merveille.

– Mon cher, continua l'actrice, tandis que M. de Fromentin saluait la comtesse, madame est une de mes amies qui désire garder l'anonymat.

L'officier s'inclina.

– Et nous venons vous voir pour une affaire des plus importantes.

– En vérité !

M. de Fromentin offrit son bras à la comtesse et montra le chemin de sa cabine à Émeraude.

Quand les deux femmes furent seules avec lui, M. de Fromentin regarda l'actrice.

– Maintenant, dit-il, je suis tout oreilles, mademoiselle.

– Vous devez vous battre demain, n'est-ce pas ? fit Émeraude allant droit au fait.

L'officier tressaillit.

– Avec M. de Passe-Croix, un véritable enfant ?

– Hélas !

La comtesse d'Estournelle sut jouer une émotion poignante, et mit son mouchoir sur ses yeux.

– Mon cher ami, dit Émeraude en se penchant vers M. de Fromentin, savez-vous bien que si vous veniez à tuer Victor, vous pourriez bien tuer madame du même coup.

– Mon Dieu !

– Je veux donc à tout prix empêcher cette rencontre, mon cher Fromentin.

– Mais comment ? Victor, que j'aime comme un frère, est intraitable ! Il veut me forcer à violer un serment. Vous sentez que c'est impossible.

La comtesse releva la tête et regarda M. de Fromentin.

– Voulez-vous, monsieur, dit-elle, m'autoriser à faire entendre raison à Victor ?

– C'est difficile, madame.

– Soit ; mais enfin me donnez-vous plein pouvoir ?

– Oh ! très volontiers.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la comtesse.

– Monsieur, ajouta-t-elle, où pourrai-je vous écrire un mot, ce soir ?

– Madame, répondit M. de Fromentin, j'aurai l'honneur de vous envoyer mon domestique à dix heures.

La comtesse se leva et fit signe à Émeraude.

M. de Fromentin lui offrit de nouveau le bras et remonta avec elle sur le pont, que les rayons de la lune inondaient.

Le jeune prisonnier russe qui, une heure auparavant, avait abordé Victor de Passe-Croix, était toujours assis près du bastingage. Au bruit du frou-frou de la robe de soie de la comtesse, qui passait près de lui, il se retourna.

La lune éclairait le beau visage de Mme d'Estournelle.

Le jeune homme tressaillit en la regardant. Il éprouva une de ces commotions bizarres, inexplicables, qui décident quelquefois de la vie d'un homme.

– Oh ! qu'elle est belle ! murmura-t-il.

Déjà la comtesse était loin et atteignait l'échelle de tribord. Elle n'avait point vu le jeune prisonnier.

– À propos, monsieur, dit-elle au moment de poser le pied sur l'échelle, on m'a dit une chose assez bizarre aujourd'hui...

– Ah ! fit M. de Fromentin.

– Vous avez des Russes à votre bord, paraît-il ?

– Oui, madame ; j'ai quatre prisonniers qu'on m'a donnés pour le service intérieur du bâtiment.

– Et... en êtes-vous content ?

– Ils sont doux, zélés, obéissants ; mais à vrai dire, je n'en emploie que trois.

– Et le quatrième ?

– Ah ! quant à celui-là, madame, il a les mains trop blanches pour que j'ose l'employer au balayage du pont.

– C'est donc un officier ?

– Non, c'est un simple soldat du nom d'Andrewitsch, madame.

La comtesse eut un battement de cœur violent. M. de Fromentin poursuivit :

– Ce jeune homme me paraît avoir un mystère dans sa vie, peut-être un roman. Il est distingué de tournure et de manières, il parle un français très pur.

– C'est quelque fils de famille, sans doute ?

– Je le crois, mais il garde un morne silence et paraît en proie à une grande tristesse.

– Ah çà, mais, fit Émeraude en riant, voilà que vous m'intriguez, mon cher Fromentin, avec votre Russe mystérieux.

– Vrai ?

– Ma parole ! Et je voudrais bien le voir... ce jeune homme.

– C'est facile, répondit M. de Fromentin, qui se souvint avoir passé près du prisonnier ; et tournant la tête, il le chercha des yeux.

Mais le prisonnier avait disparu et était déjà descendu dans l'entrepont.

– Voulez-vous que je l'envoie chercher, mademoiselle ?

– Non, dit Émeraude, mais vous pouvez faire mieux.

– Quoi donc ?

– Vous deviez nous envoyer votre domestique ce soir à l'hôtel de *la Marine ?*

– Oui.

– Eh bien, envoyez-nous votre prisonnier russe à sa place.

– Diable ! c'est que c'est un peu risqué... Je réponds de lui... Mais, bah ! ajouta M. de Fromentin, je crois pouvoir en répondre. Puisque vous y tenez, je vous l'enverrai.

– Vous êtes charmant ! exclama Émeraude, qui échangea un nouveau regard avec la comtesse et donna sa main à baiser à l'officier de marine.

Les deux femmes descendirent dans leur canot, et, quelques minutes après, elles arrivaient à l'hôtel de *la Marine*.

Victor avait fidèlement gardé les arrêts que lui avait imposés Mme d'Estournelle.

Elle le trouva assis devant le feu, les jambes croisées, en proie à une méditation profonde.

– Eh bien, lui dit-elle en posant sa belle main blanche sur son épaule, vous ne vous battrez pas.

– Hein ? fit Victor qui se dressa vivement ; il vous a donc dit...

– Tout.

– Alors vous allez...

– Je vais d’abord vous dire, fit la comtesse, que je connais parfaitement ceux qui vous ont outragé.

La comtesse mentait avec un tel aplomb que Victor jeta un cri.

– Et il n’était nullement nécessaire, ajouta Mme d’Estournelle, de provoquer et de tourmenter ce pauvre M. de Fromentin, qui est un galant homme et vous aime beaucoup.

– Mais alors vous allez me dire, madame, le nom de ces hommes ?

– Pas encore !

Victor fit un pas en arrière, mais la comtesse attacha sur lui un de ces regards qui bouleversent un homme et font échouer sa plus tenace volonté.

– Mon ami, dit-elle, les gens que vous poursuivez sont de rudes jouteurs, et vous succomberiez dans la lutte, si je ne vous avais trouvé un auxiliaire.

– Un auxiliaire ?

– Oui.

– Quel est-il ?

– Moi.

Elle prononça ce mot-là comme on le prononce au Théâtre-Français, dans *Médée :*

– Vous ! fit-il, vous, madame, vous consentiriez !...

– Ces hommes sont mes ennemis, puisqu'ils sont les vôtres.

Victor étouffa un cri et tomba aux pieds de la comtesse. Elle lui tendit les deux mains.

– Relevez-vous, enfant, lui dit-elle. Je m'associe à votre haine, et je vous jure que notre vengeance sera éclatante. Mais, pour cela, il faut que vous ayez une foi aveugle en moi.

– Oh !

– Que vous me juriez de m'obéir.

– Je vous le jure !

– Si étrange que puisse être la conduite que je vous imposerai.

– Soit.

– Eh bien, d'abord, vous ne saurez point encore le nom de ces hommes.

– Mais, madame...

– Je ne veux pas que vous gâtiez tout par votre pétulante étourderie.

– Cependant...

– Ne venez-vous pas de jurer que vous m'obéiriez ?

Et la comtesse fascinait Victor du regard. Victor fut vaincu. Elle lui laissa prendre sa main, sur laquelle il mit un baiser.

– Et pour commencer votre rôle de soumission, dit-elle, vous allez demain venir loger ici.

– Bon !

– Vous irez vous promener, vous monterez à cheval, vous parcourrez les environs... et ne vous occuperez de rien... avant que je ne vous donne de nouvelles instructions.

– Mais vous ?...

– Moi, dit la comtesse, je pars demain pour un voyage de quarante-huit heures, trois jours au plus, avec madame... Vous m'attendrez ici.

– Comment ! fit-il avec l'accent boudeur d'un enfant, vous n'allez pas me permettre de vous accompagner ?

Elle laissa perler un joli rire à travers ses dents blanches et regarda Émeraude.

– Mais, dit-elle, c'est un enfant terrible ! Voilà qu'il veut venir chez ma tante ! Ce serait joli ! la comtesse d'Estournelle escortée par un jeune fou !

Victor demeura un peu confus, et balbutia quelques mots.

– Allons ! fit la comtesse avec un accent de bonté rempli de promesses, je vous pardonne, mais à une condition.

– Oh ! parlez.

– Que vous allez oublier mon nom. Je suis Mme Durocher, la veuve d'un armateur du Havre.

Victor, un moment étonné, inclina cependant la tête en signe d'adhésion. La comtesse ajouta :

– Désormais, pour le monde entier, entendez-vous ? je suis Mme Durocher. Vous me le jurez ?

– Sur l'honneur !

– Il est charmant, dit-elle, regardant encore Émeraude et souriant à Victor. Nous en ferons quelque chose. Maintenant, mon ami, retournez à votre hôtel, il est neuf heures et demie. C'est le moment où les jeunes gens vont se coucher.

– Mais, au moins, vous verrai-je demain, avant votre départ ? supplia Victor.

– Oui, à sept heures du matin.

Victor s'en alla le cœur ivre d'amour, et persuadé que la comtesse s'associait pleinement à sa vengeance.

XXXIX

Victor de Passe-Croix parti, Émeraude et Mme d'Estournelle se regardèrent en riant.

– Eh bien, fit la comtesse, crois-tu que j'ai bien joué mon rôle ?

– À merveille !

– Le pauvre garçon est convaincu que je connais les bonshommes qui l'ont mystifié, et il attendra.

– Bon ! fit Émeraude ; mais il pourra se lasser d'attendre, et alors...

– Alors, nous verrons. D'ailleurs, d'ici là, il nous aura débarrassées d'Andrewitsch, sans doute.

– Ah ! c'est juste, dit l'actrice. Eh bien ! nous allons le voir, ce héros de roman.

– J'en meurs d'impatience.

– Maintenant, acheva Émeraude, je ne vois plus qu'une chose nécessaire.

– Laquelle ?

– C'est qu'il tombe amoureux de toi...

Et Mme d'Estournelle fut superbe de fatuité.

– Ma chère, dit-elle, je vais faire une fort belle concession à ton amour-propre.

– Voyons ?

– Tu vas passer dans la pièce à côté. Ce sera moi qui recevrai Andrewitsch. De cette façon, il n'aura pas l'embarras du choix.

– Charmant ! dit Émeraude en riant. Mais quand tu l'auras vu, sera-ce toi qui répondras à M. de Fromentin ?

– Non. Je te rejoindrai et te dicterai une lettre.

– À présent, quel est donc ce voyage de trois jours que nous allons faire ensemble ?

– Nous allons à Belle-Isle-en-Mer, sur l'aviso de M. de Fromentin.

– Mais, ma chère...

Mme d'Estournelle n'eut point le temps de répondre. On venait de frapper doucement à la porte.

– C'est lui ! dit Émeraude. Je te laisse le champ libre.

Et elle s'esquiva dans la pièce voisine, laissant la porte entrouverte, de façon à voir et à entendre sans être vue. C'était en effet le jeune prisonnier russe.

* *
*

Andrewitsch, nous l’avons dit, avait éprouvé une sensation singulière en regardant la comtesse.

Était-ce un mystérieux avertissement du hasard qui lui soufflait à l’oreille que cette femme était destinée à jouer un rôle important dans son existence, ou bien la seule beauté de la comtesse avait-elle produit sur sa jeune imagination cette impression bizarre et profonde ?

Andrewitsch, car c’était bien celui qui s’était appelé à Paris Marie-Gaston René, et qu’on avait incorporé violemment dans l’armée sous le nom que lui attribuait un état civil mensonger ; Andrewitsch, disons-nous, bien qu’il eût parlé dans son manuscrit de la comtesse d’Estournelle, ne l’avait jamais vue.

Ce qu’il en savait, il le tenait du Cosaque André Petrowitsch, qui, avant de mourir, lui avait fait une confession entière.

Andrewitsch était à Belle-Isle depuis environ un mois ; il y en avait six qu’il était prisonnier. On l’avait envoyé à Toulon, puis à Marseille, où il était demeuré fort longtemps malade. Enfin on l’avait dirigé sur Belle-Isle.

Là, sa douceur, sa physionomie pleine de charme, lui avaient valu l’amitié des officiers français sous la surveillance desquels il était placé.

Andrewitsch, ou plutôt Gaston René, n’avait désormais qu’un but, qu’un désir, pouvoir revenir à Paris, où, à l’aide de Baptistin, le vieux valet de chambre, il espérait pouvoir établir son identité.

Mais les malheurs qu’il avait éprouvés l’avaient rendu prudent, sinon défiant.

Après s'être enquis à Toulon, à Marseille, auprès de tous les officiers français qu'il avait rencontrés, du capitaine Grain-de-Sel, il avait fini par apprendre que le protecteur de Danielle avait eu une jambe emportée, et qu'on l'avait envoyé à Constantinople, où vraisemblablement, lui disait-on, il était mort.

Alors Gaston René avait fait cette réflexion pleine de sagesse :

– Si l'homme qui me persécute, ce malheureux comte d'Estournelle, qui veut me voler mon héritage, a été assez puissant pour dominer André Petrowitsch, il le sera bien davantage encore contre moi, qui n'ai en main aucune preuve de son infamie. Si je veux pouvoir retourner un jour à Paris et engager une lutte avec ce bandit blasonné, il faut que je garde le plus profond silence sur ma véritable origine.

Le faux Andrewitsch s'était tenu parole. Nul à Belle-Isle n'avait reçu ses confidences ; il passait pour Russe.

M. de Fromentin, touché comme les autres de ce calme mélancolique, de cette tristesse pleine de dignité, avait essayé de le questionner, mais le jeune homme s'était tu.

Or, quelques minutes après le départ de mademoiselle Olympe et de sa mystérieuse compagne, M. de Fromentin avait fait appeler celui à qui nous maintiendrons provisoirement son nom russe d'Andrewitsch.

Andrewitsch allait s'étendre dans son cadre et s'apprêtait à dormir, lorsqu'on lui transmit l'ordre du commandant.

Il se rhabilla et se rendit en hâte chez M. de Fromentin.

– Mon ami, lui dit ce dernier, je n'ai pas besoin de m'inquiéter si vous êtes un homme d'honneur ; je l'ai deviné tout d'abord.

Andrewitsch s'inclina.

– Si je vous demande votre parole de revenir coucher à bord, et que je vous envoie à terre, me la donnerez-vous ?

– Oui, commandant.

– C'est que, ajouta l'officier, j'ai une mission de confiance à vous donner.

– Je m'efforcerai de me rendre digne d'une telle faveur, monsieur.

– Il s'agit de vous rendre à l'hôtel de *la Marine,* là-bas, sur le quai.

– J'irai, monsieur.

– Là vous demanderez à parler à mademoiselle Olympe, du théâtre de ***, de Paris. Elle est descendue à l'hôtel avec une dame de ses amies.

Andrewitsch tressaillit.

– Cette dame était ici tout à l'heure. Peut-être l'avez-vous vue passer sur le pont.

L'émotion qu'Andrewitsch avait déjà éprouvée à la vue de la comtesse se produisit. Il eut un battement de cœur.

– Cette dame, ajouta M. de Fromentin, vous remettra une lettre que vous me rapporterez. Allez, vous êtes prisonnier sur parole. Prenez mon canot et rendez-vous à terre.

Andrewitsch salua M. de Fromentin, boutonna sa tunique verte, et, quelques minutes après, il abordait à terre.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel de *la Marine* et qu'il franchit le seuil du petit salon où l'attendait la comtesse, Émeraude avait disparu.

L'actrice, abritée derrière un rideau, examinait le jeune Russe à travers la porte entrebâillée de la seconde pièce.

Mme d'Estournelle s'était renversée à demi sur une causeuse, et avait pris une pose remplie de charme et de volupté.

Andrewitsch s'arrêta sur le seuil et demeura un moment comme ébloui.

– Mademoiselle Olympe D... ? balbutia-t-il.

La comtesse ne répondit point : « C'est moi » ; elle ne dit pas non plus : « Ce n'est point moi » ; elle fit un signe au jeune homme et lui dit :

– Approchez, monsieur.

Puis, se soulevant à demi et attachant sur lui un regard qui le fit tressaillir profondément :

– Vous venez du bateau à vapeur *le Saumon*, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Et c'est M. de Fromentin qui vous envoie ?

– Oui, madame, répondit encore Andrewitsch qui contemplait la comtesse avec une admiration mal dissimulée.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, lui dit-elle ; je vais vous donner une lettre pour le commandant du *Saumon*.

Elle étendit la main et attira auprès d'elle une petite table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire.

Andrewitsch demeurait debout, attachant sur elle un regard plein d'admiration.

La comtesse prit la plume ; mais, avant d'écrire, elle leva de nouveau les yeux vers le jeune homme :

– Vous êtes prisonnier russe ? lui demanda-t-elle.

La comtesse avait une voix fraîche et charmante, une voix harmonieusement timbrée et qui descendit au fond du cœur d'Andrewitsch.

– Oui, madame, lui dit-il. Du moins j'en ai l'habit.

– Singulière réponse ! murmura-t-elle à mi-voix et comme en aparté.

Cependant Andrewitsch entendit fort bien, mais il ne crut point devoir formuler plus clairement sa pensée. La comtesse reprit :

– Vous parlez un français très pur et sans aucun accent, monsieur.

Il tressaillit et la regarda de nouveau, mais cette fois avec une sorte de défiance.

– Je suis, dit-il, dans le cas de presque tous les Russes, madame.

– C'est juste. Cependant, si je ne voyais votre habit, je jurerais que vous êtes Français.

Andrewitsch secoua la tête.

– Je suis Russe, dit-il, et il demeura debout, respectueux comme un soldat devant son chef.

La comtesse prit la plume et écrivit :

« Monsieur,

« Vous ne vous battrez pas avec M. Victor de Passe-Croix. Ce dernier consent à attendre. Vous perdez l'occasion d'un duel, mais vous gagnez deux passagères. Pouvez-vous nous prendre à votre bord demain matin ? Olympe et moi désirons faire le voyage de Belle-Isle-en-Mer.

« Votre servante,

« J. DUROCHER. »

La comtesse passa dans la pièce où se trouvait mademoiselle Olympe D...

– Asseyez-vous donc, monsieur, répéta-t-elle en s'adressant à Andrewitsch, je suis à vous dans deux minutes.

Andrewitsch s'inclina et finit par s'asseoir, tandis que madame d'Estournelle disparaissait derrière le rideau qui séparait le petit salon de la chambre à coucher de ces dames.

– Eh bien ! fit-elle en regardant Olympe, l'as-tu vu ?

– Sans doute.

– Comment le trouves-tu ?

– Joli comme un chérubin, simple et distingué comme un prince.

– Ah ! fit la comtesse, qui devint rêveuse et qui baissa les yeux. Il m'a produit la même impression.

– Et, souffla Olympe à l'oreille de la comtesse, il est fâcheux que ses intérêts soient tout à fait opposés aux tiens.

La comtesse soupira.

– Le pauvre garçon, dit-elle, il m'a regardée à plusieurs reprises avec une sorte d'extase.

– Bah !

– Et je parie qu'avant huit jours il sera fou d'amour ; mais fou à lier.

– C'est dommage ! fit Émeraude avec un rire moqueur ; mais qu'as-tu donc écrit à M. de Fromentin ?

– Que nous partions demain avec lui pour Belle-Isle-en-Mer ; veux-tu ajouter quelques mots à ma lettre ?

– C'est inutile.

Madame d'Estournelle repassa dans le petit salon et Andrewitsch se leva en la voyant reparaître.

– Monsieur, lui dit-elle, vous serez mille fois aimable de remettre ce mot à M. de Fromentin, en lui annonçant que nous serons, mon amie et moi, à bord du *Saumon*, demain matin avant huit heures.

Elle lui tendit la lettre, et il fit un pas de retraite ; mais elle l'arrêta d'un geste.

– Pardon, Monsieur. Êtes-vous depuis longtemps à Belle-Isle ?

– Depuis un mois.

– Connaissez-vous Locmaria ?

– C'est là que je suis interné.

– On m'a parlé d'une petite maison à louer aux portes de Locmaria.

La comtesse disait cela au hasard, le hasard voulut qu'elle tombât juste.

– Je connais, madame, répondit Andrewitsch, au bord de la mer, à un quart de lieue de Locmaria, dans le pli d'un vallon, une petite maison aux volets peints en vert, entourée d'un jardin, et ombragée de grands arbres.

– Et elle est à louer ?

– Oui, madame.

– C’est bien cela ! Nous verrons demain si elle me convient.

Andrewitsch tressaillit.

– Est-ce que vous devez aller à Belle-Isle-en-Mer, madame ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, nous partons demain.

– Et vous comptez...

– Je compte louer cette maison, dont vous venez de me parler, pour l’été prochain.

Un léger incarnat colora le front et les joues du prisonnier ; mais il ne fit aucune observation, et comme la comtesse ne semblait pas vouloir le retenir, il salua et se retira lentement.

Seulement, au moment de franchir le seuil, il se retourna, salua encore, et la comtesse demeura convaincue que sa beauté fascinatrice avait jeté le trouble dans le cœur et l’imagination du jeune homme.

XL

Maintenant, franchissons un intervalle de huit jours, et transportons-nous à Belle-Isle.

Le soir venait, le soleil s'était abîmé dans les flots ; les falaises de Locmaria se teignaient de cette couleur pourprée qui est le mélange du crépuscule et de la lumière.

Une barque montée par deux hommes et n'ayant pour voilure qu'une petite misaine, courait des bordées à un quart de mille de la côte. Tantôt elle paraissait vouloir s'approcher et entrer dans le port de Locmaria, tantôt elle s'éloignait comme pour prendre le large. Des deux hommes qui la montaient, l'un, celui qui tenait la barre, était enveloppé dans un gros burnous en toile goudronnée, dont le capuchon lui cachait à moitié le visage.

L'autre, assis au pied du mât, fumait tranquillement et était vêtu comme un homme étranger à la mer et aux mœurs de ceux qui la parcourent.

Un paletot blanc, un chapeau de feutre mou, une boîte d'herboriste passée en bandoulière, suffisaient pour annoncer un touriste, tandis que l'autre paraissait être un vrai marin.

Cependant, celui qui l'eût examiné attentivement aurait peut-être remarqué que ce visage encapuchonné de toile goudronnée avait échappé au hâle de la mer ; que les mains qui tenaient la barre étaient blanches.

La barque continuait à louvoyer, le pilote et le touriste causaient :

– Monsieur le vicomte, disait celui qui était vêtu du caban goudronné, vous connaissez maintenant la solution ?

– Oui, certes.

– Le jeune Gaston René, fait prisonnier sous le nom d'Andrewitsch, est à Belle-Isle.

– Oui.

– La comtesse d'Estournelle est à Belle-Isle depuis huit jours.

– Je le sais encore.

– Et M. Victor de Passe-Croix, éperdument amoureux de la comtesse, qu'il croit auprès d'une vieille tante, attend impatiemment son retour à l'hôtel de *la Marine*, à Nantes.

– Mais, ajouta le pilote, il est probable que la comtesse lui fera savoir qu'elle est à Belle-Isle.

– Vous croyez ?

– Lorsque son plan sera mûr.

– Quel plan ?

Le pilote se mit à rire.

– Tenez, monsieur le vicomte, dit-il, voulez-vous une fois encore, me laisser carte blanche ?

– Mais…

– Depuis une heure nous sommes indécis. Tantôt vous voulez aborder à Locmaria, tantôt vous voulez aller jeter l'ancre dans cette petite anse au fond de laquelle s'élève la maison où la comtesse et son amie se sont réfugiées. Laissez-moi trancher la question.

– Soit.

– Nous allons retourner à bord du navire de commerce qui nous a amenés ce matin, et qui doit passer deux jours en rade.

– Et puis ?

– Je vous y déposerai. Votre boîte d'herboristerie est, pleine ! Voici la nuit ; il est tout naturel que vous retourniez à bord, d'autant mieux que le capitaine vous a invité à dîner.

– Bon ! Mais vous ?…

– Moi, je vais à terre.

– Ah !

– Et j'y coucherai probablement.

– Mais vous reviendrez à bord ?

– Demain matin.

Et comme s'il eût craint une nouvelle hésitation de son compagnon, le pilote vira de bord et mit le cap sur un gros lougre du port de Lorient, qui se balançait à l'ancre à un mille du petit port de Locmaria.

Une heure après, la barque abordait, au milieu des ténèbres, au pied des falaises, et le pilote sautait lestement sur le galet.

Il était seul, cette fois.

– Allons, Rocambole, mon ami, se dit-il, voici l'occasion de te souvenir de ton temps. Cette fois, la lutte est digne de toi, et madame la comtesse d'Estournelle est une femme de quelque mérite.

Le pilote, qui n'était autre que l'homme aux lunettes bleues de la rue de la Michodière, tira sa barque sur le sable, calculant qu'il aurait le temps de revenir avant la marée montante.

Puis il suivit un petit sentier qui passait au pied des falaises d'abord, grimpait à leur flanc ensuite, s'enfonçait dans une sorte de crevasse, et, au bout d'environ un quart d'heure, débouchait dans un petit vallon verdoyant comme une plaine normande.

Un bras de mer en léchait les bords ; une maison s'élevait dans le fond, entourée d'arbres et dominant une prairie.

Les alentours étaient sauvages et déserts.

Le faux pilote s'arrêta en haut de la falaise, et, aux clartés de la lune qui se levait, il examina un moment ce paysage.

La maison était éclairée ; le son d'un piano arriva jusqu'au pilote.

– Elle l'attend ! se dit-il. Et moi, je voudrais bien savoir comment et par où il arrive.

Il descendit dans le vallon et contourna la haie vive qui servait de clôture au jardin.

Puis, rencontrant une brèche, il y passa et vint à pas de loup, se glissant d'un arbre à l'autre, jusqu'au pied de la maison.

Le piano seul témoignait de l'existence d'êtres humains à l'intérieur.

– La nuit est un peu froide, pensa le faux pilote ; cependant il faudra en prendre son parti.

Il grimpa sur un arbre, s'établit à califourchon sur une branche, et de cet observatoire improvisé, il plongea ses regards à l'intérieur de la maison.

La fenêtre éclairée, et d'où partaient les sons du piano, n'était point garnie de persiennes. L'homme aux lunettes bleues de la rue de la Michodière put voir alors une jeune femme, grande, svelte, et qui lui parut fort belle, debout auprès du piano, tandis qu'une autre femme, qui tournait le dos à la croisée, promenait ses doigts sur le clavier.

Au bout d'un instant, celle qui touchait du piano s'arrêta.

Puis elle se leva et vint s'asseoir auprès de la cheminée.

L'homme aux lunettes bleues vit alors son visage et reconnut la comtesse d'Estournelle.

Mais, comme la fenêtre était fermée, il ne put rien entendre de la conversation qu'elle engagea avec son amie Émeraude.

* *
*

Or, voici ce que disaient les deux amies, ce soir-là, à sept heures et demie, après leur dîner.

– Sais-tu, ma chère, murmurait Émeraude, que nous menons ici une existence des plus romanesques ? Nous habitons un vallon sauvage, sans autre voisinage que celui de la mer, sans autres voisins que les cormorans et les mouettes, avec une paysanne et son mari pour tous serviteurs.

– Eh bien, dit la comtesse en souriant, c'est une diversion assez piquante, ce me semble, à la vie parisienne.

– Oui, si la diversion ne dure pas trop longtemps.

La comtesse fit un mouvement.

– C'est juste, dit-elle, il faut que tout finisse.

– Dame ! Et je crois que notre prisonnier est suffisamment amoureux.

– C'est-à-dire, fit la comtesse, dont la voix trahit une légère émotion, c'est-à-dire qu'il est aussi éperdument amoureux que ce pauvre Victor, qui nous attend toujours à Nantes.

– Eh bien, ma chère, voici le moment de mettre le feu aux poudres.

– Ah !

La comtesse laissa échapper cette exclamation avec une émotion qui fit tressaillir Émeraude.

L'actrice attacha sur elle un clair regard et lui dit :

– Veux-tu savoir ma pensée tout entière, ma petite ?

– Parle !

– Tu viens de jouer un rôle de dupe.

– Comment cela ?

– Écoute-moi bien. Tu es partie de Paris te disant : « Je vais à Belle-Isle, je veux voir de près cet Andrewitsch et trouver le moyen de m'en débarrasser.

– C'est vrai.

– En route, tu as rencontré un auxiliaire, ce petit Victor, qui t'aime à la folie, et tu t'es dit : « Voilà l'instrument que je cherchais. »

– Après ? fit la comtesse avec une certaine impatience.

– Alors tu as fort habilement disposé tes batteries. « Je suis belle, t'es-tu bien dit encore, je tournerai la tête à Andrewitsch comme je l'ai tournée à Victor. Puis, à un moment donné, je les mettrai en présence ; ils se battront et Victor tuera Andrewitsch.

La comtesse parut faire un violent effort pour garder son sang-froid.

– Et je ferai, dit-elle, comme tu l'as annoncé.

– En es-tu sûre ?

– Oh ! très sûre ! Émeraude secoua la tête.

– Je crois que tu te trompes...

– Moi ?

– Le cœur te manquera au dernier moment, ma chère.

– Tu crois ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Écoute encore. Tu as si bien mené ta petite barque, qu'Andrewitsch vient ici chaque soir. Il vient y faire de la musique ; il s'en va un peu avant minuit, le cœur en délire, la tête brûlante, et persuadé que tu l'aimes.

– Oh !

– Eh bien, qui sait ? La comtesse tressaillit.

– Tu es folle ! dit-elle.

– C'est possible, mais je jurerais bien que si tu avais à choisir entre lui et Victor...

– Tais-toi.

– Il est charmant, ce petit-là, continua Émeraude, il est doux et triste ; il vous a un grand œil bleu qui fait rêver. Tiens, je gage que s'il n'était pas le petit-fils de la baronne et si tu n'avais pas le plus grand intérêt...

La comtesse haussa les épaules.

– Tu es insupportable ce soir, dit-elle. Il va venir ; tâche d'être plus aimable.

Un sourire railleur glissa sur les lèvres d'Émeraude.

– Alors, dit-elle, il est temps d'écrire à Victor.

– Pas encore.

– Ah ! tu crois…

– Chut ! dit la comtesse en se levant. Écoute !…

Elle mit un doigt sur sa bouche et se dirigea vers la croisée qu'elle ouvrit.

XLI

Il faisait clair de lune. Émeraude s'était penchée derrière la comtesse, appuyée à la croisée, et toutes deux regardaient dans le jardin.

Une ombre se mouvait dans l'éloignement.

– C'est lui ! dit madame d'Estournelle. Ce jeune homme est ponctuel comme une horloge.

Un homme avait, en effet, franchi la clôture du jardin et il accourait à grands pas.

Cependant, lorsqu'il fut à peu près à mi-chemin de la haie de la maison, il s'arrêta tout à coup, au grand étonnement des deux femmes, se baissa et se mit à examiner le sol avec une scrupuleuse attention.

Ce temps d'arrêt fut court. L'homme se remit en marche, et au moment où il allait atteindre la porte de la maison, et s'apprêtait à frapper doucement, il leva la tête et aperçut madame d'Estournelle et Émeraude.

– On va vous ouvrir ! lui cria la comtesse. Ne frappez pas, vous éveilleriez le jardinier.

Émeraude descendit, et, quand elle eut ouvert, elle prit le bras d'Andrewitsch, car c'était lui.

– Que regardiez-vous donc là-bas ? dit-elle.

– Au milieu du jardin ?

– Oui.

– Une empreinte de pas sur le sol. Un pas d'homme.

– C'est celui du jardinier, sans doute.

– Oh ! non, dit Andrewitsch. C'est une botte d'une certaine finesse. Elle est empreinte sur le sable d'une allée.

– C'est bizarre, dit Émeraude.

Puis un éclair traversa son cerveau. Elle se pencha à l'oreille du jeune homme et lui dit :

– Pas un mot à Jeanne, surtout. Elle est peureuse ; elle ne voudrait pas se coucher de la nuit.

Jeanne était le nom qu'Émeraude donnait à la comtesse dans l'intimité.

Le jeune homme suivit l'actrice, et tous deux montèrent dans le salon, où la comtesse était restée.

Émeraude se mit au piano. Andrewitsch chanta ; il avait une belle voix.

La comtesse s'était pelotonnée toute rêveuse au coin du feu, l'œil fixé sur sa victime.

La musique était le prétexte quotidien. Mais bientôt Émeraude disparaissait, regagnait sa chambre et laissait la comtesse en tête à tête avec Andrewitsch.

Il en fut de même ce soir-là. Au bout d'une heure, Émeraude sortit.

Alors madame d'Estournelle invita le prisonnier à venir s'asseoir auprès d'elle.

– Mon ami, lui dit-elle, savez-vous que vous êtes parti fort tard, hier ?

– C'est vrai, fit-il en souriant, et j'aurais fort bien pu être puni, car les prisonniers doivent toujours être rentrés avant dix heures et demie du soir. Mais on est plein d'indulgence et de bonté pour moi.

– Vraiment ?

Et elle l'enveloppa d'un sourire et d'un regard.

– À commencer par vous, madame, fit-il en rougissant.

Cependant il osa lui prendre la main et la porta à ses lèvres.

– Oh ! fit-elle, ne me remerciez pas trop d'avance, monsieur Andrewitsch.

– Et pourquoi, madame ? N'êtes-vous pas...

– Chut ! Mes bontés, puisque vous appelez ainsi le plaisir que j'ai à vous recevoir, mes bontés ont un but... intéressé.

Il la regarda, étonné.

– Je suis curieuse, dit-elle.

Andrewitsch rougit de nouveau.

– Depuis longtemps, poursuivit-elle, j'ai deviné qu'il devait y avoir dans votre existence quelque chose de mystérieux et de terrible que je voudrais bien savoir.

Son trouble augmenta, mais il garda le silence.

La comtesse ne se tint pas pour battue et continua :

– Vous étiez simple soldat dans votre pays : mais très certainement vous êtes un jeune homme de famille à qui il est arrivé quelque grand malheur ?

– Peut-être, murmura-t-il.

– Vous avez dû être persécuté, peut-être même expiez-vous quelque tour de jeunesse ?

– Non, madame.

– Ainsi, vous n'êtes point persécuté ? Et vos persécuteurs, poursuivit-elle de sa voix la plus enchanteresse, sont donc bien redoutables, bien puissants, que vous n'osez ?...

Andrewitsch baissa la tête.

– À quoi bon, murmura-t-il.

Elle reprit sa main dans ses petites mains.

– Mais savez-vous bien, dit-elle, que c'est mal à vous de manquer ainsi de confiance envers une femme qui vous témoigne quelque intérêt ?...

Le regard dont la comtesse accompagna ces mots signifiait : « Une femme qui vous aime ».

Andrewitsch jeta un cri ; son cœur longtemps comprimé éclata. Il se laissa tomber aux pieds de la comtesse et balbutia un aveu.

– Vous êtes un enfant ! lui dit-elle en le relevant ; je suis déjà une vieille femme, je veux être votre amie. Je veux mettre mon crédit, mes amis, mes relations à votre service. Si vous voulez retourner dans votre pays, j'obtiendrai votre liberté.

Andrewitsch avait vingt ans, l'âge de la foi ardente ; il crut à ce dévouement simplement exprimé, et la résolution de mutisme qu'il s'était imposée s'évanouit.

– Mon pays ? dit-il ! mais je suis Français, madame.

La comtesse, à cette révélation, sut jouer un si merveilleux étonnement ; elle poussa un cri de surprise si naïf, que celui qui eût voulu affirmer à Andrewitsch qu'elle savait son histoire, eût trouvé en lui un incrédule.

– Écoutez, lui dit-elle, je suis riche, je suis veuve, j'ai beaucoup de crédit à Paris. Racontez-moi votre histoire. Je puis beaucoup…

Et Andrewitsch, fasciné, séduit, raconta son origine, son éducation, son enlèvement et la mort du cosaque Petrowitsch, qui lui avait tout avoué. Néanmoins, par un reste de prudence, il tut le nom de la baronne René et celui du comte d'Estournelle.

La comtesse l'écouta avec un calme admirable. Quand il eut fini, elle lui dit :

– Ainsi, vous espérez retourner à Paris ?

– Je le pourrai, si la paix arrive.

– Et là, que ferez-vous ?

– J'irai voir ma grand-mère, et je lui dirai la vérité.

– Mais elle vous prendra pour un imposteur, puisque vous n'avez aucune preuve de votre identité.

– Non, car il paraît que je ressemble à mon père d'une manière frappante.

– Ah ! dit la comtesse avec un accent étrange. Et si, cependant elle ne veut pas vous croire ?

– Eh bien, j'irai trouver l'homme qui veut me voler mon héritage, et je le tuerai.

La comtesse fronça imperceptiblement les sourcils. Andrewitsch continua :

– Oh ! je crois que, si dégradé qu'il soit, cet homme aurait encore quelque sentiment d'honnêteté. Mais il a épousé un monstre, une créature perdue.

La comtesse ne sourcilla point. Elle demeura impassible, et Andrewitsch ne soupçonna point un seul instant qu'il venait de prononcer lui-même sa condamnation.

– Mon ami, lui dit-elle, laissez-moi rêver cette nuit à votre histoire, et demain peut-être aurai-je trouvé le moyen de vous rendre votre fortune...

– Ah ! madame, dit-il avec émotion, que ne puis-je déjà la mettre à vos pieds !

– Fou !

– Ne m’avez-vous pas dit que vous étiez veuve ?

– Chut ! dit-elle, partez... Vous êtes un enfant terrible, qu’il faut coucher de bonne heure !

Elle prit un flambeau et le reconduisit elle-même jusqu’à la porte.

Andrewitsch s’en alla ivre de joie.

Il avait avoué son amour et on ne l’avait point repoussé.

Il avait parlé de reconquérir cette fortune, qui était la sienne, pour la mettre aux pieds de la comtesse, et la comtesse n’avait point refusé.

Il s’en alla en courant, franchit la haie de clôture du jardin avec l’agilité d’un chevreuil, et reprit ce chemin de Locmaria.

La comtesse remonta chez elle, et, pendant toute la nuit, elle se promena frémissante, échevelée, en proie à une agitation extraordinaire ; puis retomba dans un abattement profond.

– Non, non ! se dit-elle vingt fois durant cette nuit d’insomnie, je ne puis pas, je ne dois pas l’aimer... Il faut que je songe à ma fille... Il faut que cette fortune soit à moi... D’ailleurs, n’a-t-il pas dit que j’étais un monstre, une créature infâme !... Ah ! il a prononcé lui-même son arrêt...

Au petit jour, Émeraude descendit au salon.

– Comment ! dit-elle, tu ne t’es pas couchée !... Tu l’aimes donc bien ?

Un éclair jaillit des yeux de la comtesse, et elle répondit avec rage :

– Oui… je l’aimais… Oui, j’hésitais encore… Mais je le hais à présent… et il mourra !…

Elle s’approcha d’une table et écrivit :

« Mon cher monsieur Victor,

« Je vous attends demain soir à Belle-Isle-de-Mer. Vous suivrez l’homme que j’envoie à Nantes tout exprès pour vous porter cette lettre. Venez ! j’ai besoin de vous… »

« Comtesse M. d’E… »

– Prends garde ! lui dit Émeraude, qui lut cette lettre, prends garde !

– À quoi ?

– Aux trahisons de ton cœur, ma petite. Au dernier moment…

– Mais puisque je te dis que je le hais ! s’écria la comtesse avec un emportement sauvage.

– Ainsi, tu n’hésiteras point ?

– Non.

– Tu ne trembleras point ?

– Non ; je serai heureuse le jour où Victor…

– Eh ! mais, dit Émeraude, à propos de Victor, sais-tu bien qu’il pourrait être ici ?…

– Tu es folle ! Victor n'a point quitté Nantes.

– Hier soir, Andrewitsch a remarqué dans le jardin une empreinte de pas.

– Les pas du jardinier.

– Non, l'empreinte d'une botte fine.

La comtesse se prit à sourire.

– Sans doute quelque officier de la garnison qui s'est épris de toi ou de moi ; et vient rôder la nuit sous nos fenêtres.

– Au fait, c'est possible ; mais, ajouta Émeraude, cette, empreinte peut nous servir.

– Comment ?

– Si tu es bien décidée à sacrifier Andrewitsch...

– Si je le suis !...

– Tu lui arrangeras ce soir une petite histoire de persécution. Tu le prépareras ainsi à se trouver face à face avec Victor.

La comtesse regarda Émeraude avec une certaine admiration.

– Tu as l'esprit ingénieux, dit-elle. Allons voir cette fameuse empreinte.

Elles descendirent au jardin, mais il avait plu le matin, et l'empreinte avait disparu.

Seulement, la comtesse fit une remarque singulière : Un des pommiers du jardin avait une branche cassée.

Pourtant il n'avait pas fait de vent durant la nuit.

– Je crois, dit la comtesse, que l'imagination d'Andrewitsch s'est mise au service de sa jalousie. L'homme aux empreintes de pas n'est pas un amoureux.

– Bah !

– C'est un maraudeur qui vient nous voler nos pommes... ajouta la comtesse en riant.

La comtesse se trompait. Le poids seul du corps de l'homme aux lunettes bleues avait cassé la branche.

Rocambole était tombé sans se faire aucun mal, et il avait disparu, enveloppé dans son caban goudronné.

XLII

Le lougre de commerce à bord duquel le mystérieux personnage de la rue de la Michodière, revêtu de son caban goudronné, avait conduit M. le vicomte de Chenevières, après avoir un moment louvoyé en vue des côtes de Belle-Isle-en-Mer, ce lougre, disons-nous, s'appelait *le Saint-Siméon.*

Le lendemain, au point du jour, comme une clarté blanchâtre passant par-dessus la côte ferme qu'on apercevait dans un brouillard, glissait sur la mer, une barque accosta *le Saint-Siméon.*

L'homme au caban goudronné sauta sur l'échelle de tribord et monta sur le pont. Le vicomte s'y promenait de long en large, enveloppé dans un chaud paletot ouaté, les mains dans ses poches, fumant un cigare.

– Ah ! dit en riant l'homme au caban, qui alla vers lui, je savais bien que vous n'aviez pas dormi.

– En effet.

L'homme au caban continua à rire d'un air ironique.

– Voyez-vous, monsieur le vicomte, dit-il, le meilleur moyen de faire face aux situations les plus tendues, c'est d'être d'une philosophie rare. Regardez-moi bien, je suis calme, n'est-ce pas ? Eh bien, en vous quittant, j'ai failli, par deux fois me jeter à la côte ; ensuite, j'ai passé la nuit sur un pommier, à califourchon sur une branche qui a fini par casser sous moi. Je suis tombé le nez dans la boue, je me suis lavé dans l'eau de mer

et me voici. Vrai Dieu, je n'ai pas la mine effarée que vous avez, bien que vous ayez passé la nuit dans votre lit.

– Oui, mais je n'ai pas fermé l'œil, dit le vicomte.

– Pas plus que moi.

– C'est vrai ; mais...

L'homme au caban interpréta l'hésitation polie.

– C'est vrai, dit-il, que je me suis appelé Rocambole, et que j'ai l'habitude de ces sortes de luttes.

Un sourire de M. de Chevenières lui apprit qu'il avait deviné sa pensée.

– Eh bien, monsieur le vicomte, reprit Rocambole, dussiez-vous m'accuser de toujours répéter la même chose, j'aurai l'honneur de vous dire une fois encore que mon concours vous est tout à fait indispensable.

– Je le crois.

– Savez-vous ce que médite cette frêle et blanche comtesse d'Estournelle, derrière les volets verts de son cottage ?

– Je m'en doute.

– Elle veut faire tuer le jeune Marie-Gaston René ?

– Par qui ?

– Par Victor.

Le vicomte fit un pas en arrière et étouffa un cri.

– Victor l’aime, poursuivit l’homme au caban ; Andrewitsch, c’est-à-dire Marie-Gaston, l’aime aussi. Victor passe à Saint-Cyr pour un tireur merveilleux.

– Mais, dit le vicomte, rien n’est plus facile, ce me semble, que d’empêcher cette rencontre ?

– Oui et non.

– Comment ?

– En retenant Victor à Nantes ; car Victor va venir ici.

– Vous croyez ?

L’homme au caban tira de sa poche une lettre ; c’était celle que la comtesse écrivait à M. de Passe-Croix.

Or, cette lettre, la comtesse l’avait confiée au jardinier avec mission de s’embarquer sur le vapeur qui partait chaque jour pour Nantes, et de la remettre à Victor lui-même.

Le jardinier était allé à Locmaria, mais là il avait rencontré l’homme au caban, qui lui avait offert à boire dans un cabaret, l’avait grisé et s’était chargé de la lettre.

– Voyez-vous, monsieur le vicomte, reprit ce dernier, il y a un moyen bien simple d’éloigner Victor non seulement de Belle-Isle, mais de Nantes.

– Lequel ?

– C’est de lui jeter, ce soir, à l’hôtel de *la Marine*, un billet ainsi conçu :

« Les hommes à visage noirci de Sologne attendent M. de Passe-Croix à Paris, et se mettront à sa disposition samedi matin. »

– Mais…

– Bien entendu que, le samedi, Victor ne verra personne.

– Soit. Mais Andrewitsch ?

– Je me charge de l'arracher à la comtesse. Ne vous inquiétez point de lui.

– Ainsi vous pensez que je dois retourner à Nantes ?

– Avec le lougre sur lequel nous sommes, il lève l'ancre à neuf heures du matin.

L'homme au caban et M. de Chenevières causèrent quelques minutes encore ; puis le premier redescendit dans sa barque et regagna Belle-Isle et le petit port de Locmaria.

Cinq heures après, M. de Chenevières arrivait à Nantes.

Les instructions du personnage de la rue de la Michodière étaient fort simples : jeter, à l'adresse de Victor, chez le concierge de l'hôtel de *la Marine,* le billet qui devait faire bondir le saint-cyrien, lui faire oublier momentanément la comtesse, et lui faire prendre l'express de Paris une heure après.

Cependant le hasard déjoua cette combinaison. M. de Chenevières venait de débarquer. Il avait écrit le billet à bord du lougre, et, le tenant à la main, il se promenait sur le quai, cherchant un commissionnaire.

Un ouvrier du port vint à passer. Le vicomte l'appela.

– Mon ami, lui dit-il, savez-vous où est situé l’hôtel de *la Marine ?*

Tandis que le vicomte adressait cette question à haute voix, un homme, enveloppé d’un manteau, le chapeau sur les yeux, passait auprès de lui. Cet homme s’arrêta brusquement, frappé par le timbre de voix du vicomte.

Le vicomte disait :

– Vous allez porter cette lettre à l’hôtel de *la Marine,* et vous demanderez M. Victor de Passe-Croix.

L’homme au manteau s’approcha vivement alors et saisit le vicomte par le bras.

– C’est moi ! dit-il.

Le vicomte tressaillit.

– Monsieur, lui dit Victor, votre voix ne m’est pas inconnue, et j’ai besoin de causer avec vous.

– Mais, monsieur.

Victor lui tenait toujours le bras. Il donna cent sous à l’ouvrier du port et lui dit : « Va-t’en. »

Puis il entraîna le vicomte vers un endroit du quai qui était désert.

Il était alors nuit complète. Il tombait une pluie fine et serrée. Les passants étaient rares.

– Monsieur, reprit Victor, vous êtes cet homme, qui, le visage noirci, m'a outrageusement traité en Sologne. Osez le nier.

M. de Chenevières fit un signe de tête affirmatif.

– C'est vrai, dit-il. Et précisément, je vous écrivais. Victor lui arracha la lettre des mains, puis il l'entraîna sous un réverbère, à la clarté duquel il put lire.

– Eh bien ! monsieur, reprit-il, ce n'est point à Paris, c'est ici que nous nous battrons.

– Soit. Demain.

– Non pas, tout de suite.

– On ne se bat pas la nuit.

– C'est possible. Mais qui me répond que vous ne partirez point cette nuit ?

Le vicomte hésita. Cette hésitation lui fut fatale. Victor leva la main et le frappa au visage.

Le vicomte poussa un cri de rage, et, à son tour, prenant les deux poignets de Victor et les lui serrant à les broyer :

– Vous avez raison, il faut en finir tout de suite.

M. de Chenevières avait oublié Danielle, Andrewitsch, les sages conseils de l'homme aux lunettes bleues, sa mission, ses devoirs... il ne songeait plus que Victor était un bon et loyal jeune homme, innocent du crime de son père...

M. de Chenevières avait été souffleté, c'était assez !

– Venez, dit-il d’une voix sourde, venez !

Il y avait sur le quai une boutique d’armurier ; à côté de la boutique, un café.

Dans le café, deux chefs de timonerie jouaient au billard.

À la porte de l’armurier brillaient deux épées de combat. Le vicomte entra chez l’armurier et acheta les épées.

– Messieurs, dit-il, je viens de donner un soufflet à un homme qui ne veut point le garder toute la nuit ; nous sommes étrangers, lui et moi, nous ne connaissons personne à Nantes : voulez-vous servir de témoins ?

Les deux chefs de timonerie acceptèrent et sortirent du café.

– Mais, messieurs, dit l’un d’eux, il fait horriblement noir, où voulez-vous donc vous battre ?

– Il doit y avoir quelque part, dans un faubourg, dit le vicomte, un cabaret où nous trouverons une salle vide et deux chandelles.

– Oh ! pour cela, oui, répondit l’autre marin. Si vous voulez vous battre dans une maison, j’en connais une où nous serons chez nous. Allons chez la mère Bouchery.

Un fiacre passait, on l’arrêta, les deux adversaires et leurs témoins y montèrent, et l’un des marins dit au cocher :

– Conduis-nous sur la route de Saint-Nazaire. Tu t’arrêteras à l’auberge du *Renard-d’or*.

– Est-ce loin ? demanda le vicomte.

– Une lieue.

– Cocher ! cria Victor, allez rondement, on payera bien !

Le fiacre s'ébranla. Les chevaux étaient bons, on arriva au lieu indiqué au bout de vingt minutes. C'était jour ouvrable, le cabaret était désert, l'hôtesse était couchée.

L'un des deux marins frappa rudement à la porte. L'hôtesse accourut un peu effarée.

– Allons ! mère Bouchery, lui dit le marin, descendez à la cave, tirez-nous quatre bouteilles de votre meilleur vin, montez un litre de cognac et des cartes, nous passerons la nuit chez vous.

L'hôtesse était habituée à de semblables alertes. C'était une femme veuve, dont la clientèle ordinaire se composait de matelots et de routiers.

Elle ne soupçonna rien de sinistre, ne vit point les épées que Victor avait roulées dans son manteau, descendit à la cave et tira du vin.

Dix minutes après, les deux adversaires et leurs témoins étaient installés au premier étage, dans une vaste salle qui servait pour des noces populaires, et l'hôtesse regagnait son lit.

XLIII

Victor s'approcha alors de M. de Chenevières et le regarda fixement.

– Monsieur, lui dit-il, ordinairement on sait avec qui on se bat.

– Vous avez raison, monsieur. Cependant, aujourd'hui, vous trouverez bon que je taise mon nom...

– En garde, alors ! en garde tout de suite ! s'écria Victor.

Le vicomte avait retrouvé son sang-froid. Il était pâle, mais calme.

Il prit l'épée que lui tendait un des témoins ; mais avant de tomber en garde, il regarda fixement Victor, et lui dit :

– Un mot encore, monsieur.

– Parlez...

– Vous m'avez frappé ; je suis l'insulté. Je dois être le plus irrité de nous deux. Eh bien, je vais vous faire une proposition.

– Laquelle ?

– Voulez-vous remettre notre rencontre à un mois ? Je vais vous dire mon nom, et je vous donne rendez-vous à Paris. Là, je vous fournirai une explication si claire des événements de Sologne, que vous me ferez des excuses pour ce soufflet, que...

Victor l’interrompant avec emportement :

– En garde ! répéta-t-il, ou je vous tiens pour un lâche !

– Ah ! c’en est trop ! murmura le vicomte, tant pis pour lui !...

Et il se mit en garde.

Victor l’attaqua avec fureur. Le vicomte était un tireur habile ; mais Victor était un des meilleurs élèves de Gâte-chair. Et puis la colère, au lieu de l’aveugler, lui donnait, au contraire, une précision, une méthode peu communes.

Le combat fut long, acharné. M. de Chenevières se défendait avec un rare sang-froid. Victor, au contraire, se découvrait parfois, mais il attaquait toujours...

Enfin il vint un moment où M. de Chenevières se lassa de demeurer sur la défensive.

Il attaqua à son tour et porta un coup droit. Victor fit un saut de côté, évita le coup, se fendit avec la rapidité de l’éclair, et son épée disparut tout entière dans la poitrine de son adversaire.

M. de Chenevières vomit un flot de sang et tomba.

Victor demeura un moment comme hébété, en présence de cet homme qu’il croyait avoir mortellement frappé.

Le vicomte se tordait sur le parquet, et le sang coulait à flots de sa blessure.

La colère du saint-cyrien tomba. Il s'agenouilla auprès du blessé, le souleva, lui soutint la tête et murmura avec désespoir :

– Monsieur... pardonnez-moi !...

Le bruit de la chute du corps était parvenu jusqu'à l'hôtesse. Elle arriva effarée, à demi vêtue, et s'arrêta toute tremblante sur le seuil.

– Allons, la petite mère, lui dit un des deux chefs de timonerie, il ne s'agit pas ici de pousser des cris et de perdre la tête, il faut préparer un lit et aller chercher un médecin. Où y en a-t-il un ?

– À deux pas d'ici, sur la route de Nantes, répondit l'hôtesse. Une maison blanche avec des volets gris et un jardin par-devant.

– J'y vais.

Le chef de timonerie partit en courant, et revint dix minutes après suivi du médecin.

Ce dernier était un ancien chirurgien de marine. Il fit placer le vicomte sur un lit, ausculta la blessure et déclara qu'elle n'était point mortelle.

M. de Chenevières s'était évanoui.

Victor s'installa à son chevet et déclara qu'il voulait le soigner.

On posa sur la blessure un premier appareil. L'évanouissement fut long et fut suivi de la fièvre.

La fièvre amena le délire. Victor était désespéré.

Le vicomte avait une physionomie sympathique, et, malgré lui, Victor se souvint de l'énergie avec laquelle M. de Fromentin avait protesté contre l'épithète de *misérables* qu'il avait appliquée, quelques jours auparavant, au *bûcheron* et à ses complices.

Une seconde fois, cette pensée traversa rapidement son cerveau.

– Qui sait ? peut-être que ces hommes poursuivaient un but de mystérieuse réparation ?

La nuit fut mauvaise pour le blessé, alternée de faiblesses extrêmes et de moments de fiévreux délire.

Ce ne fut que le matin, quand vint le jour, que M. de Chenevières retrouva un peu de force et l'usage de ses facultés mentales.

Il aperçut Victor à son chevet et lui tendit la main.

Puis un sourire triste passa sur ses lèvres.

– Nous aurions pu être amis, dit-il, le hasard ne l'a pas voulu.

Victor serra cette main que le blessé lui tendait, et répondit :

– Il ne tient qu'à vous, monsieur, que nous le soyons.

L'œil de M. de Chenevières exprima une certaine curiosité.

Victor compléta sa pensée.

– Monsieur, dit-il, j'ignore votre nom, je ne sais quel but vous poursuiviez le jour où vous avez prêté secours à M. Albert Morel ; cependant, je me contenterai de l'explication que vous me donnerez, si incomplète qu'elle puisse être.

Une nouvelle hésitation se peignit sur le visage du vicomte.

– Pauvre jeune homme ! dit-il avec un soupir ; moi, le blessé, le mourant peut-être, je suis moins à plaindre que vous.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda vivement Victor.

M. de Chenevières lui pressa la main avec une sorte d'effusion.

– Vous voulez savoir qui je suis ? fit-il. Mon nom ne vous apprendra rien. Je me nomme le vicomte de Chenevières.

Victor laissa échapper un geste de surprise. Ce nom était bien connu dans le monde du sport, et il l'avait toujours entendu tenir pour très honorable.

– Mais comment peut-il se faire alors, monsieur, dit-il, que vous ayez ?...

Le vicomte mit un doigt sur sa bouche pour l'interrompre.

– Chut ! dit-il, écoutez-moi.

Victor eut un signe de tête qui voulait dire : « Soit, parlez ! »

Le vicomte reprit :

– Ne m’avez-vous pas dit tout à l’heure que vous vous contenteriez d’une explication, même incomplète ?

– Oui, monsieur, provisoirement du moins, répondit Victor.

Le même sourire triste revint aux lèvres du vicomte.

– Priez Dieu, monsieur, que ce provisoire dont vous parlez dure fort longtemps.

– Mais… fit Victor, de plus en plus étonné, savez-vous bien que vous allez m’intriguer au dernier point ?

– Voyons, dit le vicomte, je vais tâcher de m’expliquer sans rien trahir toutefois de mes secrets.

Victor prit l’attitude d’un homme décidé à écouter sans interrompre.

– Monsieur, continua le vicomte, les trois hommes qui m’ont aidé à vous enlever, et que vous avez crus un moment les complices de M. Albert Morel, portent tous, comme moi, un nom distingué et parfaitement honorable. Ce nom, il ne m’appartient pas de le divulguer. Sachez seulement qu’eux et moi sommes chargés en ce moment d’un grand acte de réparation. Nous sommes provisoirement les instruments de la Providence, et c’est parce que vous pouviez entraver nos projets, renverser tous nos plans, que nous vous avons momentanément privé de votre liberté.

– C’est-à-dire, fit Victor, que j’étais pour vous un obstacle ?

– Oui, monsieur.

– Et M. Albert Morel un instrument ?

– Oui.

Victor se leva du siège où il était assis et regarda fixement le vicomte.

– Mais savez-vous bien, monsieur, dit-il, que, quel que fût votre but, l'instrument dont vous vous serviez a failli me déshonorer ?...

– Non, car mes amis et moi avons constamment veillé sur Mlle de Passe-Croix.

– Mais ma sœur est devenue folle !

– C'est là un malheur, monsieur, que nous n'avions point prévu.

Victor pâlit.

– Vous poursuiviez donc une vengeance ? s'écria-t-il.

– Peut-être...

– Mais alors l'homme dont vous aviez à vous venger, c'était mon père ?

Le vicomte garda le silence.

– Monsieur, monsieur ! dit Victor, dont la voix se prit à trembler ; savez-vous bien que c'est mon père ?

– Hélas !

Ce seul mot fut un coup de tonnerre. Victor pâlit, recula, jeta un cri :

– Mon père ! dit-il, mon père ! Mais quelle faute a-t-il donc commise ?

Même silence de la part du blessé.

Victor eut un moment d'emportement. Il prit le bras du blessé et le secoua, disant :

– Soupçonner la loyauté de mon père, c'est m'insulter, monsieur, prenez-y garde !

– Vous me faites mal au bras, monsieur, répondit le vicomte avec douceur.

Victor tressaillit ; il eut honte de sa colère.

– Pardonnez-moi, monsieur, dit-il ; mais vous parliez de mon père.

– Monsieur, dit le vicomte, hier soir, au moment d'engager le fer avec vous, je vous ai proposé d'attendre un mois, n'est-ce pas ?

– Oui. Eh bien ?

– Eh bien ! remarquez que je suis blessé ; qu'il me faudra plus d'un mois pour me remettre, et que d'ici là, comme je ne puis me battre de nouveau avec vous, il ne vous reste aucun moyen de triompher de mon silence.

– C'est vrai.

– Dans un mois, reprit le vicomte, qui se souvenait peut-être des mystérieuses promesses de l'homme aux lunettes bleues, dans un mois je pourrai vous dire le mot de cette terrible

énigme. Mais aujourd’hui la torture elle-même ne m’arracherait point mon secret.

Le vicomte prononça ces derniers mots avec un accent de fermeté qui ne trompa point Victor.

Le jeune homme poussa un soupir et n’insista point.

L’arrivée du médecin interrompit la conversation du vicomte et de Victor.

Le médecin dit à ce dernier :

– Vous avez beaucoup trop fait parler le blessé. Il serait bon de le laisser seul et en repos.

Et il dit au vicomte :

– Vous ferez bien de dormir quelques heures, monsieur, si vous le pouvez...

Le pansement de la blessure terminé, le docteur insista pour que Victor sortît et allât prendre l’air. Victor avait, d’ailleurs, l’œil brillant de fièvre, et il était d’une pâleur mortelle.

Les mots mystérieux échappés au vicomte l’avaient bouleversé.

Il sortit du cabaret avec le docteur et l’accompagna jusqu’à sa porte. Là, il hésita un moment sur la direction qu’il prendrait.

Enfin, il se décida à rentrer à Nantes.

Durant tout le trajet, qu’il fit d’un pas rapide, inégal, la tête nue, le front brûlant, Victor se répétait avec rage que

M. de Chenevières avait gardé sur son père un dédaigneux silence.

– Mais qu'a donc fait mon père ? se disait-il, et que veut dire ce mot de réparation ? Il a donc causé du tort à quelqu'un en ce monde ? Et c'est mon père !... Et cet homme veut que j'attende un mois, c'est-à-dire que, pendant un mois, mon père vivra dans ma pensée sous le poids d'un soupçon ? Oh ! c'est à devenir fou, comme ma sœur !...

Et Victor précipita sa marche, et son œil était hagard à ce point que les passants qu'il rencontra s'arrêtaient, le regardant avec curiosité.

Mais Victor n'y prit pas garde et continua son chemin ; et, tandis qu'il marchait, il était assailli par tout un monde de souvenirs confus. Il se rappelait que, dans son enfance, un soir, il était entré sans lumière dans la chambre de son père.

Le baron de Passe-Croix ne dormait pas, et Victor l'avait entendu pleurer.

Une autre fois, le vicomte de la Morlière, son cousin, était venu à la Martinière, et Victor, qui jouait dans le jardin, avait entendu son père lui dire :

– Sais-tu bien, vicomte, que nous sommes des misérables ?

Et Victor se souvint encore que les trois cousins, c'est-à-dire son père, M. de la Martinière et M. de Morfontaine, se voyaient fort rarement et semblaient s'éviter, comme des gens qui ont entre eux quelque secret terrible qu'ils cherchent à oublier...

Peu à peu le front du jeune homme s'était baigné de sueur et son cœur battait en proie à une violente émotion. Ce fut ainsi qu'il arriva à l'hôtel de *la Marine.*

– Monsieur, lui dit le concierge comme il passait devant sa loge, voici une lettre pour vous.

Victor tressaillit, s'arrêta, prit la lettre qu'on lui tendait et en regarda la suscription.

L'écriture était fine, allongée, élégante, une véritable écriture de femme, et l'enveloppe dégageait un parfum discret.

– C'est une lettre d'elle ! se dit-il en songeant à la comtesse.

C'était, en effet, Mme d'Estournelle qui écrivait à Victor.

Belle-Isle-en-Mer, huit heures du soir.

« Mon jeune ami,

« Peut-être avez-vous déjà de mes nouvelles, car je vous ai écrit ce matin. Malheureusement, j'ai eu la simplesse de confier ma lettre à un brave homme de jardinier qui boit beaucoup trop et qui s'est grisé ce matin à Locmaria, en compagnie d'un pilote. Il m'est revenu ivre-mort. La lettre avait disparu, et il n'est pas sûr de l'avoir mise à la poste ou de l'avoir confiée au pilote, qui, dit-il, retournait à Nantes.

« Dans le doute très grand où je suis que ma première lettre vous soit parvenue, je vous écris de nouveau, et, cette fois, je confie mon message au bateau à vapeur qui porte les dépêches. C'est prosaïque, mais c'est sûr.

« Je suis à Belle-Isle, dans une situation terrible ; j'ai besoin de vous, venez ! Venez sur-le-champ. »

Tandis que Victor lisait cette lettre sur le seuil de l'hôtel, la fumée d'un bateau à vapeur s'élevait sur la Loire, à cent mètres de distance.

C'était le vapeur le *Saumon* qui chauffait et allait partir.

Victor monta dans sa chambre, y prit une petite valise et une paire de pistolets, et se fit conduire à bord du *Saumon*.

L'agitation à laquelle il était en proie s'était accrue de la lecture de cette lettre.

Il se rendait à bord du *Saumon*, oubliant un moment M. de Chenevières.

Mais la première personne que Victor rencontra sur le pont lui remit sur-le-champ en mémoire son adversaire de la veille.

Cette personne était M. de Fromentin, qui donnait ses ordres pour l'appareillage.

Victor alla droit à lui et lui tendit la main.

– Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

M. de Fromentin accueillit le jeune homme avec un sourire affectueux.

– Vous ne venez donc plus me provoquer ? dit-il.

– Je n'en ai plus le motif.

– Ah !

– Car je sais le nom que vous vous refusiez à me dire.

M. de Fromentin étouffa une exclamation de surprise.

– L’homme au visage noirci, le *bûcheron* de Sologne, ajouta Victor, se nomme le vicomte de Chenevières.

– Mais comment avez-vous pu le savoir ?

– Il m’a dit son nom ce matin.

– Vous l’avez donc vu ?

– Je me suis battu avec lui hier soir, et j’ai failli le tuer.

Et Victor raconta simplement, avec un laconisme tout militaire, sa rencontre avec M. de Chenevières.

M. de Fromentin l’écoutait pensif et se taisait.

– Mais, reprit Victor, cet homme m’a dit trop et pas assez...

– Ah !

Victor attacha sur l’officier de marine un regard pénétrant.

– Il m’a parlé de mon père.

M. de Fromentin pâlit.

– Ah ! s’écria Victor, dont les joues s’empourprèrent, vous aussi vous savez quelque chose... et, je le sais, vous aussi vous vous tairez...

– Vous êtes un enfant, dit M. de Fromentin ; et au lieu de vous faire un *monstre* de choses que vous saurez plus tard et qui n’ont peut-être pas la gravité que vous leur attribuez, vous feriez

mieux de déjeuner avec moi et de venir vous promener à Belle-Isle.

– Mais j'y vais ! dit Victor en montrant sa valise.

– Vraiment ?

– J'y vais rejoindre une femme qui m'attend.

M. de Fromentin se souvint alors qu'Émeraude lui avait montré la comtesse en lui disant :

– Madame mourrait du coup d'épée qui frapperait Victor.

– Ah ! bien, dit-il, je sais…

Et il prit Victor par le bras et il lui dit :

– Allez m'attendre dans ma cabine, nous partons !

La cloche du bateau à vapeur se fit entendre, et la manœuvre commença.

Tandis que le *Saumon* dérapait, Victor lisait le *post-scriptum* de la lettre qu'il venait de recevoir :

« Débarquez à Locmaria, disait la comtesse ; vous trouverez sur le port une auberge qui a pour enseigne : *Au Renard d'or ;* vous y demanderez une chambre, et vous attendrez.

« Peut-être même, si vous arriviez par le bateau du matin, attendrez-vous jusqu'au soir, mais ne vous impatientez pas… et attendez ! »

– Elle sait peut-être quelque chose, elle aussi ! murmura Victor, qui prit sa tête dans ses deux mains et fut bientôt absorbé par une méditation douloureuse, durant laquelle il s'adressa vingt fois encore cette question :

– Mais quel crime a donc pu commettre mon père ?

Le bateau à vapeur descendait rapidement vers la mer, et trois heures après il arrivait en vue de Belle-Isle.

XLIV

La veille au soir, Mme la comtesse d'Estournelle était seule avec Émeraude.

Toutes deux se promenaient au bord des falaises, et assistaient à un splendide coucher de soleil.

La comtesse était rêveuse ; elle marchait parfois d'un pas inégal et brusque.

Émeraude semblait respecter depuis longtemps cette méditation pénible, lorsque tout à coup elle s'arrêta et dit :

– Tiens ! voilà notre messager. Comment peut-il donc être de retour ?

Et elle étendait le doigt vers le petit chemin qui courait capricieux le long des falaises et venait de Locmaria.

La silhouette d'un homme s'y détachait nettement sur le gris cendré du ciel.

Cet homme, l'œil perçant d'Émeraude l'avait reconnu. C'était le jardinier parti le matin de la villa, chargé de la lettre que Mme d'Estournelle écrivait à Victor de Passe-Croix, et qu'il avait ordre de porter lui-même à Nantes.

Mme d'Estournelle s'arrêta également, se fit un abat-jour de sa main, et, comme Émeraude, reconnut le jardinier.

– C’est assez singulier ! fit-elle ; le bateau du soir n’arrive pas avant huit heures, comment donc peut-il être déjà revenu de Nantes ?

Mais les deux jeunes femmes ne tardèrent point à deviner la vérité.

À mesure que le jardinier approchait, ses mouvements devenaient plus distincts, et il fut bientôt aisé de voir qu’il marchait d’un pas chancelant et inégal.

– Il est ivre ! dit Émeraude ; regarde, ma chère amie...

Yaume, ainsi se nommait le jardinier, était un gros garçon joufflu à peine âgé de trente ans.

Il avait les cheveux roux, l’œil rond, la mine inintelligente ; un sourire hébété glissait éternellement sur ses lèvres.

Quand il fut auprès des deux femmes, il ôta son chapeau aux larges ailes et agrandit son sourire.

– La lettre est partie, ma petite dame, dit-il, elle est partie à ce matin.

– Comment, partie ! tu n’es donc pas allé à Nantes ?

– C’est le cidre au père Crochet qui en est cause, ma petite dame. Faites excuse, mais il tape dur !

Et il se frappait le front avec le plat de sa main.

– Mais ma lettre, malheureux ! dit la comtesse d’un ton qui n’avait rien d’irrité, qu’as-tu fait de ma lettre ?

– C’est le pilote qui l’a portée.

– Quel pilote ?

– Un pilote qui est tout nouveau à Locmaria, à preuve que je ne l'avais jamais vu... mais un bon garçon tout de même... et qui paye bien. J'avons bu du cidre... Oh ! y tape dur le cidre !...

Ce fut là tout ce que M[me] d'Estournelle et Émeraude purent tirer de l'ivrogne.

– Va cuver ton cidre ! lui dit la comtesse.

Et elle continua sa promenade avec Émeraude. Celle-ci garda le silence un moment encore, puis elle dit tout à coup :

– Je gage que ta lettre est perdue.

– Tu crois ? fit la comtesse avec une sorte d'indifférence.

– Dame !

– Alors, Victor ne viendra pas...

Émeraude regarda son amie avec un sourire moitié railleur et moitié affectueux.

– Avoue, dit-elle, qu'au fond tu es enchantée de ce contretemps ?

– Oh ! par exemple ! fit la comtesse, dont la voix tremblait un peu.

– Ma petite, reprit Émeraude, je crois que tu donnerais bien des choses à cette heure, la moitié de ton héritage, par exemple, pour intervertir les rôles entre Victor et Andrewitsch.

– Tais-toi !

– Tu aimes Andrewitsch : tu as beau vouloir te le dissimuler, tu l'aimes.

Mme d'Estournelle se taisait.

– Et cependant, continua Émeraude, tu sais bien que le jour où Andrewitsch saura qui tu es...

– Tais-toi, dit brusquement la comtesse en posant sa main sur le bras d'Émeraude.

Cette main tremblait.

– Pauvre Topaze ! murmura l'actrice, qu'est donc devenue cette insensibilité qui faisait de toi jadis la reine de notre monde ? Te souviens-tu du petit baron Crastemberg, qui se brûla la cervelle, un soir, en sortant de chez Tortoni ? et de ce brave Paul Permans que tu laissas aller à Clichy ?

– Mais tais-toi donc ! fit la comtesse avec impatience.

– Avec un cœur problématique comme le tien, poursuivit Émeraude, on devait aller loin. Tu étais devenue comtesse... tu voyais déjà dans l'avenir quelques millions pour redorer le blason de ton époux... Un seul homme faisait obstacle à ce dernier rêve... mais qu'est-ce pour toi, un homme ? « Je le briserai ! » t'es-tu dit. Et voici que ta main tremble... et que...

– Mais tais-toi donc ! répéta la comtesse en frappant du pied.

– Tiens, ma petite, poursuivit Émeraude, veux-tu que je te donne un bon conseil ?

– Soit, j’écoute...

– Pour Andrewitsch, tu te nommes Mme Durocher. Tu es un ange, et il t’aime. Tant que tu n’auras point changé de nom pour lui, il t’aimera... et toi aussi. Eh bien, laisse Victor à Nantes quelques jours encore... et conjugue avec Andrewitsch le verbe aimer. Cela ne sera pas long... je te connais... Topaze n’a jamais aimé plus de huit jours... Dans huit jours, tu feras venir Victor... Tiens ! s’interrompit l’actrice en riant, mais la chose ne se passe pas autrement dans *la Tour de Nesle !*

Comme elle achevait et que Mme d’Estournelle l’écoutait pensive et les yeux baissés, les deux femmes entendirent des pas dans le chemin. Elles se retournèrent, et virent un prisonnier russe qui accourait vers elles.

C’était Andrewitsch.

Le jeune homme avait le visage empourpré ; il marchait d’un pas rapide et avait un peu chaud ; son œil brillait.

Mme d’Estournelle eut un battement de cœur en le reconnaissant, et elle s’arrêta.

Andrewitsch vint à elle tout joyeux.

– Ah ! madame, dit-il, si vous saviez...

– Mon Dieu ! que vous arrive-t-il donc, monsieur Andrewitsch ? demanda Émeraude.

– J’ai reçu une bonne nouvelle de Paris, madame, et j’accourais vous en faire part.

La comtesse tressaillit.

Andrewitsch tira de sa poche une lettre qu'il tendit à celle qu'il appelait Mme Durocher.

– Voyez, dit-il, on s'occupe de moi à Paris ; j'ai des amis inconnus.

La comtesse avait pris la lettre en tremblant.

– Chère femme ! pensa Andrewitsch, comme elle est émue... comme elle paraît s'intéresser à moi !

Cependant la comtesse lisait ces lignes mystérieuses :

« Le capitaine Grain-de-Sel n'est pas mort... il est à Paris, où il a des amis puissants, et il travaille avec eux à confondre les voleurs d'héritage... »

Soudain la comtesse songea au baron Gontran de Neubourg.

Cependant elle maîtrisa son émotion et poursuivit sa lecture :

« Les amis du capitaine Grain-de-Sel font agir de hautes influences auprès de S. Excellence le ministre de la guerre, à la seule fin d'obtenir de lui que le prisonnier Andrewitsch puisse venir à Paris ; ils espèrent obtenir cette faveur d'ici à deux jours. »

Tandis que la comtesse lisait, une légère sueur perlait à ses tempes.

Mais Andrewitsch, tout à sa joie, disait à Émeraude :

– Je vais donc revoir Paris ! Oh ! l'infâme qui m'a dépouillé de mon nom et qui veut me voler mon héritage sera facile à

confondre !... Il ne supportera point mon regard. Je les ferai chasser, lui, sa femme, sa fille, de la maison où mon père est né !...

La comtesse replia froidement la lettre et la lui rendit.

– Vous avez raison, monsieur Andrewitsch, dit-elle. Il faudra être impitoyable !

Un léger frémissement de narines, que ne put dominer la comtesse, frappa Émeraude, qui fit cette réflexion mentale :

– Décidément l'orage gronde ; je crois qu'Andrewitsch vient de prononcer son arrêt de mort.

Mme d'Estournelle était redevenue souriante et calme.

– Mais, dit-elle, savez-vous, monsieur, si la femme de cet homme est sa complice ? Elle est peut-être innocente... peut-être ignore-t-elle...

– Oh ! madame, interrompit Andrewitsch, n'en doutez pas ! c'est une créature infâme... c'est une femme perdue de vices et de honte.

– Vraiment ?

Et la comtesse eut un frais sourire qui fit frémir Émeraude.

Elle prit le bras d'Andrewitsch et lui dit :

– Je vous invite à dîner. Qui sait ? Peut-être est-ce le dernier jour que vous passez à Belle-Isle.

– Oh ! non, répondit le jeune homme, je ne partirai pas avant deux jours.

Elle soupira, et, comme Émeraude marchait un peu en avant :

– Soit, dit-elle ; mais peut-être est-ce le dernier jour où je pourrai vous recevoir.

Andrewitsch tressaillit.

– Je ne serai plus libre bientôt, murmura la comtesse, baissant de plus en plus la voix.

Le jeune homme s'arrêta brusquement et regarda Mme d'Estournelle d'un œil hagard :

– Que voulez-vous dire ? fit-il.

Elle se pencha vers lui.

– Je vous dirai tout ce soir… Silence !

Elle montrait Émeraude.

Mme d'Estournelle s'appuyait au bras d'Andrewitsch avec une sorte de volupté fiévreuse.

Elle se taisait, et Andrewitsch n'osait rompre ce silence, les derniers mots de la comtesse avaient produit sur lui une impression étrange.

Ils arrivèrent ainsi à la villa, Émeraude cheminant toujours en avant, et ils entrèrent dans le jardin.

Là, Mme d'Estournelle dit à Andrewitsch :

– Je vous permets de fumer un cigare en attendant le dîner. Souffrez que je donne quelques ordres.

Elle entra dans la maison avec Émeraude et monta dans sa chambre. Émeraude ferma la porte et regarda fixement son amie :

– Eh bien ? fit-elle.

L'œil de la comtesse était brillant de fièvre.

– Donne-moi une plume, dit-elle, je veux écrire.

– À qui ?

– À Victor.

– Tu es bien… décidée ?

– Oui.

– Prends garde, fit Émeraude, si le cœur allait te manquer au dernier moment ?

Un cruel sourire glissa sur les lèvres de la comtesse.

– Dans deux jours il partirait, il saurait qui je suis et m'écraserait de son mépris. Mieux vaut cent fois qu'il meure.

Elle s'assit, écrivit cette lettre que nous avons vue parvenir à Victor.

– Qui donc la portera ? demanda Émeraude en posant sur la lettre son doigt effilé.

– Moi.

– Mais… où ?

– À Locmaria. Le bateau du soir part à dix heures. Andrewitsch nous servira de cavalier.

– Oh ! ma Topaze ! s'écria Émeraude avec admiration, je te reconnais ! tu es la femme d'autrefois… tu sais marcher sur ton cœur…

– Je veux hériter, dit froidement la comtesse d'Estournelle.

* *
*

Une heure après, la comtesse et Andrewitsch étaient seuls dans le jardin.

La nuit était tiède, comme une nuit de printemps ; les étoiles brillaient au ciel, un profond silence régnait à l'entour de la villa.

Émeraude s'était discrètement retirée dans sa chambre.

– Mon ami, disait la comtesse, je sais bien que je suis folle, mais je veux tout vous dire. Je sais que vous m'aimez… et… je vous aime.

Andrewitsch jeta un cri, tomba à ses pieds et couvrit ses mains de baisers.

– Oh ! répétez-moi ce mot, dit-il, répétez-le-moi… j'ai peur de mourir à cette heure !

Elle tressaillit, retira brusquement ses deux mains, et lui dit avec l'accent de la terreur :

– Taisez-vous ! ce mot nous porterait malheur. Ne savez-vous pas, mon ami, qu'il vous tuerait !

Andrewitsch bondit sur ses pieds.

– Qui ? dit-il.

– *Lui !*

Elle souligna cet unique mot d'une étrange façon. Andrewitsch eut froid au cœur.

– Qui, *lui ?* fit-il à son tour. De qui parlez-vous, madame ?

– D'un homme qui exerce sur ma destinée une influence fatale, répondit-elle tout bas et d'une voix tremblante.

– Un homme ! Mais... n'êtes-vous pas veuve ?

– Oui.

– Alors...

Et pâle, la sueur au front, Andrewitsch attacha sur la comtesse un regard défiant. Elle comprit ce regard et lui prit les deux mains.

– Oh ! ne me soupçonnez pas, dit-elle, ne m'accusez pas ! C'est la fatalité qui me poursuit ; je suis innocente !

Andrewitsch la regardait toujours, et son regard avait pris une expression hébétée. Elle continua :

– Écoutez : il est un homme de par le monde qui m'aime comme un fou, comme un furieux, qui me poursuit à toute

heure, et que j'ai vainement tenté de fuir ; je suis venue me réfugier ici, espérant qu'il perdrait ma trace... Il sait à présent que je suis à Belle-Isle, et demain...

– Mais, interrompit Andrewitsch avec emportement, quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur vous ?

– Le pouvoir de la terreur... fit-elle en manifestant un véritable effroi. Cet homme tue tous ceux qui osent m'approcher.

Un fin sourire glissa sur les lèvres du jeune prisonnier. La comtesse poursuivit :

– C'est un ami de mon mari. Mon deuil fini, il m'a demandé ma main. Ma famille l'agréant, mes amis me conseillaient ce mariage. Moi seule je ne pouvais m'y résoudre... J'éprouvais pour cet homme une aversion insurmontable. Je refusai.

« – Vous avez tort, me dit-il, car jamais vous ne vous remarierez de mon vivant. »

Je pris ces paroles pour une bravade sans conséquence. Six mois après, hélas ! j'acquis la conviction du contraire. Un jeune secrétaire d'ambassade me demanda en mariage ; il était charmant, il était riche, il me plut. On publia nos bans, le contrat fut signé.

La veille du mariage, mon futur époux fut insulté par un inconnu. Il se battit le lendemain et fut tué.

Cet inconnu, vous l'avez deviné, c'était *lui !*

Et depuis lors, poursuivit la comtesse qui venait d'improviser ce petit roman, depuis, je fuis cet homme et n'ose me trouver sur sa route.

On a bien souvent demandé ma main, et j'ai constamment refusé.

Je me croyais ici bien tranquille, j'espérais qu'il ne me trouverait pas.

Ce matin j'ai reçu de lui un billet de deux lignes.

Ce billet disait :

« Je sais que vous êtes à Belle-Isle, je sais que tous les « soirs un jeune homme s'introduit chez vous... prenez « garde ! »

« Et c'est pour cela, mon ami, acheva la comtesse, que je vous supplie de ne point revenir, de me dire ce soir un éternel adieu !

Andrewitsch avait croisé ses bras sur sa poitrine.

– Vous n'y songez pas, madame ! dit-il.

– Mais je ne veux pas que vous mouriez !

– Ce n'est pas moi qui mourrai, c'est *lui !*...

Andrewitsch était superbe d'audace.

– Non, non, je vous en supplie... partez !... Allez à Paris à la conquête de votre héritage... et oubliez-moi.

Andrewitsch se mit à genoux et porta les mains de la comtesse à ses lèvres :

– Vivre sans vous désormais, c'est mourir ! Je tuerai cet homme, et nous serons heureux.

Mme d'Estournelle crut devoir verser quelques larmes ; elle se défendit énergiquement d'abord, puis faiblement, et Andrewitsch lui arracha la promesse de le recevoir le lendemain encore.

– Eh bien, soit ! lui dit-elle ; mais alors, venez plus tard.

– Quand ?

– À minuit. Peut-être ne sera-t-il point arrivé. Et quant à ce soir, ajouta-t-elle, vous allez m'offrir votre bras. Je vais à Locmaria.

– Dans quel but ?

– Porter une lettre au bateau, qui part à dix heures du soir pour Nantes.

– Une… lettre ?

– Oui, j'écris à cet homme, je le supplie de m'attendre à Nantes ; je cherche à détourner ses soupçons.

– Mais…

– Ah ! dit-elle, si vous voulez que je vous permette de le braver au besoin, il faut au moins me laisser la liberté de conjurer l'orage.

Andrewitsch secoua la tête.

– Pourquoi viendriez-vous à Locmaria ? dit-il. Je me chargerai bien de porter moi-même cette lettre au bateau.

La comtesse parut hésiter.

– Qui sait, dit-elle, si je dois me fier à vous ?

– Oh ! madame ?...

– Vous êtes téméraire, vous seriez capable de supprimer ma lettre à la seule fin de laisser arriver cet homme.

Andrewitsch courba la tête.

– Si je vous fais un serment, je vous le tiendrai.

– Eh bien, jurez-moi que ma lettre partira ce soir.

– Je vous le jure.

– Sur l'honneur ?

– Sur mon vrai nom !

Mme d'Estournelle prit la lettre qu'elle avait placée dans son corsage et la tendit au jeune homme.

– La voilà, et vous ferez bien de partir sur-le-champ. Il est neuf heures, vous avez à peine le temps.

Andrewitsch se leva.

– À demain donc ! dit-il.

– À demain, répondit-elle.

Il s'en alla par la petite porte du jardin, et quand il fut au-dehors, dominé par un sentiment de curiosité, il approcha son cigare de la lettre et s'en servit comme d'un flambeau pour voir la suscription. Il lut :

« *Monsieur Victor de Passe-Croix,*

« *Hôtel de la Marine, à Nantes.* »

– Ah ! c'est ainsi qu'il se nomme, ce pourfendeur, murmura-t-il. Eh bien, qu'il vienne !

Et Andrewitsch reprit d'un pas rapide le chemin de Locmaria.

* *
*

Tandis qu'il s'en allait, Mme d'Estournelle se promenait dans le jardin comme une bête fauve dans sa cage.

– Mais c'est que je l'aime ! murmurait-elle ; je l'aime ! moi qui n'ai jamais aimé... Et pourtant il faut qu'il meure..., il le faut !... S'il vivait, il me foulerait aux pieds.

XLV

Le lendemain, Victor de Passe-Croix arriva dans l'après-midi en vue de Belle-Isle-en-Mer.

Il descendit à Locmaria et se fit indiquer l'auberge du *Renard d'or*.

Cette auberge était au-delà du port, dans une situation isolée, au bord de la mer.

Le sentier qui conduisait à Locmaria du joli cottage habité par Émeraude et la comtesse passait devant la porte.

Un peu avant le seuil, Victor rencontra un prisonnier russe. C'était un jeune homme qui jeta sur lui un sombre regard et s'arrêta brusquement en le voyant passer.

– Il paraît que je déplais à ce monsieur, se dit Victor.

Et il continua son chemin sans y faire autrement attention.

L'auberge était silencieuse, presque déserte.

Dans un coin seulement, un homme buvait à petits coups un pichet de cidre.

Cet homme, qui portait le costume des pilotes côtiers, jeta sur Victor un regard étonné, tressaillit et détourna la tête.

Puis il appela l'hôtesse, paya sa dépense et sortit.

Victor demanda une chambre et s'y enferma.

– Où est-elle ? Quand la verrai-je ? telles furent les deux questions qu'il s'adressa tout d'abord et se répéta durant le reste de la journée avec une fiévreuse impatience.

La nuit vint. Avec la nuit, l'impatience de Victor augmenta.

Il se fit servir à souper dans sa chambre, toucha du bout des dents à son repas, et s'accouda au rebord de sa fenêtre qui donnait sur la mer.

Le temps avait fraîchi, la nuit était sombre ; la mer, unie et calme le matin, déferlait maintenant avec rage.

On frappa discrètement à la porte, et Victor courut ouvrir.

Une femme, chaudement enveloppée dans une palatine, était sur le seuil.

Ce n'était point la comtesse. C'était Émeraude.

Victor courut à elle et lui prit les mains avec un empressement affectueux.

– Je commençais à me désespérer, dit-il.

– Oh ! l'impatient !

– Où est-elle ? fit le jeune homme.

– Elle vous attend.

– Ah ! dit Victor joyeux. Mais où ?

Émeraude étendit la main vers la croisée.

– Penchez-vous, dit elle. Voyez-vous une barque ? et dans cette barque...

– Ah ! je l'ai reconnue, s'écria Victor, dont le cœur battit.

– Venez, fit Émeraude ; prenez votre manteau. Bien. Êtes-vous armé ?

– Pourquoi cette question ? demanda Victor un peu surpris.

– Parce que, répondit l'actrice, les chemins ne sont pas très sûrs. Il y a ici tant de prisonniers russes...

Victor ouvrit sa petite valise et en tira sa paire de pistolets.

– Voilà pour vous rassurer, dit-il. Où allons-nous ?

– La rejoindre d'abord.

– Et ensuite ?

Elle mit un doigt sur sa bouche.

– Mystère ! fit-elle en riant et montrant d'adorables petites dents blanches.

Victor suivit Émeraude, et tous deux sortirent de l'auberge du *Renard d'or*.

Une barque était amarrée à quelques pas de là. Celui qui la gouvernait n'était autre que le jardinier du cottage. Mme d'Estournelle était assise à l'arrière, encapuchonnée dans un burnous blanc.

Victor sauta dans la barque et prit la main de la comtesse, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

– Bonjour, mon ami, lui dit-elle. Vous êtes venu, merci.

– Si je suis venu ! dit Victor. Mais ne m'avez-vous pas écrit que vous aviez besoin de moi ?

– C'est juste, fit-elle en souriant. Puis elle se pencha à son oreille :

– Vous devez parler allemand, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

D'un regard oblique, elle montra le jardinier, qui rajustait son écoute.

– Parlons allemand, fit-elle.

– Soit, fit Victor.

La comtesse lui prit la main à son tour et la pressa doucement :

– Mon ami, dit-elle tout bas, c'est la plus malheureuse des femmes qui s'adresse à vous.

– Vous ! exclama Victor.

– Un homme me poursuit, un homme exerce sur ma destinée une influence fatale. Si vous ne me débarrassez de lui, je suis perdue !

Elle avait su prendre avec Victor ce même ton d'effroi qu'elle avait, la veille, avec Andrewitsch.

– Mais quel est cet homme ?

– Je ne puis vous le dire.

– Comment peut-il...

– Mon ami, répondez-moi franchement. Si je vous dis : « Voilà un homme qui doit mourir, ne m'en demandez pas davantage » ; vous battrez-vous avec cet homme ?

– Oui, madame.

– Sans l'interroger, sans lui demander son nom ?

– Oui.

– Vous me le jurez ?

– Je vous le jure !

– Eh bien, venez.

Et s'adressant au jardinier :

– Partons, ajouta-t-elle.

La barque glissa vers le large, présenta sa misaine au vent et fila, légère et rapide comme la mouette blanche qui rase les flots de son aile, à l'approche de l'orage.

La mer était grosse ; mais le jardinier, qui n'était pas ivre comme la veille, dirigeait sa barque avec une habileté merveilleuse à travers les rochers à fleur d'eau, et il arriva sans avaries dans la petite baie que dominait le cottage.

Pendant cette petite traversée, la comtesse était demeurée silencieuse, et comme oppressée par une mystérieuse douleur.

Victor lui offrit sa main pour descendre à terre :

– Où sommes-nous donc ? demanda-t-il, attachant un regard étonné sur le cottage dont la façade blanche apparaissait dans l'obscurité.

– Chez moi, dit-elle.

Elle prit son bras et se pencha vers lui avec un naïf abandon.

– Savez-vous que ce que je vais faire là est affreux ! dit-elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais exposer vos jours...

Victor haussa imperceptiblement les épaules.

– Me battre pour vous est un bonheur, dit-il. Et comme, m'avez-vous dit, il faut que cet homme meure, il mourra !...

Le ton d'assurance du jeune homme donna le frisson à la comtesse.

Elle le conduisit jusqu'à la porte du cottage, et là elle hésita un moment à ouvrir.

– Non, dit-elle, non, mon ami, pardonnez-moi de vous avoir fait venir... Tenez, abandonnez-moi à ma destinée... Partez !

– Vous êtes folle ! dit le saint-cyrien ; je me ferai tuer avec joie pour vous ; mais rassurez-vous, j'ai la main heureuse.

– Vrai ? fit-elle.

– Hier au soir je me suis battu.

– Vous ?

– Avec cet homme dont vous deviez me dire le nom dans un mois.

La comtesse tressaillit.

– Avec le vicomte de Chenevières.

À ce nom, Émeraude, qui marchait auprès d'eux, poussa un léger cri :

– Chenevières ! dit-elle, le vicomte ? l'ami de Gontran ?

Ces derniers mots frappèrent la comtesse.

– Je me suis battu avec lui, acheva Victor, et je l'ai couché tout de son long sur le carreau.

– Vous l'avez tué ?

– Non, mais il est au lit pour deux mois au moins.

M[me] d'Estournelle ouvrit la porte du cottage et entra la première.

La clarté du fanal permit à la comtesse d'arriver au salon, où elle alluma une bougie.

Alors elle jeta les yeux sur la pendule et pâlit. La pendule marquait onze heures du soir.

Mais son regard rencontra celui d'Émeraude, et le regard d'Émeraude disait :

– Allons, du courage... il faut bien en finir.

Victor promenait un regard étonné autour de lui :

– Où suis-je donc, ici ?

– Chez moi.

– Et, c'est ici...

– C'est ici, dit Émeraude, qui sentait faiblir le courage de la comtesse, c'est ici que chaque nuit un homme qui nous persécute se présente...

– Eh bien, dit Victor, cette nuit sera la dernière.

Émeraude le conduisit vers la croisée, qu'elle ouvrit.

– Tenez, dit Émeraude, voyez-vous cette porte là-bas ?... c'est par-là qu'il arrive.

– À quelle heure ?

– À minuit.

Victor, à son tour, regarda la pendule.

– Il n'est que temps de prendre quelques précautions, murmura-t-il.

Il prit ses pistolets, qu'il avait passés à sa ceinture, et en visita les amorces, disant :

– Je crois qu'ils ne rateront pas.

La comtesse, pâle, agitée, l'œil hagard, se taisait et son silence était farouche.

– Voyez-vous, dit Émeraude, qui maintenant dominait la situation, vous allez descendre dans le jardin ; vous vous tiendrez près de la porte.

– Bien, dit Victor.

– Quand il entrera, vous irez à lui et vous lui direz : « Je me nomme Victor de Passe-Croix. » Cela suffira. Vous lui offrirez un de vos pistolets et vous garderez l'autre.

Victor descendit dans le jardin et se mit à se promener de long en large, ses pistolets à la main. La comtesse, immobile, muette, était à la fenêtre. Émeraude la prit par le bras et l'entraîna au fond du salon.

– Allons, dit-elle, du courage ! tu sais bien qu'il est trop tard pour reculer !...

Mme d'Estournelle mit tout à coup ses deux mains sur ses yeux et fondit en larmes.

– Je l'aime ! murmurait-elle.

Puis, tout à coup, elle eut un accès de désespoir, et se levant, elle voulut retourner à la croisée.

– Non, disait-elle, non, je ne veux pas !

Elle était effrayante à voir, et se débattait dans les bras d'Émeraude.

– Tu es folle ! disait celle-ci, qui avait conservé tout son sang-froid. Il est trop tard pour reculer maintenant ; ces deux hommes, s'ils ne se battaient pas, te fouleraient aux pieds.

– Je l'aime ! répéta la comtesse, qui, une fois encore, voulut se précipiter hors du salon pour sauver la vie d'Andrewitsch.

Mais en ce moment un éclair brilla, une détonation retentit.

Un coup de pistolet ébranlait tous les échos voisins, et, comme s'il eût atteint la comtesse au cœur, elle tomba inanimée dans les bras d'Émeraude.

XLVI

L'homme vêtu en pilote qui buvait à petits coups un pichet de cidre dans l'auberge du *Renard d'or* lorsque Victor de Passe-Croix y était entré, sa valise sous le bras, n'était autre que le personnage de la rue de la Michodière. Il reconnut Victor sur-le-champ, paya sa dépense et sortit.

Mais il demeura dans les environs de l'auberge, et finit par s'asseoir dans une anfractuosité de la falaise.

De cette place, il dominait la mer et voyait se dérouler le sentier qui passait devant le *Renard d'or ;* de telle façon qu'on ne pouvait entrer dans l'auberge ou en sortir à son insu.

Un moment le faux pilote s'imagina que Victor ne demeurerait pas longtemps au *Renard d'or*.

– Je vais bientôt, se dit-il, le voir sortir et prendre le chemin du cottage. Alors, je le suivrai.

Mais le reste de la journée s'était écoulé, la nuit était venue, Victor n'était point sorti, et l'homme aux lunettes bleues avait fini par voir apparaître à la croisée la tête de Victor, qui semblait explorer la mer du regard.

– Bon ! se dit-il, je devine maintenant ; c'est elle qui viendra le trouver.

Il rentra dans l'auberge, profitant d'un moment où Victor avait cessé de regarder par la fenêtre.

La pièce du rez-de-chaussée, qui servait à la fois de cuisine, d'office et de salle à boire, était déserte.

L'hôtesse était allée, avec un marmot de huit ou dix ans, son fils, dans le jardin attenant à la maison. Le mari était à la pêche.

Le faux pilote aperçut du premier coup d'œil, sur le banc, la valise de Victor, que ce dernier avait oublié de faire monter dans sa chambre.

Il ressortit un moment, s'assura que la maison était déserte, et, pour plus de précautions, il poussa le verrou de la porte qui donnait sur l'escalier, puis il revint.

– Je me suis aperçu, se dit-il, que les fabricants de malles ne sont nullement rigoureux sur le choix des serrures. La clef d'une valise ouvre toutes les valises.

Il tira de sa poche un petit trousseau de clefs, qu'il examina avec la rapide attention d'un homme habitué jadis à crocheter les portes, en choisit une et l'introduisit dans la serrure.

La clef tourna comme chez elle, et la valise s'ouvrit.

– Je suis curieux, se disait le faux pilote, de savoir quel est le bagage de l'héritier des Passe-Croix.

La valise contenait un peu de linge, des habits de rechange, une lettre, et la paire de pistolets dont Victor s'était muni en partant de Nantes.

Le faux pilote ouvrit la lettre sans façon et la lut. C'était celle de Mme d'Estournelle.

– Je commence à comprendre, se dit-il. Le jardinier s'est dégrisé.

Ensuite il prit un des pistolets, tira la baguette, retourna le tire-bourre, enleva le tampon et fit glisser la balle dans ses doigts. Le second subit la même opération, et quand ce fut fini, le faux pilote remit les armes désormais inoffensives dans la valise, en disant :

– Vous pouvez aboyer maintenant tant que vous voudrez, mes bassets, vous ne ferez de mal à personne.

Après quoi il referma la valise, ôta le verrou et sortit fort tranquillement.

Victor n'avait rien entendu, l'hôtesse n'était point rentrée.

L'homme aux lunettes bleues regagna son poste d'observation. La nuit l'y surprit. Mais il avait si bien l'habitude de voir au travers des ténèbres, qu'il ne perdit aucun détail de ce qui se passa aux alentours de l'auberge.

Quelques matelots vinrent boire ; le pêcheur rentra ; la fenêtre de Victor laissa échapper un jet de lumière, et la tête du jeune homme se montra de nouveau, penchée au-dehors.

La nuit était déjà très obscure lorsque, à l'ouest, un point lumineux brilla sur la mer. C'était le falot d'une barque.

– Ou je me trompe fort, se dit le faux pilote, ou cette barque vient du cottage et porte la belle comtesse.

Bientôt il n'eut plus de doutes, car la barque mit en droite ligne le cap sur l'hôtellerie du *Renard d'or*. Une demi-heure s'écoula ; la barque vint s'échouer à moitié sur le sable, sous la fenêtre de Victor. Le faux pilote avait quitté son observation de

la falaise ; il était maintenant couché de tout son long sur le galet, à trois pas de l'embarcation, immobile comme un tronc d'arbre ou un bloc de granit.

Un quart d'heure après, Victor montait dans la petite embarcation que nous avons vue gagner aussitôt le large.

Alors, le faux pilote se relevait et murmurait en se mettant à courir :

– Allons, Rocambole, mon ami, voilà l'occasion de retrouver tes jambes de vingt ans.

Il gagna le sentier de la falaise qui conduisait au cottage, arriva auprès de la maison, franchit la haie d'un seul bond, et escalada le pommier dont la nuit précédente, il avait cassé une branche.

La comtesse n'était point arrivée encore, mais la fenêtre du salon était ouverte.

– Cette fois, j'entendrai tout, se dit-il.

Mme d'Estournelle, Émeraude et Victor arrivèrent.

Le faux pilote écouta leur conversation, assista à la mise en scène de ce drame sanglant. Et, lorsque Émeraude descendit pour placer Victor en sentinelle dans le jardin, il était déjà loin.

D'un bond prodigieux, il s'était élancé de l'autre côté de la haie, et retournait, agile comme un chevreuil, sur le chemin de la falaise.

– Ces pauvres jeunes gens, ricanait-il entre ses dents en faisant allusion à M. de Chenevières et à ses amis, ils auraient laissé Victor et Andrewitsch s'entr'égorger.

Il y avait un endroit où le chemin de la falaise devenait fort étroit et surplombait la mer. Ce fut là que le faux pilote s'arrêta, se coula contre le roc, et tendit l'oreille dans la direction de Locmaria.

Au bout d'environ dix minutes, un bruit de pas se fit entendre, puis une silhouette noire se détacha en vigueur sur le noir de la nuit.

– Voici mon amoureux, pensa l'homme aux lunettes bleues.

C'était, en effet, Andrewitsch qui accourait au rendez-vous que lui avait donné la comtesse, la tête pleine de ce joli roman qu'elle lui avait conté, et dont un persécuteur mystérieux était le héros principal.

Le faux pilote s'était si bien effacé contre la falaise, que le prisonnier russe arriva sur lui sans le voir.

Mais alors, comme il faisait un pas encore, une main de fer l'étreignit à la gorge et le cloua immobile contre le roc.

En même temps la lame d'un poignard brilla, et Andrewitsch, étourdi, entendit une voix qui lui était inconnue et qui lui murmurait à l'oreille :

– Si vous faites un pas, si vous cherchez à vous débattre, vous êtes un homme mort.

Andrewitsch essaya de se dégager. La pointe du stylet lui pesa sur la gorge.

Le jeune homme était doué du vrai courage, de ce courage qui consiste à s'incliner devant une nécessité impérieuse ; résister sans profit lui parut inutile.

– Que me voulez-vous ? dit-il. Si c'est de l'argent, vous tombez mal… Je suis prisonnier russe ; j'ai vingt sous dans ma poche.

– C'est moi qui veux vous en donner, de l'argent, répondit le faux pilote.

– Et c'est pour que je l'accepte, fit Andrewitsch qui retrouvait peu à peu son sang-froid, que vous menacez de me tuer ?

– Oui, monsieur le baron.

À ce titre que lui donnait un inconnu, Andrewitsch tressaillit.

– Vous vous trompez, dit-il, et je vois que vous me prenez pour un officier, alors que je suis un simple soldat. Je ne suis pas baron.

– Votre père l'était.

Andrewitsch tressaillit. L'homme aux lunettes bleues ajouta :

– On l'appelait en Russie le colonel de Yermolof…

Andrewitsch jeta un cri.

– Vous me connaissez ? dit-il.

– Et à Paris le baron René, acheva cet homme, qui était inconnu à Andrewitsch.

– Mais qui donc êtes-vous ? s'écria le jeune prisonnier.

– N'avez-vous pas reçu hier une lettre venant de Paris ?

– Oui.

– Qui vous annonçait que les amis du capitaine Grain-de-Sel veillaient sur vous.

– C'est vrai.

– Je suis un de ces amis-là. C'est tout ce que je puis vous dire. Maintenant, suivez-moi.

– Mais… c'est que… balbutia Andrewitsch.

– Oui, je sais. Vous avez un rendez-vous… On vous attend, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous vous trompez. C'est la personne qui vous attendait hier qui m'envoie vers vous.

– Vrai ?

– Suivez-moi, répéta le faux pilote avec un accent d'autorité qui domina le prisonnier russe.

Il le prit par le bras et l'entraîna, du côté de Locmaria, jusqu'à une cabane de pêcheur à moitié creusée dans le roc.

Un filet de lumière passait sous la porte. Le faux pilote frappa, la porte s'ouvrit ; un homme accourut sur le seuil, une torche de résine à la main. Cet homme paraissait étranger au pays, en dépit de son costume de pêcheur.

Au coin de l'âtre, il y avait un autre personnage qui se chauffait tranquillement.

Victor de Passe-Croix, s'il eût été là, eût peut-être reconnu en lui, malgré sa vareuse de laine brune et son bonnet rouge, cet honnête vieillard à lunettes et à cornet acoustique avec lequel il avait fait le voyage de Paris à Nantes.

Cet homme se leva à son tour et vint à la rencontre du faux pilote.

Ce dernier se tourna vers Andrewitsch, toujours de plus en plus étonné :

– Venez ! lui dit-il.

Il fit un signe, et l'homme qui tenait la torche, et qui était un vigoureux gaillard taillé en hercule, souleva une trappe qui recouvrait un escalier de cave.

– Venez, répéta le faux pilote, je vais vous montrer des choses qui vous intéressent au double point de vue de votre héritage et de la femme que vous aimez.

Andrewitsch le suivit sans défiance. L'homme à la torche passa le premier et descendit d'un pas lent et mesuré une trentaine de marches taillées dans le roc.

La dernière aboutissait à une porte de cave en chêne ferré.

L’homme à la torche prit une clef à sa ceinture et ouvrit cette porte, puis il s’effaça.

La cave était étroite et n’avait d’autre mobilier qu’une futaille vide.

Alors, rapide comme l’éclair, le faux pilote prit Andrewitsch par les épaules, le poussa vivement dans la cave et ferma la porte à double tour.

– À présent, dit-il, tandis qu’Andrewitsch, plongé tout à coup dans les ténèbres, jetait un cri, je suis bien certain qu’il n’ira point se faire tuer. À l’autre, maintenant.

XLVII

Cependant Victor se promenait de long en large dans le jardin, ses pistolets tout amorcés dans les poches de son habit.

Tout à coup il entendit un léger bruit de l'autre côté de la porte du jardin.

– Voilà cet homme ! pensait-il.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Un inconnu s'arrêtait sur le seuil.

– Qui êtes-vous ? dit Victor.

Une voix railleuse lui répondit.

– Laissez-moi donc passer, cher ami, et aller à mes affaires.

Victor se plaçant en travers de la porte, et dit avec un accent de rage :

– Vous ne passerez pas !

– Place ! dit l'inconnu.

Et il poussa rudement Victor.

Alors le saint-cyrien perdit la tête et fit feu de l'un de ses pistolets.

Un éclat de rire strident lui répondit, et l'inconnu, le repoussant de nouveau, entra dans le jardin.

C'était le premier coup de pistolet qui avait fait évanouir la comtesse.

Victor ajusta tant bien que mal dans les ténèbres, et tira son deuxième coup de pistolet.

Un nouvel éclat de rire se fit entendre, et tout aussitôt Victor se sentit enlacé par deux bras robustes ; on le jeta rudement à terre, on lui mit un mouchoir sur la bouche, et il entendit une voix qui disait :

– Allons ! emportez-le... il me gêne !

L'homme, qui avait essuyé les deux coups de feu et ne s'en portait pas plus mal, poursuivit sa course vers la maison.

C'était le faux pilote.

Au seuil, il trouva Yaume, le jardinier, que les deux coups de pistolet avaient fait sortir tout effaré de son lit.

– Le pilote ! murmura celui-ci.

– Je suis le diable ! répondit le faux pilote, qui lui donna un croc-en-jambe et l'envoya rouler dans le vestibule, ajoutant : « Si tu ne te tiens pas tranquille, je te ferai bouillir dans l'huile. »

Puis il gravit l'escalier, arriva au premier étage et ouvrit avec fracas la porte du salon.

Émeraude, toute bouleversée, soutenait dans ses bras la comtesse évanouie.

À la vue de l'inconnu, elle poussa un cri et laissa échapper la comtesse qui tomba inerte sur le parquet ; puis elle se réfugia à l'autre bout du salon, disant :

– Quel est cet homme ?

– Quelqu'un qui vous enverra en cour d'assises, ma mignonne, si vous n'êtes pas sage.

Ce mot de *cour d'assises* arracha un cri de terreur à Émeraude.

Le faux pilote alla vers elle, lui mit une main sur l'épaule, la regarda fixement et lui dit :

– Vous allez vous enfermer dans votre chambre, vous coucher, et mettre le nez sous vos couvertures. Si vous entendez quelque chose vous vous figurerez que vous rêvez...

La jeune femme s'était prise à trembler de tous ses membres.

– Ma petite Olympe, poursuivit le pilote d'un ton doucereux, je vais vous donner un bon conseil. Il faut renoncer à servir Topaze. Topaze a des ennemis plus forts que les deux crinolines que vous et Grenat avez mises à son service.

D'un geste impérieux, il lui montra la porte et lui ordonna de sortir.

Puis, lorsqu'elle eut obéi, il alla relever la comtesse, la transporta sur un canapé, entassa deux oreillers sous sa tête, entrouvrit ses lèvres crispées et lui introduisit dans la bouche le goulot d'un petit flacon qu'il tira de sa poche.

Aussitôt la comtesse rouvrit les yeux et promena un regard étonné autour d'elle.

– Où suis-je ?... Quel est cet homme ?... fit-elle avec une sorte d'effroi.

Le faux pilote attacha sur elle un regard dominateur.

– Vous êtes chez vous, dit-il, et c'est le bruit d'un coup de pistolet qui a causé votre évanouissement.

La comtesse se redressa en poussant un cri, porta les deux mains à son front et fixa sur le faux pilote un œil hagard.

– Un coup de pistolet qui a tué Andrewitsch, acheva froidement le pilote.

Elle jeta un nouveau cri, un cri terrible, insensé de désespoir, un cri de folle, un cri de hyène...

– Ah ! misérable que je suis ! dit-elle en se tordant les mains.

Elle tomba à genoux devant le faux pilote.

– Si vous êtes un juge, dit-elle, écoutez... Je confesse mon crime !...

L'amour qui torturait le cœur de Mme d'Estournelle s'était fait jour enfin, et se traduisait par un immense désespoir.

– Allons ! murmura l'inconnu, je ne m'étais pas trompé, elle l'aime !

Il lui prit la main et lui dit :

– Rassurez-vous, votre crime est imaginaire… Andrewitsch n'est pas mort. Le coup de pistolet a été tiré sur moi… sur moi, qui protégeais Andrewitsch, et qui l'ai empêché de venir.

Au premier rayon de soleil un peu chaud, la vipère, engourdie par le froid de la nuit, sort tout à coup de sa torpeur, dresse la tête et se met à siffler.

Les derniers mots du faux pilote produisirent un effet identique sur la comtesse.

Elle était tombée à genoux, suppliante, brisée, offrant sa tête à l'échafaud.

Elle se redressa, l'œil enflammé, la gorge crispée, les narines frémissantes, effrayante de colère et de haine.

– Qui donc êtes-vous ? s'écria-t-elle, vous qui venez de me tendre un piège ?

Et elle courut à la croisée et se mit à crier :

– Victor ! Victor !

– Victor est loin d'ici, madame, dit le faux pilote en lui prenant la main, et nous sommes seuls.

– Seuls ! fit-elle, seuls…

– Avec un homme qui sait tous vos secrets et qui veut vous proposer un marché.

Le regard de cet homme et celui de la comtesse se rencontrèrent ; il y eut comme un échange muet et rapide d'un fluide mystérieux, et ces deux intelligences si merveilleusement organisées pour le mal, se devinèrent et se comprirent.

Alors le faux pilote alla fermer la porte au verrou, il ferma ensuite la fenêtre, revint à la comtesse et lui dit :

– Savez-vous bien que le comte d'Estournelle, votre mari, a une encolure de taureau ? il peut mourir d'une apoplexie.

– Ah ! fit-elle, cherchant à lui fouiller l'âme de son regard.

– De plus, il est querelleur, ajouta le faux pilote, il peut se faire tuer en duel au premier jour... Et si vous deveniez veuve... vous pourriez épouser Andrewitsch.

– Mais qui donc êtes-vous ? s'écria-t-elle. Qui donc es-tu, démon ?

– Peu importe ! répondit-il, causons.

* *
*

Émeraude, bouleversée par la terreur, n'eut garde de sortir de sa chambre ; elle croyait la maison investie par la justice, et à chaque instant sa raison troublée lui faisait entendre un piétinement de chevaux et un cliquetis de sabres imaginaires.

Cependant, quand le jour vint, elle se trouva plus hardie, et, se glissant hors de son lit, elle alla appuyer son oreille contre la porte. La maison était silencieuse.

Émeraude se hasarda à entrebâiller la porte, puis elle fit un pas sur l'escalier, puis deux, et elle se pencha sur la rampe.

L'escalier était désert. Émeraude s'enhardit et descendit au premier étage.

La porte du salon était entrouverte. L'actrice glissa sa tête au travers.

L'homme qui l'avait si fort effrayée pendant la nuit avait disparu. La comtesse était seule, assise devant une table, et elle écrivait.

Son visage était calme, presque souriant, et n'avait conservé aucune trace des événements de la nuit.

Elle leva la tête et vit Émeraude qui n'osait entrer.

– Viens donc, dit-elle d'un ton dégagé, je suis seule.

Émeraude entra.

– Ah ! ma chère, dit-elle en se jetant au cou de la comtesse, quelle nuit !

– Tu es folle ! répondit froidement la comtesse.

– Mais il doit y avoir un cadavre dans le jardin ?

– Celui d'Andrewitsch, peut-être, fit Mme d'Estournelle, souriante. Rassure-toi, Andrewitsch n'est pas mort.

– Ou bien celui de Victor ?

– Victor se porte à merveille.

Le calme de la comtesse stupéfiait Émeraude.

– Mais enfin, dit-elle, sais-tu ce qui s'est passé ?

– Parfaitement.

– Alors, tu vas me l’apprendre.

– Non, dit la comtesse ; pas aujourd’hui, du moins, ma petite.

– Voyons, Topaze, dit l’actrice, causons un peu sérieusement : es-tu folle ou raisonnable ?

– J’ai toute ma raison.

– Mais enfin, ce coup de pistolet ?

– Je l’ai entendu comme toi, puisque je me suis évanouie.

– Ainsi, Andrewitsch n’est pas mort ?

– Non.

– Et... Victor ?

– Il a été un peu meurtri peut-être, un peu contusionné ; mais il va bien, au demeurant.

– C’est à n’y rien comprendre ! murmura Émeraude.

– Ah ! dit la comtesse, à propos, tu sais que nous partons ?...

– Quand !

– Aujourd’hui.

– Et... nous allons ?

– Nous retournons à Paris.

– Décidément, murmura Émeraude, l’énigme se complique.

Mme d’Estournelle ne sourcilla pas.

Émeraude poursuivit :

– Mais tu ne partiras point, j’imagine, sans revoir Andrewitsch ?

– Andrewitsch part ce matin même. Il arrivera à Paris avant nous.

– À qui écris-tu ?

– À mon mari.

– Tiens ! c’est juste, dit Émeraude ; il me semble que nous l’avions pas mal oublié depuis quelque temps, ce cher comte.

Mme d’Estournelle ferma sa lettre, ajoutant :

– À propos, tu sais que je ne descendrai pas chez moi, à Paris ?

– Où donc descendras-tu ?

– Chez toi d’abord. Ensuite je me chercherai un petit appartement bien simple, bien modeste, comme il convient à une veuve.

– Ah ! tu seras veuve ?...

– Toujours.

– Je donne ma langue aux chats, murmura Émeraude, et puisque tu as des secrets pour moi...

Mme d'Estournelle prit la tête d'Émeraude dans ses deux mains et la baisa au front :

– Je te conterai tout à Paris, dit-elle. En attendant, fais tes paquets. Nous partons.

Le soir même, en effet, Mme d'Estournelle avait quitté Belle-Isle-en-Mer.

XLVIII

Retournons à Victor.

Notre héros, après avoir fait feu de ses deux coups de pistolet sans voir tomber le mystérieux inconnu qui lui riait au nez, se sentit rudement enlacé, enlevé de terre par des bras robustes, bâillonné en un tour de main et emporté comme une sorcière un jour de sabbat.

Tout cela fut accompli si rapidement, qu'il n'eut le temps ni de se débattre, ni de crier, ni même de voir, car on lui jeta un mouchoir sur la figure.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il retrouva une sorte de présence d'esprit et qu'il chercha, par des efforts surhumains, à se dégager.

Ces deux hommes avaient, sans doute, une vigueur peu commune, puisque, malgré sa force de vingt ans, il ne put parvenir à se débarrasser de leur étreinte.

L'un d'eux, celui qui le portait et avait pris un véritable pas de course, lui dit :

– Ne vous donnez pas tant de mal, monsieur de Passe-Croix, on n'en veut ni à votre bourse ni à votre vie.

Cette voix était inconnue à Victor, mais il s'entendait appeler par son nom, et il songea sur-le-champ à ce qui lui était arrivé en Sologne.

– Est-ce que les amis de M. de Chenevières se mêleraient encore de mes affaires ? pensa-t-il.

La course de l'homme qui le portait dura une demi-heure environ.

Lorsqu'il s'arrêta et laissa glisser Victor à terre celui-ci secoua le mouchoir qu'on lui avait mis sur le visage, et pendant une demi-seconde il eut la faculté de voir.

Il aperçut une maison, un chemin poudreux, il entendit mugir la mer sous ses pieds, et ce fut tout, car on lui remit le mouchoir sur les yeux, et on le noua solidement derrière la tête.

Le bâillon qu'on lui avait passé dans la bouche l'empêchait de crier.

Il voulut se débattre une dernière fois, mais toujours sans succès.

Le bruit d'une porte qu'on ouvrait frappa son oreille.

L'un des hommes lui dit :

– Nous allons vous prier, monsieur, de vous coucher bien tranquillement. Si, par hasard, vous n'aviez pas soupé, on pourrait vous servir du poisson, un morceau de lard et un verre de cidre.

En même temps, on le poussa, et il comprit qu'il franchissait le seuil de la maison qu'il avait aperçue un moment.

Il entendit la porte se refermer, et à travers le mouchoir qui lui bandait les yeux, passa un rayon de clarté.

Alors on lui ôta son bâillon, et le mouchoir tomba. Victor avait une nature emportée et violente.

Cependant, en ce moment, un tout autre sentiment le domina, la curiosité.

Il regarda autour de lui...

Il se trouvait dans une sorte de hutte de pêcheur. Un feu de sapin flambait dans l'âtre ; un lit à baldaquin de serge, quelques escabeaux et une table composaient tout le mobilier.

Victor regarda les deux hommes, qui semblaient être des pêcheurs, et soudain il laissa échapper une exclamation de surprise.

Dans l'un d'eux, il venait de reconnaître le vieillard au cornet acoustique.

– Ah ! par exemple ! s'écria-t-il, ceci est trop fort... Vous n'êtes donc pas sourd ?

L'homme au cornet se prit à sourire.

– Pas plus que vous, dit-il.

– Et c'est vous qui venez...

– C'est moi, répondit tranquillement cet homme, qui vous suis depuis Paris pour vous empêcher de faire des bêtises.

Victor fronça le sourcil.

– Et nous sommes arrivés à temps ce soir, car vous alliez vous faire l'instrument d'un assez joli crime, ajouta l'homme au cornet.

À ces derniers mots, la colère de Victor éclata :

– Misérable ! dit-il, est-ce que vous allez m'insulter...

– Hé ! John ! fit l'homme au cornet en s'adressant à l'espèce d'hercule qui avait emporté Victor sur son dos, je crois que monsieur ne sera pas sage ; il faudra prendre des précautions.

L'hercule s'approcha de Victor et lui dit en lui serrant le bras à le faire crier :

– Nous voudrions pourtant bien, monsieur, ne pas vous attacher.

Victor comprit qu'il était à la merci de ces hommes. Le prétendu sourd ajouta :

– Je vous dirai même que nous avons ordre de vous enfermer pieds et poings liés dans une cave qui est ici, à moins que vous ne soyez raisonnable...

Victor se calma tout à coup. Les hommes à qui il avait affaire lui semblaient être des gens de peu, comme on dit, et il eut soudain le calme d'un gentilhomme tombé au milieu d'une bande de brigands.

– Je veux bien être raisonnable, dit-il, et n'ai nulle envie de me faire assommer d'un coup de poing.

– À la bonne heure !

– Mais je voudrais savoir au moins où je suis.

– Qu’à cela ne tienne, répondit l’homme au cornet ; vous êtes dans une hutte de pêcheur, perchée en haut des falaises, à mi-chemin de Locmaria et du cottage où nous vous avons pris.

– Bien.

– L’homme sur qui vous avez tiré n’est point celui que vous attendiez...

– Ah !

– Celui-là n’est point venu, Mme la comtesse d’Estournelle ne court aucun danger, et nous vous engageons à vous coucher.

– Mais...

– Monsieur de Passe-Croix, interrompit l’homme au cornet d’un ton bref, nous avons reçu des ordres, nous les exécutons. Si vous avez d’autres explications à demander, veuillez attendre le retour du *maître*.

– Le... maître ?

– Oui.

– Quel est-il donc ?

– Peut-être vous le dira-t-il lui-même.

– Et quand reviendra-t-il ?

– Oh ! dans une heure peut-être... Dans tous les cas, il sera ici avant le jour.

Victor s’assit au coin du feu. Mille pensées confuses l’agitaient ; il se demandait si le nouveau guet-apens dont il

venait d'être victime ne se rattachait point aux événements de Sologne.

Les mots vagues, mystérieux, échappés à M. de Chenevières touchant son père à lui Victor, l'hésitation de M. de Fromentin à lui répondre ; tout, jusqu'à cette phrase de l'homme au cornet : « Nous sommes arrivés à temps pour vous empêcher de commettre un crime » ; tout lui revenait en mémoire et lui donnait la fièvre.

L'hercule avait fermé à double tour l'unique porte de la hutte.

– Vrai, monsieur, dit-il en s'attablant, vous ne voulez pas souper ?

Victor refusa d'un geste. Cependant, comme il avait une soif ardente.

– Donnez-moi à boire, dit-il.

L'homme au cornet ouvrit à son tour le bahut et y prit un gobelet d'étain ; puis, furtivement, il jeta au fond une petite pincée de poudre brune qu'il tenait depuis un moment, entre le pouce et l'index.

Après quoi il emplit le gobelet de cidre et l'offrit à Victor.

Le jeune homme le vida d'un trait et se remit au coin du feu, attendant avec impatience le retour du personnage que ces deux hommes appelaient le *maître*.

Mais, au bout de quelques minutes, Victor fut pris d'une sorte de torpeur physique : il eut envie de dormir, voulut se lever et n'en eut pas la force. Peu à peu sa tête retomba sur son

épaule, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit d'un sommeil profond.

* *
*

Combien d'heures dura ce sommeil ?

Victor eût été bien embarrassé pour le préciser quand il s'éveilla.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouva couché sur le lit qui était dressé au fond de la hutte. Les rayons du soleil se jouaient sur la courtine, la porte était ouverte. Les deux hommes avaient disparu.

Victor sauta à bas du lit, courut au seuil de la porte et promena un regard avide autour de lui. Il avait la mer à ses pieds, la falaise au-dessus de sa tête, à droite et à gauche un sentier poudreux, et la maison d'où il sortait lui paraissait abandonnée...

Il y rentra, et son regard fut attiré par un objet blanc qui se trouvait sur la table.

C'était une lettre à son adresse. L'écriture lui en était inconnue.

Il l'ouvrit et lut :

« Des gens à qui M. Victor de Passe-Croix inspire une sympathie réelle l'engagent à retourner à Paris et à ne jamais demander, à qui que ce soit au monde, l'explication de certains mystères. M. de Passe-Croix ne trouvera plus à Nantes M. de Chenevières. On l'a transporté dans un château des

environs, dont M. de Passe-Croix chercherait en vain à savoir le nom.

« Il est inutile qu'il retourne au cottage. Les deux femmes qui l'habitaient ont quitté Belle-Isle-en-Mer.

« Si M. de Passe-Croix retrouve jamais la comtesse, il fera bien de lui tourner le dos. Elle ne mérite que son indifférence et son mépris, car elle s'est jouée de lui.

« M. de Passe-Croix, enfin, fera bien de passer à l'auberge du *Renard d'or,* où il retrouvera sa valise et ses pistolets. »

La lettre était sans signature.

Victor prit sa tête à deux mains et murmura avec accablement :

– Je crois que je finirai par devenir fou.

Il fouilla la maison ; elle était déserte. Il descendit alors à Locmaria et entra dans l'auberge du *Renard d'or*.

– Ah ! monsieur, lui dit l'hôtesse, je vous ai cru mort, Seigneur Dieu !

– Bah !

– Voici deux jours que vous êtes parti...

– Deux jours !

– Oui, monsieur, c'est avant-hier soir vendredi...

– Comment ! s'écria Victor, vous dites que c'est avant-hier...

– Oui, monsieur, à preuve que c'est aujourd'hui dimanche. Et tenez, voilà le dernier coup de la messe qui sonne.

Victor eut le mot de l'énigme. Le verre de cidre qu'il avait bu contenait un narcotique. Il avait dormi près de quarante-huit heures.

– Oh ! se dit-il avec une sorte de rage, il faudra pourtant bien que j'aie le mot de toutes ces énigmes !...

Au son de la cloche de l'église se mêlait le son d'une autre cloche.

C'était celle d'un bateau prêt à partir.

Victor jeta un louis sur la table et prit sa valise.

Comme il allait franchir le seuil du *Renard d'or*, l'hôtesse lui dit :

– Ah ! j'oubliais de vous remettre ceci, monsieur. On l'a apporté pour vous hier soir. Celui qui me l'a remis est un pilote engagé à bord d'un bateau de pêche qui va, dit-on, à Terre-Neuve.

L'objet que l'hôtesse remettait à Victor était une petite boîte. Cette boîte renfermait ses pistolets.

XLIX

Le train qui va de Nantes à Paris n'entre pas dans la gare d'Orléans ; il s'arrête aux Aubrais, et les voyageurs obtiennent de l'obligeance de l'administration vingt-cinq minutes destinées à la consommation du plus méchant dîner qui soit au monde.

Or, à quarante-huit heures de distance des événements que nous racontions naguère, notre héros, M. Victor de Passe-Croix, arriva aux Aubrais vers cinq heures et demie du soir.

Victor avait pris un coupé dans lequel il était demeuré seul.

Il descendit, entra dans la salle à manger du buffet, se mit à table comme les autres voyageurs, mangea du bout des dents, paya et remonta dans son coupé, bien avant le coup de cloche du départ.

Les voyageurs qui viennent de Nantes sont rejoints aux Aubrais par un train venant de Limoges.

Victor, qui s'était déjà allongé sur sa banquette, tourna tout à coup la tête, au bruit de la portière qu'on ouvrait, et fit un geste de mauvaise humeur, en entendant ces mots d'un employé :

– Il y a de la place ici, monsieur !

Victor fronçait démesurément le sourcil lorsque soudain il jeta un cri d'étonnement à la vue du voyageur qui venait partager son compartiment.

C'était un jeune homme vêtu de velours gris, coiffé d'une casquette de chasse, et qui tenait à la main une légère valise et une couverture de voyage.

– Paul !

– Victor !

Telle fut la double exclamation poussée par les deux jeunes gens, qui se tendirent aussitôt la main.

– D'où viens-tu ? demanda le nouveau venu.

– De Nantes, et toi ?

– De Limoges, où j'ai passé quelques semaines chez une de mes tantes.

Or, ce jeune homme n'était autre que Paul de la Morlière, le héros de la première partie de cette histoire, le fils du vicomte, ce misérable qui avait tué Diane de Morfontaine et M. de Main-Hardye.

Il y avait trois mois que Paul avait disparu du monde parisien.

– Ah ! fit Victor, tu viens de chez ta tante, à Limoges ?

– Oui.

– Comment va ton père ?

– Je ne sais pas, répondit sèchement Paul de la Morlière.

– Comment, tu ne sais pas ?

– Il y a trois mois que je ne l'ai vu.

– Mais tu lui écris ?

– Non.

L'accent de Paul avait une tristesse mystérieuse mélangée de dédain.

Le train venait de se mettre en route. Les deux cousins étaient seuls dans leur coupé, et avaient, par conséquent, toute liberté de causer.

Un éclair traversa le cerveau de Victor de Passe-Croix.

– Dis donc, Paul, fit-il, sais-tu pourquoi ton père et le mien se voient si rarement ?

Un nuage passa sur le front de Paul de la Morlière.

– Parce qu'ils ont sans doute commis en commun des peccadilles de jeunesse.

– Ah !

– Et toi, comment es-tu avec ton père, Victor ?

– Je ne sais pas.

Paul fronça le sourcil.

– Sais-tu bien, dit-il, que depuis trois mois je n'ai pas mis le pied dans la maison paternelle ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que je me suis trouvé une nuit face à face avec mon père, un pistolet à la main.

Victor eut un geste de surprise.

– Mais raconte-moi donc cela, fit-il.

– Non, pas avant que tu m'aies expliqué ces mots, qui viennent de t'échapper lorsque je t'ai demandé si tu étais bien avec ton père : *Je ne sais pas.*

– C'est, répondit Victor, que je ne sais plus, à l'heure qu'il est, si je dois encore aimer mon père et le vénérer, ou si je ne dois plus avoir que du mépris pour lui.

– C'est exactement ma position, dit Paul, et c'est pour cela que j'ai quitté Paris sans le revoir, il y a trois mois.

Les deux jeunes gens se regardèrent un moment, consternés. Enfin, Victor fit un effort suprême :

– Je vais tout te dire, mais tu me diras tout, n'est-ce pas ?

– Tout.

Alors, d'un ton bref, saccadé, parfois ému, Victor raconta son déplacement de chasse au château des Rigoles, la connaissance qu'il y avait faite de M. de Fromentin, l'histoire du créole Charles de Nancery, et enfin l'amour insensé de sa sœur Flavie pour M. Albert Morel.

Mais lorsqu'il en fut venu au récit de son enlèvement dans la forêt et de son emprisonnement dans la maison mystérieuse ; lorsqu'il eut parlé de cette inconnue aux cheveux blonds qui l'avait un moment fasciné de ses doux regards et de son sourire, Paul l'interrompit vivement et s'écria :

– C’est elle ! Danielle !

– Tu la connais ?

– Oh ! oui, murmura Paul, et je l’aime éperdument. Écoute maintenant, écoute mon histoire à ton tour.

Paul raconta alors en peu de mots, mais avec une clarté parfaite, les mystérieux événements qui s’étaient déroulés en Normandie, trois mois auparavant, c’est-à-dire la façon étrange dont il avait rejoint Danielle dans la propriété du marquis de Verne, et cette rencontre nocturne avec son père, qui avait fait feu sur lui.

Nos lecteurs s’en souviennent, cette nuit avait clos la première partie des *Chevaliers du Clair de Lune.*

Paul continua ainsi, pendant que Victor l’écoutait frémissant :

– Le coup de pistolet éclaira la chambre, une femme parut un flambeau à la main, mon père jeta un cri :

« – Diane ! murmura-t-il.

Cette femme, à qui il donnait le nom de Diane, c’était Danielle. Qu’est-ce que Danielle ? je l’ignore.

Toujours est-il certain que mon père tomba à genoux, murmura des mots inintelligibles et me fit l’effet d’un homme frappé de la foudre.

Danielle vint à moi, me prit la main et me dit :

« – Regardez cet homme ! c’est un assassin !

Et elle disparut, et j'ai eu beau parcourir la maison, la fouiller des caves aux combles, je ne l'ai point retrouvée...

– Mais... ton père ? demanda Victor de Passe-Croix.

– Il a été comme idiot pendant deux ou trois jours. Je l'ai ramené à Paris, et depuis lors je ne l'ai point revu.

– Ainsi les hommes qui entourent cette femme que tu nommes Danielle sont, selon toi, les mêmes qui m'ont poursuivi en Sologne ?

– Je le jurerais.

– Mais... quel est leur but ?

Paul était sombre.

– Écoute, dit-il, je crois que nos pères ont du sang sur les mains.

Victor fit un soubresaut et poussa un cri terrible.

– Oh ! si cela était ! dit-il.

– Que ferais-tu ?

Et Paul de la Morlière attacha sur Victor un regard ardent.

– Que ferais-tu ? répéta-t-il ; car, moi, depuis cette nuit-là, je suis en proie à une sorte de fièvre désespérée ; car j'ai parfois envie de me tuer... car je voudrais savoir...

Victor le bouillant et l'intrépide, eut un éclair de rare sang-froid.

– Ami, dit-il, écoute bien ce que je vais te dire. Si nos pères sont coupables, c'est à nous de réparer leur faute. Mais cette faute, il faut la connaître.

– Mon père n'avouera jamais ! murmura Paul...

– Eh bien ! s'écria Victor, je te jure, moi, que le mien sera forcé de me dire la vérité.

Comme le jeune homme prononçait ces derniers mots, le train arrivait dans la gare de Paris.

– Où vas-tu ? demanda Paul. Moi, je ne veux pas rentrer chez mon père ; je vais descendre à l'hôtel.

– Eh bien ! je vais tout droit chez moi, dit Victor.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux avoir ce soir même une explication avec mon père.

Paul baissa la tête et ne répondit rien.

Les deux cousins prirent une voiture à la gare.

Victor laissa Paul de la Morlière à l'hôtel de Bade, et continua son chemin vers la maison paternelle.

M. le baron de Passe-Croix habitait à Paris un hôtel dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré. C'était une vaste demeure un peu triste, un peu sombre, aux murailles grises, presque toujours veuve de ses maîtres.

Le baron et sa famille y passaient à peine quatre mois d'hiver.

Un vieux suisse en était le seul gardien aussitôt que la famille était repartie pour la Martinière, où M. de Passe-Croix semblait se plaire beaucoup plus qu'à Paris.

Il était nuit close depuis longtemps lorsque Victor arriva.

Il sonna discrètement ; le suisse vint ouvrir.

– Chut ! dit Victor en posant un doigt sur ses lèvres. Avant de m'annoncer, dis-moi comment va mademoiselle Flavie.

Et il se glissa dans la loge du suisse et tira la porte sur eux.

– Monsieur Victor, répondit le suisse, mademoiselle Flavie va beaucoup mieux.

– Ah ! dit Victor en respirant.

– Il y a un médecin portugais qui la soigne et qui vient tous les jours.

– Il paraît, ajouta le suisse, que d'ici à quelques jours mademoiselle sera tout à fait guérie.

Victor respira.

– Et ma mère ?

– Mme la baronne va bien. Elle est sortie en ce moment. Je crois qu'elle est à l'église Saint-Philippe.

Le jeune homme regarda par le carreau de la loge, qui donnait sur la façade de l'hôtel, et vit de la lumière à deux croisées du second étage.

– Mon père est dans son cabinet, pensa-t-il.

Et il dit au suisse :

– Garde ma valise et ne sonne pas pour avertir de mon arrivée. Je vais monter chez mon père par le petit escalier.

En effet, Victor gagna un escalier de service et en gravit les marches lestement, sur la pointe du pied, sans rencontrer personne. Il arriva ainsi au deuxième étage, traversa un corridor et frappa deux coups à une porte.

– Entrez ! dit une voix qu'il reconnut pour celle de son père.

Le baron était dans son cabinet, assis dans un fauteuil à la Voltaire, les jambes croisées, la tête appuyée dans une de ses mains et en proie à une sorte de rêverie.

Il eut une exclamation de surprise et de joie en voyant entrer Victor.

Mais Victor était pâle, un peu triste, et son attitude avait quelque chose de solennel qui frappa M. de Passe-Croix.

– Oh ! dit-il, c'est toi. D'où viens-tu, mon enfant ?

– De Nantes, mon père.

Victor ferma la porte et vint s'adosser à la cheminée, en face de son père.

– Ah ! tu viens de Nantes ? et qu'es-tu allé y faire, s'il te plaît ?

– Je m'y suis battu.

M. de Passe-Croix tressaillit.

– Avec un des hommes qui m'ont maltraité en Sologne, acheva Victor ; avec un de ceux qui sont cause de la folie de ma sœur.

– Que me chantes-tu là ?

– Mais, reprit le jeune homme, avant de vous parler de cela, mon père, j'ai bien d'autres choses à vous dire.

– Ah !

Et comme l'accent de Victor était glacé, M. de Passe-Croix éprouva une vague inquiétude.

– Mon père, reprit Victor, nous sommes gentilshommes, n'est-ce pas ?

– Belle question !

– Elle est sérieuse, mon père, car j'ai toujours ouï dire que dans une race de gentilshommes, les aïeux et les descendants étaient solidaires de l'honneur de la famille.

– Mais... sans doute...

– Eh bien ! c'est au nom de l'honneur des Passe-Croix que je viens à vous.

– Ah çà, fit le baron avec impatience, t'expliqueras-tu ? Il me semble que tu joues aux énigmes.

– Non, mon père.

– Alors, voyons ?

Victor attacha sur le baron un regard qui eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme.

– Mon père, reprit-il, mon cousin Paul de la Morlière est arrivé ce soir à Paris, comme moi. Nous avons voyagé ensemble depuis Orléans. Paul est à moitié fou, car il a entendu de vagues rumeurs, car des mots mystérieux ont frappé son oreille.

– Et ces mots... fit le baron, qui pâlit un peu et regarda attentivement Victor.

– Ces mots, reprit le jeune homme, étaient injurieux pour l'honneur de son père.

Le baron haussa les épaules.

– Ton oncle de la Morlière, dit-il, est un galant homme.

– Vous croyez ?

– Parbleu !

– Ah ! fit Victor d'un air de doute. Alors Paul a été mal renseigné... comme moi, probablement.

À ces derniers mots, le baron se leva tout d'une pièce et regarda fixement son fils :

– Comme toi ? dit-il ; que veux-tu dire, par hasard ?

– Vous ne savez pas qu'en Sologne, répondit froidement Victor, ces hommes qui ont prêté main-forte à M. Albert Morel ont prétendu qu'ils accomplissaient un grand acte de réparation ?

M. de Passe-Croix avait reconquis un sang-froid superbe :

– Si tu continues à parler par énigmes, dit-il, je ne comprendrai jamais.

Victor céda tout à coup à un accès d'emportement :

– Mon père, dit-il, je vais vous dire un mot encore. Celui-là est de Paul.

– Ah ! que t'a-t-il dit, Paul ?

– Ceci : « Je crois que nos pères ont du sang sur les mains. »

Les lèvres de M. de Passe-Croix blanchirent. Ses yeux s'injectèrent, un éclair de fureur en jaillit, et il écrasa son fils de son regard.

Il fit un pas en arrière, étendit la main et dit :

– Dieu maudit le fils qui accuse son père. Va-t'en !...

Tout brave qu'il était, tout convaincu qu'il semblait être de ce passé criminel et mystérieux, Victor se sentit foudroyé.

– Mon père ! dit-il.

Mais M. de Passe-Croix lui montra la porte et dit :

– Je ne suis plus votre père ! sortez !...

Le baron s'était montré si habile comédien en ce moment, que Victor le crut innocent.

– Ah ! malheureux que je suis ! murmura-t-il en tombant à genoux et joignant les mains, j'ai osé douter de mon père.

– Mais sors donc, misérable ! s'écria M. de Passe-Croix étincelant d'un courroux superbe, sors à jamais de ma présence !... sors, maudit ! tu n'es plus mon fils !... sors, ou je te tais jeter à la porte par mes laquais !...

Et il voulut saisir un gland de sonnette.

Mais alors Victor se releva, marcha lentement vers le seuil, et se retournant avant de le franchir :

– Adieu, mon père, dit-il ; je tâcherai de mériter un jour votre pardon !...

Et il sortit.

M. de Passe-Croix, pâle, défait, frémissant, écouta le bruit des pas de Victor s'affaiblir et se perdre dans l'éloignement.

Puis, quand il n'entendit plus rien, il se laissa tomber dans son fauteuil, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, vingt années d'angoisses et de remords n'ont-elles point fléchi votre colère !

Il demeura longtemps abîmé en sa douleur ; longtemps il pleura comme un enfant, et puis, tout à coup il se redressa l'œil en feu, effrayant à voir.

– Mais, s’écria-t-il, si mon fils a osé me parler ainsi, il y a donc des gens qui possèdent notre secret ! mais alors, c’est l’échafaud !...

Et le baron retrouva tout à coup une énergie sans pareille et l’activité de sa jeunesse :

– Allons, se dit-il, il faut faire face à l’orage, il faut que je voie Morfontaine et la Morlière.

Il sonna. Un valet vint, le baron demanda sa voiture. Il prit un paletot à la hâte, descendit dans la cour et dit au cocher :

– Conduis-moi chez le vicomte de la Morlière, et bon train.

Pendant le trajet, qui fut court du reste, M. de Passe-Croix reconquit peu à peu son sang-froid.

Lorsqu’il arriva chez le vicomte, il avait le visage calme et demanda en souriant si le vicomte était chez lui.

– Monsieur vient de rentrer, lui dit un valet, et je crois que monsieur va se coucher, car il est un peu souffrant.

– Eh bien ! va lui dire que j’ai besoin de le voir ; il me recevra.

Deux minutes après, le baron était introduit dans la chambre à coucher de M. de la Morlière.

Il y avait trois mois que les deux cousins ne s’étaient vus.

M. de Passe-Croix fut frappé du changement opéré chez le vicomte.

Il était vieilli de dix ans, ses cheveux étaient entièrement blancs, son visage amaigri sillonné de rides profondes.

Quand il se leva pour venir à la rencontre de M. de Passe-Croix, ce dernier s'aperçut qu'il était tout voûté.

– Bonjour, baron, lui dit-il, je m'attendais peu à te voir. Car il me semble que nous nous voyons rarement.

– C'est vrai, dit M. de Passe-Croix en s'asseyant. Tu sais même, vicomte, que nous ne nous voyons que dans les circonstances urgentes.

M. de la Morlière fronça le sourcil et regarda fixement son cousin.

– Dis donc, vicomte, reprit M. de Passe-Croix, comment es-tu avec ton fils ?

– Mon fils, murmura le vicomte, il y a trois mois que je ne l'ai vu.

– Ah !

– Pourquoi cette question ?

– Parce que mon fils l'a vu aujourd'hui.

– Victor ?

– Oui. Et Paul a dit à Victor ceci : « Je crois que nos pères ont du sang sur les mains ! »

Le vicomte ne jeta pas un cri, ne prononça pas un mot. Il se contenta de courber la tête.

– Ainsi, nos fils savent notre crime ! murmura le baron.

Soudain M. de la Morlière se redressa.

– Oh ! non, dit-il ; non, Paul ne sait pas la vérité. Mais il est une chose que je sais, moi, et que tu ne sais pas, baron.

– Laquelle ?

– C'est que la fille de Diane n'est pas morte, non plus que Grain-de-Sel... et que tous deux sont ligués contre nous, et qu'ils ont fondé une sorte d'association mystérieuse dans laquelle sont entrés plusieurs hommes qui nous poursuivent.

– Quels sont ces hommes ?

– Hélas ! je ne les connais pas.

Le vicomte soupira. M. de Passe-Croix le regardait avec une sorte de curiosité.

– Sais-tu bien, dit-il enfin, que tu m'étonnes profondément, vicomte ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu me parais te soucier fort peu de tout cela. On dirait qu'il n'y a plus en France ni cour d'assises, ni échafaud.

– Tais-toi ! murmura le vicomte, dont l'œil brilla d'une flamme sombre.

– Mais si on a notre secret, si la fille de Diane...

Le vicomte rêvait les yeux fixés à terre :

– Saphir m’a trompé, disait-il tout bas ; Saphir s’est moquée de moi.

– Qu’est-ce que Saphir ? demanda le baron, qui fut frappé de ce nom.

– Une femme qui m’a inspiré un amour insensé, furieux, inouï… Elle m’a pris mon âme, mon cœur, mon intelligence ; et c’est pour cela que je ne me sens plus la force de me défendre contre ceux qui nous poursuivent.

M. de Passe-Croix jeta un cri.

– Ainsi, dit-il, tu n’as point cherché à parer le coup qui nous menace ?

– Non…

Et le vicomte prononça ce mot avec un accent de lassitude suprême, de désespoir infini.

M. de Passe-Croix se leva.

– Allons ! dit-il, je vois que je ne puis plus compter sur toi. Tu es un homme perdu, et je crois que nous ne nous reverrons plus, à moins que ce ne soit sur les bancs de la cour d’assises.

Ces dernières paroles semblèrent triompher un moment de l’atonie du vicomte.

– Non, non, dit-il, reste, baron, je vais tout te dire.

– J’écoute, voyons.

M. de la Morlière raconta alors au baron les événements de Normandie, sa passion insensée pour Saphir, passion qui l'avait conduit dans cette maison mystérieuse où il s'était trouvé en présence de son fils, un pistolet à la main.

– Ainsi, dit le baron, tu l'as vue, elle !

– Oui, et c'est la vivante image de Diane de Morfontaine.

– Et depuis trois mois tu es demeuré calme au fond de ton hôtel !

– Depuis trois mois, je suis fou.

– Sans nous prévenir, Morfontaine et moi ? Sans t'inquiéter de ton fils ?

– Mon fils me renie ! dit le vicomte, mais il ne sait rien. M. de Passe-Croix semblait atterré :

– Mais, malheureux ! s'écria-t-il, s'il en est ainsi, nous sommes perdus... Si tu ne retrouves pas ton énergie d'autrefois, ton intelligence perverse, qui avait de si merveilleuses combinaisons, autant nous en aller sur-le-champ trouver le juge d'instruction et nous remettre en ses mains.

– Ah ! dit le vicomte avec un soupir, si je retrouvais Saphir ?

– Eh bien ?

– Je crois que je redeviendrais jeune, je crois que je pourrais défier tous nos ennemis.

M. de Passe-Croix s'écria :

– On retrouvera Saphir.

– Comment ?

– Je m’en charge.

– Vrai ? fit le vicomte avec la joie naïve d’un enfant.

– Avant huit jours, je te le promets, dit le baron qui se disait à part lui : Qu’est-ce que Saphir ? et où une créature de ce genre peut-elle se trouver ?

Mais cette promesse avait tout à coup métamorphosé M. de la Morlière, son œil brillait ; sa taille voûtée s’était redressée : ce mauvais et cruel sourire d’autrefois reparaissait sur ses lèvres.

– Tu as raison, baron, dit-il, il ne faut pas que le triumvirat des trois cousins soit vaincu ; je vais envoyer chercher Morfontaine, nous tiendrons conseil.

Et le vicomte sonna, et donna l’ordre de porter un billet, qu’il écrivit en toute hâte à M. le marquis de Morfontaine.

L

Le surlendemain de l'arrivée de Paul de la Morlière à Paris, une jeune femme passait en voiture sur le boulevard des Italiens.

Elle revenait du Bois toute seule, à demi couchée sur les coussins de maroquin bleu de sa Victoria, le regard vague et flottant, sans jamais se fixer sur les deux foules de promeneurs qui se croisaient aux deux côtés de la chaussée.

Mais soudain, comme elle arrivait à la hauteur de la rue de Choiseul, elle fit un brusque mouvement de surprise, jeta un cri de joie, fit arrêter sa voiture et s'élança sur le trottoir avec la légèreté d'une chevrette.

Un jeune homme cheminait lentement, le front penché, dans une attitude rêveuse et triste.

– Paul ! s'écria-t-elle en courant à lui et lui serrant les deux mains.

Le jeune homme releva la tête, eut à son tour un geste de surprise et un cri qui n'était pas exempt de joie, et il pressa les deux petites mains blanches qu'on lui tendait.

– Comment ! c'est toi, ma bonne Saphir ! dit-il.

– Monstre ! dit-elle en le caressant du regard et du sourire. Me croyais-tu donc trépassée ?

– Qu’es-tu donc devenue depuis trois mois ? demanda Paul.

– Et toi ? dit Saphir.

– Je suis allé en province.

– C’est comme moi.

Les yeux de Saphir rayonnaient de joie.

– Tu n’es donc pas marié ? dit-elle.

– Mais il n’en a jamais été question, j’imagine.

Saphir jeta un nouveau cri.

– Oh ! ton roué de père ! dit-elle.

Et comme Paul semblait lui demander du regard l’explication de ces paroles, elle lui prit les deux mains :

– Viens avec moi, dit-elle, viens, il faut que je te dise tout.

Paul voulut résister, mais elle eut un : « Je le veux ! » de son bon temps, et elle l’entraîna jusqu’à sa Victoria.

– Monte ! dit-elle... Cocher, à la maison !

Saphir demeurait toujours rue Saint-Lazare, dans ce coquet appartement où jadis elle avait reçu Paul si souvent.

Durant le trajet, elle fut silencieuse et comme tout entière au bonheur d’avoir retrouvé l’infidèle.

Lorsqu'ils furent descendus de voiture et qu'ils gravirent l'escalier, elle le prit par la main comme un enfant, puis elle ouvrit elle-même la porte de son appartement et le conduisit dans son petit boudoir orange, où il avait jadis fumé tant de cigares...

– Oh ! l'ingrat ! dit-elle.

Elle le fit asseoir sur la causeuse placée à côté de la cheminée, se débarrassa de son châle et de son chapeau, vint se mettre à côté de lui et prit dans ses deux mains la tête pâle du jeune homme.

– Oh ! l'ingrat ! répéta-t-elle, qui a lâché la proie pour l'ombre ; qui a abandonné une pauvre fille qui l'aimait pour courir après une qui ne l'aime pas !

Paul tressaillit.

– Car, vois-tu, mon petit Paul, lui dit-elle, je n'ai pas besoin d'être sorcière pour voir que tu es malheureux, que tes beaux yeux sont cerclés de bistre, que ton front est pâle... que tu as souffert, mon enfant.

– C'est vrai... murmura Paul avec l'accent de la franchise.

Elle pressait sa main dans les siennes et le regardait avec tendresse.

– Quelle est donc la femme idiote, reprit-elle, qui a osé faire souffrir mon cher Paul ? Veux-tu que j'aille la trouver, dis ?

Et le dévouement le plus absolu, l'abnégation la plus franche brillaient dans l'œil de Saphir.

Paul, à son tour, prit dans ses mains la tête de Saphir, et la baisa sur le front :

– Tu es bonne, dit-il, et je sais ce que je te dois. Tu m’as soigné quand j’étais blessé, blessé pour…

Il s’arrêta confus.

– Va, dit-elle, achève, je sais tout. Tu t’étais battu pour une femme… pour *elle*… Danielle, n’est-ce pas ?

– Tu la connais ! s’écria Paul bouleversé.

– Non, mais tu as prononcé son nom assez souvent dans ton délire.

Cette explication rassura complètement Paul de la Morlière.

– Mais enfin, dit-il en regardant Saphir, pourquoi as-tu disparu de mon chevet un matin ?

– C’est ton père qui l’a voulu.

– Mon père !

– Oh ! le vieux roué, dit-elle pour la seconde fois, c’est celui-là qui entend les machinations les plus abominables.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux te dire tout, mon petit Paul, à toi qui es bon et loyal ; car, vois-tu, entre nous, ton père ne vaut pas…

Un nuage couvrit le front de Paul. Saphir continua :

– Un matin, il m'a trompée. Il est venu me parler au nom de ton avenir... il m'a dit qu'il voulait te marier à ta cousine et qu'il faisait appel à ma loyauté... Que veux-tu ? je t'aimais comme une folle, comme une bête ; je me serais fait hacher menu pour toi... j'ai fait tout ce qu'il a voulu... il m'a emmenée en Normandie...

Paul jeta un cri.

– Il m'a enfermée avec lui dans une petite propriété appelée *la Charmerie*, et dans laquelle il me tenait prisonnière... Il me destinait à je ne sais quel rôle de séduction, lorsqu'il s'est pris lui-même à son propre piège.

– Ah ! fit Paul haletant.

– Il est devenu fou de moi. Une nuit je me suis sauvée, obéissant, du reste, à des hommes qui...

Saphir se mordit les lèvres jusqu'au sang. Sa franchise l'avait entraînée trop loin. Mais Paul lui prit le bras et lui dit vivement :

– Je gage que tu as été en relation avec des hommes mystérieux qui poursuivent mon père ?

– C'est vrai.

– Pour je ne sais quel crime ?

Saphir baissa la tête.

– Et, reprit Paul, au nom de l'amour que tu as pour moi, je te supplie de me dire, si tu le sais, quel est ce crime ?

– Hélas ! dit Saphir, je te jure sur les cendres de ma mère que je ne le sais pas.

Paul poussa un profond soupir ; mais comme il allait reprendre la parole, on entendit un violent coup de sonnette. Saphir se leva vivement et dit à Paul de la Morlière :

– Rassure-toi, je vais défendre ma porte. C'est singulier, du reste, qu'on vienne me voir, car je ne suis rentrée que d'hier dans mon appartement.

– Comment cela ?

– Eh ! mon cher petit, dit-elle, ne sais-tu pas que depuis trois mois, ces hommes dont je te parle ont fait de moi ce qu'ils ont voulu, en me disant que leur résister c'était t'exposer, toi, à tous les malheurs ?

– Oh ! fit Paul.

– Ils ont voulu que je changeasse de nom, j'en ai changé. Ils ont voulu que je me cachasse dans le fond du faubourg Saint-Germain, et pendant trois mois, je ne suis sortie que la nuit, à pied. Enfin, avant-hier, ils m'ont rendu la liberté, et je suis revenue ici… ici, où tout me parlait de toi…

Tandis que Saphir s'oubliait à donner cette explication, une nouvelle femme de chambre, que ne connaissait pas le jeune homme, avait reçu le visiteur, et Saphir la vit apparaître sur le seuil du boudoir, portant une carte sur un plateau.

– Madame, dit-elle, c'est un vieux monsieur qui a l'air bien respectable et bien digne. Il a tellement insisté, que je l'ai fait entrer au salon.

Saphir prit la carte et lut :

– Le vicomte de la Morlière !

– Mon père ! s'écria Paul.

Saphir et lui se regardèrent un moment indécis, et comme épouvantés.

– Reçois-le, dit Paul, après une minute d'indécision. Tiens, je vais me mettre là...

Et il souleva la portière du cabinet de toilette et disparut.

* *
*

Comment le vicomte de la Morlière arrivait-il ainsi comme à point nommé ? C'est ce qu'il nous faut expliquer rapidement.

Depuis son retour de Normandie, ainsi qu'il l'avait expliqué à M. de Passe-Croix, le vicomte de la Morlière, aiguillonné par cette passion fatale qu'il ressentait pour Saphir, avait bouleversé Paris vainement pour la retrouver.

Il s'était présenté cent fois rue Saint-Lazare, et cent fois on lui avait répondu :

– Mme Saphir n'est point revenue à Paris.

Enfin, le lendemain de cette soirée où les trois cousins avaient tenu conseil, car M. de Morfontaine était venu pareillement chez le vicomte, ce dernier reçut à huit heures du matin un billet ainsi conçu :

« Saphir est à Paris, mais on ne sait encore où elle demeure. »

Depuis qu'il cherchait la jeune femme, M. de la Morlière s'était adressé à toutes ces maisons d'informations qui disent posséder sur toutes choses de précieux renseignements.

Il supposa que ce billet émanait certainement de l'une d'elles.

LI

Le lendemain une lettre de la même écriture arriva à M. de la Morlière. Celle-là était plus explicite :

« Saphir, disait-elle, sera demain jeudi réinstallée dans son appartement de la rue Saint-Lazare. »

M. de la Morlière avait failli mourir de joie. Il avait retrouvé tout à coup son énergie, son courage, sa rare présence d'esprit.

Lorsqu'il entra dans le boudoir de Saphir, la jeune femme remarqua son regard brillant et fiévreux, et elle comprit que l'isolement et l'absence avaient décuplé la passion du vicomte.

Saphir était une fille énergique, d'ailleurs elle se sentait forte de la présence de Paul.

Elle eut un éclat de rire frais et moqueur en voyant entrer M. de la Morlière.

– Comment, dit-elle, vous voilà, mon pauvre ami ?

Le vicomte vint à elle, prit une de ses mains, et la portant à ses lèvres :

– Oh ! que vous m'avez fait souffrir, cruelle enfant ! murmura-t-il.

– En quoi cela, bon Dieu ? fit-elle d'un ton ingénu. Ne vous ai-je point obéi ? J'ai renoncé à Paul. Il est marié, n'est-ce pas ?

– Non, dit le vicomte.

– Asseyez-vous, reprit Saphir, je suis à vous.

Elle le poussa vers la causeuse où Paul était assis tout à l'heure, et passa, en sautillant, dans le cabinet de toilette.

Là elle se pencha vers Paul, qui s'était caché derrière un rideau :

– Que faut-il faire ? dit-elle ; veux-tu que je le renvoie ?

– Non.

– Que veux-tu, alors ?

Paul approcha ses lèvres de l'oreille de Saphir et prononça bien bas ces mots :

– Je voudrais savoir... son crime.

– C'est bien, murmura Saphir, et elle rentra dans le boudoir.

M. de la Morlière levait sur elle un regard enivré.

– Pourquoi m'avez-vous fui ? dit-il ; pourquoi vous êtes-vous échappée de la Charmerie ?

Saphir le regarda fixement.

– Prenez garde ! dit-elle.

– À quoi ?

– Si vous m’interrogez, je répondrai ; et si je réponds, peut-être vous repentirez-vous de m’avoir interrogée.

– Vous êtes folle, mon enfant !

Il voulut lui prendre la main.

– À bas les mains, mon vieil ami ! dit-elle en riant d’un rire moqueur. Nous ne sommes pas à la Charmerie ici ; je ne suis plus en votre pouvoir. Si vous me manquez de respect, j’appelle mes gens…

– Oh ! soupira-t-il.

– Dites donc, reprit-elle, avez-vous lu les *Mystères de Paris ?*

– Oui, répondit M. de la Morlière. Pourquoi cette question ?

– Alors, vous vous souvenez d’un certain Jacques Ferrand, le notaire ?

– Hélas !

– Oui.

– Et d’une pécheresse appelée Cécily, qu’il aimait à la passion… comme vous m’aimez.

– Hélas !

– Eh bien ! voyez-vous, reprit Saphir, je suis comme Cécily, moi. Je veux bien être bonne pour vous, mais il faut que vous me disiez vos peccadilles, dans le tuyau de l’oreille.

– Hein ? fit le vicomte.

– Si je suis partie de la Charmerie, si je me suis sauvée, comme vous dites... eh bien ! c'est que j'avais de mauvais renseignements sur vous, vicomte.

Elle disait cela avec un rire mutin et charmant, faisant sauter une mule de soie rouge au bout de son pied, et pelotonnée dans sa chauffeuse, en face de M. de la Morlière.

Celui-ci eut le vertige.

– Tenez, reprit-elle, je veux bien ne pas vous renvoyer ; j'ai pitié de vous, mais je veux tout savoir.

Le vicomte eut un éclair de sang-froid :

– Savoir quoi ? fit-il.

– Mais... les histoires de votre jeunesse.

Il se prit à sourire.

– J'ai été jeune comme tout le monde, dit-il.

– Pas davantage ?

– Non.

– Vous n'avez ni tué, ni volé, ni incendié ?

M. de la Morlière jeta un cri, se leva tout d'une pièce, devint affreusement pâle et chancela comme un homme ivre.

– Excusez, murmura Saphir avec cynisme, je ne croyais pas toucher aussi juste... je voulais plaisanter...

M. de la Morlière était un de ces hommes qui se redressent tout à coup et font face à l'orage au moment où on les croit terrassés.

Il se remit de son trouble en moins de temps qu'il n'en faut à un éclair pour briller et s'éteindre ! et regardant froidement Saphir, il lui dit :

– Ah çà ! que veux-tu donc dire, ma petite, et à qui en as-tu ?

Ce calme, cette audace, déconcertèrent la pécheresse.

– Mais, dame ! fit-elle, c'est que j'ai entendu dire...

– Quoi ?

– Que dans votre jeunesse...

– Que dans ma jeunesse, j'ai aimé les chevaux, la table, les femmes... le jeu... Après ?

M. de la Morlière dominait maintenant Saphir autant qu'elle le dominait tout à l'heure. Elle baissa les yeux et se tut. Le vicomte voulut payer d'audace jusqu'au bout :

– Est-ce de l'argent que tu veux, petite ? fit-il en tirant de sa poche une bourse pleine d'or, et la posant sur la cheminée.

Mais cette fois il était allé trop loin.

Saphir rougit de colère, prit la bourse et la lui jeta au visage.

– Sortez ! lui dit-elle.

Un éclair de rage brilla dans les yeux du vicomte. Il se leva lentement, fit un pas vers la porte, et parut attendre que Saphir le rappelât et lui adressât un mot d'excuse.

Mais Saphir s'était adossée à la cheminée et souriait avec mépris.

– Adieu, balbutia-t-il ; vous avez tort... je reviendrai demain...

– Mais sortez donc ! fit-elle avec hauteur, sortez, honorable vieillard.

Cette épithète fut un coup de massue pour le vicomte. Il s'en alla chancelant comme un homme ivre, traversa le salon ; il entendit Saphir qui riait aux éclats.

Celui qui l'eût rencontré dans l'escalier en eût eu pitié.

M. de la Morlière était venu à pied ; il s'en alla de même, rasant les murs, trébuchant à chaque pas.

– Elle sait tout ; pensait-il ; elle aura revu Paul, et Paul lui aura dit que son père lui faisait horreur !

Le calme, l'audace du vicomte, avaient eu la durée de quelques secondes. Une profonde atonie, une prostration sans égale, leur succédaient. Mais cette âme perverse n'en protestait pas moins contre le coup qui le frappait. L'amour qu'il ressentait pour Saphir venait se doubler de haine.

– Ah ! murmurait-il en s'en allant, si jamais je ne t'aime plus, comme je t'écraserai, vipère !...

Au moment où il arrivait à l'angle de la rue Blanche, un fiacre descendant cette rue débouchait dans la rue Saint-Lazare.

L'œil atone du vicomte s'arrêta sur ce fiacre et rencontra le regard d'une jeune femme qui s'y trouvait seule.

M. de la Morlière ôta son chapeau et salua.

La jeune femme laissa échapper un geste et deux mots de surprise :

– Tiens ! c'est vous, vicomte ?

Et elle secoua le fil de laine bleue qui correspond au siège du cocher.

Le fiacre s'arrêta, M. de la Morlière s'approcha tête nue et dit :

– Votre très humble et très obéissant serviteur, madame la comtesse.

Or, cette jeune femme n'était autre que madame d'Estournelle, qui venait de chez son amie Grenat.

Les femmes seules ont une pénétration merveilleuse.

La comtesse fut frappée du visage pâle et bouleversé de M. de la Morlière.

– Oh ! oh ! se dit-elle, qu'a-t-il donc, ce vieillard ? Serait-il amoureux ?

Et elle lui tendit la main et lui dit en souriant :

– Comment, vicomte, vous êtes à pied dans ce quartier lointain ?

– Oui, madame.

– Eh bien, montez… Je vais vous reconduire.

– Mais… madame…

– Montez donc ! insista-t-elle, ouvrant elle-même la portière. Où voulez-vous aller ?

– Où vous voudrez, dit le vicomte distrait et songeant de nouveau à Saphir.

La comtesse avait aperçu au coin de ses paupières ridées une larme prête à rouler sur sa joue.

– Voyons, mon cher vicomte, reprit-elle lorsqu'il fut monté dans la voiture, vous allez bien me permettre une indiscrétion ?

Il la regarda.

– Je devine, reprit-elle, que vous avez quelque peine ; vous êtes pâle et défait.

– Moi ?

– Votre voix est mal assurée. Et, tenez, vous avez des larmes dans les yeux. Or, poursuivit la comtesse en souriant, il y a bien douze ou quinze ans que nous nous connaissons, n'est-ce pas ?

– À peu près.

– Je suis une vieille amie ; nous avons joué au lansquenet ensemble... avant que je fusse comtesse, n'est-ce pas ? Est-ce que je n'ai pas été un peu l'amie de cette petite blonde des Folies-Dramatiques... vous savez ?... Comment s'appelait-elle ?

– Moka.

– C'est cela ! Eh bien, je vous rencontre rue Saint-Lazare, à pied, vers six heures, la mine à l'envers, les yeux fatigués... et j'ai bien un peu le droit de supposer que si Moka a pris sa retraite, il y a quelque part, dans le quartier, une beauté qui se montre cruelle pour vous.

– C'est vrai, dit le vicomte.

– Et vous l'aimez ?

– Comme on aime à mon âge. J'ai cinquante-huit ans, répondit le vicomte avec l'accent du désespoir.

– Pauvre ami ! dit madame d'Estournelle ; tenez, dit-elle, faisons un pacte.

– Lequel ?

– Un pacte d'alliance.

– Ah !

– Vous connaissez mon mari. Or, vous me rencontrez seule, en fiacre, à deux lieues de chez moi. Ceci peut vous sembler louche. Promettez-moi le silence.

– Je vous le promets.

– En échange je vais me charger de vos petits intérêts de cœur.

Le vicomte tressaillit.

– Comment se nomme-t-elle ? insista la comtesse. Voyons ! n'hésitez pas... Vous savez bien que lorsqu'une femme comme moi se mêle du bonheur d'un galant homme...

– Mais... balbutia le vicomte, vous ne la connaissez pas sans doute.

– Qu'est-ce que ça fait ? Et puis, d'ailleurs, je connais tant de gens !

Le vicomte hésitait encore.

– Dites donc, mon ami, fit madame d'Estournelle, je veux décidément tout savoir, et le moyen de provoquer vos aveux, c'est de vous en faire un moi-même.

– Vous ?

– Moi. Je suis à Paris à l'insu de mon mari, qui me croit en Bretagne...

– Vraiment ?

– Je loge mystérieusement dans le quartier où nous nous sommes rencontrés.

Le vicomte ne put se défendre d'un sourire.

– Chut ! fit-elle. Donc j'ai une liberté absolue. Et vous ?

– Oh ! moi, soupira le vicomte, je ne sais si je suis libre ou esclave.

– Rentrez-vous dîner habituellement chez vous, vicomte ?

– Pas toujours.

– Ainsi, on ne vous attend pas ?

– Jamais !

– À merveille ! Vous allez me conduire aux Champs-Élysées, vous m'offrirez à dîner, et je ne vous laisserai aller qu'après que vous m'aurez fait votre confession tout entière.

Cette perspective de dîner en tête à tête avec une jolie femme qui s'offrait comme médecin de l'âme, devait séduire M. de la Morlière.

Il avait connu la comtesse au temps où elle s'appelait la Topaze, et il se dit sur-le-champ :

– Voilà certainement la femme qui peut faire entendre raison à Saphir.

Il eut même, en ce moment, un retour de calme et de présence d'esprit, qui lui fit envisager la comtesse comme un auxiliaire inattendu dont, au besoin, il pourrait tirer bon parti. Les natures perverses se devinent.

Il accepta donc avec empressement l'offre de la comtesse, qui dit au cocher :

– Allez aux Champs-Élysées !

Durant le trajet, la conversation continua.

– Ainsi, dit la comtesse, cette petite fille se moque de vous ?

– Hélas !

– Est-elle jolie ? A-t-elle quelque esprit ? Lui avez-vous offert une position ?

– Je me ruinerais de bon cœur...

– Alors elle est sotte !

– Non, elle aime...

– Ah ! murmura la comtesse, voici la vraie pierre d'achoppement trouvée. Eh bien ! nous verrons à tourner la difficulté. Mais à propos, poursuivit-elle, donnez-moi donc des nouvelles de votre fils, vicomte ?

Cette question fit faire un soubresaut à M. de la Morlière.

– Mon fils ! dit-il, mon fils !... je ne le vois plus... il est en province.

– Ah !

– Est-ce qu'il n'a pas eu l'année dernière une liaison dont on a beaucoup parlé... une belle créature, si je me souviens ?

Le vicomte faillit livrer son secret sur-le-champ ; mais il se contint.

– Oh ! fit-il négligemment, je ne me suis jamais trop occupé de cela... J'ai toujours un peu fermé les yeux.

– Père indulgent ! murmura la comtesse avec un sourire moqueur.

La comtesse baissait son voile de façon à n'être pas reconnue.

Le fiacre s'arrêtait devant un restaurant.

Puis elle prit le bras du vicomte, et monta au premier étage où ils demandèrent un cabinet. Ils y étaient à peine installés que des pas retentirent dans le corridor, et on entendit une voix qui disait :

– Garçon, retenez-moi ce cabinet, et quand un jeune homme viendra me demander, vous le ferez monter.

Cette voix avait arraché un tressaillement à la comtesse.

Le garçon ouvrit le cabinet voisin de celui occupé par la comtesse et son vieux cavalier, et le nouveau venu y entra.

Quelques minutes après, on entendit de nouveau un bruit de pas dans le corridor, et celui qu'on attendait sans doute arriva.

– Bonjour, Paul !

– Bonjour, Victor !

Tels furent les mots échangés qui arrachèrent un double cri à la comtesse et à M. de la Morlière.

– Victor de Passe-Croix ! murmura madame d'Estournelle.

– Mon fils ! exclama le vicomte au comble de la stupeur.

Les cloisons étaient minces ; on entendait fort bien ce qui se disait d'un cabinet dans l'autre.

La comtesse mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à son compagnon.

– Chut ! dit-elle, écoutons.

Et tous deux prêtèrent l'oreille.

– Sais-tu, disait Victor, que tu me fais joliment poser ? Il était convenu que nous nous trouverions à cinq heures sur le boulevard, et que nous viendrions dîner ici. J'ai fini par y venir tout seul pensant que tu n'oublierais pas, au moins, ce dernier rendez-vous.

– Pas plus que le premier, mon cher Victor, répondit Paul ; mais il m'est arrivé une aventure.

– Ah !

– J'ai rencontré Saphir.

Le vicomte tressaillit et eut un bourdonnement dans les oreilles.

– Saphir ! dit Victor, ton ancienne maîtresse, n'est-ce pas ?

– Justement. Saphir m'a emmené chez elle ; elle m'aime toujours, la pauvre fille, et puis, elle avait beaucoup de choses à me dire.

– Ah !

– Lorsque tout à coup, pendant que j'étais chez elle ; elle demeure rue Saint-Lazare, tu sais ?

– Oui. Après ?

– Lorsque tout à coup, dis-je, on sonne, puis on apporte une carte… La carte de qui ? devine.

– Dame ! c'est difficile.

– La carte de mon père.

Et Paul eut un éclat de rire qui fit faire à son père, dans le cabinet voisin, une horrible grimace. Paul continua.

– Je n'ai eu que le temps de me jeter dans un cabinet voisin. De là, j'ai vu et entendu.

– Ah !

– Mon père est venu priant, suppliant, humble et petit… Saphir a été superbe. Sais-tu bien qu'elle lui a dit : Si vous voulez que j'aie pitié de vous, il faut que vous me fassiez l'aveu de ce crime que vous avez commis dans votre jeunesse ?

– Elle lui a dit cela ?

– Oui.

– Et alors ?…

– Alors, dit Paul tristement, alors mon père a été très fort. Il s'est redressé… il a traité Saphir de son haut et a fini par lui offrir sa bourse. Saphir a pris la bourse et lui a jeté au nez, en lui ordonnant de sortir.

– Ce qui fait que vous n'avez rien su ?

– Rien.

Les deux cousins demeurèrent silencieux un moment. Alors la comtesse regarda froidement M. de la Morlière, qui était livide.

– Maintenant, dit-elle, je n'ai plus besoin de votre confession, je sais tout.

Et comme il baissait les yeux.

– Il paraît que vous avez plus d'une peccadille sur la conscience, hein ? Du moins c'est l'opinion de votre fils...

– Madame...

– Et il paraît aussi que votre cousin le baron de Passe-Croix est dans le même cas...

Les rares cheveux du vicomte se hérissèrent.

– Chut ! dit la comtesse, je sais bien des choses allez, quand ils seront partis, nous causerons.

Une heure après, Victor de Passe-Croix et son cousin étaient sortis de chez le traiteur.

La comtesse s'était levée et, abritée derrière la jalousie, elle les vit s'éloigner à pied dans la direction de la place de la Concorde.

Alors elle dit au vicomte :

– Regardez-moi bien en face ! croyez-vous que je puisse être une alliée pour vous ?

– Oui, balbutia le vicomte, que la suite de la conversation des deux jeunes gens avait épouvanté.

– Votre neveu vous accuse, votre fils vous méprise, une association mystérieuse vous poursuit, ajouta la comtesse ; enfin, la femme que vous aimez a horreur de vous... Eh bien ! je puis lutter avec tout ce monde-là, moi.

– Vous ! fit le vicomte, regardant cette femme, dont l'œil étincelait.

– Moi.

– Vous seriez mon alliée ?

– Oui.

– Mais... en échange...

– Ah ! en échange, dit la comtesse, je vous demanderai autre chose... Mais le moment n'est pas venu... Envoyez chercher une voiture et partons.

Madame d'Estournelle et M. de la Morlière montèrent dans un coupé de remise, qu'ils firent arrêter au coin du faubourg Saint-Honoré.

Là, madame d'Estournelle dit au vicomte :

– Venez demain soir à neuf heures, rue Blanche, 15 ; vous demanderez une veuve récemment arrivée de province, madame Durocher : c'est moi.

Le vicomte descendit et regagna son hôtel à pied.

– Où faut-il conduire madame ? demanda le cocher.

– Rue de la Michodière, répondit-elle.

La comtesse, un quart d'heure après, sonnait à la porte de cet appartement bizarre où nous avons plusieurs fois déjà introduit nos lecteurs.

Un homme vint ouvrir. C'était l'homme aux lunettes bleues, l'homme au caban goudronné, celui qui avait essuyé les deux coups de pistolet de Victor de Passe-Croix.

– Vous êtes d'une exactitude merveilleuse, madame la comtesse, dit-il ; je ne vous attendais guère avant demain.

LII

L'homme aux lunettes bleues fit entrer madame d'Estournelle dans la pièce du fond, celle qu'il appelait son cabinet.

Il lui avança un fauteuil près du feu et demeura respectueusement debout devant elle.

Elle eut un geste de vraie comtesse, – de comtesse réellement née.

– Asseyez-vous, monsieur, dit-elle, je vous en prie.

– Madame, lui dit l'homme aux lunettes bleues, nous nous sommes vus une heure à Belle-Isle : ce n'est point assez pour causer. Je n'ai pu que vous démontrer à la hâte que j'avais votre secret et que, si vous tentiez quelque chose sans mon consentement vous échoueriez...

La comtesse se mordit les lèvres. L'homme aux lunettes bleues continua :

– Je me suis donc borné à vous promettre la moitié de la succession de la baronne René, et dans l'avenir, la main d'Andrewitsch.

Ce nom fit battre le cœur de la comtesse.

– Enfin, je vous ai donné rendez-vous ici dans un délai de trois jours. Vous arrivez à la fin du deuxième, c'est merveilleux d'exactitude, et je vous en remercie.

Madame d'Estournelle fixait ses regards sur l'étrange personnage avec curiosité.

– Je ne vous ai reconnu qu'à la voix, dit-elle, tellement vous êtes changé.

Il se prit à sourire.

– Cela m'arrive tous les jours de changer de tournure, et même de visage, dit-il ; mais causons sérieusement. Je vous connais, madame la comtesse.

– Ah ! tout à fait ?

– J'ai joué au lansquenet avec vous il y a douze ou treize ans... Vous vous nommiez la Topaze.

La comtesse rougit et pâlit tour à tour.

– Faites-moi grâce de ces détails rétrospectifs, dit-elle.

– Un dernier, cependant ?

– Voyons !

– Un soir, il y a treize ans, vous étiez à cheval, au bois de Boulogne, aux environs de la porte Maillot. Votre cheval eut peur, s'emporta et se brisa la tête contre un arbre. Un jeune homme qui passait par là vous releva évanouie et vous mit dans un phaéton. Il vous reconduisit chez vous. Vous demeuriez alors rue de la Madeleine, à l'entresol.

– C'est vrai, dit madame d'Estournelle.

– Vous étiez fort bien logée, fort bien meublée, et le comte hollandais Van-Held se ruinait pour vous.

– Cela est vrai encore.

– Vous souvenez-vous du jeune homme qui vous reconduisit ?

– Attendez... oui, c'est un homme qui a disparu. Selon les uns, c'était un marquis ; selon les autres un aventurier qui a laissé derrière lui un renom de terreur et d'audace ; on le nommait, je crois, Rocambole.

– C'est moi, dit simplement l'homme aux lunettes bleues. Cet aveu, formulé avec un calme antique, produisit une impression solennelle et terrible sur la jeune femme.

– Madame, reprit cet homme, s'il a été au monde un homme audacieux entre tous, merveilleusement doué pour le mal entre tous, longtemps heureux entre tous, c'est moi...

» Pendant de longues années, j'ai été une puissance mystérieuse, occulte, une puissance qui faisait trembler. On me consultait et on me craignait. J'ai fait des mariages, j'en ai rompu ; j'ai rendu des pères à leurs fils, j'ai privé des fils de leurs pères ; je me débarrassais d'un homme comme d'une mouche ; je supprimais une famille du livre de l'humanité, comme on raye un mot d'un trait de plume.

» Eh bien ! j'ai été vaincu un jour, vaincu par une femme qui marchait le drapeau du devoir à la main. Alors, je me suis repenti, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je suis plus fort que vous.

Involontairement, la comtesse frissonnait. L'homme aux lunettes bleues poursuivit :

– Si vous voulez marcher avec moi, vous triompherez ; si vous essayez de me braver, vous serez brisée !

Madame d'Estournelle devint humble et murmura d'une voix tranquille :

– Pourquoi ne marcherais-je point avec vous, si vous devez tenir les promesses que vous m'avez faites ?

– Je les tiendrai.

– Alors...

La comtesse n'acheva pas. On entendit un coup de sonnette.

– Pardon, fit l'homme aux lunettes bleues, je suis à vous.

Il alla ouvrir et revint, tenant une lettre à la main.

– Voici qui vous concerne, madame, dit-il.

– Moi ! fit la comtesse avec un certain étonnement.

– C'est un petit rapport de ma police ordinaire. Écoutez...

Et il lut :

« La comtesse et son amie Émeraude sont arrivées avant-hier soir à Paris. Émeraude est allée directement chez elle ; la comtesse est descendue rue Blanche, 15, dans un petit appartement meublé, sous le nom de madame veuve Durocher. Madame Durocher est sortie le lendemain soir, à neuf heures, en fiacre. Elle est allée rue des Saints-Pères, mais elle n'est pas montée chez elle.

« Elle s'est contentée de voir s'il y avait de la lumière aux croisées de son appartement.

« L'absence de toute clarté aura fait supposer que ses gens étaient sortis, et que, suivant son habitude, le comte était au café ou dans quelque tripot.

« Elle est retournée rue Blanche.

« Aujourd'hui, la comtesse est sortie vers six heures, en fiacre. Au moment où elle arrivait rue Saint-Lazare, elle a rencontré sur le trottoir un homme âgé qu'elle a fait monter auprès d'elle. Cet homme a été reconnu pour le vicomte de la Morlière.

« La comtesse et lui sont allés aux Champs-Élysées, ils ont dîné chez Ledoyen, dans un cabinet voisin de celui où dînaient Victor de Passe-Croix et Paul de la Morlière. »

L'homme aux lunettes bleues interrompit sa lecture et regarda madame d'Estournelle. La comtesse était stupéfaite.

– Vous avez une police admirable ! dit-elle avec un naïf enthousiasme.

– Et je compte bien vous utiliser, vous aussi, madame.

– Comment cela ?

Rocambole s'assit :

– D'abord, il faut me dire dans quel but vous avez dîné avec le vicomte.

– Vous y tenez ?

– Énormément. Et tenez, madame, prenez garde ! Si vous ne vous ouvrez à moi tout entière, si je remarque dans vos réponses la moindre réticence, je vous abandonne...

Pour la première fois de sa vie, la comtesse avait rencontré un dominateur. Elle se sentait étouffer entre les griffes de ce sphinx à visage multiple, à déguisements infinis, et dont l'astuce féline dépassait tout ce qu'elle avait rêvé elle-même.

– Vraiment ! dit-elle, vous ne tiendriez pas vos promesses ?

– Non.

– Et vous mettriez vos menaces à exécution ?

– Oui.

L'accent de l'homme aux lunettes bleues glaça madame d'Estournelle.

– Écoutez-moi bien, continua-t-il. Le hasard, qui vous a jetée sur ma route comme un obstacle que j'étais chargé de supprimer, le hasard, dis-je, m'apporte une combinaison nouvelle : il fait de vous un instrument dont je crois pouvoir me servir.

– Comment ?

– Mais, dites-moi d'abord pourquoi vous avez dîné avec le vicomte ?

– Je l'ai rencontré. Vous savez qu'il connaît mon mari ?

– Oui.

– La crainte qu'il ne trahît involontairement ma présence à Paris m'a fait l'aborder pour lui demander le silence.

– Bien. Après ?

– Il était bouleversé, il avait les yeux pleins de larmes. J'ai deviné que ce vieillard avait quelque immense douleur. Un sentiment de pitié...

– Bah ! interrompit l'homme aux lunettes bleues avec cynisme, dites un sentiment de curiosité, ce sera plus juste...

– Soit. J'ai deviné qu'il était amoureux.

– Parbleu ! il sortait de chez Saphir, qui l'a rudoyé.

– Comment savez-vous cela ?

– Je sais tout.

– Singulier homme, murmura la comtesse d'Estournelle.

Et elle continua :

– Nous sommes allés chez Ledoyen. Je lui avais promis d'amener à ses pieds, réduite et repentante, la fille qui le malmenait. Chez Ledoyen, comme vous le dit le rapport de votre agent, le fils du vicomte et Victor sont venus dîner dans un cabinet voisin.

– Avez-vous entendu leur conversation ?

– Oui.

Et la comtesse raconta ce qu'elle avait entendu.

– Eh bien ! madame, dit alors l'homme aux lunettes bleues, un mot va éclairer pour vous d'une façon tout inattendue la situation. Les hommes mystérieux qui vous poursuivent et dont je suis l'agent, sont les mêmes qui poursuivent M. le vicomte de la Morlière et Victor de Passe-Croix.

La comtesse fit un mouvement. Rocambole continua :

– Le baron, le vicomte, et leur cousin le marquis de Morfontaine ont, comme vous, volé un héritage. Voyez si vous voulez nous servir ou faire cause commune avec eux.

La comtesse fronçait le sourcil.

– Vous vous taisez ? reprit l'homme aux lunettes bleues. Eh bien ! je vous donne jusqu'à demain. Demain à dix heures du soir, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. Nous signerons la paix ou nous recommencerons la guerre.

– Soit, dit la comtesse en se levant ; à demain monsieur.

L'homme aux lunettes bleues la reconduisit avec toutes les marques du plus profond respect. Puis, quand elle fut partie, il revint s'adosser à la cheminée de son cabinet de travail et demeura longtemps pensif.

– Elle est très forte cette petite femme-là, se dit-il enfin. Elle a du calme, de la présence d'esprit, et pour peu que ces beaux messieurs du Clair de Lune se jettent encore au travers de mes combinaisons, elle finira par nous rouler.

Décidément, j'ai eu tort de lui laisser le temps de réfléchir.

Et l'homme aux lunettes bleues écrivit cette note : « Faire suivre plus que jamais la comtesse d'Estournelle, surtout d'ici à demain soir… »

LIII

Nous avons laissé Andrewitsch enfermé dans la cave taillée dans le roc sous la hutte de la falaise, à Belle-Isle. Le premier moment fut terrible pour lui.

Il se trouvait brusquement plongé dans les ténèbres, abandonné et sans doute victime de quelque infâme guet-apens.

Il cria d'abord, frappa contre la porte à coups de pied et essaya de l'ébranler. La porte résista.

Il appela, on ne lui répondit pas. Pendant une heure, en proie à une sorte de folie furieuse, il battait de sa tête les murs de son cachot. Puis il se calma, ses nerfs crispés se détendirent : il éprouva comme une lassitude physique générale qui lui permit de réfléchir et de se demander quels étaient les hommes qui venaient de le faire tomber dans un piège et ce qu'ils voulaient de lui.

Deux versions probables s'offrirent à son esprit.

Cet homme, qui le connaissait si bien et se disait un des amis du capitaine Grain-de-Sel, n'était-il pas plutôt ce personnage mystérieux et terrible qui poursuivait madame Durocher de son amour ?

Ou bien ces hommes réunis n'étaient-ils pas les âmes damnées du comte d'Estournelle ?

Cette dernière supposition lui fit dresser les cheveux sur la tête.

S’il en était ainsi, nul doute qu’il ne fût condamné à mourir de faim au fond de cette cave.

Le reste de la nuit s’écoula pour le jeune homme au milieu d’angoisses inexprimables, de folles terreurs et de mornes désespoirs.

Enfin, un rayon blanchâtre glissa tout à coup au fond de la cave, par une étroite meurtrière pratiquée dans le rocher.

C’était le jour qui venait. Andrewitsch respira un peu.

Puis quelques minutes après, il crut entendre du bruit, prêta l’oreille et distingua un pas lent et mesuré qui paraissait descendre les marches qui conduisaient à sa prison.

En effet, ces pas s’arrêtèrent derrière la porte ; une clef pénétra dans la serrure, et tout à coup le mince filet de lumière qui venait de la meurtrière fut absorbé tout entier dans le rayonnement d’une lampe.

Un homme venait d’apparaître sur le seuil du caveau.

C’était celui qui avait si rudement appréhendé Andrewitsch au collet, pendant la nuit, – c’était le faux pilote au caban goudronné.

– Ah ! misérable ! s’écria le jeune prisonnier russe.

Le faux pilote entra, poussa la porte derrière lui, posa sa lampe à terre et s’assit sur une futaille vide. Puis il mit un doigt sur sa bouche et dit à Andrewitsch :

– Chut ! ne vous fâchez pas ; je viens vous délivrer... Seulement, je veux causer avec vous auparavant.

– Vous venez me délivrer ! s'écria Andrewitsch.

– Oui.

– Bien vrai ? Vous allez me faire sortir d'ici ?

– Je viens vous chercher.

– Mais ce n'est pas pour me conduire dans une nouvelle prison ?

– Non. C'est pour vous remettre une permission du commandant de place, qui vous autorise à vous rendre à Paris.

Andrewitsch poussa un cri de joie qui fit trembler les voûtes de la prison.

– Je gage, reprit en souriant le faux pilote, que vous m'aviez pris pour un assassin ?

– Dame !

– Stipendié par le comte d'Estournelle ?

La physionomie d'Andrewitsch n'exprima que trop bien que son interlocuteur avait touché juste. Celui-ci reprit :

– Si vous allez à la villa, vous n'y trouverez plus madame Durocher.

– Pourquoi ?

– Elle vient de partir ?

– Partie ! s'écria Andrewitsch tout désolé ; elle est partie !

– Ce matin même, à bord du bateau à vapeur.

– Mais où va-t-elle ?

– À Paris.

– Mais, dit Andrewitsch, elle n'a pu partir sans vous dire...

– Elle m'a remis une lettre pour vous : la voici.

Le faux pilote tendit au jeune homme un petit billet ambré et satiné qu'il ouvrit avec empressement :

« Allez à Paris, mon ami, disait madame Durocher, nous nous retrouverons. Descendez rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Hambourg, et attendez de mes nouvelles. »

– Vous voyez que je ne vous mens pas, dit le faux pilote.

– Mais, enfin, demanda Andrewitsch, pourquoi m'avez-vous empêché, hier, d'aller au cottage ?

– Pour vous sauver.

– Je courais donc réellement un danger de mort ?

– Un homme était aposté dans le jardin, qui devait vous tuer.

– Qui sait ?

Et le jeune homme eut un fier sourire aux lèvres et un éclair dans les yeux.

– Mais, reprit le faux pilote, nous n’avons pas le temps de nous occuper de toutes ces choses-là. Songeons au plus pressé. Vous allez me suivre.

– Bon !

– Quand vous serez hors de la hutte, vous vous en irez tout droit à Locmaria.

– Et puis ?

– Là, vous vous présenterez à l’officier du port, votre permission à la main.

– Où est cette permission ?

– La voici. C’est un passeport en règle ; quand il l’aura visée, vous vous embarquerez à bord d’un chasse-marée qui va partir pour Nantes. Ah ? un instant, fit le faux pilote, j’oubliais l’essentiel. Le capitaine Grain-de-Sel et ses amis ont pensé que vous auriez besoin d’argent. Ils m’ont chargé de vous remettre ce porte-monnaie. Il contient deux mille francs. À Paris, on vous fera parvenir ce qui pourra vous être nécessaire.

– Comme avance sur mon héritage ? demanda Andrewitsch avec fierté.

– Naturellement.

Le faux pilote ouvrit la porte de la cave, prit sa lampe et dit au jeune homme :

– Suivez-moi, et prenez garde, les marches sont un peu glissantes.

Il passa le premier et tint sa lampe en arrière, de façon à éclairer la marche d'Andrewitsch.

Lorsque celui-ci fut hors de l'escalier souterrain et se trouva dans la chambre qui formait le rez-de-chaussée tout entier de la hutte, il constata que les deux hommes de la veille avaient disparu.

Mais comme il passait près du lit, il entendit un ronflement sonore.

– Qu'est-ce que cela ? fit-il en écartant brusquement les rideaux du lit.

Il vit un jeune homme qui dormait tout vêtu, étendu sur le dos, et il recula d'un pas.

Il avait reconnu le voyageur qui la veille, en quittant le bateau à vapeur, était descendu à l'auberge du *Renard d'or*.

– Quel est cet homme ? demanda Andrewitsch.

– C'est celui qui devait vous tuer, répondit le pilote.

Il le prit par le bras et l'entraîna hors de la hutte.

– Mais cet homme...

– Chut ! c'est un mystère... Partez ! le chasse-marée dérape dans une heure.

Et il le poussa sur le chemin de Locmaria, et ferma la porte de la hutte.

Cinq heures après, Andrewitsch arrivait à Nantes.

Là, il se débarrassa de la tunique verte des prisonniers russes et acheta des vêtements.

Le soir même, il prit le train express et partit pour Paris, où il arriva le lendemain matin.

Le billet de madame Durocher l'engageait à descendre à l'hôtel de Hambourg. Andrewitsch n'eut garde d'oublier cette recommandation.

Il se fit donc conduire rue Saint-Honoré, demanda une chambre et se coucha.

Réveillé vers midi, il se mit à la fenêtre et se prit à considérer avec une sorte d'enivrement ce flot mouvant de passants qui allait et venait sur les deux trottoirs de la rue Saint-Honoré.

Il aspirait l'air parisien avec délices. Il éprouvait toutes les joies de l'exilé enfin rendu à sa patrie.

Tout à coup on frappa à sa porte : c'était le garçon de l'hôtel qui lui apportait une lettre.

Cependant il n'avait point encore donné son nom au bureau, et il se croyait parfaitement inconnu.

L'enveloppe de la lettre était blanche, du reste, et ne portait aucune suscription.

– Monsieur, lui dit le garçon, on m'a chargé de vous remettre cette lettre. C'est un domestique en livrée qui vient de l'apporter et qui a dit que c'était pour un jeune voyageur arrivé ce matin par le train de Nantes. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

– Probablement, dit Andrewitsch en ouvrant la lettre.

La lettre était signée : « *Un ami du capitaine Grain-de-Sel* » et ainsi conçue :

« Monsieur le baron René est instamment prié de ne « point sortir en plein jour jusqu'à nouvel ordre. S'il veut « prendre l'air le soir, on lui conseille de sortir en voiture et « d'éviter les quartiers trop fréquentés. »

– Ils ont raison, pensa Andrewitsch. Cependant je voudrais bien voir le vieux Baptistin.

Andrewitsch fut cependant fidèle à la consigne qu'on lui donnait. Il demeura seul dans sa chambre et s'y fit servir à dîner.

Le soir, il alla se promener au Luxembourg.

Le lendemain, il tint même conduite.

Pourtant il commençait, vers la fin du troisième jour à trouver étrange que ses mystérieux protecteurs ne lui donnassent point signe de vie, lorsqu'il entendit frapper à sa porte, comme dix heures sonnaient.

Il courut ouvrir, et jeta un cri de joie…

* *
*

Madame d'Estournelle, en quittant l'homme aux lunettes bleues, ne rentra point dans le petit appartement qu'elle occupait rue Blanche, sous le nom de madame veuve Durocher.

Elle n'alla pas non plus chez Émeraude, qui, on le sait, demeurait rue Olivier. Elle s'en alla à pied, tout le long des

boulevards, son voile soigneusement baissé, mais regardant au travers pour voir si elle n'était point suivie.

Deux ou trois fois elle traversa la chaussée et changea de trottoir, puis elle entra dans une rue perpendiculaire au boulevard, la suivit un moment, en prit une transversale et se trouva ainsi derrière l'Opéra, c'est-à-dire dans la rue Rossini.

La rue était déserte. Un fiacre seul stationnait au bas de ce passage voûté qui conduit aux galeries de l'Opéra, madame d'Estournelle se jeta vivement dans le véhicule.

– Mais je suis retenu, madame, dit le cocher.

– Même pour vingt francs ?

Ce mot fut magique. Le cocher fut superbe, il prit son fouet et dit :

– Où allons-nous ?

– Au théâtre...

Le fiacre partit. Madame d'Estournelle était à peu près sûre de n'être point suivie.

Elle allait au théâtre d'Émeraude, où, elle en était sûre, elle rencontrerait l'actrice.

Bien qu'Émeraude fût en congé, elle allait passer souvent une heure ou deux au foyer des artistes.

Elle avait écrit le matin un petit mot à la comtesse pour l'avertir qu'elle y serait le soir.

Madame d’Estournelle se glissa dans le couloir un peu sombre de l’entrée des artistes, arrêta un garçon au passage, et lui dit :

– Voulez-vous prier madame Olympe de descendre ? C’est pour une affaire pressée.

Le garçon monta ; deux minutes plus tard Émeraude descendit.

– C’est moi, lui dit la comtesse. As-tu toujours ta petite maison de la barrière du Trône ?

– Toujours.

– Y vas-tu quelquefois ?

– Jamais. Ma femme de chambre, tu sais ma vieille Joséphine, y va tous les jours ouvrir les croisées et épousseter.

– Alors tu vas me prêter ta maison.

– Tiens ? fit Émeraude, je dois justement avoir une clef dans ma loge.

Elle remonta en courant, laissant la comtesse dans le couloir, et elle revint avec la clef.

– Adieu, merci !

– Tu repars ?

– En hâte.

– Mais où vas-tu ?

– Voir Andrewitsch.

La comtesse remonta en voiture, et se fit conduire rue Mondovi.

Là, elle mit vingt francs dans la main du cocher, et lui dit :

– Vous aurez vingt autres francs si vous m’attendez ?

Elle mit pied à terre et alla rue Saint-Honoré, passa comme une ombre devant le concierge de l’hôtel où était descendu Andrewitsch, et rencontrant une femme de service dans l’escalier, elle lui demanda hardiment :

– Quel est donc le numéro de la chambre du jeune homme arrivé de Nantes il y a trois jours ?

– Numéro 7.

– Merci !

La comtesse passa, monta au troisième étage, s’orienta, grâce à un bec de gaz, et trouva la porte du numéro 7. Elle frappa.

– Entrez ! dit une voix qui lui fit battre le cœur.

Elle avait reconnu la voix d’Andrewitsch. Le jeune homme vint ouvrir lui-même, et ce fut alors qu’il jeta un cri de joie.

– Vous ici, madame ! ah ! que vous êtes bonne, dit-il.

– Mon ami, dit la comtesse, j’avais hâte d’être à Paris, pour vous voir d’abord, pour vous arracher ensuite à une infâme machination.

– Que voulez-vous dire, madame ? demanda Andrewitsch stupéfait.

– Je ne puis m’expliquer ici. Mais il faut que je vous parle ce soir même.

– Où ?

Elle sembla réfléchir.

– Vous sortez tous les soirs ? dit-elle.

– Oui, madame.

– Comptez-vous sortir ce soir ?

– Sans doute.

– Où deviez-vous aller ?

– Aux Tuileries.

– Eh ! bien dans un quart d’heure, à la grille qui fait face à la place Vendôme.

Et elle s’esquiva avant qu’Andrewitsch eût eu le temps de répliquer ou de faire la moindre objection.

Elle passa, son voile baissé, devant la loge.

C’était un dimanche ; le concierge était seul et sommeillait. La rue Saint-Honoré était à peu près déserte.

La comtesse gagna à pied la rue de Rivoli et se glissa sous les arcades.

Dix minutes après, elle vit arriver Andrewitsch.

Andrewitsch était enveloppé dans un grand paletot brun, dont il avait relevé le collet, et qui lui couvrait une partie du visage.

Il tombait une pluie fine, serrée, pénétrante, et qui avait forcé les rares passants à se réfugier sous les arcades.

La comtesse reconnut le jeune homme à sa démarche, mais, avant de l'aborder, elle s'assura que personne ne la suivait.

Elle lui mit la main sur l'épaule et lui dit vivement :

– Venez !

Andrewitsch la suivit.

La voiture que la comtesse avait prise stationnait toujours rue Mondovi. Elle en ouvrit la portière et dit au cocher :

– Barrière du Trône !

Andrewitsch tombait d'étonnement en étonnement.

– Venez toujours, venez ! disait la comtesse. Pour que je me hasarde à vous confier ce que j'ai à vous dire, il faut que nous soyons seuls, entre quatre murs.

» Le cocher qui nous conduit est déjà trop près de nous.

– Mon Dieu ! fit Andrewitsch, comme vous m'intrigueriez, si je n'étais si heureux d'être auprès de vous !

Elle lui laissa prendre ses mains et les baiser avec transport. Andrewitsch continua :

– Mais au moins vous m’expliquerez, madame, pourquoi cet homme s’est emparé de moi, m’a empêché d’aller au rendez-vous que vous m’aviez donné, et...

Elle lui mit la main sur la bouche.

– Encore un mystère, dit-elle ; mais rassurez-vous, tout s’expliquera.

Le coupé de remise marchait comme le vent. La promesse des vingt francs de gratification, stimulait le zèle du cocher et donnait des ailes au cheval.

Après avoir suivi la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine, le véhicule traversa la place de la Bastille, et, bientôt après, il arrivait à la barrière.

Là, Mme d’Estournelle descendit :

– Suivez-moi toujours ! dit-elle au jeune prisonnier russe. Elle se mit à marcher rapidement et gagna l’ancien mur de ronde. À trois cents pas de distance, elle s’arrêta.

Elle avait devant elle une petite maison à un étage, dont les volets étaient fermés et qui paraissait inhabitée.

Elle tira une clef de sa poche, l’introduisit dans la serrure, la clef tourna et la porte s’ouvrit.

Andrewitsch, qui se tenait derrière elle, se trouva alors dans un corridor sombre.

– Où sommes-nous donc ? fit-il.

– Chez moi, ou plutôt dans la maison d'une amie, répondit-elle. Prenez ma main et venez...

Elle l'entraîna dans l'obscurité et referma la porte.

La comtesse était venue autrefois dans cette maison, elle en connaissait tous les *êtres,* comme on dit.

Au bout du corridor, elle tourna à droite et posa le pied sur la première marche d'un petit escalier tournant.

Andrewitsch la suivait toujours, de plus en plus étonné.

À la trentième marche, la comtesse s'arrêta et poussa une porte devant elle.

– C'est ici, fit-elle. Maintenant, attendez ; il faut que nous y voyions clair.

Elle fit deux pas, jusqu'à la cheminée sans doute. Andrewitsch entendit un frottement, puis il vit jaillir un éclair.

La comtesse alluma une bougie, dont la flamme éclaira soudain le lieu où se trouvait Andrewitsch.

C'était un joli petit salon, meublé avec un goût exquis, orné de tableaux et d'objets d'art, un bijou perdu au milieu du plus pauvre et du plus reculé des quartiers de Paris.

La comtesse posa la bougie sur la cheminée, ferma la porte, puis elle vint à Andrewitsch et le fit asseoir auprès d'elle sur un tête-à-tête.

– Mon ami, lui dit-elle alors, avez-vous du courage ?

– Vous savez que je mourrais pour vous, répondit le jeune homme avec enthousiasme.

– Il faut, au contraire, que vous viviez... que vous viviez, répéta-t-elle, malgré l'aveu que je vais vous faire.

– Mon Dieu ! fit-il, qu'allez-vous donc m'apprendre, madame ?

– M'aimez-vous ?

– Comme un fou.

– Et vous avez songé à m'épouser ?

– J'y songe toujours.

– Cependant...

– Oh ! ma résolution est prise.

– Si c'était impossible ?

– Rien n'est impossible. D'ailleurs, si vous le voulez, qui donc pourrait s'y opposer ?

– La fatalité !

Andrewitsch se leva tout pâle et regarda la comtesse.

– Expliquez-vous, madame, expliquez-vous, de grâce ! fit-il.

– Mon ami, dit-elle encore, je ne puis être votre femme... je suis celle d'un autre... je suis mariée !...

Andrewitsch poussa un cri et chancela comme frappé à mort...

– Allons ! pensa la comtesse, il m'aime assez pour m'appartenir tout entier !...

LIV

La comtesse prit les mains d'Andrewitsch dans les siennes :

– Allons ! enfant, lui dit-elle, soyez fort, soyez raisonnable... je n'aime pas mon mari... et je vous aime !...

Il la regardait avec égarement et chancelait toujours.

– Gaston, reprit-elle, je hais mon mari parce qu'il est indigne de mon amour, parce que je ne veux point être la complice de ses crimes.

Andrewitsch tressaillit.

– De quels crimes parlez-vous, madame ?

– Mon mari, répondit-elle, est un voleur d'héritage.

Le jeune homme fit un mouvement.

– Écoutez, écoutez encore, continua-t-elle ; je suis une pauvre femme malheureuse et calomniée ; on a dit de moi que j'étais une créature perdue, et bien des gens me croiront coupable...

Elle prit sa tête à deux mains et deux grosses larmes jaillirent de ses doigts.

Or, dans toutes ces paroles, il y avait pour Andrewitsch une incohérence bizarre.

– Une femme perdue, vous, fit-il avec une explosion d’indignation ; qui donc a pu dire cela ?

Elle fixa sur lui ses yeux noyés de larmes :

– Vous ! dit-elle.

Le ciel s’écroulant sur la tête d’Andrewitsch ne l’eût pas écrasé plus complètement que ce simple mot. Il regarda la comtesse d’un œil hébété, et balbutia :

– Voilà que je ne comprends plus. Vous devez être folle !

– Plût à Dieu ! fit-elle, car les fous n’ont pas conscience de la douleur.

– Moi ! reprit-il, moi !... je vous ai traitée de...

La comtesse se redressa, parut faire sur elle un effort surhumain, et regardant Andrewitsch en face :

– Monsieur le baron Gaston René, dit-elle, je me nomme la comtesse d’Estournelle !

Andrewitsch ferma les yeux et crut qu’il allait mourir.

La comtesse le soutint dans ses bras, et cette fois, obéissant à un véritable élan de passion, elle l’étreignit avec une sorte de rage :

– Tue-moi ! dit-elle, mais ne me méprise point ! S’il est vrai que l’amour réhabilite, je suis désormais sans tache, car je t’aime !

Il y avait un tel accent de passion vraie dans ces paroles, une émotion si grande dans la voix qui les prononçait, une

attitude si suppliante et en même temps si désespérée dans toute la personne de la comtesse, qu'Andrewitsch s'écria :

– Vous êtes un ange !

Il se mit à genoux devant elle.

– Pardonnez-moi, murmura-t-il.

Elle eut un cri de joie, le reprit dans ses bras et l'y serra avec transport.

– Vous ne me méprisez donc pas, mon Gaston bien aimé ? s'écria-t-elle.

– Vos larmes me disent que vous êtes la meilleure des femmes.

– Vous ne me haïssez donc point ?

– Je vous aime !...

Elle le fit rasseoir auprès d'elle et continua :

– Maintenant que vous savez bien que je ne suis pas la complice de ce misérable dont, hélas ! je porte le nom, il faut que je vous dise ce que j'ai fait pour vous.

– Parlez, madame.

– Mon mari avait eu l'habileté de me persuader que vous étiez bien le vrai Andrewitsch, c'est-à-dire le fils du Cosaque. Dès lors, il m'avait paru tout naturel de ne point nous laisser dépouiller de l'héritage de la baronne René par un aventurier.

» Mais j'ai su la vérité plus tard.

– Comment ?

– Par l’homme qui vous a empêché de venir au cottage dans la nuit où je vous y attendais. Mon mari, que j’avais fui, avait retrouvé mes traces...

– Et quand vous avez su la vérité ?

– J’ai voulu vous voir. Je suis allée à Belle-Isle. Après vous avoir vu, je vous ai aimé... et du jour où je vous ai aimé, j’ai fait le serment de vous rendre votre héritage. Demain je verrai la baronne ; je lui dirai tout... et, le soir même, je vous conduirai chez elle...

Andrewitsch la regardait avec admiration.

– Mais votre mari ? fit-il.

– Je le confondrai devant la baronne, s’il le faut !

– Mon Dieu ! murmura le jeune homme, qui fut pris d’un accès de générosité sublime, vous avez une enfant, madame ?

– Oui, ma fille qui sera, je l’espère, honnête et pauvre comme sa mère.

– Eh bien ! si je vous demandais une grâce, me la refuseriez-vous ?

– Parlez...

– Si je vous suppliais d’accepter, pour cette enfant, la moitié de ce que mon aïeule me donnera ?

– Oh ! le plus généreux des hommes ! s'écria-t-elle en lui serrant les mains avec transport.

Andrewitsch passa une heure aux genoux de Mme d'Estournelle, lui baisant les mains et lui disant ces mille folies éloquentes qu'inspire l'amour.

Mais enfin la comtesse se leva.

– À présent lui dit-elle, causons raison. Il est tard. L'heure de nous séparer est venue.

– Déjà ? fit-il.

Elle eut un sourire à travers ses larmes, et continua :

– Malgré la recommandation qui vous a été faite de ne point vous montrer en plein jour, vous êtes demeuré une demi-heure à votre fenêtre, hier.

– C'est vrai.

– Mon mari, et quatre ou cinq mauvais sujets qui lui obéissent aveuglément, ont appris votre présence à Paris, il ne faut donc pas rentrer à votre hôtel.

– Mais... où aller ?

– Rester ici.

– Ici ? fit-il étonné.

– Cette maison est à notre disposition. Nous sommes dans un quartier perdu. Nul ne vous y trouvera.

– Soit, dit Andrewitsch. Ordonnez, je vous obéirai.

Elle lui fit visiter la maison. Au-delà du salon, il y avait une petite chambre à coucher, coquette, parfumée, et dans laquelle le jeune homme entra en soupirant.

Dix minutes après, la comtesse remontait en voiture sur la place du Trône.

– Je crois, maintenant, se dit-elle, que je puis tenir tête à l'ex-marquis de Chamery et prendre sous ma protection le vicomte de la Morlière. C'est un homme de ressources, il trouvera moyen de me débarrasser de mon mari.

Lorsque la comtesse arriva sur le boulevard Beaumarchais, elle descendit dans un cabinet de lecture et demanda une plume et de l'encre. Elle écrivit au vicomte de la Morlière le billet suivant :

« Mon cher allié, je prends la liberté d'avancer notre rendez-vous. Venez demain matin, avant neuf heures, 15, rue Blanche. J'ai de bonnes nouvelles à vous donner. »

La comtesse avisa un commissionnaire qui regardait les estampes d'un air niais, à la porte du cabinet de lecture.

Elle lui mit deux francs dans la main et lui confia sa lettre.

Puis, elle rentra chez elle à pied.

La comtesse s'était installée rue Blanche d'une façon fort modeste ; elle avait pris une servante qui cumulait les fonctions de cuisinière et de femme de chambre.

Il était près de minuit, Mme d'Estournelle se mit au lit et ne parvint que difficilement à fermer l'œil.

À sept heures du matin, elle dormait profondément lorsqu'elle fut éveillée en sursaut par un vigoureux coup de sonnette.

– Serait-ce déjà M. de la Morlière, se dit-elle en passant un peignoir à la hâte.

La bonne arriva, disant :

– Madame, c'est le monsieur de la rue de la Michodière.

Elle tressaillit.

– Que peut-il me vouloir si matin ? pensa-t-elle.

Elle donna l'ordre de le faire entrer au salon, et elle termina rapidement sa toilette du matin.

Quand elle entra dans le salon, elle vit assis sur un canapé un homme jeune encore, à la taille élégante, portant un habit boutonné jusqu'au menton, de petites moustaches cirées avec soin, et ayant la tournure d'un officier.

Ce personnage ne ressemblait pas plus à l'homme aux lunettes bleues, que l'homme aux lunettes bleues ne ressemblait au faux pilote de Belle-Isle-en-Mer, affublé d'un caban goudronné.

– Excusez-moi, chère madame, dit-il avec un ton parfait de courtoisie, de me présenter chez vous à une heure encore indue.

– Il est vrai, dit-elle, le regardant avec hésitation.

– Je gage, fit-il en souriant, que vous ne me reconnaissez pas, bien que nous nous soyons vus hier soir ?

– Je ne reconnais que votre voix.

– C'est suffisant. En revanche, je dois vous rappeler vaguement le marquis de Chamery, n'est-ce pas ?

– Un peu...

– Alors, causons. Je vous demandais donc pardon, madame, de vous avoir fait lever aussi matin. Mais c'est que je tenais à vous voir avant l'arrivée du vicomte de la Morlière.

La comtesse fit un mouvement ; mais elle répondit :

– Oh ! vous aviez le temps, je ne compte sur lui que ce soir.

– Bah ! vous lui avez donné rendez-vous pour neuf heures du matin.

– Moi ! exclama la comtesse, essayant de payer d'audace.

– Dame ! voilà votre lettre.

Et le bizarre personnage mit sous les yeux de Mme d'Estournelle la lettre que la veille au soir elle avait écrite à M. de la Morlière.

Puis il ajouta :

– Le commissionnaire à qui vous l'avez remise est un de mes agents. Il vous a suivie depuis ma porte jusqu'au théâtre de ***, du théâtre à la rue Saint-Honoré, de la rue Saint-Honoré à celle de Rivoli.

» Il vous a vue monter en voiture avec Andrewitsch, que vous avez laissé à la barrière du Trône dans la petite maison de votre amie Émeraude.

– Mais tout cela est affreux ! murmura la comtesse stupéfaite.

– Madame, reprit froidement l'interlocuteur de la comtesse, jouons cartes sur table ; est-ce la paix, est-ce la guerre que vous voulez ?

– La paix ! dit-elle, car je vois que je ne suis point de force à lutter avec vous.

– Êtes-vous sincère ?

– Mon intérêt me fait un devoir de le devenir.

– Ainsi, vous allez devenir mon instrument ?

– Oui, si vous devez tenir les promesses que vous m'avez faites à Belle-Isle-en-Mer.

– Je les tiendrai.

– Ainsi, je dois vous sacrifier le vicomte de la Morlière ?

– C'est-à-dire que vous devez être mon bras droit, la main vengeresse qui le frappera.

– Comment ?

– Je vous le dirai en temps et lieu opportuns, madame.

L'homme de la rue de la Michodière se leva.

– Comment ! fit la comtesse, vous partez déjà ? Et sans me laisser d'autres instructions ?

– Je reviendrai vous voir.

– Quand ?

– Ce soir, avant huit heures.

– Mais que dirai-je au vicomte ?

– Je vous verrai avant son arrivée. Je crois que vous ferez bien de rentrer au domicile conjugal demain matin.

– Pourquoi ?

– C'est mon plan de bataille.

– Singulier homme ! dit la comtesse.

– Ah ! un mot encore...

– Voyons ?

– Je vous défends de sortir aujourd'hui.

– Pas même pour aller chez Émeraude ? je lui ai promis d'aller la voir.

– Écrivez-lui que vous êtes malade.

– Mais vous voulez donc me rendre esclave ? fit-elle avec impatience.

– Jusqu'à ce que vous ayez vu M. de la Morlière.

– Mais, Andrewitsch...

– Il vous attendra.

L'homme de la rue de la Michodière s'en alla, après avoir baisé fort respectueusement la main de M[me] d'Estournelle. Il était venu à pied ; il descendit à pied rue Saint-Lazare et entra chez Saphir.

Le concierge, qui le vit sonner à la porte de la pécheresse, lui dit en souriant :

– Si vous croyez que cette dame se lève si matin, vous vous trompez...

– Elle se lèvera pour moi, répondit-il en sonnant avec l'assurance d'un homme qui a l'habitude de voir toutes les portes s'ouvrir devant lui.

En effet, la bonne vînt ouvrir.

– Mais, monsieur, dit-elle, il est huit heures du matin à peine.

– C'est vrai.

– Et madame...

– Madame va me recevoir sur-le-champ si tu lui dis mon nom.

– Mais elle dort...

– Éveille-la.

Le ton de Rocambole était impérieux. La soubrette le fit entrer au salon. Puis, au moment de pénétrer dans la chambre de sa maîtresse :

– Le nom de monsieur ?

– John.

La soubrette demeura stupéfaite et regarda le visiteur.

– Mais c'est un nom de groom, cela ? dit-elle en pinçant les lèvres.

– Peu importe ! Annonce-moi.

Trois minutes après, la servante rouvrit la porte.

– Entrez, dit-elle.

Rocambole franchit le seuil de la chambre à coucher et aperçut Saphir dans son lit, mais dressée sur son séant et les épaules couvertes d'une palatine. Elle attacha sur lui un regard effrayé.

– Que me voulez-vous encore ? fit-elle ; faut-il que je retourne dans ma prison du faubourg Saint-Germain ?

– Non, ma chère.

Et Rocambole s'assit au chevet de Saphir et lui prit la main.

– Ma petite, dit-il, tu sais ce qui a été convenu entre nous à la Charmerie ?

– Je sais, répondit Saphir, que vous êtes l'âme damnée de gens qui poursuivent le père de mon cher Paul... et que vous m'avez juré que jamais il n'arriverait malheur à Paul si je vous obéissais...

– C'est cela même.

– Que venez-vous donc m'ordonner encore ? demanda-t-elle.

– Pendant trois mois, j'ai voulu que tu te dérobasses à tous les regards, afin que le vicomte perdît ta trace. Puis, un jour, je t'ai rendu la liberté et tu es revenue ici.

– Aussi le vicomte est-il venu le lendemain.

– Je le sais. Hier, à six heures du soir. Est-ce exact ?

– Oui. Comment le savez-vous ?

– Comme je sais toute chose.

– Eh bien ! faut-il le fuir encore ?

– Au contraire.

– Hein ?

Et Saphir regarda de nouveau son visiteur avec curiosité.

– Bon ! dit-elle, expliquez-vous, alors, car je ne comprends plus rien.

– Tu comprendras. Écoute bien. Ce soir, tu te tiendras prête à sortir à huit heures précises.

– Après ?

– Tu feras une toilette séduisante. Tu seras belle comme si tu allais voir ton cher Paul.

– Ensuite ?

– À huit heures, je viendrai te chercher et je t'emmènerai.

– Où donc ?

– À deux pas d'ici, chez une jeune veuve Mme Durocher. C'est une amie de M. de la Morlière.

– Et le vicomte y viendra ?

– Oui.

– Et que faudra-t-il lui dire ? demanda-t-elle.

– Tu feras ce que te demandera Mme Durocher, c'est une amie à *nous*.

Il souligna ce dernier mot.

– C'est bien, murmura Saphir, j'obéirai.

L'homme aux lunettes bleues s'en alla.

– Ah ? dit-il, quand il fut sur le seuil de la chambre, j'oubliais de te faire une recommandation.

– Parlez.

– Paul viendra te voir, sans doute, comme hier...

– Comment ! vous savez aussi qu'il est venu !

– Je sais qu'il était là, dans ce cabinet, tandis que son père...

– Oh ! cet homme est sorcier ! s'écria Saphir avec terreur.

– Soit. Donc si Paul vient te voir, voici ce que je te conseille. Tu ne lui diras pas un mot de ma visite ; tu te garderas bien de lui confier que tu dois voir son père ce soir. Une indiscrétion de ta part pourrait lui porter malheur...

La manière dont l'homme aux lunettes bleues accentua cette phrase donna le frisson à Saphir.

– C'est bien, dit-elle. Je vous jure que je serai muette.

– Bien. À ce soir.

Et Rocambole franchit le seuil de la chambre à coucher de Saphir et gagna l'escalier.

LV

À peu près à l'heure où l'homme aux lunettes bleues sortait de chez Saphir et rentrait chez lui, une voiture de place suivait la rue Lafayette, venant du chemin de fer du Nord.

Des malles de femmes et une valise étaient sur l'impériale.

Dans l'intérieur, une jeune femme et un homme jeune encore, tous deux en costume de voyage, causaient.

– Eh bien ! ma chère amie, disait le baron Gontran de Neubourg, car c'était lui, j'espère qu'à présent vous allez me rendre ma liberté ?

– Pas encore, baron.

– Comment ! pas encore ?

– Je vais d'abord vous emmener chez moi, mon cher ami.

– Et après ?

– Après, je réfléchirai.

Gontran eut un sourire tout à fait énigmatique et répondit :

– Vous vous donnez bien du mal pour rendre service à vos amis.

La cantatrice tressaillit, et le regarda fixement.

– Que voulez-vous dire ?

– Oh ! rien.

– Vos paroles cachent cependant un sens mystérieux.

– Si l'on veut. Ainsi nous allons chez vous, chère amie ?

– Oui.

Gontran tira un étui de sa poche et alluma tranquillement un cigare.

Le coupé de remise roulait maintenant rue Saint-Lazare ? bientôt il remonta la rue Blanche, et s'arrêta enfin devant l'hôtel de la cantatrice.

La porte s'ouvrit ; la femme de chambre, prévenue par la sonnette du suisse, vint au-devant de sa maîtresse.

– Gontran, dit Grenat, entrez au salon, et attendez-moi. Tandis que M. de Neubourg gravissait les dix marches du perron, la cantatrice disait rapidement à sa femme de chambre.

– Madame Olympe est-elle venue ?

– Non, madame.

– As-tu des lettres pour moi.

– Aucune.

– Alors va-t'en dans la rue au numéro 15, tu demanderas Mme Durocher et tu lui diras que je l'attends.

La femme de chambre sortit et revint au bout d'un quart d'heure, apportant une lettre de la comtesse.

La lettre que Grenat ouvrit était ainsi conçue :

« Je ne peux pas sortir. Viens tout de suite, je t'attends.

« TOPAZE. »

– Serait-elle malade ? pensa la prima dona, qui se tourna vers Gontran, assis en un coin du salon et feuilletant distraitement un volume.

– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes prisonnier sur parole. Je sors un moment. Ne vous impatientez pas et attendez-moi pour déjeuner.

– Faites, dit Gontran, qui continua sa lecture et ne leva point la tête.

Grenat remit son châle et son chapeau et se rendit au n° 15. Mme d'Estournelle s'était remise au lit.

– Tu es donc malade ? lui dit la cantatrice en courant l'embrasser.

– Non, mais on m'a défendu de sortir, ma chère.

– Qui donc ?

– Une personne qui exerce sur ma destinée une volonté despotique.

Grenat ouvrit de grands yeux.

– Mais toi, dit-elle, d'où viens-tu ? Pourquoi reviens-tu ?

– Je reviens parce que tu m'as écris de revenir.

– Tu es folle ?

– C'est toi qui manques de mémoire, ma chère, voilà ta lettre.

Grenat ouvrit un petit carnet qu'elle avait sur elle, en tira une lettre qu'elle tendit à Mme d'Estournelle stupéfaite.

C'était bien l'écriture de la comtesse, et la suscription portait :

Madame Jeanne D..., artiste dramatique, hôtel de Suède, Bruxelles.

La lettre était conçue en ces termes :

« Ma chère Grenat,

« Tu peux revenir. Je crois qu'il n'est plus utile de tenir Gontran loin de Paris. Reviens donc. Seulement ne lâche pas Gontran avant de m'avoir vue. »

La comtesse prit cette lettre, la lut, la tourna dans tous les sens et finit par dire :

– C'est mon écriture à s'y méprendre, mais c'est l'œuvre d'un faussaire.

– Mais c'est impossible !

– Regarde la date... Eh bien ! ma chère, le jour où cette lettre a été mise à la poste, j'étais à cent trente lieues de Paris.

– Où ?

– À Belle-Isle.

– Ainsi ce n’est pas toi qui l’as écrite ?

– Non.

– Pourtant, c’est ton écriture.

– Habilement contrefaite.

– Qui donc a pu l’écrire ?

– Oh ! je devine. Celui ou ceux qui me dominent en ce moment.

– Que veux-tu dire ?

– Ceux qui m’empêchent de sortir d’ici aujourd’hui.

– Explique-toi donc, Topaze.

– Non, je ne puis pas, dit la comtesse avec résolution.

– Ainsi, tu ne peux rien me dire ?

– Rien.

– Peut-être même que tu n’as plus besoin de nous ?

– Pour le moment.

La cantatrice mordit ses lèvres rouges avec un certain dépit :

– Voici la première fois, dit-elle, que tu as un secret pour moi.

Mme d'Estournelle lui prit les mains et la regarda avec tendresse.

– Pauvre Grenat ! fit-elle, comment veux-tu que je t'explique ce que je ne comprends pas moi-même ? Je plie, en ce moment, sous une main de fer qui peut me broyer si je résiste, qui me servira si je lui obéis.

– Ah ! qui... te... servira ?

– Oui ; reviens demain, peut-être pourrai-je te dire quelque chose.

– Soit. Adieu.

Grenat s'en alla un peu piquée du mutisme de la comtesse. Elle rentra chez elle et trouva Gontran qui fumait tranquillement en parcourant un journal.

– Mon ami, lui dit-elle, vous êtes libre, après déjeuner, toutefois.

– Ah ! fit Gontran, vous voulez que je déjeune avec vous ?...

– Sans doute.

– Eh bien ! donnez vos ordres... je meurs littéralement de faim, chère amie.

– Voyons ! dit-elle en souriant et s'asseyant auprès de lui, cela ne vous étonne pas que je vous rende votre liberté ?

– Nullement.

– Hem ? fit-elle en le transperçant de son regard.

Gontran se mit à rire :

– Vous êtes une femme forte, Jeanne, mais il n'est bon général qui n'ait été battu...

La cantatrice tressaillit.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec inquiétude.

– Vous vous êtes donné bien du mal pour m'emmener loin de Paris. Vous aviez besoin de moi, disiez-vous, puis, vous m'avez avoué que c'était un retour d'amour pour moi qui vous avait entraînée dans cette équipée.

– C'est vrai.

– Or, ma chère amie, vous mentiez même, votre mère Ève et vous ne m'aviez emmené en Belgique que pour m'empêcher de me battre avec le comte d'Estournelle.

– Vous savez cela !

– Depuis huit jours...

– Et vous n'avez point cherché à vous échapper... à me reprendre votre parole ?

– Aucunement. Vous souvenez-vous qu'un soir, devant le théâtre de la Monnaie, j'ai été abordé par un homme, assez mal mis, qui m'a demandé du feu.

– Oui.

– Cet homme m'a glissé un billet dans la main. Ce billet, le voici.

Et il tendit le billet froissé à la cantatrice.

Celle-ci le déplia et lut :

« M. le baron de Neubourg peut rester à Bruxelles tant qu'il lui plaira. Son absence ne gênera en rien les opérations des C. d. C. d. L. »

Un R. était la signature de ce billet.

– Mais, mon ami, dit Jeanne avec dépit, vous vous êtes donc moqué de moi ?

– Un peu, chère amie. Et si vous voulez me garder encore... je me trouve très bien ici...

– Non, vous pouvez vous en aller. Je ne me mêle plus des affaires des autres, murmura Jeanne avec dépit.

– Comme vous voudrez.

Gontran et Jeanne déjeunèrent en tête-à-tête.

Puis Gontran mit son chapeau, envoya chercher une voiture et prit congé de son ancienne maîtresse.

Comme il arrivait à sa porte, rue Taitbout, un homme qui passait sur le trottoir opposé s'arrêta brusquement.

C'était le comte d'Estournelle, rouge comme un coq et évidemment pris de vin.

Depuis que la comtesse était partie pour son mystérieux voyage, l'ancien capitaine de cavalerie avait repris ses plus mauvaises habitudes.

Il jouait toutes les nuits et buvait comme un Suisse.

Ce jour-là il sortait du café Riche, où il avait trop déjeuné, et sa raison y était restée au fond d'une bouteille de tokay.

La vue de Gontran lui fit monter le sang au visage.

Il oublia les sages recommandations de la comtesse et son naturel querelleur reprit le dessus, et s'approchant du baron, il lui saisit rudement le bras.

– Ah ! enfin, monsieur, lui dit-il, c'est vraiment heureux de vous voir !

Gontran fit un pas de retraite.

– Oh ! vous ne m'échapperez pas cette fois ! s'écria M. d'Estournelle.

Sa voix était rauque, ses yeux roulaient, menaçants.

– Monsieur, lui dit froidement le baron, je n'ai jamais songé à vous échapper, et dès demain matin...

– Non pas ! s'exclama le comte furieux, c'est tout de suite !

– Comme il vous plaira ! répondit Gontran, qui fit cette réflexion : que peut-être ses amis avaient, en son absence, établi un tout autre plan de bataille.

« Ma foi ! tant pis ! se dit-il. Je ne puis pas me laisser insulter par ce rustre. » Et il fit un pas vers le comte, qui avait pris une attitude menaçante.

– Monsieur, lui dit-il, je serai à votre disposition quand vous voudrez.

– À l'instant, alors...

– Soit, à l'instant. Cependant vous me donnerez bien le temps de monter chez moi ?

– Oui, mais je vais demeurer en faction à la porte.

Ces derniers mots exaspérèrent Gontran.

– Monsieur, dit-il au comte, je vous tiens pour un gentilhomme malappris, et je vais tâcher de vous tuer pour débarrasser la société d'un rustre de votre espèce.

Il lui tourna le dos et monta chez lui.

Par un hasard providentiel, le marquis de Verne était chez Gontran.

Le marquis avait été avisé par un mot du personnage de la rue de la Michodière, il y avait une heure, du retour de Gontran.

« M. de Neubourg rentrera probablement chez lui, disait ce mot. Empêchez-le de se rencontrer avec M. d'Estournelle. »

Le marquis était allé chez Gontran, s'y était installé et avait dit au valet de chambre :

– Ton maître arrive aujourd'hui, je vais l'attendre.

– Ah ! tu arrives à propos, dit-il en voyant entrer Gontran ; je crois qu'on a besoin de toi.

– Où ?

– Rue de la Michodière.

– Malheureusement, dit Gontran, je n'aurai pas le temps d'y aller.

Et il se débarrassa de son paletot de voyage.

– Pourquoi ? demanda le marquis.

– Parce qu'il faut que je me batte dans une heure.

M. de Verne ouvrit de grands yeux.

– Avec qui donc te bats-tu ? demanda-t-il.

– Avec le comte d'Estournelle, qui m'attend en bas, en faction sous la porte cochère.

– Mais je suis ici justement pour t'empêcher de te battre !

– C'est impossible ! Il m'a provoqué et m'attend.

– Mon cher ami, répondit le marquis de Verne, je ne vois qu'une chose à faire, c'est d'aller chercher pour ton second témoin l'homme de la rue de la Michodière.

– C'est juste, dit Gontran. De cette façon, il verra que je ne puis agir autrement.

Et il écrivit au mystérieux personnage : « Je vous attends chez moi, affaire urgente... Venez. »

Le valet de chambre de Gontran porta la lettre tandis que son maître changeait de costume.

M. de Verne se mit à la fenêtre et vit le comte d'Estournelle qui se promenait toujours de long en large devant la porte cochère.

Le valet de chambre avait trouvé Rocambole sur le seuil de son appartement. Il rentrait.

Le billet de Gontran lui fit deviner une partie de la vérité.

– Depuis quand est arrivé ton maître ?

– Depuis dix minutes.

– M. de Verne était-il chez lui ?

– Oui, monsieur.

– Tu n'as rien vu d'extraordinaire aux environs de la maison ?

– Pardon ; il y a un monsieur gros et tout rouge qui se promène devant la porte.

L'homme aux lunettes bleues fronça le sourcil et devina :

– C'est le comte, se dit-il. Sans doute il est gris. Il aura rencontré le baron. Il faut se battre. Va me chercher un fiacre, ajouta-t-il tout haut, s'adressant au valet.

Dix minutes après, le bizarre et mystérieux personnage arrivait chez Gontran.

Il avait vu en passant M. d'Estournelle qui se promenait d'un pas saccadé, pestant, jurant et trouvant que le baron se faisait attendre.

– J'ai tout compris, dit-il en entrant à M. de Neubourg ; il est ivre. Où l'avez-vous rencontré ?

– À la porte, comme je montais chez moi ; et il s'y est pris de telle façon que je n'ai pu reculer.

– Je l'ai pensé, dit l'homme aux lunettes bleues. Aussi ai-je apporté des épées.

– Alors, descendons...

– C'est fâcheux ! murmura en sortant de l'entresol du baron l'homme aux lunettes bleues. C'est fâcheux... cet homme me met dans un singulier embarras... Si on le tue, je perds mon meilleur moyen de tenir la comtesse sous ma domination... et j'ai besoin d'elle, pourtant...

Il prit le bras du baron et lui dit à l'oreille :

– Il tirera fort mal, il est ivre... ménagez-le.

– Pourquoi ?

– Tout est perdu, si vous le tuez... Tâchez de l'égratigner au bras.

– Je ferai mon possible...

Le comte était campé sur la porte, le poing sur la hanche dans l'attitude d'un maître d'armes de régiment.

– Ces messieurs se font bien attendre, dit-il d'un ton rogue.

– C’est toujours avec ceux-là, répondit Gontran, qu’on ne perd jamais rien, monsieur le comte d’Estournelle.

– C’est ce que nous verrons ! murmura-t-il d’un ton bourru.

– Et tenez, fit le baron, il me semble que je suis plus avancé que vous.

– Vous croyez ?

– J’ai mes deux témoins, monsieur. Où sont donc les vôtres ?

– Je les prendrai au café Riche, en passant, monsieur.

– J’ai des épées.

– Je m’en servirai, monsieur.

– Où allons-nous ?

– À Vincennes.

– Quelle chance ! murmura l’homme aux lunettes bleues.

Le comte fit signe à une voiture qui passait et y monta.

– Au café Riche, dit-il, et ensuite barrière du Trône.

Il y avait au café Riche deux jeunes gens qui s’honoraient beaucoup de l’amitié du comte d’Estournelle.

C’étaient deux petits jeunes gens, appartenant au monde des gandins, dépensant de beaux revenus, gagnés par leur père

dans le commerce, pariant aux courses, ayant groom et poney-chaise, soupant chaque nuit au café Anglais, jouant gros jeu au cercle dont M. d'Estournelle faisait partie, et prisant fort le rôle de témoins dans un duel.

– Mes jeunes amis, leur dit le comte, montez en voiture avec moi, je vais me battre ; vous êtes mes témoins.

Les deux jeunes gens tressaillirent de joie, et leur visage s'illumina.

– Allons ! dirent-ils.

Une demi-heure après, les deux fiacres se suivaient dans la grande avenue de Vincennes, dépassaient le fort, prenaient un chemin qui s'allonge à droite de la route de Nogent et s'arrêtaient à l'entrée d'un fourré.

L'homme aux lunettes bleues examina M. d'Estournelle tandis qu'il descendait de voiture.

Le comte avait l'ivresse lente et condensée. Le vin agissait sur lui par gradations, mais il agissait toujours, c'est-à-dire qu'il était beaucoup plus ivre encore que lorsqu'il était parti de la rue Taitbout.

– S'il n'a pas un coup de sang en mettant l'épée à la main, murmura l'homme aux lunettes bleues, nous aurons de la chance...

Il y avait au milieu du fourré une clairière d'environ trente pas de largeur. Le sol était sablonneux et admirablement approprié à une rencontre.

On prit les épées et on les montra à M. d'Estournelle.

Il les examina, les mania l’une après l’autre, et dit en plissant dédaigneusement les lèvres :

– C’est bien léger.

– Monsieur le comte eût préféré le sabre, sans doute ? ricana l’homme aux lunettes bleues.

– Sans doute.

– On pourrait aller en chercher à Vincennes.

– Oh ! c’est inutile... Je suis pressé... Il faut en finir.

Et le comte ôta son habit.

Son visage était écarlate ; il suait et soufflait, et sa démarche était chancelante.

– Monsieur, lui dit Gontran d’un air railleur, vous paraissez... indisposé...

– Moi, monsieur ?

– Il me semble que vous marchez d’un pas inégal...

– Vous raillez, monsieur !

Et le comte s’empara de l’une des épées et tomba en garde.

– Je vous jure, monsieur, insista Gontran, que je ne raille pas... et si vous voulez remettre à une heure ou deux cette rencontre...

– Vous êtes un lâche ! riposta le comte hors de lui.

Gontran se tourna vers ses témoins et leur dit :

– Mais cet homme est ivre !

– Parbleu !

– Et c'est... un assassinat...

– Bah ! fit l'homme aux lunettes bleues. Il se dégrisera. Allez, messieurs !

Gontran se mit en garde, et le comte se rua sur lui avec fureur, se découvrant avec une témérité inouïe. Gontran se contentait de parer avec méthode.

L'épée du comte rencontrait l'épée de Gontran sans cesse, et la fureur de l'ivrogne augmentait à mesure qu'il acquérait la conviction que son adversaire le ménageait.

Tout à coup il poussa un cri sauvage et se fendit.

Le marquis de Verne et l'homme aux lunettes bleues fermèrent les yeux ; ils crurent que c'en était fait de Gontran.

Mais M. de Neubourg avait fait un saut de côté et l'épée du comte, filant dans le vide, celui-ci avait glissé, et, l'ivresse aidant, il était lourdement tombé la face contre terre.

– C'est heureux ! pensa l'homme aux lunettes bleues. S'il est un Dieu qui protège les ivrognes, il en est un aussi, sans doute, qui les empêche de faire trop de sottises.

Le comte se releva furieux, ressaisit son épée et se remit en garde.

– Décidément, monsieur, lui dit Gontran, je crois que vous êtes ivre…

– Monsieur !

– Et nous ferions bien d'en rester là pour aujourd'hui.

– Ah ! ah ! s'écria le comte, vous avez peur sans doute.

– Comme vous voudrez… murmura le baron en se remettant en garde.

Le comte l'attaqua de nouveau avec acharnement. Il se fendit trois fois de suite. Les deux premières, Gontran para lestement ; mais la troisième fois, le comte se fendit si rapidement d'une manière si imprévue, que l'instinct de la conservation l'emporta chez M. de Neubourg sur sa modération ordinaire.

Il para la terrible botte, allongea le bras, et le comte s'enferra sur l'épée de Gontran jusqu'à la garde.

– Voilà un homme mort ! s'écria le marquis de Verne.

Gontran lâcha son épée, le comte tomba à la renverse, roulant des yeux hagards et vomissant le sang.

On s'empressa autour de lui, et l'homme aux lunettes bleues tira de sa poche une trousse de chirurgien.

– Diable ! se dit-il tout bas en retirant l'épée, est-ce que tout serait fini ?

Il examina la blessure avec le coup d'œil sûr d'un chirurgien expérimenté. Puis se tournant vers Gontran.

– La blessure pourrait bien n'être pas mortelle, dit-il. On ne meurt pas toujours d'un coup d'épée à travers le corps.

M. d'Estournelle roulait des yeux hagards et se tordait sur le sable.

Il était maintenant d'une pâleur livide et une écume sanglante bordait ses lèvres.

L'homme aux lunettes bleues posa sur la blessure un premier appareil.

– Il faut le transporter tout près d'ici, dit-il.

– Mais où ? fit Gontran.

L'homme aux lunettes bleues eut un clignement d'yeux mystérieux.

On porta le comte dans la voiture.

Le cocher eut ordre de reprendre la route de Paris et d'aller au pas.

Le chirurgien improvisé était monté à côté du blessé et soutenait sa tête sur ses genoux.

Le comte n'avait point perdu connaissance.

– Monsieur, lui dit Rocambole, si on vous transporte à Paris, je ne réponds pas que vous ne mouriez en route. Il faut donc aller plus près.

L'œil du blessé sembla demander où, car il ne pouvait parler.

– Je sais une maison, à la barrière, où vous recevrez tous les soins désirables.

La maison dont parlait l'homme aux lunettes bleues n'était autre que celle où, la veille au soir, la comtesse d'Estournelle avait conduit Andrewitsch.

Le cocher, qui avait reçu les indications nécessaires, s'arrêta à la barrière.

M. de Verne, Gontran et les deux jeunes gens qui avaient servi de témoins au comte, suivaient dans le deuxième fiacre.

Rocambole passa la tête à la portière et fit un signe à Gontran.

Celui-ci mit pied à terre et s'approcha.

L'homme aux lunettes bleues lui dit quelques mots à l'oreille.

Alors celui-ci retourna auprès des deux jeunes gens et leur dit :

– Messieurs, mon ami est médecin. Il habite ici près, et croit pouvoir répondre de la vie du blessé, si toutefois on lui laisse emmener chez lui.

Comme les deux jeunes gens hésitaient, Gontran ajouta :

– Je m'appelle le baron Gontran de Neubourg, monsieur que voilà est le marquis de Verne. Nos noms, ce me semble, mettent à couvert votre responsabilité.

– Vous avez raison, dit l'un des deux jeunes gens.

Gontran fit un signe au cocher et remonta en voiture.

Le fiacre descendit le faubourg Saint-Antoine, tandis que celui qui portait le blessé prenait le chemin de ronde et s'arrêtait devant la petite maison d'Émeraude.

Andrewitsch avait passé la nuit dans cette retraite mystérieuse où, d'après la comtesse, il se trouvait à l'abri des criminelles tentatives de son mari. Il avait fait les plus doux rêves, et ne s'était éveillé qu'au bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Le cœur du jeune homme s'était pris à battre ; il avait espéré que c'était la comtesse elle-même qui venait lui faire une visite matinale.

Andrewitsch se trompait. C'était la femme de chambre d'Émeraude.

Comme il la regardait avec un certain étonnement, elle lui dit :

– Ma maîtresse m'a dit de venir et de me mettre à la disposition de monsieur. Je suis chargée de préparer le déjeuner et le dîner de monsieur.

– Mais votre maîtresse, dit Andrewitsch qui crut qu'il s'agissait de la comtesse, quand viendra-t-elle ?

– Je ne sais pas, monsieur.

Andrewitsch passa une partie de la journée en proie à une vive impatience.

Il attendait la comtesse.

Abrité derrière une persienne, il explorait le chemin de ronde, presque toujours désert.

Vers trois heures, il eut un battement de cœur, un fiacre se montrait à l'angle du chemin de ronde.

Il marchait lentement et s'arrêta devant la porte de la petite maison.

– C'est elle ! pensa Andrewitsch.

Mais il fut tout désappointé en voyant un homme descendre du fiacre et sonner. La soubrette d'Émeraude alla ouvrir. L'homme aux lunettes bleues, – c'était lui, – demanda :

– M. Andrewitsch est-il là ? Il faut que je lui parle sur-le-champ.

Et il entra dans le corridor.

La soubrette voulait lui barrer le passage, mais il ajouta :

– C'est de la part de la comtesse.

À ces mots, Andrewitsch accourut, et, tout d'abord, il ne reconnut point le faux pilote de Belle-Isle-en-Mer. Celui-ci se hâta de lui dire :

– C'est moi.

– Vous ! fit Andrewitsch.

– Et nous avons fait une bonne journée pour vous.

Puis, se tournant vers la femme de chambre d'Émeraude :

– Allons, petite, dit-il, tu vas m'aider à transporter dans la maison M. le comte d'Estournelle, qui est mourant d'un coup d'épée qu'il vient de recevoir…

Andrewitsch étouffa un cri.

LVI

À cinq heures du soir, Saphir était à sa toilette, lorsque Paul de la Morlière arriva.

– Ma bonne amie, lui dit-il, je t'ai quittée un peu brusquement hier, mais j'avais un rendez-vous avec mon cousin Victor.

– J'ai bien pensé, lui dit Saphir, que vous aviez affaire, et je ne vous en veux pas.

– Tu aurais d'autant plus tort de m'en vouloir, ma bonne Saphir, dit Paul en souriant, que je viens réparer ma faute.

– Comment cela ?

– Je viens te chercher. Je t'emmènerai dîner au café Anglais. Tu sais, comme autrefois… quand tu m'aimais…

– Ingrat ! murmura Saphir en essayant de sourire.

– Tiens, vois-tu, ma bonne Saphir, poursuivit Paul, nous nous souviendrons de notre bon temps… Tu verras comme je serai gentil.

– C'est-à-dire, fit Saphir avec amertume, que vous me parlerez… d'elle.

Paul fronça le sourcil.

– Non, dit-il, nous parlerons de toi... j'ai trop souffert, je veux oublier...

Saphir mettait son chapeau en ce moment.

– Justement reprit Paul, te voilà prête ; viens !

– Mais non, dit Saphir.

– Comment, non ?

– Je ne puis dîner avec vous, Paul.

– Et pourquoi ?

– Mais... parce que... je dîne en ville...

Paul attacha sur elle un clair regard.

– Vous mentez ! dit-il.

– Moi ! balbutia Saphir toute troublée ; mais je vous jure, Paul...

Le jeune homme lui prit les deux mains.

– Écoute, ma bonne Saphir, dit-il, je t'ai trompée, je t'ai abandonnée, et je n'ai que ce que je mérite... Je devine tout et ne veux rien savoir... Adieu !

Il lui prit la tête, lui mit un baiser sur le front, et sortit si précipitamment, que Saphir n'eut point le temps de revenir de sa surprise et de son étourdissement.

Paul était déjà loin.

– Oh ! fit-elle, éclatant tout à coup en sanglots, c’est affreux.

Et elle se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes.

Il n’était jamais entré dans la pensée de Saphir que Paul pourrait, un jour, s’imaginer qu’un autre avait pris sa place dans son cœur.

De son côté, Paul éprouva, en s’en allant, un sentiment de jalousie bizarre, si l’on songe qu’il n’aimait plus Saphir, et nourrissait au fond de son cœur un violent amour pour Danielle.

Paul redevint donc jaloux comme au temps où il aimait Saphir, et comme la jalousie est mauvaise conseillère, il obéit à une inspiration indigne d’un galant homme.

Quand il fut dans la rue, il alla s’embusquer sous une porte cochère.

– Je veux savoir où elle va, se dit-il.

Quelques minutes après, une voiture vint s’arrêter devant la porte de Saphir. Un homme en descendit.

– C’est peut-être celui qu’elle attend ! se dit Paul mordu au cœur.

L’homme qui descendait de voiture était vêtu d’une grande redingote boutonnée ; il portait de gros favoris roux, un chapeau à larges bords, et sa tournure fit tressaillir Paul, car il crut reconnaître dans ce personnage cet Anglais qui avait assisté à son duel avec Gontran de Neubourg, et l’avait soigné comme chirurgien.

Alors, mille souvenirs passèrent dans son cerveau comme un éclair.

Paul se rappela que Saphir était venue souvent s'asseoir à son chevet, et que le chirurgien anglais avait dû lui faire la cour pendant ce temps-là.

Aussi l'homme aux favoris roux n'était pas encore sous la porte cochère, que Paul s'était élancé et le saisissait par le bras :

– Un mot ! lui dit-il.

L'homme aux favoris roux poussa un *aoh* formidable.

– Tiens ! dit-il, c'est M. Paul de la Morlière, je crois.

– Sir John ! fit Paul.

– Aoh ! dit l'Anglais.

– Venez, il faut que je vous parle, reprit le jeune homme avec animation.

– Comme vous voudrez, répliqua l'Anglais.

Et il suivit Paul sur le trottoir opposé, de telle façon qu'il pouvait voir les fenêtres de Saphir.

– Où allez-vous ? demanda Paul d'un ton brusque ; où allez-vous, sir John ?

L'Anglais étendit la main.

– Là, dit-il.

– Chez qui ?

Un sourire béat passa sur les lèvres du prétendu chirurgien.

– Oh ! dit-il, vous, curieux !

– Soit. Mais répondez...

– Chez une dame.

– Chez Saphir ! s'écria Paul.

– Yes ! fit l'Anglais.

Paul lui serra le bras avec force.

– Vous êtes son amant ! dit-il.

– Nô ! fit l'Anglais.

– Vous me le jurez ?

– Par l'Angleterre et tous ses gentlemen, répondit l'homme aux favoris roux.

– Alors, pourquoi allez-vous chez elle ?

– Pour affaires.

Paul était pâle, il avait les lèvres serrées et les narines frémissantes.

Le prétendu chirurgien laissa tomber sur lui un regard étonné et glacé.

– Vous jeune, dit-il, vous jaloux...

– C'est vrai !

– Moi pas l'amant de Saphir.

– Mais qu'avez-vous donc à faire avec elle ? insista Paul.

– Oh ! cela regarde moi.

– Ainsi, vous ne voulez pas me le dire ?

– Nô !

Paul se sentait gagner par une sourde exaspération. Tout à coup il regarda fixement son interlocuteur et lui dit :

– Monsieur, vous m'avez prodigué vos soins, vous m'avez peut-être sauvé la vie ; je ne puis donc me battre avec vous... et cependant, tenez, il faut que je sache...

– Chut ! dit l'Anglais en posant un doigt sur sa bouche. Puis, l'entraînant à quelques pas plus loin, il poursuivit, mais cette fois sans aucun accent britannique et dans le plus pur français :

– Mon cher monsieur Paul, voulez-vous jouer cartes sur table ?

Paul tressaillit et le regarda avec une sorte de stupéfaction.

– Vous n'êtes donc pas Anglais ?

– Il y a des jours...

– Comment cela ?

– Je suis de tous les pays, je parle toutes les langues.

– Ainsi…

– Et je suis sorcier.

– Monsieur, dit Paul froidement, je vous serais reconnaissant si vous vouliez vous expliquer.

– Vous voulez savoir ce que je vais faire chez Saphir, dites-vous ?

– Oui.

– Je vais lui donner le moyen de vous procurer les renseignements que vous cherchez.

Paul recula d'un pas.

– Touchant monsieur votre père…

Le jeune homme pâlit. L'homme aux favoris roux continua :

– Vous êtes allé hier chez elle.

– C'est vrai.

– Votre père y est venu… et vous vous êtes caché…

– Monsieur, dit Paul avec un emportement subit, songez que vous parlez de mon père.

– Monsieur Paul, répondit l'homme aux favoris roux avec calme, il est un proverbe qui dit « qu'il faut laisser passer la justice de Dieu. » Si vous voulez des explications, trouvez-vous

ce soir, à onze heures, au café Anglais. Peut-être pourrai-je vous en donner. Au revoir...

Il fit un pas vers la porte de Saphir. Paul le retint encore.

– Vous y serez, n'est-ce pas ?

– J'y serai, si toutefois vous me faites une promesse, monsieur.

– Parlez...

– Vous allez vous en aller et me donner votre parole de ne point monter chez Saphir.

– Je vous la donne.

– Vous me verrez sortir avec elle peut-être, et vous ne nous suivrez point.

– Soit.

– Alors, à ce soir.

Et le faux Anglais monta chez Saphir.

Saphir pleurait comme une Madeleine, et ne vit point entrer son visiteur. Celui-ci s'approcha et lui prit affectueusement la main.

– Ma petite, dit-il, je devine pourquoi tu pleures. Paul sort d'ici.

– Oui.

– Et il croit que tu le trompes. Mais rassure-toi, je lui ai ôté cette vilaine idée.

– Vous l'avez donc vu ?

– Je le quitte.

– Et il vous a cru ?

– Oui.

Saphir essuya ses larmes, au travers desquelles un sourire brilla comme un rayon de soleil au milieu d'une averse de printemps.

– Allons ! dit le bizarre personnage, au lieu de te lamenter, viens avec moi, et songe que c'est pour ton cher Paul que tu m'accompagnes.

– Je suis prête, dit Saphir.

Elle se leva, rajusta sa toilette devant une glace, passa son mouchoir sur ses yeux, et prit le bras du faux Anglais.

Paul avait tenu parole ; il était parti. Le compagnon de Saphir put s'en convaincre en la faisant monter en voiture.

– Rue Blanche, 15, dit-il au cocher, en fermant la portière.

Madame veuve Durocher, ou plutôt la comtesse d'Estournelle, attendait avec impatience l'arrivée de cet homme, qui avait fini par la ployer sous sa volonté de fer comme l'ouragan incline un peuplier.

L'homme aux lunettes bleues, entra dans le salon de la comtesse, donnant la main à Saphir.

LVII

– Madame, dit l'homme aux lunettes bleues, en entrant avec Saphir dans le salon de la comtesse d'Estournelle, voulez-vous me permettre de laisser madame ici, et de passer avec vous dans une autre pièce ? Nous avons à causer.

La comtesse redevint grande dame à la vue de Saphir ; elle l'appela *mademoiselle* et la pria de s'asseoir avec une familiarité protectrice.

Puis elle dit au faux Anglais :

– Veuillez me suivre, monsieur.

Elle ouvrit une porte et le fit passer dans sa chambre à coucher.

– Autant qu'il m'en souvient, dit alors Rocambole, vous savez l'anglais ?

– Comme le français.

– Alors, parlons anglais. Les cloisons sont peut-être un peu minces.

– Soit, dit la comtesse.

– Avez-vous des nouvelles d'Andrewitsch ? demanda Rocambole.

– Comment en aurais-je. Ne m'avez-vous pas défendu de sortir ?

– Oui, mais non de recevoir. Émeraude, qui vous a donné sa femme de chambre pour servir votre cher Andrewitsch.

– Comment ! vous savez aussi cela ? interrompit la comtesse.

– Parbleu ! je l'ai trouvée dans la maison.

– Vous y êtes allée ?

– J'en viens.

– Alors vous avez vu Andrewitsch ?...

– Je l'ai constitué garde-malade.

– De qui ?

– D'un homme qui s'est battu, il y a trois heures, au bois de Vincennes, qui a reçu un coup d'épée, et que, pour des raisons à moi, j'ai fait transporter dans la maison d'Émeraude.

– Mais ceci est de la dernière audace ! s'écria la comtesse.

– Non, car le blessé se nomme le comte d'Estournelle, madame.

– Mon mari !

– Il s'est battu avec M. Gontran de Neubourg, qu'il a trouvé rentrant chez lui. Il était ivre, votre mari, et vous savez qu'il a l'ivresse fanfaronne. Il a fallu se battre tout de suite.

– Mais, monsieur, fit la comtesse en regardant attentivement son interlocuteur, cette blessure... est-elle... grave ?

– Cela dépend de vous.

La comtesse tressaillit.

– Oh ! dit-elle, vous êtes le génie du mal !

Rocambole se prit à sourire.

Puis il inspecta la pièce où il se trouvait, avisa un placard et alla l'ouvrir.

– Que faites-vous ? demanda la comtesse.

– Je vois si l'on peut se cacher...

Et il entra à moitié dedans...

– Se cacher ! fit la comtesse, pour quoi faire, mon Dieu ?

– Mais pour assister, invisible à votre entretien avec le vicomte de La Morlière.

Et l'homme aux lunettes bleues ressortit de la cachette improvisée, disant :

– Ainsi il est bien convenu que nous serons sages...

– Oui, dit la comtesse.

– Et que vous m'obéirez, de point en point ?

– Sans doute.

– Sincèrement.

La comtesse soupira.

– Voilà un soupir qui me garantit votre fidélité, dit-il.

À présent, causons !

* *
*

Que se passa-t-il entre l'homme aux favoris roux et aux lunettes bleues et la comtesse ? ce fut un mystère.

Mais lorsque le vicomte de la Morlière arriva, il trouva la comtesse souriante, tenant dans ses mains une des mains de Saphir.

L'homme aux lunettes bleues avait disparu.

* *
*

Le vicomte de la Morlière fut exact comme un chronomètre au rendez-vous que lui avait donné madame d'Estournelle.

À la vue de Saphir, le vieillard éprouva un trouble inexprimable.

– Bonjour, vicomte, lui dit Saphir en lui tendant la main.

Elle souriait, et sa pose était charmante de laisser-aller et de nonchalance.

– Vous le voyez, mon ami, dit la comtesse, j'ai tenu parole…

M. de la Morlière, immobile à deux pas des deux femmes, les regardait tour à tour.

– Je suis allée voir mademoiselle, poursuivit la comtesse, et je lui ai dit tout ce qu'il est possible de dire en faveur d'un galant homme comme vous.

Saphir baissa modestement les yeux. Le vicomte en éprouva un mouvement de joie, et dit à son tour :

– La chère enfant sait combien je l'aime, mon Dieu !

– Vrai ? dit Saphir.

– Allons ! murmura la comtesse en souriant, venez lui baiser la main, mon cher ami.

Saphir tendit sa main avec un geste de reine ; le vicomte la prit et l'appuya sur ses lèvres.

– Ainsi, dit Saphir, vous m'aimez réellement ?

– Oh ! fit le vieillard.

– Mais savez-vous que je suis despote… que j'ai un affreux caractère… que je suis parfois mauvaise… et que je pourrais bien vous rendre malheureux !

Il la contemplait et souriait.

– Et puis, voyez-vous, continua Saphir, je suis si fantasque !…

– Oh ! je le sais.

– Je suis capable de vous demander des choses impossibles...

– Je les ferai.

– Si jamais j'avais pitié de vous, continua Saphir, je voudrais vous rendre esclave.

Le vicomte tendit les deux mains en souriant, et dit :

– Ferez-vous tout ce que je voudrai ?

– Tout.

– Si la fantaisie me prend de vous séquestrer quelque part, à Paris ou ailleurs, me suivrez-vous ?

– Jusqu'au bout du monde.

– Vrai ?

– Sur l'honneur !

La comtesse et Saphir échangèrent un coup d'œil rapide.

– Mais où voulez-vous donc me conduire ! demanda le vicomte.

– C'est mon secret.

– Ah ! mon pauvre ami, fit la comtesse, je crains bien que vous ne redeveniez un enfant dans ces petites mains roses.

Le vicomte était venu s'asseoir timidement auprès de Saphir.

De souriante qu'elle était, la pécheresse devint grave tout à coup.

– Monsieur le vicomte, dit-elle, vous n'ignorez pas que votre fils m'aime ?

Le vicomte fronça le sourcil.

– Si je consentais à souffrir vos assiduités, ce ne serait qu'à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que je vous emmènerais en quelque lieu où Paul ne pourrait nous rejoindre.

Le vicomte eut un accès de jalousie, et ses narines frémirent.

– Je l'entends bien ainsi, dit-il.

– Ainsi, vous accepteriez ?

– Oui.

– Même si je vous proposais de partir ce soir ?

– À l'instant même.

– Sans rentrer chez vous ?

– Si vous l'exigez, je ne rentrerai pas.

– Et si je vous défends d'écrire pour prévenir de votre absence ?

– Je n’écrirai pas.

– Ah ! par exemple, ma chère, dit la comtesse en riant, voilà un homme soumis, ou je ne m’y connais pas.

Saphir enveloppa le vicomte d’un regard dominateur.

– C’est ainsi qu’il faut être quand on m’aime, dit-elle.

Puis elle ajouta :

– Alors, voici qui est convenu ; nous partons ce soir.

– Où allons-nous ?

Elle prit la pose et le geste d’une femme de théâtre, et répondit :

– C’est un mystère !

– Vicomte, dit à son tour la comtesse, vous dînez avec moi.

Le vicomte regarda Saphir.

– Elle aussi, ajouta madame d’Estournelle.

Puis elle sonna et donna des ordres.

L’appartement de madame veuve Durocher était simple et modeste, comme nous l’avons dit déjà. La salle à manger était petite, mais elle était bien chauffée, et l’odorat du vicomte fut agréablement surpris lorsqu’il y entra, donnant la main à la comtesse, par les parfums délicats d’une cuisine recherchée.

L’homme aux lunettes bleues faisait bien les choses. Il avait commandé un dîner fin chez Potel, et le dîner était arrivé à sept heures précises.

Le vicomte aperçut devant lui, à la place qui lui était désignée, un flacon de vin d’un jaune d’or.

– Qu’est-ce que cela ? demanda-t-il.

– Cela s’appelle le vin des amoureux, mon ami, répondit la comtesse.

– Alors donnez-m’en.

Et il tendit son verre.

C’était un triste spectacle que celui de cet homme vieilli avant l’âge, que le crime avait marqué au front d’un stigmate indélébile, et qu’une passion fatale frappait tout à coup comme le châtiment de Dieu ! C’était chose triste que de le voir assis entre ces deux jeunes femmes qui jouaient sans doute le premier acte de quelque terrible comédie.

Le vin jaune comme de l’ambre que la comtesse versa à M. de la Morlière avait sans doute des propriétés généreuses, car, à mesure qu’il buvait, le vieillard semblait redevenir jeune, son œil brillait, ses lèvres minces s’éclairaient d’un sourire.

Il eut, pendant une heure, trente années de moins. Pendant une heure, il oublia ses plus graves préoccupations, la haine mystérieuse dont il était poursuivi, le mépris de son fils qui l’accablait, et ce danger encore mal défini qui semblait planer sur sa tête.

Comme neuf heures sonnaient, on entendit le bruit d’une voiture sous les fenêtres.

– On vient nous chercher, dit Saphir.

– Nous chercher ! fit le vicomte étonné. Qui donc ?

– Mon cocher.

– Est-ce que... nous partons ?

– À l'instant.

– Adieu, mon cher vicomte, dit madame d'Estournelle. Au revoir, au moins.

M. de la Morlière se leva de table en chancelant ; le vin jaune lui montait à la tête.

– Enveloppez-vous bien, mon cher, dit Saphir ; il fait froid et c'est très mauvais en sortant de table.

Le coupé de Saphir était en effet à la porte. Elle y fit monter le vicomte ; puis, quand il fut assis, elle baissa les stores.

– Vous ne devez pas savoir où nous allons, dit-elle.

La voiture partit au grand trot.

Ivre de bonheur et pris de vin, le vicomte de la Morlière ne s'aperçut pas de la longueur du trajet.

Il passa une heure en voiture, tenant dans ses mains la petite main de Saphir et murmurant les paroles les plus incohérentes.

Enfin le coupé s'arrêta un moment, puis il roula sous une voûte et s'arrêta encore.

– C’est ici, dit Saphir.

Elle ouvrit la portière et descendit la première. Alors le vicomte regarda.

Il était dans la cour d’une maison déjà vieille ayant tout le caractère d’un hôtel du faubourg Saint-Germain.

Saphir prit le vicomte par la main et le conduisit vers un escalier, dont elle lui fit gravir une vingtaine de marches. Elle sonna à une porte du premier étage.

Une servante vint ouvrir.

Le vicomte reconnut l’ancienne femme de chambre de Saphir.

Saphir le fit pénétrer dans un petit appartement que lui avait meublé Rocambole et où elle s’était cachée pendant trois mois.

– Voici votre prison, dit-elle au vicomte.

M. de la Morlière chancelait de plus en plus en marchant. Il parlait, et sa parole était embarrassée.

Un grand feu flambait dans la cheminée du salon.

Saphir conduisit le vicomte au coin de la cheminée, et le fit asseoir dans un grand fauteuil.

– Vous avez l’air fatigué, lui dit-elle.

Il leva sur elle un regard aviné.

– Je vous aime ! dit-il.

– Bien. Je le sais...

Elle eut un sourire railleur :

– Voyons ? dit-elle, maintenant faisons nos conditions.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous sentez bien, reprit Saphir, que je ne peux pas vous aimer ainsi du premier coup... il me faut le temps de la réflexion...

– Ah ! fit le vicomte, dont la langue s'épaississait, ah... il faut... le... temps.

– Mais sans doute.

– Combien de temps ?

– Cela dépendra de votre soumission.

– Vous savez bien que je suis votre esclave. Ordonnez, j'obéirai.

– D'abord, vous resterez ici.

– J'y resterai.

– Vous ne sortirez pas.

– Soit.

– Et vous m'attendrez...

– Comment ! dit le vicomte... vous vous... en allez ?...

– Oui.

– Mais... c'est... impossible !...

Et la tête du vicomte, alourdie par l'ivresse, s'inclina sur son épaule.

Saphir ajouta :

– Demain matin, je viendrai vous dire bonjour.

Elle se leva et remit son châle, qu'elle avait jeté sur un sopha.

Alors M. de la Morlière fut pris d'une sorte de rage. Il se leva, trébuchant toujours, et s'écria :

– Non ! non ! vous ne partirez pas ainsi !

Il voulut faire un pas vers elle, la prendre par le bras et la retenir, mais l'ivresse étrange qui le dominait l'en empêcha.

Il retomba sans forces dans son fauteuil, en poussant un gémissement.

– Adieu... soyez sage... fit Saphir.

Et elle sortit.

Le vicomte essaya une seconde fois de se lever et de courir après elle.

L'ivresse fut plus forte que la volonté. Une sorte de paralysie s'empara de tous ses membres, sa tête acheva de

s’incliner, ses yeux se fermèrent, et il ne tarda pas à s’endormir d’un lourd sommeil.

Alors, par la porte qui s’était refermée sur Saphir, un homme entra.

C’était Rocambole.

LVIII

L'homme aux lunettes bleues vint jusqu'au milieu du salon et s'arrêta en face du fauteuil dans lequel M. de la Morlière s'était endormi.

Il le contempla un moment, écoutant ses ronflements sonores.

Puis il s'approcha et lui mit la main sur le front.

Le dormeur ne bougea pas.

– Allons ! se dit l'homme aux lunettes bleues, le vin jaune a produit son effet.

Il déboutonna son paletot et posa sur la cheminée un petit flacon qu'il avait dans sa poche.

Puis il alla ouvrir une seconde porte au fond du salon et fit un geste.

Aussitôt deux femmes entrèrent : c'étaient madame d'Estournelle et Saphir.

– Savez-vous bien, dit la première, que je ne comprends absolument rien à tous ces mystères ?

Cet homme était grave et solennel comme un juge. Il désigna le flacon du doigt et leur dit :

– Voyez-vous cette liqueur blanche contenue dans cette fiole ?

– Oui, dit la comtesse.

– Savez-vous quelle est sa vertu ?

– Non.

– Elle a une propriété singulière ; celle de paralyser le corps, de le mettre en léthargie complète, sans cependant affecter l'ouïe et obscurcir l'intelligence.

– Propriété singulière, en effet, murmura madame d'Estournelle.

– Il y a mieux, reprit l'homme aux lunettes bleues, celui dont les tempes ont été frottées de cette eau se trouve doué d'une sorte de seconde vue.

– Comment cela ?

– C'est-à-dire que, les yeux fermés, il voit ce qui se passe autour de lui.

– Et il ne peut remuer ?

– Pas plus qu'une statue.

– Voilà qui est bien romanesque, mon cher, observa la comtesse.

– C'est possible ; mais demain, quand le vicomte s'éveillera, il se souviendra.

– Ah !

– Et c'est alors que commencera le vrai rôle de Saphir.

Saphir regardait tour à tour l'homme aux lunettes bleues et la comtesse.

Son regard exprimait un singulier mélange de terreur et d'incrédulité.

– Mais, dit-elle, cet homme a donc commis de bien grands crimes ?

– Des crimes inouïs. Il a assassiné une femme et volé une pauvre orpheline.

En parlant ainsi l'homme aux lunettes bleues regarda la comtesse.

– Oh ! je sais bien, dit-il, que, par le temps qui court, dépouiller un enfant de son héritage est chose vulgaire.

La comtesse lui lança un coup d'œil clair et froid.

– Parlez-nous donc de votre fiole, mon cher monsieur, dit-elle.

– Je vais faire mieux, je vais m'en servir.

– Ah !

– Seulement, aussitôt l'opération terminée, vous ferez bien de nouer la conversation convenue.

– C'est dit, observa Saphir. Pour la vie de mon cher Paul, il n'est rien que je ne fasse.

Alors l'étrange personnage s'approcha du vicomte, qui continuait à dormir de son lourd sommeil.

Il déboucha la fiole et en versa quelques gouttes dans le creux de sa main ; puis il frotta ses deux mains l'une contre l'autre, et quand elles furent suffisamment imprégnées, il les appliqua sur les deux tempes du vicomte.

Soudain, celui-ci fit un brusque mouvement sur son siège, et les deux femmes reculèrent.

Un sourire glissa sur les lèvres de l'homme aux lunettes bleues.

– N'ayez pas peur, dit-il.

Et, en effet, après ce brusque mouvement, le dormeur reprit son immobilité première.

Seulement, ses ronflements s'arrêtèrent, et on eût juré qu'il était éveillé.

L'homme aux lunettes bleues reboucha sa fiole, la remit dans sa poche, marcha sur la pointe du pied jusqu'à la comtesse et lui dit à l'oreille :

– À présent, vous savez votre rôle ?

– Oui.

– Alors, au revoir.

– Vous partez ?

– Je serai ici dans une heure.

Il sortit en étouffant un bruit de ses pas. Dans l'antichambre, il trouva la camérière de Saphir.

– Viens avec moi, lui dit-il.

La jeune fille était habituée, depuis trois mois, à voir cet homme exercer une volonté puissante sur sa maîtresse.

Elle s'enveloppa donc dans un tartan et le suivit.

Le coupé qui avait amené Saphir, – laquelle avait fait, comme on dit au théâtre, une *fausse sortie,* – ce coupé, disons-nous, stationnait dans la cour.

L'homme aux lunettes bleues y fit monter la servante, se plaça à côté d'elle et dit au cocher :

– Boulevard des Italiens, devant le café Anglais.

La voiture partit au grand trot. Saphir avait un trotteur de premier ordre. Dix minutes après, elle arrivait sur le boulevard.

Alors Rocambole mit pied à terre et dit à la femme de chambre :

– Le cocher va te conduire à l'ancien appartement de ta maîtresse.

– Rue Saint-Lazare ?

– Oui.

– Qu'y ferai-je ?

– Tu te coucheras tranquillement. On n'a pas besoin de toi là-bas.

Puis il dit au cocher :

– Vous reviendrez m’attendre devant le café Anglais.

Il était alors onze heures.

La petite salle du rez-de-chaussée de ce restaurant était à peu près déserte, lorsque l’homme aux favoris roux y entra.

Une seule personne était assise dans un coin, lisant distraitement un journal, et vidant un verre de vin de Saint Hubert.

C’était Paul de la Morlière.

À la vue de sir John il fit un mouvement et voulut se lever. Sir John alla vers lui et s’assit à sa table familièrement.

– Je vous attendais, dit le jeune homme, et non sans impatience.

Sir John était devenu grave.

– Monsieur, dit-il au jeune homme, je vous avais promis de venir, je suis venu.

– Je comptais sur votre parole, monsieur, répondit Paul.

– Je suis venu, reprit sir John, mais non sans hésiter.

– Pourquoi ?

– Parce que vous êtes un bon et loyal jeune homme, et que, dans une heure peut-être, vous pleurerez des larmes de sang.

Paul frissonna.

– Le doute, monsieur, continua sir John, vaut mieux que la certitude.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh ! mon Dieu, si vous avez tenu à une explication, vous saviez bien qu'elle ne toucherait Saphir qu'indirectement.

– Oui, dit Paul d'un air sombre, je sais que vous devez me parler de mon père.

– Il est temps encore d'y renoncer, monsieur. Réfléchissez...

– Non, je veux savoir.

– Prenez garde !

– Monsieur, dit Paul avec résolution, je suis d'un avis opposé au vôtre.

– Comment cela ?

– J'estime que le doute est mille fois plus cruel que la certitude.

– Ainsi, vous voulez savoir ?

– Tout.

– Et si je vous démontre que l'homme dont vous portez le nom, est indigne d'être votre père...

– Monsieur !

– Vous le voyez bien : jamais vous ne pourrez m'écouter de sang froid.

Paul fit sur lui-même un violent effort.

– Pardonnez-moi, dit-il, j'ai tort ; je vous écouterai.

– Jusqu'au bout ?

– Oui.

– Alors, venez avec moi.

– Où ?

– En un lieu où vous trouverez votre père.

– Jamais ! je ne veux pas le voir, s'écria Paul de la Morlière.

– Vous le verrez, il ne vous verra pas.

– Que signifient ces paroles ?

– Vous le saurez plus tard, venez…

Paul se leva. Sir John semblait exercer sur lui un empire irrésistible.

Mais au moment où ils allaient sortir de la salle, un nouveau personnage y entra.

C'était Victor de Passe-Croix.

Victor arrivait dans l'espérance de rencontrer son cousin au café Anglais.

Il tendit la main à Paul ; puis, à la vue de sir John, il tressaillit.

Le faux chirurgien anglais ne ressemblait guère pourtant, au pilote de Belle-Isle-en-Mer ; mais il n'avait pas pris le soin de dissimuler sa voix ordinaire, et Victor avait entendu les derniers mots qu'il venait de prononcer.

Le fils du baron de Passe-Croix attacha sur lui un clair regard, puis il dit à Paul de la Morlière :

– Est-ce que tu connais monsieur ?

– Oui, dit Paul.

– C'est singulier ! murmura Victor, monsieur a une voix qui...

– Une voix, interrompit sir John, qui vous rappelle la voix d'un certain pilote.

Victor fit un pas en arrière.

– C'est moi, dit simplement l'homme aux lunettes bleues.

– Ah ! c'est vous, dit Victor, c'est vous qui m'avez fait renverser et garrotter ?

– Oui, monsieur.

– Alors, je suppose, dit le jeune homme avec un accent d'irritation subite, que nous allons nous expliquer ?

– Pas ici.

– Oh ! il le faut.

Sir John croisa les bras, et, au travers de ses lunettes bleues, il attacha sur Victor un regard plein de calme :

– Monsieur Victor de Passe-Croix, dit-il, je gage que vous donneriez dix années de votre vie pour savoir quel est le lien mystérieux qui unit votre père à votre oncle le vicomte de la Morlière ?

– Oui, monsieur, répondit Victor d'une voix sombre.

– Eh bien ! il ne tient qu'à vous de le savoir ce soir même.

– Comment cela ?

– Vous n'avez qu'à venir avec nous, ajouta sir John.

Victor regarda Paul.

– Oui, dit ce dernier, car tu m'empêcheras peut-être de me brûler la cervelle.

– Soit, murmura Victor.

Puis, regardant sir John :

– Je veux bien vous suivre, dit-il, mais vous me donnerez après des explications.

– Si vous ne les jugez pas inutiles après, répondit l'homme aux lunettes bleues.

Et il sortit le premier.

Le coupé de Saphir, après avoir déposé la femme de chambre rue Saint-Lazare, était revenu stationner devant le café Anglais.

– Montez, messieurs, dit sir John, je vais m'asseoir à côté du cocher.

– Rue de la Michodière ! ajouta-t-il.

Arrivé à la porte de cette maison, où le mystérieux personnage avait son bureau de renseignements, il descendit, et tout en souriant, il s'approcha de la portière du coupé.

– Je vous demande quelques minutes, messieurs, dit-il, j'ai à changer de vêtements.

Les deux cousins attendirent sans échanger un mot.

Sombres tous deux, ils semblaient craindre de se communiquer leurs pensées.

Dix minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps, la porte s'ouvrit, et ils virent sortir un domestique.

C'était un cocher anglais qui paraissait jeune encore, portait des favoris en côtelettes, d'un beau rouge, était revêtu d'une longue veste d'écurie à carreaux, d'un pantalon noisette pincé au genou, et portait un cône de drap gris en guise de coiffure. Il s'approcha de la portière et dit aux deux jeunes gens :

– Ne vous étonnez pas, c'est moi...

Paul et Victor reconnurent la voix ; c'était tout ce qui restait de lui : les lunettes bleues elles-mêmes avaient disparu.

– Retourne d'où tu viens, dit-il en grimpant de nouveau à côté du cocher.

Or, pendant ce temps, voici les sensations auxquelles le vicomte de la Morlière était en proie.

Il s'était endormi dans le fauteuil, au coin de la cheminée, dans le salon où l'avait fait entrer Saphir.

Ce sommeil qui l'étreignait et qui était le résultat de l'ivresse, avait fait place tout à coup à une douleur étrange.

Il avait semblé au vicomte qu'on lui brisait les tempes à coups de marteau.

Alors, il avait essayé de se lever pour se soustraire à ce supplice ; mais il s'était senti dominé par un engourdissement général, comme s'il eût été coulé tout à coup dans un moule de plomb ou d'airain.

– Je rêve, s'était-il dit. J'ai un affreux cauchemar.

Et, à partir de ce moment, voici ce qu'il avait éprouvé, vu et entendu :

D'abord, une vive clarté avait frappé ses paupières closes, et, au travers, ses yeux avaient revu le petit salon où il se trouvait, dans tous ses détails. En même temps, il entendit marcher derrière lui, et fit un effort surhumain pour se retourner...

Mais l'étreinte de fer qui pesait sur lui ne lui permit aucun mouvement.

En même temps il entendit un chuchotement, confus d'abord, et qui devint distinct.

C'étaient deux femmes qui causaient à mi-voix.

Le vicomte reconnut la voix de Saphir et celle de la comtesse.

Alors, toujours immobile, toujours paralysé, semblable à ces gens frappés de léthargie qu'on enterre, et qui entendent, sans pouvoir faire un mouvement, le bruit des pelletées de terre tombant sur le cercueil, – alors, disons-nous, le vicomte se prit à écouter, en proie à une terreur vertigineuse.

– C'est un homme mûr, poursuivit la comtesse, mais du meilleur monde, fort riche, et qui fera pour vous les plus grandes folies, je vous assure.

– Ah ! madame, répondit Saphir.

Les deux femmes étaient à deux pas de lui, derrière son fauteuil. La comtesse disait :

– Mais, en réalité, ma petite, je ne comprends pas cette aversion insupportable que vous éprouvez pour le vicomte.

– Il me fait horreur !

L'accent de Saphir eût fait bondir le vicomte sur son siège, s'il n'eût été sous l'étreinte de la léthargie.

– Il vous fait horreur ? dites-vous, fit la comtesse d'un ton naïf.

– Oh ! oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je crois qu'il a du sang sur les mains, madame.

– Ciel ! fit la comtesse.

– Je ne sais quel crime affreux il a commis, continua Saphir, quelle fortune il a volée, mais son fils le fuit comme on fuit le bourreau ou un pestiféré.

À ces derniers mots, il sembla au vicomte que la lame d'un poignard lui pénétrait froide et acérée jusqu'au fond du cœur.

– Oh ! quel épouvantable rêve ! se dit-il. On m'a mis dans un moule de fer...

Et, certes, s'il avait pu secouer cette paralysie terrible, le vicomte aurait fui. La comtesse reprit :

– Mais êtes-vous bien sûre de ce que vous dites là, ma petite ?

– Oh ! très sûre...

– N'êtes-vous point la dupe de quelque abominable calomnie ?

– Écoutez, je vais vous dire ce que je sais.

– Voyons ?

– Il y a trois mois, le vicomte est arrivé un matin dans mon appartement, rue Saint-Lazare : « Mon enfant, m'a-t-il dit, vous aimez mon fils, n'est-ce pas ? – Oh ! de toute mon âme, lui ai-je répondu. – Eh bien ! si vous l'aimez ainsi, il faut renoncer à lui. Il ne faut pas briser votre avenir. » Alors il m'a raconté que Paul devait épouser sa cousine, que si je persistais à le voir, je ferais manquer ce mariage, et j'ai eu la naïveté de le croire. Il m'a

emmenée en Normandie, et, m'enfermant avec lui dans une maison de campagne appelée la Charmerie, il est bientôt devenu amoureux fou de moi. Alors, je me suis enfuie.

– Mais, observa la comtesse, je ne vois pas jusque-là l'ombre d'un crime, ma petite.

– Attendez ! Paul ne se mariait pas. Tout au contraire, épris d'une folle passion pour une inconnue, il était venu dans les environs de la Charmerie.

Là, il s'est rencontré avec son père, le pistolet au poing, dans une chambre sans lumière, et quand une clarté subite les a enveloppés, le vicomte de la Morlière est tombé à genoux et comme foudroyé.

Il croyait me trouver dans la maison, et la femme qui lui est subitement apparue, tenant un flambeau à la main, cette femme qui n'était autre que celle que poursuivait Paul, – cette femme lui a fait jeter un cri terrible.

Il est tombé à genoux, il a demandé grâce et a cru voir un fantôme sorti de sa tombe.

– De qui tenez-vous ces détails, ma petite ? demanda la comtesse.

Le vicomte écoutait, et s'il n'eût été complètement paralysé, on eût entendu les battements de son cœur.

– Quel épouvantable cauchemar ! pensait-il. Ah ! si je ne rêvais pas, si cela était vrai, Saphir me mépriserait comme un criminel que je suis.

Une fois encore, il essaya de se secouer et de tourner la tête.

– Je vais m'éveiller ! pensait-il, je suis sans doute dans mon lit.

Elles passèrent devant lui, et comme il y voyait ni plus ni moins qu'un somnambule à travers ses paupières closes, il les vit toutes deux. Saphir marchait la première. Quand elle fut sur le seuil de cette porte par où l'homme aux lunettes bleues était sorti, elle s'arrêta, se retourna vers le vicomte, étendit la main vers lui :

– Tenez, madame, dit-elle, regardez bien cet homme, c'est un assassin !

Puis elle souleva la portière et toutes deux disparurent.

– Mon Dieu ! pensait M. de la Morlière, je suis un grand coupable, mais le châtiment que vous m'infligez est à la hauteur de mon forfait... Oh ! si je pouvais me réveiller...

Le salon demeura vide un instant. Puis la porte se rouvrit et le vicomte, qui croyait toujours rêver, vit entrer un homme qu'il reconnut sur-le-champ.

C'était John, le groom anglais, le domestique qu'il avait emmené à la Charmerie.

John s'approcha et prit une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon, à deux pas du vicomte.

– Mais c'est épouvantable ! pensait celui-ci.

– Bonjour, vicomte, dit le groom, bonjour, cher maître. Vous êtes aussi immobile qu'une statue. Mais vous voyez et vous entendez... Donc, nous pouvons causer. Oh ! j'ai beaucoup de choses à vous dire, vicomte...

Et le groom ricanait, et son sourire était si satanique que le vicomte se demanda s'il n'était pas mort et déjà en proie aux tortures des damnés.

John lui faisait l'effet d'un démon.

– Vous croyez dormir, vicomte, poursuivit le groom, mais vous ne dormez pas. N'avez-vous pas cru, tout à l'heure, qu'on vous brisait les tempes à coups de marteau ? Eh bien ! c'était moi, moi, qui vous frottais avec un poison indien, qui a le singulier privilège d'engourdir et de pétrifier, mais qui laisse à l'ouïe et à la vue toute leur finesse.

Donc c'est moi, mon cher vicomte, et j'ai beaucoup de choses à vous dire. Mais d'abord procédons par ordre...

Saphir vous méprise, votre fils vous déteste...

Et cependant, ni Saphir, ni votre fils ne savent l'histoire de vos crimes. Ils les ont devinés, voilà tout. Mais patience, ils vont être fixés là-dessus !

Alors le groom frappa dans sa main. Aussitôt la porte se rouvrit et Saphir entra.

Elle donnait la main à Paul de la Morlière.

Derrière eux marchait Victor de Passe-Croix.

Tous trois vinrent se ranger debout et silencieux autour du fauteuil du vicomte.

– Monsieur Paul, dit alors le groom, il est temps encore, partez...

– Non, murmura Paul, je veux savoir.

– Moi aussi, dit Victor, car je ne veux pas douter sans raison de l'honneur de mon père.

– Oh ! quel rêve ! quel rêve ! pensait le vicomte.

Le groom sortit alors un rouleau de papier de sa poche.

C'était le manuscrit que, six mois auparavant, Danielle avait remis aux quatre chevaliers du Clair de Lune.

C'était le *Manuscrit du Domino.*

Paul arrêta le groom au premier mot, en lui posant la main sur le bras :

– Monsieur, dit-il, je vais vous écouter jusqu'au bout. Je vous jure que je ne vous interromprai pas ; mais, en retour, vous allez me faire une promesse.

Vous allez me jurer que vous me donnerez la preuve des faits que vous allez avancer.

– Oui, monsieur.

Et le groom lut...

Cette lecture dura près de deux heures. Ce fut un supplice sans nom pour le vicomte, un supplice non moins affreux pour les deux jeunes gens.

Quand Rocambole eut tourné le dernier feuillet du manuscrit du domino, Victor et Paul, le front baigné de sueur, le visage pâli par la honte, savaient que le vicomte de la Morlière, le baron de Passe-Croix et le chevalier de Morfontaine avaient

assassiné le comte de Main-Hardye, la malheureuse Diane et volé l'héritage de Danielle.

Le vicomte pensait :

– Si je ne rêvais pas, je n'aurai plus qu'à me brûler la cervelle.

– Monsieur, dit alors Paul de la Morlière, vous m'avez promis des preuves, il me les faut ou je vous tue !

Et il posa un petit stylet, qu'il portait toujours sur lui, sur le marbre de la cheminée.

– Monsieur, répondit le groom avec calme, les preuves, les voilà !

Il frappa de nouveau dans ses mains, la porte s'ouvrit de nouveau. Un homme et une femme entrèrent.

– Danielle ! s'écria Paul.

– La femme de Sologne ! exclama Victor.

– La fille de Diane, répondit la jeune fille d'un ton grave et triste.

Puis elle attacha ses deux grands yeux bleus sur les deux jeunes gens :

– Regardez-moi bien, dit-elle, et voyez si je mens... Puis elle étendit la main vers le vicomte toujours immobile.

– Cet homme, dit-elle, est l'assassin de mon père et de ma mère.

Victor poussa un cri sourd ; Paul chancela. Mais soudain, il se redressa, et, désignant celui qui venait d'entrer :

– Quel est donc cet homme ? demanda-t-il.

– C'est Ambroise, le valet de chambre et le complice de votre père, répondit Rocambole.

– Et, dit Ambroise, je suis prêt à témoigner en justice que tout ce que vous venez d'entendre est vrai.

Le doute n'était plus permis.

Victor prit la main de Paul et lui dit :

– Nous sommes frères à présent, frères par le malheur, par l'infamie. Viens, frère, nous allons partir pour cette terre d'Afrique où le feu purifie. C'est au milieu d'une grêle de balles, c'est sous l'habit du simple soldat qu'il nous faut aller conquérir le droit de demander l'autorisation de changer de nom.

Tous deux s'inclinèrent devant Danielle, pâle et triste, tous deux sortirent le front penché et la mort au cœur…

Alors encore le vicomte éperdu essaya de briser le moule invisible qui l'étreignait, et l'effort qu'il fit fut si surhumain qu'il parvint à remuer les lèvres et les bras.

Mais, en ce moment, les lumières s'éteignirent, un rire moqueur se perdit dans l'obscurité, et tout rentra dans le silence.

Puis un bourdonnement étrange se fit aux oreilles du vicomte, sa pensée s'obscurcit, il lui sembla de nouveau qu'on lui brisait les tempes ; il se sentit emporté dans un tourbillon

fantastique, et l’ivresse, un moment dissipée par le poison indien, l’étreignit de nouveau…

Quand le jour vint, le vicomte de la Morlière rouvrit les yeux.

Il n’était plus dans son fauteuil, mais étendu sur le parquet.

Un premier rayon de soleil filtrait à travers les rideaux.

Le vicomte se leva avec peine, demeura un moment immobile au milieu du salon, puis il fit un pas vers une porte ouverte.

– Où suis-je donc ? se demanda-t-il, où suis-je ?

La porte ouverte donnait sur une chambre à coucher.

La couverture était faite, une bougie achevait de brûler sur la table de nuit.

Les souvenirs du vieillard étaient confus encore, mais bientôt ils s’éclaircirent un à un.

D’abord il se rappela que Saphir l’avait conduit en ce lieu, la veille au soir, puis elle était partie, puis… Le voile qui obscurcissait son cerveau se déchira, et ce qu’il croyait être un rêve revint à sa pensée tout entier et dans tous ses détails.

Il éprouva alors un battement de cœur terrible et ses cheveux blancs se hérissèrent.

– Oh ! que j’ai souffert ! se dit-il ; mon Dieu, que j’ai souffert !…

Il alla ouvrir une croisée. Cette croisée donnait sur la cour du vieil hôtel.

La cour était déserte.

Le vicomte exposa son front brûlant à l'air frais du matin, et il essaya de réfléchir, se posant avec effroi cette question terrible :

– Était-ce bien un rêve ?

Mille arguments pour et contre cette opinion se croisèrent alors comme des éclairs, un soir d'orage, dans son cerveau tourmenté.

Celui qui plaidait le plus en faveur du rêve, c'était cette paralysie étrange à laquelle il avait été en proie.

Puis ensuite ce défilé de personnages, parmi lesquels se trouvait Ambroise, Ambroise, l'âme damnée du vicomte, le seul homme en qui il eût une confiance absolue.

Mais en même temps il songea aux paroles que John le groom lui avait dites :

– Vous croyez rêver mais vous ne rêvez pas.

Il quitta la croisée, parcourut le salon, entra dans la chambre à coucher et fit le tour de l'appartement.

L'appartement était désert. Sur la table de la salle à manger se trouvait une lettre.

Elle était à son adresse. Il l'ouvrit et lut :

« 10 heures du soir.

« Mon cher vicomte,

« Vous êtes ivre ; je retourne rue Saint-Lazare. Je reviendrai vous voir demain matin.

« Saphir. »

Comme le vicomte achevait la lecture de cette lettre, il entendit une clef qui tournait dans la serrure.

Il se précipita vers la porte et poussa un cri de joie.

C'était Saphir.

Saphir était calme, souriante ; elle dit au vicomte un bonjour qui mit à nu ses dents éblouissantes.

– Ah ! mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes pâle !

En lui voyant sa lettre à la main, elle ajouta :

– Comment ! vous ne l'avez pas lue hier soir ?...

Le vicomte balbutia.

Saphir entra dans la chambre à coucher et remarqua le lit non foulé.

– Comment ! dit-elle, vous ne vous êtes pas couché ?

– J'ai passé la nuit dans le fauteuil où vous m'avez laissé.

– Mais c'est absurde ! Savez-vous bien que vous étiez gris hier soir ?

– C'est vrai... c'est ce vin jaune... Quel singulier vin !...

– Mais comme vous me regardez, mon Dieu qu'avez-vous donc ?

– Je ne sais pas... je...

– On dort si mal dans un fauteuil, vous aurez fait un mauvais rêve...

Le vicomte tressaillit.

– C'est vrai, dit-il, j'ai fait des rêves étranges, ma petite.

Saphir se laissa tomber sur un siège, et reprit en riant :

– Peut-être avez-vous rêvé guillotine. Ce n'est pas drôle !

Le vicomte frissonna.

– Non, dit-il.

– Alors vous avez peut-être rêvé d'assassinat, c'est tout un.

M. de la Morlière sentit ses cheveux se hérisser et son regard sembla de nouveau vouloir pénétrer jusqu'au fond du cœur de Saphir.

– Je ne sais plus au juste ce que j'ai rêvé, dit-il, mais c'est affreux !

– Vraiment ?

– Et puis j'ai vu passer devant moi des quantités de personnages.

– Bah !

– Vous, d'abord...

– Ce n'est pas étonnant, puisque vous m'aimez.

– Ensuite, la comtesse...

– Vous aviez dîné avec elle.

– Et puis, mon fils...

– Tiens ! je l'ai vu hier soir, ce pauvre Paul, et j'ai rêvé de lui. Après ?

Le vicomte fronça le sourcil.

– Ah ! vous l'avez vu ?

– Oui...

– Eh... sans doute...

– Ah ! mon cher, dit Saphir, moi aussi j'ai fait un drôle de rêve, allez ! Dans ce rêve, je voyais Paul qui me disait :

– Si tu savais ce que mon père a fait, tu en aurais horreur.

Une sueur glacée mouilla les tempes du vicomte.

– Au nom du ciel, murmura-t-il d'une voix sourde, au nom du ciel, taisez-vous, mon enfant !

– Soit. Voyons la suite de votre rêve. Après moi, après la comtesse, après Paul, qui avez-vous vu encore ?

– Un ancien valet de chambre à moi, un homme qui doit être mort.

– Et puis ?

– Et puis John.

– Notre domestique de la Charmerie ?

– Justement.

– Est-ce tout ?

Le vicomte hésita.

– Je gage, dit Saphir, qu'il y avait quelqu'un encore.

– Oui, une femme blonde... une inconnue... Je ne sais pas son nom...

– Est-ce que ce ne serait pas celle que votre fils... Ah ! vous savez, Paul m'a raconté une drôle d'histoire, hier soir...

M. de la Morlière chancela.

– Mon Dieu ! se répétait-il, si tout cela était vrai... si je n'avais pas rêvé !...

Mais Saphir reprit avec son plus charmant sourire :

– Je viens vous faire ce matin une toute petite visite... mais ce soir, je viendrai dîner avec vous ! Seulement, j'ai horreur des gens qui ne savent pas boire et je vous ferai boire de l'eau... rien que de l'eau...

– Oui, pensait le vicomte, je dois avoir, j'ai certainement rêvé. Autrement me sourirait-elle ainsi ?

Elle vint s'asseoir auprès de lui et lui prit la main :

– Vous savez, mon cher ami, quelles sont mes conditions ? lui dit-elle.

– Mais... il me semble...

– Je vais vous garder prisonnier.

– Ici ?

– Et si vous sortez, vous ne me reverrez jamais !...

– Mais ne pourrai-je aller chez moi ?

– C'est impossible. Si vous mettez le pied dehors, vous ne me reverrez pas. Maintenant, au revoir.

– Comment ! vous partez déjà ?

– J'ai une course pressée... ma bonne va venir et vous servira à déjeuner. À ce soir.

Il voulut la retenir, mais elle lui glissa des doigts comme une couleuvre, laissant bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres roses...

Quand elle fut partie, le vicomte murmura avec un soupir de soulagement :

– Allons ! j'avais rêvé... mais si un rêve pareil se reproduisait, je deviendrais fou...

Comme il faisait cette réflexion, il passa une main sur ses tempes encore mouillées de sueur, puis, machinalement, il la ramena sur son visage et ses lèvres la touchèrent.

Soudain, il jeta un cri terrible. Sa main était humectée d'un acide qui lui brûla les lèvres comme un fer rouge...

Et le vicomte, pâle et frissonnant, se souvint de l'étrange sensation de la nuit qui lui brisait les tempes, et il songea à ces paroles de John le groom :

« Je vous ai frotté avec un poison indien qui paralyse le corps... »

Il n'avait donc pas rêvé !...

LIX

Tandis que M. de la Morlière était sous le poids d'une anxiété impossible à décrire, une tout autre scène se passait à l'hôtel de Passe-Croix.

Le baron et sa femme causaient à voix basse dans un coin du salon, jetant tour à tour un regard inquiet et navré sur leur fille.

Flavie s'était mise au piano, et elle exécutait une polka entraînante avec une animation vertigineuse qui ne disait que trop que la malheureuse enfant était toujours folle.

– Pauvre Flavie ! murmurait Mme de Passe-Croix, dont les yeux étaient pleins de larmes.

Flavie quitta brusquement son piano et se leva.

– Maman, dit-elle, est-ce que mon mari n'est pas revenu ?

Le père et la mère se regardèrent avec consternation.

– C'est singulier ! fit la jeune fille, chaque fois que je vous parle de mon mari, vous n'avez pas l'air de savoir ce que je veux vous dire.

Le baron et la baronne se taisaient et baissaient les yeux.

– Vous savez pourtant bien, reprit-elle, que j'ai épousé, voici quinze jours, M. Albert Morel, un parfait galant homme... que j'aime... Ah ! cher Albert...

– Mon enfant, dit la baronne, tu es un peu souffrante, tu dois avoir la fièvre... Si tu te reposais ?

– Mais où donc est allé mon mari ? reprit Flavie.

Et comme on ne lui répondait pas, elle se prit à fondre en larmes. Sa mère la prit dans ses bras.

– Viens ! dit-elle, allons au jardin... le grand air te fera du bien...

Et elle l'entraîna hors du salon, laissant M. de Passe-Croix sous le coup d'un douloureux accablement.

À peine les deux femmes étaient-elles parties, qu'un domestique entra, apportant une lettre sur un plateau.

Le baron jeta les yeux sur la suscription, et tressaillit en reconnaissant l'écriture de son fils.

C'était, en effet, une lettre de Victor, ainsi conçue :

« Mon père,

« J'aurais à passer un an encore à Saint-Cyr pour en sortir officier. Mais de graves motifs m'empêchent d'attendre cette époque. Mon cousin Paul et moi nous venons de nous engager dans un régiment de chasseurs d'Afrique.

« Adieu, mon père.

« Votre fils, Victor. »

M. de Passe-Croix poussa un cri étouffé en achevant la lecture de cette lettre :

– Oh ! je suis maudit ! murmura-t-il.

Un coup de sonnette se fit entendre dans la cour au moment où il prononçait ces mots.

Le valet reparut deux minutes après. Cette fois, il apportait une carte.

– Que me veut-on encore ? fit le baron avec impatience. Il jeta les yeux sur la carte et lut :

Sir John, médecin anglo-indien.

– Monsieur, dit le valet, ce monsieur insiste pour être reçu.

– Eh bien ! faites entrer, dit le baron.

Le médecin anglo-indien, sir John, nos lecteurs l'ont déjà reconnu, était vêtu de noir des pieds à la tête.

Il salua le baron avec une raideur toute britannique, et lui dit :

– Je vous demande mille fois pardon, monsieur le baron, de me présenter ainsi sans avoir l'honneur d'être personnellement connu de vous.

– Monsieur, répondit le baron, votre carte m'a appris que vous êtes médecin.

– Médecin aliéniste, monsieur le baron, répondit sir John.

Le baron tressaillit.

– Or, continua sir John, je fais de la médecine simplement pour l'amour de l'art, ayant gagné au service du rajah de Singapoure une fortune immense. Je suis venu à Paris pour y étudier la folie, comme je l'ai étudiée dans l'Inde, où j'ai obtenu des cures merveilleuses.

– Ah ! monsieur, dit le baron, si vous guérissez ma pauvre fille... la moitié de ma fortune...

– Monsieur, interrompit sir John en souriant, j'ai eu l'honneur de vous le dire, je n'exerce pas pour de l'argent ; mais c'est parce que je crois pouvoir guérir Mlle de Passe-Croix que j'ai pris la liberté de me présenter.

Le baron saisit les mains de sir John et les serra.

– Vrai, dit-il, vous la guéririez ?

– Oui.

– Complètement ?

– En quelques jours, si sa folie est telle qu'on me l'a dépeinte.

– Ah ! fit le baron, on vous a dépeint sa folie, monsieur ?

– Oui.

– Qui donc ?

– Votre fils.

Le baron pâlit.

– Vous connaissez mon fils ?

– Je suis un de ses amis.

M. de Passe-Croix eut un singulier battement de cœur.

– En vérité, dit-il, mon fils aurait pu vous amener, monsieur.

– Monsieur votre fils est parti ce matin pour Marseille, monsieur.

Un nuage passa sur le front du baron, mais il ne répondit pas un mot. Le médecin continua :

– Nous autres gens des tropiques, nous avons une médecine toute spéciale, la médecine des raisons. Nous nous servons de ce qui tue pour guérir. Monsieur Victor m'a donné sur la folie de sa sœur quelques détails qui m'étaient indispensables...

Le baron fronça le sourcil.

– Oh ! soyez tranquille, monsieur, se hâta d'ajouter sir John, le médecin est un confesseur ; son cœur est une tombe. Il sait garder les plus terribles secrets.

– Ainsi, fit le baron d'une voix tremblante, vous savez...

– Je sais que Mlle Flavie de Passe-Croix a eu la tête tournée par un misérable... c'est donc une folie d'amour à laquelle elle est en proie.

Le baron courba la tête.

– Or, poursuivit sir John, le seul moyen de guérir cette folie, c'est l'oubli.

– Comment ?

– Il faut qu'il s'établisse une lacune dans l'esprit de mademoiselle Flavie, entre la veille du jour où elle a rencontré M. Albert Morel...

– Vous savez son nom ?

– Votre fils me l'a dit.

– Je vous écoute, monsieur, murmura le baron en soupirant.

– Je vous disais donc, reprit sir John, qu'il est nécessaire que la mémoire de ce qui s'est passé entre ce jour et aujourd'hui lui fasse absolument défaut.

– Et vous obtiendrez ce résultat ?

– Je l'obtiendrai, répondit sir John, avec l'accent de la conviction.

– Et ma fille retrouvera la raison ?

– La raison et la gaieté. Elle n'aura pas souvenance de cet homme.

– Mais, enfin, elle s'étonnera tout au moins ?

– Il sera facile de lui persuader qu'elle a éprouvé une sensation violente, un grand effroi, et que, à la suite de cet effroi, elle a momentanément perdu l'esprit.

– Et c'est par de certains poisons que vous espérez obtenir ce résultat, monsieur, demanda le baron.

– Oui. Mais rassurez-vous ces poisons sont employés à des doses infiniment petites.

– Ah !

– Et vous n'aurez rien à craindre pour votre chère enfant.

– Et ce traitement sera-t-il long ?

– Trois ou quatre jours.

– Comment ! dans trois ou quatre jours vous pourriez guérir ma fille ?

– Oui, monsieur.

Sir John parlait avec une conviction qui pénétra dans l'âme de M. de Passe-Croix.

– Nous commencerons le traitement quand vous voudrez, monsieur, ajouta-t-il.

– Mais tout de suite, monsieur, tout de suite ! s'écria le baron.

Sir John sourit.

– Non, dit-il, mais ce soir... c'est toujours le soir qu'on commence à opérer.

– Eh bien ! ce soir...

– Il serait nécessaire que je visse Mlle de Passe-Croix au moins une heure avant.

– Monsieur, dit le baron, oserai-je vous prier à dîner.

– J'accepte, répondit sir John.

Il prit son chapeau et se leva.

– Ce soir, dit-il, nous commencerons l'épreuve. Au revoir, monsieur.

M. de Passe-Croix demeura un peu abasourdi, après le départ de sir John.

La lettre de son fils, qui semblait lui dire un éternel adieu, puis l'arrivée de cet inconnu, qui se disait l'ami de Victor, exerçait la médecine gratuitement, et se faisait fort de guérir Flavie, tout cela avait été si rapide, si inattendu, que c'était à se demander si ce n'était point un rêve.

Mme de Passe-Croix rentra.

Elle était seule.

– J'ai obtenu, dit-elle, que cette malheureuse enfant se mît au lit. Maintenant elle est plus calme. Ô mon Dieu ! quelle épreuve terrible vous nous envoyez ?

Le baron prit la main de sa femme.

– Et si on la guérissait ?...

La pauvre mère jeta un cri.

– Oui, mon amie, on la guérira.

– Mais qui ?

– Un médecin anglais qui sort d'ici et qui viendra ce soir.

– Hélas ! soupira la baronne, il y a tant de médecins qui prétendent pouvoir guérir la folie !...

– Oh ! celui-là ne se vante pas, j'en ai la conviction.

– Mais qui vous en a parlé ? est-ce que vous l'avez fait venir ?

– C'est Victor qui vous l'envoie.

– Victor !... dit la baronne en tressaillant.

Puis elle ajouta avec un accent de profonde tristesse :

– Savez-vous, mon ami, que depuis notre malheur, la conduite de Victor est étrange ?

– Ah ! vous trouvez ?

– Il fuit la maison...

– C'est vrai.

– Et voici deux jours que je ne l'ai vu, murmura la baronne.

M. de Passe-Croix soupira, mais il garda le silence.

– La dernière fois qu'il est entré dans ma chambre, il était pâle, et sa démarche trahissait une singulière émotion.

– Qu'as-tu, mon enfant ? lui ai-je demandé.

– Rien, bonne mère.

– Tu es triste...

– Mais non.

– Oh ! tu ne peux me tromper, lui ai-je dit. Est-ce qu'on trompe l'œil d'une mère ?

– Eh bien ! m'a-t-il dit avec un accent qui m'a bouleversée... je souffre ! Adieu, ma mère...

Il m'a embrassée convulsivement et il s'est enfui. Depuis lors, je ne l'ai pas revu.

M. de Passe-Croix gardait un silence farouche.

La baronne poursuivit :

– Dominique, votre valet de chambre, m'a dit hier que vous aviez eu une scène violente avec Victor.

– Ah !

– Est-ce vrai ?

– Oui, madame.

– Mais pourquoi cela monsieur !

– Parce qu'il ne veut pas retourner à Saint-Cyr.

– Oh ! cela est impossible, s'écria la baronne. Victor a trop l'amour de la carrière militaire...

– Justement, il veut s'enrôler comme simple soldat, madame.

La baronne jeta un cri.

– Mais il est fou ! dit-elle.

Alors le baron prit une lettre sur la cheminée. C'était celle de Victor ; il la remit à la baronne, lui disant :

– Tenez, madame, lisez.

Et comme Mme de Passe-Croix étouffait un nouveau cri, le baron ajouta :

– Il est parti ce matin pour Marseille ; nous ne le reverrons plus.

– Ô mon Dieu ! murmura la baronne frémissante, en tombant à genoux ; quel crime avons-nous donc commis que vous nous frappiez ainsi ?

* *
*

Quelques heures plus tard, le médecin aliéniste, sir John, était assis à la table du baron de Passe-Croix, vis-à-vis de la pauvre insensée.

Flavie était d'une gaieté navrante.

– Monsieur, disait-elle à sir John, vous venez du Havre, n'est-ce pas ?

– Oui, j'en arrive.

– Vous avez dû y rencontrer mon mari. Vous le connaissez ?

– Oui, madame.

– Va-t-il bientôt revenir ?

– Dans deux jours.

Flavie frappa dans ses mains avec une joie d'enfant.

– N'est-ce pas qu'il est charmant, mon petit mari ? dit-elle.

– Oui, certes. Et, dit le docteur, il m'a remis quelque chose pour vous.

– Ah ! vraiment ?

– C'est un flacon d'odeur.

Le médecin tira, en effet, de sa poche un joli petit flacon d'argent ciselé et le tendit à Flavie.

– Respirez donc ce parfum, madame, dit-il. Flavie prit le flacon et l'approcha de ses narines.

– Oh ! que cela sent bon ! dit-elle.

Puis, soudain, elle renversa un peu la tête en arrière, comme cédant à un sentiment de bien-être, puis ses yeux se fermèrent...

– Mon Dieu ! s'écria la baronne effrayée, qu'avez-vous donc fait, monsieur ?

Sir John sourit.

– Ne craignez rien, madame, dit-il. C'est mon traitement qui commence.

Flavie venait d'être prise d'une sorte de torpeur.

– Mère, dit-elle, si nous allions faire un tour de jardin ?...

Mme de Passe-Croix consulta sir John du regard.

– Il fait trop chaud ici, ajouta Mlle de Passe-Croix.

La baronne se leva et prit sa fille par la main.

– Allez, madame, dit tout bas le docteur, faites-lui faire un tour de jardin, puis conduisez-la dans sa chambre, et tâchez qu'elle se mette au lit. Alors vous viendrez me prévenir.

La baronne sortit emmenant sa fille.

M. de Passe-Croix et sir John demeurèrent seuls.

– Monsieur le baron, dit alors sir John, j'ai eu pour professeur de médecine aliéniste un jeune homme qui a fait quelque bruit...

– Ah !

– Le docteur noir, ajouta sir John, un homme qui a fait à Paris il y a vingt ans, des cures merveilleuses.

Le baron tressaillit.

– Est-ce que vous ne l'avez pas connu ?

– Mais... si... un peu... j'en ai entendu parler...

– Victor m'a raconté, poursuivit sir John ; qu'il avait soigné une jeune femme de votre famille...

– Tiens ! c'est vrai, dit le baron, ma cousine Diane...

– Qui se tua au château de Bellombre, en Poitou.

– C'est vrai...

M. de Passe-Croix était pâle.

– Il paraît, continua sir John, que ce funeste événement arriva justement tandis que le docteur tentait une expérience...

Et sir John attacha sur le baron un regard pénétrant et froid.

– Je crois, en effet, m'en souvenir.

– Mme Diane de Morfontaine, poursuivit sir John, était appuyée au balcon de sa chambre, elle tenait son enfant dans ses bras, lorsqu'un houhoulement lointain...

– Monsieur, interrompit brusquement le baron, dont les tempes étaient baignées de sueur, je m'étonne que mon fils Victor ait pu vous donner ces détails.

– Attendez, monsieur le baron... lorsqu'un houhoulement lointain, qui devait lui rappeler le signal que lui donnait autrefois le comte de Main-Hardye, se fit entendre. Madame Diane s'élança, son enfant dans les bras.

» L'appui de la croisée se rompit, et la mère et l'enfant tombèrent de vingt pieds de haut.

– Tout cela est vrai, monsieur.

– Eh bien ! acheva sir John, le docteur a toujours eu une conviction.

– Ah !

– Une conviction inébranlable.

– Laquelle ?

– C'est qu'on avait scié la barre d'appui.

M. de Passe-Croix étouffa un cri et se leva pâle et frissonnant.

LX

Les derniers mots du docteur anglo-indien, sir John, avaient bouleversé M. de Passe-Croix.

Quel était donc cet homme qui, sous prétexte de guérir sa fille, venait tout à coup lui faire entendre un pareil langage ?

Sir John prit soin de l'apprendre lui-même au baron.

– Monsieur, lui dit-il, je ne vous ai point menti, je guérirai votre fille en quelques jours. Seulement, je vais vous faire mes conditions.

Le baron retrouva un reste d'audace.

– Il me semblait que vous m'aviez dit ce matin, fit-il, que vous exerciez la médecine gratuitement.

– Avec les honnêtes gens, oui, monsieur.

Ces mots firent monter le rouge au visage du baron.

– Monsieur, dit-il, je crois que vous m'insultez !

– Chut ! murmura sir John, nous sommes ici en tête à tête, les éclats de voix ne servent absolument à rien.

L'accent de sir John était froid. Un sourire moqueur glissait sur ses lèvres, et M. de Passe-Croix comprit que cet homme le connaissait tout entier.

– Enfin, monsieur, lui dit-il, que me voulez-vous ?

– Guérir votre fille d'abord, monsieur... ensuite...

Sir John s'arrêta et fixa de nouveau ses regards sur M. de Passe-Croix.

– Ce matin, dit-il, vous m'avez offert la moitié de votre fortune...

Le baron plissa dédaigneusement les lèvres. Sir John poursuivit :

– Je crois avoir des données à peu près certaines sur vos revenus.

– Mais, monsieur...

– Chut ! écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur le baron. Vous aviez à vingt-cinq ans, de votre fortune personnelle, dix-neuf mille livres de rente : madame la baronne vous en a apporté en dot trente-trois, total, si je ne me trompe, cinquante-deux. À la mort du général marquis de Morfontaine, vous avez hérité, – vous allez voir que mes chiffres sont exacts, – vous avez hérité, dis-je, de quatre-vingt-seize mille livres de rente.

– Monsieur, dit ironiquement M. de Passe-Croix, vous avez peut-être été clerc chez mon notaire.

– C'est fort possible, ricana sir John. Je poursuis :

» Quatre-vingt-seize et cinquante-deux doivent faire cent quarante-huit, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– Eh bien, monsieur, si je guéris votre fille, vous me donnerez quatre-vingt-seize mille livres de rente.

Le baron, qui s'était rassis, bondit de nouveau sur son siège.

– C'est mon chiffre, dit froidement le médecin anglo-indien.

Le baron était pâle et ses cheveux se hérissaient.

– Qui donc êtes-vous, dit-il enfin, vous qui venez me dicter des conditions semblables ?...

– J'aimerais assez ne point vous le dire, monsieur, répondit Sir John, car l'énonciation de ma qualité vous produira quelque émotion.

– Non, je veux le savoir... parlez !

– Vous le voulez ?

– Oui.

– Eh bien ! je suis l'exécuteur testamentaire de votre cousine Mme Diane de Morfontaine.

M. de Passe-Croix jeta un cri.

– Chut ! fit sir John en lui serrant le bras, on pourrait croire que je vous assassine...

Une sueur glacée inondait le visage de M. de Passe-Croix.

– Maintenant, monsieur, reprit sir John, vous devez avoir deviné bien des choses, et nous pouvons jouer cartes sur table.

Vous avez été le complice de vos deux cousins, le vicomte et le chevalier, et il est des gens qui ont en mains la preuve de vos crimes. Chut ! pas de bruit... on pourrait nous entendre.

Et sir John continua :

– S’il y a des degrés dans le crime, il y en a dans le châtiment. Vous étiez le plus jeune, vous avez été le moins coupable, vous serez le moins puni. Restituez l’héritage volé, et vos cheveux blancs ne seront pas déshonorés ; votre fils pourra porter son nom ; votre fille sera guérie et fera, au premier jour, un mariage honorable.

Le baron appuyait sa tête dans ses deux mains et semblait ne plus entendre ce que disait sir John.

– Remarquez, monsieur, continua ce dernier, que c’est un marché d’or que je vous offre. Tous les aliénistes de Paris et de Londres réunis ne guériront pas votre fille...

Le baron tressaillit, releva la tête et regarda sir John.

– En outre, comme il n’y a pas encore trente années que Mme Diane de Morfontaine a été assassinée et que j’ai sous la main un témoin qui parlera...

– Oh ! je vous en défie ! s’écria M. de Passe-Croix frémissant.

– Il se nomme Ambroise, ajouta sir John avec calme.

Le baron frissonna jusqu’à la moelle des os et leva sur sir John un regard rempli d’égarement et de stupeur.

Mais sir John n’eut pas le temps de continuer.

On entendit tout à coup des cris dans l'escalier et les corridors.

– C'est ma femme ! s'écria M. de Passe-Croix qui reconnut la voix de la baronne.

M. de Passe-Croix s'élança vers la porte et courut au-devant de sa femme.

Mme de Passe-Croix était en larmes, les cheveux en désordre et elle poussait des cris.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle ; ma pauvre enfant !...

– Mais qu'arrive-t-il donc ? s'écria le baron : qu'arrive-t-il, madame ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas... murmura la pauvre mère affolée.

Sir John était demeuré calme. Mme de Passe-Croix courut à lui.

– Ah ! dit-elle, au nom du ciel, si vous êtes médecin, s'il est vrai...

– Madame, dit sir John, c'est sans doute à tort que vous vous alarmez.

– Mais qu'est-il donc arrivé ? s'écria M. de Passe-Croix, chez qui la douleur du père domina tout autre sentiment.

– Je ne sais pas si elle est évanouie... je ne sais pas si elle est morte... Oh ! venez, venez, monsieur.

Elle prit sir John par la main et l'entraîna, pleurant, sanglotant et poussant des cris déchirants qui ne jaillissent que de la gorge d'une mère.

Le baron les suivait du pas chancelant d'un homme frappé par le feu céleste.

La chambre de Flavie était tout près du salon, au bout d'un vaste corridor.

M. de Passe-Croix s'arrêta frissonnant sur le seuil.

Sa fille était étendue sur son lit, immobile. Ses beaux yeux étaient fermés ; on eût dit qu'elle était morte.

La baronne se jeta sur elle et la couvrit de baisers.

– Mon Dieu ! dit-elle, mais son cœur ne bat plus, son front est froid, sa main glacée...

– Ma fille est morte ! exclama le baron d'une voix terrible.

En ce moment, ce grand coupable, qui avait osé tuer une femme, éprouva, l'espace d'une seconde, toutes les tendresses et toute l'énergie de l'amour paternel.

Il redressa la tête, ses yeux devinrent menaçants, s'injectèrent et semblèrent vouloir pulvériser sir John.

Celui-ci était toujours calme et froid. Le baron s'avança vers lui les poings fermés en disant :

– Oh ! n'est-ce pas vous qui l'avez tuée ?

La baronne, agenouillée, prenait dans ses mains la main glacée de sa fille et l'inondait de larmes.

– Nous étions au jardin, disait-elle, elle se promenait... elle était calme... elle souriait... Tout à coup elle m'a dit : « Oh ! que j'ai froid !... et puis elle a chancelé... je l'ai ramenée ici... elle est tombée sur son lit... et puis... » Un sanglot l'empêcha d'achever.

Alors sir John, ému sans doute par cette éloquente et terrible douleur, s'avança vers elle :

– Madame, interrompit-il, votre fille n'est pas morte, et son évanouissement, que j'avais prévu, est le premier pas vers une guérison prochaine.

La pauvre mère leva sur lui un regard effaré.

– Oh ! ne me trompez-vous point ? dit-elle.

– Sur l'honneur ! dit sir John en plaçant sa main sur sa poitrine.

– Mais sa main est froide...

– Cela doit être ainsi.

– Son front est glacé...

Sir John tira de la poche de son paletot une petite boîte qui, en s'ouvrant, laissa voir plusieurs flacons remplis de diverses substances liquides.

Il posa cette boîte sur la cheminée, prit un de ces flacons et le déboucha.

– Vous allez voir, madame, dit-il avec son flegme tout britannique, si je vous ai dit la vérité.

La baronne avait un mouchoir à la main, il le prit et imbiba un des coins avec deux gouttes du liquide contenu dans le flacon.

Puis il le plaça sous les narines de Flavie.

Soudain, la jeune fille, qui semblait morte, éprouva un frémissement par tout le corps, et un soupir se fit jour à travers ses dents serrées.

En même temps, le père et la mère jetèrent un cri de joie suprême. Mais déjà Flavie était retombée dans son immobilité effrayante.

Alors sir John reprit la main de la baronne et lui dit :

– Vous voyez, madame, je n'ai point menti.

– Ah ! monsieur.

– Mais si vous voulez que je guérisse votre fille, il faut m'accorder la confiance et l'autorité qui seules permettent à un médecin d'agir.

– Oh ! monsieur, murmura la pauvre mère, guérissez ma fille et je serai votre esclave.

– Je ne demande pas cela, madame, mais votre état nerveux pourrait, en ce moment, me gêner beaucoup. Voulez-vous me laisser ici seul avec M. le baron ?

– Monsieur !

– Il le faut, dit sir John avec cet accent d'autorité mystérieuse qui n'appartient qu'aux hommes de science.

Et il regarda le baron.

M. de Passe-Croix plia sous ce regard comme un faible arbuste sous l'ouragan. Il comprit que cet homme tenait en ses mains la vie de sa fille.

M. de Passe-Croix aimait vraiment sa fille.

– Oui, madame, dit-il à la baronne, le docteur a raison... Laissez-nous.

– Oh ! mais je reviendrai tout à l'heure, n'est-ce pas ? Je reviendrai ? fit-elle avec l'accent de la prière.

– Dans dix minutes, madame, répondit sir John ; sans cela, je ne réponds de rien.

– Oh ! sauvez, sauvez ma fille ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Et elle sortit.

Quand elle fut partie, sir John ferma la porte.

– À nous deux, maintenant ! dit-il au baron, à nous deux !...

M. de Passe-Croix tremblait et attachait sur sa fille un regard éperdu.

Sir John, après avoir fermé la porte, alla ouvrir la fenêtre.

La fenêtre donnait sur la rue, et était élevée à six pieds du sol.

La rue était déserte, la nuit était venue.

– Monsieur, dit sir John qui s'assit sur le rebord de la fenêtre, vous savez maintenant que votre fille n'est pas morte. Madame la baronne ne reviendra que dans dix minutes.

» Nous avons donc dix minutes devant nous.

– Sauvez ma fille ! murmura le baron.

– Attendez et écoutez-moi.

Sir John étendit la main et désigna du doigt la boîte aux flacons.

– Il y a là, dit-il, les poisons qui sauvent et les poisons qui tuent. Faites venir tous les chimistes de l'univers, ils ne pourront vous dire quel est celui qui va rendre la parole, le mouvement, la vie, à votre fille, pas plus qu'ils ne désigneront celui qui lui rendra la raison. Or, écoutez-moi bien : si vous ne vous placez pas là devant cette table, si vous ne prenez pas une plume et n'écrivez pas ce que je vais vous dicter, je saute par cette fenêtre, vous ne me reverrez jamais, et votre fille sera morte demain matin.

M. de Passe-Croix, qui se trouvait à deux pas de sir John, jeta un cri, voulut s'élancer vers lui et le saisir. Mais un geste et un regard de ce dernier l'arrêtèrent.

– Si vous faites un pas, dit-il, votre fille est perdue sans retour.

M. de Passe-Croix s'arrêta.

Sir John alors lui désigna la table et reprit avec autorité :

– Écrivez !

Le baron, vaincu, s'assit, prit la plume et regarda son interlocuteur :

– Dictez ! fit-il.

Sir John dicta :

« Aujourd'hui, ce vingt-sept novembre 18..., je déclare, par la présente, me reconnaître débiteur du capital nécessaire pour constituer une rente annuelle de quatre-vingt-seize mille francs en faveur du médecin anglais sir John dans le cas où il rendra la raison à ma fille Flavie, aujourd'hui folle. »

Le baron écrivit d'une main tremblante, et tout en écrivant, il regardait sa fille.

Quand il eut signé, il voulut se lever.

– Restez, dit sir John, il me faut autre chose encore.

Et il dicta de nouveau :

« Moi, baron de Passe-Croix, neveu du général marquis de Morfontaine, devant Dieu et devant les hommes, j'atteste que la baronne Rupert, ma cousine, n'est point morte par accident, mais qu'elle a été assassinée par moi et mes deux cousins, le vicomte de la Morlière et le chevalier de Morfontaine. »

– Oh ! s'écria le baron, en écrasant sa plume, jamais ! jamais !

– Alors, prenez le deuil de votre fille, dit sir John.

Et il enjamba l'appui de la croisée.

M. de Passe-Croix, vaincu de nouveau, reprit la plume, et le front baigné de sueur il écrivit et signa.

Rocambole s'élança vers la table, et s'emparant des deux papiers avec la souplesse et l'agilité d'un chat :

– À présent, dit-il, que je puis vous envoyer à l'échafaud, j'espère que vous ne laisserez pas protester l'obligation que vous venez de souscrire.

Et il prit un des flacons de la boîte, imbiba de nouveau le mouchoir de la baronne, et se mit à frotter les tempes de la jeune fille.

Bientôt un frémissement convulsif parcourut tout le corps de Flavie, ses yeux se rouvrirent, et elle se dressa sur son séant.

En ce moment, M. de Passe-Croix oublia qu'il venait d'écrire sa condamnation, et il se précipita vers sa fille, qu'il étreignit dans ses bras avec le délire de l'amour paternel.

Une heure après, nous eussions retrouvé sir John, le médecin anglo-indien, vêtu de la robe de chambre à ramages du personnage qui tenait un cabinet d'affaires dans la rue de la Michodière.

Il avait repris ses lunettes bleues, ses gros favoris, son air vieillot et sa taille voûtée.

Assis dans son fauteuil, il donnait audience à trois autres personnes.

C'était d'abord M. le baron Gontran de Neubourg, puis lord Blakstone, et enfin le marquis de Verne.

Si l’on se souvient que Victor de Passe-Croix avait gratifié le vicomte de Chenevières d’un vigoureux coup d’épée, on ne s’étonnera plus qu’il manquât à ce rendez-vous des chevaliers du Clair-de-Lune.

– Messieurs, disait l’homme aux lunettes, pardonnez-moi de vous avoir convoqués aussi extraordinairement.

– Avez-vous donc quelque chose de très important à nous communiquer ? demanda le baron.

– Oui, monsieur.

– Voyons ?

– J’ai rempli le rôle de juge d’instruction, reprit l’homme aux lunettes bleues ; j’ai compliqué ce rôle en mettant la main sur les coupables, mais l’application de la peine vous est réservée.

– Que voulez-vous dire ?

– Les coupables sont au nombre de trois ; je parle des assassins de la baronne Rupert.

– Trois, en effet, dit le baron.

– Le chef du complot, l’âme infernale, fut le vicomte de la Morlière.

– C’est vrai.

– Eh bien ! messieurs, comme l’heure du châtiment approche pour lui, je viens vous demander une sentence : est-ce la folie ? est-ce la mort ?

Les trois jeunes gens se regardèrent, puis, non sans frémir, ils reportèrent les yeux sur cet homme qui semblait avoir pris le rôle du destin.

Rocambole reprit :

– Le vicomte a rendu sa femme et sa fille malheureuses ; il a été un tyran domestique, dur pour son fils jusqu'à la cruauté. Cet homme mérite-t-il bien de vivre ? et ne pensez-vous pas que si, un jour, on le trouvait mort hors de son domicile, à la suite de quelque excès avilissant, sa famille tout entière ne considérerait point cette mort comme une réhabilitation du nom que cet homme a porté ?

– Oui, dit Gontran.

– Oui, dit le marquis de Verne.

– Oui, dit lord Blakstone.

Aucun d'eux n'avait hésité dans l'affirmation de cette opinion.

– Messieurs, dit alors Rocambole, vous venez de prononcer un arrêt de mort.

Ils frissonnèrent et échangèrent un regard.

– Un arrêt de mort qui ne sera point cassé, acheva Rocambole.

– C'est bien, dit Gontran d'une voix émue ; mais cet arrêt, qui l'exécutera ?

– Moi.

– Un moment, observa M. de Verne. Si le vicomte meurt, comment la fortune sera-t-elle restituée ?

L'homme aux lunettes bleues se leva, alla ouvrir le tiroir d'un secrétaire et y prit une lettre cachetée.

Cette lettre était adressée à Danielle.

– Messieurs, dit Rocambole, Paul a une sœur. La fortune de sa mère équivaut à celle de son père. Paul a, par cette lettre, renoncé à tous ses biens en faveur de Danielle.

– Voilà un noble cœur ! murmura M. de Neubourg.

– Messieurs, reprit l'homme aux lunettes bleues, il est tard et j'ai beaucoup à faire ce soir. Veuillez me permettre de continuer. Passons au second coupable, c'est-à-dire au chevalier de Morfontaine, marquis aujourd'hui, à cet homme qui fut le bras droit du vicomte, à ce père sans entrailles qui a persécuté sa fille, à cet époux indigne qui a épousé malgré elle la plus noble des créatures.

– Oh ! celui-là, dit le marquis de Verne, nous vous l'abandonnons... il n'est digne d'aucune pitié.

– Oui, mais pour le frapper, j'aurai besoin de vous, messieurs. Le marquis est jeune encore, il est fort et hardi, il n'a aucune retenue, l'amour paternel n'existe point dans son cœur. Aucune passion funeste ne le tourmente... c'est un chêne superbe, et il faudra bien tous nos efforts réunis pour le déraciner.

– Soit ! dit Gontran.

– Enfin, passons au baron. Celui-là fut le moins coupable. Il a vécu en proie au remords, il a élevé ses enfants dans le droit chemin… le condamnerez-vous aussi ?

– Qu'il vive donc ! murmurèrent les trois chevaliers du Clair-de-Lune. C'est son fils qui le sauve !…

LXI

Saphir avait été exacte au rendez-vous qu'elle avait donné a M. de la Morlière. Elle trouva le vicomte dans un complet état d'accablement.

– Mais qu'avez-vous donc ? lui dit elle, vous paraissez souffrir, vicomte.

Le rayonnant sourire de Saphir et son accent de franchise et de bonne humeur rejetèrent le vieillard dans le champ sans bornes du doute.

– Je ne sais pas, dit-il, c'est probablement la mauvaise nuit que j'ai passée...

– Eh bien ! dit Saphir, je serai votre médecin, moi.

– Vrai ? fit-il avec la joie naïve d'un enfant.

– Oui, et je m'arrangerai de façon que demain vous soyez frais et épanoui comme une rose.

– Comment cela ?

– Vous mangerez peu et vous boirez du thé au lieu de vin. Puis, vous vous coucherez de bonne heure, ajouta-t-elle, car il n'est rien de tel que douze heures de sommeil bien calme pour réparer le temps perdu.

Saphir sonna.

La femme de chambre que sir John avait renvoyée la veille rue Saint-Lazare parut, roulant devant elle une table toute chargée.

– Vous le voyez, fit la jeune femme toujours souriante, le carême suit le carnaval.

La table, en effet, était couverte d'aliments légers, au milieu desquels était dressée une vaste théière.

Saphir prépara le thé de ses belles mains. Le vicomte la regardait avec admiration.

– Non, non, se disait-il, il est impossible que je n'aie pas rêvé.

– Voyons, reprit Saphir en lui versant la boisson toute brûlante, parlons un peu de l'avenir maintenant.

– L'avenir ? fit-il ; de quel avenir, mon enfant, parlez-vous ?

– Mais du nôtre.

– Ah !

– Qu'allons-nous faire cet hiver ?

– Ce que vous voudrez.

– Car, vous le savez, je vous emmène. Je ne veux pas que vous retourniez chez vous ; vous écrirez à votre intendant, il vous enverra de l'argent. Ah ! dame ! fit-elle avec son rire éblouissant, je ne suis pas précisément une femme vaporeuse et sentimentale. Tenez, j'ai une idée...

– Laquelle, mon enfant ? demanda le vicomte qui mangeait du bout des dents et avalait de longues gorgées de thé.

– Paris est triste, l'hiver, pour des gens blasés comme nous, et qui ne se soucient ni de bal, ni de spectacle. Le ciel est noir, la boue est noire, le charbon qu'on brûle sent mauvais. N'est-ce point votre avis.

– Oui, mon enfant.

– Si nous allions vivre dans un pays de soleil, au bord de la mer, en Italie !... Qu'en pensez-vous ?

Le visage amaigri du vicomte devint rayonnant. Voyager avec Saphir, c'était un rêve enchanteur.

– Nous partirons demain soir par le train de huit heures. Le lendemain nous verrons le coucher du soleil à Marseille, poursuivit Saphir dont le sourire et le regard enveloppaient le vicomte comme une immense toile d'araignée, le jour suivant, nous nous embarquerons... Oh ! la mer bleue... et le ciel bleu... quel rêve !

M. de la Morlière était ravi.

Saphir continuait à lui verser du thé.

Pendant une heure elle l'amusa de son babil, le fascina de son regard, l'enivra de son sourire et vida le contenu de la vaste théière dans sa tasse.

Au bout d'une heure, le vicomte se sentit en proie à une torpeur somnolente...

– Tenez, vicomte, dit Saphir, voilà que le moment d'être tout à fait raisonnable arrive...

– Comment ?

– Il faut vous mettre au lit et dormir.

– Est-ce que vous allez partir encore, comme hier ?

– Non, je vais rester ici... j'ai des lettres à écrire.

Elle sonna.

– Conduis monsieur dans sa chambre, dit-elle à la soubrette.

Le vicomte n'avait plus la force de résister. Le besoin de sommeil commençait à le dominer entièrement. Il se leva, trébuchant un peu, et s'appuya sur l'épaule de la femme de chambre.

– C'est singulier ! dit-il, je n'ai pourtant bu que du thé... Une demi-heure après, M. le vicomte de la Morlière dormait d'un profond sommeil.

Alors une clarté se fit dans sa chambre, jusqu'alors plongée dans les ténèbres, et un homme entra, tenant un flambeau à la main.

Cet homme était vieux ; il avait un visage long et pâle encadré d'une barbe grisonnante, un front jaune et dégarni, une arcade sourcilière énorme sous laquelle brillait un petit œil gris, méchant et faux.

Son costume était celui d'un fermier aisé de Basse-Normandie.

Il avait ses sabots à la main.

On a sans doute déjà reconnu maître Ambroise le fermier, l'ancien valet de chambre de Bellombre.

Ambroise s'arrêta un moment devant le lit où dormait le vicomte.

– Pauvre vieux ! dit-il, vont-ils le martyriser, tous ces gens-là !... Et dire que ça va me rapporter... et que je pourrai ajouter à ma ferme de la Maison-Blanche celle des Glayeuls et acheter le vieux château du jeune baron qui s'est quasiment ruiné...

En parlant ainsi, Ambroise posa son flambeau sur la cheminée, ses sabots dans un coin, et fouilla dans sa poche.

– Le maître m'a dit, fit-il en exhibant le petit flacon dont la veille s'était servi sir John, que lorsque je l'aurais frotté avec cette eau-là, il verrait, il entendrait et ne pourrait plus remuer ni pieds ni pattes.

Et comme sir John, le fermier versa quelques gouttes du contenu du flacon dans le creux de sa main, s'approcha du lit sur la pointe du pied et se mit en devoir de frotter les tempes du vicomte.

Soudain ce dernier s'éveilla en proie à cette terrible sensation de la veille, et il fit un soubresaut dans son lit.

Mais il retomba bientôt inerte et la paralysie recommença.

– Ah ! pensa-t-il, voilà qu'on me brise encore les tempes. C'est mon rêve qui recommence !

Et il retrouva toute sa lucidité d'esprit en même temps que son regard devenait limpide au travers de ses paupières closes.

Le vicomte aperçut un être grimaçant, assis au pied de son lit, comme le démon du cauchemar.

– Ça m'a fait tout de même un brin de peine d'avoir passé à l'ennemi, monsieur le vicomte ; et le fait est que je vous vénère... Mais voyez-vous ces gens-là sont plus forts que nous... Et dame ! *contre la force,* vous savez le proverbe, *il n'y a pas de résistance.*

– Ah çà, pensait le vicomte, qui croyait entendre retentir ce marteau invisible qui tombait sans relâche sur ses deux tempes, est-ce que toutes les nuits je vais rêver ainsi ? C'est à en mourir au bout de trois jours.

Ambroise continua :

– Il faut vous dire que lorsque j'ai vu que la partie était perdue, je me suis tenu ce raisonnement : M. le vicomte se fait vieux, il n'est plus en état de se défendre, et, si je lui reste fidèle, je suis un homme flambé. J'ai de la famille, voyez-vous... Et puis je vais vous dire comment la chose s'est passée. Un matin, j'ai vu arriver chez moi votre satané groom. Entre nous, ce doit être un homme bien fort. Il savait tout... oh ! mais tout !... et il avait à la porte de la ferme une voiture avec deux gendarmes dedans. Ça m'a fait de l'émotion, et vous comprenez ? Je suais à grosses gouttes, l'avais mal dans le creux de l'estomac.

« Mon bonhomme, m'a dit alors votre groom, je voudrais causer un brin avec vous en un endroit où il n'y ait pas de murs, vu qu'on dit que les murs ont des oreilles. »

Je l'ai emmené dans le jardin, sous un pommier où il y a un banc.

« Voilà la chose, m'a-t-il dit alors en me regardant entre les deux yeux. Vous avez trempé dans le meurtre du comte de Main-Hardye et de la baronne Rupert. Je viens vous chercher...

Vous pensez si j'ai eu peur.

– « Je vais vous emmener au Havre chez le juge d'instruction, a-t-il continué, et dans deux mois votre affaire sera claire comme de l'eau de roche... »

Ma foi ! monsieur le vicomte, quand j'ai vu que ça prenait cette tournure, j'ai fait tout ce qu'il a voulu, comme bien vous pensez... Nous sommes revenus à la ferme et il m'a fait signer un procès-verbal tout au long, dans lequel je déclare tout ce qui s'est passé à Bellombre, voici un peu plus de vingt ans... Alors il m'a dit :

« – Nous voulons faire couper le cou au vicomte de la Morlière, mais nous ne tenons pas à te faire du mal. »

Ambroise s'interrompit pour laisser bruire entre ses lèvres un petit rire sec et sardonique.

– C'est égal, dit-il, ça m'a fait bien de la peine de vous abandonner monsieur le vicomte, puisqu'il paraît qu'on vous veut faire guillotiner.

Ambroise avait fini par s'asseoir sur le pied du lit du vicomte, et, croisant ses jambes, il continuait à ricaner.

Le vicomte souffrait le martyre dans son monde invisible.

Certes, s'il avait pu remuer, s'il avait pu retrouver le mouvement et la force de sa jeunesse, il eût infailliblement saisi Ambroise au cou et l'eût étranglé.

Mais la paralysie l'étreignait, et il fut bien obligé d'entendre jusqu'au bout les railleries de son ancien valet, le complice de ses crimes.

Ambroise continua.

Le cœur du vicomte battait sourdement.

Il entendit un léger bruit ; la porte par où Ambroise était venu s'ouvrit de nouveau et livra passage au faux chirurgien anglais, c'est-à-dire à sir John.

Il n'était plus habillé, comme la veille, de la veste d'écurie et du pantalon noisette ; mais il avait repris les habits et le visage qu'il avait le jour où, quatre mois auparavant, on avait transporté Paul de la Morlière, blessé dans la maison paternelle.

Entre sir John le chirurgien, John le groom, la différence était telle que le vicomte y fut trompé.

Il crut qu'il lui arrivait un sauveur.

Sir John avait posé un doigt sur ses lèvres, en entrant, pour recommander le silence à Ambroise.

Le vicomte n'avait pas pu surprendre ce signe.

– Ah ! mon bon monsieur, dit Ambroise, vous faites bien de venir ; notre bon maître est peut-être mort.

Il avait pris une mine consternée et un ton lamentable.

Sir John s'approcha et parut regarder le vicomte comme on regarde un homme mort.

Il reprit sa voix d'autrefois, la voix un peu sourde, un peu grondeuse du chirurgien, et il dit brusquement :

– Qu'est-ce qu'il a ton maître ? Il me paraît dormir.

– Je crois bien qu'il est mort, monsieur.

– Tu crois ?

– Dame ! voilà une heure que je le secoue...

Le cœur du vicomte battait, mais la paralysie était telle que les battements ne se faisaient point sentir à l'extérieur.

Alors sir John découvrit le vicomte jusqu'à la ceinture et plaça son oreille à l'endroit du cœur.

– Le cœur ne bat plus, dit-il.

Le vicomte eût senti ses cheveux se hérisser si la catalepsie n'eût pas été complète.

– Veulent-ils donc me faire passer pour mort ? pensait avec épouvante M. de la Morlière.

Sir John, la main tantôt sur le visage, tantôt sur le cœur du vicomte, regardait la pendule. Et il appela :

– Saphir ?

Saphir, qui avait passé une partie de la nuit dans le salon, arriva.

– Ma fille, lui dit sir John en remettant sa perruque et ses lunettes bleues, je crois que tu peux renoncer aux rentes que le vicomte voulait te faire.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est mort !

Saphir jeta un cri, le vicomte perdit toute espérance, comme s'il eût mis le pied sur le sol de l'enfer.

LXII

Les derniers mots de sir John furent un coup de théâtre.

Saphir avait horreur du vicomte ; Saphir avait servi d'instrument pour ce châtiment terrible infligé à l'assassin ; mais Saphir était femme, elle avait le cœur accessible à la pitié, et elle crut aux paroles de sir John.

Celui-ci la vit pâlir et chanceler.

– Ma fille, lui dit-il, tu vas te remettre à la fenêtre et appeler le portier.

– Pourquoi ?

– Le portier montera, tu iras lui ouvrir, et tu te mettras à pleurer en lui disant que le bon vieillard qui te voulait du bien est mort.

Sir John avait une façon de demander les choses qui était irrésistible.

Il accompagnait ses phrases les plus mielleuses d'un regard à faire trembler.

Saphir ouvrit la fenêtre et appela.

– Monsieur Guillaume ?

Le portier allait se coucher ; il entendit et monta. Saphir, toute bouleversée, alla lui ouvrir.

– Que vous arrive-t-il donc, madame ? lui demanda-t-il.

– Un malheur épouvantable... Vous savez, ce vieux monsieur ?

– Oui, dit le portier en clignant de l'œil ; eh bien ?

– Il est mort !

– Mort ! dit le portier, c'est pas possible !

– Venez voir, dit Saphir, qui poussa devant elle la porte de sa chambre à coucher.

Sir John était debout, grave et solennel, devant le lit ; Ambroise sanglotait dans un coin.

– Ah ! mon cher maître !... mon pauvre maître !... mon bon maître ! murmura-t-il.

Le portier regardait tour à tour Saphir, sir John et le vicomte immobile.

– Mais de quoi est-il mort ? fit-il enfin, s'adressant à Saphir.

– Il était fatigué en dînant. Il s'est mis au lit... J'ai envoyé chercher monsieur, qui est médecin...

Sir John s'inclina.

– Et puis, dit Saphir, son domestique est venu...

– Mon bon maître !... mon pauvre maître !..., hurlait Ambroise.

– Madame, dit sir John, vous ne pouvez rester ici.

Saphir voulait résister. Elle était en proie à une émotion réelle.

– Mon ami, dit sir John au portier, ce brave garçon que voilà va passer la nuit auprès du corps de son maître. Vous, allez chercher une voiture pour madame.

Le portier avait touché la main du vicomte.

Cette main était froide.

– Il est bien mort, murmura-t-il.

Et il sortit.

– Ma petite, dit alors sir John, tu n’as pas besoin de moi pour aller rue Saint-Lazare ?

– Mais, balbutia Saphir, ne va-t-on pas m’accuser... moi ?

– Tu es folle ! va-t’en.

Le geste de sir John était impérieux.

Saphir comprit qu’il fallait obéir. Elle prit son châle et son chapeau et sortit de ce qu’elle croyait être la chambre mortuaire.

Alors sir John plaça un flambeau sur la table de nuit et dit en ricanant :

– Oh ! soyez tranquille, monsieur le vicomte, vous serez inhumé avec toute la pompe désirable.

M. de la Morlière pensa :

– Cette fois la chose est certaine ; je ne rêve plus, et ces gens-là vont m'enterrer vivant !...

Le vicomte souffrait mille morts pour une.

Le calme de sir John, le rire sardonique d'Ambroise ne lui laissaient aucun espoir.

Le concierge remonta.

Il était allé frapper à la porte d'un sacristain employé à Saint-Thomas-d'Aquin, lequel sacristain demeurait dans la maison. Il lui avait appris qu'il y avait un mort dans la maison, et le sacristain lui avait donné deux cierges, un flacon d'eau bénite et une branche de buis.

Ces terribles accessoires de la mort achevèrent d'épouvanter M. de la Morlière, et il se répéta avec désespoir :

– On m'enterrera vivant.

– Mon ami, dit sir John au concierge, le défunt appartient à une famille riche. Vous serez généreusement récompensé de vos peines, soyez-en sûr.

Le concierge salua.

Sir John reprit :

– Je suis médecin, et je ne puis me tromper sur les causes de la mort. M. le vicomte a succombé à une attaque d'apoplexie nerveuse. Il faudra demain matin aller faire la déclaration de décès.

Tout en parlant, sir John avait allumé les deux cierges sur la table de nuit.

Puis il prit le drap du lit et en couvrit la face du prétendu mort.

À partir de ce moment, le vicomte ne vit plus, mais il entendit.

– Ah çà ! fit Ambroise, est-ce que, pour sûr, vous allez le laisser enterrer ?

– Dame !

Ambroise frissonna, lui aussi.

– Oh ! ce n'est pas pour dire, fit-il, mais les gens qui vengent madame Diane n'y vont pas de main morte, allez !

Un sourire mystérieux glissa sur les lèvres de sir John. Ambroise éprouva un certain malaise, mais il fut de courte durée, car sir John ajouta :

– Tu verras venir tes cent cinquante mille francs d'ici peu, mon bonhomme.

L'œil d'Ambroise s'illumina.

– Cent cinquante mille francs en beaux billets de banque tout neufs, acheva sir John.

– N'ajoutez pas un mot, monsieur, dit Ambroise, car je serais capable de devenir fou.

– Oh ! le scélérat ! pensait le vicomte ; s'il voulait me sauver, c'est toute ma fortune que je lui donnerais...

Sir John alluma un flambeau à l'un des cierges mortuaires.

– Bonsoir, Ambroise, dit-il ; je vais me jeter sur le canapé du salon et dormir jusqu'au jour. Toi, veille le mort !

Ambroise fit un signe de tête affirmatif et s'arrangea commodément dans un fauteuil.

Sir John passa dans le salon, verrouilla les deux portes, se coucha sur le canapé et s'endormit, un pistolet armé dans chaque main, se disant :

– Il faut se méfier... Ambroise serait homme à m'assassiner...

Au petit jour, le médecin anglo-indien, sir John, s'éveilla.

Il avait toujours ses pistolets à la main, et un regard jeté sur les deux portes et sur l'harmonie du salon lui prouva que nul n'avait songé à troubler son sommeil.

Il se leva et passa dans la *chambre mortuaire.*

Afin de justifier le proverbe que *le bien arrive quand on dort,* Ambroise s'était endormi dans un fauteuil, et ronflait comme un orgue de cathédrale.

Sir John le réveilla :

– Mon bon ami, dit-il à Ambroise, les honnêtes gens n'ont qu'une parole. Voilà tes cent cinquante mille francs.

Ambroise frissonna d'une joie sauvage.

Sir John sortit son portefeuille et en tira une traite de cent cinquante mille francs, payable le 29 courant, c'est-à-dire le lendemain, au porteur, chez MM. de Rothschild, banquiers, rue Laffitte.

– Lundi ! dit-il, tandis qu'Ambroise, tremblant, n'osait avancer la main.

Et comme il avait un éblouissement en touchant le papier des yeux, sir John ajouta :

– Tu ne pourras toucher que demain ; par conséquent, tu vas veiller le mort aujourd'hui.

– Oh ! tout ce que vous voudrez, dit Ambroise.

Et il enfouit dans sa poche la traite de cent cinquante mille francs. Sir John s'en alla en ajoutant :

– Tu feras d'autant mieux de rester, dit-il, que si le vicomte revenait à lui d'ici à demain, ton affaire serait claire, tu ne toucherais point ton argent.

– Soyez tranquille, répondit Ambroise.

Sir John s'en alla, laissant Ambroise au chevet du mort, Ambroise avait pris un livre d'heures et le portier qui monta quelques minutes après, le trouva récitant dévotement les *vêpres des morts.*

LXIII

On s'en souvient, sir John avait laissé le vicomte de la Morlière en proie à sa léthargie, et installé Ambroise à son chevet.

Quinze heures après, il revint.

Il était alors minuit.

Ambroise avait tenu sa promesse, il était toujours au chevet du lit mortuaire.

Seulement il dormait.

Une bouteille vide était placée sur une table voisine.

Auprès, un verre encore plein de vin rouge attestait que la soif du buveur ne s'était calmée qu'au dernier moment.

– Ah ! ah ! ricana sir John, le drôle a donné dans le piège !

Cette bouteille, Ambroise l'avait trouvée dans une armoire de la salle à manger.

Elle avait cette étiquette :

Vieux vin de Bordeaux

Ambroise avait bu ; puis l'ivresse avait fait son office et s'était endormi.

– Ma parole ! se dit sir John, il me vient une bien belle inspiration. Ce drôle-là ne mérite point d'avoir la joie de toucher ses cent cinquante mille francs...

Il secoua le dormeur ; – le dormeur ne s'éveilla point. Alors sir John poussa le fauteuil jusqu'à la table de nuit, et dit au vicomte, toujours en proie à la catalepsie.

– Vous ne pouvez pas être enterré seul, en vérité, mon cher maître. Il faut que votre fidèle serviteur vous accompagne.

Et il renversa la tête d'Ambroise sur l'oreiller approcha un des cierges des rideaux du lit et y mit le feu.

* *
*

On lisait le lendemain dans les journaux le fait divers suivant :

« Encore un malheur causé par l'ivresse.

« M. le vicomte de M... est mort, avant-hier, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

« Le vicomte avait un vieux serviteur qui n'a point voulu le quitter même après sa mort.

« Le valet A... a voulu veiller son maître, et il a passé la nuit, seul, auprès de son cadavre.

« Mais il paraît que le malheureux avait des habitudes d'ivrognerie que rien ne pouvait réprimer.

« Il a bu une bouteille de bordeaux auprès du cadavre, l'ivresse s'est emparée de lui : il est tombé sur le lit ; sa chute a

renversé un des cierges, qui a mis le feu aux rideaux, et, quand on est arrivé, auprès du maître mort, on a trouvé le domestique expirant.

« Il a rendu le dernier soupir quelques minutes après.

« On dit que la famille du vicomte, touchée de cet affreux événement, a décidé que le maître et le serviteur seraient inhumés l'un à côté de l'autre. »

Ce fait divers fut imprimé le soir des funérailles de M. le vicomte de la Morlière, lequel, ainsi que l'avait constaté le médecin des morts, avait succombé à une attaque d'apoplexie...

Retournons maintenant à la petite maison du chemin de ronde, près de la barrière du Trône, et reportons-nous au moment où sir John y arrivait avec le fiacre dans lequel se trouvait M. d'Estournelle, blessé.

Andrewitsch avait poussé un cri en entendant prononcer le nom de son spoliateur.

Sir John courut à lui et, lui prenant le bras, il lui dit :

– C'est la fortune que je vous amène !

Le comte était évanoui.

Aidé de la femme de chambre d'Émeraude et du jeune homme, sir John transporta le blessé dans la chambre où Andrewitsch avait passé la nuit précédente.

Il le déshabilla et le mit au lit. Puis il posa un nouvel appareil sur la blessure.

Andrewitsch suivait avec anxiété du regard tous les mouvements de cet homme qui s'improvisait chirurgien.

– Cette blessure est-elle grave ? demanda-t-il enfin.

– Oui et non.

– Cette réponse est au moins singulière !... murmura Andrewitsch en regardant fixement sir John.

Un sourire énigmatique glissa sur les lèvres de sir John.

– Mon jeune ami, dit-il, tout en ce monde, surtout la vie des hommes, est subordonné à des événements qu'on ne saurait prévoir.

Le blessé commençait à s'agiter sur le lit.

Sir John emmena Andrewitsch dans la pièce voisine.

– Le comte vous a vu plusieurs fois ? dit-il.

– Deux fois seulement.

– Pensez-vous qu'il vous reconnaisse ?

– Oh ! dit Andrewitsch, c'est à peu près certain ; mon visage a dû lui rester en mémoire. Il avait trop d'intérêt à se le rappeler.

– Verriez-vous quelque inconvénient à vous déguiser ?

– Comment cela ?

– J'ai un petit plan, dit sir John, duquel dépendent peut-être, s'il réussit, votre fortune et votre avenir.

– Eh bien ?

– Or, il entre dans mon plan que vous vous installiez au chevet du comte, que vous lui prodiguiez vos soins et soyez son garde-malade.

– Mais il me reconnaîtra ?

– C'est pour cela que je vous propose un déguisement.

– Comment cela ?

– Vous avez les cheveux blonds, je vous les rendrai noirs pour huit jours.

– Mais...

– Vous êtes rose et blanc comme une jeune fille, et vous avez à peine un duvet en guise de moustaches.

– Eh bien ?

– Je vais vous donner une belle teinte olivâtre qui vous fera ressembler à un Espagnol ou à un Mexicain, et je vous ornerai la lèvre supérieure d'une jolie moustache noire.

– Et le comte ne me reconnaîtra pas ?

– Ce sera impossible.

– Mais, observa Andrewitsch, à quel titre serai-je à son chevet ?

– Je vous ferai votre leçon. Venez...

Sir John et Andrewitsch s'enfermèrent dans un cabinet de toilette, sur la table duquel le chirurgien étala sa trousse et ses fioles, et il se mit en devoir de procéder à la Métamorphose du jeune prisonnier russe.

* *
*

Lorsque M. le comte d'Estournelle revint d'un évanouissement qui n'avait pas duré moins d'une heure, il se trouva couché dans une chambre qui lui était inconnue.

La nuit venait, une demi-obscurité régnait dans la chambre.

Deux hommes se tenaient debout auprès de lui.

Dans l'un, rassemblant ses souvenirs, le comte reconnut un des témoins de M. de Neubourg, c'est-à-dire celui qui s'était annoncé comme médecin et avait posé le premier appareil sur sa blessure.

L'autre personnage, un jeune homme au teint olivâtre, aux cheveux noirs, lui était inconnu.

– Monsieur le comte, lui dit John, je suis, vous devez me reconnaître, l'un des témoins de votre adversaire. Je suis médecin et j'ai jugé votre blessure si grave, que j'ai dû vous faire transporter ici, chez monsieur, qui est un de mes amis.

Le comte tourna un regard curieux vers le jeune homme.

Andrewitsch soutint ce regard, non sans embarras ; mais il fut bientôt convaincu que le comte était à cent lieues de le reconnaître.

– Vous seriez mort en route, poursuivit sir John, si on avait essayé de vous transporter à Paris.

Le comte n'était plus ivre, et sa situation lui fit froncer le sourcil.

– Est-ce que je suis mortellement blessé ? demanda-t-il.

– Je ne puis le dire encore, monsieur.

De pâle qu'il était, cet homme au tempérament violent devint rouge et s'écria :

– Mais je ne veux pas mourir, moi ! je ne le veux pas !

– Croyez-le bien, monsieur, je ferai tous mes efforts pour que vous viviez.

– Ainsi, vous ne répondez pas de moi.

– Non, pas encore. Demain seulement je pourrai me prononcer.

– Tonnerre et sang ! murmura le comte, les yeux hors de la tête, mais vous ne savez pas que je dois avoir au premier jour quatre à cinq cent mille livres de rente ?

– Oui, je sais cela.

– Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas que je meure !

Un sourire glissa sur les lèvres de sir John.

– La mort, dit-il, ne se préoccupe point de la situation de fortune de ses clients.

Puis il ajouta :

– Mais vous avez une femme ?

– Oui, qui court je ne sais où, et dont je n'ai point entendu parler depuis quinze jours.

– Une fille ?

À ce mot le comte tressaillit.

– C'est juste, dit-il, j'ai une fille, une enfant charmante, qui est chez sa grande tante... Je voudrais la voir...

– Pouvez-vous écrire ?

– Je crois que j'en aurai la force. Sir John fit un signe à Andrewitsch.

Celui-ci alla chercher un petit pupitre, qu'il plaça sur le lit du blessé.

Avec l'aide de sir John et d'Andrewitsch, M. d'Estournelle parvint à se mettre sur son séant.

Il prit la plume, et regardant son médecin :

– Que voulez-vous que j'écrive ?

– Mais, dit sir John, un mot à la personne chez qui est votre fille, pour qu'on vous l'amène... si vous voulez la voir.

Le comte écrivit :

« Madame et chère parente,

« Je me suis battu en duel. Vous savez que j'ai une « mauvaise tête. Je suis blessé. Mon état, quoique grave, n'inspire pas de sérieuses inquiétudes ; mais je voudrais voir ma petite Blanche. Confiez-là à sa bonne qui vous rapportera de mes nouvelles. »

Et il signa.

– Je vais me charger de porter cette lettre, dit sir John.

– Comment ! fit le comte avec effroi, est-ce que vous allez me quitter, docteur ?

– Oui.

– Mais puisque mon état vous semble...

– Préférez-vous que j'envoie monsieur ?

Et il désignait Andrewitsch.

– Oui, oui, dit le comte.

Sir John et Andrewitsch échangèrent un regard.

– Prenez la voiture que j'ai gardée, dit sir John au jeune homme.

Andrewitsch sortit.

– Ah ! j'oubliais... fit sir John.

– Quoi donc ? demanda le comte surpris et regardant sir John.

– Une recommandation à lui faire. Je reviens.

Et il courut après Andrewitsch.

– Mon jeune ami, lui dit-il alors, vite ! débarrassez-vous de votre couleur olive et de vos cheveux noirs.

– Mais...

– Vous allez voir votre grand-mère, il faut qu'elle puisse retrouver en vous les traits de son fils. C'est une occasion unique dont il faut profiter.

Sir John poussa le jeune homme dans le cabinet de toilette où une heure auparavant, il l'avait métamorphosé en Brésilien.

– Voilà, lui dit-il en versant quelques gouttes d'un vinaigre particulier dans une cuvette pleine d'eau ; voilà qui va vous rendre votre blancheur et votre teint rosé.

En effet, en quelques minutes, et à la troisième ablution, Andrewitsch revint blanc et rose.

– Maintenant, partez, dit sir John.

– Mais serai-je reçu ! demanda le jeune homme, qui était en proie à une véritable émotion.

– Oui, si vous faites sonner haut le nom du comte.

Andrewitsch monta dans le fiacre et partit.

Son cœur battait à rompre sa poitrine.

Il arriva rue Saint-Dominique trois quarts d'heure après.

La main sur le marteau de bronze du vieil hôtel, il hésita longtemps à le soulever.

Son émotion était si grande que lorsque le suisse vint ouvrir et lui demanda ce qu'il voulait, il ne put que balbutier le nom du comte d'Estournelle.

– M. le comte ne demeure point ici, lui fut-il répondu.

Alors Andrewitsch montra sa lettre.

Le suisse voulut la prendre.

– Non, dit le jeune homme qui put parler enfin, cette lettre est de M. le comte d'Estournelle, et je dois, d'après ses ordres, la remettre moi-même à madame la baronne René.

Le suisse regardait Andrewitsch avec une scrupuleuse attention.

– C'est que, dit-il, madame la baronne ne reçoit jamais personne.

Andrewitsch insista.

– Allons ! venez, dit le suisse, je vais vous conduire.

Andrewitsch le suivit.

En traversant cette vaste cour solitaire, en gravissant cet escalier à larges dalles, à balustrades de fer ouvragé, en parcourant ces grandes salles tristes, le jeune homme fut assailli par un monde de pensées. C'était là que son père était né, là qu'il avait passé sa jeunesse, là que, sans doute, il eût vécu lui-même choyé, entouré, sans les infernales machinations du comte.

La baronne était assise au coin de son feu.

Elle tenait la petite Blanche sur ses genoux.

En entendant la porte s'ouvrir, elle tourna vivement la tête.

– Qu'est-ce donc ? fit-elle.

– Madame, répondit le suisse, c'est un jeune homme qui apporte une lettre de M. le comte d'Estournelle.

Andrewitsch était demeuré derrière le suisse. Son cœur battait violemment ; quelques gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

– Où est ce jeune homme ? reprit la baronne.

Et elle se leva à demi et allongea curieusement la tête. Andrewitsch s'avança alors d'un pas chancelant. Il avait la lettre à la main.

La pièce était mal éclairée. Le visage d'Andrewitsch était dans l'ombre.

– Vous venez de la part de mon neveu le comte d'Estournelle ? fit la baronne.

– Oui, madame.

Au son de cette voix, elle tressaillit.

– Et vous m'apportez une lettre ?

– Oui, madame.

La baronne attacha sur lui un regard attentif.

– Où donc ai-je entendu cette voix ? se demanda-t-elle.

Elle prit la lettre qu'Andrewitsch lui tendait.

Puis elle dit au suisse :

– Allumez un flambeau.

Andrewitsch tremblait.

Le flambeau allumé, la baronne prit la lettre et l'ouvrit.

Mais, avant de la lire, elle jeta de nouveau les yeux sur Andrewitsch.

En ce moment les rayons de la bougie tombaient d'aplomb sur la tête du jeune homme et l'éclairaient tout entière.

Soudain la baronne jeta un cri, se leva et allant vers le jeune homme :

– Qui donc êtes-vous ? fit-elle.

Elle était émue, chancelante, et elle regardait Andrewitsch avec une curiosité ardente.

Et comme Andrewitsch balbutiait et avait peine à se tenir debout, elle étendit la main vers un portrait qui était accroché au mur.

C'était celui d'un élève de l'École polytechnique.

Andrewitsch poussa un cri à son tour. Il croyait voir son propre portrait.

Alors il tomba à genoux, joignit les mains et regarda la baronne René d'un air suppliant.

– Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je devine tout, maintenant... On m'a trompée... Tu es le fils de mon fils !...

Et elle le prit dans ses bras.

– Ma mère ! murmura Andrewitsch, brisé par l'émotion.

Et il couvrit de baisers et de larmes les mains de l'aïeule.

* *
*

Le suisse, immobile sur le seuil, murmurait :

– Mon Dieu ! c'est pourtant vrai... c'est tout le portrait de feu M. le baron...

LXIV

Les plus infernales combinaisons de l'homme aux lunettes bleues n'auraient pas mieux réussi que cette rencontre inopinée de l'aïeule et du petit-fils.

Toute la gloire, du reste, en revenait à M. le comte d'Estournelle, tant il est vrai qu'un homme que la fortune abandonne est destiné à entasser sottises sur sottises.

Le comte avait demandé à voir sa fille, et sir John, qui n'avait pas prévu cette circonstance, s'était empressé d'en profiter pour envoyer Andrewitsch chez la baronne René.

Certes, si jamais fils ressembla à son père, c'était à coup sûr le jeune prisonnier russe.

À part l'uniforme de l'élève de l'École polytechnique, on eût juré que ce portrait était celui d'Andrewitsch.

Mêmes cheveux blonds, mêmes moustaches naissantes, finement tracées, même attitude, même sourire.

Andrewitsch avait jusqu'à la voix de son père, car la baronne avait tressailli en l'écoutant avant de jeter les yeux sur son visage.

La pauvre vieille femme éprouva une émotion violente, terrible, qui aurait pu la tuer.

Andrewitsch couvrait ses mains de baisers et de larmes et demeurait à ses genoux.

Enfin elle le releva.

– Viens, mon enfant, dit-elle, viens sur mon cœur ; tu es bien mon fils. La voix du sang ne saurait mentir !

Et comme Andrewitsch se relevait, la baronne, le visage baigné de larmes, tourna la tête et aperçut le suisse.

Le vieux serviteur, immobile sur le seuil, retenait son haleine et n'osait s'en aller.

Soudain la baronne se souvint qu'elle avait chassé, comme un imposteur, Baptistin, son valet de chambre, le vieux Baptistin, qui soutenait que le baron René, mort en Russie sous le nom du colonel Yermolof, avait laissé un fils, Baptistin, que le comte d'Estournelle accusait d'avoir ourdi une machination infâme de concert avec André Petrowitsch le Cosaque, pour s'attribuer la fortune de la baronne.

Le suisse s'était pris à trembler sous le regard de la baronne ; mais elle lui dit vivement :

– Sais-tu où est Baptistin ?

– Oui, madame, répondit le suisse qui tressaillit de joie.

– Où est-il ?

– Il a loué une chambre tout à côté d'ici, rue Taranne.

– Va le chercher.

L'ordre était net. Le suisse partit de toute la vitesse de ses jambes de sexagénaire, et n'arrêta sa course qu'au cinquième

étage d'une maison modeste où s'était retiré le vieux serviteur congédié.

Baptistin était chez lui.

Le suisse ne prit point le temps de lui donner des explications :

– Venez, venez, dit-il, madame la baronne veut vous voir.

Baptistin jeta un cri et suivit le suisse en courant.

En route, son compagnon lui dit rapidement :

– Le fils est retrouvé... il est chez la baronne. Mon Dieu ! quelle joie ! j'ai cru qu'elle allait mourir.

Baptistin entra comme une bombe dans la chambre de sa maîtresse. Il vit Andrewitsch assis auprès d'elle et jeta un cri.

– Baptistin !

– Monsieur Gaston !

Telles furent les deux exclamations que la baronne entendit, et dont l'accent de vérité aurait achevé de la convaincre, si elle eût conservé encore un seul doute dans l'esprit.

La petite fille, que tout à l'heure la baronne tenait sur ses genoux, s'était réfugiée toute tremblante dans un coin, et elle attachait sur Andrewitsch de grands yeux étonnés et craintifs.

Madame la baronne René, malgré son âge, avait conservé une énergie peu commune.

Enfant, elle avait traversé les terreurs de la Révolution ; femme, elle avait vu son mari braver la mort sur vingt champs de bataille ; mère, elle avait été éprouvée comme la femme forte des Écritures.

Sa première émotion passée, la baronne avait retrouvé sa présence d'esprit tout entière.

Elle fit signe au suisse et lui dit :

– Emmène cette enfant et confie-la à sa bonne.

Le suisse prit la petite fille par la main et elle le suivit sans résistance. Alors la baronne regarda fixement Baptistin :

– Mon vieil ami, dit-elle, j'ai été trompée et je vois que tu étais le plus fidèle des serviteurs.

– Ah ! madame...

– Mais l'heure des excuses et des récriminations est passée, reprit la baronne. Il faut que je sache la vérité tout entière.

– Madame la baronne, répondit Baptistin avec une rude franchise, la vérité peut se résumer en un seul mot : M. le comte d'Estournelle est un misérable !

– Lui ! fit la baronne, qui songea alors à cette petite fille rose et blanche que tout à l'heure elle tenait sur ses genoux.

– Lui ! répéta Baptistin avec l'accent de la conviction.

La baronne se reprit à contempler son petit-fils.

– Comme il ressemble à mon pauvre Gaston ! murmurait-elle.

– Et dire, fit Baptistin, qu’on a voulu le faire passer pour le fils d’un Cosaque !

– Mais enfin, dit la baronne, explique-moi donc, Baptistin, l’histoire de cet acte de naissance.

– C’est bien simple, madame.

– Ah !

– Il y a dix ans que le comte d’Estournelle convoitait votre héritage. Il y a dix ans qu’il avait gagné André Petrowitsch. Celui-ci tua son fils, et, dans la déclaration de décès, il fit figurer M. le baron, ici présent, au lieu et place du mort.

La baronne leva les mains au ciel, et s’écria avec douleur :

– Mais cet homme est un monstre, Baptistin !

– Oui, madame.

– Et Dieu le punira sévèrement…

– Je crois, dit Andrewitsch, qui s’était tu jusqu’alors, je crois qu’il est déjà puni.

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit la baronne qui passa ses deux mains au cou du jeune homme.

– Je veux dire que le comte est mourant.

– Mourant !

Et la baronne jeta les yeux sur la lettre du comte, qu’elle avait ouverte sans la lire.

– Voyez, dit Andrewitsch.

La baronne lut et étouffa un cri.

– Le malheureux est blessé… il va mourir, sans doute…

– C'est l'avis du chirurgien qui l'a pansé.

– Mais où est-il ?

– Dans une petite maison que j'habitais.

– Où ?

– À la barrière du Trône.

– Ainsi, vous l'avez vu ? demanda Baptistin.

– Oui.

– Et il vous a confié cette lettre ?

– Oui.

– Mais alors il vous a reconnu ?

– Non.

– Oh ! c'est étrange ! dit Baptistin.

Andrewitsch jugea inutile d'avouer qu'il avait, pendant ses rapports avec le comte, subi une légère métamorphose.

En ce moment, on frappa doucement à la porte, et la porte s'ouvrit.

C'était la petite fille qui revenait en pleurant :

– Bonne maman, disait-elle, ma bonne veut me coucher... moi je ne veux pas, na !

La baronne prit l'enfant sur ses genoux et l'embrassa.

– Madame, dit Andrewitsch en regardant Baptistin, je voudrais vous entretenir un moment en particulier.

Baptistin s'en alla.

Alors, Andrewitsch se remit aux genoux de la baronne et lui dit :

– Ô vous, que je n'ose encore appeler ma mère, soyez clémente !

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit-elle.

– Cette enfant, dit Andrewitsch, n'est pas coupable...

– C'est vrai.

– Et... sa mère...

– Sa mère, dit la baronne, la connais-tu donc ?

– Oui... ma mère...

– Et... tu crois...

– Elle a été bonne pour moi...

– Mais... où... l'as-tu vue ? demanda la baronne haletante.

– À… Belle-Isle.

Alors Andrewitsch raconta succinctement son enlèvement de Paris, son incorporation dans un régiment russe ; comment il avait été fait prisonnier, interné à Belle-Isle, et comment il y avait rencontré madame d'Estournelle.

La baronne l'écouta attentivement.

La septuagénaire avait une merveilleuse lucidité d'esprit. Elle comprenait vite et bien, et elle comprenait l'amour de son petit-fils pour la comtesse.

– Mon enfant, dit-elle, tu aimes la comtesse d'Estournelle.

Andrewitsch rougit comme un écolier pris en faute.

– Tu l'aimes ! répéta la baronne, et l'amour est plein de foi…

– Ma mère !

– Il est aveugle…

L'accent de la baronne était glacé, et il donna froid au cœur de son petit-fils.

La baronne se leva, alla prendre une lettre qui traînait sur un meuble et la tendit à Andrewitsch :

– Lis, dit-elle.

Cette lettre était celle qui annonçait à la baronne le départ précipité de la comtesse, laquelle allait voir sa mère, dangereusement malade.

L'impression que cette lettre produisit sur Andrewitsch fut étrange.

La baronne poursuivit :

– Quel jour as-tu vu la comtesse pour la première fois ?

– C'était le 19.

La baronne calcula.

– Elle était partie de la veille, dit-elle, donc elle n'allait point voir sa mère. Donc, elle allait à Belle-Isle, sachant que tu t'y trouvais… Que voulait-elle ? Que comptait-elle faire ? Je l'ignore…

Andrewitsch, lui aussi, réfléchissait et se disait :

– Tout cela est singulier ! la comtesse mentait… Pourquoi ?

La baronne était devenue pensive, et elle regardait tristement l'enfant.

– La pauvre petite, dit-elle enfin, c'est un ange de Dieu… elle est innocente de toutes ces infamies… de tous ces crimes…

Andrewitsch prit l'enfant dans ses bras et la baisa au front.

– Mais la mère, reprit la baronne, est la complice de son mari.

Andrewitsch sentit son sang se glacer.

La baronne poursuivit :

– Écoute-moi bien, mon enfant. Je suis riche et je veux assurer le sort de cette petite qui n'est point coupable des crimes de ses parents ; mais, pour ceux-là, point de pitié.

– Hélas ! ma mère, murmura Andrewitsch, le comte se meurt.

– Quant à elle…

Andrewitsch pâlit.

– Ah ! tu l'aimes, reprit la baronne… Tu l'aimes, malheureux !

Il baissa la tête et se tut.

La baronne lui prit les mains et les pressa avec affection.

– Pauvre enfant ! dit-elle. Tu souffres, n'est-ce pas ?

– Oui, ma mère.

La petite fille écoutait et regardait d'un air étonné.

Mais elle avait repris sa place sur les genoux de la baronne, et elle se taisait. La baronne continua :

– Ainsi donc la comtesse est à Paris… Tu l'as vue ?

– C'est elle qui m'a logé dans cette petite maison à la barrière du Trône !

– Et c'est là qu'on a transporté son mari blessé ?

– Oui, mère.

– Et… ce… chirurgien ?

– C'est le pilote de Belle-Isle.

– Oh ! tout cela est étrange, murmura la baronne.

– Étrange, en effet, ma mère, répondit Andrewitsch.

– Mais quels sont donc ces hommes qui sont venus à ton aide ? demanda madame la baronne René.

– Je ne les connais pas.

– Qu'est-ce que ce capitaine Grain-de-Sel ?

– Un officier français que j'ai connu à Sébastopol, et à qui j'ai remis le manuscrit de mon histoire.

– Et tu crois que ces hommes…

– Ce sont les amis du capitaine.

– Mais… ce pilote… ce chirurgien… cet homme, qui change de costume et de visage ?

Andrewitsch n'eut pas le temps de répondre. La porte de la chambre s'ouvrit, un homme entra.

– Le voilà ! dit-il.

Ce nouveau personnage était sir John, le chirurgien.

* *
*

Que se passa-t-il entre sir John, Andrewitsch et la baronne René ?

Nul ne le sut !…

LXV

Quarante-huit heures après, nous eussions retrouvé le chirurgien anglais, sir John, au chevet du comte d'Estournelle.

Le blessé avait eu, depuis deux jours, des alternatives de calme et d'agitation, des moments où le mal s'aggravait, où le délire et la fièvre semblaient faire désespérer de sa vie, et des instants de mieux qui paraissaient promettre sa guérison.

Andrewitsch avait repris sa couleur cuivrée et ses cheveux noirs.

Nuit et jour au chevet du comte, il remplissait à merveille les fonctions d'infirmier et de garde-malade.

À l'heure où nous revoyons sir John au chevet du comte, ce dernier se trouvait mieux.

Il avait recouvré toute sa présence d'esprit et écoutait le chirurgien qui lui disait :

– Je commence à avoir bon espoir, monsieur.

Cependant un regard rapide, adressé par sir John à Andrewitsch, semblait lui dire :

– Je berce le blessé d'une espérance que je suis loin de partager.

Sir John continua :

– Vous allez tout à l'heure avoir une crise nerveuse ; peut-être même le délire vous reprendra-t-il ; mais il ne faut point vous effrayer, ce ne sera rien.

Le comte sortit sa main du lit et la tendit à sir John.

– Merci ! dit-il, vous m'avez sauvé. Comment pourrais-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

Et puis il regarda le jeune homme à la peau cuivrée :

– Et vous, dit-il, vous qui me soignez avec la plus tendre sollicitude, pourrais-je jamais m'acquitter envers vous ?

– Oui, dit sir John.

– Comment ? fit le comte avec un élan subit de reconnaissance.

Sir John fit un signe, Andrewitsch sortit.

– Monsieur le comte, dit le chirurgien en tâtant le pouls du malade et consultant ensuite sa montre, votre accès que j'attends ne vous prendra point avant vingt minutes ; nous avons donc vingt minutes pour causer.

L'air grave et solennel de sir John impressionna vivement le comte d'Estournelle. Le chirurgien reprit :

– Un médecin, voyez-vous, c'est comme un confesseur ; on peut tout lui dire.

– Mais, balbutia le comte pris d'une subite émotion, je n'ai rien à cacher, monsieur.

– Rien ?

Et le ton dont sir John articula cette expression fut singulièrement expressif. Le comte le regarda d'un air surpris et presque alarmé.

Sir John continua :

– Il y a mieux : un médecin en sait quelquefois plus qu'on ne lui en confie.

Le comte grimaça un sourire qui crispa ses lèvres blêmes.

– Un médecin n'est pourtant pas un sorcier, j'imagine.

– Quelquefois.

Le comte eût pâli si la souffrance n'eût depuis deux jours décoloré son visage.

– Vous oubliez que je suis un ami du baron Gontran de Neubourg, poursuivit froidement sir John.

Les traits du comte se contractèrent d'une manière effrayante.

– Prenez garde ! dit sir John ; vous allez vous faire du mal.

Le comte se calma.

– Donc, je sais tout.

– Vous savez... tout ?

– Oui.

M. d'Estournelle essaya de payer d'audace et répondit :

– Alors vous êtes plus avancé que moi, car je ne sais rien.

– Vraiment ! fit sir John avec une ironie qui donna le frisson au comte.

– Dame !

– Est-ce que vous n'avez pas été officier ?

– Capitaine de dragons.

– En retrait d'emploi ?

– Oui, pour dettes.

– N'étiez-vous point joueur ?

– Ce n'est point un crime.

– N'avez-vous point rencontré souvent, dans vos nuits d'orgie, un certain Petrowitsch, Russe d'origine ?

Les lèvres du comte devinrent livides. Un tremblement nerveux s'empara de lui.

– Et, continua sir John, ne lui avez-vous pas proposé un certain pacte...

– Jamais !

– Comme une déclaration mensongère d'un acte de l'état civil ?

Le comte fit un soubresaut sur son lit et regarda sir John d'un air effaré.

– Mais prenez donc garde, monsieur le comte ! répéta celui-ci. Votre blessure va se rouvrir, et si elle se rouvre, vous serez mort avant une heure.

Cette terrible menace, articulée avec calme, domina chez le comte toute émotion. Il se tut. Le chirurgien anglais reprit :

– Je sais comme M. de Neubourg tout ce qui s'est passé.

Le fils de Petrowitsch mort a été déclaré à la mairie sous le nom de Marie-Gaston René, et le vrai fils du colonel René a été incorporé dans l'armée russe sous le nom d'Andrewitsch. Le comte écoutait haletant, comme anéanti.

– Voyez-vous, monsieur le comte, ricana sir John, Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Andrewitsch, dont vous convoitiez l'héritage, aurait pu être tué derrière les remparts de Sébastopol. Dieu ne l'a pas voulu. Andrewitsch est plein de vie, il est revenu en France, il est à Paris.

– Ah ! fit le comte.

– Tiens, dit sir John, vous vous trahissez donc enfin ?

Le comte était livide.

– Il est à Paris, acheva sir John, et vous avez pris soin de lui ouvrir vous-même la porte de sa grand-mère, ce qui était bien, car vous lui devez de la reconnaissance.

Alors sir John frappa trois coups dans sa main, trois coups régulièrement espacés.

Andrewitsch avait retrouvé son teint blanc et mat, ses lèvres roses et ses beaux cheveux blonds.

– Monsieur le comte, dit sir John, voilà votre garde-malade. Un peu de safran, délayé dans du noir de fumée, un peigne enduit d'un cosmétique noir, l'avaient provisoirement métamorphosé. C'est lui qui vous a donné ses soins pendant deux jours.

Une écume blanche bordait les lèvres de M. d'Estournelle.

– Ma fille ! murmura-t-il tout bas.

Andrewitsch comprit.

– Monsieur, dit-il, rassurez-vous ; votre fille aura une part de l'héritage de la baronne René.

Le comte le regarda d'un air de doute.

– Et, ajouta Andrewitsch, si vous mourez, je prendrai soin d'elle et je l'aimerai comme ma fille.

Le comte roulait des yeux hagards.

– Mon ami, dit sir John à Andrewitsch, laissez-moi seul un moment avec monsieur.

Andrewitsch sortit.

– Oh ! murmura le comte, je suis donc condamné à mourir ?

– Mais non, puisque je réponds de vous, dit sir John.

– Mais alors, si je vis... je serai pauvre ?

– Andrewitsch fera quelque chose pour vous peut-être.

Les lèvres du comte frémirent :

– Vivre pour retomber dans la pauvreté, dit-il, autant vaudrait mourir.

– Voilà qui sera fort agréable à madame la comtesse d'Estournelle.

– Quoi ?

– Votre mort.

L'œil du comte étincela.

– Qu'en savez-vous ? fit-il.

– Je le sais.

– Mais... elle m'aime !

– Elle attend votre mort pour se remarier. Mais prenez donc garde ! ne vous soulevez point ainsi ! vous allez rouvrir votre blessure !

– Se remarier ! se remarier ! balbutia le comte ; mais avec qui ?

– Avec celui qui sort d'ici.

– Andrewitsch !

– Oui.

– Oh ! c'est impossible ! vous êtes fou, docteur.

– Savez-vous où est la comtesse ?

– À Nantes.

– Vous vous trompez, elle est à Paris. Il y a mieux, ajouta sir John, dans dix minutes elle sera ici.

– Elle va donc venir me voir ?

– Oui, pour s'assurer que vous n'avez plus longtemps à vivre.

– Mais ce que vous dites là est épouvantable, docteur !

– Soit, mais c'est vrai.

– Oh ! l'infâme !

– Vous saurez tout dans quelques minutes.

Sir John se leva et s'approcha d'une table sur laquelle étaient diverses fioles. Il en prit une et revint auprès du malade.

– Que faites-vous ? demanda celui-ci en le voyant verser quelques gouttes d'une liqueur jaune dans le creux de sa main.

– Vous êtes violent, répondit sir John, je préviens chez vous tout accès de colère.

Et il lui frotta le front, les tempes et les narines avec ses mains enduites de la liqueur jaune. Soudain le comte fut pris d'une prostration complète.

– Vous entendrez tout, lui dit sir John, vous verrez même votre femme à travers un nuage, car votre regard va se voiler, et

quand vous aurez vu et entendu, je crois qu'il ne vous restera pas de grandes illusions sur madame la comtesse d'Estournelle.

Le comte essaya de se débattre contre cet engourdissement instantané, mais sir John ajouta :

– Monsieur le comte, si vous luttez, vous vous ferez du mal. Tenez-vous tranquille.

Le bruit d'une voiture retentit alors dans la rue.

– C'est elle, dit sir John.

Et il s'élança au-dehors.

Andrewitsch était dans la pièce voisine de la chambre du malade.

– Mon ami, dit sir John, aimez-vous toujours la comtesse ?

– Pouvez-vous me le demander ? répondit le jeune homme d'un ton de reproche.

– Si le comte meurt, l'épouserez-vous ?

– Sans doute.

Sir John eut un mystérieux sourire ; puis il poussa la porte d'un cabinet noir et prit Andrewitsch par la main.

– Venez avec moi, dit-il.

Il le fit entrer dans le cabinet noir, qui n'était séparé de la chambre occupée par le blessé que par une cloison très mince dans laquelle on avait pratiqué un trou à la hauteur de l'œil.

– Mettez-vous là, dit sir John, vous pourrez tout voir, tout entendre. Et vous ne bougerez pas, ajouta-t-il.

– Mais pourquoi ce mystère ?

– C'est mon secret.

Andrewitsch s'était habitué envers cet homme à une sorte d'obéissance passive.

– Comme vous voudrez, dit-il.

Sir John ferma la porte et gagna l'escalier. Un fiacre s'était arrêté devant la porte de la petite maison, et une femme en descendait. C'était la comtesse. Sir John alla à sa rencontre.

– Venez donc, madame, fit-il, je vous attends avec impatience.

– Est-ce qu'il est... bien mal ?

– Très mal.

– Et... Andrewitsch ?

– Il est allé me chercher un remède dans une pharmacie du quartier de l'Opéra.

– Ah ! fit la comtesse qui se mordit les lèvres de dépit. Quand reviendra-t-il ?

– Dans une heure. Venez...

Il lui offrit sa main, la conduisit au premier étage et la fit entrer dans la chambre où se tenait le blessé.

M. d'Estournelle paraissait être à demi mort. La comtesse s'assit au chevet de son mari et le regarda attentivement.

– Il est, lui dit sir John, dans un état de prostration complète. Nous pouvons causer, il n'entendra pas ce que nous dirons.

– Vous croyez ?

– Dame, si vous en doutez, secouez-le ! Parlez-lui. Vous verrez...

Madame d'Estournelle prit le bras du comte. Ce bras retomba inerte. Elle appela, il ne tourna pas même les yeux.

– Mais, va-t-il mourir ainsi ? demanda-t-elle.

– Dans une demi-heure, il sortira de sa léthargie.

– Et puis ?

– Et puis il aura la fièvre, le délire.

– Et puis ?

L'accent de la comtesse était assourdi, mais il ne témoignait d'aucune émotion.

– Et puis il mourra, dit sir John. Avant demain matin, ce sera fini.

– Ah ! fit la comtesse toujours calme et froide.

– Ma chère amie, dit sir John d'un ton familier, j'ai si bien arrangé les choses avec la baronne, que je ne doute pas que vous ne soyez la plus heureuse des femmes dans l'avenir.

Le teint de la comtesse se colora et son cœur battit.

– Vous croyez qu'il m'aime... beaucoup ?... fit-elle émue cette fois.

– Passionnément.

– Et... la baronne ?

– La baronne caresse comme sa plus chère espérance votre union avec lui.

– Cher Andrewitsch ! murmura la comtesse.

Sir John se prit à rire.

– Vous n'avez point toujours parlé ainsi, dit-il.

– C'est vrai.

– Et lorsque vous avez quitté Paris avec Émeraude...

– Oh ! j'avoue, dit la comtesse en souriant, que je n'allais pas à Belle-Isle pour aimer Andrewitsch.

– Mais bien pour vous en débarrasser, n'est-ce pas ?

– Dame ! fit ingénument la comtesse. Vous comprenez bien, mon cher, que je ne m'étais jamais connue bien sentimentale.

– Oh ! je le sais.

– Avant tout je voulais hériter.

– Voyons, dit sir John, soyez franche, madame. Supposons que vous n'eussiez pas aimé Andrewitsch.

– Mais, dit froidement madame d'Estournelle, vous savez bien que je m'étais arrangée de façon à le faire tuer par Victor.

– C'est juste ; seulement le courage vous a manqué au dernier moment.

– Hélas !

– Ce qui prouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, ricana sir John ; car votre mari va mourir et vous épouserez Andrewitsch.

– Pas encore, dit une voix émue sur le seuil de la chambre.

La comtesse jeta un cri en se retournant. Andrewitsch, pâle comme un spectre, était sur le seuil.

– Madame, dit-il, j'ai tout entendu, tout deviné, tout compris...

Il l'écrasa d'un regard plein de mépris et sortit sans prononcer un mot de plus.

La comtesse éperdue cachait sa tête dans ses mains.

Alors sir John prit une seconde fiole et frictionna de nouveau le blessé. Soudain M. d'Estournelle sortit de sa prostration, ses membres s'agitèrent, son œil flamboya.

Il se dressa sur son séant et dit :

– Je ne suis pas encore mort !

– Non, certes, répondit sir John, et je réponds de vous plus que jamais.

Et sir John ajouta avec un éclat de rire, l'éclat de rire d'un démon :

– Allez, forçats ! reprenez votre chaîne... l'heure du châtiment est venue ! vous vivrez pauvres et misérables l'un auprès de l'autre, la haine et le mépris au cœur...

La comtesse était tombée à la renverse.

ÉPILOGUE

LE CHÂTEAU DE BELLOMBRE

I

L'ORAGE

Comme aux premières pages de cette histoire, un soir d'automne, le vieux manoir de Bellombre était enveloppé par l'ouragan. La pluie fouettait les vitres, le vent faisait craquer les branches des arbres dans le parc.

Comme trente années auparavant, il y avait dans les cuisines nombreuse réunion de serviteurs. Les uns étaient jeunes, les autres vieux. Les premiers, nouveaux venus, ne savaient rien du passé de ce vieux manoir et des sombres drames qui s'y étaient déroulés. Les seconds se souvenaient avec terreur et respect, des malheurs qui avaient accablé le vieux général sur la fin de sa vie, et gardaient un morne silence sur leur nouveau maître.

Le nouveau maître s'appelait le marquis de Morfontaine.

Or, voici ce qui se disait, ce soir-là, autour du grand feu de souches qui pétillait sous le vaste manteau de l'âtre des cuisines.

Un garde-chasse, jeune et vigoureux, venait de rentrer, et, après l'avoir essuyé, avait posé son fusil dans un coin de la cheminée.

– Savez-vous, les gars, disait-il, que M. le marquis a une drôle d'idée tout de même, de venir à Bellombre en cette saison ? Il n'est pas chasseur, pourtant...

– Et ça tombe bien, observa une fille de cuisine, car depuis quinze jours que le maître est ici, il pleut sans relâche.

Un garçon de quinze ans, qui gardait les vaches, ajouta :

– C'est le maître qui a amené la pluie... c'est sûr !

– Tais-toi, imbécile ! dit un vieux bouvier. Tu veux donc te faire renvoyer d'ici ?

– Y a pas d'quoi, da !

Un autre serviteur à tête blanche fronça le sourcil :

– Le maître est méchant, dit-il à voix basse, vous le savez...

– Tu as la langue trop longue, toi, Guillaume, observa Marton la cuisinière.

– Oh ! moi, fit le vieillard, je n'ai pas peur d'être renvoyé.

– Pourquoi ?

– Je m'en irai chez ma sœur, la femme du fermier Bernard. Elle me recevra et me nourrira... et puis j'ai des économies. Mais vous autres, les gars, qui avez encore besoin de vos deux bras, retenez votre langue... vous ferez bien...

Le gardeur de vaches haussa les épaules d'un air mutin et railleur.

– Je crois bien, dit-il, que le maître ne songe guère à nous...

– C'est vrai.

– Et depuis quinze jours qu'il est ici, il a l'air joliment sournois...

– Jamais il ne parle à personne, observa la cuisinière. Il mange ce qu'on lui donne... et on ne lui servirait pas à dîner, qu'il n'y penserait pas...

– C'est vrai tout de même.

– J'ai dans l'idée, reprit le garde-chasse, que M. le marquis a un fameux chagrin, les gars ! un chagrin qui l'empêche de boire, de manger et de dormir.

Il y avait dans un coin de la cuisine un gros garçon joufflu, mais dont les mains blanches et le teint rosé attestaient qu'il n'était point employé aux travaux des champs.

En outre, il portait un gilet rouge de livrée et une culotte de panne.

– Oh ! moi, dit-il, je sais bien quel est ce gros chagrin.

– Tu le sais, toi, Antoine ?

– Oui.

On regarda le valet de chambre avec curiosité.

Antoine était du pays, il était né à Bellombre, et, bien qu'il fût le valet de chambre du marquis, on ne se défiait nullement de lui.

– Eh bien ! conte-nous ça, le gars, dit le garde-chasse.

– M. le marquis est fâché avec madame la marquise.

– Ah !

– Et avec sa fille...

– Mademoiselle Victoire ?

– Justement.

– Mais elle est mariée depuis trois mois, nous a-t-on dit.

– C’est à cause de ça. Il paraît que ce mariage a changé M. le marquis, vu que M. de Pierrefeu – c’est le nom du jeune homme – n’avait pas le sou.

– Bah ! fit Marton la cuisinière d’un ton rogue et de mauvaise humeur, il est assez riche comme ça, lui.

Un vieux pâtre, qui n’avait point encore ouvert la bouche, grommela entre ses dents :

– Le bien mal acquis ne profite jamais.

Ces mots jetèrent la stupeur parmi les serviteurs de Bellombre, et tout le monde frissonna.

– Hé ! vieux Jaquet, murmura Marton avec l’accent de la terreur, veux-tu donc nous faire tous chasser ?

Le vieux Jaquet ne répondit pas, car un nouveau personnage, qui entra dans la cuisine en ce moment, attira l’attention générale.

C’était un homme d’environ soixante ans, de haute taille, portant toute sa barbe, vêtu d’une veste de velours gris, chaussé de grandes bottes à l’écuyère.

Il avait une trompe en bandoulière et un couteau de chasse au flanc. Ce personnage était le piqueur du château.

Bien qu'il ne chassât presque jamais, le marquis de Morfontaine avait toujours entretenu une meute.

Hubert Voisin, – c'était le nom du piqueur, – exerçait à Bellombre une sorte d'autorité sur les autres domestiques.

On ne le craignait pas, mais on avait pour lui une sorte de respect mélangé d'affection.

– Hé ! hé ! dit-il en entrant, je crois qu'on médit du maître, ici, n'est-ce pas, les gars ?

Les domestiques se turent comme des écoliers pris en faute.

– Mais, bah ! rassurez-vous, continua Hubert avec un sourire, le maître n'a rien entendu.

– Il est dans sa chambre, dit Antoine. Il écrit des lettres.

– Tu te trompes, répondit Hubert. M. le marquis est dans le parc.

– Par le temps qu'il fait ?

– Oui.

– Faut qu'il soit fou...

– C'est bien possible, dit Hubert, qui vint s'asseoir sous le manteau de l'âtre pour sécher ses bottes. Puis il ajouta :

– Savez-vous, les gars, qu'il y a du nouveau dans le pays ?

– Comment cela, maître Hubert, demanda-t-on à la ronde.

– Vous savez que voici trois jours que je suis en *déplacement* ?

– Oui. Vous êtes allé donner un coup de main à M. le baron de Tenailles, du côté de Pouzauges, pour détruire des loups.

– Et j'ai eu mon limier étranglé. Pauvre Flambeau.

– Vous êtes revenu par un joli temps, ma foi ! maître Hubert.

– Il ne pleuvait pas quand je suis parti ; mais, la pluie, ça me connaît.

– Et vous dites qu'il y a du nouveau ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il arrive donc ?

– Vous savez le château de Main-Hardye, les gars ?

– Pardine ! fit le vieux Jaquet, on en a assez parlé ici, voilà trente ans. Pauvre M. Hector !...

– Tais-toi ! dit Marton, ne prononce pas ce nom, le vieux !

Hubert Voisin haussa les épaules en homme qui est parfaitement indépendant.

– Eh bien ! reprit Jaquet, qu'y a-t-il donc de nouveau à Main-Hardye ? C'est une ruine ; la pluie passe au travers du toit, les champs sont en jachère...

– On va cultiver les champs.

– Ah !

– Et le château est habité.

Les serviteurs se regardèrent avec incrédulité.

– C’est comme je vous le dis, les gars, ajouta Hubert Voisin.

– Mais qui donc l’habite ?

– Des beaux messieurs de Paris, qui l’ont acheté.

– Alors ils vont restaurer le château ? fit le vieux pâtre.

– Naturellement.

– Faudra dépenser gros pour cela, maître Hubert, observa Marton.

– Ils sont riches.

– Savez-vous leur nom ?

– C’est un baron et un marquis, voilà tout ce que je sais...

– Une drôle d’idée de venir habiter Main-Hardye, murmura le gardeur de vaches ; c’est en plein bois, et il n’y a pas de voisins.

– C’est justement pour cela ! ces messieurs sont chasseurs, et Main-Hardye est joliment situé pour la chasse.

Le piqueur alluma sa pipe avec un charbon et poursuivit :

– Voilà trois jours qu’ils y sont, et ils chassent dur déjà.

– C’est donc pour ça, fit le gardeur de vaches, que j’ai entendu sonner du cor, à la nuit.

– C’est eux.

– Il paraît qu’ils ne craignent pas la pluie, ces messieurs.

– Ils sont jeunes !

Au même instant, à travers le bruit de l’ouragan qui faisait grincer les girouettes et agitait violemment les volets, on entendit retentir une fanfare.

– Ah ! par exemple ! s’écria le vieux pâtre en se levant, c’est trop fort… Il est huit heures du soir… et ces messieurs sonnent l’hallali…

Hubert se leva, alla ouvrir une croisée et prêta l’oreille.

– Double brute ! dit-il, c’est la *retraite prise* qu’on sonne.

– Vous croyez que c’est les messieurs du château de Main-Hardye ?

– C’est bien possible. Ils ont couru un cerf aujourd’hui, à ce que m’a dit un bûcheron, et le cerf les aura menés loin. C’était un dix-cors.

– Gare ! grommela Marton, s’ils l’ont pris sur Bellombre !

Hubert écoutait la fanfare gaillardement sonnée sous la futaie, à un quart de lieue du château.

– Cornes de cerf ! dit-il tout d’un coup, je crois bien qu’ils sont égarés. Voici qu’ils sonnent *au perdu*.

– Dame ! fit le gardeur de vaches, il fait noir comme dans un four, et si leur piqueur n'est pas du pays...

– Jésus Dieu ! murmura Marton, ils sont capables de venir ici, s'ils voient les lumières du château.

– Eh bien ! on les recevra, dit Hubert.

Et il se prit à écouter. Comme pour justifier les paroles de la cuisinière, la fanfare se rapprochait.

– Bon ! fit Hubert, c'est sûr qu'ils viennent ici... et je gagerais qu'ils ont pris la *Grande-Allée-du-Vicomte...*

Ainsi se nommait une des principales lignes qui perçaient la vaste forêt qui s'étendait entre Bellombre et Main-Hardye.

– Eh bien ! grommela le vieux Jaquet, le maître est de belle humeur... Ils seront reçus comme un renard au milieu d'une meute.

Quelques serviteurs se mirent à rire. Mais Hubert referma la croisée et dit :

– C'est sûr maintenant, ils viennent ici, et M. le marquis du temps qu'il fait, ne peut se dispenser de les recevoir. Je vais le trouver.

– Où ça ?

– Dame ! il était dans le parc tout à l'heure ; je vas le chercher.

Et Hubert sortit.

Les quelques mots échangés par les serviteurs de Bellombre prouvaient éloquemment qu'on n'avait point pour le marquis de Morfontaine cette respectueuse affection dont on avait entouré le vieux général, le père de l'infortunée baronne Rupert. Si personne, à Bellombre, n'avait jamais osé formuler une accusation contre le *maître*, il n'était pas moins vrai que de sourdes rumeurs couraient, depuis bien des années, dans le pays, et qu'on ne se gênait guère, dans les environs, pour trouver étrange que la fille de la baronne Rupert se fût noyée.

Or, en vingt-huit années, le marquis n'était pas venu dix fois à Bellombre.

Généralement, quand d'impérieux motifs d'intérêt l'y appelaient, il arrivait le soir, à nuit close, ne voyait personne du voisinage, et repartait deux ou trois jours après.

Or, cette fois, le marquis était, au grand étonnement de tous, à Bellombre depuis quinze jours.

Il était arrivé un soir, triste et sombre, suivi d'une douzaine de caisses remplies de vêtements, et il avait annoncé à ses domestiques stupéfaits qu'il comptait passer deux ou trois mois au château.

D'où provenait cette résolution ?

Nous allons l'expliquer en quelques lignes.

Un matin, M. de Morfontaine, averti trois jours auparavant qu'une association mystérieuse le poursuivait, lui et ses deux complices, un matin, disons-nous, M. de Morfontaine avait appris que le vicomte de la Morlière était mort d'une attaque d'apoplexie dans un appartement du faubourg Saint-Germain, chez une femme douteuse qui, disait-on, était sa maîtresse.

Cette mort subite, mystérieuse, l'avait frappé d'épouvante. Il avait couru chez le baron de Passe-Croix.

Là, une nouvelle non moins foudroyante l'attendait.

Le baron était fou, fou à lier, et on l'avait conduit dans une maison de santé.

Alors, ivre de terreur, le marquis avait quitté Paris, et il était venu se réfugier à Bellombre.

Pendant la première semaine de son séjour, M. de Morfontaine avait été en proie aux plus folles angoisses.

Il ne rêvait que gendarmes, procureur impérial, juge d'instruction. Mais comme au bout de huit jours il ne s'était rien produit d'inquiétant autour de lui, que le calme le plus parfait n'avait cessé de régner à Bellombre, il avait fini par se rassurer.

Néanmoins ses nuits étaient agitées, coupées de longues insomnies, et plus d'une fois, la tête en feu, le cœur serré, il s'était levé pour aller se promener dans le parc.

Or, ce jour-là, après avoir dîné dans sa chambre, le marquis avait été repris par ses angoisses.

Une pensée terrible l'avait assailli tout à coup :

– Qui sait ? s'était-il dit, si ces hommes dont j'ignore le nom, ces hommes qui se sont institués les vengeurs de Diane, ne méditent pas dans l'ombre quelque châtiment terrible à m'infliger ?... Ce silence qui se fait autour de moi, ce calme qui m'environne, m'épouvantent...

Et alors, saisi d'une terreur folle, malgré la pluie qui tombait, malgré le vent qui pleurait dans les corridors, le

marquis était sorti, la tête nue, le front brûlant, en proie à une sorte de délire.

Hubert Voisin, le piqueur, avait passé auprès de lui, à cheval, suivi de sa meute. Le marquis ne l'avait point vu.

Quand le piqueur sortit de la cuisine pour le chercher, il le trouva assis sur un banc au fond d'une grotte de rochers.

Il avait fini par se mettre à l'abri de la pluie, obéissant plutôt à un instinct bestial qu'à un sentiment raisonné.

Hubert Voisin l'aborda respectueusement, c'est-à-dire qu'il ôta sa casquette, mais il conserva sa voix mâle et assurée :

– Monsieur le marquis, dit-il, pardon de vous déranger.

M. de Morfontaine tressaillit comme un homme qu'on éveille en sursaut. Puis il regarda Hubert.

– Que me veux-tu ? demanda-t-il.

– Monsieur le marquis, reprit le piqueur, ce n'est pas d'hier que je suis à Bellombre...

À ces mots, le marquis fronça le sourcil.

– J'y suis né du vivant de défunt le général, votre bon oncle, et je me souviens que dans ma jeunesse jamais on ne refusait l'hospitalité au château.

Le marquis crut qu'il s'agissait de quelque mendiant surpris par la pluie.

– Si quelque pauvre diable demande l'hospitalité, dit-il, fais-le souper avec toi.

– Pardon, excuse...

– Que veux-tu dire ?

– Ce n'est pas d'un pauvre diable qu'il s'agit, monsieur le marquis.

M. de Morfontaine frissonna malgré lui. Le nom seul d'un étranger le faisait tressaillir.

– Vous n'avez sans doute pas entendu ? fit Hubert Voisin.

– Quoi donc ?

– Écoutez, alors...

Le marquis prêta l'oreille, et entendit, en effet, le son des trompes qui se rapprochait.

– Ce sont des chasseurs qui viennent au château, monsieur le marquis.

– Des... chasseurs ?

– Il pleut, il vente fort, monsieur le marquis. Dans cinq minutes ils sonneront à la grille ; faut-il donc leur dire de passer leur chemin ?

En ce moment le marquis parvint à dominer la terreur que toute visite lui inspirait.

– Non, certes, dit-il ; Bellombre a toujours été une demeure hospitalière. Reçois ces messieurs, Hubert.

– Mais... vous... monsieur le marquis...

– Tu m’excuseras. Je suis malade, j’ai besoin d’air…

– Faut-il leur offrir à souper ?

– Certainement.

– Et leur faire préparer des lits ?

– Sans aucun doute. Va.

Et le marquis retomba dans la morne rêverie qui l’absorbait. Hubert le quitta et se dirigea vers la porte du parc. Les trompes retentissaient dans la grande avenue. En passant devant le château, le piqueur cria :

– Ho ! hé ! apportez des torches !…

Deux domestiques accoururent et Hubert ouvrit la grille à deux battants.

Trois chasseurs à cheval étaient suivis d’un piqueur qui portait au travers de sa selle un magnifique cerf dix-cors, très proprement *dagué* d’un coup de couteau de chasse.

Les trois chasseurs saluèrent.

– Hé ! l’ami, dit l’un d’eux, je vois que les gens de ce château sont hospitaliers.

– Oui, monsieur le baron, répondit Hubert en ôtant sa casquette.

– Tiens ! tu me connais ?

– Non, monsieur, mais je suppose que vous êtes un des messieurs qui ont acheté Main-Hardye.

– Justement.

– Et comme on m'a dit qu'il y avait un marquis et un baron...

– Je suis le baron, dit le cavalier en franchissant le seuil du parc. À qui appartient ce château, l'ami ? Nous sommes très loin de Main-Hardye, et il pleut horriblement.

– Monsieur le marquis, mon maître, répondit Hubert, m'a chargé d'offrir ses devoirs à ces messieurs, et les prie de se considérer ici comme chez eux !

– C'est parfait ! dit le baron qui échangea un singulier regard avec ses compagnons.

II

LES CHASSEURS

Le chasseur qui avait échangé quelques mots avec Hubert Voisin, le piqueur de Bellombre, poussa son cheval dans la direction du château.

Ses compagnons le suivirent. Deux autres valets, armés de torches, se tenaient en haut du perron.

Alors on put voir les chasseurs mettre pied à terre.

Le premier était celui que le piqueur avait qualifié de baron. C'était un homme de trente à trente-deux ans, d'une figure énergique et belle, le baron Gontran de Neubourg, en un mot, car on doit déjà l'avoir reconnu.

Le second était lord Blakstone, le troisième le marquis de Verne.

On obéissait si bien, à Bellombre, aux ordres d'Hubert Voisin, qui cumulait avec ses fonctions de piqueur celles de majordome, que les valets conduisirent les chasseurs à la salle à manger. On avait allumé un grand feu, et en un clin d'œil la table fut dressée.

– Ah çà ! dit le baron en regardant Hubert, où sommes-nous donc ici, mon ami ?

Et le baron, qui séchait ses bottes à la flambée prit l'accent le plus naïf du monde.

– Vous êtes au château de Bellombre, monsieur le baron, répondit Hubert Voisin.

– Ah ! ah !

– Chez le marquis de Morfontaine.

– Très bien !

– Mais, fit le marquis de Verne, ton maître est donc absent ? car nous l'eussions vu, sans cela.

– Mon maître est au château.

– Ah !

– Et s'il n'était souffrant...

– Est-il malade ?

– Un peu.

Les trois chasseurs parurent se contenter de cette explication.

– Alors, dit le marquis de Verne, fais-lui nos plus humbles excuses, car nous sommes réellement indiscrets.

Une demi-heure après, les trois chasseurs étaient à table, en présence d'un souper très confortable préparé par les soins d'Hubert Voisin, qui connaissait à fond son métier d'intendant.

– Messieurs, dit le baron à mi-voix, après s'être assuré d'un regard qu'ils étaient bien seuls et qu'aucun valet ne pouvait les entendre, – messieurs, l'absence du marquis, ou plutôt le soin qu'il prend de se cacher, me prouve que son épouvante persiste et qu'il n'a point calmé ses terreurs à Bellombre plus qu'à Paris.

– Tout est-il prêt ? demanda le marquis de Verne.

– Tout. La voiture arrivera vers minuit dans la sapinière, au bout du parc.

– Alors, soupons.

– Moi, dit lord Blakstone, je jurerais que M. de Morfontaine fera une apparition parmi nous.

– Hum ! c'est peu probable... cependant, ajouta Gontran, ce serait fort heureux pour nos plans...

Hubert Voisin rentra.

Il avait revêtu sa livrée de cérémonie et portait majestueusement une serviette sous le bras.

– Messieurs, dit-il votre piqueur demande s'il doit retourner à Main-Hardye ce soir.

– Pleut-il toujours ?

– Toujours à verse.

– Eh bien, mon ami, donne-lui à coucher. A-t-il soupé ?

– Il est en train à la cuisine.

– Seulement, ajouta le baron, tu lui recommanderas de se tenir prêt à partir demain à la pointe du jour.

– Oui, monsieur le baron.

Le piqueur allait sortir lorsqu'il entendit retentir un violent coup de sonnette.

– Tiens, dit-il, c'est M. le marquis. Excusez, messieurs.

C'était, en effet, la sonnette de la chambre à coucher occupée par M. de Morfontaine qui venait de tinter.

Le marquis était rentré sans bruit par un escalier de service, et il s'était enfermé dans sa chambre.

Toujours absorbé, toujours inquiet, il se demandait quels pouvaient être ces étrangers qui lui venaient ainsi demander l'hospitalité sans plus de cérémonie.

Au moment où le piqueur Hubert Voisin tournait sur ses talons pour quitter la salle à manger, Gontran l'arrêta d'un geste :

– Puisque tu vas voir ton maître, dit-il, porte-lui nos cartes ; il est au moins convenable qu'il sache les noms de ses hôtes.

Et on remit trois cartes armoriées au piqueur Hubert Voisin.

M. de Morfontaine avait sonné, cédant à sa curiosité pleine d'angoisses.

Les voisins étaient rares autour de Bellombre, et il ne s'était jamais lié avec aucun châtelain des environs.

Or, son cœur battait lorsque le piqueur entra, portant sur un plateau les cartes des trois chasseurs.

– Qui sont ces messieurs ? demanda vivement le marquis, les connais-tu ?

– Voici leurs cartes.

Le marquis les prit l'une après l'autre et en lut la suscription.

Le baron Gontran de Neubourg, le marquis de Verne et lord Blakstone ne pouvaient être pour lui inconnus.

Ils appartenaient au monde du sport, ils avaient fait courir, et un cheval du dernier, *Tempête,* avait gagné le derby anglais l'année précédente.

M. de Morfontaine respira. L'éclat de ces trois noms le rassurait.

– Mais, dit-il au piqueur, comment ces messieurs se trouvent-ils en Poitou ?

– Ils ont acheté la forêt et le château de Main-Hardye.

Le marquis tressaillit.

– Vous savez, monsieur, ajouta Hubert, voici plus d'un an que les hospices, à qui sont allés les biens de M. de Main-Hardye, en vertu de je ne sais quel testament, les ont mis en vente. Ça ne valait pas cher... le château était en ruines. Il n'y avait que des gens *passionnés* de chasse qui pouvaient se payer ça.

Ces derniers mots déridèrent le front du marquis, un moment assombri au nom de Main-Hardye.

– Décidément, murmura-t-il, je ne puis me dispenser, en vérité, de descendre et d'aller saluer ces messieurs. Ce serait d'une inconvenance sans pareille.

Puis s'adressant au piqueur :

– Envoie-moi, dit-il, mon valet de chambre Antoine. Je vais m'habiller.

Hubert descendit aux cuisines.

Le piqueur des trois chasseurs réfugiés à Bellombre soupait tranquillement devant une petite table qu'on avait dressée au coin du feu, et il causait l'ébahissement des serviteurs de Bellombre.

Ce piqueur était Anglais.

C'était un garçon bien découplé, portant barbe rousse en collier, le visage grêlé comme s'il avait eu la petite vérole. Il portait l'habit rouge des veneurs anglais, et sa jambe nerveuse paraissait merveilleusement à l'aise dans la botte à l'écuyère. Du reste, il s'exprimait en assez bon français, bien qu'avec un fort accent britannique.

Les domestiques l'accablaient de questions sur la façon dont on chassait en Angleterre, et il leur racontait avec flegme et complaisance comment on y forçait le renard.

Maître Hubert entra.

– Hé ! Antoine, dit-il, monte chez M. le marquis, il a besoin de toi.

Antoine se leva à regret.

Marton, la cuisinière, dit alors fort naïvement à Hubert :

– Voilà que je vois un Anglais pour la première fois de ma vie, et je ne me serais jamais figuré que c'était comme ça.

– Vieille sotte ! répondit Hubert, pensais-tu donc que ça marchait à quatre pattes, un Anglais ?

Le piqueur de Gontran se mit à rire et eut un formidable :

– Ah !

– Il a bon appétit, observa Jaquet le pâtre en patois poitevin.

– Et il boit sec ! ajouta le gardeur de vaches.

– C'est-à-dire, fit Hubert en regardant le gars qui faisait clapper sa langue, que tu voudrais pouvoir faire comme lui, drôle !

– Dame !

Hubert eut un sourire :

– Bah ! dit-il, à Bellombre, quand il en est un qui boit, tout le monde boit...

Quelques regards brillèrent.

– Hé ! Marton, poursuivit Hubert, va chercher un pichet de cidre, ma fille. Nous allons boire à la santé de monsieur !...

– Aoh ! fit l'Anglais.

Marton descendit à la cave.

Il n'y avait plus dans la cuisine que cinq ou six domestiques. Les autres, ceux qui couchaient à la ferme, laquelle était séparée du château par un lot du parc, s'en étaient allés depuis longtemps.

Marton revint avec son pot de cidre et le plaça sur la table du piqueur. En ce moment, l'ouragan atteignit une violence telle qu'une des fenêtres de la cuisine s'entrouvrit.

– Quel temps de chien ! murmura-t-on, tandis que tous les regards se portèrent, l'espace d'une seconde, sur la croisée qu'Hubert s'empressait de refermer.

Cela n'eut que la durée d'un éclair ; mais le piqueur eut le temps de laisser tomber dans le pot de cidre une petite boulette qu'il pétrissait dans ses doigts depuis quelques minutes. Nul ne s'en aperçut.

Marton rinçait des verres. Elle les plaça un à un sur la table, et, au fur et à mesure, le piqueur anglais les remplit.

– À la santé des Anglais ! s'écria le petit gardeur de vaches, qui but le premier.

– Et des Français ! répondit le piqueur.

Mais à peine eut-il porté le verre à ses lèvres qu'il fit une horrible grimace :

– Oh ! murmura-t-il, mauvais, très mauvais.

– Tiens ! il n’aime pas le cidre, s’écria le petit gardeur de vaches.

– Je croyais que c’était du pale-ale, répondit naïvement le piqueur.

Il jeta le contenu de son verre dans les cendres du foyer et se versa une ample rasade de vin.

– À la santé de vôs ! dit-il. Et il vida son verre d’un trait.

Ce fut alors que le valet de chambre Antoine revint.

– Bois donc un verre de cidre, dit Hubert le piqueur.

– Ce n’est pas de refus, répondit Antoine qui but à son tour.

Puis il fit clapper sa langue, et ajouta en clignant de l’œil :

– Il paraît que la pluie a ragaillardi not’ maître.

– Hein ? fit Marton.

– Quand je suis monté, il était trempé jusqu’aux os, et il se séchait devant le feu, ni plus ni moins qu’un chien de chasse.

– Drôle d’idée de se promener par la pluie tout de même !

– Habille-moi, m’a-t-il dit.

– Ah ! il s’est habillé ?

– Comme à Paris.

– Bon ! Est-ce qu’il va encore se promener par la pluie ?

– Non, il est descendu dans la salle à manger, où sont ces messieurs.

– Eh bien ! grommela Marton, s'il leur fait une mine comme à nous, ils auront de la chance de conserver de l'appétit.

Hubert Voisin foudroya la cuisinière d'un regard, et lui dit :

– Tais-toi, vieille bavarde ! va plutôt nous chercher un autre pichet de cidre.

Marton se leva en grommelant.

Alors Hubert, s'adressant au piqueur anglais qui continuait à verser à boire :

– Avez-vous bien soupé, l'ami ?

– Très bien.

– Vous avez dû faire une journée, si j'en juge par votre appétit.

– À cheval, douze heures ! répondit flegmatiquement le piqueur.

Et il tira de sa poche une pipe, qu'il bourra disant :

– On peut *fioumer,* hein ?

* *
*

M. le marquis de Morfontaine était, en effet descendu à la salle à manger, et, ainsi que l'avait dit Antoine, son valet de chambre, il s'était habillé comme à Paris.

C'est-à-dire qu'il avait endossé une redingote noire fermée militairement jusqu'au menton, et dont la boutonnière était ornée d'un ruban multicolore.

M. de Morfontaine était chevalier de plusieurs ordres.

C'était un homme de haute taille, aux larges épaules, qui portait gaillardement ses soixante ans.

Il avait un large collier de barbe grise, le teint coloré d'ordinaire, et sa démarche avait la souplesse énergique de la jeunesse.

Il eut bien un léger battement de cœur en franchissant le seuil de la salle à manger, et ses terreurs le reprirent l'espace d'une seconde. Mais lorsqu'il vit les trois jeunes hommes se lever avec déférence et le saluer en souriant, ses angoisses disparurent. Il se retrouva homme du monde, et, s'avançant vers eux, il leur dit d'un ton dégagé :

– Je vous en prie, messieurs, rasseyez-vous, et continuez le modeste souper qui vous est offert.

Les trois jeunes gens saluèrent de nouveau et se rassirent. Le marquis vint s'adosser à la cheminée et continua :

– Je serais réellement impardonnable, messieurs, de n'être point allé moi-même à votre rencontre, sans les excuses que je vais avoir l'honneur de vous faire valoir.

Le ton du marquis était parfait de courtoisie et d'aisance.

– Figurez-vous, poursuivit-il, que je suis assez mal *avoisiné* dans le pays : petits gentillâtres confinés dans un maigre *faisant valoir ;* riches commerçants retirés qui jouent aux châtelains, voilà mon seul entourage. L'année dernière, Mme la marquise de Morfontaine et sa fille ont eu toutes les peines du monde à se défendre des visites de ces messieurs, affriandés par l'appât d'une dot et d'une alliance. J'ai donc pris le parti de ne voir personne.

– Ce parti est sage, dit Gontran.

– Quand j'ai entendu vos trompes, reprit le marquis, j'ai pensé que c'était quelqu'un de ces messieurs, et j'ai donné l'ordre de les recevoir, les priant de me croire indisposé. Mais lorsqu'on m'a apporté vos cartes, j'ai compris que j'avais commis une gaucherie...

– Ah ! monsieur ! fit Gontran.

– Et, acheva le marquis en souriant, je vous apporte toutes mes excuses.

Les trois jeunes gens s'inclinèrent ; le marquis s'assit auprès d'eux, et la conversation prit une tournure familière.

– Quelle singulière idée, messieurs, dit enfin M. de Morfontaine, – car cette question lui brûlait la gorge depuis longtemps, – quelle singulière idée vous avez eue de venir vous installer à Main-Hardye ? C'est une ruine isolée du monde entier.

– Que voulez-vous ? dit Gontran d'un ton de bonne humeur qui charma le marquis ; on ne sait tout à l'heure plus où chasser, en France.

– C'est vrai.

– Les forêts tombent, la propriété se morcelle, le paysan devient acariâtre au point de vue de la sylviculture ; les bois de Main-Hardye n'ont pas grande valeur, mais ils sont très giboyeux... Nous avons restauré le château et nous y passerons l'hiver.

– Tout l'hiver ?

– Oui.

Lord Blakstone ajouta en souriant :

– Nous voulons y fonder un couvent.

– Oh !

– Le couvent des moines de Saint-Hubert. Il faudra, pour être frère, justifier d'un certain revenu, tirer convenablement un coup de fusil et faire vœu de célibat.

– Ah ! fit le marquis, voici une dernière condition un peu dure...

– Nous sommes les *meurtriers de l'amour,* répondit M. de Verne.

Le marquis pensa :

– Ces trois jeunes gens ont eu des désespoirs amoureux. Ce n'est pas eux que j'ai à craindre.

– Mais, se hâta d'ajouter Gontran, les moines de Saint-Hubert seront tout aussi hospitaliers que vous, monsieur le marquis...

– Oh ! j'en suis sûr...

– Et vous nous permettrez de vous inviter à chasser avec nous.

Le marquis s'inclina.

– Demain, dit lord Blakstone, nous chassons un sanglier...

Et comme le marquis faisait un mouvement :

– Oh ! pas d'excuses, dit Gontran, c'est bien convenu, nous vous emmenons.

M. de Morfontaine n'osa refuser. D'ailleurs, dans le sombre état de préoccupation où il se trouvait, il redoutait l'isolement.

On causa quelque temps encore, puis la pendule de la cheminée sonna onze heures. Alors Gontran se leva :

– Nous avons, dit-il, fait une si rude journée, que nous vous demanderons la permission de nous retirer.

– Messieurs, fit le marquis, il y a toujours eu à Bellombre les chambres des chasseurs. Il y en a trois, elles donnent sur le même corridor dans l'aile gauche du château. Inutile de vous répéter que vous êtes chez vous.

Le marquis sonna.

Une minute après, Hubert Voisin et le piqueur anglais parurent avec les flambeaux.

– Conduis ces messieurs dans leurs appartements, ordonna le marquis.

Ensuite il souhaita le bonsoir à ses hôtes et rentra dans sa chambre.

Tous les domestiques du château étaient allés se coucher. Hubert seul et le piqueur anglais étaient encore sur pied. Ce dernier suivit Gontran, qui dit au piqueur Hubert Voisin :

– Tu peux te retirer, mon ami. Mon piqueur me sert de valet de chambre à la chasse, il va me déshabiller.

Quand Hubert fut parti, M. de Verne et lord Blakstone entrèrent dans la chambre de Gontran. Alors le piqueur anglais ferma la porte au verrou.

– Eh bien ! fit Gontran.

– Nous avons un bonheur d'enfer, répondit le piqueur qui se débarrassa de son accent anglais.

– Comment cela ?

– Dans une heure, grâce à une boulette de narcotique tombée de ma manche dans un pot de cidre, tous les domestiques dormiront d'un bon petit sommeil si profond, que nous serons maîtres dans le château.

– Bravo !

– À présent, vous savez que j'ai un plan du château ?

– Sans doute.

– Aucun de ces imbéciles n'a reconnu en moi le marchand colporteur qui est venu, il y a trois jours, leur vendre des épingles, des aiguilles, et qu'ils ont fait coucher. Je connais Bellombre comme ma poche.

– Et vous dites que dans une heure tout le monde dormira ?

– Oh ! j'en suis sûr.

Le piqueur ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors.

La pluie avait cessé de tomber, le vent s'apaisait.

Il prêta l'oreille et se retournant vers les trois chasseurs :

– J'entends, dit-il, un bruit lointain, le bruit d'une voiture roulant sur des cailloux.

– C'est elle ! dit Gontran.

– J'ai bien étudié mon personnage, poursuivit le piqueur. Vous verrez si je ne suis pas ressemblant.

Ces mots mystérieux n'étonnèrent cependant point les trois chevaliers du Clair de Lune. Le piqueur reprit :

– Laissez toujours la fenêtre ouverte et prêtez l'oreille. Je vais descendre à l'écurie chercher la valise qui est sur ma selle et dans laquelle se trouvent les objets nécessaires à ma métamorphose.

Et il sortit.

– Quel homme ! murmura Gontran en regardant ses compagnons.

– Il avait raison, dit M. de Verne, nous n'étions pas de taille à entreprendre tout seuls la besogne que, grâce à lui, nous menons à bonne fin.

– Ce qui m'étonne toujours, fit lord Blakstone, prenant à son tour la parole, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle il emprunte tous les costumes, toutes les physionomies, tous les âges.

– Il est certain, reprit Gontran, qu'il a cinquante ans avec ses lunettes bleues et son habit barbeau ; quarante sous la parure du chirurgien sir John ; trente aujourd'hui, avec son costume de piqueur.

– Et, acheva le baron, vous allez voir tout à l'heure qu'il aura seize ans, comme Grain-de-Sel, au temps de madame Diane et du comte de Main-Hardye.

Dix minutes s'écoulèrent, tandis que les chevaliers du Clair de Lune causaient.

Puis la porte de la chambre de Gontran se rouvrit, et les trois jeunes gens étouffèrent un cri d'étonnement.

Un jeune homme était sur le seuil, qui disait :

– Pardon, excuse ! je croyais que le général était ici.

Or, ce jeune homme, qui paraissait avoir seize ou dix-sept ans, était vêtu de la braie rouge et de la veste bleue des paysans du Bocage.

Il avait de gros souliers ferrés, et sur la tête un large chapeau rond, de la coiffe duquel s'échappait une chevelure blonde qui tombait sur ses épaules.

Son accent était celui des gens de l'Ouest.

– Il faut savoir que c'est vous ! murmura Gontran.

– Faites excuses, mes bons messieurs, répondit le gars avec son accent traînant, faites excuses, M. le général n'est donc pas ici ?

– Voilà bien Grain-de-Sel tel qu'on nous l'a dépeint ! s'écria lord Blakstone avec une sincère et naïve admiration.

– Yes ! fit le gars en riant. Puis il ajouta : – Le piqueur dort déjà que c'est une bénédiction.

– Ah ! ah !

Le faux Grain-de-Sel s'était remis à la fenêtre. Tout à coup on entendit retentir dans la profondeur des bois, du côté de Main-Hardye, le cri d'un oiseau de nuit.

– Cette fois, murmura M. de Neubourg, il n'y a plus à s'y tromper.

– Je vais au-devant *d'elle*, fit le gars vendéen. Et vous, messieurs, silence et soufflez les lumières...

En disant cela, il s'était penché de nouveau à la croisée qui faisait retour sur le principal corps de logis.

– Le marquis n'est point encore couché, avait-il dit.

En effet, on voyait briller une lumière derrière les persiennes de M. de Morfontaine. Le faux Grain-de-Sel referma la croisée et s'en alla.

Comme il l'avait dit, il savait son château de Bellombre sur le bout du doigt.

Ses souliers à la main, il gagna un escalier de service qui descendait dans la cour, traversa les communs, gagna le parc et se mit à courir tout au long d'une petite allée qui conduisait à cet endroit solitaire où, autrefois, le malheureux comte de Main-Hardye avait été pris dans un piège à loup. Là, il franchit la haie d'un bond de chevreuil, et se trouva en présence d'une voiture attelée d'un cheval. Il ouvrit la portière de cette voiture, disant :

– C'est moi, ne craignez rien !

Alors une femme encapuchonnée dans un grand manteau en descendit. Le faux Grain-de-Sel dit au cocher :

– Va te remiser, tu sais où... et attends !

Puis il offrit son bras à la femme.

III

LA VISION

Cependant M. de Morfontaine était rentré chez lui.

Comme ces grands criminels qui parviennent à s'étourdir au milieu du bruit, mais que la solitude épouvante, le marquis, un moment rassuré par l'insouciante bonne humeur et la courtoisie de ses hôtes, fut repris par toutes ses terreurs aussitôt qu'il se trouva seul.

Ces hommes, malgré leurs noms aristocratiques, n'étaient-ils point ces agents mystérieux qui, déjà, avaient frappé M. de la Morlière et M. de Passe-Croix ?

Le marquis se posa cette question et sentit ses cheveux se hérisser.

Il se mit d'abord à la fenêtre, puis il éprouva un frisson et se retira pour se venir asseoir devant le feu.

Tantôt son esprit inquiet lui montrait ces trois hommes, qui avaient le sourire aux lèvres, comme des vengeurs ; tantôt, au contraire, il haussait les épaules, se disant :

– Je suis fou !

Pendant près d'une heure, il se promena de long en large d'un pas saccadé.

Au bout d'une heure, il se décida à se mettre au lit.

Mais le sommeil ne vint point.

Il prit un livre et voulut lire. Ses yeux seuls furent occupés, sa pensée était ailleurs.

– Pourquoi donc, se demandait-il parfois, m'ont-ils invité à aller chasser avec eux demain ? N'est-ce point un piège qu'on me tend ?

M. de Morfontaine avait une habitude, c'était de boire une tasse de thé avant de se mettre au lit. Chaque soir, une théière placée sur un réchaud, se trouvait sur sa table de nuit. Quand il fut dans son lit il se versa une tasse et but à longs traits. Puis il essaya de dormir.

Pendant quelque temps encore, il fut en proie à son agitation ordinaire ; puis peu à peu, une sorte de torpeur morale et physique s'empara de lui.

Ce qu'il éprouva alors fut étrange.

Ses yeux se fermèrent, son corps se raidit peu à peu et tomba dans un complet anéantissement. Mais son esprit conserva toute sa lucidité. Dormait-il ? rêvait-il ? il lui eût été impossible de le préciser.

Tout à coup il entendit un bruit qui lui fit faire un soubresaut dans son lit.

C'était un cri de chouette, ce houhoulement qui, jadis, servait de ralliement aux chouans du Bocage.

Qui donc l'avait poussé ? M. de Main-Hardye était mort, Grain-de-Sel avait disparu.

Cependant, la sensation qu'avait ressentie le marquis avait été assez forte pour qu'il pût secouer la torpeur qui l'étreignait. Il sauta à bas de son lit, courut ouvrir la fenêtre et se pencha au-dehors.

Il ne pleuvait plus, un rayon de lune frangeait les nuages, la nuit était calme.

– J'ai rêvé, se dit M. de Morfontaine, et il se recoucha. Bientôt sa torpeur le reprit de nouveau, il ferma les yeux.

Un quart d'heure s'écoula ; puis le houhoulement se fit entendre de nouveau.

Le marquis fit encore un soubresaut ; mais sa torpeur physique fut telle qu'il ne put se lever.

– Je rêve ! se dit-il.

Bientôt des pas retentirent dans le corridor.

Le marquis prêta l'oreille et entendit le frottement de souliers ferrés sur les dalles. Puis on frappa à la porte.

Encore une fois, il essaya de se lever, mais il ne le put. Il voulut ouvrir la bouche et dire :

– Entrez !

Sa voix expira dans sa gorge, et il pensa de nouveau :

– J'ai le cauchemar.

On frappa de nouveau, puis la porte s'ouvrit, un flot de clarté envahit la chambre.

Alors, par un effort surhumain, le marquis ouvrit les yeux.

Un jeune homme entrait, un gars coiffé du chapeau, vêtu des braies rouges et de la veste bleue de Grain-de-Sel. Il avait un flambeau à la main et semblait marcher avec précaution.

Cette vue rajeunit brusquement le marquis de trente années, et, par un nouvel et violent effort, il put entrouvrir la bouche et murmura d'une voix étranglée par la terreur :

– Grain-de-Sel !

Le faux Grain-de-Sel posa son flambeau derrière lui de façon à laisser son visage dans une pénombre.

– Pardon, excuse de vous réveiller, monsieur le chevalier, dit-il.

« *Monsieur le chevalier !* » Il y avait trente ans que, par suite de la mort de son oncle, il était marquis.

– Allons ! pensa M. de Morfontaine, dont le front était baigné de sueur, ce n'est qu'en rêve que j'ai les yeux ouverts. J'ai le cauchemar.

Et par un suprême effort, il voulut se retourner vers la ruelle. Mais, cette fois, la torpeur physique fut plus forte que sa volonté. Il demeura immobile, l'œil fixé sur celui qu'il prenait pour Grain-de-Sel, rajeuni de trente années.

Le faux Grain-de-Sel reprit :

– C'est le général votre oncle qui m'envoie vers vous, monsieur le chevalier.

Le marquis voulut parler. La voix expira dans sa gorge. Grain-de-Sel continua :

– On s'est battu toute la journée et toute la nuit du côté de Pouzauges... Les bleus ont gagné du terrain.

– Je rêve... je rêve... pensait M. de Morfontaine. Il y a vingt ans que mon oncle est mort, et qu'il n'y a plus ni bleus ni blancs.

– Le général, vous savez, monsieur le chevalier, le général sait très bien que M. le comte de Main-Hardye et madame Diane...

Le faux Grain-de-Sel baissa la voix.

– Il faut sauver M. de Main-Hardye, il faut le sauver... et il a compté sur vous... sur vous... et sur vos deux cousins...

Le marquis luttait en désespéré contre cette torpeur étrange qui, jointe à cette apparition plus étrange encore, lui faisait croire qu'il rêvait.

– Le général, vous voyez, monsieur le chevalier, a pensé que vous iriez bien jusqu'à Main-Hardye cette nuit. Il faut monter Tobby ; vous savez Tobby, le cheval rouan...

Tobby était mort, il y avait vingt ans, dans les écuries de Bellombre.

– Allons ! pensait le marquis avec soulagement, c'est un rêve...

Le gars continua :

– Le général vous prie donc, monsieur le chevalier, de vous lever sur-le-champ, de courir à Main-Hardye et de ramener le

comte… Je vais vous seller Tobby… Ne vous rendormez pas… surtout !

Le faux Grain-de-Sel reprit son flambeau et s'en alla.

Le feu s'était éteint ; – la porte fermée, la chambre du marquis se trouva replongée dans les ténèbres.

M. de Morfontaine referma les yeux presque aussitôt, et par un effort désespéré, il put porter la main à son front. Son front ruisselait.

– J'ai rêvé… je m'éveille !… se dit-il, essayant de se mettre sur son séant.

Mais la torpeur le reprit.

En même temps, il entendit un léger bruit, celui d'un pas étouffé qui glissait sur les dalles du corridor.

Puis on ouvrit la porte sans bruit. Une lumière blafarde, trouble, la clarté d'une lanterne recouverte d'un grillage, se projeta alors dans la chambre.

À la clarté de cette lanterne, le marquis rouvrit les yeux.

Un homme vint s'appuyer sur le bord extrême de son lit.

Un nouveau cri d'effroi essaya de se faire jour au travers de la gorge crispée de M. le marquis de Morfontaine. Cet homme, ce nouveau venu, c'était Ambroise, le valet de chambre de M. le vicomte de la Morlière.

Ambroise avait une de ces figures qui n'ont pas d'âge, et auxquelles on donne aussi bien cinquante années que trente-cinq.

Ambroise avait sa livrée de valet de chambre. Il posait un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux :

– Monsieur le chevalier... dit-il.

– Mais je rêve donc ! pensa de nouveau le marquis, je ne suis pourtant plus en 1832 !...

– Monsieur le chevalier, dit Ambroise, M. le vicomte votre cousin m'envoie vous dire que tout est prêt... le piège à loup est dans le fossé... les hussards sont à Bellombre... le comte va venir... il tombera dans le piège... Adieu le mariage... on le fusillera ! Vous pouvez dormir tranquille... Bonsoir, monsieur le chevalier !...

Ambroise reprit sa lanterne et s'en alla, marchant sur la pointe du pied.

L'obscurité enveloppa de nouveau la chambre du marquis. Chose singulière ! quand les ténèbres régnaient autour du marquis, cette étrange torpeur qui l'étreignait semblait se dissiper un peu.

Une fois encore, il porta la main à son front, que la sueur inondait. Et il se posa la question suivante :

« Les morts reviennent-ils ? »

Le marquis n'avait jamais été superstitieux. Il ne croyait à rien. Pourtant c'était bien Grain-de-Sel qu'il avait vu ; Grain-de-Sel qui était venu lui parler du général, comme si le vieux marquis de Morfontaine eût été couché dans son lit, à l'autre extrémité du corridor.

C'était bien Ambroise qui était venu s'appuyer sur le pied de son lit, lui parlant du piège à loup, du comte de Main-Hardye, mort depuis plus de vingt années, et du détachement de hussards commandé par le capitaine Aubin, lequel avait été tué au siège de Constantine.

Pourtant, la lucidité d'esprit du marquis était telle qu'il ne pouvait croire en ce moment qu'il rêvât.

Une seule chose pouvait lui expliquer jusqu'à un certain point cette situation bizarre.

Évidemment, il est des rêves que le réveil interrompt et qui continuent aussitôt qu'on se rendort, ni plus ni moins qu'une pièce de théâtre. L'entracte, c'est le réveil.

Mais ce qui gênait quelque peu cette explication, c'était cet engourdissement singulier que le marquis éprouvait dans tous ses membres.

Cependant le marquis, tenant avant tout à être esprit fort, mit l'engourdissement sur le compte de l'orage.

Et il referma les yeux, en disant :

– Essayons de dormir !

Quelques minutes s'écoulèrent encore.

Tout à coup, le marquis, à demi assoupi, dressa de nouveau l'oreille. Il entendait des gémissements étouffés, des pleurs... des sanglots... Et vainement, une fois de plus, il essaya de rompre le charme physique qui l'étreignait ; mais l'engourdissement était complet.

Tout à coup encore la porte se rouvrit, brusquement cette fois, et sous l'impulsion d'une main fiévreuse.

De nouveau un flot de clarté envahit la chambre, et une femme vêtue de noir, ses cheveux bruns épars sur ses épaules, le visage pâle, l'œil hagard, entra précipitamment dans la chambre.

Cette fois, l'émotion qu'éprouva le marquis fut si violente qu'il se dressa sur son séant et jeta un cri terrible :

– Diane ! murmura-t-il.

C'était bien, en effet, Diane de Morfontaine portant le deuil du baron Rupert, son mari, Diane pâle, frémissante, éplorée, ses cheveux bruns en désordre, Diane qui joignait ses mains suppliantes et disait d'une voix entrecoupée de sanglots : – Au nom du ciel, mon cousin, au nom de ma tante votre mère, au nom de Dieu qui nous voit... sauvez-le !... Elle s'approcha de lui, frémissante, la sueur au front, et elle lui posa la main sur sa main...

Soudain le marquis poussa un nouveau cri, un cri terrible, strident, qui fit retentir le château des caves aux combles, et qui eût bien certainement réveillé tous les serviteurs, sans la boulette mystérieuse tombée de la manche du piqueur anglais dans le pichet de cidre.

La main que Diane de Morfontaine avait posée sur la main du marquis était glacée...

C'était la main d'une morte !

En même temps, le flambeau que Diane avait posé sur un meuble s'éteignit, les ténèbres et le silence reprirent leur

empire, et le marquis affolé n'entendit plus qu'un houhoulement lointain qui retentissait sous la futaie...

Cette fois la terreur morale l'emporta, chez le marquis, sur l'engourdissement physique.

Au bout de quelques minutes, il parvint à remuer bras et jambes, et il sortit péniblement de son lit.

– Oh ! ce rêve est affreux ! si c'est un rêve, murmura-t-il. Il marcha en trébuchant jusqu'à la cheminée et se baissa vers le foyer. Le feu était éteint. Il se traîna ensuite vers la fenêtre, parvint à l'ouvrir et une bouffée de l'air de la nuit vint fouetter son front brûlant.

– Non, non, se dit-il, les morts ne reviennent pas... j'ai rêvé... Et pourtant c'était Diane ! Diane telle que nous l'avons aimée tous trois, Diane... Oh ! ce rêve est épouvantable !...

L'air frais de la nuit semblait dissiper peu à peu son engourdissement.

– Il ferait beau voir, se dit-il tout à coup avec un éclat de rire, que je fusse superstitieux à ce point de croire que les morts reviennent... J'ai le cauchemar... voilà tout !

Il étira ses bras et ses jambes et leur rendit peu à peu leur souplesse.

– Je vais descendre dans le parc, se dit-il ; le jour ne peut tarder à venir... Oh ! je ne me recoucherai point...

Il chercha des allumettes et n'en put trouver. Le piqueur couchait à l'autre bout du corridor.

– Hubert va me donner de la lumière, se dit-il.

Il ouvrit la porte à tâtons et se prit, chancelant encore, à cheminer dans les ténèbres.

Mais soudain il s'arrêta... la sueur perla de nouveau à son front... Il venait d'apercevoir un filet de lumière passant sous une porte.

Or cette porte était celle du général marquis de Morfontaine, et depuis que le général était mort jamais on n'avait habité sa chambre.

Soudain une pensée, qui ne lui était point venue encore, traversa son cerveau troublé :

– Oh ! dit-il, je suis le jouet de quelque terrible comédie !

Et il courut à cette porte et l'enfonça d'un coup d'épaule.

Mais soudain il s'arrêta sur le seuil, muet, frissonnant, et ses jambes fléchirent.

Voici ce qu'il vit :

Diane de Morfontaine était assise devant la cheminée, et un homme tenait ses mains dans les siennes.

Cet homme était un vieillard enveloppé d'une robe de chambre bleue à revers rouges. Il avait les cheveux blancs et portait une grande barbe grise.

C'était le général marquis de Morfontaine.

Cette fois la ressemblance était si frappante, si vraie, que le marquis jeta un cri et tomba à la renverse, murmurant d'une voix éteinte :

– Les morts reviennent !

Le marquis s'était évanoui.

* *
*

Lorsque M. de Morfontaine revint à lui, les oiseaux chantaient dans le parc, un rayon de jour éclairait le corridor et des voix se faisaient entendre dans le château.

Il pouvait être six heures du matin.

Le marquis, en chemise, les jambes nues, était étendu dans le corridor, le long de cette porte qu'il avait pendant la nuit enfoncée d'un coup d'épaule ; mais cette porte était fermée. Il se leva hébété, chercha à rassembler ses souvenirs, et se prit à trembler.

Tout cela était-il donc vrai, ou bien avait-il rêvé ? Mais alors, comment se trouvait-il là, couché dans ce corridor ?

Un premier instinct poussa le marquis à se réfugier dans sa chambre. La fenêtre qu'il avait laissée ouverte, croyait-il, était fermée. Ensuite, il se souvenait vaguement avoir en vain cherché des allumettes, et il s'en trouvait une boîte sur la table de nuit.

Rien dans la chambre n'annonçait le moindre désordre.

Le marquis passa un vêtement du matin et retourna dans le corridor.

La porte de la chambre du général était fermée à clef.

Cette clef, le marquis s'en souvint, devait être accrochée, avec beaucoup d'autres, dans une armoire de sa chambre. Il y retourna, ouvrit l'armoire, trouva la clef et l'introduisit dans la serrure.

La porte n'avait aucune trace d'effraction, elle tourna sur ses gonds en grinçant un peu, et laissa voir la chambre du général telle qu'on l'avait toujours laissée depuis sa mort Chaque meuble était en place.

– Mais j'ai pourtant vu du feu ! s'écria le marquis en courant au foyer.

Le foyer était veuf de cendres, la plaque était froide. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait attira de nouveau le marquis dans le corridor. C'était Hubert Voisin qui se levait.

– Ah ! te voilà ! dit le marquis.

– Oui, monsieur.

– Est-ce que tu as dormi, cette nuit ?

– Comme un loir, monsieur. J'étais si fatigué de mes trois jours de chasse !

– Et... tu n'as rien entendu ?...

– Non, monsieur. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire au château ? demanda naïvement Hubert Voisin.

– Non, dit brusquement le marquis. L'orage, voilà tout.

– Ma foi ! monsieur, dit le piqueur, quand on est las comme je l'étais, on n'entendrait pas le ciel s'effondrer.

– Et ces messieurs ?

– Je ne les ai pas entendus encore...

Les terreurs de M. de Morfontaine le reprirent.

– Ne serait-ce pas eux, se dit-il, qui auraient...

Mais il n'acheva pas sa pensée ; il se souvenait de la vivante image de Diane et de l'image non moins saisissante du général.

– Non, non, se dit-il, ou j'ai été la victime de quelque hallucination terrible, ou bien les morts reviennent et se manifestent à nous.

Pâle, frémissant, le marquis referma la chambre de son oncle. Il allait rentrer dans la sienne, lorsqu'une voix claire et sonore entama à l'autre extrémité du corridor la fanfare du sanglier :

Le sanglier fuit loin de nous,
Marchons, bravant son courroux ;
Avec nous il verra beau jeu,
Nous le mettrons aux abois dans peu.

En même temps, la porte de la chambre occupée par Gontran de Neubourg s'ouvrit, et le marquis le vit apparaître frais et rose, botté et éperonné, vêtu de son habit de chasse rouge et de sa culotte de maillot blanc.

– Bonjour, mon cher hôte, dit-il en allant à lui. J'ai dormi comme un bienheureux. Les lits de votre château sont d'un douillet irréprochable.

Et Gontran, levant sur le marquis un regard limpide, lui tendit la main. Le marquis la prit et la serra. Gontran poursuivit :

– Je gage que mes paresseux d'amis dorment encore...

– Vraiment ! fit le marquis dont la voix était émue.

– Ah ! c'est que, poursuivit Gontran avec insouciance, les hommes de notre âge, s'ils sont durs à la fatigue, le sont plus encore au sommeil. Nous avons chassé hier toute la journée, nous avons été mouillés jusqu'aux os, et, sans votre bonne hospitalité, nous eussions erré une partie de la nuit dans ces bois inextricables qui séparent Bellombre de Main-Hardye.

Comme il achevait, la porte de la chambre de lord Blakstone s'ouvrit à son tour.

Ainsi que Gontran, le jeune lord était botté et éperonné.

– De Verne dort toujours, murmura Gontran qui alla frapper à sa porte.

Le jeune marquis vint ouvrir en chemise.

– Comment ! dit-il, est-il déjà l'heure de partir, baron ?

– Bientôt...

Et se tournant vers le marquis de Morfontaine, Gontran ajouta :

– Ah ! vous savez que nous vous emmenons ?

– Mais... balbutia le marquis.

– Oh ! pas d'excuses ! un gentilhomme n'a que sa parole, monsieur.

– C'est vrai.

– Et vous nous avez promis...

– J'en conviens.

– Donc il faut vous exécuter. Le rendez-vous est au carrefour du Duc, à deux lieues d'ici, à dix heures précises. Nos valets de chiens et la meute y seront à neuf heures et demie.

Le marquis allait encore essayer de se défendre, mais une réflexion l'en empêcha.

– Évidemment, dit-il, j'ai été victime d'une hallucination qui doit tenir à un état de surexcitation nerveuse.

» Si je cours à cheval toute une journée, j'aurai ce soir un sommeil sans rêve.

Cependant, toujours ému, il fit cette question à Gontran :

– Nous n'irons pas alors jusqu'au château de Main-Hardye, si le rendez-vous est à mi-chemin ?

– Non, certes.

M. de Morfontaine respira.

– Et tenez, reprit Gontran, je vais vous mettre à l'aise. Si le sanglier fait une pointe au-delà de Bellombre, nous reviendrons dîner chez vous...

– Bravo !

– Si, au contraire, il prend un parti opposé, vous dînerez à Main-Hardye.

Le marquis n'osa refuser. Et, se tournant vers Hubert Voisin :

– As-tu un cheval passable ?

– Une grande ponette limousine qui file comme le vent.

– Selle-la-moi et donne des ordres pour le déjeuner.

À huit heures précises, le marquis de Morfontaine ayant endossé un habit de chasse, ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps, faisait à ses hôtes les honneurs d'un déjeuner froid, arrosé d'excellent vin.

Hubert et le piqueur anglais, déjà en selle, sonnaient gaillardement le départ.

Au moment où M. de Morfontaine montait à cheval et rangeait sa ponette à côté du pur-sang de lord Blakstone, il entendit deux domestiques causant à mi-voix dans la cour.

L'un disait :

– Jamais je n'ai dormi comme cette nuit. Je rêvais qu'on m'avait attaché les pieds et les mains.

Le marquis tressaillit et songea à cette torpeur étrange qui s'était emparée de lui. L'autre domestique répondit :

– C'est comme moi. J'ai rêvé que j'étais lié dans un sac.

Un moment, le marquis eut envie de mettre pied à terre. Mais Gontran était déjà sorti de la cour et sonnait le départ à pleins poumons.

Alors le marquis dit à lord Blakstone, qui allumait un cigare :

– Êtes-vous superstitieux, milord ?

– Cela dépend.

Et l'Anglais leva sur le marquis son œil bleu calme et un peu terne.

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Croyez-vous que les morts reviennent ?

Le marquis articula cette question avec une sorte d'effroi. L'Anglais garda un moment le silence et son visage s'assombrit.

– Oui, dit-il.

– Comment ! vous admettez qu'un homme mort et enterré depuis longtemps puisse sortir de sa tombe et revenir dans les lieux qu'il a habités ?

– Cela s'est vu souvent, répondit l'Anglais avec un accent de conviction qui épouvanta le marquis.

IV

LE PORTRAIT

Les cavaliers marchaient deux par deux.

En avant, les deux piqueurs. Derrière eux, Gontran et le marquis de Verne chevauchaient côte à côte.

Lord Blakstone et M. de Morfontaine étaient demeurés un peu en arrière.

Le cortège descendait la grande avenue du parc de Bellombre.

Lord Blakstone reprit :

– Oui, cela s'est vu souvent, les morts reviennent... Il en est qui sortent de leur tombe pour venir terminer sur la terre certaines affaires qu'un trépas subit les avait contraints de laisser en suspens.

Le marquis essaya un sourire d'incrédulité.

– Vous riez ? fit lord Blakstone.

– Dame ! murmura le marquis avec une émotion mal dissimulée.

– Eh bien ! je vais vous citer un exemple, un exemple terrible !...

– Vraiment ! ricana le marquis.

– J'en ai été témoin.

– Vous avez vu un mort sortir de sa tombe, vous, milord ?

– Moi.

– Ah !... par exemple !

– Ceci s'est passé il y a dix ans, au petit village de Westmorely, dans le comté de Sussex.

– Et... vous... y étiez ?...

– C'est à Westmorely que j'ai mon château, et c'est dans mon château que l'apparition a eu lieu.

– Et vous... l'avez vue ?

– Mais oui...

Une sueur froide baignait les tempes du marquis. Cependant, il essaya encore de sourire, et se tournant à demi sur sa selle :

– J'écoute, milord.

L'Anglais reprit :

– Le manoir de Westmorely est une vieille demeure historique. Il a soutenu des sièges ; Jacques II y a couché. Ce *prétendant* est venu frapper à sa porte un soir que les Orangistes le poursuivaient. Son avant-dernier propriétaire était un oncle à moi, ou plutôt un cousin germain de mon père.

– C’est-à-dire un oncle à la mode bretonne, observa le marquis.

– Justement.

Et l’Anglais continua :

– Lord Galwy – c’était son nom – avait un neveu germain, assez mauvais sujet, qui vivait en France, forcé qu’il avait été par ses créanciers de quitter l’Angleterre. Ce neveu s’appelait Ralph. Il était le plus proche héritier de lord Galwy ; mais Galwy avait dit tout haut par les Trois-Royaumes :

« – Mon neveu est un chenapan qui n’aura jamais un sou de mon héritage. Je choisirai pour héritier lord Blakstone, mon petit cousin.

« Or, il arriva qu’un matin on trouva lord Galwy mort dans son lit.

« Un médecin déclara qu’il était mort d’apoplexie... »

Lord Blakstone s’interrompit pour faire cette réflexion.

– À propos, marquis, rappelez-vous que l’apoplexie est *l’espérance* d’un homme bien élevé. Un parfait gentleman qui attend des héritages doit toujours compter sur l’apoplexie...

– Foudroyante ! ajouta le marquis, essayant toujours de sourire.

Lord Blakstone reprit :

– Un autre médecin, au contraire, prétendit que le mort avait succombé à la rupture d’un anévrisme.

« Un troisième se prononça pour celle de l'aorte.

« Trois médecins réunis m'ont toujours fait l'effet d'une chandelle placée dans un cornant d'air.

« La chandelle s'éteint et les ténèbres se font aussitôt.

« Un homme de loi, brochant sur le tout, constata le décès par un procès-verbal en bonne forme, et lord Galwy fut mis en terre.

« Après l'enterrement, les domestiques, qui savaient les intentions du défunt, bouleversèrent le château pour y trouver un testament, mais sans succès. Cependant, on avait la conviction que ce testament existait.

« Mais on eut beau chercher, on ne trouva rien, et Ralph arriva prendre possession de son héritage.

« J'étais venu à Westmorely, et je m'y trouvais encore lorsque Ralph arriva.

« Il m'accueillit froidement et me dit :

« – La rumeur publique vous donnait comme héritier de mon oncle ; mais vous ne m'accuserez pas, j'imagine, d'avoir fait disparaître un testament. J'arrive de France, et vous étiez ici avant moi.

« – C'est bien, lui répondis-je avec la même froideur, je partirai dès demain.

« En effet, j'ordonnai à mes gens de faire mes valises, et, après avoir soupé dans ma chambre, je me mis au lit, bien décidé à prendre au passage *l'express*, venant d'Édimbourg.

J'étais couché depuis une heure, et je commençais à m'endormir, lorsque j'entendis un léger bruit qui me fit rouvrir les yeux. En même temps, une grande clarté envahit ma chambre, clarté surnaturelle, et qui ne provenait ni d'une lampe, ni d'une bougie.

« Alors une porte s'ouvrit sans bruit, et un homme entra, qui me fit jeter un cri.

« C'était lord Galwy, ou plutôt son fantôme.

« Le mort était fort pâle ; il était enveloppé dans son suaire et marchait lentement.

« Il vint à moi, dont les cheveux se hérissaient, et il se prit à sourire, me regardant avec affection.

« Puis, il me fit signe de le suivre, et une force inconnue, mystérieuse, me contraignit à lui obéir.

« Je me levai donc et je le suivis, vêtu simplement de ma chemise.

« Les portes s'ouvraient toutes seules devant lui, et la clarté surnaturelle nous accompagnait.

« Je marchais à deux pas de distance.

« Il me conduisit ainsi jusqu'à la porte de la chambre occupée par sir Ralph, et, comme les autres, cette porte s'ouvrit. Soudain sir Ralph, qui dormait, s'éveilla en sursaut aperçut le fantôme, jeta un cri terrible et tomba à genoux.

« – Grâce ! grâce ! murmura-t-il ; grâce, mon oncle !

Le fantôme le clouait, palpitant, sous son regard.

« Il s'approcha de la cheminée, dans laquelle était un monceau de cendres, et il en prit une poignée qu'il étala sur une table.

« Alors il se passa une chose plus étrange et plus surnaturelle encore que tout ce que je venais de voir.

« Les cendres, brunes d'abord, blanchirent peu à peu, se réunirent en pâte, formèrent un tout solide et devinrent une feuille de papier couverte d'une grosse écriture.

« Le fantôme me fit un signe, je me penchai sur la table et je lus :

« Comme je puis mourir d'un moment à l'autre, j'écris ici « mes dernières volontés. J'institue pour mon légataire « universel mon petit-cousin lord Blakstone, marquis de Galwy.

« Lord Galwy. »

« Je compris alors que le testament avait été brûlé.

« Sir Ralph était à genoux, palpitant sous le morne regard du fantôme, comme un condamné qui attend le couteau de la guillotine.

« Cependant, le papier, un moment ressuscité, pâlit ; les caractères qui le couvraient s'effacèrent peu à peu, et bientôt il n'y eut plus qu'un tas de cendres sur la table.

« Alors le fantôme fit un signe à Ralph, et, sous l'empire de cette volonté souveraine, sir Ralph se leva et il s'approcha d'un bureau qu'il ouvrit.

« Dans ce bureau étaient des plumes et du papier.

« Le fantôme posa son doigt dessus, et, alors, ouvrant la bouche : – Écris, assassin ! dit-il.

« Sir Ralph prit la plume, toujours dominé par cette volonté d'outre-tombe.

« Le fantôme dicta :

« Aujourd'hui, ce 17 septembre 184... décidé à me tuer, car je suis attaqué du spleen, j'ai fait mon testament, instituant mon cousin lord Blakstone pour mon légataire universel. »

« Et quelque effort qu'il fît, sir Ralph se vit contraint d'obéir ; il écrivit et signa.

« Le fantôme ouvrit alors un tiroir dans lequel se trouvaient deux pistolets chargés ; il les prit et les posa silencieusement sur la table.

« Après quoi, il me lit de nouveau signe de le suivre, et nous sortîmes de la chambre, laissant sir Ralph ivre de terreur.

« La clarté surnaturelle marchait toujours devant nous. Le fantôme me fit descendre au rez-de-chaussée du château ; nous traversâmes la cour et nous nous rendîmes à la chapelle. Là le fantôme s'arrêta sur la dalle qui recouvrait le caveau dans lequel on avait inhumé sa dépouille mortelle ; il me fit de la main un signe d'adieu ; puis la clarté surnaturelle s'éteignit, et avec elle le fantôme disparut.

« Je sortis de la chapelle à tâtons et regagnai ma chambre, où je fus pris d'un sommeil léthargique.

« Au lever du soleil, la détonation d'une arme à feu me réveilla. Je sautai hors de mon lit et j'entendis un grand tumulte dans le château.

« Sir Ralph venait de se brûler la cervelle, en laissant une lettre pour moi, accompagnée de ce testament que lui avait dicté le fantôme.

« La lettre contenait cet aveu :

« Je suis venu à Westmorely, un soir, déguisé en colporteur. On m'a donné l'hospitalité. Pendant la nuit, j'ai assassiné mon oncle de manière à ne pas laisser trace du crime. »

Quand il eut fini, lord Blakstone regarda le marquis. M. de Morfontaine était pâle comme un spectre, et il *roulait* sur sa selle ainsi qu'un cavalier novice.

– Mon Dieu ! fit le gentleman, mon récit vous a-t-il donc impressionné à ce point, marquis ?

– Ah ! balbutia M. de Morfontaine, vous contez à ravir les histoires fantastiques, mais...

– Mais vous n'y croyez pas ?

– C'est difficile !

– Tant mieux pour vous, répondit lord Blakstone. Bah ! laissez-moi chasser ces souvenirs, car voici le plus radieux soleil de novembre qu'on puisse voir, et nous voilà arrivés au rendez-vous.

En effet, les chevaux entraient dans un carrefour auquel aboutissaient cinq lignes différentes.

C'était le poteau du Duc.

Gontran et ses deux compagnons échangèrent un regard rapide, en se désignant le marquis.

M. de Morfontaine était pâle et continuait à rouler sur sa selle. Certes, s'il l'eût osé, il eût enfoncé les éperons dans le flanc de son cheval et fût parti au grand galop. Seul, le respect humain le retint.

La chasse commença. Le sanglier était baugé dans un petit bouquet de bois. La meute l'attaqua avec furie et le mit aussitôt sur pied.

L'opinion que Gontran de Neubourg avait émise, le matin, que la chasse pourrait bien tourner et prendre un grand parti dans la direction de Bellombre ne se confirma point. Le sanglier piqua une ligne droite du côté de Main-Hardye, et le marquis, emporté par la petite ponette grise, fit sept ou huit lieues au galop, sans trop avoir conscience de sa situation.

Le sanglier était un vieux solitaire ; il avait un jarret d'enfer ; il se fit chasser cinq heures, et ce ne fut que longtemps après midi qu'il commença à faire tête.

M. de Morfontaine avait près de soixante ans ; mais il était vigoureux, et avait été excellent cavalier.

Cette furie française, qui finit toujours par gagner le chasseur le plus calme, s'empara enfin de lui.

Il assista à l'hallali, sans plus penser à ses terribles hallucinations de la nuit et à l'effrayante histoire de lord Blakstone. Ce ne fut que lorsque l'animal eut été porté bas, d'un

coup de couteau de chasse, que le marquis de Morfontaine se dégrisa un peu.

– Eh bien ! marquis, lui dit Gontran, comment trouvez-vous nos chiens ?

– Excellents, baron.

– Et mon piqueur ?

– Très habile. Il a tué son sanglier avec une adresse merveilleuse.

Les chasseurs, l'hallali sonné, avaient mis pied à terre. Lord Blakstone prit dans sa fonte une bouteille de gin, et la fit circuler à la ronde.

– Allons ! messieurs, dit Gontran, à cheval ! Nous sommes à cinq lieues au-delà de Main-Hardye, et vous savez qu'on ne dîne bien qu'en se mettant de bonne heure à table.

Le mot de Main-Hardye rappela le marquis à toutes ses terreurs, mais il n'en fit rien paraître, et comme il ne trouvait aucun prétexte plausible pour refuser l'invitation à dîner de ses hôtes, il remonta à cheval en soupirant.

Cependant l'histoire de lord Blakstone le poursuivait.

Il fit la route silencieux, absorbé, et les chevaliers du Clair de Lune semblèrent respecter sa rêverie.

Au bout de trois heures, on aperçut Main-Hardye à travers les derniers arbres de la forêt. Le soleil venait de disparaître ; il était jour encore, et le crépuscule envoyait aux vitres du manoir un reflet rougeâtre.

– Monsieur le marquis, dit Gontran en étendant la main, nous avons un peu restauré le château, c'est-à-dire que nous en avons rendu la moitié habitable ; mais lord Blakstone est un amateur féroce du pittoresque, et il a voulu laisser telle quelle la façade méridionale, qui est criblée de balles.

– Lord Blakstone a fait bien, répondit le marquis. Main-Hardye a soutenu un siège mémorable en 1832.

– C'est ce qu'on nous a dit.

– Un siège dont on vous parlera longtemps dans le pays...

– Vous en souvenez-vous ?

– J'étais alors à Bellombre chez mon oncle le général.

– Est-ce que M. de Main-Hardye n'y fut pas tué ? demanda Gontran avec une naïveté qui soulagea le marquis.

– Non, répondit M. de Morfontaine ; il est mort en prison, la veille du jour où il devait être exécuté.

– Pardonnez-nous, monsieur le marquis, ajouta lord Blakstone, de ne pas mieux savoir l'histoire du précédent propriétaire de Main-Hardye ; mais nous sommes arrivés, il y a trois jours seulement, et c'est l'intendant du baron qui s'est chargé de l'acquisition et de la restauration du château.

– Ah ! fit M. de Morfontaine, qui respira bruyamment.

Puis, le marquis fit cette réflexion :

– Décidément ces jeunes gens-là ignorent tout, et je n'ai rien à craindre d'eux.

Il n'y avait plus, à Main-Hardye, aucun des anciens serviteurs. Les domestiques que le marquis trouva dans la cour étaient venus de Paris.

Le couvert était dressé dans la grande salle à manger du château, et, au débotté, on se mit à table.

Il était six heures.

Complètement rassuré de nouveau, M. de Morfontaine s'abandonna au charme d'une conversation toute cynégétique. Il but et mangea de fort bon appétit. Le menu était délicat, les vins de grand cru.

Jamais, depuis des siècles que durait la haine des Morfontaine des Main-Hardye, un Main-Hardye n'était venu à Bellombre, ni un Morfontaine à Main-Hardye.

Le marquis ne connaissait donc le château que pour l'avoir vu de loin, en passant, à travers les bois.

Aussi, lorsque, après le dîner, qui se prolongea jusqu'à dix heures, grâce au café, aux liqueurs et aux cigares, Gontran lui dit : « Je vais vous conduire dans votre appartement, » le marquis ne fit-il aucune objection.

Il se leva, trébuchant un peu, car les vins généreux qu'il avait bus sans trop de modération commençaient à lui monter à la tête, et il suivit Gontran, qui prit un flambeau sur la table et ouvrit la porte de la salle à manger. Ils arrivèrent ainsi par le grand escalier à balustre de fer jusqu'au premier étage.

Là, Gontran poussa une porte.

– Vous voici chez vous, dit-il.

Le marquis se trouva alors sur le seuil d'une vaste pièce tendue d'étoffe de soie d'un vert sombre. Le lit à colonnes torses et en chêne sculpté faisait face à la cheminée, dans laquelle flambait un bon feu ; à côté de la cheminée, le marquis aperçut un objet qui le fit tressaillir.

C'était un grand portrait en pied, de grandeur naturelle, enchâssé dans un cadre de bois noir.

Ce portrait était celui d'un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vêtu du costume vendéen, c'est-à-dire de la veste rouge et des braies blanches, chaussé de grandes bottes à l'écuyère. Un mouchoir, jaspé de quelques gouttes de sang, lui couvrait une partie du front.

Il avait un fusil en bandoulière et portait des pistolets à sa ceinture.

C'était le portrait du comte de Main-Hardye, tel qu'il était vêtu, quand il venait la nuit à Bellombre pour voir sa chère Diane.

La vue de ce portrait fit pâlir le marquis.

– Ah ! lui dit Gontran d'un ton dégagé, il paraît que c'est là ce fameux comte de Main-Hardye. Le connaissiez-vous, marquis ?

– Je l'ai vu une fois...

– Eh bien ! est-il ressemblant ?

– Très ressemblant.

– Bonsoir, marquis.

Gontran posa son flambeau sur la cheminée et s'en alla.

Le marquis, pâle et troublé, demeurait debout, l'œil fixé sur ce portrait.

Ses terreurs le reprirent, et il fut tenté de fuir.

Mais la fatigue et l'ivresse triomphèrent de son épouvante. Il se jeta tout vêtu sur son lit et essaya de dormir.

Pendant plus d'une heure le sommeil ne vint point.

Il avait soufflé sa bougie, mais les reflets du feu éclairaient vaguement le portrait, et parfois il semblait au marquis que cette toile devenait vivante et s'agitait, que les yeux du comte s'attachaient sur lui menaçants...

La lassitude l'emporta enfin. Le marquis s'endormit.

* *
*

Or, il y avait à Main-Hardye, dans la cage de l'escalier, une vieille horloge qui sonnait les heures avec un bruit retentissant et lugubre, et cette horloge était voisine de la chambre occupée par le marquis.

À minuit, ses vibrations réveillèrent M. de Morfontaine en sursaut. Le feu brûlait toujours, répandant une demi-clarté dans la chambre.

Le marquis tressaillit en entendant sonner le dernier coup de minuit, et il fit cette réflexion que c'était l'heure des apparitions et des fantômes...

En même temps ses yeux cherchèrent le portrait, et il étouffa un cri de terreur. Le portrait avait disparu, et il ne restait accroché au mur que le cadre de bois noir.

En même temps encore, un léger bruit se fit dans un coin de la chambre.

Le marquis effaré se retourna ; ses cheveux se hérissèrent et une épouvante indicible le saisit à la gorge.

Un homme exactement semblable de visage, de taille et de costume, à celui que représentait le portrait, se tenait à deux pas du lit, les bras croisés, dardant sur le marquis un regard provocateur.

Cet homme n'avait plus un fusil en bandoulière, ni des pistolets passés à sa ceinture, mais il avait la tête enveloppée d'un mouchoir ensanglanté, et sous son bras, le marquis vit briller deux épées de combat...

V

LE DUEL

Sir Ralph, l'assassin de lord Galwy, n'avait pas dû éprouver une terreur plus grande, une angoisse plus épouvantable, à la vue du fantôme de sa victime, que le marquis de Morfontaine n'en éprouva en ce moment.

Pendant une minute, celui qui ressemblait si parfaitement au feu comte de Main-Hardye demeura immobile, foudroyant le marquis de son regard. Et puis il fit un pas en avant, et le marquis hors de lui, jeta un nouveau cri et voulut se réfugier dans la ruelle du lit. L'apparition ouvrit alors la bouche :

– Chevalier de Morfontaine, dit-elle, si les morts peuvent, à de certaines heures, sortir de leur tombe, il ne leur est pas permis d'aller partout. Je ne pouvais, moi, revenir, chaque nuit, ailleurs que dans ce château, et c'est pour cela que *j'attends* depuis vingt années.

L'accent avec lequel l'apparition prononça ce mot *j'attends* glaça le cœur du marquis. L'apparition fit un pas encore.

– Assassin ! dit-elle, c'est toi qui m'as fait passer un poignard, la veille de mon supplice, alors que tu savais que le général avait obtenu ma grâce ! Assassin ! c'est toi qui as limé la barre d'appui de cette croisée par laquelle Diane s'est précipitée avec son enfant. Voleur ! continua l'apparition, c'est toi qui as fait disparaître ma fille pour lui prendre son héritage !

Et alors l'apparition étendit la main et fit un geste impérieux.

– Lève-toi ! dit-elle.

Le marquis, dominé par cette volonté surhumaine, se leva et descendit de son lit. Puis l'apparition jeta une des épées à ses pieds.

– Ramasse cette arme, dit-elle, ce sera la première fois en ta vie que tu auras eu un combat loyal.

Les dents du marquis s'entrechoquaient.

– Mais prends donc cette épée ! s'écria l'apparition d'une voix stridente.

Et elle fit un pas encore et porta la pointe de la sienne au visage du marquis.

Il se passa alors une chose qui, toute naturelle en une autre circonstance, devenait étrange en celle-ci, car le marquis était convaincu qu'il avait devant lui non un homme vivant, mais un homme sorti de sa tombe. Eh bien, au lieu de fuir, au lieu de tomber à genoux et de demander grâce, le marquis, sentant à son visage la pointe d'une épée, se baissa, saisit celle que l'apparition avait jetée à ses pieds, et s'écria :

– Mourir pour mourir, je me défendrai, au moins !

Alors, retrouvant une sorte d'énergie fiévreuse, il fit un saut en arrière et tomba en garde.

– Ah ! ricana l'apparition, tu as plus de cœur que je ne pensais, marquis.

Et le fer croisa le fer. L'apparition continua :

– Dieu m'a permis de reprendre mon corps pour une heure, redevenir un homme comme toi, un homme comme j'ai été, avant que tu fisses de moi un cadavre. Pour une heure, je suis homme, vois-tu, et j'ai soif de ton sang. Il me le faut jusqu'à la dernière goutte.

Et l'apparition attaquait M. de Morfontaine avec furie, et, deux fois en quelques secondes, la pointe de son épée effleura l'épaule du marquis !

Ce dernier commença alors à rompre.

La chambre était vaste. C'était une de ces grandes salles féodales où les Main-Hardye des croisades s'étaient escrimés de l'estoc.

– Ah ! tu romps, disait le fantôme, tu recules, marquis !

Son épée sifflait comme une couleuvre, et les reflets du foyer lui arrachaient des milliers d'étincelles. Et le fantôme continua :

– Si ton épée traverse mon corps, je tomberai et l'heure que Dieu m'a accordée sera abrégée. C'est tout ce que j'ai à perdre, moi, marquis. Mais toi, si je te tue, – et je te tuerai, vois-tu, – si je te tue, toi qui as assassiné, toi qui as volé, toi qui as nié Dieu, les flammes de l'enfer t'attendent...

Et comme si ces mots eussent été une invocation, une clarté fulgurante envahit la chambre.

Un pan de mur auquel le marquis faisait face s'entrouvrit, et un jet de flammes livides s'en élança.

Le marquis rompit encore, pâle, haletant, l’œil hagard... Mais l’épée vengeresse le poursuivait, implacable, sifflante, précipitée, et comme si elle eût eu trois pointes au lieu d’une.

À force de rompre, le marquis rencontra le mur opposé et s’y trouva acculé. Les flammes livides envahissaient toujours la chambre... En ce moment, le marquis entendit comme un bruit d’ossements qui se mêlait à des sifflements moqueurs, et il se dit :

– Voici les démons qui viennent chercher mon âme. Alors la peur des flammes éternelles domina chez le marquis toute autre épouvante, même celle de la mort.

Il jeta son épée et tomba sur les genoux, joignant les mains et murmurant :

– Grâce ! grâce !

Le fantôme eut un éclat de rire sardonique. Il fit un pas en arrière, posa la pointe de son épée en terre et dit :

– Tu me demandes grâce ! Mais m’as-tu fait grâce, à moi ? As-tu eu pitié de mon amour, de ma loyauté, de ma bravoure ? Gentilhomme, as-tu été ému de la chevaleresque loyauté de ce gentilhomme qui mourait pour son roi ? Et si j’étais ta seule victime encore ?

– Grâce ! grâce ! murmurait le vieillard.

– Grâce, ricana le fantôme ; as-tu fait grâce à Diane ? Ne l’as-tu pas assassinée ?

– Oh ! je me repens ! je me repens ! balbutiait le marquis, dont la voix était chevrotante, et couvait de rauques sanglots.

– As-tu fait grâce à ma fille ? dit encore le fantôme. Allons, reprends ton épée et défends-toi, car il répugne à celui qui s'est appelé le comte de Main-Hardye de tuer un homme désarmé.

Mais le marquis continuait à se traîner sur les genoux, l'œil fixé sur ces flammes livides qui envahissaient la chambre, l'oreille tendue vers ces bruits effrayants qui paraissaient monter, confus, des profondeurs de l'enfer.

– Oh ! je me repens !... disait-il, je me repens !... je rendrai le bien volé !... je ferai pénitence !

Le fantôme recula d'un pas encore :

– Tu rendras le bien volé si je te laisse la vie ? demanda-t-il.

– Oui... oui... je vous le jure !

– Lève-toi donc, alors !

Et, dominé par cette volonté supérieure, le marquis se leva.

Alors le fantôme lui montra du doigt une table placée dans un coin. Sur cette table, il y avait une plume, de l'encre et une feuille de papier.

– Signe cet acte si tu veux vivre ! ordonna le fantôme.

Et le marquis vaincu s'approcha de la table, prit la plume et apposa sa signature au bas de cet acte, qu'il ne lut pas. Soudain les flammes s'éteignirent, et le mur se referma. En même temps une porte s'ouvrit, laissant passer un flot de clarté, et, dans cette clarté aussi blanche, aussi radieuse, aussi pure que celle des flammes infernales était livide, Diane de Morfontaine, vêtue de noir, apparut, disant :

– Chevalier de Morfontaine, si vous voulez que Dieu vous pardonne comme nous vous pardonnons, repentez-vous ! Le repentir conduit à Dieu aussi bien que la vertu.

Puis la clarté s'éteignit, Diane disparut et tout rentra dans les ténèbres !...

* *
*

Quand les premiers rayons de l'aube glissèrent à la cime des grands bois qui environnent le manoir de Main-Hardye, M. le marquis de Morfontaine était encore agenouillé.

Le repentir avait touché ce cœur de bronze, il priait.

Le portrait avait repris sa place dans son cadre ; mais le papier, au bas duquel le marquis avait apposé sa signature, avait disparu.

Il ne restait, comme preuve de la lutte que le marquis avait soutenue, que les deux épées, dont l'une s'était teinte de son sang.

Alors cet homme se leva et sortit.

Au bas de l'escalier, il rencontra Gontran, qui lui dit :

– Où donc allez-vous, mon cher hôte ? il est à peine jour...

– Je vais à la Trappe y attendre l'heure de ma mort, répondit le marquis dont les cheveux gris étaient devenus blancs comme la neige des montagnes !...

* *
*

Le lendemain de la bataille de Solferino, c'est-à-dire un peu plus de deux années après les événements que nous racontions naguère, deux jeunes officiers causaient sous leur tente. Il était huit heures du soir.

L'un d'eux portait le brillant uniforme d'officier de hussards, l'autre était capitaine de chasseurs à pied.

Le premier se nommait Victor de Passe-Croix, l'autre Paul de la Morlière.

Le vaguemestre du camp pénétra sous la tente.

– Ah ! s'écria Victor, voilà des nouvelles de France !

Et les noms aimés de sa mère et de sa sœur lui vinrent aux lèvres.

– Messieurs, dit le vaguemestre, il y a une lettre pour chacun de vous.

Celle que recevait Victor portait le timbre de Salbris, elle venait de Sologne.

La baronne de Passe-Croix écrivait à son fils :

« Mon enfant chéri,

« Je t'annonce le mariage de ta sœur, notre chère Flavie, avec le baron René... »

Victor jeta un cri.

– Tiens ! dit-il à Paul, lis ?...

Mais Paul n'entendit pas ; il était absorbé lui-même par la lecture de la lettre qu'il venait d'ouvrir, et ses mains tremblaient. Cette lettre portait le timbre de Paris et la signature du baron Gontran de Neubourg.

Le baron écrivait :

« Mon cher Paul,

« Laissez-moi d'abord vous féliciter de votre double épaulette et vous apprendre le premier, car je sors du ministère de la guerre, que vous venez d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Puis, laissez-moi vous donner des nouvelles de Paris.

« À la suite d'événements sur lesquels vous me permettrez de glisser, mon cher Paul, car je ne veux point troubler la joie que va vous causer ma lettre, mes amis et moi nous fîmes un serment, celui de voyager pendant deux années.

« Nous avions besoin de nous guérir ; car tous nous aimions, – et vous le devinez sans doute, – nous aimions la même femme.

« Or, chacun de nous est revenu il y a quinze jours.

« Lord Blakstone a épousé sa cousine lady Durfort.

« Le marquis de Verne va se marier avec sa cousine, Mlle d'Angelissel.

« Chenevières a trouvé une petite provinciale charmante, – et moi, cher ami, j'ai découvert ce phénix, cette perle orientale sans prix qu'on nomme une orpheline.

« Or, figurez-vous que je possédais un secret tout au fond de mon cœur, un secret que j'avais surpris, – c'est que cette femme, que tous nous aimions, n'aimait aucun de nous, et que depuis longtemps son âme avait quitté Paris, car *il* n'y était plus. Le lendemain de mon arrivée, je suis allé la voir.

« Vous savez qu'elle habite un charmant petit hôtel, dans l'avenue de l'Impératrice, avec son vieil ami Grain-de-Sel. Elle vit fort retirée et ne sort que le matin.

« En me voyant entrer, elle m'a tendu la main et m'a dit :

« – Eh bien ! avez-vous de ses nouvelles ?

« Sa voix tremblait un peu, et une légère rougeur lui était montée au visage.

« – Il vient d'être nommé capitaine, lui répondis-je.

« Son regard brilla.

« – Déjà ? fit-elle avec enthousiasme.

« – Il sera décoré ces jours-ci...

« Elle joignit les mains :

« – Dieu est bon ! dit-elle.

« Et puis je vis son front s'assombrir et son visage manifesta tout à coup une vive inquiétude.

« – Mais, me dit-elle, savez-vous que cette guerre est terrible !

« – C'est vrai.

« – S'il allait se faire tuer !...

« Et sa voix devint si tremblante que je compris combien elle l'aimait.

« C'était le moment de frapper un grand coup.

« – C'est ce qu'il cherche, lui répondis-je.

« – Ô mon Dieu ! fit-elle devenant toute pâle et me regardant avec épouvante. Mais pourquoi veut-il mourir ? Est-ce que les fautes paternelles sont les siennes ? N'est-il pas généreux et brave, noble et bon ?

« – Oh ! sans doute... mais... il a au fond du cœur... une douleur qui sera peut-être éternelle... que la mort seule : pourra apaiser.

« – Monsieur de Neubourg !

« Elle me prit alors les deux mains et me dit, de plus en plus émue :

« – Vrai ! vous croyez ?...

« – Je crois qu'il vous aime, répondis-je.

« Elle jeta un cri et cacha son visage dans ses mains.

« Deux larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts.

« Pendant quelques minutes elle demeura immobile, silencieuse, et comme abîmée en une douloureuse rêverie.

« Puis elle me montra de nouveau son visage, et leva sur moi son grand œil bleu limpide et doux.

« – Monsieur le baron, me dit-elle, depuis deux ans je pleure et je prie. Longtemps j'ai été sans espoir, car il me semblait qu'il y avait entre nous un abîme ?

« Mais, une nuit, ma mère m'est apparue en songe... je l'ai vue comme je vous vois... et elle *le* tenait par la main.

« – Aimez-vous ! me disait-elle, je vous le permets. »

« – Et moi, lui ai-je dit alors, je vous en supplie mademoiselle...

« – Eh bien ! qu'il revienne !... écrivez-lui.

« Or vous avez compris, mon cher Paul, cette femme qui aime, c'est Danielle ; cet homme qui l'aime et qui veut mourir, c'est vous !... Donc, puisqu'elle le veut, revenez ! Le bonheur vous attend enfin...

« Votre ami,

« BARON GONTRAN DE NEUBOURG. »

Trois semaines après la paix de Villafranca, un jeune officier se mariait dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

C'était le capitaine Paul de la Morlière, qui épousait Danielle, sa cousine.

Les témoins de Danielle étaient le baron Gontran de Neubourg et le vicomte Arthur de Chenevières.

Les témoins du marié étaient lord Blakstone et le capitaine invalide Grain-de-Sel.

Deux jours auparavant, Andrewitsch, c'est-à-dire M. le baron Gaston René, avait, dans la même église, épousé Mlle Flavie de Passe-Croix.

Victor est capitaine, il sera chef de bataillon au premier jour.

Et Rocambole ?

EST-IL MORT, EST-IL VIVANT ?

Qui sait ?

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Septembre 2006
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gilbert, Jean-Marc, MauriceC, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.